
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08190135 1

Revue
*DM

REVUE

GERMANIQUE ET FRANÇAISE

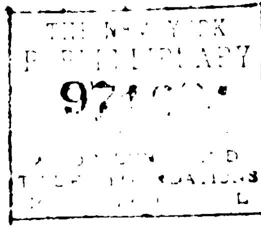
TOME VINGT ET UNIÈME



PARIS
BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE ET FRANÇAISE
41, RUE DE TRÉVISE

1862





LE GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF

PAR M. J. STUART MILL

TRADUIT ET PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

PAR M. DUPONT WHITE

I

On a longtemps cru que le gouvernement pouvait représenter une minorité dans la nation, s'exercer par elle et en son nom ; on semble croire aujourd'hui qu'il doit s'établir, vouloir et agir au profit du plus grand nombre.

Il y a méprise des deux parts. Le gouvernement ne doit représenter ni le petit ni le grand nombre ; il est l'organe de tous, car il doit à chacun ce qui appartient à chacun : la justice par la loi. Les majorités n'ont pas plus le droit de peser sur les minorités, que les minorités n'ont le droit de peser sur les majorités. La démocratie n'est pas le gouvernement des majorités : elle est le gouvernement de la nation par le droit. Quelle étrange prétention ce serait de vouloir convertir une question de droit en une pure affaire d'arithmétique ! Si la justice et la liberté avaient contre elles le monde entier, seraient-elles moins la justice et la liberté ? Il n'y a pas de droit populaire, il n'y a pas de droit aristocratique : il y a le droit.

Mais le droit est le grand martyr de l'histoire. Tour à tour foulé par les minorités et par les majorités triomphantes, on a vainement tenté jusqu'ici d'asseoir son gouvernement sur les unes ou sur les autres. C'est que le propre du droit est d'annuler à la fois en lui les majorités et les minorités.

Comment instituer toutefois ce pouvoir véritablement représentatif de la communauté, qui, donnant un organe, non pas à une catégorie de citoyens, mais à chaque citoyen en particulier et à tous les citoyens en général, détruirait en lui les fatales distinctions qu'on maintient entre le grand et le petit nombre?

Tel est le problème.

La plupart le réputeront insoluble d'emblée. Ce qui revient à condamner les sociétés et les peuples à une perpétuelle oscillation entre l'oligarchie et la démagogie. Non, le gouvernement de tous pour tous n'est pas une pure utopie. On n'affirmera pas qu'en France, depuis Mérovée, le gouvernement ne soit parvenu à représenter une plus haute somme de justice? que la constitution de la puissance publique, conformément au droit, n'est pas un élément incontestable de la marche de l'histoire et de la civilisation? que le progrès du droit, enfin, n'a rien à voir dans les transformations de l'État, et que le perfectionnement de celui-ci ne réside après tout que dans un appareil extérieur toujours plus savamment agencé, plus complexe, sans que jamais il se rapproche, au fond, de ce qu'il est réellement destiné à représenter et à servir : l'intérêt général, la justice? On a vu chez nous le pouvoir se transformer sous la notion croissante d'une autorité qui ne représenterait plus aucune classe spéciale, aucune catégorie d'intérêt, parce qu'elle offrirait une égale protection à tous les intérêts et à toutes les classes. La révolution de 89 ne signifie que cela : la liberté dans l'égalité, le droit de tous garanti et représenté par l'État. Voilà son génie, sa force et son but, qui prévaudront contre tous les sophismes et contre tous les partis. Le génie de la Révolution ne connaît pas les majorités, il ne connaît pas les minorités; il ne connaît que la justice. Les progrès de la justice sont les siens, et partout où, soit par le grand, soit par le petit nombre, la justice est atteinte, c'est la Révolution même qui souffre.

Est-il vrai que le gouvernement le moins imparfait est celui qui représente le moins imparfaitement ce qui est à tous? Si l'on accorde cela, on concède que l'objet du gouvernement est de réaliser la justice. Essayez de définir le gouvernement. Ce n'est pas de l'intérêt des majorités, ce n'est pas de l'intérêt des minorités que vous serez amené à parler; c'est de l'intérêt de tous. La Révolution s'est proposé une double tâche : formuler la théorie du gouvernement en formulant la théorie de la justice; appliquer cette théorie, en donnant au droit un représentant et un organe dans la puissance publique. La Révolution, qui s'était lentement avancée du passé le plus reculé de notre

histoire, a tenté de résumer dans un immense effort le travail des siècles; ce que les générations précédentes avaient balbutié, par intervalles et comme en rêve, elle a voulu l'énoncer nettement, à la face du monde et avec une clarté irrésistible. La Révolution a « pensé » le gouvernement avec force, non pour le détruire, mais pour le fonder en écartant tout ce qui n'est pas lui.

Je ne m'informe pas ici des déviations que la passion et l'ignorance ont imprimé à cet élan incomparable; je constate l'évidence du but. La Révolution est innocente des méfaits commis en son nom. Ce n'est pas elle, ce n'est pas son esprit qui a courbé les minorités sous le joug du nombre, et puis terrifié les majorités sous les coups redoublés d'une minorité audacieuse : ces attentats appartiennent à ceux qui les ont commis contre la Révolution elle-même. Celle-ci flétrit, au contraire, tous ceux qui, outrageant ses principes, eurent soin de garder à la bouche les mots de liberté et de droit.

« L'hypocrisie, écrivait Voltaire, est un hommage que le vice rend à la vertu. » La vertu de la Révolution est la justice, rien que la justice; et si le mouvement de 89 n'a pas abouti pratiquement à la réalisation d'un pouvoir représentatif du droit, ce n'est pas que la Révolution soit une erreur, c'est que, complète en tant que doctrine, elle cherche encore, sous plus d'un rapport, son expression authentique dans les institutions. A vrai dire, la Révolution existait avant cette explosion qui la mit en évidence dans notre pays à la fin du siècle dernier; elle existe après, elle existera toujours. Ayant commencé avec l'homme, elle ne finira qu'avec lui. Sur le berceau de l'humanité flotte le premier crépuscule de la justice, incertaine et douteuse lueur, mais pressentiment lointain du jour où la lumière se lèvera sur le chaos social. L'homme lutte pour le droit, et si cette lutte ne doit jamais être couronnée d'une parfaite réalisation, elle suffira cependant pour glorifier notre espèce. La société humaine n'est pas destinée à engendrer l'absolu; il n'en est pas moins certain que l'absolu vit au sein de l'humanité dans l'effort indestructible vers la perfection. L'absolu et l'humanité, qui ne se confondent jamais, ne peuvent non plus se séparer jamais. Or la justice est l'une des figures que l'éternel revêt dans la conscience humaine; elle est, avec la science qui cherche la vérité parfaite, avec l'art qui cherche la parfaite beauté, sa révélation par l'histoire.

Les hommes de 89, en cherchant à fixer la notion de justice avec une puissance de dialectique jusqu'alors inconnue, ont trouvé deux

choses qu'ils ne séparaient pas : l'égalité et la liberté. Ils ne pouvaient, en effet, les séparer sans mentir à la Révolution elle-même.

Il est un signe auquel on reconnaîtra toujours la justice. Un intérêt est-il de telle nature qu'il se trouverait lésé si on ne l'attribuait indistinctement à tous ? cet intérêt est un élément constitutif du droit. La justice est le droit de chacun, parce qu'elle est l'intérêt et le besoin de tous. Elle doit abriter en entier la surface de la société ; si elle laisse à découvert le moindre individu, la moindre fraction de la société, le gouvernement cesse pour autant de répondre à son objet. La nécessité sociale est le droit, rien que le droit, et c'est à l'État qu'il appartient de représenter cette nécessité.

II

Le gouvernement représentatif est donc celui qui représente la justice.

Mais entre l'idée et le fait, il y a quelque chose, et l'on ne peut, de la théorie du gouvernement, passer sans changer de terrain à la constitution du gouvernement. Celui qui argumente sur le droit et le gouvernement ne se heurte qu'aux limites ou aux travers de son esprit ; il raisonne bien ou mal, mais, s'il a de la justesse et de la portée dans l'intelligence, il n'éprouvera nulle contrainte à développer son raisonnement jusqu'à ce point où il sera démontré que, théoriquement, l'État doit être le représentant armé de la justice, et que hors cela l'État n'existe pas. Mais sitôt qu'il se mettra en quête des moyens propres à réaliser le gouvernement ainsi défini, il se verra obligé d'abandonner l'espace logique où il se mouvait à l'aise, pour entrer dans l'histoire et dans la réalité ; en face d'un déploiement d'idées issues les unes des autres, il rencontrera un déploiement de faits, un ensemble d'institutions, de traditions, de coutumes, d'intérêts et de préjugés qui sont en possession du terrain où il s'agit d'élever l'édifice du gouvernement idéal. Il faudra, en un mot, s'il veut s'emparer de l'avenir, qu'il fasse la part de ce qui est, et, dans ce qui est, de ce qui fut. Son esprit alors ne pourra plus se mouvoir qu'en se heurtant de toutes parts à cette complexité rebelle que l'histoire a formée ; ses calculs n'auront de valeur que s'il consent à y admettre des chiffres qui sont des faits, des mœurs, des institutions. La superbe du raisonne-

ment *à priori* devra, quoi qu'elle en ait, s'incliner devant les compromis, s'humilier même quelquefois devant les expédients. A l'or de l'idéal il faudra mêler l'alliage du temps et du lieu; compter non-seulement avec la permanente faiblesse et les passions de l'homme, mais encore et surtout avec cette accumulation de choses accidentelles que le courant de l'histoire dépose comme un infertile limon sur des rivages abandonnés.

Le problème ne sera plus celui-ci : Qu'est-ce que le gouvernement? qu'est-ce que le droit? Il se posera ainsi : Étant donnés un peuple et un état social, quel est le moyen d'obtenir un gouvernement qui représente la plus haute somme de justice possible?

C'est aussi de la sorte que M. Stuart Mill comprend la difficulté :

« Il n'y a pas, dit-il, de règle absolue pour prononcer sur l'aptitude d'un peuple donné à remplir les conditions d'une forme donnée de gouvernement. Le degré de culture du peuple dont il s'agit, la somme de jugement et de sagacité pratique répandue chez lui doivent servir de guide. Il y a aussi une autre considération qu'il ne faut pas perdre de vue : un peuple peut n'être pas préparé à de bonnes institutions; mais en allumer chez lui le désir est une partie nécessaire de la préparation. Recommander et défendre une institution ou une forme de gouvernement particulière, en montrer les avantages dans tout leur jour, est un des modes, souvent le seul mode d'éducation possible pour l'esprit national, qui apprend ainsi non-seulement à accepter et à revendiquer, mais encore à manier l'institution. »

Aux yeux de M. Stuart Mill, la forme de gouvernement que l'on doit préconiser, celle qui, sous l'influence du raisonnement, de l'expérience et de l'exemple, est destinée à faire le tour du monde civilisé, c'est la forme représentative.

« Il est évident, dit le publiciste anglais, que le seul gouvernement qui puisse satisfaire pleinement à toutes les exigences de l'état social, est celui auquel participe le peuple tout entier; que toute participation même à la plus humble des fonctions publiques est utile; que la participation doit être partout aussi grande que le permet le degré de civilisation où est, en général, parvenue la communauté, et que finalement on ne peut rien désirer de moins que l'admission de tous à une part de la souveraineté. Mais puisque dans une communauté qui dépasse les bornes d'une petite ville, chacun ne peut participer personnellement qu'à une très-petite portion des affaires publiques, le type idéal d'un gouvernement parfait ne peut être que le type représentatif. »

Cette profession de foi est nettement démocratique. Toutefois, elle reste

encore dans le domaine de la théorie. Entre la conception de la démocratie représentative et le fait de son établissement, il y a le vote. Il faut en toute démocratie que les représentés choisissent les représentants : l'élection est donc la cheville ouvrière de la démocratie. De plus, si tous les citoyens doivent être représentés, il est indispensable que tous les citoyens aussi concourent à l'élection des représentants. M. Stuart Mill ne recule nullement devant cette conséquence ; il écarte bravement le suffrage restreint. Une pareille hardiesse de logique étonne tout d'abord chez un Anglais. Elle étonne moins quand on aborde le système que M. Stuart Mill propose pour « organiser » le suffrage universel et constituer dans sa vérité le gouvernement représentatif de la nation par la nation.

L'ouvrage de M. Mill, on ne tarde pas à s'en convaincre, est né de cette double préoccupation : assurer d'une part l'élection universelle comme ressort du gouvernement représentatif ; de l'autre, empêcher que l'élection universelle ne devienne la domination des majorités, et que la démocratie représentative, une fois sur cette pente, ne dégénère en démagogie.

Ce souci n'a pas besoin d'être longuement motivé ; l'écarter serait puéril et pourrait devenir fatal ; il est bon qu'il appelle sans cesse, dans l'intérêt même de la démocratie et du suffrage universel, la sollicitude de tous les hommes de liberté. M. Stuart Mill est de ces hommes-là. Il a fait le raisonnement qui se présente tout naturellement à ceux qui ne veulent courtiser ni les majorités ni les minorités. L'élection universelle donne le pouvoir au plus grand nombre. Mais le plus grand nombre, que représente-t-il lui-même aujourd'hui, même dans le pays le plus civilisé ? L'insuffisance de culture intellectuelle, de culture morale, d'indépendance matérielle. Le péril, si l'on accorde à la masse la prépondérance, c'est donc qu'on ne voie peser sur la minorité civilisée une majorité encore à demi plongée dans la barbarie. Par un pur mécanisme d'arithmétique, la souveraineté risque, en de mauvais jours, de passer au prolétariat intellectuel, moral et matériel.

Il n'est pas hors de propos de citer ici une lettre que M. Dupont White a insérée dans sa vive introduction au livre de M. Mill, car elle caractérise les craintes qui sont au fond de la pensée de notre auteur lui-même. Cette lettre, publiée dans le *Times* du 7 avril 1860 [1], c'est lord Macaulay qui l'écrivait, au sujet de Jefferson, à un citoyen des États-Unis :

[1] La lettre est du 23 mars 1857.

« Votre destinée est écrite, quoique conjurée pour le moment par des causes toutes physiques. Tant que vous aurez une immense étendue de terre fertile et inoccupée, vos travailleurs seront infiniment plus à l'aise que ceux du vieux monde, — et, sous l'empire de cette circonstance, la politique de Jefferson sera peut-être sans désastre. Mais le temps viendra où la Nouvelle-Angleterre sera aussi drument peuplée que la vieille Angleterre. Chez vous, le salaire baissera et prendra les mêmes fluctuations, la même précarité que chez nous. Vous aurez vos Manchester et vos Birmingham, où les ouvriers par centaines de mille, auront assurément leurs jours de chômage. Alors se lèvera pour vos institutions le grand jour de l'épreuve. La détresse rend partout le travailleur mécontent et mutin, la proie naturelle de l'agitateur qui lui représente combien est injuste cette répartition où l'un possède des millions de dollars, tandis que l'autre est en peine de son repas. Chez nous, dans les mauvaises années, il y a beaucoup de murmures et même quelque émeute. Mais chez nous peu importe : car la classe souffrante n'est pas la classe gouvernante. Ce suprême pouvoir est dans les mains d'une classe nombreuse, il est vrai, mais choisie, cultivée d'esprit, qui est et s'estime profondément intéressée au maintien de l'ordre, à la garde des propriétés. Il s'ensuit que les mécontents sont réprimés avec mesure, mais avec fermeté : et l'on franchit les temps désastreux sans voler le riche pour assister le pauvre ; et les sources de la prospérité nationale ne tardent pas à se rouvrir : l'ouvrage est abondant, les salaires s'élèvent, tout redevient tranquillité et allégresse. J'ai vu trois ou quatre fois l'Angleterre traverser de ces épreuves ; et les États-Unis auront à en affronter de toutes pareilles, dans le courant du siècle prochain, peut-être même dans le siècle où nous vivons. Comment vous en tirerez-vous? Je vous souhaite de tout cœur une heureuse délivrance. Mais ma raison et mes souhaits ont peine à s'entendre, et je ne puis m'empêcher de prévoir ce qu'il y a de pire. Il est clair comme le jour que votre gouvernement ne sera jamais capable de contenir une majorité souffrante et irritée. Car chez vous la majorité est le gouvernement, et les riches, qui sont en minorité, sont absolument à sa merci. Un jour viendra, dans l'État de New-York, où la multitude, entre une moitié de déjeuner et la perspective d'une moitié de dîner, nommera les législateurs. Est-il possible de concevoir un doute sur le genre de législateurs qui seront nommés? — D'un côté, un homme d'État prêchant la patience, le respect des droits acquis, l'observance de la foi publique ; — d'un autre côté, un démagogue déclamant contre la tyrannie des capitalistes et des usuriers ;

et se demandant pourquoi les uns boivent du vin de Champagne et se promènent en voiture, tandis que tant d'honnêtes gens manquent du nécessaire. Lequel de ces candidats, pensez-vous, aura la préférence de l'ouvrier qui vient d'entendre ses enfants lui demander plus de pain? J'en ai bien peur: vous ferez alors de ces choses après lesquelles la prospérité ne peut reparaître. Alors — ou quelque César, quelque Napoléon, prendra d'une main puissante les rênes du gouvernement — ou votre république sera aussi affreusement pillée et ravagée au XXe siècle que l'a été l'empire romain par les barbares du Ve siècle : avec cette différence que les dévastateurs de l'empire romain, les Huns et les Vandales, venaient du dehors, tandis que vos barbares seront les enfants de votre pays et l'œuvre de vos institutions. Avec cette manière de voir, je ne puis véritablement regarder Jefferson comme un des bienfaiteurs de l'humanité... »

Le projet de M. Mill a précisément pour but de tourner l'écueil que lord Macaulay signalait en pessimiste, et sans compter assez, ce me semble, sur les intérêts moyens et les moyennes fortunes qui, après tout, constituent le pays et servent à lester le gouvernement, en Amérique aussi bien qu'en Angleterre, et en Angleterre aussi bien qu'en France. Si la lutte qu'on redoute venait réellement à éclater, on verrait bientôt qu'il y a plus de propriétaires qu'on ne l'imaginait, et plus de gens intéressés à protéger le bon sens et la justice contre des agressions qu'on tenterait d'installer dans la loi. Cependant, la crainte n'est pas absolument vaine. On ne peut se dissimuler que les sociétés démocratiques sont susceptibles de glisser sur cette pente mauvaise, si elles ne se montrent toujours vigilantes, sévères pour elles-mêmes, et si elles ne mettent leurs soins à faire à la justice de solides remparts dans les institutions. M. Stuart Mill croit qu'on pourrait préserver la démocratie, si l'on excluait du suffrage quiconque ne sait ni lire ni écrire; si, d'un autre côté, l'on accordait plusieurs suffrages à certaines catégories de personnes, en considération de leur intelligence présumée; de telle façon que l'équilibre se trouvât rétabli entre la force numérique et la force intellectuelle. « C'est, dit M. Dupont White, le suffrage universel, mais inégal : il y a des exemples de cette inégalité dans les élections paroissiales de la Grande-Bretagne, où la même personne peut voter jusqu'à six fois. »

Ce système du vote inégal et plural, basé sur des catégories nouvelles, a peut-être quelque chance d'être examiné en Angleterre, bien qu'on puisse douter qu'il y prenne jamais racine. En France, je crois pouvoir l'affirmer, il ne sera jamais mis à l'étude. L'opinion, en

refusant d'adhérer à ce plan de réforme, se tromperait-elle sur les mérites de l'organisation proposée? Je ne le crois pas, et cela pour des motifs que j'indiquerai après l'exposé du système.

M. Stuart Mill, avant de développer son propre plan, recommande celui de son compatriote M. Hare, le considérant sans doute comme une première base sur laquelle on pourrait établir le vote universel et gradué. « Le plan de M. Thomas Hare, dit M. Mill, a le mérite presque sans égal de développer un grand principe de gouvernement, d'une manière qui approche de la perfection idéale en ce qui regarde l'objet spécial qu'on avait en vue, tandis qu'il atteint fortuitement plusieurs autres objets de presque autant d'importance.

» Aux termes de ce plan, l'unité représentative, c'est-à-dire la quotité d'électeurs ayant droit à un représentant, serait déterminée par le procédé ordinaire dont on se sert pour tirer des moyennes, le nombre des votants étant divisé par le nombre de siéges dans la Chambre : tout candidat obtenant cette quotité serait élu représentant, encore que cette quotité se composât de votes épars çà et là, dans un grand nombre de colléges électoraux. Les votes seraient, comme à présent, donnés localement; mais tout électeur serait libre de voter pour tout candidat, dans quelque partie du pays que ce candidat fût présenté. Donc, les électeurs qui ne voudraient être représentés par aucun des candidats locaux pourraient aider par leur vote à la nomination de la personne qui leur plairait le mieux parmi toutes celles qui, dans tout le pays, se seraient mises sur les rangs. De cette façon, on donnerait de la réalité aux droits électoraux de la minorité qui, de l'autre façon, en est virtuellement dépouillée. Mais il est important que non-seulement ceux qui refusent de voter pour les candidats locaux, mais encore ceux qui votent pour eux et qui sont battus, puissent trouver ailleurs la représentation qu'ils n'ont pas réussi à obtenir dans leur propre district. C'est pourquoi on a imaginé de faire déposer à chaque électeur une liste de votes contenant plusieurs noms, outre celui de son candidat préféré. Le vote d'un électeur ne servirait qu'à un candidat; mais si l'objet de son premier vote échouait dans sa candidature faute d'avoir obtenu la quotité, le second serait peut-être plus heureux.

» L'électeur pourrait porter sur la liste un plus grand nombre de noms, dans l'ordre de sa préférence, de façon que, si les noms qui sont en tête de sa liste n'obtiennent pas la quotité ou l'obtiennent sans

son vote, le vote puisse néanmoins être employé au profit de quelqu'un dont la nomination en sera aidée. Afin d'obtenir le nombre de membres voulu pour compléter la Chambre, et aussi afin d'empêcher les candidats très-populaires d'absorber presque tous les suffrages, quelque nombre de voix qu'un candidat pût obtenir, on ne lui en compterait pas plus que la quotité voulue pour sa nomination; les autres électeurs qui auraient voté pour lui verraient compter leurs votes à la première personne qui, sur leurs listes respectives, en aurait besoin et qui pourrait avec ce secours compléter la quotité. Pour déterminer entre tous les votes obtenus par un candidat, lesquels seraient employés à sa nomination, et lesquels seraient donnés à d'autres, on a proposé plusieurs méthodes, dont nous ne parlerons point ici. Naturellement, un candidat garderait les votes de tous ceux qui ne voudraient pas être représentés par un autre; et, pour le reste, tirer au sort serait un expédient très-passable, à défaut de mieux. Les listes de vote seraient remises à un bureau central où les votes seraient comptés, puis cotés, hiérarchisés par premier, deuxième, troisième, etc.; la quotité serait allouée à tout candidat qui pourrait la parfaire, jusqu'à ce que la Chambre fût complète, les premiers votes étant préférés aux seconds, les seconds aux troisièmes et ainsi de suite. Les listes de votes et tous les éléments du calcul seraient placés dans des dépôts publics et accessibles à tous les intéressés; et si quelqu'un ayant obtenu la quotité voulue n'avait pas été nommé, comme c'était son droit, il lui serait aisé de prouver la chose. »

Ce plan de M. Thomas Hare offrira de l'attrait à ceux qui s'inquiètent de voir les minorités glisser invariablement à travers les mailles grossières du suffrage universel. Toutefois, quel que soit mon désir d'examiner de près cette nouvelle théorie, d'augurer ses conséquences pratiques si elle était jamais appliquée, et de rechercher ses inconvénients, je ne m'y arrêterai pas, car elle n'est que secondaire dans l'ouvrage de M. Mill. C'est au plan de M. Stuart Mill lui-même que je veux m'attacher. Dans quelle balance équitable l'auteur va-t-il peser la pluralité de votes qu'il propose? Qu'est-ce qui le guidera dans la répartition inégale du suffrage, et légitimera aux yeux de tous les catégories qu'il prétend faire sortir du sein même de l'universalité électorale? Si c'est l'intelligence qui doit servir de mesure pour cette répartition, comment parviendra-t-on à coter l'intelligence elle-même?

Je laisse à M. Mill le soin de s'expliquer sur ce point délicat :

« Je me hâte de dire que je regarde comme totalement inadmissible, même à titre de pis aller temporaire, que la supériorité d'in-

fluence soit donnée d'après la richesse. Je ne nie pas que la richesse ne soit une espèce de témoignage. Dans la plupart des pays, l'éducation, quoiqu'elle ne soit nullement proportionnée aux richesses, est ordinairement meilleure chez la portion la plus riche de la société que chez la portion la plus pauvre; mais le criterium est si imparfait, le hasard fait tellement plus que le mérite pour élever les hommes dans le monde, et il est si impossible à une personne qui a acquis un degré quelconque d'instruction de s'assurer un degré d'élévation analogue dans l'échelle sociale, que cette base du privilége électoral a toujours été et sera toujours odieuse au premier degré. Si l'on rattachait la pluralité des votes à quelque quotité pécuniaire, non-seulement la chose en elle-même serait sujette à objection, mais ce serait une manière sûre de compromettre le principe et d'en rendre impossible l'application permanente. La démocratie, au moins dans notre pays, n'est pas jalouse pour le moment de la supériorité personnelle; mais elle est naturellement et très-justement jalouse de celle qui est fondée sur la richesse toute seule. L'unique bonne raison qu'on ait de compter le vote d'une personne pour plus que l'unité, c'est la supériorité mentale de l'individu; et ce qui manque, ce sont des moyens approximatifs pour établir cette supériorité. S'il existait quelque chose comme une éducation réellement nationale, ou un système d'examen général digne de confiance, l'éducation pourrait être prise comme criterium direct. Faute de cela, la nature de l'occupation d'une personne est une espèce de témoignage. Un maître est plus intelligent qu'un ouvrier (?); car il faut qu'il travaille avec sa tête, et pas seulement avec ses mains. Un contre-maître est généralement plus intelligent qu'un ouvrier ordinaire, et un ouvrier dans les métiers d'adresse l'est plus qu'un ouvrier dans les métiers grossiers. Un banquier, un négociant ou un manufacturier sera probablement plus intelligent qu'un boutiquier, parce qu'il a des intérêts plus étendus et plus compliqués à diriger. Dans tous les cas que voici, ce n'est pas simplement de s'être chargé de la fonction supérieure, mais de s'en bien acquitter qui prouve les qualités. Pour cette raison, aussi bien que pour empêcher les gens de prendre nominalement une occupation afin d'avoir le droit de voter, il serait convenable d'exiger qu'on eût persévéré dans l'occupation pendant un temps donné (disons trois ans). Moyennant quelque condition semblable, on pourrait accorder deux ou trois votes à toute personne qui exercerait une de ces fonctions supérieures. Les professions libérales, lorsqu'on les exerce d'une façon réelle et non pas nominale, impliquent naturellement un degré encore plus élevé

d'instruction. Et toutes les fois qu'un examen suffisant, ou bien que certaines conditions sérieuses d'éducation sont exigées avant d'entrer en carrière, on peut accorder sur-le-champ à tous ceux qui l'ont embrassée la pluralité des votes.

» On pourrait appliquer la même règle aux gradués des universités, et même à ceux qui peuvent prouver qu'ils ont fait, d'une manière suffisante, les études exigées par une école où l'on enseigne les plus hautes branches de la science, pourvu qu'on soit assuré que l'enseignement est réel, et que ce n'est pas un pur prétexte. Les examens *locaux* ou de *moyenne classe*, pour le degré d'*associé*, établis par l'université d'Oxford dans un esprit public si louable, et tous ceux du même genre qui peuvent être institués par d'autres corps compétents, fournissent (à condition d'être accessibles à tous venants sans distinction) une base d'après laquelle la pluralité des votes pourrait être accordée avec avantage à tous ceux qui ont passé par cette épreuve.

» Si l'on demande jusqu'où l'on peut pousser le principe, ou combien de votes peuvent être accordés à un individu en vertu de qualités supérieures, je répondrai que la chose en soi n'a pas grande importance, pourvu que les distinctions et gradations ne soient pas faites arbitrairement, mais bien *de façon à être comprises et acceptées par la conscience et l'intelligence générales*. »

III

Tel est le système de M. Stuart Mill. Il se caractérise d'un mot : hiérarchie du vote universel. Cette organisation hiérarchique du suffrage est un moyen ; le but est de balancer le nombre par l'intelligence, et d'introduire dans l'élection un équilibre qui n'existe guère, ou qui menace de se rompre aux dépens de la liberté.

Je l'ai dit : le danger que signale M. Stuart Mill ne me laisse pas indifférent ; à cet égard, nul dissentiment ne me sépare de l'éminent auteur du livre *sur la Liberté*[1]. Ce dont je doute, c'est que le plan de suffrage universel qu'il expose soit le bon moyen d'organiser une démocratie. Le système préconisé me paraît entaché d'un vice radical qui s'est déjà montré chez nous dans le saint-simonisme. Celui-ci posait en axiome : A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. — N'est-ce pas le même principe que M. Stuart Mill voudrait

[1] Ouvrage publié par M. Stuart Mill avant celui dont il s'agit ici.

appliquer, sur le seul domaine de la politique, à la constitution du suffrage? Il y a là une analogie non cherchée qui m'a frappé tout d'abord. A coup sûr, la formule saint-simonienne est celle de la justice même. Personne n'en contredira la valeur théorique. « *Suum cuique,* » disait déjà le droit romain. — « *A chacun le sien.* » La difficulté n'était pas de formuler l'axiome, elle était dans l'application de l'axiome formulé. Les saint-simoniens l'ont prouvé. Il fallait commencer par déterminer les capacités. Qui les déterminera? Qui fera la cote des capacités personnelles, afin de diviser le travail « selon les capacités » et de répartir ensuite les fruits du travail « selon les œuvres de chaque capacité »? Où sera l'étalon de la valeur humaine? où le criterium social? Le saint-simonisme s'en tirait par un coup d'autorité; il imaginait un pape moderne. Mieux que cela, il unissait, dans la personne du *Père*, le pape et César : dans une seule main, il mettait le sceptre temporel et le sceptre spirituel. C'est-à-dire que, pour instituer la justice, il commençait par créer une monstrueuse théocratie, et que, sous prétexte de liberté et d'avenir, il reculait même au delà du moyen âge. Il ne comprit pas que sa formule, qui ne faisait, après tout, qu'énoncer une notion commune à tous, devait pousser la société dans une voie tout opposée à ses tendances, du moment où l'on n'abandonnerait pas à la société elle-même, sous la seule égide de l'égalité, le soin de la pratiquer par la liberté du travail, par la liberté de la pensée, par la liberté de la conscience. La société tue le socialisme, et les faiseurs de systèmes ressemblent à des fabricants d'*aquariums* qui, pour avoir amené dans leur réservoir de l'eau salée et des échantillons de la vie sous-marine, s'imagineraient tenir l'Océan à leur disposition.

Certes, M. Stuart Mill n'est pas un socialiste dans le sens que les Fourier, les Saint-Simon ou les Cabet ont donné parmi nous à ce mot. Les rêves de ces grandes imaginations fourvoyées ne peuvent guère fleurir que dans les pays comme le nôtre, où l'excès de centralisation excite à les concevoir. Comment se fait-il donc que M. Stuart Mill, qui est individualiste autant que personne, ait pu admettre à son tour une puissance susceptible de coter les capacités, de déterminer la valeur individuelle, et de lui prescrire ses droits en conséquence de cette appréciation? C'est l'opinion qui décidera, dit M. Mill, l'opinion traduite en loi. Mais n'est-ce pas précisément l'arbitraire du nombre et des majorités, d'où naît l'opinion, que par cette hiérarchie électorale l'auteur voudrait proscrire? M. Stuart Mill ne s'est pas douté qu'en cette circonstance, égaré par son zèle pour l'intelligence,

il se plaçait plus près de Pékin que de Londres, et qu'il arrivait à concevoir une sorte de *mandarinat* électoral.

Cependant, M. Stuart Mill a senti la difficulté fondamentale cachée dans sa théorie : « Il faut, dit-il, que les distinctions et gradations ne soient pas faites arbitrairement, mais bien de façon à être comprises et *acceptées* par la conscience et l'intelligence générales. »

Cette première difficulté résolue, toutes les objections de détail, quelque nombreuses et graves qu'elles soient, disparaîtraient. Il est clair, en effet, qu'un peuple tout entier s'accordant pour régler l'échelle du suffrage, et le vote plural accepté sans réserve par la conscience et l'intelligence publiques, le problème serait résolu en fait comme en droit. M. Stuart Mill croit à la possibilité de cette solution. Il n'entend pas imposer son système. Ne demandons pas comment, pour souscrire volontairement à cette organisation, le peuple s'y prendrait. Il faudrait qu'il votât, et, dans la pensée de l'auteur, pourrait-il voter avec intelligence l'organisation hiérarchique du suffrage, alors que cette organisation est précisément ce qui doit lui permettre de se prononcer selon la raison et la justice? Si, d'un autre côté, c'est du vote universel et individuel que l'organisation nouvelle doit sortir, à quoi bon cette organisation, puisque dans ce cas le vote simple aurait prouvé la sagesse de ses inspirations?

M. Stuart Mill peut dire qu'il habite un pays où le suffrage universel n'existe pas, mais où il a une tendance à se faire jour ; que dans cette situation des choses, le projet peut être examiné, en dehors de toute pratique électorale; que la discussion peut convertir l'opinion, maîtresse souveraine de la Chambre des communes, et se traduire de la sorte en réforme légale. C'est bien là, en effet, le chemin qu'ont pris chez nos voisins les réformes qui ont réussi. Elles sont venues du dehors, et c'est l'opinion qui les a promulguées en réalité par le moyen de la Chambre. On se rappelle surtout la marche de la réforme commerciale en Angleterre, ses modestes débuts dans les centres manufacturiers, sa victoire définitive dans la loi. La liberté de discussion a fait ce miracle, elle en pourra faire d'autres encore chez ces insulaires qui éconduisent ainsi la foudre des révolutions ; il y a lieu de penser cependant que, même dans ce pays de coutumes hiérarchiques, et malgré l'organisation du vote plural dans les paroisses[1], le plan de M. Stuart Mill rencontrerait dans la masse des

[1] Ce vote inégal, dont il y a des exemples dans les élections paroissiales, est l'expression de la féodalité; il appartient au passé et me semble, à ce titre, destiné plutôt à disparaître qu'à se généraliser.

intelligences, dans la moyenne des volontés, une résistance invincible. Cette résistance, selon moi, ne viendrait pas de l'Anglais, mais de l'homme.

« Nul n'est content de sa fortune,
» Ni mécontent de son esprit. »

Ces deux lignes suffisent pour dissiper l'ingénieux projet de M. Stuart Mill, à Londres comme à Paris. Sous les différences de caractère, de tradition, de mœurs et d'histoire, la nature humaine subsiste toujours. Elle protestera partout, soyez-en sûr. M. Stuart Mill se trompe généreusement, il fait un crédit exagéré à l'humanité. Personne ne voudra s'humilier, et, parce que sa position sociale, son rang matériel est moindre, convenir que son intelligence est dans un rapport égal à sa position.

M. Stuart Mill a lui-même reconnu que la fortune serait un mauvais criterium de l'intelligence, parce que le hasard préside le plus souvent à la répartition des biens matériels. La naissance reste pour la plupart un accident favorable ou contraire. Peu d'hommes savent élever cet accident jusqu'au niveau d'une conquête personnelle, et le détruire en le méritant. Mais quoi! n'est-ce pas à l'*alea* des circonstances que tiennent aussi, dans le grand nombre de cas, la position, le rang d'après lesquels vous voulez établir l'inégale répartition des votes? On voit aussitôt combien, par ce côté, le système de M. Mill prête le flanc à la critique. Cependant, je me borne à lui opposer la fin de non-recevoir tirée de la nature humaine, qui ne voudra pas de cette hiérarchie, parce que, à tort ou à raison, l'homme n'aime pas à s'humilier. Et c'est bien d'humiliation qu'il s'agirait. On peut promettre le paradis aux simples d'esprit, jamais on ne les convaincra qu'ils sont dignes d'y entrer pour ce motif. M. Stuart Mill ne triomphe pas de cette objection fondamentale lorsqu'il dit :

« Dans ce système, il n'y a rien de *nécessairement* irritant pour ceux auxquels est assigné un moindre degré d'influence.

» N'avoir pas de voix dans les affaires générales est une chose; voir accorder aux autres une voix plus puissante, *à cause d'une capacité plus grande* pour la direction des intérêts communs, est une autre chose. Les deux choses ne sont pas simplement différentes, elles sont incommensurables. Chacun a le droit de se sentir *insulté* de n'être compté pour rien, et d'être regardé comme n'ayant nulle valeur. Personne, si ce n'est un sot, et un sot d'une *espèce particulière*, ne peut se sentir offensé, parce qu'on reconnaît qu'il y *en a d'autres* dont l'opi-

nion et même dont le désir sont *autrement à considérer* que son opinion et son désir. »

J'avoue ne pas comprendre comment un homme de l'intelligence de M. Stuart Mill a pu ainsi méconnaître la nature humaine. Ces sots d'une espèce particulière dont il parle, c'est la très-grande majorité de l'espèce, et cette sottise n'est nullement particulière, elle est au contraire à peu près universelle. On aime bien à regarder au-dessous de soi, c'est la règle, parce qu'on se croit alors supérieur ; on n'aime pas à regarder au-dessus, parce qu'on craint même l'apparence de l'infériorité. Dans la hiérarchie électorale que vous proposez, ceux-là seulement qui occupent le sommet de l'échelle seront satisfaits ; à tous les autres degrés, il n'y aura guère que des mécontents. Je vais plus loin, et, me mettant ici en contradiction directe avec l'auteur, j'ose affirmer qu'il en coûterait moins à l'orgueil humain d'être exclu absolument du vote, que d'y participer en subissant l'humiliation d'une infériorité reconnue de par la loi. Exclu du suffrage, il pourra dire, non sans quelque raison, qu'il est victime d'une injustice ; et le sentiment de cette injustice subie pourra même le flatter et le grandir à ses propres yeux. Il ne se sentira pas *abaissé*, il ne se sentira que repoussé ; à l'encontre d'un simple fait, il proclamera son droit et cherchera à faire prévaloir un autre fait. Mais, parqué dans vos cadres superposés, intellectuellement tarifé par la loi, son sentiment sera tout autre, et c'est un ferment de discorde bien autrement redoutable que vous aurez déposé dans la société.

La critique du système porte donc sur deux points, l'un de fait, l'autre de droit. Le point de fait, c'est que la nature humaine faisant échec au projet de M. Mill à tous les degrés, sauf le degré supérieur, ce projet est impossible à établir sans y employer la violence ; ce dont l'auteur, animé des intentions les plus libérales, ne voudrait, je le répète, en aucun cas. Le point de droit, c'est que la représentation hiérarchique, vu l'élément aléatoire qui entre dans le très-grand nombre des positions sociales, ne serait pas en réalité correspondante à l'intelligence ; et que, le fût-elle, l'intelligence prise au sens général n'est pas elle-même une exacte mesure de l'aptitude aux affaires publiques, et surtout de la bonne volonté à les conduire selon la justice. Un homme intelligent peut faire de son intelligence un instrument de l'égoïsme, il peut l'employer au service de passions, au service d'intérêts et de desseins opposés au bien de la communauté. L'intelligence certainement est utile dans la participation à la vie publique, mais le zèle pour l'intérêt général importe encore plus ; or l'élévation du

rang, si elle ne s'oppose pas au développement de cette vertu publique par excellence, ne saurait non plus être considérée comme propre à la favoriser particulièrement.

IV

Je crois en conséquence que le système de M. Stuart Mill, s'il pouvait jamais être introduit dans la législation d'aucun peuple, ne produirait pas chez celui-ci la paix, la civilisation et l'équilibre que rêve son auteur; qu'il y fomenterait plutôt des luttes opiniâtres, et que, grâce à lui, tout serait à recommencer. Les castes indirectement rétablies, une féodalité d'un nouvel ordre produirait entre les classes une lutte nouvelle; et, loin d'avoir ouvert une issue pacifique à la Révolution au moyen de cette organisation du suffrage universel, il se trouverait qu'on l'aurait ramenée à ses origines, qu'on l'aurait recommencée à frais nouveaux, avec tous ses problèmes, tous ses hasards et toutes ses violences. J'ajoute que le contre-coup d'une pareille combinaison serait très-prompt, parce que c'est à une société déjà imbue d'égalité politique, et plus disposée à étendre cette égalité qu'à la restreindre, qu'on aurait inoculé la féodalité du scrutin.

Je pense, comme M. Stuart Mill, que le respect des minorités, qui est le vrai respect de la liberté, — car les majorités aujourd'hui n'ont plus besoin de protection, — deviendra le souci de tous ceux qui ne veulent pas substituer la souveraineté de l'arithmétique à celle du droit. Mais pour empêcher que la force numérique n'opprime la force idéale du droit, et que l'égalité de suffrage ne s'élève contre la liberté, où cherchera-t-on un asile sûr? L'Angleterre marche vers le suffrage universel; en France le suffrage universel existe. On peut accorder que son avénement a été prématuré, qu'il a précédé certaines réformes, lesquelles, en bonne logique, auraient dû le précéder lui-même, mais qui ne s'accompliront peut-être aussi que grâce aux nécessités créées par un fait irrévocable. Écarter ce fait, quelques boudeurs peuvent y songer, mais ceux que l'amour-propre frustré n'enchaîne pas à la défense de leurs propres erreurs et de leurs propres fautes, voient clairement qu'il y aurait de bien plus graves conséquences à détruire désormais qu'à maintenir l'universalité de l'élection.

On peut augurer que le vote universel s'établira dans toute l'Europe, et le considérer, par anticipation, comme constituant les prémisses de la

politique moderne. La donnée du problème est là. L'éducation populaire est la seule politique rationnelle en présence de cette donnée. Il faut que, tous, nous reconnaissions cela; un autre point de départ ne peut conduire qu'à une politique d'illusion. Après tout, d'ailleurs, le suffrage universel n'est pas livré à la seule fatalité, il se compose de volontés humaines; efforçons-nous d'introduire dans ces volontés la plus haute somme d'intelligence et de moralité, c'est-à-dire le plus de liberté possible : « car la liberté vraie est faite d'intelligence et de moralité. » Développons aussi, par l'essor de l'association et du crédit, le nombre des individus matériellement indépendants : cette indépendance, sans laquelle tout reste précaire, fortifiera les assises du droit. Il s'agit de mettre la nation en mesure de faire l'éducation de la nation, de cultiver en elle, sous toutes formes, les germes de la justice. C'est un apprentissage à long terme; raison décisive pour ne pas l'ajourner.

Si le but est l'éducation, le moyen ne peut être que la liberté. Si vous menez en laisse le suffrage universel, comment apprendra-t-il à se diriger lui-même? Il faut à l'éducation les instruments de l'éducation. Ceux-ci peuvent se retourner contre elle, mais pour qu'un peuple apprenne le gouvernement de lui-même par la sagesse et la justice, il est indispensable qu'il puisse commettre des fautes; pour lui, comme pour tout individu, la vraie science est celle qu'il puise dans ses erreurs reconnues. Laissons donc au suffrage universel la liberté de se tromper, celle de commettre des fautes et de les réparer; abandonnons-le à la sincérité de ses mouvements. La tutelle n'est bonne qu'à prolonger l'incapacité politique, et tout gouvernement issu du suffrage universel, qui prétend conduire ce suffrage aux lisières administratives, a tout l'air, il faut bien le dire, de se critiquer lui-même, en même temps que le principe dont il est sorti.

Dans la liberté électorale, il y a la liberté de discussion. Il faut que le pays tout entier soit livré à lui-même pour discuter à loisir les choix qu'il fera. Ne craignez rien de ces débats; quelque vifs qu'ils puissent être, la bataille autour du scrutin empêche des conflits bien autrement redoutables. Fermez le scrutin, ou bien fermez-en seulement les alentours, vous détournez l'activité qui allait s'épuiser dans le vote; vous faites entrer infailliblement les intérêts et les passions dans les voies beaucoup plus dangereuses des révolutions matérielles; à la place du champ de lutte ouvert à l'électeur, vous en ouvrez un autre pour la force et pour la ruse : vous éveillez dans la société les sourdes agitations qui, n'ayant point d'issue légale, peuvent un jour faire explosion et tout emporter. Pas de pusillanimité! appelez la nation à

examiner les candidatures, à voter en toute liberté; élargissez les espaces qui environnent le vote, au lieu de les rétrécir, et ne vous effrayez pas des mugissements du flot, si vous lui avez ménagé un débouché aussi large, aussi profond que lui-même. Puisque nous avons proclamé le vote universel, regardons-le en face; mais si, après l'avoir installé, et tout en le préconisant, nous tremblons de le voir à l'œuvre, nos craintes se traduiront malgré nous en actes contraires au but poursuivi.

L'éducation du suffrage universel, qui est l'éducation de la démocratie, pourra-t-elle se faire par la seule liberté de discussion, de réunion, de vote?

Je ne le crois pas : il est une chose que je considère comme plus essentielle encore, c'est la vie publique en dehors des grands actes intermittents du suffrage universel, c'est le maniement régulier, quotidien des institutions de la liberté. On n'aura rien fait, si l'on ne constitue le pays sur les bases d'une existence communale et départementale fortement organisée. Pour qu'un peuple apprenne la liberté, il est nécessaire qu'il soit appelé à s'en servir journellement sur toute la surface du territoire. Au-dessous de la sphère générale d'une assemblée et d'un pouvoir exécutif, il faut partout des soutiens et des garanties de la vie publique. Que la commune devienne ce qu'elle doit être, l'école primaire de la liberté, en même temps que l'embryon de la démocratie véritable. Que le département devienne l'école secondaire pour cet apprentissage. On formera ainsi des aptitudes, et le suffrage universel, au lieu de jouer au colin-maillard avec la liberté, trouvera aux jours des élections générales des hommes qui auront fait leurs preuves devant lui et donné des gages. La moitié de la besogne sera faite : les électeurs choisiront mieux, et les élus seront plus propres au maniement des affaires publiques. On veut couronner l'édifice, c'est bien. Mais avant de le couronner, ne faudrait-il pas le construire?

Je retrouve cette question de la décentralisation au bout de toutes mes recherches. Elle est à mes yeux l'alpha et l'oméga : plus je réfléchis, et plus je vois que nos infirmités et nos misères viennent de cet immense malentendu qui consiste à vouloir couler une démocratie dans les moules de l'absolutisme administratif. Je suis épouvanté de voir que Paris, ensuite de ce système, n'est pas, à vrai dire, la capitale de la France, mais une pompe aspirante où toute vie vient s'absorber. Je suis effrayé de voir que la France, à son tour, c'est-à-dire le pays, n'existe pas. En vain l'on me dit que Paris rend avec usure à la pro-

vince ce qu'il lui emprunte. Je n'en crois rien. Il n'y a de viable et de vivant, en dehors de la représentation générale, que ce qui naît sur place, ce qui répond à un besoin localisé. Paris aura beau envoyer des préfets et des maires, Paris aura beau envoyer des réformes, et plus souvent encore des révolutions aux départements : chaque « bienfait » et chaque « progrès » de ce genre ne pourra rien pour ceux-ci, parce qu'ils n'y seront pour rien, parce qu'ils n'y auront pas mis leurs efforts, parce qu'ils n'y auront pas engagé leur responsabilité.

L'indifférence politique m'épouvante pour mon pays, elle ne m'étonne pas. Elle est une cause qui produit les plus désastreux effets ; mais elle est un effet aussi, ne l'oublions pas : l'effet de la tutelle administrative qui, désintéressant de plus en plus le pays, le livrant sans résistance possible et sans participation effective à toutes les variations des mouvements accomplis à Paris, a dû le plonger enfin dans l'indifférence par le découragement, et amener cette paralysie de la volonté qui est devenue le mal profond dont il souffre. C'est la volonté qu'il faut réveiller, car l'intelligence ne manque pas ; c'est la moralité publique, la responsabilité publique, les mœurs politiques d'un grand peuple soucieux de lui-même; or ce réveil ne peut avoir lieu, si l'on ne forme dans les provinces des centres vivants, si l'on ne leur donne des institutions qui non-seulement leur permettent de participer à la vie générale, mais qui leur imposent un contrôle permanent de lui-même, des institutions propres à faire du pays tout entier une vaste école de liberté. Il faut que le pays s'exerce à la liberté, s'il veut apprendre la liberté ; il faut qu'il pratique la démocratie, s'il veut développer la démocratie. On verra alors les intérêts économiques, intellectuels et moraux se mêler si bien à la liberté, qu'on ne pourra plus restreindre la vie politique sans que tous, se sentant atteints aussitôt, ils ne fassent un rempart commun à leur commune garantie. Alors seulement nous aurons fondé ce que nous cherchons ; alors seulement le pays tendra à s'asseoir sur des bases vraiment démocratiques, en même temps qu'il deviendra un des grands ateliers du progrès européen, car toutes les forces dont son génie est plein seront délivrées. La France produira au centuple ce que les restrictions de tout genre l'empêchent aujourd'hui de produire. Partout où il y aura un besoin réel appelant satisfaction, il s'exprimera, du seul fait de la liberté, par la puissance de l'association, qui lui donnera sa représentation la plus vraie, la plus exacte, celle qu'il se sera choisie lui-même, et qu'il pourra toujours modifier sous la seule condition de respecter l'ordre

général. On n'aura que faire d'une pluralité de votes, car, de soi, tout ce qui est distinct se distinguera, tout ce qui doit s'unifier ira vers l'union, tout ce qui est local se localisera. Il n'y aura de centralisé que ce qui est indivisible, l'État représentant de la justice.

C'est à cela qu'on arrivera nécessairement, lorsqu'on se sera enfin persuadé, à force d'erreurs et de déboires, que l'absolutisme est un cercle vicieux qui ne conduit qu'à l'absolutisme. En attendant que ces idées, patrimoine de la minorité, trouvent leur chemin dans une sage et patiente discussion, aussi bien que par le secours de l'expérience; en attendant qu'elles deviennent la notion et le besoin du pays, nous avons une chose à faire, et là-dessus j'aime à me rencontrer avec M. Mill, dont j'estime beaucoup la courageuse sincérité dans sa revendication de la liberté humaine : nous avons à dégrossir le suffrage universel en le soumettant à la discipline de l'instruction primaire; nous avons à mettre la démocratie en demeure d'exiger de chaque votant cet impôt élémentaire qui lui est indispensable : le minimum d'instruction dans chaque citoyen. La démocratie, selon moi, aurait le droit de refuser le vote à tout individu qui ne sait pas lire et écrire. Il faut que, l'instruction primaire étant mise à la portée de chacun, on puisse dire à chacun : Il dépend de toi d'être électeur ou de ne pas l'être; choisis. Si tu ne veux apprendre ce que tout électeur doit savoir, on ne t'aura pas exclu du suffrage, tu te seras exclu toi-même. Si tu n'es pas électeur, c'est que tu ne veux pas l'être; si tu n'es pas citoyen, c'est que tu préfères t'isoler dans la plus crasse ignorance; ton exclusion est un acte de ton choix, dont tu dois seul pâtir. La démocratie doit l'instruction primaire à tous, mais à la condition que tous la lui devront. Si le pays, comme semble le démontrer la vanité de quelques efforts individuels, ne veut pas de l'instruction primaire obligatoire, considérée comme un impôt dont le payement, aujourd'hui, serait légitime parce qu'il est indispensable; eh bien! que la loi proclame cette obligation sous une autre forme, en disant que nul ne sera électeur s'il ne sait lire, écrire et calculer.

Le dilemme est pressant, mais il ne renferme qu'une chose, celle que nous poursuivrons toujours au-dessus de tous les partis, celle que nous demanderons toujours à n'importe quel gouvernement, sans souci de son nom, de sa forme, de son origine; la chose essentielle, fondamentale, unique : la nation mise à même de faire son éducation.

Quand la justice garantira le maintien de la liberté, la liberté à son tour garantira le maintien de la justice, et nous n'aurons plus à craindre que les majorités ne portent atteinte à ce qui sera, non pas

leur monopole, ni celui des minorités, mais la propriété de tous. Nous n'aurons plus à craindre alors avec l'égalité de suffrage ce que redoute si fort M. Stuart Mill, parce que nous aurons créé chez tous les citoyens un même intérêt à la conservation de la liberté. Faire de la France un peuple de véritables conservateurs, voilà le but qu'il faut se proposer.

CHARLES DOLLFUS.

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE AU XVIII[e] SIÈCLE

DEUXIÈME ARTICLE [1]

LE PREMIER PIETISTE

Au commencement du XVIII[e] siècle, les villes et les communes protestantes de l'Empire germanique retentissaient des bruyantes exhortations que les pasteurs adressaient aux fidèles, pour les prémunir contre les tentatives de quiconque oserait toucher à l'édifice que Luther avait élevé.

Dans la pensée de ces prédicateurs, l'œuvre du grand réformateur était achevée. C'était une œuvre divine, et l'Église luthérienne devait conséquemment rester dans tous les temps ce qu'elle était alors, et ne subir jamais la moindre modification. Il y avait dans l'esprit de ces théologiens je ne sais quoi de sombre et de sauvage, qui leur faisait fuir la lumière et jeter des cris de détresse chaque fois qu'une idée nouvelle surgissait dans le monde.

La véhémence de leur langage suffit à elle seule pour faire présager que l'on se trouve en face d'un péril imminent. En effet, dans le sein même du protestantisme ont éclaté des aspirations nouvelles

[1] Voir la *Revue germanique* du 15 mars 1862.

qui menacent de réduire en poussière l'orthodoxie dont on voudrait faire la pierre angulaire de l'Église luthérienne. Par cela même qu'elles délivrent les esprits de gênantes entraves, les idées nouvelles exercent tout d'abord une influence bienfaisante; mais, à mesure que leur action se prolonge, on les voit enlever à la doctrine de Luther ses traits austères, ses contours accentués, sa démarche assurée, pour la transformer en un quiétisme sentimental qui relâche tous les grands ressorts de l'esprit.

Il faut chercher la source de cette singulière évolution du sentiment religieux dans les écrits et les enseignements de Jacques Spener.

Ce fut en Alsace, au sein d'une famille très-pieuse, que naquit le futur agitateur de l'Église protestante. La comtesse Agathe de Rappolstein, dont le vieux Spener avait été l'intendant, prit en grande affection l'enfant de son fidèle serviteur. Elle l'aima comme une mère, l'éleva près d'elle, l'instruisit elle-même et le voua à Dieu.

Spener grandissait dans ce milieu calme et paisible sans déceler de précoces aptitudes. On ne vit point jaillir de son âme ces rapides éclairs qui, parfois, sillonnent l'existence de l'enfant prédestiné et permettent d'augurer de sa future activité.

La dernière pensée de la comtesse Agathe fut pour son enfant adoptif. Elle s'agenouilla et demanda au Seigneur de faire du jeune Spener un actif et utile ouvrier dans l'Église du Christ. La pieuse femme sentit en son âme que Dieu avait accueilli sa prière.

Pour se conformer au vœu de sa bienfaitrice, Spener vint étudier la théologie à Strabourg, qui était alors une ville libre et souveraine de l'Empire. Son université, célèbre dans le monde, attirait de toutes les contrées de l'Allemagne une jeunesse avide d'entendre la vivifiante parole de ses professeurs.

Lorsqu'il eut terminé ses études, Spener se mit à parcourir la Suisse et l'Allemagne, afin d'entrer en relation avec les savants de ces pays. A Genève, il rencontra Labadie, homme étrange, auquel la recherche de l'absolu avait fait une existence orageuse.

Pour apprécier l'influence que Labadie exerça sur le jeune voyageur, il faut connaître les tendances peu orthodoxes du pasteur genevois. Né en Guyenne, d'une mère très-dévote, Labadie entra tout jeune encore dans la Compagnie de Jésus. Plus tard, des scrupules étant venus agiter sa conscience il prit en horreur ses propres confrères et alla se réfugier à Paris, où il se mit en rapport

avec les jansénistes. Toutefois, il n'eut pas le loisir de discuter les doctrines de ses nouveaux amis et de s'attacher à eux, car les jésuites s'étaient acharnés à la poursuite du transfuge. Ils l'obsédaient de leurs exhortations; ils le débusquaient des asiles les plus secrets; ils le harcelaient sans répit, en même temps que le désir de posséder la vérité le tenait en haleine et le poussait sans trêve ni merci toujours plus avant dans la voie de l'hérésie. Pour échapper à cette double pression, Labadie, haletant, éperdu, se jette, à Montauban, dans les bras de Calvin; puis il se rend à Genève. Il est nommé pasteur, et il voit enfin le calme succéder à la bourrasque. Ce fut là néanmoins une trêve de courte durée: car déjà le pasteur a senti le doute se glisser dans son âme, avec son cortége habituel de secrètes et tenaces souffrances. Il s'écarte insensiblement des préceptes de Calvin, et un jour arrive où l'ombrageuse et orthodoxe Genève expulse de son sein le prédicateur hérétique. A partir de ce moment, on le voit errer de ville en ville, de contrée en contrée. Il touchait déjà au seuil de la mort lorsque, ayant trouvé un dernier asile à Altona, près de Hambourg, il fonda une petite communauté, à laquelle il enseigna que l'Église du Christ était toute spirituelle, tout invisible, et que par conséquent l'autel et le prêtre, la chaire et le prédicateur étaient choses inutiles.

Il y eut, en Allemagne, un grand nombre de personnes qui, à la mort de Labadie, pleurèrent en lui non-seulement l'ami qu'elles perdaient, mais encore le vrai prophète du Seigneur.

Or ce fut précisément vers l'époque où Labadie se brouillait avec Genève que Spener vint l'y voir un jour, et que les rigides Genevois aperçurent leur pasteur se promenant sur les bords du lac Léman en compagnie du jeune étranger. L'âme de Calvin qui planait sur ces contrées, frémit lorsque, se penchant vers Spener, le prêtre se mit à prêcher à voix basse sa formidable hérésie.

Spener écouta ces étranges paroles avec stupeur; mais il n'en fut pas ému outre mesure. Elles pénétrèrent dans son âme, mais elles n'eurent pas la puissance de la faire dévier de son orbite accoutumée. Peu de temps après ses longs entretiens avec Labadie, il alla professer à Strasbourg la théologie la plus pure. Sa physionomie impassible, son regard constamment tranquille et paisible témoignaient suffisamment que les paroles de Labadie n'avaient point porté le trouble dans son esprit.

Au reste, je crois que les pensées se dégageaient difficilement en lui, et il est évident que les évolutions de son intelligence s'opéraient

avec une extrême lenteur, puisque bien des années s'écoulent depuis le moment où les doctrines de Labadie s'insinuent dans son esprit jusqu'au jour où je les vois tout à coup exercer sur lui une action décisive.

Et pourtant, lorsqu'il vint professer à Strasbourg, Spener avait à peine trente ans; il était encore dans cette période de la vie où l'âme humaine aime à s'ouvrir aux idées nouvelles qui viennent la solliciter. Mais Spener savait garder la mesure en tout lieu et en toute chose. Aussi le voit-on rester impassible dans l'âge où la vie circule en nous dans toute sa force exubérante, où elle stimule le travail de l'imagination, et fait surgir dans l'âme les rêves et les désirs. Étranger aux passions, le pieux théologien ne connut pas l'amour, et ne vit dans le mariage autre chose qu'un commandement de Dieu. Quand le temps fut venu de s'y conformer, cet homme placide abandonna à ses amis le soin de lui trouver la femme qui lui convenait. Cependant, il crut devoir leur faire connaître en ces termes celle qui eût été son idéal. « Sérieux et de tempérament » calme, comme je suis, je voudrais pour compagne une veuve dont » le premier mari aurait été bourru et méchant, afin que tel que je » suis, ma femme pût encore me trouver bon et charmant. » Ses amis n'eurent point égard à sa recommandation et lui donnèrent pour compagne une belle jeune fille qui sut distraire ses pensées de la veuve qu'il avait rêvée.

Quelques jours après son mariage, Spener fut appelé aux fonctions de premier pasteur de la ville de Francfort, et cette offre, qui semblait devoir lui causer une grande satisfaction, le jeta au contraire dans une profonde perplexité. Devant son esprit est venu se poser un dilemme redoutable : ou c'est Dieu qui appelle son serviteur, et alors il faut obéir; ou c'est Satan qui veut lui tendre un piége, et dans ce cas il faut résister. Comme c'était la première fois qu'il sortait de son flegme habituel, il en éprouva des souffrances intolérables. Il n'eut plus de repos; il s'agita, il se tourmenta; il demanda à Dieu de l'éclairer, et sa jeune femme se mit à prier avec lui. De si ardentes invocations ne resteront pas sans résultat; une soudaine inspiration viendra illuminer son âme et apaiser ses angoisses : il ira soumettre le problème aux lumières de ces mêmes professeurs qui naguère encore lui enseignaient la théologie. Exercés à sonder de saints mystères, ils sauront bien distinguer la main paternelle de Dieu des griffes du malin.

Sur les instances de Spener, les professeurs s'assemblent en concile. Ils examinent la question; ils pèsent consciencieusement le pour et le

contre; ils discutent en latin, ils invoquent l'Esprit-Saint en allemand. L'Esprit-Saint, qui, on le sait, parle toutes les langues, descend sur eux; et d'une voix inspirée, unanime, on déclare que c'est bien la main de Dieu qui montre à Spener le chemin qu'il doit suivre.

Le nouveau pasteur, dont la pensée unique était de servir le Seigneur toujours et partout, s'empressa de se rendre à Francfort, où la mansuétude de son caractère et la simplicité de son langage lui gagnèrent tous les cœurs.

Pourtant, il avait perdu quelque chose de sa placidité; un travail intérieur l'agitait : il sentait s'opérer en lui une métamorphose à laquelle il n'avait ni la volonté ni le pouvoir de se soustraire; une main invisible était occupée à transformer en une vie toute de luttes et d'agitations la paisible existence du prêtre qui, absorbé dans la contemplation des choses divines, aurait souhaité d'achever sa carrière sans éprouver ni choc ni secousse. Mais Dieu, qui avait accueilli la prière de la comtesse Agathe, voulait maintenant tenir sa promesse; et le pacifique, l'indolent Spener sera désormais un actif, un militant ouvrier du Christ, dont il va régénérer l'Église.

Nous voici, pour la première fois, en présence d'une de ces subites métamorphoses dont l'Allemagne du XVIIIe siècle a offert de si fréquents exemples. Ceux qui les subissaient en étaient eux-mêmes comme frappés de stupeur, et, pour exprimer d'un seul mot ce que le phénomène avait d'étrange et de prodigieux, ils l'appelaient un changement d'âme, *eine Sinnesænderung*. En effet, les choses qui, la veille encore, émouvaient et passionnaient leur âme, n'avaient plus d'action sur elle, tandis que tout à coup avaient éclaté en eux des peines, des joies, des aspirations qu'ils n'avaient jamais connues. Aux yeux d'hommes si pieux, quel pouvait être l'auteur de cette vie nouvelle, sinon Dieu, Dieu dont la main toute-puissante agite incessamment les âmes, les forme, les transforme et les maintient ainsi dans une métamorphose éternelle?

L'homme qui avait senti la main divine agir de la sorte en lui, vivait désormais dans une constante et silencieuse exaltation. Rien ne semblait changé dans son existence extérieure, et pourtant ce n'était plus le même homme. Comme par le passé, il travaillait pour gagner son pain quotidien; il continuait à chérir sa femme et ses enfants; mais tout cela n'avait plus pour lui la même signification qu'autrefois. Il travaillait, il aimait les siens, uniquement en vue de Dieu, dont il sentait la présence et sur qui son regard était toujours fixé. Il priait constamment et redoutait le contact des choses de ce monde, lesquelles, pouvant détacher sa pensée de Dieu, étaient, pour ce motif même, des

choses imaginées par le tentateur. Le raisonnement, pas plus que la raillerie, ne pouvait l'émouvoir, et le doute n'avait pas de prise sur lui, fort qu'il était de l'expérience intérieure qu'il avait faite et qui l'avait si entièrement régénéré.

Pour nous, qui de tout temps avons trouvé un charme particulier à observer les phénomènes parfois étranges et mystérieux que l'on voit surgir dans l'âme humaine, nous ne saurions faire autrement que de rechercher quelles furent les secrètes influences qui vinrent agiter la vie de Spener, au moment même où l'on voyait groupés autour de lui tous les éléments d'une existence paisible et conforme à ses penchants.

Si, pour trouver la source d'où partirent ces puissantes influences, je passe en revue les hommes qui vécurent dans l'intimité de Spener pendant son séjour à Francfort, je compte quelques savants, plusieurs théologiens et bon nombre de hauts dignitaires de la petite république; mais parmi ces personnages respectables, je n'en découvre pas un seul qui ait pu exercer sur Spener une influence bien profonde. Toutefois, je m'attache aux pas de notre pasteur, je le suis pendant une de ses rares promenades, et je le vois bientôt s'éloigner de la *Zeile*, cette rue bruyante où retentit la voix du roulier, où le joaillier étale ses trésors, où le changeur pèse son or et trace avec de la craie de grands chiffres sur son comptoir, devant lequel se pressent les marchands qui, du fond de la Russie ou de la Perse, sont venus assister à la foire. Spener s'est engagé dans une petite rue isolée; il est entré dans une maison de modeste apparence, et le maître du logis est venu au-devant de son hôte, qu'il a conduit dans une vaste pièce où sont entassés de gros in-folio, où se trouvent pêle-mêle des fioles, des alambics, des creusets, des compas et des crânes.

Si maintenant on regarde le personnage qui vient de s'asseoir en face du pasteur, on a devant soi un homme d'une cinquantaine d'années. Son langage est à la fois grave et insinuant; ses manières, aisées et distinguées, font présumer qu'il a beaucoup voyagé, ou du moins que les usages du monde lui sont familiers; ses traits, fortement accentués, accusent du caractère, et dans son regard, qui reste fixement attaché sur vos yeux, il y a je ne sais quoi qui vous pénètre, qui vous agite, qui vous fascine. Cet homme n'est autre que Mercure van Helmont, le célèbre médecin, le philosophe hermétique, en un mot le fils de Jean-Baptiste van Helmont.

Pour apprécier le fils, il faut d'abord savoir quel avait été le père. L'Europe tout entière avait proclamé Jean-Baptiste van Helmont le

plus grand médecin de son temps, et l'avait considéré comme le plus zélé des alchimistes. Il venait précisément de convertir en or une forte quantité de mercure lorsque naquit son fils, et ce fut pour perpétuer la mémoire de cette transmutation, restée célèbre dans les annales de l'alchimie, qu'il donna à ce fils le nom de Mercure. Van Helmont le père, après avoir médité les enseignements de Paracelse, s'était déclaré le disciple de cet homme, qui fut, quoi qu'on en dise, un des plus robustes penseurs que l'Allemagne ait formés. Jean-Baptiste van Helmont, s'appuyant sur des faits dont il ne serait pas aisé de contester l'exactitude, avait démontré la puissance curative d'un agent subtil, invisible, impalpable, lequel, selon Paracelse et son disciple, se dégagerait des corps célestes, imprégnerait de sa substance éthérée tout ce qui est dans le ciel et sur la terre; de sorte que chaque créature participerait, à un degré plus ou moins élevé, de la nature astrale et céleste de cet agent mystérieux [1]. De nos jours, on attribue les phénomènes de la nature à des forces inconscientes et dépourvues d'intelligence. Van Helmont, au contraire, voyait en elles des forces vivantes, des intelligences élémentaires. Il appelait *Bur*, la force qui crée des minéraux; *Blas*, la force qui fait mouvoir les astres; *Archeus*, la puissance nommée aujourd'hui force vitale; *Gaz*, la force gazéifiante; et enfin, *Magnétisme*, l'agent qui, pour parler le langage du maître, établit une sympathie universelle entre tous les corps et tous les êtres. Au reste, van Helmont avait eu soin de dire que tous ces mots n'étaient que des expressions humaines destinées à faire saisir l'essence même des choses : « J'attache peu d'importance aux noms, avait-il dit, mais » j'aime à examiner de près les choses qu'ils désignent [2]. »

Le vieux van Helmont avait légué à son fils Mercure toutes ses idées, toutes ses croyances et tout son immense savoir. Mercure marcha dans la voie que lui avait tracée son père. Il était encore adolescent quand il obtint le diplôme de médecin. A partir de ce jour, Mercure van Helmont se livre avec ardeur à des recherches sur le magnétisme. Il entreprend de nombreuses expériences afin de consta-

[1] *Singulis creatis suum in est cœlum*, dit van Helmont dans son ouvrage intitulé : *De magnetica vulnerum naturali et legitima curatione.*

[2] De toutes ces expressions imaginées par van Helmont, celle de *gaz* est la seule que l'on ait conservée. La pensée que les phénomènes de la nature sont dus à des forces animées et intelligentes a, de tout temps, hanté l'esprit humain, et aujourd'hui elle semble revivre parmi nous. C'est ainsi que je vois Poisson, dans ses beaux travaux sur l'électricité, appeler cet agent *un être*; et que M. Marié-Davy s'écrie : « Je me demande toujours : L'électricité, est-ce un être? » Dans un livre tout récent et très-remarquable, M. G. H. Lowe accorde à l'électricité une intelligence élémentaire. — C'est là le terme même dont s'était servi van Helmont.

ter l'influence que cet agent exerce sur les êtres organisés, et il parvient à fournir un grand nombre de faits nouveaux à l'appui des opinions qu'avait émises son père. Il fait plus et mieux : il guérit les malades que d'autres médecins abandonnent ; il les soigne gratuitement, et, d'une main toujours égale, il donne de l'or aux pauvres sans que néanmoins on voie baisser le niveau de sa fortune. Aussi, la croyance devient-elle générale que Mercure van Helmont a trouvé la pierre philosophale, substance merveilleuse dont la moindre parcelle, ajoutée au mercure, transforme celui-ci en or le plus pur. Ne l'avait-on pas vu mainte et mainte fois, le corps penché sur le fourneau, remuer le creuset tout plein du métal en ébullition, et ses travaux hermétiques ne faisaient-ils pas les délices des adeptes qu'il avait été voir en France, en Allemagne et en Angleterre?

Quand on étudie les ouvrages si curieux et si variés que nous a laissés Mercure van Helmont, on reconnaît qu'il avait poussé plus avant que son père l'observation des phénomènes de la nature. Les recherches qu'il a faites sur les agents que nous appelons aujourd'hui des fluides impondérables sont remarquables à tous égards, et l'on est tout étonné de voir avec quelle précision il indique l'action que ces agents exercent sur l'économie humaine.

Comme son père, il semble avoir attaché peu d'importance aux mots qui désignaient les choses que sa pensée apercevait. Ainsi je le vois, dans ses livres, appeler indifféremment, et selon le besoin de la cause, Christ ou Magnétisme, cet agent universellement répandu qui, selon lui, relie entre elles toutes les choses créées et les met en rapport avec leur Créateur[1].

Il eût été difficile de trouver réunis sous un même toit deux êtres plus dissemblables que ne l'étaient, lors de leur première entrevue, Mercure van Helmont et Spener. Celui-ci, honnête et laborieux, se meut lentement dans une orbite étroite. Aimer Dieu, l'étudier dans l'Écriture sainte, c'est là, aux yeux de Spener, la vraie science, la science tout entière. Bien qu'il s'occupe parfois de numismatique et d'histoire, et qu'il lise même volontiers des relations de voyage, il n'attache aucune importance à ces choses profanes. Il a peu de goût pour les sciences naturelles, et il ne saurait comprendre la perplexité du naturaliste qui se trouve en présence d'un fait dont la cause échappe à ses

[1] On trouvera les passages auxquels nous faisons allusion dans la plupart des ouvrages de Mercure van Helmont, notamment dans son livre : *Enaratio doctrinæ philosophicæ per unum in quo sunt omnia,* et dans l'ouvrage intitulé : *the Paradoxal Discourses concerning the macrocosm and microcosm.*

investigations : car lui, Spener, il connaît la cause unique de tous les phénomènes qui étonnent le savant. Il les attribue simplement à la volonté de Dieu, du Dieu que l'Évangile nous apprend à aimer. En dehors des mystères du dogme, il n'en connaît pas qui soient dignes de préoccuper l'âme humaine, et parmi les choses de l'esprit, il recherche uniquement celles qui sont bien nettes, bien précises ; celles qu'il peut comme toucher de la main. Sa pensée n'a pas d'ailes ; elle ne saurait franchir les limites qui bornent son horizon.

Van Helmont, au contraire, aime la science pour elle-même ; il l'aime avec passion, avec désintéressement. Son imagination ardente et productive ne lui laisse pas de repos. Il ne fait qu'effleurer les choses que tout le monde connaît, afin de mieux explorer les régions obscures de la science. Mais à peine a-t-il résolu quelque problème difficile, que sa pensée vigoureuse a déjà pris son essor vers des horizons nouveaux. Elle se meut à l'aise dans le vaste domaine de la science, et elle se complaît dans cette incessante activité.

Toutefois, malgré les différences essentielles qui les distinguent, ces deux hommes se sentent attirés l'un vers l'autre. Van Helmont trouve de l'intérêt à étudier l'âme sincère et candide qui s'abandonne à son influence, et Spener sent que l'esprit de van Helmont lui communique quelque chose de sa force. C'est ainsi que s'établit un courant d'idées entre ces deux hommes, dont l'un va bientôt remuer la chrétienté, et dont l'autre est le seul individu de son temps qui connaisse ces phénomènes magnétiques sur lesquels Mesmer devait un jour appeler l'attention du monde entier.

On a déjà vu Spener, à l'époque où il entendit la parole de Labadie, sous l'action d'une intelligence plus vigoureuse que la sienne ; mais les enseignements du pasteur de Genève n'avaient pas modifié la trempe de son esprit. Cette fois, il en sera autrement. La pensée de Spener va s'agiter ; elle va s'élever, elle va grandir.

Arrivé à Francfort, Spener, toujours consciencieux, toujours plein de zèle, s'était demandé quels étaient les devoirs qu'il avait désormais à remplir ; quelles étaient les obligations que lui créait sa nouvelle position. Comme prêtre chrétien, il avait charge d'âmes et par conséquent il devait, avant toute chose, enseigner la vraie doctrine du Christ et assurer le salut éternel de ceux qui se confiaient à lui. Il jeta un regard attentif sur l'Église que Luther avait voulu régénérer, et le tableau qui se déroula devant lui navra son âme. Il vit planer sur l'Église protestante un esprit ombrageux, orgueilleux et irascible : c'était le génie du mal. Il inspirait tous ces prédicateurs, dont la rudesse et la morgue

habituelles contrastaient singulièrement avec les paroles d'amour que le Christ avait prononcées et qu'ils avaient mission d'interpréter. Ils s'attachaient à la lettre écrite, parce qu'ils avaient entièrement perdu la faculté de percevoir l'esprit qui circule dans l'Évangile, et qui seul en fait le charme et la puissance. On accordait aux choses extérieures du culte une importance plus grande qu'aux sentiments intimes de l'âme, et les théologiens prononçaient avec un aplomb imperturbable des discours dont l'inanité étonne. A Dresde, par exemple, un digne pasteur montait en chaire et, au moyen de calculs ingénieux, il exprimait en chiffres l'exacte étendue de l'amour que Dieu avait eu pour les hommes au moment où, pour sauver leurs âmes, il sacrifiait son Fils unique. Ailleurs, on voyait les doctes professeurs disserter longuement sur la grosseur des raisins et sur le poids des grappes que produisaient les vignes de la terre promise. Le croirait-on? c'était la Faculté de Wittemberg qui se livrait à ces curieuses recherches, elle qui, la première de toutes, avait donné asile à la mâle et féconde doctrine de Luther! Pour peu que Spener eût parcouru le nord de l'Empire, il y eût rencontré des pasteurs qui, dans leurs sermons, traitaient à fond de graves et délicates questions : celle, par exemple, de savoir si, d'après les documents bibliques, la femme appartenait à l'espèce humaine ou s'il fallait la ranger parmi les bêtes nuisibles. Bon nombre de prélats penchaient fortement vers cette dernière hypothèse.

Mais Spener n'avait pas besoin de quitter Francfort pour entendre ces étranges discussions : tout autour de lui, ses collègues faisaient retentir les églises de leurs longs et subtils sermons, qui laissaient froid le cœur des fidèles et n'éclairaient pas leur esprit.

On ne pouvait se dissimuler que l'arbre planté par Luther était resté stérile. Les orages de la guerre de Trente ans l'avaient défleuri. Pour lui faire donner les bons fruits qu'il avait promis, il fallait l'élaguer sans délai, et remuer profondément la terre où il avait pris racine. Mais s'attaquer à la puissance du clergé, lutter et vivre dans l'agitation, c'étaient des choses qui répugnaient à la nature de Spener. Sa conscience le poussait en avant, sans que pourtant il osât de sa propre main soulever la tempête; il était là, indécis, hésitant, lorsque Mercure van Helmont vint le prendre par la main et lui montrer le chemin qu'il fallait suivre.

Dès leur première entrevue, le philosophe engage son nouvel ami à marcher vers le but qu'il a vaguement aperçu. Il lui dit que les obstacles et les périls paraissent formidables à l'homme qui les contemple de loin et du sein d'une vie paisible; mais qu'ils perdent

leur aspect effroyable quand l'homme est résolûment engagé dans la lutte. A l'appui de cette assertion, il lui décrit l'existence active et agitée qu'il s'est faite à lui-même; il lui explique les luttes qu'il soutient contre l'ignorance des savants et les efforts incessants qu'il fait pour leur démontrer l'existence et l'action de certaines forces que lui, van Helmont, perçoit dans la nature et qui échappent à leurs regards.

Spener, pour se dérober à ces pressantes exhortations, objecte vainement qu'il y aurait de la témérité à braver la puissance des pasteurs. Van Helmont s'anime; il reproche à son ami la pusillanimité de sa nature, et il lui cite l'exemple de son père, qui brava les foudres de l'Église et qui, dans une polémique mémorable, soutint contre le jésuite Robert que le magnétisme n'était pas un agent satanique, comme on le prétendait, mais bien une puissance des plus bienfaisantes.

La métamorphose de Spener était proche. Pour achever d'enflammer son âme, van Helmont n'eût plus qu'à lui faire comprendre la grandeur de la mission qui lui était réservée, et à l'exhorter à élever sa voix contre l'arrogance des pasteurs, à réformer l'enseignement théologique dans les universités, et à inculquer à la jeunesse des sentiments plus chrétiens que ceux qui animaient la génération actuelle.

La physionomie ordinairement si placide de Spener s'anime tout à coup; les paroles de van Helmont ont réveillé en lui le souvenir des doctrines de Labadie. Spener les communique à van Helmont, qui les façonne et les arrange de manière à les faire cadrer dans l'esprit quelque peu étroit du pasteur. Enfin, dans un dernier entretien, qui fut décisif, van Helmont communique à son ami sa pensée tout entière; et désormais Spener va prêcher que ce n'est pas seulement de la connaissance des saintes Écritures que dépend le salut du croyant, mais aussi et surtout de l'élévation de ses sentiments, de l'inspiration intérieure et de la pureté de son âme.

La parole de van Helmont avait avivé et transformé la pensée de Spener, comme fait le ferment qui porte le tumulte de la vie au sein d'une substance naguère immobile. Aussi, est-ce par un acte de vigueur qui contraste d'une manière étrange avec sa douceur naturelle que Spener inaugure la nouvelle phase de sa vie. Du haut de la chaire d'où il n'avait laissé tomber que des paroles de paix et de concorde, il prononce un discours nerveux, viril et agressif. Il a flétri l'orgueil et la superbe des pasteurs, et les fidèles ont accueilli avec transport les courageuses paroles du prédicateur, lesquelles mettent en émoi la cité tout entière. L'agitation gagne les communes rurales; elle

se propage de ville en ville et finit par envahir tout l'Empire. Partout les populations font bon accueil aux idées nouvelles; mais la plupart des pasteurs se refusent à les adopter.

C'est en vain que Spener, après avoir apostrophé d'une manière si irrévérencieuse ces puissants personnages, essaye ensuite de les gagner à sa cause par la douceur, par la persuasion, par la force des arguments; c'est en vain qu'il s'attache à leur démontrer que, pour être bon chrétien, point n'est besoin d'être docteur en théologie, et que Luther lui-même a pu se tromper dans certaines choses, tout en restant le grand réformateur que l'Église vénérait. « Luther n'a pas » voulu que l'on fît de lui l'objet d'un culte, leur disait Spener, et si, » d'une part, je ne puis nier que l'esprit de saint Paul ne l'ait inspiré » et que ses paroles ne soient souvent pénétrées d'un souffle divin, il » n'est pas moins vrai, d'autre part, que j'y trouve aussi des choses » fort contestables. Le géant est un être puissant, et le nain est faible » et petit; mais lorsque celui-ci est placé sûr les épaules de l'autre, » il voit plus loin que le géant lui-même. Pourquoi donc moi, qui suis » venu après Luther, ne saurai-je voir des choses qui ont échappé » aux regards du grand homme? »

Passant de la théorie à la pratique, Spener ouvre des cours d'enseignement religieux auxquels il convie toutes les classes de la population. Les fidèles répondent à l'appel de leur pasteur, qui les interroge sur l'état de leur âme et s'efforce d'éclairer leur religion. Mais laissons-le exposer lui-même comment les choses se passaient dans ces réunions.

« Je commençai, dit Spener, par tenir mes conférences dans la » maison que j'habitais. Quand on s'était assemblé, je m'informais si » parmi les personnes présentes quelques-unes avaient entendu mon » dernier sermon, et, dans ce cas, je les engageais à me dire si quelques » passages de mon discours leur étaient restés obscurs. Je les exhor» tais à me demander les éclaircissements qu'elles jugeaient nécessaires, » et à m'opposer avec franchise, mais sans véhémence, les objections » que mes paroles pouvaient leur suggérer. Les femmes étaient placées » à une certaine distance des hommes; elles écoutaient, mais elles ne » parlaient pas. En provoquant ces réunions, je m'étais proposé de » faire naître en moi et en mes amis la ferme volonté de vivre et » d'agir conformément à la vérité, telle que nous l'avions sentie et » reconnue; mais ni moi ni ceux qui m'entouraient, nous n'avions la » pensée d'élucider des questions de pure théologie. Plus tard, ma » maison ne pouvant plus contenir la foule désireuse d'assister à ces » réunions, je me décidai à les transférer à l'église métropolitaine;

» mais je n'eus pas lieu de m'en féliciter, car les personnes de la » classe bourgeoise qui, dans les conférences, avaient parlé pour le » plus grand bien de tous, se taisaient maintenant, honteuses qu'elles » étaient de parler en public devant la noblesse. »

Cette dernière remarque, qui peint d'un seul trait la timidité du bourgeois germanique au XVIII° siècle, nous semble digne de fixer un instant l'attention du lecteur curieux de jeter en passant un regard sur cette bourgeoisie qui, la première de toutes les classes de la société allemande, allait subir l'influence de l'infatigable piétiste. Malgré les ravages que la guerre de Trente ans avait faits dans son sein, cette classe était restée ce que de tout temps elle avait été dans la société allemande : elle y était restée la classe la plus riche, la plus instruite, la plus éclairée. C'était elle qui faisait tout le commerce, qui donnait aux universités leurs professeurs; c'était de son sein que sortaient les savants, les artistes et cette légion de théologiens qui peuplaient les villes et les campagnes de l'Empire. Mais si les lumières et les richesses lui étaient restées en partage, sa puissance politique avait été brisée. Elle n'avait plus conscience de sa force et elle avait perdu le sentiment de sa propre dignité. On ne voyait plus ni à Ulm ni à Nuremberg des citoyens qui eussent osé, comme avaient fait leurs pères, braver la puissance des princes et des nobles. Les villes anséatiques elles-mêmes, autrefois si fécondes en citoyens héroïques dont la gloire avait rejailli sur le pays tout en entier, ne nourrissaient plus que des bourgeois timorés, lesquels s'inclinaient humblement devant le hobereau qui, attiré par le son des écus ou le fumet des festins, daignait franchir le seuil de leur maison. L'Allemagne tout entière offrait le même spectacle, et à Lubeck comme à Munich, à Vienne comme à Cologne, c'eût été de la part du roturier un acte téméraire que de prendre publiquement la parole à la suite d'un noble.

Spener, dont le zèle croissait à mesure que le cercle de son activité s'agrandissait, fit de vains efforts pour déterminer les bourgeois de Francfort à rompre le silence respectueux qu'ils s'obstinaient à garder, et qui nuisait à leur instruction religieuse. Il se vit contraint de renoncer aux conférences publiques, et de revenir à ces cours familiers qu'il appela des cours de piété : *collegia pietatis*.

Aussitôt, les adversaires de Spener donnèrent par dérision le nom de piétistes à ceux qui assistaient à ces réunions ; et, ceux-ci ayant résolûment adopté cette dénomination, on se servit, à partir de ce moment du mot de piétisme pour désigner l'ensemble des choses religieuses que le pasteur de Francfort avait répandues en Allemagne, et dont le

lecteur saura mieux apprécier la portée et la nature, lorsqu'il les aura vues se développer sous l'action énergique des disciples de Spener.

Il se fit un grand mouvement dans le camp des pasteurs orthodoxes, lorsque, mettant le comble à ses doctrines hérétiques, Spener se décida enfin à professer hautement les préceptes de Labadie, modifiés par van Helmont.

Il déclare que les vrais enfants de Dieu ne se trouvent pas réunis dans une seule Église, mais qu'ils sont disséminés dans toutes les nombreuses Églises qui florissent sur la terre. Bien plus, il enseigne que c'est à tort que les membres du clergé, subjugués par l'orgueil, s'étaient arrogé le droit exclusif de s'appeler des prêtres et de remplir les fonctions du sacerdoce. « Voyez Luther ! s'écrie Spener ; il » a voulu briser la puissance du clergé, et il a eu mille fois raison » d'appeler tous les chrétiens au sacerdoce, puisque chaque homme » possède bien certainement le droit de méditer la parole de Dieu, » d'enseigner celle-ci à son prochain, de le consoler, de l'exhorter et » de le maintenir dans la voie du salut. »

Il suit de là que le clergé n'est pas une institution sortie des entrailles mêmes du christianisme, et qu'il devient chose superflue dans une société où chaque membre est prêtre par droit de naissance, où chacun peut, selon ses propres lumières et de plein droit, interpréter la parole de Dieu, donner à son voisin l'enseignement religieux ; se mettre en règle avec sa propre conscience, apaiser, éclairer celle de son prochain, et exercer ainsi les fonctions essentielles du sacerdoce.

Si le lecteur songe que les pasteurs luthériens se considéraient comme des êtres sacrés, et comme participant en quelque sorte de la majesté du Dieu dont ils étaient les ministres ; s'il a encore présents à la mémoire ces hommes suffisants et impérieux tels que nous les avons peints, il comprendra facilement combien fut intense et bruyante la tempête que souleva l'hérésie de Spener.

On les voit frémir ; le trait lancé par Spener a frappé juste. Un cri de douleur s'élève de leurs rangs, et, la rage dans le cœur, ils menacent le téméraire qui ose les provoquer ; ils éclatent en imprécations, et, agenouillés dans leurs chaires, les bras étendus vers le ciel, la voix vibrante de colère, ils appellent la vengeance céleste sur la tête du coupable.

Les moins véhéments se bornent à appeler Spener le fléau de la chrétienté ; les autres l'identifient simplement à Satan, l'éternel ennemi de la sainte Église. A la tête de la phalange sacrée marche la Faculté de Wittemberg. C'était à Wittemberg que Luther avait prêché la

réforme : c'est donc là, pensent les fidèles, qu'il faut aller chercher les vraies traditions de l'Église luthérienne. On consulte la Faculté; et la vigilante gardienne des saines doctrines met à l'index trois cents hérésies qu'elle découvre dans les livres de Spener, et elle conjure les fidèles de ne point compromettre leur salut en prêtant l'oreille aux fausses doctrines du prédicateur de Francfort.

Cependant la voix de celui-ci dominait le tumulte et continuait à agiter les esprits. On voit des provinces entières, la Hesse, le Wittemberg et d'autres principautés réorganiser les écoles, modifier l'enseignement religieux, et mettre en pratique les idées de Spener avec une précipitation telle, que celui-ci en conçut lui-même de l'inquiétude.

A Francfort, où se trouvait Spener, le miracle ne pouvait s'opérer avec le même succès, parce que nul n'est prophète en son pays. La population se divisa en deux camps distincts. Dans l'un se trouvaient les autorités de la ville, entourées de la partie orthodoxe des habitants; dans l'autre se tenait la légion plus nombreuse des piétistes. Ceux-ci, irrités des vexations qu'on leur sucitait, tinrent conseil et résolurent un beau jour de se séparer de l'Église luthérienne. Ce fut là pour Spener un sujet des plus vives alarmes; il usa de toute son autorité pour faire échouer ce projet, dont la réalisation eût été, à ses yeux, une irréparable calamité.

L'électeur de Saxe, qui se trouvait en ce moment à Francfort, fut si vivement impressionné des paroles de Spener, qu'immédiatement après le sermon il lui proposa de venir s'établir à Dresde, pour y prêcher l'Évangile à sa cour. Spener accepta la proposition; et, arrivé à Dresde, il fit de vaillants efforts pour émouvoir la cour électorale. Comme l'électeur donnait parfois sujet à scandale, Spener crut devoir lui adresser directement les observations qu'il jugeait nécessaires au salut de ce prince. Mais celui-ci trouva la démarche inconvenante, et Spener devint à partir de ce moment l'objet d'incessantes railleries de la part des gentilshommes, en même temps qu'il se voyait en butte aux sourdes menées des professeurs de l'université de Leipzig.

Aussi accepta-t-il avec joie l'invitation qu'on lui envoya de Berlin, de venir se fixer dans cette ville. La cour de Frédéric Ier l'accueillit avec bienveillance, et des amis l'entourèrent de leur affection.

Le roi entendait souvent la parole de son prédicateur. Le matin, il laissait pénétrer dans son palais la voix plaintive du prêtre, afin de mieux goûter le soir les joyeux propos des dames de la cour. La reine Sophie-Charlotte, cette belle et spirituelle jeune femme dont

Leibnitz avait orné l'esprit avec une sollicitude toute paternelle, causait volontiers avec le bon Spener, quoiqu'elle le boudât un peu à cause de la guerre qu'il faisait à la musique et au spectacle, deux choses qui faisaient la joie de la reine. Leibnitz lui-même se rapprocha de Spener, car il savait se mettre à la portée de toutes les intelligences et se placer au centre même de la pensée d'autrui. Au reste, il y avait une chose qui leur était commune, et qui était comme un pont jeté au-dessus de l'abîme qui les séparait : c'était une confiance entière et absolue en l'Intelligence suprême qui avait établi l'ordre et l'harmonie dans le monde.

Le vieux van Helmont vint aussi se fixer à Berlin, tout près de son ami. Bien des années s'étaient écoulées depuis leur première entrevue à Francfort. Le vieillard hochait parfois la tête en voyant son disciple s'écarter de plus en plus de la large voie qu'il lui avait tracée, pour se laisser aller à des doctrines qui excluaient de la vie humaine les sciences et les arts, lesquels, dans la pensée du vieux philosophe, devaient toujours rester unis à la religion. Toutefois, il ne cessa d'encourager son ami, et lorsque sa dernière heure fut venue et que Spener se fût penché vers son vieil ami pour en recueillir la dernière pensée, ce fut encore une parole pleine de confiance et d'encouragement qui tomba des lèvres de van Helmont.

C'est ainsi que, protégé par un prince puissant et fort de l'affection de ses nombreux amis, Spener put continuer son œuvre plus paisiblement qu'il ne l'avait fait jusque-là, et propager jusque sur les bords de l'Eider ses doctrines et ses idées.

Ceux qui avaient vu la vigueur avec laquelle Spener avait débuté avaient pu penser qu'il allait faire sortir de ses gonds l'Église chrétienne. C'était une erreur. Il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un réformateur; il n'était pas de la race de ces Titans qui, braves à outrance, marchent droit vers leur but, sans s'émouvoir à l'aspect des ruines qu'ils sèment autour d'eux; agissant en ceci comme ces ouragans que l'on voit surgir tout à coup et qui bouleversent tout un pays; mais, en même temps que ces formidables puissances produisent des maux passagers, elles dissipent de leur souffle impétueux les miasmes qui minaient les forces du peuple.

Spener était toujours le premier à trembler devant les conséquences de sa propre doctrine, et chaque fois qu'il s'agissait de mettre en pratique les idées qu'il avait émises, on le voyait hésiter devant la responsabilité qu'il eût assumée par cet acte décisif.

Sa nature timide et hésitante se révèle surtout dans la correspon-

dance qu'il entretenait avec ses disciples. Nous avons eu sous les yeux une partie de ces lettres, et dans celles qui datent des premiers temps de sa carrière militante, comme dans celles qu'il écrivit peu de jours avant sa mort, on le voit modérer le zèle de ses amis et leur recommander la prudence en toute chose. Il semble redouter en eux la fougue et la vigueur qui lui font défaut, et, pour mieux se faire écouter par eux, il leur adresse les paroles les plus onctueuses. Il les appelle tantôt les élus bien-aimés de son cœur, tantôt les frères de son âme. Quant à l'Église, Spener l'appelle constamment la douce fiancée du Seigneur. Nulle part, on n'y voit éclater la haine ou l'enthousiasme du vrai réformateur, et de toute cette volumineuse correspondance s'exhale quelque chose de tendre, de sentimental et de féminin qui finit par vous influencer, et qui s'est transmis comme une marque héréditaire à toutes les générations de piétistes qui se sont succédé en Allemagne, depuis Spener jusqu'à nos jours.

On le voit, Spener n'était pas fait tout d'une seule pièce. La première moitié de ses jours s'était passée toute en contemplations; la seconde s'écoulait maintenant toute en luttes, mais au milieu même de ces luttes, Spener conservait les goûts de la première période de son existence. Il y avait en lui deux éléments hostiles qui s'entre-choquaient perpétuellement et qui, d'ordinaire, n'apparaissent pas dans une même âme. Stimulé par la voix de sa conscience, à laquelle il obéissait toujours, il lui fallait constamment agir, constamment lutter pour la cause du Christ, tandis que, d'autre part, son cœur compatissant, son intelligence passive et indolente lui faisaient préférer le calme et le repos. Ce dualisme se révélait dans tous les actes de Spener. Lorsque, pour obéir à la voix intérieure, il s'attaque à quelque puissant ennemi, on le voit bientôt après user de tempérament envers lui, et atténuer par une démarche ultérieure ce que la première attaque avait eu d'agressif. D'une main il frappe, de l'autre il répand du baume sur la blessure, afin que son adversaire ne lui fasse pas sentir trop fortement les effets de son courroux,

Il ne faut pas croire, néanmoins, que Spener hésitât toujours à frapper, ou qu'il laissât sans réplique les injures qu'on lui adressait : il était, au contraire, toujours sur la brèche; mais il ne savait ni attaquer, ni se défendre autrement que par de continuels retours sur lui-même.

Vilipendé par les uns, vénéré par les autres, il était sans cesse occupé à seconder les efforts de ses amis et à repousser les insinuations de ses adversaires. De toutes les contrées de l'Allemagne, on lui expé-

diait des lettres auxquelles il ne manquait jamais de répondre. Quel était l'objet de cette correspondance, qui avait fini par prendre des proportions énormes? Voici une longue série de lettres; elles sont toutes de la même main. C'est un pécheur qui vient de s'amender, et qui prie le bon pasteur de lui indiquer le chemin qui conduit droit en paradis. Ailleurs, ce sont des pasteurs qui soumettent à l'appréciation du maître des questions, parfois fort délicates; ou bien ce sont des âmes en peine qui demandent des prières au ministre bien-aimé de Dieu. Pour contenter les uns et les autres, Spener écrivait de sa propre main plus de mille lettres par an. Du reste, les princes du saint-empire laissaient circuler franches de tout port les épîtres de Spener. Ils avaient constaté que partout où retentissait la parole du piétiste, leurs sujets, déjà humbles et pieux, se prosternaient encore plus dévotement devant Dieu et devant leur souverain.

Correspondre avec ses amis, les maintenir dans la voie du salut par des conseils réitérés, cela ne suffisait plus au bon et consciencieux Spener : il fallait encore sans cesse appeler la bénédiction divine sur toutes ces âmes qui étaient venues se placer sous sa direction. Tous les matins, il réunissait autour de lui sa nombreuse famille, et là, au milieu des siens, il priait à haute voix pour ceux-ci et pour tous les amis absents, en ayant soin de prier pour chacun séparément. Ceux à qui l'on donnait ainsi la prière quotidienne devenaient, d'année en année, plus nombreux; et Spener, qui se serait amèrement reproché l'omission d'un seul nom, vint au secours de sa mémoire d'une manière qui décèle toute la naïveté de son cœur. Il dressa une liste exacte de tous les cercles et districts de l'Empire, et, en regard de chaque district, il inscrivit le nom des disciples ou des amis qu'il y avait et auxquels il avait promis des prières.

L'âge ne ralentit en rien la prodigieuse activité de Spener. Il dormait fort peu, et, vers la fin de sa carrière, il se permettait à peine quelques rares promenades dans le jardin qui entourait le presbytère.

Celui qui, à cette époque, l'y eût rencontré, se fût trouvé en présence d'un vieillard dont la physionomie annonçait la candeur et la bonté. Son regard, qui durant une grande partie de sa vie avait manqué d'expression, avait acquis de la vivacité. Son âme s'était fortifiée dans la longue lutte qu'elle avait soutenue avec des éléments hostiles, et cette force intérieure donnait du caractère à sa physionomie; de sorte que le vieillard, qui se trouvait au seuil même de la mort, paraissait plus animé, plus jeune, plus vivant qu'il n'avait été autrefois.

Il y a dans la vieillesse de ceux qui ont consacré une longue existence aux choses de l'esprit un fait qui nous a toujours frappé : c'est la santé inaltérable, la sérénité toujours croissante de leur âme. On dirait qu'en approchant du terme de son existence actuelle, elle reçoive déjà quelque vague reflet de la vie dont elle vivra après sa métamorphose, et sous les rides de ces nobles vieillards, on voit ainsi leur âme qui resplendit dans l'éclat de sa jeunesse impérissable.

Le jour où il devait mourir, Spener rayonnait de cette jeunesse intérieure. Entouré de ses enfants, il adressait sa prière accoutumée à Dieu, qu'il avait tant aimé. En ce moment, son âme se détacha doucement des liens qui la tenaient captive et s'élança tout entière vers son divin Créateur.

ARNOLD BOSCOWITZ.

ANTAR, FILS DE CHEDDAD[1]

ROMAN ARABE

ENLÈVEMENT D'ABLA. — CAPTIVITÉ DE CHAS

I

Cependant Amr, frère d'Abla, s'approcha de la litière de sa sœur, fit agenouiller la chamelle, souleva les rideaux et appela :

— Abla !

Mais l'écho seul lui répondit. La litière était vide. Amr, surpris, inquiet, interroge les esclaves et n'obtient d'eux aucun renseignement. Saisi de désespoir, il déchire ses vêtements et s'écrie :

— Ma sœur a disparu !

Antar accourt au bruit ; il apprend la fatale nouvelle, son cœur se fend, ses yeux s'injectent de sang et ses lèvres blanchissent, au point que ceux qui le voient en sont effrayés. A ses questions, les serviteurs répondent :

— Nous ne savons rien.

La mère d'Abla frappe ses joues baignées de larmes ; les ennemis d'Antar dissimulent leur joie. Les cavaliers de la tribu s'élancent dans toutes les directions pour découvrir les traces de la jeune fille.

— Comment cela est-il arrivé ? dit le roi Zohéir.

— Par ma faute, ô roi, répond le fils de Cheddad. J'ai craint pour elle la poussière, j'ai dit aux esclaves de la conduire à l'écart de la

[1] Voir le numéro du 1er janvier 1862.

troupe ; et mon malheur a voulu que je la confiasse à qui ne savait pas son prix.

II

Tandis qu'Antar, le cœur brisé, rejoint sa mère Zébiba, Aroua, fils de Ouerd, est allé trouver Rabi, fils de Ziad, et lui apprend la disparition de son frère Amara dans le désert.

— Ah ! dit Rabi, c'est Antar qui l'a tué, et j'avais bien prévu cette catastrophe. Mais j'irai demander vengeance au roi Zohéir.

En effet, le lendemain, le roi donnait audience, entouré de ses fils et de ses compagnons, lorsque Rabi paraît, accompagné de ses frères et d'un nombreux cortége de serviteurs. Il baise la terre, salue, et raconte comment son frère a disparu.

— Il ne peut qu'être mort, ajoute-t-il. Et comme je n'ai d'autre ennemi qu'Antar, c'est lui qui l'a tué. Oui, j'en jure par la Câba ! Antar est le meurtrier de mon frère. C'est pourquoi, généreux prince, j'implore de toi ma vengeance, et te supplie de m'abandonner l'assassin, afin que je le tue de ma propre main et que je rafraîchisse mon cœur.

Mais Zohéir répond :

— Cousins, laissez Antar en repos. Assez de soucis le troublent en ce moment, depuis qu'il a perdu la fille de son oncle, et sa douleur est profonde. Mais si vous prouvez qu'il a tué Amara, je jure de vous abandonner sa vie.

Rabi sort. Ce refus essuyé le remplit de courroux, il frémit de voir que la faveur d'Antar l'emporte sur la sienne propre dans l'esprit du roi. Incapable de supporter un tel affront, le chef des Béni-Ziad lève ses tentes, quitte le camp avec tous les siens et va s'établir dans un vallon, à une demi-journée de marche du campement des Béni-Abs. Quatre cents personnes de sa famille le suivent et dressent leurs tentes en ce lieu.

Le roi Zohéir apprend cette scission ; il n'en témoigne aucun souci, et ne fait aucune démarche pour ramener les Béni-Ziad.

III

Voici maintenant quelle était la cause de la disparition d'Abla.

Après qu'Antar eut quitté ses gens pour aller à la rencontre du roi

Zohéir, ceux-ci ne tardèrent pas à se mettre en marche, suivant les instructions de leur maître. Ils étaient si accablés de fatigue, qu'ils sommeillaient en avançant. Par crainte de la poussière, la litière d'Abla était tenue fort en arrière de la nombreuse caravane, et gardée seulement par quelques esclaves.

L'aube pointait à l'horizon, lorsque Abla, se voyant presque seule dans le désert, dit à ses serviteurs :

— Il faut que je mette pied à terre ; avancez-vous, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

Elle descend, en effet, et ses gens poursuivent leur route. Quand elle songe à remonter, la litière est déjà loin ; ceux qui la conduisent, à demi assoupis par la lassitude, ne se souviennent plus de leur maîtresse. Abla veut les appeler, quand soudain paraît à son côté un cavalier, la figure voilée du liçam, qui lui dit en déguisant sa voix :

— Tends-moi la main, que je te prenne en croupe et te ramène à ta litière.

Abla le croit un des serviteurs et lui donne la main. Le cavalier la soulève et l'assied derrière lui. Aussitôt, pour empêcher qu'elle ne puisse sauter à terre et lui échapper, il l'attache à lui avec sa ceinture et s'élance dans le désert avec sa proie.

Ce cavalier, c'était Amara, fils de Ziad. Il s'était volontairement séparé de la caravane et l'avait suivie de loin. Il rôdait tout autour, épiant les occasions, et quand il vit l'instant propice, il accomplit son dessein.

Bientôt, cessant de se déguiser :

— O joie ! s'écrie-t-il, grâce à Dieu, mes peines vont finir et mon désir est satisfait.

— Eh quoi ! infâme, lui dit Abla, le reconnaissant, oses-tu enlever la fille de ton oncle ? Misérable ! ta conduite est celle d'un brigand éhonté.

— Oui vraiment, je t'enlève, réplique Amara ; je t'emporte au fond du désert, en un lieu où ton nègre maudit ne saura te venir reprendre. Ne sais-tu pas, lumière de mes yeux, que je meurs d'amour pour toi et que je suis l'esclave de tes regards ?

— Par Celui qui a étendu ces déserts, interrompt la jeune fille, je te jure que je ne serai jamais à toi. Si je ne puis te résister, je me tuerai.

Insensible aux injures dont elle l'accable, Amara pousse son cheval et se dirige vers le Yémen. Il prétend ne plus se séparer d'Abla et se réfugier avec elle chez le roi Mouldjem, fils de Hanzhala, et chez son frère Yézid le Buveur de sang, car il sait que ces princes sont les enne-

mis d'Antar, qui leur a tué nombre de cavaliers. Il se hâte donc jusqu'au milieu du jour.

Au moment où le soleil de midi brûle la plaine, Amara se dispose à faire halte avec sa captive, dont il veut avoir satisfaction, quand il aperçoit des flots de poussière soulevés par trois cents cavaliers qui se dirigent vers lui.

— Par la Câba ! s'écrie-t-il effrayé, voici l'instant de ma honte ! Je suis perdu...

IV

Ces cavaliers étaient des Béni-Thay, commandés par Moufridj, fils d'Hemmam, l'un des illustres guerriers de cette époque. En traversant ces contrées, il avait aperçu Amara et Abla en croupe derrière lui, tous deux seuls au milieu du désert. Voyant la jeune fille parée de riches bracelets et de colliers précieux, il dit à ses compagnons :

— C'est sans doute la fille d'un prince que ce cavalier a enlevée. Courons sur lui, et s'il résiste, ne l'épargnez pas, tranchez-lui la tête ; car vraisemblablement il n'est pas riche.

Les Béni-Thay s'élancent, arrivent et entourent Amara d'un cercle menaçant.

— Pied à terre, jeune homme, lui disent-ils, et soumets-toi aux ordres du vaillant Moufridj, fils d'Hemmam. Si tu oses tirer le sabre devant lui, c'est fait de toi !

Se voyant hors d'état de résister, le fils de Ziad songe à sauver sa vie, à se livrer et à promettre une rançon. Mais son amour pour Abla le retient et sa passion le pousse à sa perte.

— Descends, fille de l'oncle, dit-il, afin que je tienne les ennemis à l'écart et que je combatte jusqu'à la mort. Il m'est plus doux de mourir que de renoncer à toi. Et si cette heure est la dernière où je te verrai, du moins, grâce au Créateur qui t'a faite si belle et parée de tant d'attraits, tu n'épouseras jamais ton bâtard de nègre et tu ne seras mariée qu'à un noble seigneur.

Abla, les yeux gonflés de larmes, se laisse glisser à terre.

— Amara, dit-elle, puisses-tu ne jamais revoir ta patrie, puisque tu m'as enlevée à la sécurité et rejetée dans les angoisses et les terreurs !

A peine elle a le temps d'achever ces mots : les cavaliers l'envi-

ronnent et l'emportent devant leur chef. Elle est semblable à la gazelle effarée, et de ses yeux partent des flèches mortelles aux cœurs des hommes. Moufridj ne peut la voir sans être ému, son cœur palpite, l'amour envahit son âme et l'enchaîne. Il lui dit :

— Ne crains rien, fille des nobles. N'attends de nous que la satisfaction de tes désirs.

Sur ses ordres, on dresse pour elle une tente de cuir et on y étend des tapis de soie.

Cependant Amara lutte contre les Thayyites et déjà se repent de sa perfidie. Bientôt son cheval est blessé et tombe. Lui-même est fait prisonnier, enchaîné et conduit à Moufridj. Le chef tire le sabre et va lui trancher la tête, quand le jeune homme dit :

— Ne fais point cela, noble Arabe; demande-moi plutôt une rançon. Je ne suis pas un pauvre cavalier sans ressources, et ma naissance mérite un autre traitement. Je suis Amara, fils de Ziad, et mon frère Rabi est un noble chef de famille chez les Béni-Abs.

— Fort bien! répond Moufridj. En ce cas, tu ne te sauveras de mes mains qu'en m'abandonnant, en échange de ta liberté, tout ce que tu possèdes : chameaux, chamelles, chevaux et autres biens. Sinon, je veux chaque jour trancher un de tes membres et te faire souffrir les plus affreuses tortures.

Il dit et fait attacher son captif à l'un des pieux de la tente. Amara gémit et soupire.

La nuit étant venue, Moufridj et sa troupe prennent leur repas; ensuite les yeux appellent le sommeil. Abla n'a point cessé de pleurer, elle a refusé toute nourriture et passe la nuit dans les regrets, songeant aux tentes de sa tribu.

V

Au point du jour, les Thayyites montent à cheval pour regagner leur pays. Moufridj a lui-même serré les cordes qui enchaînent Amara et placé Abla sur un chameau doux d'allure. Il promet force richesses à ses compagnons, et leur dit :

— Tout ce que donnera cet émir sera pour vous seuls, et j'y veux ajouter mille chamelles de mes propres troupeaux, pourvu que vous m'abandonniez cette jeune fille dont la vue m'a ravi le sommeil.

Les guerriers répondent :

— Noble seigneur, lion terrible, nous ne contrarierons pas tes désirs. Tu nous a comblés de tes bienfaits, et c'est à ton sabre que nous devons nos triomphes.

Lorsqu'on fut arrivé aux habitations, Moufridj ordonna à ses esclaves d'enfoncer dans le sol quatre pieux de fer, d'y attacher Amara et de le tourmenter sans relâche. Ainsi fut fait, et à chaque instant le malheureux recevait de nouveaux coups. Il se décide enfin à fixer sa rançon : cinq cents chamelles à l'œil noir, au poil fauve, dix lances, cinq cuirasses, cinq chevaux de race, tel est le prix de sa vie.

— Émir, dit-il à Moufridj, permets qu'un de tes esclaves me serve de messager, aille trouver mes frères et te ramène ma rançon. En même temps, s'il te plaît de faire racheter cette jeune fille, j'enverrai ton serviteur chez les parents de la captive, qui, pour elle, ne seront point avares de leurs richesses.

Moufridj répondit en souriant :

— Par la foi des Arabes ! rien ne saurait la tirer de mes mains : car je l'aime ardemment, et j'ai dédommagé mes compagnons de leurs droits sur elle en leur donnant mille chamelles et leur attribuant d'avance ta rançon tout entière. Sans cela, sache bien que je t'aurais livré à quelqu'un qui n'eût point épargné ta vie, je veux dire à Mouldjem, notre prince, frère de Yézid le Buveur de sang, dont vos guerriers ont naguère tué le gendre, Nakid, fils de Djellah, et fait captive la fille, Amima, dame de beauté. La mère de Nakid pleure du soir au matin la mort de son fils et ne fait qu'un vœu, celui d'avoir en sa puissance un homme de la tribu d'Abs pour se désaltérer de son sang comme le désert se désaltère de pluie. Et moi, je m'étais avancé sur votre territoire pour essayer de m'emparer d'Antar, votre nègre, afin de le livrer à la vengeance de cette mère affligée. Mais cette jeune fille, que j'ai rencontrée avec toi, s'est emparée de mon âme et l'a détournée de toute autre affaire. Sans elle, je n'eusse pas accepté de toi une rançon. Maintenant tu es prévenu, fais en sorte que ces biens promis par toi m'arrivent au plus vite, avant que le bruit de ta captivité parvienne aux oreilles de personnes qui n'écouteraient guère tes propositions.

Un des esclaves de Moufridj partit donc pour se rendre chez les Béni-Abs, après avoir reçu les instructions d'Amara, qui lui expliqua ce qu'il aurait à dire, et lui recommanda de n'entrer dans le camp et de n'aller aux tentes des Béni-Ziad qu'à la tombée de la nuit.

Après le départ de l'esclave, Moufridj songea à sa belle captive et se rendit auprès d'elle. Mais il n'eut d'Abla aucune satisfaction. Elle ne

voulut point s'asseoir à son côté pour manger, et chaque fois qu'il l'approchait, elle fuyait à l'autre extrémité de la tente. A ses sourires, elle ne répondait que par un visage sombre et contracté. Voulait-il l'embrasser, elle poussait des cris retentissants. La colère bouillonna bientôt au cœur du chef.

— Malheur à toi ! dit-il à la jeune fille. Combien de temps penses-tu que cela dure? Espères-tu m'échapper ?

— Ah ! certes, répondit Abla, serais-je enfoncée dans les entrailles de la terre ou perdue dans les hautes régions du ciel, que je ne désespérerais pas. Il est quelqu'un qui saura bien découvrir mes traces et qui ne goûtera point de repos qu'il ne m'ait rendue à la liberté. Celui-là est un cavalier insensible à la fatigue, dont le flanc ne fléchit point dans le combat, et dont les adversaires n'échappent jamais aux calamités.

A ce discours, la rage pénètre dans le cœur de Moufridj comme la flèche pénètre dans les chairs ; il saisit un fouet et en frappe la jeune fille à coups redoublés. Aux cris d'Abla, la mère de Moufridj accourt et s'interpose.

— Mon fils, dit-elle, pourquoi livrer ton cœur à qui n'en veut point? Que ne songes-tu plutôt aux belles vierges de la tribu? Crois-moi, réduis cette fille-là au rang des esclaves, jusqu'à ce qu'elle sache rendre justice à ta générosité. Il est des gens qui ne plient que devant le mépris. Les bienfaits ne captivent que les nobles cœurs.

Moufridj, approuvant les paroles de sa mère, s'approche d'Abla à l'instant même, la dépouille de toutes ses parures et de ses riches habits et lui fait prendre des vêtements de laine grossière. La mère l'emmène et l'assujettit aux travaux des esclaves. Dorénavant, elle trait les chamelles et prépare le beurre, maltraitée, accablée d'injures par la vieille femme, qui prétend ainsi lui apprendre à respecter son fils, qui la fait lever, la fait asseoir avec violence, et la force à recueillir le bois mort et la fiente de chameau.

Abla, depuis ce moment, passait donc le jour dans la fatigue et les mauvais traitements, et la nuit dans les larmes et les lamentations. Elle empêchait les gens du camp de dormir par ses cris et ses malédictions contre Amara l'infâme. Et le malheureux Amara l'entendait et son cœur était brisé.

VI

Cependant l'esclave envoyé vers Rabi, fils de Ziad, traversa rapidement le désert et arriva chez les Béni-Abs. Il y apprit comment les Béni-Ziad s'étaient séparés de la tribu, et il se fit conduire à leur nouveau campement. Là, l'esclave aborda Rabi, lui fit connaître l'aventure d'Amara, et s'acquitta de son message. Aussitôt Rabi, rassemblant ses frères, leur répéta ce qu'il venait d'entendre.

— Quelle honte pour nous ! ajouta-t-il. Le malheureux ! enlever Abla, une fille de sa tribu ! Et si nous le tirons de là en payant une rançon, que penseront de nous les guerriers? « Quoi ! diront-ils, les Béni-Ziad ne savent donc plus combattre, qu'ils soient réduits à racheter leur frère avec leurs biens ? »

Les frères de Rabi, le visage morne, accablés de douleur par cet événement inattendu, ne savaient que résoudre.

— Que faut-il faire ? dirent-ils.

— Il faut, reprit Rabi, nous avancer sur le territoire de Béni-Thay. Nous serons deux cents cavaliers. Atteignons le campement de Moufridj ; si nous le surprenons séparé du corps de sa tribu, nous l'accablerons par le nombre et nous sauverons le captif. Sinon, nous nous tiendrons en embuscade dans le voisinage, jusqu'à ce que le sort jette entre nos mains quelque personnage qui nous serve à racheter Amara. Surtout, tenons cette aventure secrète, de peur que le roi Zohéir l'apprenant ne vienne à nous dire : « Eh quoi ! vous demandiez le sang d'Antar, et c'est votre frère qui a enlevé sa fiancée ! »

Le projet de Rabi ayant eu l'assentiment de tous :

— Emparons-nous, dit-il, de cet esclave thayyite, et tenons-le enchaîné, de peur que le secret ne se divulgue.

L'esclave fut saisi et confié à de sûrs gardiens. Ensuite les deux cents cavaliers, armés en guerre, s'enfoncèrent dans le désert ; et s'ils avaient eu des ailes, ils eussent volé.

VII

Le lendemain de la disparition de sa cousine, Antar dit à Chéiboub :

— Mon frère, toi seul peux éclaircir ce mystère. Va, parcours les déserts et reviens au plus tôt avec des nouvelles d'Abla.

Chéiboub partit sur l'heure. Antar resta au camp, rongé d'inquiétude. Le quatrième jour était venu ; les angoisses du fils de Cheddad augmentaient d'heure en heure.

— Qu'est-il arrivé à mon frère? se disait-il. Quelle cause peut le retenir aussi longtemps loin de nous?

En cet instant Chéiboub paraît. Antar bondit vers lui et le serre dans ses bras.

— Mon cœur se fendait d'impatience, dit-il. As-tu découvert les traces d'Abla? ou reviens-tu d'un voyage inutile?

— Non, par Dieu! répond Chéiboub. J'apporte des nouvelles qui guériront la maladie de ton cœur. Écoute : j'ai longuement parcouru les plaines et les vallées, courant d'une tribu à l'autre, au milieu des plus terribles dangers. Je suis enfin arrivé chez les Béni-Thay, et là j'ai trouvé Abla captive de Moufridj, fils d'Hemmam. Vêtue de grosse laine, elle est employée à soigner les chameaux et les brebis. A chaque instant la mère de Moufridj l'accable d'injures. Nuit et jour, elle invoque ton nom et t'appelle à son secours.

Antar, à ces paroles, frémit de douleur, et des larmes amères s'échappent de ses yeux.

— Et par quel funeste concours de circonstances, dit-il, est-elle tombée entre les mains de ce Moufridj?

— Amara seul en est la cause, répond Chéiboub.

Et il apprend à son frère l'enlèvement d'Abla par le fils de Ziad, devenu à son tour prisonnier des Béni-Thay.

Le cœur d'Antar est déchiré. Il veut savoir comment Chéiboub a pu connaître ces tristes détails.

— Lorsque je te quittai, dit le jeune homme, je me mis à visiter les campements, tous les lieux de halte, les sources et les aiguades, interrogeant tout cavalier ou piéton qui s'offrait à ma vue. J'arrivai ainsi près des montagnes d'Adja et de Selma, sur le territoire des Thayyites. Je passai une nuit auprès de chaque groupe de tentes, écoutant tout ce qui se disait. Or, la nuit dernière, je me trouvais sur le campement de Moufridj, fils d'Hemmam, et j'avais pour hôte un esclave, nommé Moubéchir, qui me traita du mieux qu'il put, après m'avoir demandé qui j'étais : « Fils de la tante, lui dis-je, je suis de la tribu des Béni-Djelhéma. » A quoi il répondit : « Sois le bienvenu! » Quand les gens furent endormis et que les bruits s'éteignirent dans le camp, mon oreille entendit distinctement la voix d'Abla qui se lamentait dans la nuit comme la colombe du vallon. « O douleurs! ô regrets! » disait-elle; « ô terre de Chérebba! ô ceux que j'aime! comment

pourrai-je faire parvenir mes cris jusqu'à vous? Fils de l'oncle, je souffre; les larmes ont ulcéré mes yeux. Viens à moi, hâte-toi! accours avec cette bravoure qui force les têtes à s'humilier. Oh! que j'entende ta voix retentir au milieu des lances et des sabres entre-choqués! » Puis elle poussait des soupirs à faire croire qu'elle allait expirer. Alors je m'approchai de l'esclave mon compagnon, et je lui dis : « Fils de la tante, qu'a donc cette jeune fille, qu'elle seule ne dorme point et n'ait pas de repos, quand déjà la nuit est fort avancée? — C'est, me répondit-il, une étrangère, une captive; elle se lamente ainsi du soir jusqu'au matin. Son nom est Abla, fille de Malec, de la tribu d'Abs. » Ensuite il m'apprit comment Moufridj l'avait surprise, elle et Amara, et les avait emmenés prisonniers; comment il avait voulu obtenir de sa captive ce que les hommes demandent aux femmes; mais elle ne lui avait répondu qu'en le menaçant de la vengeance de son cousin Antar, le Lion terrible; Moufridj furieux l'avait fort maltraitée, aussi bien qu'Amara, qu'il tenait continuellement enchaîné en attendant sa rançon. Amara, ajouta Moubéchir, avait envoyé un messager à ses frères pour leur demander le prix de son rachat, et on attendait le retour de ce messager. Et moi, mon frère, dès que j'ai su toutes ces circonstances, j'ai perdu toute envie de dormir, et, sans attendre que le jour parût, j'ai repris le chemin du pays. En route, j'ai aperçu les Béni-Ziad, qui marchaient, au nombre de deux cents cavaliers, vers la tribu que je venais de quitter, et j'ai conclu qu'ils allaient délivrer leur frère. Je me suis tenu à l'écart, ils ne m'ont point aperçu. Voilà ce que j'ai vu et appris, depuis l'heure de mon départ jusqu'à l'instant présent. A toi de voir ce qu'il faut faire.

VIII

Sous le coup de ces nouvelles, Antar demeure un moment étourdi, accablé par la douleur que lui cause l'affreuse situation de celle qu'il aime. Puis il va aux tentes du prince Malic et lui révèle le sort d'Abla. Malic le conduit à son père.

— O roi! dit Antar, voilà comment ces Béni-Ziad me récompensent. C'est moi, pourtant, qui ai sauvé Amara de la lance de Taricat-ez-Zéman.

— Que Dieu les maudisse tous! dit Zohéir. Ils ont agi en infâmes. C'est une chose inouïe, que cet Amara ait eu l'audace d'enlever Abla, une jeune fille de sa tribu. Et ses frères, ne sont-ils pas venus ici,

devant moi, crier vengeance contre Antar; et demander son sang! Mais va, Père des Cavaliers, laisse-les faire! Attends l'issue de leur expédition. Sache bien que Dieu les a poussés à leur perte, qu'ils périront sous les coups des ennemis, et que d'eux tous pas un, peut-être, ne reverra ses habitations. Quant à nous, attendons qu'il nous arrive de leurs nouvelles. Alors nous marcherons vers le Yémen, et je fais serment de ne pas revenir que je n'aie mis Abla en liberté et massacré Moufridj, fils d'Hemmam!

Antar et Malic se retirent.

— Que penses-tu faire? demanda le jeune prince.

— Par le ciel! dit Antar, je ne saurais attendre plus longtemps; il faut que je rejoigne Abla, dussé-je mourir pour elle. Je partirai cette nuit même, sous le voile des ténèbres. Je ne veux charger personne du poids de mes affaires, et je ne souffrirai point que le roi ait le moindre souci d'une telle expédition. Garde-moi le secret.

— Non vraiment, réplique Malic, tu ne courras pas seul les dangers d'une pareille entreprise. Je t'accompagnerai avec mes cavaliers et, à nous tous, nous sauverons Abla, fût-elle au point de l'horizon où se lève le soleil. Mais, par ma vie! je t'en conjure, patiente deux jours encore. Mon père partira pour une grande chasse, et quand il ne sera plus là pour nous retenir, nous saisirons l'occasion de quitter le camp.

Antar consent, car il chérit le prince. Le lendemain, il veut aller trouver son père et ses oncles pour les consulter, lorsque le fils de Zohéir revient et lui dit :

— Père des Cavaliers, alerte! le moment est venu. Rien ne s'oppose à notre départ. Mon père a reçu une invitation de Bedr, fils d'Amr, chef des Béni-Fezara. Il est déjà loin. S'il t'avait ordonné d'attendre, c'était seulement par crainte pour ta vie. C'est pourquoi partons sans retard, courons à la délivrance de ta fiancée.

Antar bondit de joie, et reconnaît dans le prince un véritable ami. Il envoie Chéiboub prévenir Cheddad et Malic. Les Béni-Carad prennent aussitôt leurs équipements de guerre, et le jour brille à peine que les cavaliers sortent du camp, au nombre de deux cents braves. Antar est à leur tête, monté sur son cheval Abjer; le prince Malic marche à son côté, et Chéiboub les précède, guidant la marche.

A chaque pas qu'il fait, le fils de Cheddad croit entendre la voix d'Abla qui l'appelle.

— Me voilà! me voilà, fille de l'oncle! s'écrie-t-il en bondissant en avant.

— Patience! patience! dit Malic. Tes ennemis ne t'échapperont pas...

— Mes vrais ennemis, réplique Antar, sont les Béni-Ziad, les misérables! et pourtant, à cette heure même, je marche à leur secours. Comment échapperaient-ils aux lances des Thayyites, si je ne les sauvais en sauvant celle que j'aime?

IX

Tandis que les Béni-Abs se dirigeaient, en toute hâte, vers la terre des Béni-Thay, Moufridj attendait le retour de son esclave avec la rançon d'Amara. Il n'avait point renoncé à triompher de la résistance d'Abla; il ne cessait de l'importuner et lui disait:

— Va, va, tu céderas tôt ou tard! Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain.

Mais elle ne lui témoignait que répulsion et dégoût.

Toute la tribu eut bientôt connaissance de la captivité des deux Absiens; hommes et femmes s'entretenaient de la subite passion de Moufridj et des fiers refus de la jeune fille. Le bruit de ces événements arriva aux oreilles de la mère de Nakid, fils de Djellah. Elle portait le deuil de son fils, tué par Antar, et se lamentait nuit et jour, oubliant le sommeil et goûtant à peine aux aliments. A la nouvelle qu'un homme de la tribu d'Abs était prisonnier de Moufridj, elle monta sur sa chamelle, et, suivie d'un cortége d'esclaves, elle vint chez le fils d'Hemmam, dans l'espoir d'éteindre, par la vengeance, le feu qui brûlait dans son cœur.

Elle se présente, le visage enflammé, et adjure le chef de lui livrer Amara pour qu'elle l'égorge de sa propre main.

— Tante, répond Moufridj, c'est moi qui ai pris à ma charge le soin de venger ton fils. Ce ne serait point assez que de tuer ce misérable, et je ne serai point satisfait que je n'aie massacré tous les Béni-Abs, fait un désert de leur territoire et immolé leurs seigneurs sur la tombe de Nakid, afin que sa chouette[1] se désaltère de leur sang. C'est par ruse que j'ai demandé une rançon à celui-ci, espérant bien qu'elle me sera amenée par quelqu'un de ses frères, accompagné d'une troupe de leurs cavaliers. Je m'emparerai d'eux tous, et tu décideras de leur sort. Leur nègre ne peut manquer d'accourir pour les sauver. Je le saisirai et le mettrai entre tes mains, pour que tu l'égorges et que tu rendes la paix à ton cœur et rafraîchisses tes yeux.

[1] Les Arabes croyaient alors qu'après le meurtre d'un guerrier, son âme, sous la forme d'une chouette, voltigeait autour de son tombeau jusqu'à ce que sa mort eût été vengée.

Ces paroles portent la joie dans l'âme de la vieille princesse. Elle tressaille d'espérance.

— Je veux du moins, dit-elle, torturer celui-ci à mon aise, en attendant que les autres nous soient livrés.

En même temps, elle saisit un fouet, bondit comme une lionne en fureur vers le malheureux Amara, qui gémissait, lié aux quatre pieux de fer, le frappe et le mord avec une folle rage.

— Mère des émirs, dit l'infortuné, pourquoi me maltraites-tu?... N'ai-je pas envoyé querir ma rançon?

— Et comment te rachèteras-tu, fils des lâches? réplique-t-elle. Penses-tu échapper à la mort? Par les idoles du Temple, toutes les richesses de ta tribu ne pourraient t'arracher à ton sort. Tu seras égorgé comme une brebis, égorgé de ma propre main, et je boirai ton sang, comme l'ivrogne boit une coupe de vin. Tu ne me connais pas : je suis la mère de Nakid, l'illustre guerrier, tombé sous les coups de votre nègre, que Dieu maudisse! Ah! tu attends ta rançon... Et nous, nous attendons que tes frères, les Béni-Ziad, viennent se prendre dans nos filets pour partager ta destinée!

En entendant ces paroles, Amara ne conserva plus d'espoir.

— Ah! pensa-t-il, pouvais-je m'attendre à cette infâme trahison? Hélas! si Antar n'accourt pour sauver Abla et ne me sauve en même temps, je suis perdu sans ressource.

X

Rabi, fils de Ziad, ses frères et ses deux cents cavaliers avaient rapidement traversé les déserts. Lorsqu'ils furent à peu de distance des habitations des Béni-Thay, Rabi dit à ses compagnons :

— Cousins, nous approchons du camp de l'ennemi. Soyons prudents, gardons qu'il ne nous découvre et ne se rue sur nous, pour nous accabler par le nombre.

— Rabi, disent les cavaliers, tu es le plus habile de nous tous. Décide, nous obéirons.

— Marchez donc sans crainte, cousins. Avant le départ, j'ai combiné un dessein habile, qui sauvera notre frère et nous permettra de retourner, sains et saufs, vers nos demeures. Nous ferons halte, cette nuit, à l'étang de Djézâ. A l'aube, nous enverrons un messager à Moufridj pour lui dire : « Monte à cheval, et marche à la rencontre des Absiens. Ils sont venus au nombre de dix te conduire la rançon d'Amara.

Mais une troupe ennemie les a attaqués sur ton territoire et les a dépouillés. Ils n'ont pas voulu combattre des guerriers de ta tribu, de peur que l'effusion du sang te portât ensuite à refuser toute rançon. Ils étaient cependant, eux et ce qu'ils t'amenaient, sous la sauvegarde de ton nom. Va donc les rejoindre, et reprends ton bien des mains des assaillants, si tu ne veux laisser rejaillir sur toi un éternel déshonneur. » Ainsi parlera notre messager. Et soyez sûrs, cousins, qu'aussitôt Moufridj s'empressera de venir vers nous, avec un petit nombre de gens; car il est vain de sa bravoure et peu perspicace. Et nous, nous serons en embuscade sur trois points différents, tandis que dix seulement resteront à découvert. Lorsque arriveront les Thayyites, nous fondrons sur eux et nous en rendrons maîtres. La liberté du chef sera la rançon de notre frère.

Ce projet plut aux Béni-Ziad et obtint leur assentiment. Le soir, on s'arrêta à l'étang désigné; et le lendemain, Ins, fils de Ziad, l'un des frères de Rabi, fut chargé du message pour Moufridj. Ins était un jeune homme fin et de bonnes manières. Il partit avec les instructions de Rabi et s'avança jusqu'aux tentes des Béni-Thay. Un esclave lui indiqua celles de Moufridj. En ce moment, le fils d'Hemmam s'entretenait avec Selma, la mère de Nakid, au sujet du sort réservé à son prisonnier. Il était sous l'influence d'un vin capiteux dont il avait vidé maintes coupes, quand un de ses esclaves entra et dit:

— Seigneur, voilà un cavalier étranger qui demande à t'entretenir.

Moufridj sort à l'instant et aperçoit Ins sur son cheval, armé en guerre et couvert de sa cuirasse.

— Que Dieu prolonge ta vie, noble Arabe! dit le fils de Ziad.

— Que désires-tu de moi? demande Moufridj.

Ins s'acquitte du message et parle d'après les instructions de son frère. Il ajoute:

— Hâte-toi, avant que l'affaire s'envenime et que le sang arrose la terre.

Moufridj, bouillant de fureur, rentre dans la tente; il revêt sa cotte de mailles, attache à sa ceinture un sabre de trempe indienne, et dit à un esclave:

— Selle mon meilleur cheval, et pas un mot de ceci. Par le maître de la Câba, j'irai seul et sans compagnons, fussent-ils plus nombreux que les étoiles. Quoi! sur mon propre territoire, on osera mettre la main sur mes biens! Moi vivant, mon nom ne sera pas une sauvegarde!

Aux éclats de sa voix, Selma arrive et lui demande la cause de son courroux. Moufridj, les yeux étincelants, lui répète le récit du cavalier

étranger. Or Selma, nobles seigneurs, était une femme des plus habiles et des plus expérimentées.

— Eh ! ne vois-tu pas, dit-elle, que les paroles de cet Absien ne sont que mensonge et fausseté ? Crois-moi, c'est une fourberie qu'ils ont tramée pour t'entraîner hors du camp, s'emparer de ta personne et racheter, par ta liberté, la liberté de leur frère. Et ce qui le prouve, c'est que l'esclave que tu avais envoyé vers leur pays n'est pas revenu. Sois prudent, et n'avance pas sans voir où ton pied va se poser.

— Conseille-moi donc, ô tante ! dit Moufridj, frappé de la perspicacité de la vieille femme.

— Empare-toi d'abord du messager, répliqua Selma, et attache-le à côté de l'autre prisonnier. Prends ensuite une troupe de tes braves, marche sur les Absiens et taille-les en pièces.

Le chef sort, force le frère de Rabi à mettre pied à terre, l'enchaîne et dit à ses esclaves :

— Conduisez-le avec l'autre ; et qu'ils subissent tous deux les plus rudes traitements, en attendant que je ramène leurs cousins et compagnons ; après quoi nous leur trancherons la tête à tous.

Ensuite il prend deux cents cavaliers aguerris et s'élance hors du camp.

Les esclaves ont lié Ins auprès d'Amara, dont ils ne savent pas qu'il est le frère. Puis ils se sont éloignés. Amara, éperdu, demande la cause du nouveau malheur qui atteint sa famille. Et quand son frère lui a fait connaître la triste issue du projet organisé par Rabi :

— Ah ! s'écrie-t-il en sanglotant, c'en est fait des Béni-Ziad ! Une horrible calamité s'est abattue sur notre tête, et nos ennemis n'ont plus qu'à se réjouir de notre perte.

— Toi seul en es la cause, dit Ins. Ne t'avions-nous pas dit de ne plus songer à la fille de Malec. Tu ne nous as point écoutés, tu t'es perdu en nous perdant avec toi. Si toute la famille de Ziad périt en essayant de te sauver, ah ! quelle fatale renommée restera attachée à ton nom et au nom d'Abla !

— Puissé-je seulement, répliqua Amara, la voir encore une fois avant de rendre le dernier souffle ! Ensuite, advienne ce qu'il pourra quand je ne serai plus.

XI

Rabi avait partagé ses gens en trois groupes, cachés en des lieux différents. Dix cavaliers seulement étaient en évidence lorsque Moufridj parut. Celui-ci songeait aux paroles de Selma, et dès qu'il fut à portée, il se rua, le sabre haut, sur ces dix hommes, dont il tua sept en un instant, sans vouloir rien écouter. Les trois autres prirent la fuite à toute bride. Ceux qui étaient en embuscade s'élancèrent alors en criant :

— Ia lé-Abs! Ia lé-Adnan!

Et le chef thayyite, reconnaissant que la mère de Nakid ne s'était point trompée, les attaqua avec l'impétuosité du lion. Rabi se mordait les poings de rage.

— Qui eût pu prévoir, dit-il, que nous aurions affaire à une telle troupe. Il faut que ce Moufridj se soit emparé de mon frère et l'ait forcé par les tortures à lui révéler nos projets. Maintenant, luttons avec énergie, cousins; désormais le sabre et la lance sont notre seul secours, si nous ne voulons porter la joie au cœur de nos envieux et d'Antar, fils de Cheddad.

Les Absiens se sont jetés sur les Thayyites. La mêlée est terrible : la poussière tourbillonne à flots épais, les cailloux étincellent, le sang ruisselle, les crânes volent, les cuirasses sont transpercées et les âmes gémissent d'abandonner les corps. La nuit seule peut séparer les combattants. Les Béni-Abs ont le plus souffert; ils se retirent derrière une colline après avoir perdu cinquante des leurs.

Moufridj dit à ses compagnons :

— La vieille Selma avait raison; sans elle, nous périssions tous et les Béni-Ziad triomphaient. Mais nous avons déjoué leur ruse. Demain, je veux combattre, un à un, leurs plus vaillants guerriers, les vaincre en combat singulier et massacrer le reste, de sorte qu'il n'en demeure pas un pour porter dans leur pays la nouvelle de leur déroute. Vienne aussi leur nègre Antar, plus grande sera ma joie. Je veux le prendre vivant pour le livrer à la mère de Nakid, et ce triomphe mettra le comble à mon immortelle renommée.

Assuré de la victoire, le fier cavalier attend impatiemment que les ténèbres tournent le dos et que vienne le jour.

De son côté, Rabi se repent; il regrette de n'avoir point envoyé la rançon de son frère. Il frémit à la pensée du déshonneur qui le menace

parmi les tribus arabes. Mais il dissimule ses craintes et montre à ses compagnons un visage ferme et résolu.

XII

Dès que paraît la blancheur de l'aube, les cavaliers volent de nouveau au combat. Moufridj s'élance entre les deux troupes. Il est monté sur un cheval alezan qui bondit comme les vagues de la mer irritée. La joie du triomphe éclate dans ses yeux. Son corps est protégé par une cotte aux mailles serrées et solides que la flèche ne peut pénétrer, que le sabre n'entamera pas. Il brandit une lance dont la pointe est semblable à la langue du serpent.

— Misérables fourbes, s'écrie-t-il en courant sur le champ de bataille, nous croyions que vous nous arriviez avec des chamelles et des chameaux pour racheter votre frère, et vous êtes venus avec des chevaux et des guerriers. Ah ! traîtres ! vos espérances ont été déçues. Il s'agit de combattre maintenant avec les lames tranchantes et les longues lances. Qui de vous osera lutter, seul à seul, avec moi sur cette arène ? Voici le terme de votre voyage. Jamais vous ne reverrez votre frère ni votre messager.

A peine il achevait, qu'un homme sort des rangs des Absiens et s'avance pour combattre. C'est Caïs le Libéral, un des frères de Rabi. Les deux braves s'attaquent et disparaissent, en un instant, sous des nuages de poussière. De part et d'autre, les guerriers se rapprochent et tendent le cou vers le tourbillon qui cache les deux adversaires. Soudain, Moufridj pousse un cri de triomphe :

— Ia lé-Cahtan !

Il reparaît, poussant devant lui Caïs désarçonné. Il le livre à ses esclaves, et revient au combat, renouvelant son défi. Thaleb-ed-Derak y répond, c'est l'un des héros des Béni-Ziad.

Tandis que les deux champions sont aux prises, Rabi, le cœur navré, se fait des reproches amers :

— O terrible destinée ! murmure-t-il. O tentes de la patrie ! vous reverrons-nous jamais ? Notre haine contre Antar est la cause de notre perte. Ah ! si j'espérais pouvoir tenir encore quelque temps contre ces démons, j'enverrais un messager prévenir le roi Zohéir et le prier d'envoyer le fils de Cheddad à notre secours.

Il n'a pas achevé ces mots, qu'il entend la voix terrible de Moufridj et le voit sortir de la poussière, vainqueur de son frère Thaleb, qui est

grièvement blessé. Rabi se mord les poings; le monde s'obscurcit à ses yeux. Il veut s'élancer à son tour. Mais Aroua, fils de Ouerd, l'a devancé et lutte déjà contre le fils d'Hemmam. L'Absien et le Thayyite courent sur l'arène, se menacent, se poursuivent, se fuient, se prennent corps à corps. Aroua perd ses forces, Moufridj le saisit par les colliers et le jette, éperdu, aux esclaves.

Aussitôt s'élève une clameur terrible, la mêlée devient générale et le combat dure jusqu'à l'approche des ténèbres. Rabi, désespéré, ramène les siens derrière la colline voisine. De ses deux cents cavaliers, la moitié a péri et vingt autres ont pris la fuite. Le reste n'espère plus échapper à la mort. Pour comble de désespoir, les Béni-Thay, qui les entourent, leur ont coupé le chemin des abreuvoirs et des sources; une soif ardente dessèche leurs gosiers.

— Encore une nuit à vivre, disent-ils, et demain il ne restera de nous aucune trace! O Rabi, ne vois-tu rien pour nous sauver?

— Et que pourrais-je imaginer? répond le chef des Béni-Ziad. Nous sommes tombés dans l'océan des destins. Que puis-je faire, sinon implorer la miséricorde de Moufridj, le supplier de nous recevoir à merci et de fixer notre rançon?

XIII

En effet, le lendemain un messager de Rabi se rendit au camp des Béni-Thay et parla ainsi à leur chef:

— Illustre seigneur, ce qui distingue les Arabes des Barbares, c'est la fidélité à la foi jurée, la libéralité hospitalière, la sincérité dans les promesses, la générosité dans le pardon. Nous reconnaissons notre faute, nous avouons notre infériorité dans le combat. Et nous venons te prier de nous recevoir à rançon. Sinon, rends-nous la liberté des eaux, égalise les chances de la bataille; si tu es un de ces Arabes qui redoutent le déshonneur et aspirent à la gloire, n'envoie contre nous qu'un nombre de guerriers égal au nôtre, afin que nous luttions avec bravoure et que nous mourions vaillamment sous les étendards.

Quand Moufridj entendit ce message, un orgueilleux sourire parut sur ses lèvres, il se crut au-dessus de tous les héros de sa race.

— Par Lat et Ozza! s'écria-t-il, vous n'avez qu'un moyen d'arracher vos cous au tranchant du sabre. Déposez les armes, mettez pied à terre et venez tous devant moi, pour que je vous coupe les cheveux et les

oreilles. Après cela, je vous rendrai l'abord des sources et je vous laisserai la liberté.

Djémil (c'était le nom du messager), en proie à une soif dévorante, répondit avec vivacité :

— Seigneur, j'accepte les conditions pour moi-même. Prends mon cheval, prend mes armes ; coupe-moi les cheveux et les oreilles, rase encore ma barbe, si cela te convient, et laisse-moi rafraîchir d'un peu d'eau mon gosier aride.

A ces mots, Moufridj se met à rire ; il fait grâce au malheureux Djémil.

— Ta franche réponse t'a sauvé, lui dit-il. Tu es libre, mais à condition de ne plus combattre ni à pied ni à cheval. Pars à l'instant et retourne dans ton pays.

Djémil, plein de joie, étanche sa soif et revient au camp des Béni-Ziad, où il porte les propositions du chef thayyite.

— Cousins, dit Rabi à ses compagnons désespérés, il ne nous reste plus qu'à mourir. Mourons avec gloire, plutôt que de conserver une vie déshonorée par un traitement infâme.

— Eh ! par Dieu ! réplique Djémil, la vie est chère au cœur de l'homme, et mieux vaut vivre sans oreilles que de boire la fatale coupe et d'abandonner son corps en pâture aux bêtes fauves.

Là-dessus il souhaite bonne chance à ses compagnons, lâche les rênes à son cheval et reprend le chemin de sa patrie.

Les Béni-Ziad retournent au combat ; mais la soif qui les dévore anéantit leurs forces, et en peu d'instants ils sont tous morts ou prisonniers de l'ennemi. Moufridj, ivre de joie, les emmène et retourne vers le camp de sa tribu.

XIV

Esclaves et hommes libres, tout s'est mis en mouvement pour marcher à la rencontre du vainqueur. Les tambourins résonnent, l'air retentit de triomphantes acclamations :

— Salut ! salut au guerrier unique ! salut au héros de l'époque !

Joyeuse entre tous, la vieille mère de Nakid s'avance vers les prisonniers et les frappe au visage, en disant :

— Grâce au ciel, je boirai donc de votre sang ! Le soir et le matin, il remplacera pour moi le lait des chamelles...

Moufridj fait enchaîner les captifs à côté d'Ins et d'Amara, et prépose

à leur garde dix de ses cavaliers. Puis il envoie de tous côtés des esclaves répandre sur le territoire de Cahtan la nouvelle de son triomphe; il invite tous les Béni-Thay et les tribus alliées à venir assister au supplice des Absiens. Il n'oublie pas de faire avertir Mouldjem, fils de Hanzhala, et son frère Yézid le Buveur de sang.

Cependant on égorge des chamelles et des brebis, on fait un brillant festin, on mange, on boit et on se réjouit.

De leur côté, les prisonniers se lamentent et maudissent la vie. Rabi et ses frères poursuivent Amara des plus sanglants reproches; la souffrance et l'accablement l'empêchent de répondre.

Abla, en apprenant les infortunes des Béni-Ziad, avait tressailli de joie et oublié ses propres malheurs. Et maintenant elle n'attendait plus que l'arrivée de son cousin Antar, fils de Cheddad.

La nuit vint mettre fin au festin des Béni-Thay, et chacun rentra sous sa tente pour y goûter le repos. Moufridj, la tête avinée, alla trouver sa mère et lui dit :

— Je veux cette nuit avoir joyeuse vie avec ma jolie Absienne. Si elle fait résistance, qu'elle s'attende à souffrir les plus horribles supplices, et à voir tous ses contribules égorgés. Va et me l'amène.

La mère se rend auprès d'Abla.

— Viens, lui dit-elle, mon fils te comblera d'honneurs, ainsi que les prisonniers. Mais si tu ne lui obéis, n'espère plus aucune grâce.

— Vieille de malheur! réplique la jeune fille, dût ton fils me hacher en morceaux, me faire boire la mort d'une gorgée et après cela massacrer la tribu entière des Béni-Abs et tous ceux qu'éclaire le soleil, je ne céderai jamais à ses désirs. Je me tuerai plutôt de ma propre main, et nul au monde ne me possédera.

Irritée de cette réponse, la vieille femme frappe Abla d'un soufflet et dit à ses servantes :

— Prenez-la! traînez-la de force chez votre maître! Qu'il en fasse ce qu'il voudra.

Les esclaves obéissent, s'emparent de la jeune fille et l'emportent.

— Ia lé-Abs! Ia lé-Adnan! crie-t-elle. A moi! à moi! Où es-tu, Antar, terreur des cavaliers?

Du lieu où ils gisent enchaînés, les Béni-Ziad entendent sa voix.

— Qu'a-t-elle à crier ainsi au milieu de la nuit? demandent-ils à leurs gardiens.

Un de ceux-ci leur apprend que Moufridj, si elle lui résiste, a juré par la Câba d'arracher la vie à tous les prisonniers.

— Plaise à Dieu, dit Aroua, qu'elle ne cède point et que Moufridj

nous fasse trancher la tête pour nous délivrer de la honte et de l'opprobre. Mais, s'il m'en croyait, il cesserait de s'acharner après cette jeune fille; car, par la foi des Arabes! elle est fatale à quiconque la désire.

Aroua n'a pas achevé, que tout à coup des clameurs épouvantables s'élèvent dans le camp. La tribu entière semble bouleversée, on entend le cliquetis du sabre qui travaille dans la foule.

— Ah! ah! murmure le fils de Ouerd, voilà le moment! voici la nuit qui montrera à Moufridj quelle fatalité est attachée à la personne d'Abla. Fils d'Hemmam, tu mourras, fusses-tu le cavalier de la plaine et de la montagne!

Il se tait et prête l'oreille. Et voici que de tous côtés un cri retentit :

— Ia lé-Abs! Ia lé-Adnan!

Et la voix d'Antar mugit au milieu de ce tumulte. Et cependant le sabre poursuit son œuvre, le sang coule, les guerriers expirent, le feu de la guerre lance des étincelles. Les fuyards s'échappent dans toutes les directions, se heurtent les uns les autres et trébuchent aux cordes des tentes.

XV

Nous avons raconté le départ du fils de Cheddad avec le prince Malic. Ils approchaient des demeures des Béni-Thay, et Chéiboub allait partir en avant, pour prendre des informations et savoir le sort de Rabi, lorsque parut un cavalier qui courait à bride abattue et dévorait l'espace. Antar se mit en travers de sa route, l'arrêta et reconnut Djémil l'Absien.

— Comment! toi ici? dit Antar.

— Quoi! et toi-même, Père des Cavaliers! dit le fuyard, qui s'élança à terre, pleurant et gémissant, et se couvrit la tête de poussière.

Cheddad arrive, prend Djémil par la main et le conduit devant l'émir Malic. Le prince l'interroge.

— Ah! seigneur, que te dirai-je? les fils de Ziad sont captifs et leurs guerriers sont morts!

En peu de mots, il raconte le triste sort de l'expédition.

— Prince, demande Antar, que faut-il faire?

— Se hâter, répond Malic, courir, sauver Rabi et les siens, s'ils

luttent encore. Qu'ils doivent la vie à ton sabre, qu'ils le sachent et n'aient plus contre toi aucun sentiment de haine.

— Oh! répliqua le fils de Cheddad, je sais bien que les cœurs des Béni-Ziad ne me seront jamais favorables, eussé-je accompli pour eux mille hauts faits. Et quant à supposer qu'ils résistent encore, vraiment ils n'ont ni assez de vigueur ni assez de fermeté, et à cette heure ils sont tous captifs aux mains des Thayyites. Djémil nous dit qu'ils étaient sans eau, et ne savons-nous pas que la soif abat les plus fiers courages? Pour moi, je propose d'attaquer le camp des ennemis au milieu de la nuit, de les surprendre, changer leur joie en deuil et sauver Abla avant que le jour brille.

Adoptant cet avis, la troupe se remet en marche et ne s'arrête qu'en vue des tentes des Thayyites. Les ténèbres sont venues; les Absiens ne voient plus aucun feu allumé, tout repose, esclaves et maîtres. L'émir Malic avec cent cinquante des cavaliers prend la droite, Antar avec les cinquante autres s'élance vers la gauche, et l'attaque commence.

Moufridj, sous sa tente, attendait l'arrivée d'Abla, lorsque les cris des assaillants vinrent faire à ses pensées d'amour une terrible diversion. Troublé encore par les fumées du vin, il lui sembla que le ciel et la terre s'entre-choquaient.

— Mon cheval! mes armes! s'écria-t-il. Ah! si un heureux coup du destin avait poussé vers nous ce nègre des Béni-Abs, avec quels transports je l'accueillerais, cet Antar! Quelle joie de m'emparer de lui et de le plonger dans l'avilissement!

Au milieu de ce tumulte, Abla avait entendu la voix de son cousin retentir dans les ténèbres comme le fracas du tonnerre. Dès lors, elle cessa de craindre, et le calme rentra dans son cœur.

— Enfin, le voilà! dit-elle; le voilà, ce hardi cavalier, ce lion aux griffes acérées, qui tranchera pour jamais le fil de tes espérances! Infâme, il va fondre sur toi, l'aigle des Béni-Abs, et bientôt dans la nuit on entendra les lamentations et les cris de désespoir de ta mère privée de fils.

La mère de Moufridj l'écoute, frémissante, et la frappe avec violence.

— Tais-toi, fille de l'infamie! hurle-t-elle. Ne crois pas échapper à ton destin. Celui dont tu espères le secours, attends, attends, tu verras bientôt son cadavre étendu sans vie sur la terre!

En achevant, elle voit Moufridj qui est monté à cheval, mais qui chancelle sous le poids de l'ivresse et peut à peine se tenir sur sa mon-

ture. Tremblant pour les jours de son fils, elle l'arrête et l'écarte du champ de bataille.

En cet instant, Chéiboub vient de mettre le feu aux tentes, la fumée s'élève et ajoute à l'épaisseur des ténèbres. Çà et là brillent des lueurs fauves; les collines ne cessent de retentir des cris des combattants. Effarés, frissonnants, les chameaux et les chamelles bondissent dans toutes les directions, écrasant hommes et femmes sous leurs pesants sabots; ils courent et ne s'arrêtent qu'aux sommets des collines.

Le frère d'Antar se dirige vers l'endroit où sont les prisonniers, toujours enchaînés, éperdus. Dix d'entre eux ont péri, piétinés par les chevaux. Leurs gardiens, terrifiés, ne savent s'il faut courir à l'ennemi ou rester à leur poste.

Cette irruption soudaine, à l'heure du premier sommeil, d'un ennemi dont elle ne peut deviner le nombre, a jeté l'épouvante et la consternation dans la tribu. La vieille mère de Nakid assiste à la déroute de ses contribules et les voit chercher dans la fuite un salut qu'ils osent à peine espérer. Elle aperçoit Moufridj lui-même retenu par sa mère, forcé de fuir avec ses esclaves loin de la mêlée. Alors la vieille Selma saute sur un cheval de race, brandit un sabre et s'écrie :

— Par le maître du monde! je ne sortirai pas du camp que je n'aie rafraîchi mon cœur et satisfait mes désirs!

Elle se dirige vers le groupe des captifs, se rue sur eux, frappe à droite et à gauche, avec le tranchant du sabre et blesse un grand nombre de ces malheureux. La terrible Furie prétendait les tuer tous, lorsque Chéiboub court sur elle et pousse à sa face un cri épouvantable. Selma, effrayée, tourne bride et s'élance à la suite des fuyards. Le fils de Zébiba tranche aussitôt les cordes qui enchaînent Rabi et ses frères; ceux-ci, à leur tour, mettent leurs compagnons en liberté. Puis, tous ensemble, ils poussent un même cri :

— Ia lé-Abs! Ia lé-Adnan!

Et les montagnes leur répondent.

XVI

Quand les premiers rayons de l'aurore éclairèrent le camp, il n'y restait plus d'autres Thayyites que les morts, les prisonniers et les femmes qui n'avaient pu réussir à s'échapper.

Chéiboub, depuis quelques instants, rôdait parmi les débris des tentes

à la recherche d'Abla. Il la découvre enfin, au milieu des cadavres, gémissante et sans force, se traînant du côté où résonne la voix d'Antar. Chéiboub s'approche d'elle et soutient sa marche chancelante. Ils rejoignent enfin le fils de Cheddad. Antar voit sa cousine, il saute à terre, serre Abla sur sa poitrine, la baise entre les yeux, la rassure et la calme par de douces paroles :

— Cesse de gémir, ô ma bien-aimée ! Tes peines sont finies. Eh quoi ! moi vivant, de tels malheurs ont-ils pu t'atteindre? Mais, hélas ! qui peut se flatter d'échapper aux traîtres coups de la fortune?

Puis, s'adressant à son frère :

— Va, dit-il, conduis-la sous la tente qu'occupait Moufridj. Je vous y rejoindrai avec le prince Malic. Fais-la reposer et veille sur elle.

Chéiboub obéit. Il trouve la tente entièrement déserte. Il furette dans tous les coins, ouvre les coffres et y découvre les riches vêtements, la couronne et les joyaux dont Abla était parée lorsque Moufridj s'était emparé d'elle. Tous ces trésors, il les rend à la jeune fille ; puis il demeure, à côté d'elle, sous la tente.

Antar cherche à rejoindre le fils du roi Zohéir. Le prince et sa troupe avaient combattu, toute la nuit, en cavaliers infatigables. Antar les découvre courant au milieu des tentes et brandissant encore leurs sabres. Ils s'abordent et se félicitent réciproquement de leur triomphe. Puis on s'examine, on se compte. Trois guerriers seulement ont péri parmi les compagnons d'Antar, et treize parmi ceux du prince. Mais le camp, spectacle horrible ! est jonché de cadavres aussi nombreux que les galets sur le rivage de la mer.

— Prince, dit Antar au fils de Zohéir, notre but est atteint. Il est prudent de ne pas nous attarder sur le territoire des ennemis.

On se prépare donc au départ. Arrivent Rabi et ses compagnons, tous dans un misérable état. Leur nombre est réduit à cent vingt; les autres sont morts.

A la vue d'Antar, Rabi verse des larmes de fourbe :

— Fils de l'oncle, dit le traître, aucun de nous n'ose lever son visage devant toi. Nous avons mal agi à ton égard, et cependant c'est à tes mains généreuses que nous devons le salut. Mais l'homme est naturellement vain et orgueilleux de s'élever aux dépens d'autrui. Maintenant Dieu a clairement montré ta supériorité; tu as retrouvé ta cousine, et nous voici tous, devant toi, comme des esclaves.

Antar ne le laisse pas achever, il l'embrasse, et adresse à tous les Béni-Ziad, sans excepter Amara, des paroles de félicitation.

Ceux-ci, pourtant, gardent au fond du cœur l'envie et la haine. Ils

entrent sous les tentes pour goûter quelque repos et donner quelques soins à leurs blessures.

— Ah ! cousins, leur dit le fils de Cheddad, sans cette discorde qui a éclaté entre nous, jamais les Béni-Abs n'eussent donné à leurs ennemis la joie d'une telle humiliation. La victoire est à nous maintenant. Mais n'oublions pas que nous sommes au milieu des habitations des Béni-Thay, entourés des nombreuses tribus de Cahtan, sur une terre où chaque homme nous est un ennemi. Bientôt vous les verrez accourir de tous les points de l'horizon et tomber sur nous comme des vautours. Alerte donc ! ne perdons pas de temps.

Le prince Malic ajoute ses instances à celles de son ami. On égorge en hâte quelques pièces de bétail et l'on mange joyeusement ce repas improvisé.

XVII

Les Béni-Thay, chassés de leurs demeures, s'étaient réfugiés derrière une éminence voisine. De là, Moufridj, au premier éclat du jour, vit les Béni-Abs maîtres de son camp, où gisaient les cadavres de ses compagnons. Les dernières fumées de l'ivresse s'étaient évanouies, il sentit alors clairement sa honte et se mordit les poings avec rage.

Bientôt, les Absiens, réconfortés par quelques aliments et un court repos, montèrent à cheval et s'éloignèrent avec rapidité. A peine ils étaient partis, que survint une troupe de cinq cents cavaliers djédilites, bien montés, bien armés, qui, sur la foi des messagers de Moufridj, venaient goûter le plaisir d'assister au crucifiement des Béni-Ziad.

Quelle fut leur surprise et leur rage, quand ils virent le camp dans cet horrible pêle-mêle de corps morts et de tentes à demi consumées, et que Moufridj, furieux et désespéré, leur eut appris les événements de la nuit ! Altérés de vengeance, les Béni-Djédila voulaient courir sur les traces des Absiens, lorsque arriva une seconde troupe de cinq cents guerriers. C'étaient des Béni-Nébhan commandés par Mouhelhel, fils de Fiadh qu'on surnommait la Mer infranchissable.

A la vue de ces nouveaux cavaliers, Moufridj se redresse, reprend courage et oublie ses peines. Il envoie un des siens pour redire à Mouhelhel l'attaque et le triomphe des Béni-Abs. Les Béni-Nébhan pleurent la mort de leurs amis.

— Et combien de milliers d'hommes avait donc Antar, le nègre maudit, disent-ils, pour qu'il ait pu vous traiter de la sorte ?

— Hélas ! cousins, il n'avait que deux cents cavaliers. Mais il nous a surpris au sein des ténèbres, quand le sommeil et l'ivresse fermaient tous les yeux.

Alors un cavalier nébhanide prend la parole : c'est Djabir, le lion de sa tribu.

— Quelle honte pour les Béni-Thay ! dit-il. Par le ciel ! je jure de ne point quitter le dos de mon cheval que je n'aie atteint le fils de Cheddad et lavé notre déshonneur !

Il s'élance, les yeux étincelants, et ses compagnons le suivent. Moufridj rassemble le reste de ses guerriers ; les Béni-Djédila se joignent à lui ; et les trois troupes réunies, formant une armée de deux mille hommes, courent sur les traces d'Antar avec une impétuosité capable d'effrayer les djinns et les démons. Ils dévorent l'espace et atteignent les Absiens au moment où le soleil se couche.

Ceux-ci se disposaient à faire halte pour goûter le repos du soir ; mais au bruit de la troupe qui court sur eux, ils demeurent en selle et se tiennent prêts à combattre.

En cet instant, Moufridj interpelle Djabir :

— Qu'en dis-tu, cavalier des gorges et des ravins ? Les taillerons-nous en pièces avant le jour ?

— Non pas, répond Djabir. Ils sont en petit nombre, nous formons une armée considérable. A quoi nous servira cet avantage, s'ils se mêlent à nous, au milieu des ténèbres. Mon avis est que tu prennes les devants avec mille cavaliers et leur coupes le chemin de leur pays, tandis qu'avec le reste des nôtres je les empêcherai de retourner en arrière. Lorsque le jour sera venu, nous fondrons sur eux des deux côtés, et nous les passerons tous au tranchant du sabre. Alors du moins nous pourrons distinguer l'ami de l'ennemi.

Moufridj n'hésita point à adopter ce projet, car il connaissait Djabir pour un guerrier sagace et expérimenté (et ce Djabir était le père d'Eced-el-Réhis, qui doit un jour porter le deuil dans la tribu d'Abs et tuer Antar ; mais, avec la permission de Dieu, souverain Seigneur, nous raconterons chaque chose en son lieu). Le fils d'Hemmam prit donc la moitié de l'armée et alla camper en travers du chemin des Béni-Abs.

XVIII

Les Absiens cependant avaient l'oreille et l'œil ouverts. Ils entendirent le bruit et virent l'éclair des sabres.

— Père des Cavaliers, dirent-ils avec inquiétude, nous voici atteints par les Béni-Thay... Que faut-il faire? De quelle rage ne doivent-ils pas être animés contre nous?

— Cousins, répondit Antar, il n'y a pas lieu de craindre qu'ils nous attaquent de nuit. Sous les ténèbres encore accrues par la poussière, comment se reconnaîtraient-ils entre eux? Non, ils ne commettront jamais une telle faute s'il y a parmi eux un seul homme intelligent.

— Nous les avons vus, dit l'émir Malic, se partager en deux troupes, dont l'une a pris sur nous les devants et dont l'autre est restée sur nos derrières.

— Eh! sans doute, répliqua le fils de Cheddad, ils craignent que nous nous échappions à la faveur de l'obscurité, et n'imaginent pas que nous ayons l'audace de les attaquer. Mais, par Celui qui fait briller le croissant de la lune et qui connaît le nombre des grains de sable, je jure que la nuit ne s'achèvera pas que je ne les aie réduits à fuir en désordre parmi ces collines! Dis à tes compagnons de rester en selle et de conserver leurs armes, et vous verrez les événements de cette nuit.

— Quelle est ta pensée? demanda l'émir.

— Je veux, dit Antar, attendre que nos ennemis aient fait halte et se reposent dans une profonde quiétude. Nous tomberons alors sur la troupe qui nous barre le chemin. Attirée par les clameurs, la seconde troupe fondra sur nous pour nous prendre à dos. L'attaque une fois commencée, vous garderez le silence et combattrez sans dire un mot, mêlés aux ennemis de telle sorte qu'on ne puisse distinguer un Absien d'un Cahtanide. Les coups de sabre pleuvront à tort et à travers; vous vous disperserez sur tous les points; et, quand la bataille sera bien engagée, gagnez les devants, prenez le large et laissez les deux troupes se sabrer l'une l'autre jusqu'au matin.

— Fort bien imaginé! dit le fils de Zohéir, qui donna des ordres en conséquence.

— Bonne affaire! murmura le traître Amara à l'oreille de son cousin Aroua. Quelle excellente occasion de nous défaire du nègre! Détachons-lui un espion qui ne le perde point de vue, qui le surprenne par derrière au moment de la charge et le tue d'un coup de lance.

— Quelle sotte pensée! répondit Aroua. Si Antar périt cette nuit, ne vois-tu pas que nous périrons tous avec lui. Laisse-là ton idée ridicule, et n'oublie pas que notre salut à tous est lié au salut du fils de Zébiba.

Quand les deux troupes thayyites eurent pris leurs dispositions de repos, que la plupart des guerriers furent endormis et que la nuit eut toute son obscurité, le fils de Cheddad dit à Chéiboub:

— Mon frère, je te confie Abla ; ne la quitte pas un instant et ne veille que sur elle.

Il faut dire que, ce soir-là, la jeune fille montait un coursier généreux et s'était revêtue d'une cotte de mailles solide, en prévision des coups de sabre qui pouvaient l'atteindre dans la confusion de la bataille.

Après ces recommandations, Antar donna le signal à l'émir Malic, à Rabi et à leurs guerriers ; et tous, d'une seule voix, poussèrent un cri épouvantable, dégaînèrent, brandirent les lances et se ruèrent comme un seul homme sur la troupe de Moufridj, fils d'Hemmam, massacrant ceux qu'ils trouvaient debout, écrasant sous les pieds des chevaux ceux qui dormaient étendus sur la terre.

Aux cris des braves, la troupe des Béni-Nébhan s'éveille. Djabir court vers le chef Mouhelhel.

— Par Dieu ! dit-il, les Béni-Abs agissent en guerriers habiles. Si nous courons au secours de Moufridj, nous avons tout à perdre ; et si nous demeurons ici, les Absiens feront de sa troupe un carnage horrible et regagneront, sains et saufs, leurs habitations.

— Quel absurde bavardage ! s'écrie Mouhelhel. Eh quoi ! les enfants de Cahtan craindront-ils de se mesurer avec les Adnanides ? Allons, cousins, au combat ! au combat !

Il s'élance et sa troupe le suit vers le point où retentissent les cris de guerre. En peu d'instants, amis et ennemis se mêlent au sein des ténèbres. Le sabre travaille, les crânes volent. Les coups tombent à tort et à travers, on ne se reconnaît plus, les héros périssent de la main de leurs frères...

Antar combat comme un homme qui haïrait la vie et voudrait quitter le monde. C'est merveille de le voir. Il met en pièces les escadrons et tue sans relâche. Enfin, au moment où l'aube va paraître, il s'échappe avec les siens, s'éloigne dans la plaine et laisse aux prises les armées de Moufridj et de Mouhelhel, qui ne cessent de s'entre-tuer avec acharnement jusqu'au moment où l'aurore, venant à briller, leur permet de se reconnaître. Ils cessent alors de se massacrer, mais déjà cinq cents Thayyites jonchent le champ de bataille.

L. M. Devic.

(Traduit de l'arabe.) *(La suite à un prochain numéro.)*

LA CAMPAGNE DE 1860

SOUVENIRS DE L'ITALIE MÉRIDIONALE

A nous qui avons appris à lire dans l'histoire des immortelles campagnes de la Révolution et de l'Empire, la prédilection hautement affichée des souverains d'au delà du Rhin pour les officiers d'origine nobiliaire nous paraît aussi ridicule qu'odieuse. Dieu merci, personne n'ignore chez nous, et les Allemands eux-mêmes sont payés pour le savoir à leurs dépens, que le courage et les talents militaires ne sont pas le privilége d'une caste.

Cependant, il n'est que trop vrai, tout gentilhomme allemand est appelé à l'avancement par droit de naissance. Aussi l'armée est-elle devenue chez nos voisins le dernier asile de la noblesse, le dernier boulevard de ses préjugés. *Ultima spes miles*, s'est dit avec le poëte l'aristocratie d'outre-Rhin en endossant la tunique militaire.

Cet envahissement de l'armée par les cadets de famille a eu les plus déplorables conséquences. La morgue nobiliaire est devenue le ton général du corps d'officiers. Qu'il descende en droite ligne d'un baron du saint-empire romain ou de quelque bailli de campagne, tout porte-épaulette se croit obligé de prendre des airs fendants et musqués et de traîner sur les dalles désertes des petites résidences de grands sabres innocents. Il faut même qu'on s'estime heureux quand l'un d'eux ne se sert pas de l'arme qui lui a été confiée pour la défense du sol natal, contre l'un de ses compatriotes et tue, comme dernièrement en Prusse, un pauvre garçon d'hôtel, trop lent à le servir à son gré. Passe encore, si la gloire dorait toutes ces misères et ces lâchetés de ses rayons sanglants; mais non, ces gandins en uniforme n'ont pas la moindre campagne pour rehausser leurs prétentions outrecuidantes ; le drapeau qui les abrite est vierge des balles de l'ennemi, et les seules victoires inscrites sur leurs états de service de garnison se réduisent à la con-

quête facile d'une fillette chez qui les sens parlaient plus haut que la raison ou de quelque dame d'honneur sur le retour.

Le type du genre, c'est l'officier aux gardes de Sa Majesté Guillaume Ier. Autant que ses moyens le lui permettent, tout lieutenant, qu'il soit noble ou roturier, s'efforce de faire revivre dans notre société démocratique les allures fanfaronnes et les mœurs aimables et faciles des gens d'armes du commencement de ce siècle, de ces nobles chevaliers qui ont fait si triste figure à Iéna. Il n'est pas rare de voir, sous ce rapport, le roturier rivaliser de noble ardeur avec ses camarades blasonnés. Pour faire oublier une origine plébéienne dont il rougit, il sera plus aristocrate que l'aristocrate. La roture l'oblige à exagérer encore le mauvais ton de la noblesse.

Aussi je vous laisse à penser le bon esprit, la concorde, la confiance, le dévouement qui règnent entre les soldats et leurs chefs. Nous en avons eu un exemple éclatant dans l'insurrection militaire, qui a servi de prélude à la révolution de Bade, en 1849. Les officiers, dégradés par leurs hommes, poursuivis, honnis, se cachaient dans les caves de Carlsruhe, tandis qu'une poignée de gardes nationaux défendait bravement l'Arsenal contre les attaques d'une soldatesque révoltée. Qu'on relise la page éloquente où Hœnser, un vrai patriote, a flétri ce honteux épisode.

Qu'en est-il résulté ? c'est que le corps d'officiers est en opposition flagrante avec l'esprit progressif, éclairé de la nation. Tandis que tout se transforme autour de lui, il est le refuge de tous les traînards du progrès, de tous les maraudeurs des fonds publics. L'antagonisme que je signale est entretenu, caressé, choyé par les souverains qui y trouvent leur profit. Grâce à lui, l'armée, ou du moins ces gardes qu'on décore du titre pompeux d'armée, est royale ou grand-ducale ; mais nulle part, pas même en Prusse, elle n'est nationale. C'est la chose du souverain et non celle de la nation ; c'est un instrument de réaction et non la nation armée pour la défense de ses droits et de son territoire. L'article 108 du pacte fondamental prussien ne dit-il pas, en propres termes, que « l'armée n'aura pas à prêter serment à la Constitution. »

Est-il besoin d'ajouter que la règle que je constate souffre de nombreuses, d'honorables exceptions, qu'on rencontre dans les différents corps d'officiers de l'Allemagne des hommes qui gémissent d'un pareil état de choses, qui aspirent au triomphe d'une réforme qui rendra à l'armée sa position normale dans l'État? Ai-je besoin, surtout, de rappeler à une nation qui professe une haute estime du courage de ses ennemis que ces criants abus ne prouvent rien contre les capacités militaires de l'Allemand ? N'avons-nous pas vu, récemment encore, Sigel en Amérique et Rüstow en Italie, donner des preuves éclatantes des capacités militaires de leur peuple, de ce qu'il pourrait produire en fait d'hommes de guerre, le jour où il ne serait plus soumis au joug d'absurdes préjugés ?

Il me sera donné peut-être, plus tard, de raconter ici les exploits de trente mille Allemands, qui forment le noyau de l'armée de l'Union, qui sont au delà de l'Océan les plus fermes soutiens de l'abolition de l'esclavage, et qui effacent de leur sang la tache faite, au siècle dernier, à l'honneur germanique par les Hessois

mercenaires de l'Angleterre. Pour aujourd'hui, qu'il me soit permis de vous présenter un des plus nobles champions de la cause italienne, le Prussien Rüstow, le chef d'état-major de Garibaldi.

Chassé de son pays par la réaction de 1849, M. Rüstow s'était retiré sur les bords du lac de Zurich. Il occupa d'abord ses tristes loisirs d'exil à écrire différentes études sur l'art de la guerre, et l'Allemagne les place au rang des meilleurs ouvrages de sa littérature militaire. Survint tout à coup, dans sa retraite, la nouvelle du débarquement des Mille. Il déposa aussitôt la plume, prit son épée et alla à Gênes l'offrir au comité du *Provedimento*. On l'accepta, et on lui confia un commandement destiné d'abord au colonel Charras, mais que celui-ci avait cru devoir refuser par scrupule politique. Rüstow partit et les pages qu'on va lire diront le reste.

Quant au caractère de l'homme, il se peint tout entier dans cette phrase qui ouvre l'histoire de la brigade Milano, publiée dans les *Études démocratiques* de M. Walesrode : « Le 30 juin 1860, je pris congé de ma femme bien-aimée, de mon adorée petite fille, des bords fleuris du lac de Zurich, où j'ai trouvé une seconde patrie, ma vraie patrie, pour répondre à l'appel de mes amis : En Italie ! »

E. Seinguerlet.

I

J'avais terminé le 26 juin tous mes préparatifs de départ, et le 30 je quittai Zurich, dix ans juste après mon évasion de la forteresse de Posen, d'où j'étais parvenu à m'échapper, à la grande terreur de mes geôliers, quoique j'eusse été condamné à y résider à perpétuité. — Je n'avais pas caché mes projets de départ à ma jeune femme : elle s'y résigna en versant des larmes, et montra un courage héroïque au moment de notre séparation, et une fermeté d'âme dont bien peu de femmes eussent été capables.

J'arrivai le 1er juillet à Arona sans grands incidents de voyage. Le chemin de fer me jeta le même soir à Gênes, l'antique cité des doges. Tous les wagons étaient encombrés de voyageurs. C'était un dimanche soir. Là, deux rivaux se prenaient de querelle pour la même beauté, qui ne trouvait rien de mieux que de tomber en pâmoison ; un peu plus loin, d'autres jeunes gens se posaient en conquérants, parlaient d'un air de dédain de toutes les armées en général, comme s'il n'eût tenu

qu'à eux de les anéantir; portaient Garibaldi aux nues, et discouraient sur lui avec un tel enthousiasme, que je ne pouvais comprendre comment ils ne volaient pas vers lui, au lieu de passer leur dimanche en promenades, et de rester dans la semaine cloués à leurs bureaux.

Il leur semblait tout naturel, au contraire, de beaucoup parler et de ne rien faire.

Je m'étais promis de ne rien juger légèrement, et je ne voulus pas, pour mes débuts en Italie, juger et condamner la jeunesse italienne par le triste échantillon que j'avais sous les yeux.

Le lendemain de mon arrivée à Gênes, je fus présenté par un de mes amis au docteur Bertani.

Bertani avait été chargé par Garibaldi, au moment où le dictateur s'embarqua pour son expédition de Sicile, de réunir des secours en argent et en armes, et d'employer tous les moyens possibles pour venir en aide à l'expédition.

Bertani avait fondé en conséquence la société dite de — *Soccorso Garibaldi*, — dont il était le chef, comme mandataire de Garibaldi.

La Farina était à la tête d'une autre société, dite — *Società nazionale.*

Les deux associations étaient rivales, et l'on pouvait rattacher le Soccorso Garibaldi aux doctrines mazziniennes, tandis que la société dont La Farina était le président recevait son mot d'ordre de Cavour.

— Je trouvai en Bertani un homme encore jeune, d'une figure agréable, de manières très-douces et d'une grande simplicité.

La première impression lui était extrêmement favorable, et il fallait un examen plus attentif pour découvrir en lui un amour de domination qui s'étendait jusqu'à des choses qui eussent dû lui rester étrangères.

— Notre entretien prit une telle tournure, que j'oubliais totalement que je n'étais venu que pour étudier la question par moi-même, et juger s'il ne vaudrait pas mieux retourner à Zurich que de me lancer dans l'inconnu.

Cinq minutes après je me considérai comme lié, et j'appris qu'il était question d'une nouvelle expédition, qui devait venir en aide indirectement au succès de l'expédition de Sicile.

On devait organiser un corps d'armée contre les États du pape, traverser ceux-ci pour pénétrer dans les Abruzzes, afin de faciliter à Garibaldi son mouvement vers les Calabres. — On désirait beaucoup que j'acceptasse les fonctions de chef d'état-major général de l'expédition, dont le commandant en chef n'était point encore désigné.

Plusieurs de mes amis avaient même exprimé, à différentes reprises,

le désir que ce commandement me fût déféré. Je m'y opposai tout d'abord, et je suis resté fidèle à cette opinion, quoique je puisse me vanter d'être le seul étranger qui ait acquis au même degré l'amour et l'estime des Italiens. Il me semblait déplacé de donner un commandement supérieur à un autre qu'à un Italien, parce que je n'eusse pas admis qu'en Allemagne, et dans des circonstances analogues, on eût appelé un autre homme qu'un Allemand à commander à des Allemands.

Ce qui était vrai pour les uns devait l'être pour les autres. — Je crois que c'est en grande partie à cette manière de penser que j'ai dû d'acquérir la confiance qui m'a été témoignée en maintes circonstances.

Le soir même de mon arrivée à Gênes, je fus aussi présenté à Mazzini. Tandis que les rapports de la police le signalaient tantôt au pôle nord, tantôt au pôle sud, ou bien encore vers l'équateur, il vivait à Gênes dans une retraite mystérieuse. Il ne sortait que la nuit, ne recevait ses visites que la nuit, et je ne fis pas exception à la règle.

Après avoir monté un nombre infini de marches, à peu de distance de mon hôtel, je fus enfin introduit pour la première fois en présence du célèbre agitateur, auquel j'étais dévoué depuis si longtemps.

Mazzini n'avait rien qui captivât au premier coup d'œil. C'est un homme déjà âgé qui, de premier abord, pourrait être pris pour un professeur allemand.

Mais quand il se lève, quand il parle, quand il s'anime, on voit bien vite qu'on n'a pas seulement devant soi l'homme qui, le premier, rêva la reconstitution de l'unité italienne, mais aussi le défenseur le plus ardent, le plus énergique de cette même pensée.

Mazzini a ceci de commun avec Garibaldi, qu'on est captivé par les qualités de son cœur avant de l'être par les grandes aspirations de son âme.

Le parti ministériel a réussi à faire de Mazzini un épouvantail bon à effrayer les enfants. En lisant les journaux ministériels, on arrive à croire que Mazzini déjeune chaque matin de trois ou quatre petits Italiens, et en consomme une infinité d'autres pour son dîner.

Il est triste de voir l'Italie méconnaître ainsi ses grands hommes.

Mazzini me confirma tout ce que Bertani m'avait appris au sujet de l'expédition de Rome.

Nous causâmes longuement ensemble, nous arrêtâmes les principales dispositions à prendre, et il fut convenu entre nous que je lui soumettrais le plan de l'expédition, sitôt que j'en aurais arrêté tous les détails.

II

J'avais élevé quelques doutes, au commencement, sur l'opportunité d'une expédition dirigée sur Rome.

Il me semblait plus rationnel, au point de vue militaire, de concentrer nos forces, pour nous joindre à Garibaldi, sans essayer d'inutiles diversions.

Les raisons qu'on me donna finirent, je dois l'avouer, par lever tous mes scrupules; on me dit que les éléments que nous étions en train de réunir ne pouvaient être employés que pour une expédition sur Rome; de plus, que nous empêcherions Lamoricière de se réunir aux troupes de François II, et que nous éviterions ainsi le danger de donner un bon général à des troupes aguerries, et bien supérieures, dans tous les cas, aux soldats du pape.

Quant au chiffre à fixer pour notre expédition, il me sembla bien préférable de réunir des hommes bien armés, bien exercés et en petit nombre, à une troupe beaucoup plus nombreuse et moins fortement constituée.

En calculant le nombre d'hommes que Lamoricière pourrait avoir à nous opposer, en défalquant de ce chiffre les soldats italiens qui viendraient à nous, et les troupes étrangères qui étaient à nous dans une forte proportion, j'arrivai à cette conviction que 4,000 hommes étaient pour notre plan d'opération un chiffre suffisant.

L'essentiel était de les maintenir le plus possible réunis, et un faible détachement de Romagnols, tirés de Saint-Marin, devait seul se détacher du gros de l'expédition pour attirer à lui toute l'attention de Lamoricière.

Il nous fallait éviter, à tout prix, une rencontre avec les troupes françaises qui occupaient Rome et Civita-Vecchia; aussi fut-il bien convenu que nous nous éloignerions le plus possible des points où nous aurions pu les rencontrer, et que dans le cas où une rencontre fortuite aurait eu lieu, le gros de notre expédition aurait filé rapidement dans une autre direction, laissant le détachement engagé s'expliquer comme il pourrait avec les Français.

Je ne mettais pas en doute que nos troupes ne pussent se concentrer et s'exercer en Toscane, avant d'entrer sur le territoire pontifical.

Peu initié encore au jeu des partis en Italie, je croyais que les

Piémontais soutiendraient et encourageraient de toutes manières notre expédition.

Mais Mazzini et Bertani me détrompèrent là-dessus.

Ils approuvèrent complétement le plan que je leur soumis, et nous ne différâmes plus d'opinion que sur un seul point.

Bertani, comme Mazzini, voulait que nos recrues se formassent, peu à peu, en petites bandes, qui se réuniraient les unes aux autres, tandis que je voulais former un corps compacte et uni de 4,000 hommes.

Ils se rendirent sans peine à la justesse de mes observations, et je doute qu'en Allemagne, deux hommes placés dans des situations aussi exceptionnelles que Mazzini et Bertani eussent fait d'aussi bonne grâce le sacrifice de leurs opinions.

Quant à réunir et à exercer nos troupes en Toscane, ils me déclarèrent l'un et l'autre que c'était tout simplement impossible.

Ils montrèrent une connaissance si approfondie des différents partis qui s'agitaient en Italie, des vues du gouvernement piémontais, que je dus me ranger sans hésiter à leur manière de voir.

Il ne nous restait donc plus que la possibilité de rassembler nos 4,000 hommes à Gênes, pour de là les embarquer, soit pour l'extrémité méridionale de la Toscane, soit même pour les États pontificaux.

Nous nous décidâmes, après bien des pourparlers, à choisir Montalto comme point de débarquement de l'expédition, et à porter à 6,000 le chiffre des hommes à embarquer, ne pouvant plus compter sur les recrues que nous aurions pu faire en Toscane.

Sur ces entrefaites arriva à Gênes le colonel Pianciani, qui, dès le mois de mai, avait déjà pensé à une expédition sur Rome. Ses projets différaient complétement des miens. Il était pour les petits détachements, se réunissant peu à peu, et formant enfin corps d'armée; tandis que j'étais partisan d'une force peu nombreuse, mais pourvue d'une grande force de cohésion et soumise à toutes les lois de la discipline.

Pianciani fut bientôt rallié à ma manière de voir. Il avait servi avec distinction en 1848 et 1849. Je le vis pour la première fois le 7 juillet, chez Mazzini; nous nous convînmes parfaitement, et je dus dès lors travailler avec lui.

Le mouvement populaire, en Toscane, prenait pendant ce temps une importance plus grande que celle que je lui avais assignée tout d'abord.

Un jeune homme de beaucoup d'espérance s'y était entièrement dévoué.

Giovanni Nicotera avait fait partie en 1857 de l'expédition de l'infortuné Pisacane, à Naples.

Fait prisonnier avec la plus grande partie des siens, il fut déporté avec ses compagnons dans l'île de Favignana. Il y resta jusqu'en 1860, époque à laquelle les Napolitains, lors de la reddition de Palerme, abandonnèrent aussitôt Favignana.

De retour en Toscane, Nicotera avait, peu de mois après, organisé, formé, armé un corps de 2,200 hommes, et les tenait tout prêts pour l'expédition de Rome.

Mais la pensée favorite des Toscans était, avant toute chose, la délivrance de Pérouse.

Nicotera lui-même était possédé de cette idée, et la caressait avec une extrême complaisance. Il voyait dans la prise de Pérouse le premier pas de sa carrière militaire.

Après bien des tâtonnements, des pourparlers, des conférences tenues tantôt chez Mazzini, tantôt chez Bertani, le plan de l'expédition de Rome fut enfin arrêté le 23 juillet.

En voici les principales dispositions :

Le gros des troupes débarquerait à l'embouchure de la Fiora, à Torre di Montalto, pour gagner, de là, Montefiascone, Viterbe, et, si les circonstances le permettaient, aller plus loin. Deux jours avant le débarquement, le détachement de Saint-Marin tenterait son mouvement, afin d'opérer une diversion favorable.

Les troupes de Toscane ne tenteraient leur coup de main sur Pérouse qu'après s'être bien assurées du débarquement du corps principal ; puis les Toscans et les Romagnols viendraient rallier le plus rapidement possible le gros de l'expédition.

En traçant le plan de campagne, nous pouvions aussi déterminer l'organisation de l'armée, en laissant les comités directeurs pourvoir à tous les détails.

Nous arrêtâmes donc qu'elle serait formée de six brigades, un état-major, un service d'intendance et un service de santé. Il ne fut pas question de justice militaire, par la bonne raison que rien n'avait été arrêté à ce sujet, et elle était tacitement abandonnée à l'adjudant général.

Chacune des six brigades portait le nom d'une ville ou d'une province italienne, et devait être formée de quatre bataillons d'infanterie, pourvus de leurs compagnies d'élite ou de chasseurs ; d'un certain nombre de guides à cheval, des troupes du génie, de l'artillerie, soit d'une manière permanente, soit selon les besoins du moment.

Les bataillons étaient composés, comme en Piémont, de quatre compagnies, et ils étaient très-faibles : ils ne comptaient que 300 à 320 hommes. — On avait préféré augmenter le nombre des bataillons, afin d'avoir un plus grand nombre de brigades, et d'en imposer par là à l'ennemi sur les forces véritables de l'expédition. Ce moyen avait déjà réussi en Sicile et il était bon à employer.

De plus, on donnait par là aux jeunes officiers de faciles commandements, et l'on avait des cadres tout prêts pour l'incorporation des jeunes soldats romains.

La brigade devait donc être de 1,200 à 1,300 hommes d'infanterie de ligne, chiffre normal.

Mais une seule brigade atteignit ce chiffre, et une autre brigade, celle de Nicotera, le dépassa de beaucoup.

On avait organisé 5 compagnies d'élite ou de chasseurs, au moment du départ de l'expédition, dont 3 de carabiniers génois (*carabinieri genovesi*), et 2 de chasseurs de Milan (*bersaglieri milanesi*) ; de plus, 1 bataillon de chasseurs de Bologne (*cacciatori di Bologna*) et 1 bataillon de chasseurs de la brigade de Nicotera.

Notre côté le plus défectueux était la cavalerie. Nous en avions fixé le chiffre à 120 chevaux environ, divisé en 2 escadrons de guides, de 60 chevaux chacun.

Le 1er escadron était attaché à l'état-major général ; le 2e devait être réparti entre les brigades, suivant leurs besoins respectifs.

La brigade de Nicotera avait son escadron de guides, fort de 30 chevaux, pour elle seule, et parfaitement en mesure de suffire à ses besoins.

Dans l'impossibilité de pouvoir embarquer des chevaux, faute de bâtiments de transport, nous nous résignâmes à organiser un petit corps de guides, qui ne serait monté que sur le territoire romain ; et par les intelligences que nous avions dans le pays, il nous était facile de nous procurer des chevaux à notre arrivée sur le territoire pontifical.

Nous décidâmes que les chevaux de l'état-major seraient seuls embarqués.

Notre artillerie devait être formée de deux batteries rayées, forte chacune de quatre pièces de 4, pouvant être, au besoin, portées aussi bien que traînées par nos bêtes de somme.

Les 8 pièces de canon furent coulées, au commencement d'août, à la fonderie d'Ansaldo, vaste établissement situé à Saint-Pierre d'Arena, près de Gênes.

Vers la même époque, nous avions déjà rassemblé les objets nécessaires au complément du matériel de six pièces, tels qu'affûts,

écouvillons, caissons, etc. etc., ainsi que le harnachement nécessaire.
Notre artillerie, y compris les hommes du train d'artillerie, comptait 180 hommes.
Les chevaux et les mulets nécessaires devaient nous être procurés soit par la voie des réquisitions, dès notre débarquement, soit provenir de la Toscane.
Il me paraissait indispensable d'avoir aussi un petit corps de troupes du génie. Deux compagnies de 60 hommes chacune me parurent suffisantes.
Un jeune architecte de Gênes se chargea de les former; et les commencements, je dois le dire, furent peu encourageants.
Les premiers enrôlés étaient de très-jeunes gens, sans force aucune, ne connaissant aucun métier, à l'exception toutefois de quelques bateliers qui, plus tard, nous rendirent même de bons services pour l'embarquement et le débarquement des troupes.
De plus, un conflit surgit dès l'origine sur le nom à leur donner. Je voulais les baptiser tout simplement : — compagnie du génie, ou compagnie des sapeurs, — afin de mettre ainsi leur emploi hors de cause.
Mazzini et d'autres furent d'un avis différent.
« Les volontaires, me dit-on, veulent se battre, et non pas élever des fortifications; en les enrôlant sous le nom de sapeurs du génie, vous les effrayerez avant même qu'ils soient enrôlés. »
Je répondis que le nom sous lequel ils seraient désignés m'était fort indifférent, pourvu que j'eusse au moment opportun les hommes qu'il me faudrait sous la main, pour jeter des ponts, etc. etc.
On proposa enfin le titre de chasseurs du génie (*cacciatori del genio*). Je l'adoptai, de guerre lasse, persuadé qu'on en ferait bientôt justice.
Le vieux colonel Tharrena, dont j'aurai bientôt à parler longuement, fit la très-judicieuse remarque que cette baroque dénomination prêterait à des plaisanteries sans fin, et qu'on pourrait bien dire qu'ils se mettraient à l'affût du génie sans l'attraper jamais.
Enfin un heureux hasard nous amena, au commencement du mois d'août, trois jeunes architectes de Milan, qui se chargèrent de former dans cette ville une véritable compagnie du génie, composée exclusivement d'artisans.
Nos architectes tinrent parole, et nous envoyèrent cette magnifique compagnie du génie qui, sous les ordres du capitaine Tessera et du brave lieutenant Gancarini, se couvrit de gloire en toute occasion.

Nous avions à la tête de l'administration le major Sani, un jeune avocat, qui dut sa position plutôt à des considérations politiques et à des amitiés particulières qu'à ses connaissances dans cette partie du service.

Le service de santé fut confié au docteur Gemelli, qui avait servi sous les ordres de Garibaldi en 1859, dans les chasseurs des Alpes, comme médecin militaire.

Praticien habile, faisant beaucoup avec peu, aussi brave soldat que bon compagnon, homme du monde, et cependant simple et bon, il sut gagner, en peu de temps, l'affection et les sympathies de tous ceux qui le connurent.

L'organisation de notre artillerie fut l'œuvre du lieutenant Torricelli, un des descendants de l'illustre physicien. — Ce jeune homme était aussi distingué par ses profondes connaissances dans tous les services de l'artillerie en particulier et des armes à feu en général, que par sa modestie et son dévouement à la chose publique. — L'équipement et l'habillement de nos troupes était aussi simplifié que possible.

Les corps formés par les différents comités, qui avaient présidé à leur création, nous furent envoyés tous habillés.

Ainsi le bataillon de Cattabene, les chasseurs de Bologne arrivèrent en tuniques bleues et retroussis verts, avec képis de même couleur.

Les carabiniers de Gênes, tuniques bleues, retroussis noirs, chapeaux noirs; les bersaglieri de Milan, blouse verte, pantalon de même couleur à passe-poils rouges, chapeaux noirs à plumes; les compagnies du génie, petites jaquettes et pantalons de coutil gris et chapeaux noirs.

La brigade de Nicotera portait la tunique et le pantalon en étoffe d'été de couleur gris-bleu, avec passe-poils rouges.

Les autres corps furent habillés comme le comportait l'état de nos magasins. Les 1re, 3e et 4e brigades portaient la jaquette et le pantalon de coutil.

La 2e brigade, de Parme, la blouse rouge.

La coiffure adoptée était le képi, dont la forme rappelait celui de l'armée française.

Nous cherchâmes, autant que possible, à introduire le plus de régularité entre les différents bataillons d'une même brigade.

La plus grande partie de nos soldats étaient armés de l'ancien fusil prussien, à percussion et à baïonnette.

Quelques corps avaient des armes rayées autrichiennes, trophées provenant de la bataille de Magenta.

Les carabiniers de Gênes étaient armés de carabines suisses et américaines, pour les 1re et 2e compagnies. La 3e avait des fusils rayés autrichiens.

Il est bien loin de ma pensée de regarder comme un avantage ces modèles d'armes si différents.

L'armée de Garibaldi, dans laquelle vint se fondre plus tard notre corps d'armée, en offrait encore une plus grande diversité.

Les signes distinctifs des différents grades étaient des plus simples :

Pour les sous-officiers, des galons sur les bras ; pour les officiers, des galons au képi.

Un galon pour le sous-lieutenant, 2 galons pour le lieutenant, 3 pour le capitaine ; le major, 4 ; le lieutenant-colonel, 3 en or et 2 en argent ; le colonel, 5.

L'infanterie portait le képi rouge à galon d'argent ; l'état-major et les guides, le képi amarante à bandeau noir et tresses d'or. — Les officiers d'état-major portaient, en grande tenue, le chapeau calabrais avec plumes ; et pour les colonels, il était bordé d'un galon d'or.

Tout l'état-major portait la chemise rouge de Garibaldi (*camiccia rossa*).

Il me paraît juste, maintenant que j'ai fait connaître tous les détails de notre expédition, de donner quelques chiffres sur les forces que pouvait nous opposer Lamoricière.

J'ai tout lieu de croire mes documents parfaitement exacts ; nos relations nous mettaient à même d'être parfaitement renseignés sur les forces qu'on pouvait nous opposer, et sur les mouvements qui seraient tentés par les différentes villes des États du pape pour se rallier à notre cause.

Les Piémontais ont écrasé plus tard l'armée de Lamoricière. — Nous ne pouvions pas le faire avec nos 9,000 hommes.

Mais il me sera facile de prouver que nous serions arrivés au même but que celui qu'ont atteint les 40,000 Piémontais (dans leur rôle de *Strangulator*).

Nous avions pour nous les populations romaines, et ces forces vives, que les Piémontais n'ont ni cherchées, ni trouvées, nous eussent appartenu sans réserve.

Nous avions eu tous les détails possibles sur l'effectif de l'armée papale, par un Français nommé F... qui avait quitté Lamoricière pour des raisons douteuses.

F... s'était adressé à Alexandre Dumas, et le grand romancier, sans prendre de longues informations, l'avait adressé tout droit à Bertani,

avec la légèreté habituelle avec laquelle il prodiguait ses recommandations.

F... fit sur moi la plus triste impression; je le jugeai au premier coup d'œil comme un mauvais sujet, et lorsque Bertani me proposa de le comprendre parmi les officiers d'état-major, je crus de mon devoir de refuser.

Bertani me répliqua qu'il avait donné sa parole à Dumas, tout en convenant que j'avais raison; et il finit par me dire de comprendre F... parmi nous, tout en le mettant dans l'impossibilité de nous nuire et en tâchant de tirer de lui tout ce qu'on pourrait.

— C'est la guerre! — disent les Français, que ce triste individu pouvait revendiquer comme compatriotes.

Je ne pouvais me défendre d'une pénible impression en voyant ce transfuge, qui avait abandonné son drapeau sous le feu de l'ennemi, c'était le cas de le dire, me donner un *rapport écrit* sur la situation de l'armée papale.

J'avoue que je me fis scrupule d'en prendre connaissance tout d'abord. Mais Pianciani se railla de moi, et me rappela le vieil adage de Philippe sur la délation et les délateurs.

Chose singulière! le rapport de F... ne se trouvait pas seulement en parfaite concordance avec les renseignements que nous pouvions avoir d'autre part, mais il était identique à celui que Lamoricière publia plus tard sur sa situation.

Je vais citer quelques chiffres du rapport de F... sur l'armée papale :

L'armée comptait 5,000 à 6,000 gendarmes, répartis, par petites sections, dans les trois légations de Rome, d'Urbin et des Marches.

Il était question d'en mobiliser une partie, et, en bien comptant, on arriverait à peine à en former un détachement de 500 hommes.

L'artillerie était forte de 600 hommes, et une section d'artillerie étrangère. On louait sa discipline; personne ne parlait de son instruction. Si les batteries avaient été au complet, l'armée papale aurait pu nous opposer 34 bouches à feu, et eût été quatre fois supérieure à la nôtre.

Mais il n'y avait en réalité que douze pièces d'attelées (pièces de 8, de 12, obusiers et deux canons rayés), et pouvant figurer à peu près comme artillerie de campagne. Les autres canons et caissons étaient traînés (quand ils l'étaient) par des chevaux et des bœufs de réquisition.

Les munitions manquaient totalement pour les canons rayés, à l'exception de quelques coups d'essai.

Pour les autres bouches à feu, il y avait, à la fin de juillet, 1,000 coups de prêts. — Nous en avions tout autant dès le commencement de la campagne, et chaque semaine, nous pouvions en tenir le même nombre de Gênes.

L'infanterie de ligne comprenait :

2 bataillons de chasseurs romains,
1 bataillon d'Irlandais de Saint-Patrick,
1 bataillon franco-belge,
2 bataillons autrichiens,
2 régiments étrangers (Suisses),
2 régiments romains d'infanterie de ligne.

Les chasseurs romains, forts de 1,500 hommes, avaient été considérés et traités comme troupe d'élite.

Ils avaient été choisis avec soin, et l'on pouvait espérer qu'ils se battraient « un peu ».

Le bataillon irlandais, fort de 1,000 hommes environ, était compté pour *rien*, tant ce ramassis d'ivrognes et de pauvres diables dupés inspirait peu de confiance.

Ils ne s'occupaient que de la manière dont ils pourraient repartir.

Les trois bataillons de chasseurs étrangers (franco-belge et autrichiens) comptaient, à la fin de juillet, 1,800 hommes, au lieu de 3,300 qu'ils auraient dû avoir.

Les soldats étaient braves, mais peu exercés.

Les bataillons autrichiens étaient commandés par les officiers qui les avaient amenés, et ils étaient assez bien tenus.

La désertion était à l'ordre du jour dans les deux régiments étrangers ou suisses, qui, à la fin de juillet, étaient encore de 4,000 hommes.

Il était difficile de prévoir combien il pourrait rester, trois semaines ou un mois après, de l'effectif de ces régiments, avec une telle manière d'agir; mais on était fondé à croire que le petit nombre de soldats restés fidèles à leur drapeau se battraient « peut-être ».

Quant aux deux régiments italiens, forts de 4,000 hommes, on ne pouvait leur faire l'honneur de les prendre pour des adversaires sérieux, puisque, *dans aucun cas*, ils ne se seraient battus contre nous.

L'armement de toute l'infanterie, y compris les bataillons de chasseurs, était misérable. Pas d'armes rayées; 50 cartouches par homme, et le chiffre total de celles qui restaient en magasin n'était

que de 360,000, c'est-à-dire 30 par homme, en comptant 12,000 hommes d'infanterie.

La cavalerie comprenait :

300 dragons,
80 chevau-légers,
50 guides.

Les seuls guides était complétement montés. Pour les chevau-légers, il n'y en avait que 20, et 200 dragons.

Donc la cavalerie *montée*, ou, pour mieux dire, la véritable cavalerie n'était que de 270 hommes. Personne ne mettait en doute qu'elle ne se battît bien.

Le génie comptait 43 hommes,

Le matériel de l'artillerie et du génie manquait totalement. Nous avons su de quelle manière les batteries étaient attelées; personne ne sera surpris de voir qu'il n'existait pas de trace d'un parc d'artillerie de réserve.

Le service des vivres n'existait pas davantage; quant à celui de l'ambulance, on avait fait presque autant que rien.

Telle était la véritable situation de l'armée de Lamoricière.

Nous pensons être les premiers à faire connaître au public la vérité de ces grandes questions, et tout autre renseignement doit être considéré comme faux.

Il sera facile, du reste, à ceux qui veulent juger et comparer, de voir nos allégations confirmées et par les rapports de Lamoricière et par ceux des Piémontais.

Nous dirons donc, pour nous résumer, que l'armée de Lamoricière pouvait compter 18,000 hommes, qui, à coup sûr, n'augmenteraient pas, mais pouvaient diminuer beancoup.

De ces 18,000 hommes, il faut d'abord retrancher 6,000 hommes nécessaires au maintien de la police dans les États romains. 12,000 hommes restent donc, desquels il faut en défalquer 5,000 comme déserteurs et non-combattants. Qui donc pourrait taxer de folie l'attaque d'une armée placée dans de telles conditions, par un corps d'élite de 9,000 hommes, ou même de 6,000 hommes, formé de volontaires italiens, soutenus par 6 à 8 pièces de canons rayés et bien approvisionnées? La victoire ne pouvait être douteuse dans de telles conditions.

Restait à deviner les intentions particulières de Lamoricière qui, quelque capable qu'il fût, était toujours un général sans armée.

Deux opinions étaient en présence.

Mazzini disait : « Lamoricière est très-porté à diviser ses troupes ; il les éparpille suivant les moindres mouvements de ses adversaires. Il sera facile, en saisissant l'instant favorable, de l'obliger à une dispersion de ses forces, qui aura pour nous les meilleurs résultats. »

Le colonel Charras, qui avait, comme Lamoricière, été en Afrique, exprimait une opinion contraire : « Je sais, disait-il, comment va agir Lamoricière. Si vous vous placez à sa portée, il réunira toutes les forces qu'il aura de disponibles et les jettera sur un même point. Lui-même sera au premier rang des tirailleurs, et le plus heureux pour nous serait d'avoir quelques adroits tireurs qui le fissent disparaître à la première rencontre. »

Pour ma part, je ne mettais pas en doute que Lamoricière ne s'exposât au feu en simple tirailleur, ainsi que le disait Charras ; mais, d'un autre côté, les objections de Mazzini me paraissaient mieux fondées et devoir reposer sur une base plus réelle.

Mais je me suis assez étendu sur notre plan d'opérations, et je vais m'occuper un peu de la question, non moins importante, du commandement de l'expédition.

III

J'ai dit dans un précédent chapitre que, pour moi, la question du commandement de notre expédition était une question accessoire. — En effet, n'avions-nous pas été formés et organisés au nom et sur l'ordre même de Garibaldi? — Il n'était donc pas impossible qu'il prît lui-même, tout au moins pour les premiers jours, le commandement en chef, ou qu'il nous donnât pour le remplacer un des hommes dévoués qui l'entouraient, tels que Cosenz ou Medici. Dès lors, tout était bien. Quant aux détails mêmes de l'expédition, je me flattais d'y pourvoir par moi-même.

Le plus important et le plus pressé, c'était d'avoir un nom à mettre en avant.

Je me trompais également en pensant que Garibaldi approuvait complétement notre expédition, dans son but et dans ses moyens.

La vérité était que Garibaldi était loin d'avoir en Sicile les forces qu'on lui attribuait : je donnerai des chiffres à l'appui de cette assertion. Il voulait bien qu'on tentât une petite expédition sur le terri-

toire romain, mais seulement comme diversion, et avec des moyens peu considérables.

Par sa position même et son désir de passer en terre ferme dans le royaume de Naples, il devait préférer de beaucoup rallier à lui la plus grande partie de nos troupes, que de les voir aller guerroyer pour leur propre compte dans les États de l'Église.

Pianciani s'était donné beaucoup de mal lors de son premier séjour en Italie, au printemps de 1860, pour trouver un chef à l'expédition romaine.

Medici, qui préparait dans ce moment même l'expédition de Sicile, refusa, peut-être par modestie.

Il voulait commander sous les ordres de Garibaldi, et non autrement.

Ulloa mettait en première ligne une expédition dans les provinces du royaume de Naples, au-dessus de toutes celles qu'on aurait pu tenter sur d'autres points de l'Italie; et l'on se rappelle la conduite de cet ambitieux, après que François II eut promulgué sa constitution.

Cosenz pensait comme Medici; Sacchi également.

Morandi était malade.

Brignone, un général piémontais recommandé par Garibaldi lui-même, ne fut pas autorisé à quitter l'armée sarde.

On vint à penser enfin au colonel Charras. Je fus consulté également à ce sujet. J'ai développé précédemment les motifs qui m'éloignaient de la pensée de voir un étranger prendre le commandement d'une expédition italienne; à part ces raisons générales, je n'avais rien contre la nomination de Charras.

Si les Italiens voulaient avoir un Français à leur tête, cela, au bout du compte, devait m'être assez indifférent.

Au reste, je ne pensais pas que Charras acceptât.

Il me semblait presque impossible qu'il acceptât la lutte contre un de ses anciens compagnons d'armes; et je ne pouvais admettre qu'il fût dévoré d'impatience de se mesurer avec lui, dans ce duel d'un nouveau genre.

D'un autre côté, on disait que Charras aurait manifesté sa répugnance à servir en sous-ordre sous le commandement supérieur de Garibaldi.

Or, notre expédition ne pouvait avoir lieu que par le patronage avéré et officiel de Garibaldi.

J'étais fort peu sensible « à la bonne plaisanterie », comme on disait, de voir les deux républicains français s'entre-dévorer en Italie.

Charras, mandé de toutes parts, arriva à Gênes,

Le résultat de toutes les conférences qui eurent lieu fut celui que j'avais prévu à l'avance. Charras refusa. « Il ne doutait pas, dit-il, que les volontaires qui étaient rassemblés ne fussent appelés à opérer de grandes choses, mais il n'était point connu d'eux, ne parlait pas leur langue et la comprenait à peine; et cet obstacle, qui, pour une armée régulière, serait peu de chose, était d'une importance extrême pour un corps de volontaires, puisqu'il privait son commandant de parler et d'agir par lui-même. »

Les raisons données par Charras étaient, comme on le voit, très-plausibles. Mais le temps passait, les comités se plaignaient et écrivaient qu'ils ne savaient que faire pour maintenir les volontaires sous les armes. — Enfin, Bertani offrit le commandement à Pianciani, qui l'accepta après quelques hésitations.

Cette grande question était donc enfin décidée. On a prétendu que Bertani n'avait pas été éloigné de garder ce commandement pour lui-même, et qu'à ce sujet il fit même tout exprès le voyage de Sicile, pour se faire donner, par Garibaldi, le commandement en chef de l'expédition de Rome.

Je ne serais pas éloigné, par tout ce que j'ai vu, de me rallier à la même pensée.

Nous trouvant un soir chez Mazzini, alors que cette question était vivement débattue, Mazzini se prit à dire :

— Mais est-il donc indispensable que vous ayez un commandant supérieur ? Ne pourrait-on former un comité dirigeant, composé de Pianciani, Rüstow et — (j'ai oublié le nom du troisième) ?

— Certes non ! m'écriai-je; il faut que nous ayons un commandant en chef qui réunisse en lui le pouvoir et l'autorité. Des décisions ne sont rien là où il faut des ordres, et je préfère un général médiocre aux meilleurs avis du conseil aulique.

Là-dessus, Mazzini se mit à rire et reprit :

— Vous voyez que Rüstow est un monarchiste incorrigible. Il faudra que nous en passions par son commandant en chef.

— Brisons-là, répliqua Bertani; j'en prendrai moi-même le commandement !

Dans le premier moment je pris ceci pour une plaisanterie, et je ne pus m'empêcher de dire : — C'est impossible.

Un regard de Bertani, qui suivit mon exclamation, m'apprit que ce projet était beaucoup plus sérieux que je ne l'avais pensé.

Je dois motiver ici, en quelques lignes, pourquoi je jugeais Bertani impossible comme commandant en chef.

Je ne suis pas un soldat pédant qui croit qu'il n'est point de salut hors de l'uniforme. Bien loin de là. Mais il faut cependant une somme de connaissances spéciales que Bertani était bien loin de posséder.

Il manquait même du sens militaire et il n'avait qu'un immense besoin de domination. Je l'avais déjà constaté, et je dus plus tard en faire, à mes dépens malheureusement, la triste expérience.

Au surplus, il y avait encore bien d'autres raisons que celle-là.

Nous avions à lutter contre une masse de difficultés : il n'était pas nécessaire de les augmenter encore en nous aliénant l'opinion publique, dont nous avions tant besoin, et cette force nous eût manqué si nous avions prêté à rire.

Et n'eussions-nous pas été ridicules, en ayant pour commandant en chef un docteur en médecine !

Je suis bien loin de vouloir diminuer les mérites de Bertani dans la cause italienne. Mais c'est justement parce que je crois lui rendre pleinement la justice qui lui est due, que je crois de mon devoir de m'élever contre des tendances qui deviendraient funestes. — Et je dirai ici la vérité en *tout* et pour *tous*.

La plupart des personnes desquelles j'ai parlé vivent encore; dès lors, rien de plus facile que d'obtenir de moi une rectification lorsque, en dépit de tous mes efforts pour arriver à la vérité, des erreurs me sont signalées.

IV

Ce fut vers la fin de juillet que le ministère piémontais sembla devenir favorable à notre expédition, et cessa de lui susciter des obstacles.

Farini parut même à Gênes pour s'entendre avec Bertani.

« Le ministère, lui dit-il, ne s'oppose pas à votre expédition, mais il exige que vous vous soumettiez à quelques formalités, qui auraient pour objet d'éloigner du pouvoir tout soupçon de complicité. »

Si Bertani y consentait, tout était bien. Sinon, les ministres étaient résolus à demander au roi les mesures les plus sévères et les plus rigoureuses contre le comité de Gênes et les rassemblements de volontaires. Dans le cas où le roi ne souscrirait pas, le ministère était résolu à se retirer.

Après bien des pourparlers, Bertani signa une convention, dont voici les points principaux :

Les troupes de notre expédition, qui devaient débarquer à Montalto, débarqueraient où bon leur semblerait, à la condition toutefois de faire voile d'abord vers un port de Sicile.

Les corps ne seraient pas réunis au complet à Gênes ou sur tout autre point d'embarquement; mais de faibles détachements seraient embarqués sur un ou deux vaisseaux au plus, partant de Gênes ou d'un autre port. — En revanche, nous étions autorisés à réunir toutes les troupes de l'expédition dans un port de l'île de Sardaigne, avant de nous diriger vers la Sicile et, de préférence, dans le voisinage immédiat de la baie de Terranova.

Nous ne pouvions embarquer des armes sur les bâtiments portant des volontaires.

En échange de ces concessions, Farini nous promit toutes les facilités possibles pour notre expédition, facilités d'enrôlement et de recrutement, *gratuité* des chemins de fer et des télégraphes appartenant à l'État, avec privilége pour nos dépêches, qui seraient traitées comme dépêches de l'État, et enfin, une somme importante, avancée pour le compte de la Sicile.

Bertani stipula cette dernière clause en premier lieu, car il s'était fait dans nos caisses un vide qui paralysait l'accomplissement des choses les plus urgentes.

Pianciani, toujours porté à voir les choses d'un mauvais côté, fut très-mécontent de cette convention et prétendit que tout avait été calculé de manière à nous éloigner de plus en plus du but que nous cherchions à atteindre.

Bertani se décida à passer en Sicile, pour conférer directement avec Garibaldi et obtenir de lui qu'il se mît pour quelques jours à la tête de notre expédition. Il espérait étudier ainsi la clause qui nous obligeait à nous rendre d'abord en Sicile, au lieu de nous diriger immédiatement vers les États de l'Église.

Il quitta donc Gênes le 5 août, laissant à Pianciani, avec des instructions détaillées, la responsabilité de tout ce qui pouvait survenir.

Tous ces incidents, grossis, augmentés et commentés, avaient jeté, on le croira sans peine, beaucoup d'inquiétude au sein des comités et parmi les volontaires.

Beaucoup d'officiers ne voulaient prendre part à l'expédition qu'autant qu'elle serait dirigée vers les États romains, et parlaient déjà de se retirer.

La politique vint encore embrouiller des éléments si complexes par eux-mêmes.

Il était question d'une révolution de palais, qui substituerait à François II un autre prince de la maison de Bourbon, lequel prendrait la régence du gouvernement de Naples, sous le sceptre de Victor-Emmanuel.

Dès lors, notre apparition en Sicile devenait inutile, et nous pouvions être immédiatement dirigés sur les États romains.

Quoi qu'il en soit, nous travaillions avec ardeur en mettant à profit toutes les concessions qu'on nous avait faites, et nous nous occupions de la concentration de nos troupes, et non plus seulement de leur organisation.

Tous les hommes compétents se figureront sans peine quelle tâche était la nôtre, en présence des résultats qu'il nous fallait obtenir. Je vais en citer un exemple.

Il nous manquait des cartes des États romains. Nous n'en avions qu'une seule, qui était la grande et très-bonne carte dressée par l'état-major autrichien, et il nous était complétement impossible de nous en procurer un second exemplaire.

Il nous manquait des dessinateurs capables de la reproduire exactement, et il ne fallait pas penser à la lithographie.

J'eus l'idée de faire reproduire par la photographie le nombre d'exemplaires qui nous était nécessaire : il en fallait douze.

De Boni s'intéressa vivement à ce projet, mais un photographe, consulté chez Bertani, déclara que c'était impossible.

Un heureux hasard me conduisit chez M. Lanyer, photographe français, établi près du théâtre de Charles-Félix.

Je lui communiquai mon idée : il n'y trouva pas d'objections sérieuses.

Dès lors, ce n'était plus qu'une question d'argent, et il me promit de nous établir des prix aussi réduits que possible.

L'appareil photographique ne permettant pas de reproduire la carte autrichienne par feuille complète, il fallut aviser.

La feuille étant pliée en petit in-quarto, ou en six parties, et la carte comprenant 16 feuilles, il s'agissait donc, comme on voit, de 1,152 opérations photographiques.

Lanyer demanda 2,000 fr. — Bertani se récria sur ce chiffre, quoique je lui fisse observer que des cartes autrichiennes (qu'il nous était impossible de nous procurer) nous eussent coûté davantage.

Aucun autre photographe ne nous ayant fait des conditions aussi avantageuses, nous conclûmes avec Lanyer ; et au moment de notre départ, nous avions déjà 9 feuilles complètes, à 12 exemplaires chacune, des 16 feuilles de la carte générale.

Les autres feuilles devaient nous être livrées à peu de jours de là.

Je crois que c'est la première fois que la photographie a été employée à la reproduction de cartes militaires, et les cartes que M. Lanyer nous a livrées témoignent du succès obtenu.

Je n'ai rien dit encore du chapitre des distractions.

Pour moi, je trouvai tout mon plaisir dans mon travail, tant je m'étais identifié avec lui.

Une seule fois, de Boni m'entraîna au théâtre Doria, où l'on donnait précisément le fameux ballet : *Sbarco di Garibaldi* (le Débarquement de Garibaldi à Marsala).

J'avoue qu'il me parut surprenant de voir ce fait mémorable de l'histoire d'Italie, accompli d'hier, accommodé en ballet et mis sur les planches.

Je dois reconnaître, toutefois, que les soldats napolitains étaient mis à mort, à Marsala, de la façon la plus élégante par les danseurs du corps de ballet, qui représentaient une nombreuse troupe d'insurgés et qui maniaient leurs petits fusils d'une manière tout à fait correcte, en y mêlant les plus jolis entrechats du monde.

Nicotera, dans son cachot de Favignana, dansait un fort bon solo autour de la cruche qui devait servir à étancher sa soif, et faisait résonner ses chaînes si bien en mesure, que c'était plaisir de l'entendre.

Garibaldi fut le seul qui s'abstint de danser, et je ne pus me former une idée de son talent chorégraphique.

Le soir, d'ordinaire, on allait passer une heure ou deux à la *Concordia*, où chacun retrouvait des amis et des connaissances.

L'époque de notre départ de Gênes approchait. Le 2 août, je passai l'inspection de tout notre matériel et de toutes nos armes, dont la majeure partie était restée sur les vaisseaux qui nous les avaient apportées d'Angleterre.

Le dimanche 5 août, à sept heures du matin, la première brigade était en ligne à l'*Aqua sola*, prête à être inspectée par moi.

Elle était presque au complet : tous les officiers présents, de bons sous-officiers ; un bataillon de création nouvelle fut reconnu pendant l'inspection.

Un grand nombre de curieux s'étaient rassemblés autour de nous, malgré l'heure peu avancée.

Je trouvai dans les rangs de nos bataillons un grand nombre de très-jeunes garçons. Il me semblait presque impossible qu'ils pussent supporter les fatigues de la campagne, et je dois leur rendre ici cette justice,

qu'ils ont été toujours prêts, toujours contents, et qu'ils ont vraiment accompli des merveilles.

Nous avions fixé à dix-huit ans la limite d'âge pour les enrôlements. Toutes les fois que je demandais à une de nos recrues quel était son âge, me paraissant trop jeune ou trop frêle, on me répondait toujours dix-huit ans, en accompagnant cette réponse d'un malicieux sourire, et le pédant le plus réfractaire eût été désarmé par l'air de gaieté et l'entrain de toute cette jeunesse.

La brigade devait se rendre dans la même journée à un ancien couvent abandonné, non loin de Saint-Pierre d'Arena, afin d'attendre là le moment de son embarquement, et de s'exercer encore au maniement des armes sans attirer l'attention des Génois.

Le 6 août, une partie de la 2e brigade (de Parme) s'embarqua à la Spezzia pour se réunir plus tard à nos autres troupes.

Le 7 août, je visitai, avec Pianciani, le camp de la 1re brigade, qui s'embarquait cette même nuit sur le *Torino*.

Nous attendions également une partie de la 3e brigade (Milano), qui devait cette même nuit s'embarquer sur d'autres bâtiments de transport.

Une dépêche télégraphique nous prévint que les troupes n'arriveraient pas avant deux heures du matin. Nos hommes arrivèrent effectivement à cette heure à Saint-Pierre d'Arena, et à leur grand étonnement, en quittant la gare, où nous les avions formés en deux bataillons, ils durent s'embarquer immédiatement.

Je pus enfin, vers cinq heures du matin, rentrer à mon hôtel, au moment où l'aube blanchissait, et goûter quelques instants de repos.

V

La plus grande partie de nos troupes devait déjà avoir atteint Terranova, lorsque, le 13 août, nous pûmes enfin nous embarquer pour aller les rejoindre. Je dis nous, c'est-à-dire l'état-major ; de plus six compagnies de la 4e brigade, les deux compagnies de chasseurs milanais et la compagnie du génie formée à Milan.

Nous avions d'autant moins de temps à perdre, que nous avions reçu, le 12, un message de Garibaldi, daté du 30 juillet et adressé à Bertani.

Il lui disait par cette lettre :

« Cher Bertani, j'espère être avant le 15 août dans le royaume de
» Naples. Cherchez à me faire parvenir avant cette époque, et par tous
» les moyens possibles, des armes à Messine ou à Torre di Faro.

» Quant aux expéditions à faire dans les États romains et sur le
» territoire de Naples, menez-les vigoureusement.

» Tout à vous.

» G. Garibaldi. »

Comment cette lettre avait-elle éprouvé un si grand retard?

Près de quinze jours s'étaient écoulés depuis qu'elle avait été écrite.

Il y avait eu là évidemment une manœuvre.

Mauro Machi et Joseph Brambilla, que Bertani avait laissés à Gênes, avaient l'ouverture de toutes ses dépêches, et les faisaient passer à Pianciani.

Le 12 août, mon ordonnance s'occupa de mes bagages, qui consistaient en quelques hardes et, pour réserve, une chemise rouge.

Ma bibliothèque se composait d'un Nouveau Testament et d'un livre de Psaumes, présents de ma femme au moment de notre séparation.

Toutes les archives de l'état-major général étaient renfermées dans un porte-manteau, ainsi que nos cartes et nos fournitures de bureau.

Le 13 août, à cinq heures du matin, nous nous embarquions à bord du *Byzantin*, vapeur de commerce français. A neuf heures, toutes nos troupes étaient à bord et le *Byzantin* levait l'ancre.

A peine Pianciani avait-il été à bord, qu'il fut pris du mal de mer. Je dus prendre le commandement supérieur, pourvoir à l'installation de nos troupes et m'occuper d'une foule de détails.

Le ciel était d'une sérénité magnifique et la mer unie comme une glace.

Le 14, au soir, nous approchions du but de notre voyage. Toutes les longues-vues étaient braquées à l'horizon; la côte de l'île de Sardaigne s'étendait devant nous, plate et nue, comme la côte de la Poméranie et du Holstein dans la Baltique. Nous avions seulement au-dessus de nous le ciel de l'Italie, et de hautes montagnes à l'horizon.

Pas un seul de nos navires n'était en vue, et nous sondions en vain de nos regards les profondeurs de l'horizon.

Après avoir tenu conseil entre nous, nous convînmes de prendre pied à Terranova et d'y chercher des nouvelles de nos bâtiments.

Le capitaine Bonnefoye, commandant du *Byzantin*, fit mettre la grande chaloupe à la mer: Pianciani, moi, Ronchetti, Gnecco, aide de camp

de Pianciani, et un commissaire des guerres y descendîmes; le second du *Byzantin* se mit au gouvernail, quatre vigoureux matelots prirent les rames, et nous nous éloignâmes rapidement du *Byzantin*.

Devant nous un silence de mort, la côte nue et déserte, Terranova à peu de distance, dominée par son clocher lourd et cassé, comme une église de Poméranie; pas une barque! pas la moindre apparence de vie!

Enfin, une barque se détacha du quai de Terranova et se dirigea vers le *Byzantin*. — Nous l'accostâmes et nous y trouvâmes un officier des tirailleurs génois. Nous revînmes avec lui à Terranova, et il nous conduisit chez le syndic de l'endroit. On nous raconta que quelques officiers et soldats avaient obtenu l'autorisation de se rendre à terre. Lorsqu'ils voulurent se rembarquer, les vaisseaux avaient disparu.

La division s'était glissée parmi nos troupes, les vivres avaient manqué ou n'avaient pas été en suffisante quantité.

Les chefs de brigade n'avaient pas montré toute la fermeté nécessaire; des intrigues piémontaises s'en étaient mêlées, et les vaisseaux étaient repartis en se dirigeant vers le sud.

Terranova était très-calme à notre arrivée; je vis là, pour la première fois, les habitants de l'île, remarquables par leurs belles figures bronzées, leurs cheveux bouclés retenus par une résille. Ils étaient vêtus d'une jaquette noire serrée à la ceinture, de longs pantalons bouffants, et portaient des guêtres blanches ou noires.

Les *E viva!* ne manquaient pas; mais la population était fort calme et bien éloignée des tumultueuses protestations des Siciliens ou des Napolitains.

Ronchetti, animé par quelques verres de vin vieux qu'il avait bu chez le syndic, se mit à haranguer la foule au moment de notre départ.

Il parla de Garibaldi, de la gloire de combattre et de vaincre sous ce chef glorieux, pour l'indépendance et l'unité de l'Italie.

Les *E viva!* retentirent de plus belle; peu à peu, les yeux s'animèrent et plusieurs jeunes gens, ne prenant que le temps de rassembler quelques hardes, coururent rejoindre nos hommes et gagner avec eux les barques qui allaient les reconduire au *Byzantin*.

A huit heures, nous étions de retour à bord du bâtiment, et après avoir pris des vivres frais, veillé à l'installation de nos hommes, nous nous dirigeâmes vers Cagliari.

CHARLES DE ROBERTSAU.

(*Traduit de l'allemand.*) (*La suite à un prochain numéro.*)

VIE DE FIBEL[1]

AUTEUR DU FIBEL BIENRODIEN

XXIII

CHAPITRE DES LANTERNES. — OUVERTURE DES SÉANCES

Rien n'avait transpiré de tous ces projets auprès des femmes de la maison, lorsque le dimanche suivant, la savante assemblée (l'Académie biographique) se réunit, assistée de Fibel, dans la Fibelerie, pour y tenir sa première séance.

— Peut-être, en lisant ce qui va suivre, la postérité s'étonnera-t-elle de toutes ces prédictions faites en présence de Fibel, de tous ces éloges prononcés de son vivant. Mais je demanderai à cette postérité si de plus grands personnages ne se sont pas plu aussi à s'enfermer vivants dans le temple de la Gloire, à s'enterrer vivants sur des autels fumant d'encens? Ciel! que d'éloges ont à supporter les bons princes — et même les mauvais! Pourtant ils les ont toujours endurés bravement, et ne se sont pas fâchés lorsque des corporations entières venaient leur jeter leurs louanges en pleine figure et les placer, comme des Gargantuas, sur des trônes gigantesques; prédisant à un Charles le Chauve une splendide chevelure, à un Jean Sans terre la possession de l'Europe.

Du reste, l'exagération des éloges est bonne et convenable quand le prince n'en mérite que de faibles. — Les Grecs permirent d'abord aux athlètes des jeux Olympiques, quand ils étaient trois fois vainqueurs,

[1] Voir la *Revue germanique* des 15 mars, 1er et 15 avril.

de se faire élever une statue (*iconique*) qui les représentait tels qu'ils étaient ; plus tard les athlètes, après une seule victoire, se firent représenter plus grands et plus beaux qu'ils n'étaient.

Les courtisans et les journalistes montrent donc un goût grec parfait, quand ils font d'un prince qui a à peine vaincu une fois des portraits plus beaux et plus nobles que le modèle ; et le prince lui-même, quand il a le goût grec, consent à cet embellissement. Mais un prince-héros qui a vaincu trois fois et plus — sur le champ de bataille, dans son cabinet ou ailleurs — ne demande qu'une statue fidèle (*iconique*). Aux exagérations de ses courtisans et de ses journalistes, il a le droit de répondre en courroux : « Quoi ! vous me flattez, comme si je n'avais rien fait ? Allez, chiens ! Vous léchez, mais ce ne sont pas les blessures de Lazare que vous guérissez ; vous ne faites que baver sur les plaies de l'hydropisie ! »

Revenons à Fibel. Le dimanche après le dîner, toute l'Académie se rendit à la Fibclerie. Le magister se plaça devant le casier de compositeur représentant la chaire ; les deux académiciens Fuhrmann et Pompier s'assirent en face de lui. Le collègue défunt se posta habilement de manière à leur tourner le dos : d'abord, parce qu'un dos joue assez bien la nature morte ; puis, parce qu'il pouvait ainsi, faisant face au mur, conserver sa modestie au milieu de ces éloges extraordinaires reçus de son vivant :

Pelz commença ainsi :

« Honorable et docte assemblée !

» Le but de notre réunion est de recueillir peu à peu les matériaux de la biographie de feu notre président et collègue, et de la livrer ensuite imprimée à l'univers. Dans sa vie hebdomadaire, il n'y a pas une anecdote, quelque mauvaise qu'elle soit, qui ne mérite de figurer dans le compte rendu du dimanche.

» Avant d'aborder cette biographie, il sera bon de faire d'avance un éloge rapide et général du défunt : car ce serait folie que d'écrire une vie où il n'y aurait rien. Sa qualité de défunt ne serait pas un titre suffisant aux éloges, en dépit du proverbe : *De mortuis nil nisi bene* (Ne dis que du bien des morts). Toute l'histoire est le contre-pied de ce proverbe creux et vide. Il n'est vrai que dans ce sens : « Ami intime d'un défunt, témoin de sa vie, garde-toi de dire sur son compte les choses mauvaises que tu es seul à connaître.

» Mais nous avons d'autres raisons meilleures que celle-là pour faire l'éloge du défunt.

» Il a fait l'A b c d!

» Si l'on songe à ce que sont les lettres, si l'on pense que leur découverte a immortalisé un Cadmus, que Fibel les a conservées—et la conservation est une seconde création, *conservatio altera creatio;* — si l'on a seulement lu que les noms d'hommes insignifiants sont arrivés à la postérité, rien que parce qu'ils avaient ajouté quelques lettres aux lettres déjà existantes; celui d'Évandre, par exemple, qui importa des Grecs chez les Romains les lettres h, r, q, x, y, z [1]; — si l'on réfléchit que pas un savant, pas une langue ne peut outre-passer ces vingt-quatre lettres, qu'elles sont la science des sciences, qu'elles forment cette langue universelle si longtemps cherchée qui permet d'entendre non-seulement toutes les langes existantes, mais des milliers de langues inconnues, puisque vingt-quatre lettres peuvent former 1391,724,288, 887,252,999,425,128,493,402,200 combinaisons [2]; — si, par toutes ces considérations, on s'explique pourquoi cette union de vingt-quatre états [3] a été de tout temps si estimée, que Dieu (suivant le Talmud) la créa le vendredi soir, la veille du premier sabbat, en même temps que la bouche de l'ânesse de Béléam, avec laquelle elle est restée toujours liée d'amitié particulière en qualité de contemporaine; — si l'on ajoute que le marchand, cet animal arithméticien qui attache plus de prix aux chiffres que Pythagore lui-même, a pourtant plus de confiance dans les lettres, et écrit au-dessous de chaque total la somme en toutes lettres comme garantie; — si — dis-je — on suppute et additionne tous ces faits, on aura de la peine à se soustraire à cette question : « Qu'y a-t-il de plus grand que Fibel? »

» Et pourtant, à cet interrogateur mis hors de lui-même, je puis répondre : « Fibel même est le plus grand. » Car à ce premier sommet il a su en superposer un autre, deux autres; et dans l'A b c d, il est cent choses à la fois. — Pourquoi toutes ces statues dressées en Saxe, Franconie, Voigtland, en l'honneur du défunt, sinon parce qu'il a été non-seulement prosaïste, mais poëte, — non-seulement poëte, mais graveur, coloriste, naturaliste et le reste?

» Comme les grands poëtes épiques, le défunt a partagé la partie poétique de son œuvre en vingt-quatre chants ou distiques. Du reste le nombre des lettres ne lui permettait pas de faire autrement. — Quel

[1] *Isidor.*, II. *Etym.*, c. 4. (*Note de l'auteur.*)
[2] D'après d'Alembert. (*Idem.*)
[3] Allusion à l'union postérieure des vingt états de Bahrdt. (*Idem.*)

humaniste distingué serait l'homme qui pourrait séparer et trier critiquement les différents modes de poésies entre lesquels notre poëte va voltigeant! Tantôt c'est de la poésie comique : « Xantippe était une méchante p..... » — « Dix fois dix font cent. » Tantôt de la poésie didactique : « Le moine est astreint à prier. » — « Gardez-vous de piquer avec les couteaux. » Tantôt élégiaque : « Dieu nous garde du Dragon. » — « La civière nous délivre de tous les maux. » — Tantôt lyrique : « La maison du hérisson est pleine de piquants. » — « J'aime les baies de coqueret. » — La majeure partie des chants ne sont que de la poésie épique.

» On comprend comment l'épais Homère pouvait être pour les anciens une encyclopédie de toutes les sciences, lorsqu'on en a trouvé une dans ce mince opuscule. — Il y a de la géographie, par exemple, polonaise, comme : « L'ours est cruel quand il sort de l'arbre à miel » ; — italienne : « Gardez-vous de piquer avec les couteaux » ; — arabe : « Le chameau porte de lourds fardeaux ». — Il y a de l'art militaire : « L'épée annonce le soldat » ; — du mysticisme : « L'agneau est patient » ; — « La chandelle donne de la clarté » ; — de la théologie : « L'oreille est faite pour entendre. »

» J'aborde en passant le dernier mérite du défunt, celui que nous révèlent les dessins et enluminures de l'A b c d. Peut-être, comme les madones de Raphaël, les gravures de Fibel plaisent peu d'abord. Devant les unes comme devant les autres, c'est simplement un indice de prétentions artistiques que de se montrer ravi à la première vue, afin de se faire passer comme connaisseur. C'est tout autre chose quand on étudie ces chefs-d'œuvre, qu'on les apprécie peu à peu, et qu'on en jouit enfin comme je le fais.

» Je prie la docte assemblée de ne voir dans tout ce que je viens de débiter qu'une faible esquisse du grand plafond de têtes et de bustes que le défunt a tirés des gravures de son A b c d, et jetés en mosaïque au Panthéon de son temple de Gloire.

» A l'aide des documents de l'Assemblée biographique, je pourrai, dans les prochaines séances, entamer la biographie de Fibel.

» Dans ces séances, il nous sera utile de suivre les traces des grands biographes, et de répondre à toutes les questions que le monde pourra adresser aux biographes d'un Fibel.

» Naissance du héros. — Ses parents.

» Sa correspondance.

» Fibel Grec, Latin, Hébreu.

» Ses hommes et ses mets favoris.

» Ses écrits.

» Les autres écrits où Fibel est cité.

» Les savants qu'il a connus.

» Le jour de sa mort — qu'il n'est pas encore temps de fixer.

» De cette manière le défunt pourra, du sein d'Abraham, jeter un regard satisfait sur notre Fibelerie, et intercéder là-haut pour nous. »

Ici, l'assemblée se leva unanimement : feu Fibel se retourna et, comme Hercule sortant de l'enfer, rentra chez lui pour souper sur cette terre.

XXIV

CHAPITRE DES CARTOUCHES. — CONTINUATION DES SÉANCES

Si je ne m'y prends habilement, je vais ici me rendre fort ridicule. Si je raconte les séances académiques, je donne pour la deuxième fois la biographie lue à ces séances; et, arrivé au milieu de mon livre, je reprends le commencement de cette vie. Si je laisse de côté les séances, j'omets la partie de la vie de Fibel consacrée à ces séances; et tout mon livre n'est plus qu'une mauvaise carcasse.

Il faut donc que je fasse une vendange dans les séances qui ont trait à la vie de Fibel, à l'époque où nous en sommes, et un glanage dans celles qui se rapportent à sa vie antérieure; de cette manière tout le monde sera content. Il n'y aura ni sifflets, ni grognements.

On devait commencer la deuxième séance par la théogonie de Fibel. Pelz se plaignit de ce que, dans les biographies, on pouvait bien remonter jusqu'à notre grand-père Adam ; mais on ne pouvait le faire en passant par la série des ancêtres du héros. Le biographe vulgaire fait précéder la biographie de son héros des vies abrégées du père, du grand-père, de l'arrière-grand-père. Mais le biographe supérieur remonte bien plus haut. Son but serait de commencer, s'il était possible, au déluge, et de faire de l'arche à Noé une boîte de momies renfermant les ancêtres du héros. — Les biographes s'y prennent bien mieux quand ils vont du héros à ses descendants ; ils tiennent alors un filon de notices inépuisable ; toute cette clique est comme une souche de vers de biographies toutes fraîches, que l'on n'a plus qu'à couver. Je m'étonne que les biographes d'un homme célèbre ne l'accompagnent que jusqu'à sa mort et ne le suivent pas dans sa descendance. En réalité, une biographie n'a pas de fin : car les enfants du héros qui y sont cités en engendrent d'autres, et ainsi de suite, et tout cela concerne ce héros. Malheureusement, le bio-

graphe ne peut suivre lui-même cette descendance qui se prolonge pendant des siècles, et il est obligé de laisser sa plume à un descendant. Je suis surpris que Richardson et autres romanciers anglais ne cousent à la vie de leurs personnages que de maigres détails sur les enfants qui naissent d'eux, à la fin du roman. Il était si aisé de coller à cette vie poétique, comme à une lettre de change chargée d'endossements, allonges sur allonges et de faire défiler toute une procession de descendants, de sorte que la chaîne des êtres ne pût se rompre qu'avec le fil de la vie du poëte lui-même. Johnson raconte du poëte Dyer, insignifiant par lui-même, — comme les Anglais se souviennent mieux de leurs petits poëtes que les Allemands de leurs grands! — qu'il se vantait d'avoir épousé une femme dont la grand'mère était une Shakspeare, fille d'un frère de Shakspeare. Dyer pouvait ainsi fournir de bons documents relatifs à la biographie posthume de Shakspeare jusqu'à ses jours.

Revenons à Fibel, à Pelz et à la deuxième séance. — Pelz fit du mieux qu'il put et chercha, malgré l'insuffisance des documents, à suivre Fibel aussi loin que possible. Les aïeux de Fibel cités par Pelz se trouvent au premier livre de Moïse, chapitre x, du verset 26 au verset 29.

« 26. Et Jakétan engendra Almodad, Saleph, Hazarmapheth, Jarah; 27. Hadoram, Usal, Dékéla; 28. Obal, Abimaël, Séba; 29. Ophir, Héphilah et Jobab. Tels sont les enfants de Jakétan. »

Les ancêtres de Fibel ne portaient sans doute pas les noms de ces personnages bibliques; mais le lecteur se représente les uns aussi bien que les autres; car les arbres généalogiques ne sont qu'une branche du calcul différentiel et intégral, lequel, suivant Euler et Schulz, n'opère pas sur des quantités, mais sur des zéros. Ce sont ces zéros que l'on voit gravés en cuivre sur les arbres généalogiques.

Pelz ne fit pas un grand éloge des descendants de Fibel, et cela pour deux raisons. En premier lieu, ces traînards domestiques d'un homme de génie ont moins d'importance que l'avant-garde de ses ancêtres; un céphalopode engendre souvent une tête, un prosaïste, un poëte, un Neptune, un Vulcain; mais le contraire a rarement lieu [1]. En second lieu, il passa légèrement sur les petits-fils de Fibel, parce que celui-ci n'avait pas encore d'enfants.

[1] Il n'y a que le sang noble qui jouisse de la propriété de se reproduire fidèlement. C'est d'après ce principe que les Esquimaux pensent qu'un capitaine marin en engendre un autre, et qu'ils lui amènent leurs femmes pour en avoir des capitaines. (*Note de l'auteur.*)

L'étude des grands biographes décida Pelz à citer tous les traits de l'enfance de Fibel, quelque insignifiants et misérables qu'ils fussent, dans l'espoir qu'ils serviraient à peindre sa grandeur présente. Le pou que le *rector magnificus* avait enlevé de la tête de l'enfant fournit à Pelz une foule d'observations. Il le mit en tête de l'attelage du char triomphal de Fibel. — Pelz avait certainement raison de penser que la main d'un *rector magnificus*, main pleine d'inscriptions académiques, lorsqu'elle prend un pou sur une jeune tête, lui met en même temps une puce à l'oreille, ou, pour parler en meilleurs termes, qu'un jeune homme ne peut rester insensible quand le doigt d'un homme célèbre le touche, et, comme un gymnote, le frappe d'une décharge électrique. — Pour ma part, je me souviens que dans mon enfance j'eus le bonheur de me trouver dans une salle de billard avec Gœthe, et que par hasard je pris, en m'en allant, son chapeau pour le mien, et j'avoue franchement que si j'avais pu le garder quelques jours sur ma tête, cela aurait eu pour elle des suites fort importantes et je serais certainement devenu quelque chose. — De ces bourgeons des premières années de Fibel, Pelz sut tirer presque la moitié de l'A b c d.

On se rappelle que j'ai fait remarquer, dans un chapitre de Judas, ce rapprochement hétérogène du dix-huitième chant :

« Le sanglier se vautre dans la boue. »
« Le sceptre donne gloire et honneur. »

J'ai cherché à l'expliquer par une chasse princière qui avait traversé le village, à l'époque où Fibel chantait en S, et la préférence donnée au sanglier sur le cochon[1] semblait me donner raison. Mon savant collègue en biographie est d'un avis différent. Il croit (dixième séance) trouver le germe du dix-huitième chant sur la table du cabaret, où le petit Fibel avait vu si souvent le sanglier du jeu de cartes allemandes battre et couper le roi. Pelz demande ensuite (je ne vois là qu'une plaisanterie) si Fibel n'a pas voulu faire une allusion éloignée à quelques rois français dominés par leurs maîtresses, à Louis XIV, par exemple, qui régnait à cette époque. En effet, sur la gravure le sceptre s'incline vers la bête comme vers une Esther, et l'animal représente à l'S la figure principale.

Mon honorable collègue consacra encore plusieurs séances à l'histoire de la jeunesse de Fibel. Il chercha, afin de montrer d'avance dans

[1] En allemand, *Sau*, sanglier ; *Schwein*, cochon.

l'enfant le grand homme, tous les traits d'une stupidité digne d'un pinson (indices d'un pinceau raphaélique [1]) qui pouvaient le placer dans la série des grands hommes qui débutèrent par la niaiserie. — Jean-Jacques, dans l'*Émile*, exprima plus tard cette pensée que le génie s'annonce souvent dans l'enfance par la stupidité, et que les enfants précoces ressemblent aux arbres qui ont d'autant plus de feuilles qu'ils porteront moins de fruits. — A l'appui de cette assertion, Pelz citait différents faits : A quatorze ans, Fibel avait encore besoin de réfléchir quelque temps pour distinguer sa main droite de sa main gauche (un jour, placé devant un miroir, il ne put jamais y parvenir), souvent il marchait sur les dents d'un râteau dont le manche venait lui frapper le front ; il crut pendant longtemps que deux chandelles allumées à la fois brûlaient plus lentement qu'une seule, parce qu'elles s'aidaient à éclairer. Le biographe invoquait encore le témoignage de la mère, qui racontait qu'un jour de pluie, le défunt, qui portait un chapeau neuf, rencontrant un bandit qui en portait un fort usé, avait prié celui-ci de lui prêter son vieux chapeau pour ménager le neuf.

Pelz priait chacun de décider si ces exemples, qui montraient que Fibel perdait souvent la tête, ne prouvaient pas précisément que c'était une forte tête.

S'il me faut donner mon avis, je suis entièrement du sien. Le fait est bien démontré par l'histoire des savants, et la stupidité persiste souvent dans un âge fort avancé. Thomas d'Aquin, cet esprit si fin, ne fut-il pas surnommé dans son enfance, le Bœuf? — Et Brutus? — Et Leibnitz à Leipzig, comme Swift à Oxford, ne fut-il pas incapable de se faire recevoir magister? — Que d'années le mathématicien Schmidt ne vécut-il pas sans montrer la moindre disposition pour les sciences? Il ne débuta qu'à la quarantième année, année importante, la quadragésime du génie. C'est à cet âge aussi que Rousseau [2], Cromwell [3], Mahomet [4], prirent leur volée et se montrèrent ce qu'ils étaient.

Les savants devraient songer aux conséquences de ce fait. Ne voyons-nous pas qu'il y a peut-être ici-bas des génies qui restent jusqu'à leur quatre-vingtième année (double quadragésime) et jusqu'à la mort, aussi simples et bornés que d'autres jusqu'à quarante ans, de sorte que, semblables à l'aloès qui ne fleurit qu'après trente ans, ils n'ouvrent leurs boutons que dans leurs dernières années, ou après la mort, et

[1] *Pinsel* en allemand signifie pinson et pinceau. (*Note du traducteur.*)
[2] *Confessions.* — [3] Hume. — [4] Gibbon.

s'épanouissent brillants pour montrer au monde — mais au second — ce qu'ils renferment.

Je ne veux pas m'arrêter plus longtemps à ce fait, qui me mènerait trop loin ; car en prenant la réciproque de l'expérience précédente, si les enfants intelligents de trop bonne heure le sont fort peu plus tard, comme notre séjour terrestre n'est qu'une obscure chambre d'enfants du temple de l'éternité, personne ne peut répondre que les génies de ce monde, comme Herder et Gœthe, ne soient pas des sages précoces pour le deuxième (en quelque sorte des baratiers du ciel), et peut-être ne tiennent-ils que fort mal dans le deuxième, troisième ou quatrième monde, où le jeune homme doit s'épanouir, les promesses qu'ils ont données ici-bas. Au contraire, peut-être que bien des critiques vont d'autant plus loin, qu'ils ont, par bonheur pour eux, montré ici-bas moins de ce que l'on nomme esprit. Et moi, personnage insignifiant, je ne suis pas sûr de ne pas faire plus tard le niais devant les bienheureux.

Fibel accueillit fort bien ce portrait et ces opérations assez étranges de Pelz, car aucun de ces traits n'allait droit à son A b c d. La femme qui, par méfiance, avait écouté quelques séances, soupçonna que Pelz prenait son mari pour un fou. Mais sa belle-mère en jugea autrement, et lui expliqua la chose, en lui parlant de ses savants parents de Dresde, dont, disait-elle, on ne pouvait que rarement comprendre l'esprit.

Il y a déjà longtemps que les lecteurs savent que le magister Pelz remplit, dans les séances académiques, tous les devoirs d'un bon biographe, et traita en détail le passé de notre héros, — sans lui, où aurais-je pris les chapitres précédents ? — Chacun des membres de l'Académie apporta les subsides et *dons gratuits* [1] biographiques de sa compétence. — Pompier fournit les renseignements sur le mariage, et la visite du vieux Siegwart au margrave ; — Fuhrmann, des articles solides, entre autres la mort de Siegwart ; — Pelz, des parties comiques. — — Je ne suis que médiocrement satisfait de ce dernier paragraphe ; car je vois que j'en suis toujours réduit à me faire le biographe des biographes, et sans m'en douter, les séances me rejettent dans des chapitres déjà racontés. —

Pelz abrégea les autres articles biographiques promis ; par exemple, à l'article : « Fibel Grec, Latin, Hébreu, Arabe, » il se contenta de rappeler que le défunt connaissait à fond les alphabets grec, latin, hébreu, arabe, et de citer ses *Pater noster*. — — Mais, que diantre ! j'ai déjà raconté tout cela plus haut.

[1] En français dans le texte.

L'article : « Faveurs du prince », je l'ai déjà donné.

J'ai donné aussi l'article : « Chef-d'œuvre du défunt. » Naturellement c'est de l'A b c d que Pelz veut parler ; mais, mon Dieu ! y a-t-il à ce sujet quelque chose que ne sache déjà le pauvre lecteur ? —

Quant à l'article : « Les autres ouvrages qui portent le nom du défunt », il a trait à ces ouvrages anonymes sur lesquels Fibel avait frauduleusement mis son nom. Pelz les fit tous porter, in-folio, in-quarto, in-seize, dans la salle des séances, pour bien convaincre l'impudent Pompier et le niais Fuhrmann, — qui, ne connaissant pas les auteurs qui avaient un grand nom, connaissaient bien moins encore ceux qui n'en avaient pas du tout, — par le titre seul qu'ils étaient en état de lire, que c'était Fibel qui les avait écrits.— Mais, saints et saintes, et vous, lecteurs, je vous adjure de déclarer si je n'ai pas déjà dit tout cela depuis bien longtemps dans la préface et dans le vingt et unième chapitre ? — Me faudra-t-il donc toujours, infortuné, revenir sur ce que j'ai écrit ? — Mais Dieu m'ènverra de nouveaux chapitres.

XXV ET XXVI

CHAPITRE DE JUDAS. — CONTROVERSES SCIENTIFIQUES OU SÉANCES ANTICRITIQUES

Et les voici, et deux à la fois ! Ce maudit passé biographique, nous en voilà sortis, et l'on commence à vivre régulièrement. Il n'y a plus maintenant que des événements, que je n'aurai à raconter qu'une fois, au chapitre fixé. Ces chapitres, le bon lecteur ne les a pas encore entendu raconter, ce sont de vraies nouveautés. Il y aura encore bien des choses dans ces chapitres futurs, car Fibel vit, et sa mère et sa femme, et tout ce qu'enseveliront les chapitres à venir. Et moi, innocent auteur de l'ouvrage, j'échappe au danger de me voir comparé à Jupiter, la plus grosse des planètes, et d'être traité d'astre biographique rétrograde. Ma gloire consiste à ressembler à cette planète en ce sens, qu'après une rétrogradation apparente, je reprends ma marche brillante en avant.

— J'ai souvent blâmé cette expression : « querelles savantes. » Une bonne encre polémique me semble plutôt être l'*eau épilatoire* [1] que l'on vend à Paris, au moyen de laquelle on enlève tout cheveu rebelle à la beauté — (le critique arrache souvent toute une barbe de sagesse). —

[1] En français dans le texte.

C'est lorsque nous sommes bien arrosés et salis de cette encre polémique que nous écrivons, pleins d'ardeur, ces ouvrages de controverse, ces anticritiques où nous jetons feu et flamme; et pareils à de vrais volcans, nous nous ouvrons et creusons à mesure. On ne saurait calculer ce que mes ennemis écrivants m'ont fait gagner de modestie d'une part, de conscience de moi-même et de science de l'autre. A chacun de ces critiques, qui, semblables aux écrivains turcs, portent le poignard à côté de l'écritoire, je frappais sur l'épaule et je disais : « Écris et frappe, petit homme; c'est sur cuivre que tu me frappes [1] ; ton encre est pour moi l'huile sainte ! »

Dans ces derniers temps, quelle influence Arndt aurait pu exercer sur moi, par l'audace de son jugement [2], s'il avait remédié au défaut d'esprit et de vérité, par lequel pèche ce jugement, par un riche ouvrage, où il l'aurait glissé ! Mais il ne le voulut pas, il n'écrivit qu'un livre vide, et son jugement, eût-il été cent fois plus audacieux, ne m'aurait pas amélioré pour deux fenins. Le tort est pour moi seul, dont l'endurcissement s'est accru. L'ouvrage n'est d'ailleurs qu'une *generatio æquivoca* de l'infusion d'encre de Schlegel, assez appropriée à ce temps-ci, où l'on craint la force en haut lieu. — Il s'est formé, sur papier d'impression, une société d'égoïstes délicats, de géants de bouche (à la manière des chrétiens de bouche) qui a cherché à extirper les larmes de la sensibilité, en disant que l'on devrait parler davantage de la force. Les ministres ne savent pas encore assez que ces hommes *forts*, un peu suspects, se nomment ainsi, à peu près comme le pissenlit [3], dont on n'a jamais fait de beurre (les vaches n'en mangent pas) et que l'on a baptisé ainsi à cause de sa couleur. Si l'on peut, au dire de Martial, Lipsius et

[1] « *Schreib und stich; du stichst mich in Kupfer.* » *Stechen,* signifie : *frapper* et *graver.*

[2] *Lettres aux amis* de E. M. Arndt. Altona, 1810, p. 150. « Mais ce noble esprit (Schiller) réussit en créant, représentant, cherchant la vérité et la beauté, sérieusement et amoureusement. Jamais il ne se joua, dans une vanité impie, des choses saintes, comme tant d'autres qui ne travaillent qu'à détruire ce qu'il y a en nous d'humain et de généreux, et se jouent de tout, sous des apparences informes de sensiblerie efféminée! Et s'ils ne faisaient que jouer! mais ils s'emportent, se déchaînent, déchirent, dépècent l'homme dans ses parties les plus saintes, si bien que tout esprit sain éprouve un insurmontable dégoût pour ces destructeurs. Le premier de ces efféminateurs coupables, de ces châtreurs de la force virile, de ces anatomistes des régions intimes du cœur, de ces mornes fossoyeurs, est le célèbre Jean-Paul Richter, qui détruit les plus belles choses par son dérèglement, et entraîne toutes les sensations, les aspirations de l'âme humaine bien au delà des limites de la modération et du calme! Homme dangereux, par sa vive ardeur, par sa haute chasteté, et quelques éclairs vraiment divins : séducteur, empoisonneur funeste, par qui tout ce qu'il y a d'humain, de régulier, doit périr chez l'homme qui se livre à lui. » (*Note de l'auteur.*)

[3] En allemand, *Butterblume,* fleur à beurre. (*Note du traducteur.*)

Bayle [1], écrire d'une façon fort impudique, sans vivre le moins du monde de cette façon, c'est aussi innocemment que ces bonnes âmes parlent de la force, sans que cela ait une influence fâcheuse sur leur vie. C'est ainsi que les Anglais parlent français, sans avoir les idées françaises. Le bon Arndt ne trouve peut-être tout ce qui l'entoure petit et commun que parce qu'il le compare à sa grande vie; il se souvient de ce temps de sa jeunesse où il se transportait aux grandes époques des Romains et des chevaliers, lorsqu'il s'était promené et avait bu la moitié de la nuit, avec de bons amis, en Italie et sur les bords du Rhin.

Parmi les journaux littéraires, il n'y en a que fort peu qui, par une innocente et simple malice, excitent les écrivains à la controverse. Je regrette de ne pouvoir adresser cet éloge au tétrarchat universitaire des conciles œcuméniques de la littérature, Heidelberg, Halle, Iéna, Leipzig (leur encre est tout au plus du vinaigre des quatre voleurs). Quant au cinquième journal littéraire (une belle cinquième roue, qui s'entend à rouer), le *Journal de la haute Allemagne*, ses ennemis assurent qu'avec toute son eau, il fait sur les têtes de la basse Allemagne, placées au-dessous de lui, l'effet de la cascade si élevée de Pissevache, qui, comme une douche, disparaît en poussière avant de tomber.

Il est temps que nous assistions à la séance anticritique de Pelz. — Tous les dimanches, après le service du soir et la séance de l'Académie, le maître d'école représentait, à l'auberge, la critique savante. Il devait, en effet, faire une assez longue mine. Lui, maître d'école si longtemps illustre, avec son coq qui tient un bâton en blason, lui qui avait interrogé et battu Fibel lui-même, obligé de recevoir des livres de son jeune élève! Ses attaques et ses luttes pouvaient faire les frais de plus d'une séance pour Pelz. Aussi aimait-il, après le service, à aller vider son verre de bière à l'auberge; et, grâce à son esprit de contradiction, il savait extraire, comme avec un siphon, du cœur du maître d'école tout ce qu'il contenait de fiel contre Fibel, et il le servait édulcoré à la séance suivante.

Je ne crois pas faire tort au maître d'école en rassemblant ses attaques savantes contre Fibel, sous la forme agréable d'une critique, en rectifiant son langage, et n'admettant que les expressions grossières que permet une critique honnête.

[1] Dictionnaire, art. VIRGILE. (*Note de l'auteur.*)

JOURNAL LITTÉRAIRE DE LA HAUTE ALLEMAGNE

N° 0000001

PÉDAGOGIE

A b c d e f g h, etc. (par M. Gotthelf Fibel), sans indication du lieu d'impression (à Heiligengut, chez l'auteur) (un fort in-octavo).

« Le dégoût ne nous a pas permis de transcrire le long et fastidieux titre de l'ouvrage. L'auteur de ce prétendu livre d'école (ce doit être un jeune homme) devrait aller à l'école, non comme maître, mais comme élève, pour apprendre au moins l'orthographe. Écrire *Peil* au lieu de Beil (cognée), *Trache* au lieu de Drache (qui dérive de Draco), *Yudenkirschen* au lieu de *Judenkirschen*, c'est commettre des fautes grossières que, dans notre salle du moins, on ne pardonnerait pas même à des écoliers qui ne sauraient pas écrire. C'est sur la main et non dans la main que l'auteur devrait avoir le bâton de maître d'école.

Le fond de l'ouvrage (nous ne nous y arrêterons pas longtemps) n'est qu'un rapiécetage des choses les plus connues, les plus rebattues, de l'A b c d et des diphthongues (à chaque ligne de chaque page, l'auteur se répète éternellement à ce sujet) — des syllabes ab, eb, ib, etc., du *Pater noster*, que le plagiaire a copié textuellement dans la Bible, ainsi que les dix Commandements (même le septième !) — du *Credo* chrétien, qui était déjà dans le catéchisme du temps de Luther.

Nous arrivons à la partie originale de l'ouvrage. On nous sert une exposition de tableaux, accompagnée (*scilicet !*) d'une *versio interlinearia* poétique. Nous allons voir un peu ce que M. Fibel a su faire dans le domaine de l'art.

Examinons d'abord le coloris. Nous avouons franchement que le plus mauvais tableau de Tiziano Vicelli (né au Frioul, mort en 1576) nous plaît mille fois mieux que le meilleur tableau de la galerie de M. Fibel. Notre grand coloriste fait tout avec trois couleurs, jaune, vert et rouge. Dans cette cocarde tricolore, le rouge est sa couleur favorite ! Est-ce l'effet de son fard ? de sa rougeur, assez légitime ? ou bien est-il rouge de colère et de boisson ? — Enfin, notre fondeur et tanneur en rouge nous donne un ours rouge, un cheval rouge, un âne rouge. Aux autres animaux, chameau, âne, mouton, etc., il met toujours, devant ou derrière, quelque chose de rouge. Cette supercherie

de couleur donne-t-elle à la jeunesse une idée vraie des animaux les plus communs? Que le lecteur en décide !...

Quant au dessin, cette petite chambre obscure nous montre vingt animaux, et cinq hommes seulement ! — Soit ! Le connaisseur ne tient pas au fond, mais à la forme, et un bon bœuf a plus de prix pour les critiques qu'un mauvais évangéliste, Luc, auprès duquel il est couché. Mais, hélas ! en nous rappelant nos écoles des Pays-Bas, nos voyages en ces contrées, devant cette ménagerie peinte nous poserons cette question : « Où sont David Teniers (père et fils, morts, l'un en 1649, l'autre en 1674) ; — Potter, Stub — Jacob Ruysdaël (de Harlem, mort en 1681) ? » — Voilà bien un mouton ; mais qu'on le compare au Nicolas Berghem (d'Amsterdam, mort en 1683) ! — Voilà bien un cheval ; mais qu'on le compare au Philippe Wouwerman (de Harlem, mort en 1688) ! Et nous pourrions passer ainsi en revue toute la série des peintres, et toujours nous demanderions en vain : « Où sont-ils ? »

Le jeune homme a-t-il voulu égaler ou surpasser Huysum dans la peinture des fleurs? (On le croirait en lisant ces vers de fleuriste : « La couronne pare les invités aux noces. » — « On enlève l'ordure du raifort. » — « J'aime les baies de coqueret. ») — On aurait le droit de nous traiter de diffamateur, ignare en peinture, si nous disions que cet *herbarium vivo-mortuum* rappelle, même de loin, l'*herbarium perenne* de l'immortel Huysum.

Il y a, nous l'avons dit, cinq figures d'hommes : 1° un moine, contre lequel est dirigé un couteau (cela veut-il dire que les moines poignardent les rois, ou qu'il faut poignarder les moines?) ; — 2° une Vierge : que ceux qui ont vu la Vierge *della Sedia* de Raphaël d'Urbin (mort en 1520) décident entre les deux ; — 3° un juif, — oui, — Judas avec une bourse, et, au-dessous, la *versio interlinearis* : « Le juif écorche les pauvres gens. » En lui-même, le juif, avec son chapeau, la main droite sur l'estomac, la gauche tenant la bourse, est fort bon, et c'est peut-être le meilleur morceau de la galerie ; mais il faut se demander tout haut, si tous les juifs n'intenteront pas une plainte en diffamation motivée par le dessin, la posture et la *versio* « écorche. » Si, à cette époque où les chrétiens deviennent de plus en plus juifs, on n'entrave pas ainsi plus qu'on ne favorise un rapprochement, une fusion entre l'église et la synagogue, en quelque sorte l'Ancien Testament relié dans le neuf? Dans les baies de coqueret (« J'aime les baies de coqueret ») (Judenkirschen), le juif reparaît, contre notre attente (il me semble que l'auteur aime aussi les juifs). Que penser de cela? L'auteur est certes trop loyal pour chercher à se venger des juifs (il

n'a été à aucune université, et n'a pas eu à emprunter) en excitant la jeunesse contre eux. Le livre ne fait pas soupçonner qu'il ait eu autrefois des rapports de famille fâcheux avec les juifs [1]. Cette sortie nous surprend d'autant plus.

La quatrième figure est celle d'un oiseleur. Nous n'en dirons rien. Un fils ne peut pas donner à son père l'immortalité qu'il a reçue de lui : c'est pour l'éternité que son père l'a engendré.

La cinquième figure est celle de Xantippe. Ses cheveux en arrière, ses jambes en avant ne feront pas illusion aux connaisseurs qui ont vu les Furies de Peter Breughel, surnommé l'Infernal (mort en 1642).

Enfin, le critique plaint tout lecteur obligé, comme lui, d'approfondir cet ouvrage. Mais peut-on assez déplorer le sort d'un malheureux maître d'école, condamné à prendre chaque jour en main ce tissu laineux si léger pour guider les enfants dans le labyrinthe de l'école ? *O Dii immortales !* »

R. F.

A la suite de cette critique, la rédaction inséra la note suivante : « Nous sommes heureux, pour nous et pour nos lecteurs, de recevoir une seconde critique d'un grand historien et esthéticien. Nous en donnons ici la fin.

— « Mais l'auteur excite notre attention par la manière dont il traite les formes étrangères, et les présente à la jeunesse. Ce sont le q, l'x, l'y, le z.

L'auteur écrit :

Q. q. *Kuh* (vache). Q. q. *Quarkkäs* (fromage).

« Quel miracle ? La vache rouge
» Donne du lait blanc et du fromage ! »

Que d'autres relèvent cet ïambe Quarkkäs (c'est évidemment un spondée). Nous ferons seulement remarquer aux maîtres d'école qu'il faudrait écrire Qu au lieu de Q, pour éviter que l'élève ne lise Quark comme Kuark. — Du reste, les admirateurs du célèbre auteur regrettent qu'il se soit attiré de mauvaises chicanes par ces expressions : « La vache rouge » et « donne du lait blanc, et du fromage » (comme si le fromage sortait aussi du pis). Ces admirateurs de la poésie fibélienne

[1] Le critique fait peut-être allusion à la pierre avalée par le juif Judas. Mais l'âme débonnaire de Fibel était incapable d'une pensée de vengeance contre n'importe qui. (*Note de l'auteur.*)

supprimeraient d'autant plus volontiers cette opposition cherchée « la vache rouge et le lait blanc » qu'ils apprécient davantage le goût de l'auteur, si éloigné d'habitude des traits antithétiques.

Nous poursuivons, et arrivons malheureusement à de mauvais passages (le critique honnête ne se laisse arrêter par rien). Nous trouvons la strophe suivante:

X. x. Xantippe. X fois X.

« Xantippe était une méchante p...... »
« Dix fois dix font cent. »

Ce *versus memorialis* propage d'abord chez le jeune peuple allemand cette erreur que le chiffre romain X est identique à l'x allemand; mais, de plus, il empoisonne ce jeune peuple, lorsqu'il est encore dans le nid, en le faisant mordre pour la première fois à la p...... Au jugement dernier, lorsque l'auteur ressuscitera glorieux en compagnie de Xantippe, pourra-t-il se justifier près d'elle de l'avoir placée sur un pilori, une couronne de paille sur la tête? Si, comme quelques auteurs le supposent, Xantippe était d'un rang élevé (il n'y a guère à opposer à cette opinion que la déclaration de Socrate lui-même, qui affirmait qu'elle était excellente ménagère), l'épithète inconvenante de l'A b c d est une injure et une impossibilité. Admettons, comme on le fait, que les dames cuirassées par leur vertu, leur délicatesse, leur pruderie, contre les petites fautes, sont entièrement désarmées contre les grandes, — semblables en cela aux portes d'Alep, qui sont de tôle, à cause des voleurs, et n'ont que des serrures de bois; — admettons, dis-je, qu'il en soit ainsi; il faut pourtant faire remarquer, pour l'honneur de Xantippe, qu'elle était hargneuse, économe, et fortement attachée à sa virginité. Ces querelles, ces dragonnades domestiques sont depuis longtemps excusées par l'histoire : car, de même que Socrate sans elle n'eût pas été Socrate, Xantippe sans son mari n'eût pas été Xantippe, parce que, s'il avait un peu plus grondé, elle n'eût pas été forcée de le faire autant. Le silence irrite la meilleure des femmes, lorsqu'elle est en train de quereller: sur une mer aussi calme que Socrate, la plus fougueuse n'eût pas été loin. Que de fois, lorsque son mari, muet comme un cheval piqué de l'éperon, avait lassé sa patience, dut-elle se plaindre à ses amies : « Oh! ma chère, si tu avais tout fait contre cet homme, ce batteur de pavés, tout ce qui est permis: observations, reproches, table renversée, verre trop rempli, et que tu le visses rester inébranlable, — dis-moi, — on ne peut pourtant pas le battre et le tuer, —

pourrais-tu vivre avec ce glaçon, avec ce brise-glace? » — De nos jours, une Xantippe (l'impartial Socrate fit son éloge comme mère de famille et ménagère) n'est pas un trésor si commun pour les maris, et l'on ne devrait pas prodiguer, comme on le fait, aux femmes ce surnom de Xantippes.

Nous arrivons à l'ypsilon.

Y. y. *Ygel* (hérisson). Y. y. *Yudenkirschen* [1] (baies de coqueret).

« La maison du hérisson est pleine de piquants. »
« J'aime les baies de coqueret. »

En parlant plus haut du juif, l'auteur l'a traité avec plus de politesse — et d'orthographe. — Du reste, ces trois dernières syllabes, x, y, z, toutes trois étrangères, mettent l'auteur dans un embarras tel, qu'il pourrait s'en servir comme les mathématiciens pour désigner les inconnues qu'il cherche. Au Z, il s'exprime ainsi:

Z. z. *Ziegenbock* (bouc). Z. z. *Zählbret* (comptoir).

« La chèvre donne deux soixantaines de fromages. »
« C'est le bouc qui tient le comptoir. »

La dernière ligne contient les sept dernières paroles de l'auteur, en croix sur son livre. D'un homme prêt à finir, on ne peut guère attendre plus d'esprit qu'on n'en trouve dans ce vers. Le premier gnomon n'a pas le moindre sens; car si l'on ne précise pas le temps, une chèvre peut donner aussi bien cent fromages qu'une moitié de fromage. — Le critique remarque en souriant que le fromage revient trois fois dans cet opuscule. Puis il blâme sérieusement l'imprudence (pour ne pas dire plus) de l'auteur, qui ne craint pas de traîner l'esprit de la jeunesse parmi les saletés des équivoques, à travers les marais pontins du sixième commandement. On devrait, lorsqu'on s'adresse aux enfants, imiter les anciens peintres, qui mettaient à Ève et à Adam, même avant leur faute, une feuille de vigne. — Nous voulons prévenir les pauvres enfants de ce danger; car nous reconnaissons volontiers que l'auteur, par légèreté plus que de propos délibéré, a écrit plutôt contre que pour la jeunesse. »

J. P.

[1] Littéralement : Cerises de juif.



Il est bien possible que Pelz eût imaginé quelques-unes de ces *Flegleries*, afin d'augmenter par le nombre des attaques le mérite de sa victoire. Que faisait Fibel dans tout cela? Le pauvre agneau! il se croyait brutal et rancunier, quand il n'était que calme et juste. Il croyait tirer une vengeance éclatante de Flegler en s'abstenant de passer devant ses fenêtres, ou en n'y passant qu'en son absence, ou pendant la nuit. C'eût été un trop sanglant outrage que d'y passer en plein jour sans se tourner pour saluer tout ce qui était à la fenêtre. Flegler avait été son premier maître — et — comme il n'avait plus rien appris depuis ce temps-là, — son dernier en même temps. — L'enfant admire toujours son premier professeur de sciences, bien plus que son premier maître de morale, parce que ce dernier, — le père par exemple, — chancelle toujours entre le bon et le mauvais chemin, et que la conscience de l'enfant, qui n'en connaît qu'un, intervient là dedans; puis, l'enfant ne juge que les choses du cœur et non celles du cerveau.

Si les deux critiques, que nous venons de donner, sont des types de bonnes critiques, l'anticritique que Pelz lut en réponse est le modèle des anticritiques. — Sans aborder le moins du monde les reproches de Flegler, sans se jeter inutilement dans les faits pour envenimer à dessein la querelle, il se contenta de déverser d'une manière générale, sur le maître d'école, le ridicule et le mépris; il le traqua, le débusqua si bien, que tout anticritique qui a à repousser une attaque quelconque n'aurait qu'à transcrire textuellement cette réfutation, et à s'en servir comme d'une réponse personnelle. Voici, en peu de mots, ce qu'il dit: « L'académicien croirait faire outrage au défunt, s'il répondait à ces critiques. — Chaque écrivain est exposé à subir de pareilles attaques. — Le temps décidera. — Ce livre doit se défendre lui-même. — Y a-t-il donc un homme parfait. Mais où *plura nitent, ego non offendor.* — Ce serait peine perdue que de répondre à notre adversaire; car si l'histoire de l'Église nous apprend qu'il y a eu des bourreaux païens convertis par leurs victimes, dans l'histoire des savants il n'y a pas d'exemple qu'un auteur ait amené, par ses anticritiques, ses critiques à changer d'avis. C'est bien pis encore quand l'envie et l'âge, comme ici, se réunissent pour souffler effrontément dans un cor, qu'ils prennent pour la trompette de

la Renommée. — — Notre adversaire, — nous ne le désignerons que sous le nom de docteur Abécédaire, nom que l'on donna jadis à l'iconoclaste Andréas Bodenstein Carlstadt, — notre adversaire, dis-je, est devenu l'iconoclaste des nouveaux alphabets, parce que par eux son coq a cessé d'être le coq du village. — Il est certainement douloureux, pour un vieux maître, de voir son élève lui monter sur les épaules et apercevoir de cette hauteur une foule de choses nouvelles. Mais nous sommes tous exposés à ce malheur, et peut-être que, dans des siècles, Fibel sera si bien surpassé, que ses éleves trôneront à leur tour sur ses épaules. — Je comparerais volontiers ces détracteurs d'un cavalier de Pégase aux chiens qui courent après un cheval et le poursuivent d'aboiements d'autant plus furieux, qu'il traverse plus rapidement les rues.

Nous ne ferons pas une épigramme en demandant si, lorsque le prince a approuvé si vivement et placé si haut un ouvrage, M. Abécédaire peut le mettre si bas sans commettre un crime de lèse-majesté scientifique? Le docteur Abécédaire ne mérite pas que nous le ménagions et que nous lui épargnions ces personnalités qu'il prodigue à chaque instant au défunt.

Coq de combat, il ne s'arme pas seulement de plumes, pour voler ou pour écrire; il met, comme les coqs anglais, des canifs à ses ergots. Ce sont ces mauvaises épigrammes, parmi lesquelles l'académicien ne veut citer que les reproches du fromage et du bouc. Il n'y a pas de honte, pour Fibel, à ce que ses ancêtres et lui-même aient ressemblé au dieu Jupiter, qui, lorsqu'il n'était que dauphin, fut nourri par une chèvre.

A toutes les objections savantes (*sic!*) de M. le docteur, l'académicien répond par cette simple question : Que conclure de ces guerres scientifiques où l'on emploie l'arme immorale des personnalités? D'où viennent ces personnalités, sinon de celles mêmes du docteur? Nourri jadis des poules renfermées dans les œufs de son coq, il arrache une plume de la queue de ce coq, et place sur son chapeau cette aigrette que le diable a de tout temps portée.

Du reste, l'académicien se fait un véritable plaisir d'assurer sur l'honneur, à M. Abécédaire le critique, que les passages $x+y+z$ que combat le bonhomme sont précisément ceux que le défunt appréciait le plus, peut-être à cause des difficultés qu'il y avait rencontrées. — Un auteur a dit que ce qui plaît le plus à l'auteur, dans la composition, est aussi ce qui plaira le plus au lecteur, et que lorsqu'au contraire l'auteur se blâme lui-même, il est bien menacé d'un blâme

du public. Si cet auteur a raison, la satisfaction que donnaient au défunt ces derniers points, ces vins de dessert de l'A b c d, est la meilleure preuve de leur valeur. Devant cette preuve, toutes les critiques s'évanouissent.

Si Cicéron, avec toute sa gloire et son mérite, a dû faire cet aveu : « Je plais à tous les autres, sans me plaire à moi-même », nous devrions vraiment priser bien plus encore un écrivain qui a pu dire de lui, qu'il plaisait également aux autres et à lui-même, — bonheur et mérite bien rares, que de se trouver placé au-dessus du blâme des autres et du sien propre : car c'est avec soi-même que l'on vit le plus; c'est soi-même que l'on connaît le mieux, et l'on sait par cœur toutes les difficultés de ses triomphes.

Voilà tout ce que l'on peut répondre à M. Abécédaire. Dorénavant, on lui conseille d'écrire lui-même un A b c d, avant de juger. Peut-être ce conseil est-il un peu difficile, et ferait-on mieux d'en donner un plus simple à M. Endres[1] : comme son devancier Carlstadt, qu'il se fasse paysan, qu'il aille au marché, et comme lui, en qualité de plus jeune, qu'il verse aux paysans la bière dans le cabaret de l'endroit.

L'académicien croit avoir suffisamment réfuté le voisin Endres, et avoir exposé au grand jour, nettement et froidement, le vide de ses reproches. En tout cas, l'académicien trouve sa récompense dans la conviction qu'il a de n'avoir attaqué que les choses et non les personnes. « *Dixi et locutus sum.* »

Satisfaite et convaincue, l'assemblée (Fibel, Fuhrmann et Pompier) se leva et sortit de la Fibelerie.

XXVII

CHAPITRE DE JUDAS. — LE PETIT PLUTARQUE

Bien que Pelz eût épuisé le passé, il apportait toutes les semaines son tribut tout frais, et le niveau du fleuve s'élevait tous les jours. Il énonça à la Fibelerie ce bon principe, que Plutarque avait donné le meilleur procédé pour obtenir un portrait fidèle d'un homme : c'était de noter les plus petits points, et de tracer en quelque sorte l'image par un pointillage. — Aussi, toute la semaine, le trois-ponts biogra-

[1] On appelait ainsi l'iconoclaste D. Carlstadt, parce qu'il s'était promu lui-même au grade de docteur, parmi les paysans dont il faisait toutes les affaires. (*Note de l'auteur.*)

phique naviguait autour de Fibel, afin de pêcher quelque chose pour le dimanche, et d'augmenter par un riche coup de filet son approvisionnement. C'est ainsi que Pelz réussit, dans les séances suivantes, à peindre plus exactement le héros. Il fit remarquer, entre autres faits, que Fibel aimait à marcher les jambes arquées, comme un cavalier; — ce n'était pas un homme seulement à l'heure, mais à la seconde.— En accrochant ses habits au clou, il plaçait toujours en dehors le côté de la chair. — Il allumait la chandelle par le gros bout, et n'avait jamais pu faire comprendre à ses femmes l'utilité de cette manière de faire, grâce à laquelle le suif en coulant venait épaissir l'extrémité la plus mince. — Citons encore ses soins extraordinaires pour ses magasins de plumes, de canifs, d'encres de toutes couleurs, son règlement sur la manière d'écrire et de tremper la plume dans l'encre.

Le collaborateur ci-présent de cette biographie fut confirmé dans l'idée qu'il s'était faite depuis longtemps, de la bonhomie de Fibel, par les légers coups de pinceau suivants. Fibel se détournait de son chemin lorsqu'il rencontrait un oiseau donnant à manger à ses petits. Il avait un roquet qui prélevait régulièrement sa dîme de tous les restes des mets. Il évitait si soigneusement d'éveiller en lui de fausses espérances, qu'il lui faisait flairer tout ce qu'il ne pouvait pas manger, les fruits, par exemple, afin qu'il ne s'excitât pas inutilement. Les illusions contribuaient-elles, au contraire, au bonheur de l'animal, s'agissait-il pour le chien d'espérer une course au dehors lorsqu'il voyait Fibel s'habiller, Fibel lui laissait son espoir, et ce n'était qu'en sortant qu'il lui disait : « Va-t'en ! » et il demandait aux autres : « Pourquoi ne pas donner cette courte joie à cette pauvre bête? » Le roquet avait l'habitude d'avaler tout d'un coup, sans en jouir réellement, ce qu'il y avait de meilleur; Fibel le força à raffiner ses jouissances; il divisait la viande en petit fragments, qu'il semait dans la chambre, et l'obligeait ainsi à réaliser ses espérances, plus nombreuses et plus petites, et à consommer ses morceaux avec goût.

Il fut longtemps question de sa piété, bien que cette piété, après un ouvrage si bien écrit, fût un *opus supererogationis*. Les bonnes œuvres que l'on écrit devraient dispenser d'en faire: car il est plus facile d'accomplir une vingtaine de bonnes œuvres en un jour, que d'en écrire la moitié d'une. Cette dispense devrait surtout être accordée aux faiseurs de sermons, de traités de morale, etc. Quand des moralistes ont déjà rempli leur tâche, et couché sur le papier les préceptes d'une morale sublime, on ne devrait pas exiger qu'ils la missent encore en pratique dans leur vie. Ce second point regarde les lecteurs.

Il n'est pas d'habitude que l'on contracte plus aisément que celle de se prendre pour un grand homme, surtout lorsqu'on a pour cela, autour de soi, les personnages nécessaires. Mais, à la fin, la présence de ces trois inquisiteurs biographiques, sans cesse sur ses pas, occupés à tout noter, devint fort désagréable à Fibel. Il ne pouvait plus éternuer sans que l'éternument fût enregistré dans sa biographie : il ne pouvait faire un pas sans avoir derrière lui trois podomètres vivants. Ils auraient volontiers écouté ses propos luthériens de table et de lit, s'il n'avait été séparé d'eux au lit et à table. — Il finit par demander à l'Académie de garder une semaine libre par mois, pour lui : de cette semaine on n'extrairait, on ne noterait rien.

Quel admirable saint et défunt du reste ! Tout autre aurait remercié Dieu de lui avoir donné trois — et si je me compte — quatre évangélistes.

Franchement, Fibel aurait dû apprécier davantage cette bonne fortune, d'avoir autour de lui des hommes qui empoignaient leur héros tout vif, en prenaient une empreinte exacte en cire, et le livraient ainsi, écorché en quelque sorte, à la postérité. Louis XIV se faisait suivre dans ses campagnes par ses deux historiographes, Boileau et Racine; ils y trouvaient les sujets, l'un de ses satires démocritiques, l'autre de ses tragédies héraclitiques : ils voyaient eux-mêmes les faits qu'ils étaient chargés de rendre immortels, et du sang des champs de bataille extrayaient de l'alcool pour y conserver le souverain. Le grand Luther, à Wittemberg, n'avait-il pas toujours sur ses talons un ou plusieurs étudiants, munis de leurs tablettes, qui recueillaient pour la postérité tout ce qu'il laissait tomber? Mais on oublie trop souvent ces précautions du vivant des grands hommes. Pour ne parler que de la plus mince lumière de ce monde, de moi-même — il me semble qu'un biographe pourrait être sans cesse sur mes pas, me suivre jusque dans ma maison, dans ma chambre à coucher, se proposer comme groom et copiste, pénétrer avec moi dans mon cabinet, public ou privé; il happerait toutes mes paroles, recueillerait tous mes traits, ramasserait tous mes chiffons. Il tirerait de tout cela des drogues et du sel; on pourrait emmariner le cétacé du monde savant; et cet écrivain mortel s'immortaliserait avec moi, comme lord Oxford avec Swift. — Voilà ce qui pourrait se faire de mon vivant; mais personne ne se présente, et c'est en pure perte que je parle et agis à Bayreuth. Pas un chien ne prend la plume pour écrire mes *Mémoires*, — et à défaut d'un autre, je me vois forcé de recueillir dorénavant moi-même tous les matériaux nécessaires. (Ne

devrions-nous pas, mes chers collègues, à l'exemple de la police de Paris, tendre des filets dans le courant de la vie, pour arrêter les faux cadavres anonymes et leur rendre la vie et un nom? Que de faux morts, à moitié pourris à présent, ont pu écrire dans les *Deux Sincères*, la *Bibliothèque générale allemande* et autres publications plus florissantes encore, qui, entièrement oubliés aujourd'hui, seraient bien vite sur leurs jambes si on les nommait!)

Retournons à notre Pelz.

Il dut avoir de mauvaises semaines dans ses années biographiques, lorsqu'il lui fallait exciter le défunt à multiplier les petits traits caractéristiques pour les séances. Il conseilla à Fibel d'avoir de savantes distractions : « Les plus grands savants, lui dit-il, ont donné des exemples remarquables de distraction; on les a vus, à Londres, prendre les doigts d'une dame pour bourrer leur pipe; à Paris, prendre la maison des autres pour la leur. D'autres ne connaissaient pas les auteurs les plus connus de la Bible, mais ils demandaient avec transport aux gens, s'ils avaient lu Baruch. — Ne pouvait-il pas, lui aussi, oublier ce qu'il savait? Ne pouvait-il pas acheter un chien et oublier en route son nom, et fort embarrassé de cet oubli irréparable, — les chiens, comme les critiques, ne disent jamais leur nom, — procéder sans façon à un second baptême? — « Oh! Dieu! si j'étais à votre place, s'écriait Pelz avec feu, je voudrais paraître mille fois plus simple que vous, ou qu'un mouton. — Je voudrais ne pas savoir me tirer d'affaire, avoir comme un léger coup de marteau, oublier le nom de mon père et de mon enfant, — distraction permise seulement aux personnes d'un rang élevé. »

Malgré tous ces efforts de Pelz, Fibel ne faisait pas de grands progrès dans la distraction. Plus il se rappelait les choses qu'il devait oublier à l'occasion, et plus il s'en souvenait.

Sur un autre point, Pelz ne réussit pas mieux. Il persuada à Fibel que c'était pour lui un devoir de ressembler aux grands savants, qui écrivent d'une manière pitoyable (*docti male pingunt*), et d'écrire au moins quelques pages qui fussent à peine lisibles. Mais c'était trop difficile pour Fibel : en écrivant vite, il ne réussissait qu'à mieux écrire.

De jour en jour, la semaille de la semaine, pour la moisson du dimanche, devenait plus clair-semée. On finit par détailler pour la postérité, à chaque anniversaire domestique, les meubles et les chiffons de toute sorte appartenant au défunt, dans la prévision du cas où cette postérité demanderait des reliques. Pelz présenta à l'assemblée l'écritoire, la pipe de Fibel enfant; il ajouta qu'il donnerait bien des choses

pour posséder un os du bras ou de la tête du défunt ; ce genre de reliques manquait complétement, — pénurie d'autant plus regrettable, que l'on possède des têtes et des bras entiers des saints usuels en double et triple éditions.

Enfin, pour avoir des Péricopes du dimanche, Pelz se prit lui-même pour texte de l'épître, en ne disant pourtant de sa vie que le peu qui se rattachait à l'oraison funèbre de Fibel.

— Comme j'étais sur le point de rire de cet amalgame, de cette communauté de biens entre le biographe et le héros, j'ai songé que moi aussi, coréférendaire biographique, je m'étais glissé dans la préface et plus tard dans le village, — par conséquent il n'y a pas lieu de rire.

Une certaine semaine, la sécheresse et l'aridité furent telles, qu'il ne resta plus à Pelz d'autre ressource que de faire une leçon sur les avantages des Académies.

Traduit par CHARLES GUILLEMOT.

(La suite à un prochain numéro.)

POÉSIES

L'ARBRE DE L'HUMANITÉ

(IMITÉ DE L'ALLEMAND DE F. FREILIGRATH)

Obéissant aux règles éternelles,
Sur l'arbre humain la fleur presse la fleur.
Quand la tempête a flétri l'une d'elles,
Un nouveau germe éclôt à la chaleur.
Quand la ramée est vieille et décrépite,
D'autres bourgeons sont frais, épanouis;
L'arbre immortel croît, fleurit et palpite,
Et chaque fleur est un peuple, un pays.

Nous avons vu la force à la besogne,
Plus d'un bouton se faner sans retour.
Qui n'a pleuré sur la rose « Pologne, »
Que dans la steppe effeuilla le vautour?
Aux champs poudreux qu'un chaud reflet colore,
La branche « Espagne » est le jouet du vent.
Une autre feuille aux rives du Bosphore,
Sans résister tombe en se dissolvant.

Mais si l'orage en passant les enlève
Et sans pitié les détache du tronc,
D'autres rameaux, pleins de vie et de séve,
A l'air du ciel ont redressé le front.
Quel mouvement plein de grâce et de force!
Témoins heureux de ce puissant réveil,
Nous avons vu s'entr'ouvrir mainte écorce
Et mainte fleur s'étaler au soleil.

Il pousse aussi, le bourgeon « Allemagne »;
Les sucs vivants ont dilaté son sein :
Scion qu'Hermann planta sur la montagne,
Et que Luther a greffé de sa main.
Il dépérit aux froides pépinières;
Les chauds rayons pourraient seuls le guérir.
Rêvant toujours les brises printanières,
Tendre bourgeon! quand pourras-tu fleurir?

Il s'est ouvert, resplendissant calice!
Pourvu que l'air ranime ce surgeon;
Pourvu que l'œil du jardinier « police, »
Ne prenne un jet pour un vil sauvageon;
Que le doux fruit, préservé de la nielle,
S'épanouisse et se dore à loisir;
Qu'on jette au loin la serpette cruelle;
Et pourvu que... mais j'exprime un désir.

Toi dont l'haleine avive les pétales,
Gonfle la tige, ô souffle de l'été!
Toi qui mûris les moissons idéales,
Féconde-la, souffle de liberté!
Veille sur elle, et, dégagé d'entraves,
Viens distiller son parfum, ses couleurs.
Bourgeon germain, aux senteurs si suaves!
Tu deviendras la merveille des fleurs.

Théodore Karcher.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

PHILOSOPHIE

De l'immortalité, par ALFRED DUMESNIL. — Paris, chez Dentu.

Voici du mysticisme de la plus belle eau, qui ne plaira ni ne déplaira pas à demi. Affaire de goût et de tempérament! Le mysticisme poétique et religieux a ses raisons d'être, le positivisme philosophique et scientifique a les siennes, surtout aux époques vouées comme la nôtre à la critique et aux réorganisations pratiques. Le mysticisme et le positivisme sont deux grandes tendances de l'esprit humain : il serait injuste de donner absolument tort à l'une ou à l'autre, il serait arbitraire de leur assigner deux domaines rigoureusement délimités. Et comme il faudrait de longues études pour s'expliquer seulement sur la valeur de ces deux termes, nous nous bornerons dans ce bulletin à signaler au public cet ouvrage, afin que les uns s'en garent, afin que les autres en fassent leur profit. — Pour ce qui nous concerne, c'est avec une affectueuse sympathie que nous avons lu ces pages, qui ont jailli du plus profond d'une âme droite et d'un cœur aimant et pur.

E. R.

DROIT PUBLIC ET ADMINISTRATIF

Traité théorique et pratique de Droit public et administratif (Introduction générale), par A. BATBIE[1]. — Chez Cotillon.

L'auteur, ancien auditeur au conseil d'État, professeur suppléant à la Faculté de droit de Paris, avocat à la Cour impériale, était fait pour entreprendre ce très-important et très-utile travail. L'introduction, que nous avons sous les

[1] Auteur de *Turgot philosophe, économiste et administrateur*. Ouvrage couronné par l'Institut.

yeux, et qui sera prochainement suivie des deux premiers volumes, annonce une publication qui a sa place marquée d'avance parmi les œuvres sérieuses de ce temps-ci. Cette introduction, largement tracée et d'une main sûre, nous donne les grandes lignes de notre droit public et administratif. Elle est faite de manière à former un ensemble, et presque un ouvrage détaché pour tous ceux qui ne s'engagent pas volontiers dans les détails de l'étude et de la science. Hélas! ils sont trop nombreux. Mais à ceux-là même, l'auteur aura rendu un signalé service. Nous avons grand besoin en France d'apprendre ce que nous croyons savoir, et de nous informer un peu des lois et règlements qui déterminent en quelque sorte l'orbite où se meut l'individu. Il nous semble que tout citoyen devrait commencer par s'enquérir de ces limites, et qu'un manuel du droit public et administratif devrait être le bréviaire de tout électeur; or qui n'est pas électeur? Il est vrai que l'électeur qui ne sait pas lire n'aura que faire de l'ouvrage en question. L'introduction de M. Batbie est mieux qu'un manuel, ou plutôt c'est un manuel d'une espèce supérieure, et qui, je le répète, devra passer sous les yeux de tous ceux qui, pour savoir ce que nul citoyen ne devrait ignorer, « ne se sont donné que la peine de naître. » Il est temps d'introduire dans la politique de pure » intuition » un peu de réflexion et de savoir. M. Batbie aura contribué à amener ce résultat désirable. Si nous voulons contrôler la puissance publique, — et ce contrôle est l'acte permanent d'un peuple libre, — il faut commencer par connaître les institutions sur lesquelles repose notre droit public. Si nous voulons tracer sa sphère à la liberté individuelle, il faut comprendre quelle doit être celle de l'État qui la circonscrit.

M. Batbie ne semble pas être de ceux qui aiment par-dessus tout la symétrie administrative, et qui estiment que la perfection du genre est la plus haute somme de centralisation. Il ne pense pas non plus qu'un pays doive se déclarer infaillible, n'offrir que des modèles à autrui, sans daigner s'enquérir de la législation et des institutions qui règnent au delà de ses frontières. Sans parti pris, et ne s'en remettant qu'à l'expérience, il nous semble éloigné également du pessimisme qui décourage et de l'optimisme qui pétrifie. C'est une étude comparée qu'il s'est proposé de faire, et nous pouvons anticiper sur le jugement que les esprits sérieux porteront sur son ouvrage en affirmant que ce but sera atteint.

Le premier volume est plus qu'une promesse, en effet; il est un gage. Cette entreprise, qui de toute façon vient à son heure, embrassera l'examen de la doctrine et de la jurisprudence, la comparaison de notre législation avec les lois politiques et administratives de l'Angleterre, des États-Unis, de la Belgique, de la Hollande, des principaux États de l'Allemagne et de l'Espagne; la comparaison de nos institutions actuelles avec celles de la France avant 1789; elle renfermera des notions sur les sciences auxiliaires de l'administration, l'économie politique et la statistique.

Les connaissances variées et approfondies de l'auteur, la sûreté de son jugement, la clarté de sa méthode, l'autorisaient à se tracer ce beau programme; ils lui fourniront les moyens de le remplir.

CHARLES DOLLFUS.

HISTOIRE ET PHILOLOGIE

E. Quatremère. — *Mélanges d'histoire et de philologie orientale, précédés d'une Notice sur l'auteur*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire; Paris, Ducrocq, s. d. (1861), in-8 de xxxii-415 pages.

Un de nos libraires a eu l'heureuse idée de publier, sous le titre général de *Bibliothèque classique des célébrités contemporaines*, un recueil choisi des ouvrages, et surtout des opuscules les plus remarquables des écrivains français qui ont le plus marqué, depuis le commencement du siècle, dans les différentes branches des sciences historiques, et en particulier dans les travaux d'érudition. Une pareille entreprise ne peut être que très-utile à la propagation des bonnes et fortes études; elle mériterait l'encouragement efficace du gouvernement. Déjà plusieurs volumes de cette intéressante collection ont vu le jour; nous allons faire connaître aujourd'hui celui que l'éditeur a consacrée à M. Quatremère.

La réputation de M. Étienne Quatremère était depuis longtemps européenne. Une connaissance profonde des principaux idiomes de l'Asie occidentale, l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le copte, le persan et l'arménien; une lecture immense de tous les auteurs, édités ou manuscrits, qui se rattachent à l'histoire asiatique et à la connaissance de l'antiquité profane et sacrée; des recherches aussi étendues que variées sur toutes sortes de sujets de philologie, d'histoire et de géographie; enfin, la publication de textes considérables, et diverses traductions d'ouvrages orientaux parmi les plus importants, justifient pleinement cette haute réputation et en assurent la durée.

Les morceaux (au nombre de huit) contenus dans le volume que nous avons sous les yeux sont éminemment propres à donner, à ceux qui ne le connaîtraient pas déjà, une juste idée du savoir de M. Quatremère et de la nature de son talent. Le mémoire *Sur le goût des livres chez les Orientaux*, semé d'un grand nombre d'anecdotes peu connues, est un intéressant chapitre de l'histoire littéraire des musulmans; de même que le mémoire *Sur les asiles chez les Arabes* est un chapitre de mœurs qui nous montre la société arabe sous une de ses faces primitives. Le mémoire *Sur les Nabatéens* fut très-remarqué lors de sa première publication, et il est resté un des meilleurs morceaux sortis de la plume de l'auteur. Le nom de Nabatéens (en hébreu *Nabaioth*) désigna très-anciennement une puissante tribu d'extraction arabe, ou plutôt peut-être un corps de tribus qui occupait tout le nord de l'Arabie, depuis l'Euphrate inférieur et le fond du golfe Persique jusqu'à la tête de la mer Rouge. Ils formaient, au temps des Romains, un royaume dont le chef résidait à Pétra, et ils s'étaient faits les intermédiaires de tout le trafic entre l'Arabie méridionale et les pays syriens. Dans les auteurs arabes du temps du Khalifat, le nom de Nabatéens s'applique aux habitants de l'ancienne Babylonie, et un livre d'origine babylonienne, dont l'âge est encore l'objet d'une controverse qui n'a pas dit son dernier mot, est connu en

Orient sous le titre d'*Agriculture nabatéenne*. La partie la plus neuve du travail de M. Quatremère (à l'époque où le mémoire parut) était celle où il faisait connaître les témoignages arabes sur les antiques *Nabaioth*, et où il révélait l'existence du *Traité d'agriculture*, dont un savant russe prépare depuis longtemps la publication[1].

Dans son mémoire *Sur Ophir*, M. Quatremère cherche à fortifier par de nouveaux arguments l'opinion qui place sur la côte orientale de l'Afrique du Sud cette contrée célèbre par la navigation des flottes de Salomon. Mais cette opinion, malgré l'autorité du savant critique, n'a plus aujourd'hui que bien peu d'adhérents. Les *Considérations sur le cours du Jourdain et sur la mer Morte* ont pour objet d'établir, contre l'opinion énoncée par M. de Saulcy dans son *Voyage autour de la mer Morte*, que les cinq villes maudites n'ont laissé aucune trace sur les bords du lac, là où le voyageur a cru les retrouver. Il faut convenir toutefois que les raisons développées ici ne sont ni bien profondes ni bien explicites. Le mémoire *Sur le monument qui, à Jérusalem, est appelé le Tombeau des Rois*, n'est aussi qu'un fragment de polémique, bon à consulter, toutefois, pour ceux qui prennent intérêt à l'archéologie hébraïque. Enfin, dans le mémoire *Sur Darius le Mède*, M. Quatremère recherche, après vingt autres critiques, ce que pouvait être ce prince dont la mention ne se trouve que dans le livre de Daniel, et il ajoute une conjecture de plus à toutes les conjectures déjà émises à ce sujet.

V. S. M.

HISTOIRE

La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul, ou un Chapitre de l'histoire du paupérisme en France, par ALPH. FEILLET. — Paris, 1862, chez Didier.

Quand nous comparons les progrès accomplis à ceux qui nous restent à réaliser, combien notre époque nous semble triste, mesquine, immorale et barbare! Mais si, du présent, nous reportons nos regards sur l'état social qui régnait en Europe avant la grande Révolution de 1789, comme nous nous sentons heureux et reconnaissants de notre félicité relative, et combien nous semblent intolérables ces iniquités de toute espèce que nos pères étaient pourtant obligés de supporter!

« Trois mots, dit M. Louandre, résument l'histoire de l'ancienne monarchie : la » guerre, la peste et la famine. Les populations s'entre-tuent ou meurent de faim, » de maladie; et quand on suit à travers les récits du passé tant de désastres et

[1] On peut voir sur ce sujet les considérations développées par M. Renan, au cahier d'avril 1860 de la *Revue germanique*. M. Renan ne croit pas, comme M. Quatremère, à la haute antiquité du *Traité d'agriculture nabatéenne;* mais on ne pourra se prononcer d'une manière définitive qu'après avoir étudié le texte même de l'ouvrage.

» tant de luttes sanglantes, on s'étonne qu'un peuple ait pu survivre à de pareilles
» misères, et qu'il soit resté des hommes. »

« On ne peut, continue M. Feillet, accuser de ce mal la nature humaine,
» qui n'a pas sensiblement varié; il faut donc en rechercher la cause dans
» les institutions. L'organisation de la société présentait alors un prodigieux
» ensemble de fausses mesures, que l'on ne pouvait changer qu'en changeant les
» bases de la société elle-même : c'était la constitution du gouvernement, l'en-
» semble des lois qui régissaient la propriété, la production et la consommation,
» le système des charges qui grevaient le pays, le mode de perception, l'emploi
» de l'argent fourni par l'impôt, la réglementation de l'industrie, l'état des routes,
» des marchés, l'indiscipline des gens de guerre, étrangers pour la plupart, et ne
» craignant pas de fouler un peuple dont ils n'étaient pas sortis; c'était, en un
» mot, toute l'ancienne administration qu'il fallait changer, modifier radica-
» lement, et non pièce à pièce, chacun de ses rouages étant un agent actif de
» paupérisme. »

Bien qu'au su de tous, l'histoire de France ait été le martyrologe du peuple français, on avait cru que, de loin en loin, certains épisodes d'oubli, de rire et de gaieté tranchaient sur le fond trop sombre; on avait pu croire que la Fronde, entre autres, avait été une joyeuse équipée, une bouffonnerie aussi amusante que ridicule. On avait envisagé la Fronde sous les traits de la Grande Mademoiselle, vêtue de sa longue amazone grise galonnée d'or, et coiffée d'un feutre orné de plumes flottantes. Elle s'était lancée dans la guerre civile comme dans une aventure galante; elle escaladait les murs d'Orléans et chevauchait en campagne pour conquérir un époux. Pour mari, elle aurait préféré son ennemi le petit roi, le Louis XIV futur, contre qui elle brandissait son sabre mignon; mais, au besoin, elle se serait contentée de son allié Condé, le *Grand Condé*, comme on dit encore aujourd'hui. Mademoiselle avait pour rivale cette fière pécheresse, M[me] de Longueville, qui, à son propre dire, « n'aimait pas les jeux innocents. » A côté de ces brillantes héroïnes caracolaient Bouillon, Beaufort, Nemours, enrubanés et empanachés, et certain vieux capitaine que sa renaissance dans une vie postérieure et sa transformation en éclectique et en néo-platonicien ne devaient pas empêcher de revenir à ses anciennes amours. Suivaient, avec leurs amants, les deux maréchales de camp, comtesses de Fiesque et de Frontenac, et la séduisante Montbazon, dont le *vertueux Turenne* (style consacré) était épris; la Montbazon, que dans l'un et l'autre camp on promettait au vainqueur, comme butin de la campagne (Voir les *Historiettes* de Tallemand des Réaux). Et ce fou qui avait arboré sur son casque un bas dérobé à sa maîtresse fermait la bruyante et brillante cavalcade. — Hélas! cette Fronde est peut-être un roman d'Alexandre Dumas, mais elle n'est pas de l'histoire!

La Fronde vraie, la Fronde de M. Feillet, est une lamentable histoire de meurtres, d'incendie, de pillage et de destruction de toute espèce qui, en cinq ou six années, mirent la France à deux doigts de sa perte. De sa perte, avons-nous dit, sans aucune exagération oratoire. Sur son sillon dévasté, le laboureur se laissait choir pour ne plus se relever; il tombait comme s'abat le cheval exténué

par la faim, écrasé par le fardeau, assommé par le manche du fouet. Ces paroles d'une princesse éplorée : « Plus ne m'est rien ! rien ne m'est plus ! » la France désolée les répétait avec un découragement amer. La Fronde nous semble un tableau d'histoire : Au premier plan, l'on voit deux fringantes amazones jouter en un brillant tournois : c'est l'Aristocratie et la Royauté caracolant en guerre. Mais le fond du paysage est occupé par des villages fumants, des moissons piétinées, des cadavres çà et là gisant. Du nord au midi, la France n'était que ruine et destruction. Les cinq cents pages de M. Feillet fourmillent de documents authentiques, de relations du temps, témoignant d'une misère que l'importance et la multiplicité des témoignages rendent impossible de nier ou d'atténuer. Ces descriptions sont uniformément douloureuses ; nous nous bornerons donc à en citer une, un peu au hasard : *Ab una disce omnes.*

« Les pauvres gens meurent de faim. On les voit manger du chénevé pur tout » à fait... Certains villages étaient tellement déserts, que les loups faisaient leurs » retraites dans les maisons... Bientôt, habitués à la nourriture des cadavres, ils » pénétraient dans les maisons habitées, où ils ravissaient et dévoraient princi- » palement les femmes et les enfants... Dans plusieurs lieux, les religieuses cloî- » trées manquèrent de mourir d'inanition, et la cloche destinée à révéler au » public le péril de la communauté ne cessa de tinter pendant des mois entiers... » Les glands et les racines devinrent la nourriture ordinaire... Tels allaient à la » chasse des hommes comme on va à la chasse des lièvres... Plusieurs sont » morts de male faim... Les charognes et les bêtes puantes sont recueillies par » les pauvres gens comme de bonnes viandes. A la suite de toutes ces misères, » la plupart des villages ne comptaient plus que deux à quinze ménages ; plus » de quatre-vingts étaient abandonnés et ont fini par disparaître... »

Ceci se passait en Lorraine, mais il en était de même dans la Normandie, le Bourbonnais, la Guyenne, l'Auvergne, les Flandres, le Dauphiné, et partout ailleurs ; en changeant de lieux, on changeait à peine de maux. Par les impôts iniques, extravagants, absurdes, par les passages des armées que suivaient les pestes et les famines, les provinces dites paisibles n'étaient guère plus heureuses que celles ravagées par la guerre. Et voici ce que Louis XIII, dans un accès de belle humeur, écrivait au gouverneur d'Arras, une dizaine d'années avant la Fronde : « Brave et généreux Saint-Prieul, vivez d'industrie ! Plumez la poule » sans la faire crier ! Faites comme les autres dans leur gouvernement ; vous avez » tout pouvoir dans notre empire ; tout vous est permis ! »

M. Feillet a parfaitement prouvé que l'atroce guerre de Trente ans, « cette guerre inexpiable », comme il la qualifie si bien, fut, après la paix de Westphalie, transportée d'Allemagne en France sous un autre nom, mais avec les mêmes capitaines, les mêmes soldats, les mêmes exploits, avec les mêmes brigands et les mêmes brigandages. Le monstre féodal, vaincu, blessé, mais non pas encore frappé à mort, vint s'abattre aux pieds de Louis XIV, le monarque despote par excellence, qui l'attacha à son trône avec des chaines d'or. Le grand Condé fut en France le dernier puissant routier du moyen âge.

« Et après cette lutte, dit quelque part M. Feillet, l'affaissement des esprits

» explique l'abaissement des caractères; il y a prostration physique et morale » dans la nation. Par fatigue d'une licence anarchique, l'obéissance naturelle » d'une nation pour son chef devient l'obéissance passive, la seule qu'accepte le » despotisme, et, pour l'appeler par son nom, la servilité. Après la Fronde, on » court à l'envi vers la servitude; on cherche à se faire remarquer dans une » lutte de flatteries qui, trente ans plus tard, doit aboutir à l'autel de la place » des Victoires, où La Feuillade vint s'agenouiller avec ses mousquetaires devant » une image du roi, entourée de cierges. »

Victorieuse de la féodalité, la royauté devait longtemps rester sans contre-poids, car la bourgeoisie n'avait pas su se substituer à la noblesse, et, par un excès d'aveuglement, au moment décisif, elle s'était liguée avec son ennemie naturelle, contre la royauté. Représentée par son Parlement, elle n'osa pas inaugurer une politique distincte et indépendante, celle du tiers état; elle n'osa pas proclamer le règne de la Loi à l'encontre des *privilèges* féodaux, et du *bon plaisir* royal. Comme plus tard, hélas! elle crut faire merveilles par un système de bascule, d'expédients et de compromis contradictoires. Redoutant d'avoir à suivre l'exemple de son frère d'Angleterre, qui avait virilement accepté la lutte contre la noblesse et la royauté tout à la fois, le Parlement français préféra renoncer au glorieux rôle que lui traçait la logique des événements pour se subordonner aux deux partis qu'il aurait dû mettre à la raison. Les affinités électives entraînèrent les gens de robe dans la faction des gens d'épée, et en fin de compte, la réconciliation se fit aux dépens de Messieurs du barreau, qui se virent méprisés par la royauté, par la noblesse, sans être pour cela consolés par les sympathies du peuple qui était encore à naître. Malgré certains actes de civisme individuel, ils méritèrent, comme corporation, le blâme sévère de l'histoire. C'est par le souvenir de la Fronde que s'explique la scène de Louis XIV accourant de Vincennes en bottes de chasse, en justaucorps rouge, et une cravache à la main, pour imposer ses volontés au Parlement, qui se laissa faire. Qu'avait-il fait, cet austère interprète de la Loi, qu'avait-il fait ce gardien des libertés publiques du trésor confié à son honneur? — Il ne le savait lui-même, le dépôt avait disparu entre ses mains. Vis-à-vis du roi, il n'était plus qu'un factieux; vis-à-vis de la nation, il n'était qu'un mandataire infidèle.

L'occasion manquée ne se présenta que cent cinquante ans plus tard. Enfin la Loi ressuscita le même jour que la Liberté, sa grande sœur, et la Révolution éclaira de la même lueur la notion des Devoirs du citoyen et celle des Droits de l'homme qui depuis longtemps s'étaient obscurcies dans les consciences.

S'il faut absolument présenter une observation critique, nous exprimerons le regret que l'auteur, qui a si bien fait parler les situations et les événements, n'ait pas davantage fait parler les personnages et ne les ait pas plus nettement individualisés. Ainsi, le héros du livre, Vincent de Paul, ne nous semble pas se détacher suffisamment du tableau. Peut-être aurait-il été bien difficile de dramatiser un personnage aussi doux, aussi calme, aussi simple de cœur. Peut-être aussi la sympathie de M. Feillet lui a-t-elle fait exagérer l'importance historique de cet apôtre de la charité individuelle. Ils étaient dix missionnaires de la charité, plus dix

filles de la Miséricorde, contre dix mille soudards; et un seul de ces brigands qui allaient par le pays, en tuant, pillant et incendiant, faisait plus de dégâts, sans doute, que n'en auraient pu réparer cent hommes charitables!

Ce livre est triste, et cependant il laisse au cœur une impression salutaire; il raconte d'horribles misères, mais il encourage au bien. En résumé, ce que M. Feillet a voulu faire, il l'a fait et bien fait, en homme consciencieux, ingénieux et modeste. Le travail est raisonné, solide, complet et définitif; probant autant que probe, il fera désormais autorité. Ce livre a rétabli la véritable physionomie d'une époque importante; il a enrichi notre biographie nationale d'une vérité de plus, et son auteur a certainement bien mérité de l'histoire et de son pays.

ÉLIE RECLUS.

LITTÉRATURE

L'Eternel féminin. Nouvelles par ED. GRIMARD. (Paris, librairie Poulet-Malassis.)

Ce volume est un problème pour le critique. Par un rare contraste qu'apprécieront les dégustateurs littéraires, on voit dans ces récits une aimable fraîcheur de sentiment s'allier à la maturité de la pensée, qu'un rien peut-être rendrait sceptique et blasée. Ces nouvelles sont maladroitement charpentées, mais leur style est élégant et pur. La naïveté, l'insuffisance et la complication des moyens vous étonnent, mais la finesse d'esprit vous charme. On y trouve de la gaucherie, de l'embarras et des roueries par trop innocentes; on y trouve en même temps de l'originalité de bon aloi, des idées vigoureuses, des élans de force et de tendresse. Telle page vous rappelle Thomas Vireloque, gouailleur et chiffonnier, philosophant avec férocité tandis qu'il accroche de sales guenilles dans les boues de Paris; telle page vous rappelle aussi ce quelque chose de fier, de doux et de sauvage qui vous pénètre sur la berge du ruisseau et dans les recoins moussus des grands bois.

Comme un oranger des pays chauds portant à la fois des bourgeons, des fleurs et des fruits, ce livre appartient à la fois à trois âges, d'ordinaire bien distincts dans la vie d'un écrivain. Il appartient à l'écolier (que M. Grimard me pardonne ma franchise) par sa partie purement technique, par ses trucs malencontreux, et par certaines grosses ficelles écrues qu'on ne peut s'empêcher de voir. Par ses descriptions si vivantes de la nature, du cœur de l'homme, et surtout du cœur de la femme, par de délicates effusions de sentiment, par une grâce intime et émouvante, par une passion vive et un ardent besoin de bonheur et de volupté, en même temps que de vérité, de justice et de vertu, il appartient à la plus fraîche jeunesse, comme il procède aussi de la maturité par la pensée virile, par la réflexion patiente, par une mélancolie voilée et la compréhension de ce qui est irrémédiable et irrévocable.

Ce titre « *l'Éternel féminin* » nous semble un peu bizarre pour cette collection

de nouvelles. Nous ne savons trop ce que l'auteur de Faust entendait par cette expression. Quant au biographe de Florella, il a voulu sans doute indiquer l'éternel secret de la femme, l'arcane profond de l'Amour et de la Nature, et ce mystérieux sourire — est-il doux ? est-il cruel ? — dont Léonard de Vinci a illuminé les lèvres et les yeux de Joconde. — Nous supposerions même que l'idée mère de l'écrivain (sa philosophie secrète, peut-être), tendrait à faire de la femme le Relatif éternel, c'est-à-dire l'inconstance infinie, le caprice, la poésie et la fantaisie suprêmes, la mobilité de l'onde; tandis que l'homme, par contre, participerait de la nature du roc, et serait l'Éternel Absolu, ou la raison équilibrée, la volonté mathématique. — Mais arrêtons-nous là, de peur de ne plus nous comprendre.

L'esprit de M. Grimard nous semble porté davantage au lyrisme qu'au drame, plutôt au genre descriptif que narratif; il dépeindra mieux les sentiments que les actions. Poëte et psychologue avant tout, malgré sa passion pour les sciences naturelles, il est essentiellement subjectif et fort peu objectif; manière d'être qui en vaut bien une autre. — Et pour clore, répétant une belle parole prononcée par Ch. Secrétan dans sa *Philosophie de la liberté*, nous dirions volontiers à notre romancier : Mon cher monsieur, *devenez ce que vous êtes !* Vos défauts ne vous appartiennent pas, ils ne demandent qu'à disparaître; mais vos qualités sont bien à vous. Courage pour de nouveaux essais, et devenez ce que vous êtes, un charmant écrivain !

ÉLIE RECLUS.

VOYAGES

Dans la forêt de Thuringe, par ÉDOUARD HUMBERT. 1 vol. grand in-8 illustré.

La forêt de Thuringe, dont vient nous parler poétiquement et savamment M. Humbert, n'est-ce pas une de ces forêts mystérieuses et pleines d'aventures, comme on en trouve dans les contes populaires ? N'est-ce pas le séjour d'un génie romantique, qui, après avoir enfanté, au moyen âge, des légendes fantastiques et merveilleuses, a, de notre temps, inspiré des chants à Gœthe et à Schiller ? Cependant le *Thuringerwald* n'offre pas à la curiosité ces sites sauvages et grandioses qui frappent l'imagination. Suivant M. Humbert, c'est un pays qui étonne moins qu'il n'attire. « Il fascine, il charme, il enlace par les images d'une grâce riante et d'une fraîche sérénité. C'est un berceau de verdure. »

« La forêt de Thuringe est le parc de l'Allemagne, dit encore M. Humbert. C'est une forêt habitée par une population active et intelligente, une forêt de montagnes et de vallées, que traversent de jolies rivières au bord desquelles s'épanouissent des villes et des villages; une forêt à qui les rochers, les accidents de terrain, les ruisseaux donnent un aspect tout particulier. » Dans cette forêt fleurit la légende; l'histoire a imprimé des traces qui ne sont point effacées; le ca-

tholicisme, le protestantisme y ont des souvenirs : l'un sainte Élisabeth, l'autre Luther; la poésie y a les *Minnesænger*, l'auteur de *Faust* et celui de *Wallenstein*.

Voici, non loin de la Wartbourg, la source de sainte Élisabeth, que cette héroïne de la charité fit jaillir miraculeusement du rocher pour abreuver les pauvres, pour laver les indigents et les malades. Une gravure la représente enfermée sous une voûte de pierre, protégée par de grands arbres qui la couvrent de verdure et mêlent la fraicheur de leur ombre à celle de ses eaux. Les pieuses aventures de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, ont fourni à un peintre, M. de Schwind, le sujet d'une série de fresques dans une galerie du château de Wartbourg, restauré de nos jours par un prince ami des arts et des grands souvenirs nationaux.

Ce même château des landgraves de Thuringe va nous offrir le souvenir de Luther à côté de celui de l'héroïne de M. de Montalembert. On a réuni dans la chambre de Luther à la Wartbourg, chambre qu'il habita dix mois, un certain nombre d'objets qui ont appartenu au réformateur. On y voit son portrait et celui de ses parents, peints par Cranach; la table où il s'assit enfant, sa boîte à crayons, une lettre de sa main, la lampe de mineur de son père, la lampe-lanterne qui éclairait la salle des conférences de Schmalkalden, etc. L'aspect de cette chambre est simple, primitif. Les fenêtres ont de petits carreaux ronds. C'est dans cette retraite que Luther traduisit la Bible et créa la prose allemande. On y voit encore, sur la muraille, la fameuse tache d'encre, irrécusable témoin de sa querelle avec le diable. Au reste, le souvenir de Luther est partout en Thuringe.

Autre souvenir au même lieu. C'est dans la salle restaurée sous le nom de *salle des Ménestrels* que se joua un des grands drames littéraires du moyen âge; c'est là qu'eut lieu le poétique tournoi de 1207. La cour de Thuringe florissait alors sous le gouvernement d'Hermann et de la princesse Sophie. Six poëtes musiciens entrèrent en lutte les uns contre les autres; mais le combat, de pacifique, faillit devenir sanglant entre ces hommes de vaillante race qui portaient l'épée et juraient par elle. Cet épisode tragi-comique, souvent raconté, a fourni à M. de Schwind le sujet d'une fresque exécutée dans la salle même où il se passait, au XIIIe siècle.

Le château de Wartbourg a été restauré, avec autant de talent que de science, par M. de Ritgen, architecte et professeur à Giessen. M. de Ritgen a su, par des investigations patientes et heureuses, retrouver et s'approprier le plan primitif, et cette restauration, due à l'initiative du duc régnant de Saxe, n'a eu, dit-on, à subir en rien les caprices de l'imagination moderne.

Le château de Wartbourg, ce vénérable édifice, est comme le centre et le point culminant d'une contrée tout entière animée par les souvenirs de l'histoire et de la poésie. D'un côté, on aperçoit l'Hœrselberg où le Tannhaüser devint infidèle au pur amour et tomba dans les filets de Vénus; de l'autre, on voit le château où le comte de Gleichen ramena de la croisade la fille d'un sultan devenue l'épouse d'un chevalier; enfin, si le temps est clair, dans un lointain magique, apparaît le père des légendes, la gloire du Hartz, le Brocken aux nuits mystérieuses, séjour des sorciers et des enchantements diaboliques.

J'ai dit que la poésie moderne mêlait, dans le *Thuringerwald*, ses souvenirs à ceux de la légende. Le nom de Gœthe est écrit en lettres d'or sur un rocher gigantesque à Elgesbourg où se voient, en outre, un château qu'on prétend dater du XIe siècle et un établissement d'hydrothérapie. Ainsi, dans un pays des plus pittoresques, la déesse Hygie a son temple entre les monuments de l'histoire et les lieux consacrés par le passage de la Muse.

A Volkstadt, on voit la *maison de Schiller*. C'est là, dans un village à l'aspect agreste, au milieu de mœurs simples et rustiques, que Schiller a habité, en effet, pendant l'année 1788. En face de cette maison s'élève la *Schillershœhe*, petite montagne qu'il aimait à gravir et où, en 1830, un monument lui a été élevé : c'est le buste même du poëte, placé dans une anfractuosité de rocher, au milieu de la verdure. Ce buste est l'ouvrage du sculpteur Dannecker. La figure du poëte est là, comme celle d'une divinité de ces lieux aimés de lui pendant sa courte vie et dont il comparait le charme à *une belle mélodie*.

Bien d'autres lieux ont été décrits, bien d'autres souvenirs évoqués par M. Humbert, dans son excellent livre orné de charmantes gravures sur bois. Ce livre sort de la foule des ouvrages illustrés, et par la rédaction savante et soignée du texte qui en rend la lecture aussi intéressante qu'instructive, et par l'exécution typographique. M. Humbert est un écrivain sérieux, qui a fait de la Thuringe une étude consciencieuse; il a su souvent élever son style à la hauteur des sites qu'il a dépeints et des événements qu'il a retracés. Les gravures sont exécutées avec soin et offrent des *illustrations* agréables. Comme tout ce qui nous vient de Genève, où ce livre a été écrit et imprimé, l'ouvrage porte, au fond et dans la forme, un caractère de gravité qui n'exclut ni l'intérêt ni le charme, mais qui, au contraire, en mettant l'esprit du lecteur en repos sur l'exactitude scrupuleuse de l'écrivain et sur sa bonne information, lui permet de se livrer sans défiance à l'entraînement des descriptions et des récits.

L. DE R.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

Franz von Assisi. Ein heiligenbild, von Dr KARL HASE. Leipzig, 1856.

Le livre que nous signalons ici n'est pas, comme on le voit, des plus récents, et nous n'aurions même pas songé à en faire mention dans ce bulletin, si une belle et bonne traduction hollandaise (Utrecht, 1861) n'était venue appeler de nouveau sur lui notre attention. Cet écrit mérite bien pourtant à tous égards qu'on le lise et qu'on le loue. Nul mieux que M. Hase, chez qui le sens esthétique s'unit si heureusement à l'esprit critique, ne pouvait nous parler dignement

de cet aimable saint dont l'inextinguible amour embrassait d'une même étreinte Dieu et l'univers, qui appelait le loup « son frère » et l'hirondelle « sa sœur », mais auquel la légende s'est attachée aussi plus qu'à aucun autre pour lui tresser une couronne de prodiges et l'idéaliser.

L'auteur se trouvait à Assise vers la fin de 1852. Après avoir visité successivement tous les monuments de la ville et des environs qui gardent le souvenir de saint François, il se reposait dans le jardin où fleurissent les roses que Dieu fit germer jadis du sang de son serviteur bien-aimé. Devant lui s'élevaient vers le ciel, d'un côté, la coupole de *Sainte-Marie des Anges*, et, de l'autre, les murs blancs du couvent et de sa triple église. Il venait de se remémorer la plupart des traditions édifiantes ou gracieuses qui se rattachent à ces localités, lorsque sa fille, qui l'accompagnait dans ce voyage, l'interrompant : « En voilà bien assez, dit-elle, de toutes ces légendes que maître Luther nommait des menteuses. Contez-nous donc, vous qui enseignez chaque année à vos élèves l'histoire de l'Église, ce que vous savez de certain au sujet d'un homme dont tout ici répète et exalte le nom. » Le professeur d'Iéna s'empressa de faire droit à cette demande, et il exposa à son petit auditoire ce que ses recherches lui avaient appris touchant le glorieux fondateur de l'ordre des Frères mendiants. Ce récit fait à l'ombre de la montagne d'Assise, il a voulu le reprendre, de retour dans sa patrie, après avoir revu les sources et les avoir soumises à un nouvel et sévère examen. Ainsi est né ce livre, qui, dans sa poétique simplicité, porte le double cachet du cabinet du savant et du ciel bleu de l'Italie.

Le volume de M. Hase se termine par un appendice qui n'en est pas la partie la moins importante, et sur lequel nous nous permettons d'attirer tout particulièrement les regards des érudits. Il y est traité des stigmates de saint François et de leur authenticité. L'auteur commence par déclarer que, loin de nier *à priori* la possibilité du fait, il l'a admis lui-même comme très-réel dans les premières éditions de son *Histoire de l'Église*, et que s'il est venu à en douter plus tard, ce n'a été qu'à la suite d'une étude plus approfondie des documents et en vertu de considérations purement scientifiques. Après avoir présenté alors tout ce qui semble s'opposer à ce que le saint ait pu porter de son vivant les empreintes que la tradition lui attribue, il prouve que cette croyance n'a, en définitive, d'autre fondement que la lettre par laquelle Elias de Cortone, le vicaire général de l'ordre, annonce aux Frères de France la mort de leur fondateur, et que le caractère ambitieux et rusé de cet Elias permet de supposer, soit qu'il ait simplement inventé la chose, soit qu'il ait imprimé lui-même ces stigmates sur le cadavre dont il eut pendant toute une nuit la libre disposition. Telle est la conclusion d'une dissertation qui nous paraît aussi grave que solide et que les adversaires d'une pareille manière de voir feront bien de ne pas laisser sans réponse; — *amant alterna camœnæ.*

A. Stap.

MYTHOLOGIE

L. **Preller**. *Griechische Mythologie* (Mythologie grecque). 2e édit., IIe volume. Berlin, 1861. VI-546 p. in-8.

En annonçant ici, dans la livraison du 15 janvier 1861, le premier volume de la seconde édition du livre de M. Preller, nous faisions des vœux pour qu'il fût bientôt suivi du second. Notre attente ne nous a pas trompé. Ce volume se trouve sur notre table depuis un mois et nous attend à son tour. Malheureusement, nous devons ajouter tout de suite que c'est une œuvre posthume que son auteur n'a point vue paraître. Au moment même où il allait livrer son manuscrit à l'impression, M. Preller a été emporté subitement, âgé à peine de cinquante et un ans. C'est un de ses amis, M. H. Sauppe, qui nous l'apprend dans la préface. Voici, du reste, ce qu'il dit sur les changements introduits dans ce volume :

« Quiconque comparera les deux éditions de la seconde partie y trouvera, quant à la rédaction et quant au volume, à peu près les mêmes proportions qu'il y a entre les deux éditions de la première partie, quoique les modifications apportées à la seconde partie soient moins profondes et que les additions y tiennent plus de place.

» La main correctrice s'y fait remarquer partout, et les notes offrent quantité de faits nouveaux, empruntés aux inscriptions, aux œuvres d'art, surtout aux vases, aux auteurs grecs et latins, à la littérature mythologique moderne. Les renvois à la mythologie comparée, à des passages de l'Ancien Testament, aux contes et aux usages des peuples modernes, n'y manquent pas non plus.

» L'exposition des matières même a été transformée et élargie sur plusieurs points. Pour citer quelques exemples, les chapitres sur Inachos et Phoronée (p. 55 sv.), sur Tyndarée et Léda (p. 90 sv.), et la chronique des rois de l'Attique (p. 139 sv.), ont été ajoutés de nouveau ; d'autres, tels que Kadmos (p. 22 sv.), Danaos et les Danaïdes (p. 45-54), les Dioscures (p. 91-108), etc., se trouvent considérablement augmentés. Les quelques notes qu'on lisait sur Rhadamanthys, Sarpédon, Atymnos, Milétos (p. 81 de la première édition), sont devenues des chapitres entiers (p. 129-135). Les mythes d'Hercule et son culte (p. 185-278) y tiennent deux fois autant de place qu'auparavant, sans compter le chapitre sur les Héraclides (p. 278-285), qui, dans la première édition, était représenté par quelques lignes seulement. »

Ce relevé des additions, donné par M. Sauppe, est loin d'être complet. Il s'en trouve presque à chaque page. Mais nous ne sommes pas d'avis qu'il faille chercher le véritable progrès de ce côté. Rien de plus facile que de multiplier le nombre des citations et même des traditions mythologiques. La question, c'est si M. Preller a évité le défaut à peu près général de tous les ouvrages sur la mythologie classique, d'être des recueils de mythes plutôt que des exposés critiques de

leurs origines et de leur histoire. Expliquons-nous : la mythologie classique, telle qu'on a l'habitude de la présenter, ressemble assez bien à ces tableaux byzantins qui certes ne manquent pas de charme, mais où toutes les figures se trouvent entassées sur le premier plan, sans perspective aucune, sans aucune vérité dans les détails. Pour donner de la perspective à ce tissu épais de mythes, pour le pénétrer d'air et de lumière, il faut les ramener à leur expresssion la plus simple, à la donnée primitive, par laquelle ils se rattachent aux mythes des autres peuples ; et pour nous faire comprendre cette donnée même et son développement ultérieur, il faut y ajouter l'observation minutieuse du langage et des mœurs qui constituent, pour ainsi dire, l'atmosphère mythologique dans laquelle les peuples de l'antiquité ont vécu, et qui diffère complétement de la nôtre. En d'autres mots, il n'y a point de mythologie sans la mythologie comparée d'un côté, et de l'autre, sans l'étude sérieuse des premiers éléments de la culture humaine et de la manière toute spéciale dont les anciens ont compris les phénomènes de la nature.

M. Preller, et c'est là, à nos yeux, son plus grand mérite, se trouve généralement d'accord avec les principes que nous venons d'énoncer. Ainsi, il accepte volontiers les résultats les mieux assurés de la mythologie comparée. Avec cela, il possède à un degré rare le sentiment poétique de la nature, qualité absolument indispensable au mythologue. Sous ce double rapport, la nouvelle édition du volume dont nous parlons fait preuve d'un progrès notable. Seulement, ce progrès n'est pas aussi marqué qu'il pourrait l'être, et il semble que M. Preller ait trop craint de s'éloigner de la route battue.

Qu'on nous permette de citer quelques exemples à l'appui de ce qui vient d'être dit :

Les Lapithes sont comparés aux géants des montagnes de la mythologie allemande (p. 10 sv.). — La roue d'Ixion, symbole du soleil, d'après Kuhn, etc. : M. Preller n'admet cette explication que d'une manière dubitative (p. 13). — C'est à peine s'il mentionne l'identité des Centaures et des Gandharvas indiens, constatée par M. Kuhn (p. 16). Quant aux mythes des Phlégyens et de Phoronée, si admirablement exposés par M. Kuhn, qui se rapporte expressément au livre de M. Preller (dans *Herabkunft des Feuers*, etc., p. 19 et 25 sv.), celui-ci se contente de les raconter encore une fois sans y ajouter aucune explication. En revanche, nous pensons qu'il a bien fait de repousser les suppositions d'origine égyptienne ou phénicienne des traditions sur Kadmos (p. 22 sv.). Dans le chapitre sur Io, M. Preller a adopté les principaux résultats de la dissertation de M. Pott (*Nouvelles Annales de phil. class.*, 3e vol. du supplément, p. 300 sv.; voyez *Revue germanique*, t. XI, p. 573 sv.). De même, dans la fable des Proetides (p. 57), il a suivi l'opinion de M. Welker (*Gr. Gœtterlehre*, I, p. 555), qui en fait des déesses lunaires. Il est d'autant plus étonnant qu'il ne cite pas les analyses données par M. Schwartz (*Der Ursprung der Mythologie*, p. 177, 16, 263, 109), des mythes sur les Spartes, sur Talos et sur la fondation de Thèbes, mythes que M. Preller n'essaye pas même d'expliquer. Ce qu'il dit sur la forme de serpent des héros attiques (p. 136) est également insuffisant, après la publication de M. Schwartz. C'est

encore le cas pour les mythes de Bellérophon (p. 77 sv.), de Salmonée (p. 314), et d'Achille (p. 400), après la dissertation de M. Sonne (dans Kuhn, *Recueil de phil. comp.*, vol. X, cah. 2, 3, 5; voyez *Revue germanique*, t. XIX, p. 150 sv.). — Hercule qui délivre les troupeaux solaires cachés dans la caverne des démons de l'hiver, tels que Cacus, Géryon, Alcyonée, etc., se compare à Indra dans les Védas (p. 204; voyez aussi *Revue germanique*, t. XIX, p. 153), et aux divinités de l'été qui combattent l'hiver dans la mythologie germanique (p. 207). Cette dernière a encore fourni l'explication du mythe des oiseaux de Stymphale, comparés aux plumes (c'est-à-dire aux flocons de neige) dont on s'imaginait remplies les contrées du Nord. Il est à regretter que M. Preller n'ait pas consulté cette même source en traitant des fables sur les Grææs et sur Thésée; il y aurait trouvé des analogies frappantes. Pour terminer, disons encore que M. Preller, pas plus que ses prédécesseurs, ne sait que faire du couple de frères appelés Molions ou Actorions. Même il a supprimé, dans la seconde édition, l'explication, à la vérité peu satisfaisante, qu'il avait donnée dans la première (p. 165). Le problème cependant n'est pas difficile à résoudre. Évidemment ces deux frères, divinités de l'abondance, représentent les deux pierres du moulin, symbole du soleil, dont ils ont tiré leur nom (*mol-ere* = (μ) αλ-έω = moudre, *mol-a* = μύλ-η = meule).

J. HUNZIKER.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS

Journal de Crelle-Borchardt. LIX, 2, 3, 4. LX, 1. *Astronomische Nachrichten*, vol. LVI.

Algèbre. — On sait que depuis longtemps l'illustre Norvégien Abel a démontré l'impossibilité de la résolution algébrique des équations d'un degré plus élevé que le quatrième. Selon Abel, une équation est résoluble algébriquement lorsqu'on peut donner à chaque racine une forme telle, que toutes les fonctions algébriques dont elle se compose soient exprimables en fonctions rationnelles des racines de l'équation donnée.

Mais il restait à envisager le problème sous un point de vue plus général. D'une part, au lieu des coefficients de l'équation, lesquels sont des fonctions symétriques des racines, on pouvait regarder comme données des fonctions rationnelles de ces racines jouissant d'une plus grande généralité; d'autre part, on pouvait substituer aux racines proprement dites, certaines fonctions algébriques auxiliaires dont on faisait alors dépendre la solution de l'équation.

C'est dans cette voie qu'ont été dirigées les recherches de MM. Kronecker, à Berlin, et Hermite à Paris. M. Kronecker est enfin parvenu à donner le dernier mot de la question relative aux équations du cinquième degré. Les racines de l'équation générale du 5e degré peuvent être représentées explicitement au moyen de racines carrées, de racines 5es, et d'un signe de fonction W, qui dénote une

certaine fonction algébrique de deux fonctions rationnelles φ et ψ des cinq racines. La fonction W dépend donc essentiellement de *deux variables*; et l'on peut prouver qu'elle n'est point réductible à d'autres fonctions algébriques d'une seule variable. Ce résultat, la solution définitive du problème généralisé des équations du 5e degré, peut être considéré comme un complément nécessaire qui avait manqué jusqu'ici à la théorie d'Abel, dont nous avons fait mention plus haut.

Théorie des nombres. — M. Stern, de Gœttingue, a donné des recherches sur la fonction Ex, qui signifie le plus grand nombre entier contenu dans x. Il est arrivé à une démonstration nouvelle de plusieurs formules de MM. Eisenstein et Sylvester, et il y ajoute quelques théorèmes nouveaux, parmi lesquels nous citerons le suivant. Soit $Rx = x - Ex$ la fraction ou l'excès fractionnaire de x sur le nombre entier Ex; de manière que pour $x = 13$, nous aurons $13 = Ex$ et $0,5 = R\,x$. Alors, en désignant par p et q deux nombres entiers sans facteur commun, mais tels que p-1 et q-1 soient divisibles par l'entier m, on aura généralement

$$\Sigma\,(1-2\,R\,x) = \frac{m-1}{pq}\left(\frac{p-q}{m}\right)^2,$$

la sommation devant s'étendre aux excès fractionnaires des nombres suivants :

$$\frac{p}{q},\ 2\,\frac{p}{q},\ \ldots\ \frac{q-1}{m}\,\frac{p}{q},\ \frac{q}{p},\ 2\,\frac{q}{p},\ \ldots\ \frac{p-1}{m}\,\frac{q}{p}.$$

Le second membre de l'équation ci-dessus étant toujours positif, il s'ensuit que la somme des valeurs positives de $1-2\,Rx$ l'emporte toujours sur la somme des valeurs négatives de cette même différence.

Équations différentielles. — Le 1er cahier du tome LX du *Journal de Crelle* embrasse la première moitié d'un mémoire posthume du grand mathématicien Jacobi sur l'intégration des équations aux dérivées partielles du premier ordre. La belle méthode de Jacobi, très-imparfaitement connue jusqu'ici, repose sur une réduction successive du nombre des variables au moyen de certains systèmes d'équations simultanées ; en passant d'une dérivée partielle à la suivante, le nombre des variables diminue toujours de deux unités, tandis que le nombre des équations simultanées augmente d'une unité ; mais des artifices particuliers permettent de venir à bout de ces systèmes simultanés. Le mémoire de Jacobi, préparé pour l'impression par M. Clebsch, est du plus haut intérêt ; mais nous sommes obligés, avant d'en entretenir nos lecteurs, d'attendre qu'il ait paru en entier. M. Clebsch nous apprend d'ailleurs qu'il a pu étendre la nouvelle méthode à l'intégration des équations de Pfaff.

Géométrie. — M. Joachimsthal, de Breslau, dont la science regrette la mort si prématurée, a laissé un mémoire intéressant sur le nombre des normales réelles que, d'un point donné, l'on peut mener à un ellipsoïde. Il trouve que ces normales seront au nombre de six, de quatre ou de deux, suivant que le point donné sera situé en dedans de deux surfaces particulières, ou en dedans de l'une seulement, ou enfin en dehors de toutes les deux. Ces surfaces sont celles qui constituent le lieu géométrique des centres de plus grande et de moindre courbure de l'ellipsoïde.

M. Clebsch s'est occupé des courbes du quatrième degré, et de la surface de

Hesse. M. Siebeck a continué ses recherches sur une certaine espèce de courbes du quatrième degré qui ont des rapports avec les fonctions elliptiques.

M. de Joncquières a donné la solution de quelques questions générales, concernant les courbes algébriques planes; plusieurs de ces questions avaient été déjà traitées par M. Steiner, dans un mémoire important dont M. Wœpcke a inséré une excellente traduction au journal de Liouville.

Enfin MM. Bischoff et Weingarten ont trouvé des théorèmes nouveaux relatifs aux surfaces développables.

Théorie du potentiel. — Nous avons sous les yeux deux mémoires qui se rattachent à cette branche importante de la physique mathématique. M. Kirchhoff, de Heidelberg, le même savant dont les travaux sur l'analyse spectrale, entrepris en commun avec M. Bunsen, viennent d'avoir un retentissement si universel, s'est occupé de la distribution du fluide électrique à la surface de deux sphères. Ce problème avait été traité par Poisson et par M. Plana, qui a développé les formules de Poisson. Tout se réduit à trouver une série convergente pour exprimer le potentiel de l'une des deux sphères électrisées, par rapport à un point de leur ligne centrale; ce potentiel fournit alors la densité du fluide aux deux points situés sur la ligne centrale, et l'intensité de la force avec laquelle les deux corps s'attirent ou se repoussent. La série donnée par Poisson converge d'autant plus rapidement, que la distance des deux corps est plus grande; voulant appliquer cette série au cas des distances très-petites, M. Plana l'avait transformee en intégrale définie, qu'il développait de nouveau en une série ordonnée suivant les puissances ascendantes d'une quantité négative δ, dont le carré est de l'ordre des distances; et il en concluait que la densité du fluide, au point de rencontre de deux sphères égales et infiniment voisines, est de l'ordre de δ^4; plus tard, M. Plana trouva qu'il fallait remplacer δ^4 par δ^6. Mais l'un et l'autre de ces résultats est erroné, parce que la seconde série de Poisson cesse d'être convergente pour certaines valeurs de la variable. M. Kirchhoff, en ayant recours aux fonctions elliptiques, a réussi à exprimer sous forme finie plusieurs des quantités dont il s'agit ici, et il a démontré que la densité entre deux sphères infiniment rapprochées est de l'ordre de $\delta^{-3}\, e^{\frac{\pi^2}{\delta}}$.

M. Charles Neumann, professeur à l'université de Halle et fils du célèbre physicien Neumann de Kœnigsberg, a publié des recherches importantes sur le *potentiel logarithmique.* L'équation aux dérivées partielles

$$D^2x + D^2y + D^2z + .. = o$$

que l'on peut appeler équation du potentiel, a pour un nombre quelconque n de variables une solution qui est la plus simple de toutes, c'est l'intégrale de la différentielle $r^{1-n}\,dr$, le carré de r étant égal à la somme des carrés des variables. Dans le cas de trois variables, cette solution sera $\frac{1}{r}$, dans celui de deux variables elle sera évidemment $\log r$. Le produit de $\log r$ par les deux masses, dont r exprime la distance, est ce que M. Neumann appelle le potentiel logarithmique de

deux points; cette fonction curieuse offre, relativement aux surfaces planes, des propriétés analogues à celles que possède le potentiel ordinaire pour l'espace à trois dimensions. M. Neumann, en développant la théorie du potentiel logarithmique, est arrivé à la définition des courbes de niveau, et à la résolution de plusieurs problèmes très-intéressants.

Physique. — M. Oscar-Émile Meyer, de Varel, a publié simultanément, dans le *Journal de Crelle* ses recherches théoriques, et dans les *Annales de Poggendorff* ses expériences sur le frottement des liquides. Ces travaux ont été exécutés à Kœnigsberg, sous la direction de M. Neumann, qui a déjà formé tant d'excellents physiciens et dont les cours attirent tous les ans, depuis longtemps, de nombreux auditeurs de toutes les parties de l'Allemagne à cette antique école de la science pure.

Le problème du frottement des corps liquides a déjà été traité, avec plus ou moins de bonheur, par un grand nombre d'auteurs, notamment, dans ces derniers temps, par MM. Stokes et Helmholtz. Mais il restait encore beaucoup à faire pour l'intégration des équations différentielles dont dépend la solution du problème. M. Meyer part de l'hypothèse de Newton, laquelle consiste à supposer que le frottement de deux surfaces planes liquides, se mouvant parallèlement au plan de séparation avec des vitesses inégales, est proportionnel à la différence de ces vitesses et aux surfaces qui sont mises en contact, mais indépendant de la pression. Cette hypothèse n'est d'ailleurs admissible que dans le cas où la pression ne produit pas de condensation dans les liquides; aussi M. Meyer n'a-t-il examiné expérimentalement que ce dernier cas. Le savant physicien de Varel a intégré complétement les équations relatives aux expériences de Coulomb, expériences répétées par lui, et dans lesquelles on fait osciller au sein d'un liquide donné un disque de métal ou de verre, soutenu en son milieu par un fil auquel on imprime une certaine torsion. Les oscillations tournantes de la plaque, gênées par le frottement, décroissent avec rapidité; d'après la théorie, la diminution des logarithmes des amplitudes et l'augmentation de la durée des vibrations sont toutes les deux proportionnelles, 1° aux racines carrées de la densité du fluide S et du coefficient de frottement intérieur η; 2° à la quatrième puissance du diamètre du disque employé; et cette loi se vérifie en effet assez bien par les expériences de M. Meyer. Il trouve la valeur du coefficient de frottement intérieur $\eta = 0,0182$ pour l'eau, et $\eta = 0,000\,353$ pour l'air atmosphérique; le frottement est donc seulement 35 fois plus faible dans l'air que dans l'eau. Le coefficient η exprime, en grammes, le frottement exercé dans une seconde sur 1 centimètre carré d'une couche horizontale d'eau en mouvement, par une autre couche horizontale du même liquide, se mouvant au-dessus de la première, dans la supposition que la vitesse relative de deux couches quelconques soit égale à leur différence de niveau. M. Meyer indique encore comment on pourrait traiter d'une manière analogue le cas de deux liquides, ou celui d'une sphère substituée au disque; ce seraient là des problèmes dignes de faire l'objet de quelque nouveau travail.

Physique du globe. — Les numéros 1321-1339 des *Astronomische Nachrichten* renferment un important travail de M. Louis Saalschutz, de Kœnigsberg, sur les

variations de la température du sol à différentes profondeurs sous l'influence du changement non périodique de température à sa surface. Nous nous proposons d'en rendre compte une autre fois.

Théorie des instruments. — La flexion des grandes lunettes, due à la pesanteur, est un des éléments les plus difficiles à déterminer, et l'on peut dire que ses lois ne sont pas encore connues avec un degré suffisant de précision. M. Hoek, directeur de l'observatoire d'Utrecht, propose pour les étudier une méthode ingénieuse dont le principe avait déjà été indiqué par M. Pape; elle consiste à disposer au-dessus d'un horizon de mercure un système de miroirs qui reçoivent et réfléchissent l'image d'une croisée de fils qui est tour à tour celle d'un collimateur et celle de la lunette méridienne.

M. Kayser, de Dantzig, propose un nouveau photomètre formé d'un double prisme dont les deux parties seraient en verres d'opacités inégales. L'intensité lumineuse d'un astre se trouverait déterminée par l'endroit du prisme où sa lumière serait éteinte par l'absorption des deux verres.

Astéroïdes. — Dans le numéro 1323 des *Astr. Nachr.*, M. Robert Luther, directeur de l'observatoire de Bilk, près de Dusseldorff, annonce sa découverte d'une nouvelle petite planète (la 71e), à laquelle les astronomes allemands réunis à Dresde ont donné plus tard le nom de *Niobé*. M. Luther nous apprend qu'il a trouvé cet astéroïde pendant qu'il cherchait les planètes Concordia et Pseudo-Daphné, qu'on espérait revoir à cette époque. Tant il est vrai que le hasard n'est pas aussi aveugle que la jalousie l'a proclamé, et qu'il lui arrive assez souvent d'accorder ses faveurs au vrai mérite. Depuis la découverte de Niobé (le 13 août 1861), le nombre des astéroïdes est resté stationnaire. En revanche, on en a retrouvé deux qui semblaient perdues, Calypso, et Pseudo-Daphné, qui vient de recevoir un nom à elle, *Mélété*, en récompense de son fidèle retour. On sait que cette planète a été, ainsi que sa sœur aînée Daphné, découverte par M. Goldschmidt, et juste à la place où il attendait cette dernière; la ressemblance des orbites avait induit en erreur quelques astronomes qui ont confondu les deux astres, jusqu'à ce que M. Schubert ait prouvé, par un calcul précis, leur non-identité, confirmée aujourd'hui par les éléments de Mélété que l'on doit à M. Luther. Au reste, c'est encore l'infatigable artiste M. Goldschmidt qui a reconquis à la science la planète qu'il lui avait donnée; Calypso est due deux fois à M. Luther. Les éléments de Danaé, de Calypso, de Mélété ont été calculés par le même astronome; ceux de Niobé par MM. Auwers, de Kœnigsberg, et Tietjen, de Berlin; ceux d'Érato, par M. Schmidt, de Berlin; enfin, ceux de Psyché, par M. Merz. De nombreuses observations d'astéroïdes ont été faites : à Vienne, par M. Édouard Weiss; à Manheim, par M. Schœnfeld; à Kœnigsberg, par M. Sievers; à Bilk, par M. Luther; à Rome, par le R. P. Secchi; à Cambridge et à Washington, par MM. Challis et Ferguson, et surtout à Berlin, par MM. Fœrster, Lesser et Tietjen. La série des observations de Berlin est suivie d'une évaluation des grandeurs moyennes des 33 planètes observées; ces nombres pourront servir, avec les distances moyennes, à calculer approximativement les diamètres réels de ces astres au moyen de la formule de M. Argelander. Le 59me astéroïde, signalé le 13 sep-

tembre 1860 par M. Chacornac, était resté sans nom pendant près de quinze mois. Les astronomes de Vienne, qui se sont spécialement occupés de cet astre abandonné et qui en ont calculé l'orbite, pouvaient enfin se croire en droit de le baptiser. Ils ont choisi le nom d'*Elpis* (Espérance), et tout le monde a été content, excepté M. Chacornac, qui s'est effrayé d'un mauvais calembour occasionné par le nom de sa planète. L'observateur français s'est donc adressé à un astronome anglais, M. Hind, pour lui demander une autre désignation; M. Hind a répondu à cet appel en proposant le nom pompeux d'Olympia.

Comètes. — Une troisième comète a été découverte en 1861, dans la matinée du 29 décembre, par M. Tuttle, à Cambridge (États-Unis). Le même astre a été trouvé indépendamment par M. Winnecke, à Poulkova, le 8 janvier 1862. Son orbite a été calculée par MM. Safford, Pape, Tietjen. La grande comète du mois de juillet a été suivie par les astronomes de tous les pays, depuis le 13 mai, jour où elle fut aperçue par M. Tebbutt, à Sydney, en Australie, jusqu'au delà de la fin de janvier dernier. Ses éléments ont été déterminés par MM. Pape et Seeling, qui affirment qu'elle est périodique et qu'on la reverra (j'allais dire : que nous la reverrons) au bout de quatre ou six siècles. La première comète de 1861 a été retrouvée au mois d'août par M. Moesta, à Santiago de Chili, qui en a fait encore quelques observations. La comète à courte période qui porte le nom d'Encke s'observe de nouveau depuis quelques mois.

Observations diverses. — Les étoiles variables ont été étudiées par MM. Schœnfeld, Heis, Goldschmidt. M. Petit, de Toulouse, a calculé les routes approximatives de deux bolides de 1858; leurs distances à la surface de la terre auraient été de 5 et de 222 kilomètres.

Les taches solaires ont été suivies attentivement par MM. Spœrer à Anclam, Wolf à Zurich, Schwabe à Dessau, Carl à Munich et Schweitzer à Moscou. L'éclipse totale du 18 juillet dernier est décrite longuement par M. Goldschmidt, qui en a fait d'admirables dessins à Vittoria, en Espagne. Il y a deux mois seulement, le peintre-astronome auquel on doit tant de découvertes allait renoncer à son occupation favorite afin de sortir d'une position devenue très-difficile; mais M. Le Verrier a promis de lui obtenir une pension, et nous avons confiance en la bonne volonté du directeur de l'établissement impérial. Le gouvernement anglais n'a-t-il pas déjà donné un bel exemple en accordant une rente viagère à M. Hind, lors de sa sortie de *Bishop's Observatory?*

L'éclipse totale du 31 décembre dernier n'a pu être observée par M. J. Schmidt, qui s'était rendu sur le sommet du mont Polyphengos; le temps ne s'est éclairci qu'à la nuit. Le directeur de l'observatoire d'Athènes, fondé par M. le baron de Sina, attend toujours les bons instruments qui lui sont promis.

M. Bulard, d'Alger, n'a pas pu pénétrer dans le désert jusqu'à la limite de la totalité; cependant, à l'île de la Trinité, le magnifique phénomène a été observé avec un plein succès par MM. Hermann Cruger et Hamilton Warner.

Nous avons été plus généralement heureux à l'égard d'un autre phénomène presque aussi intéressant que les éclipses de soleil, le passage de Mercure à travers le disque de l'astre radieux. Il a été observé, le 11 novembre, par les astro-

nomes d'Altona, d'Athènes, de Kœnigsberg, de Poulkova, de Nicolaïew, de Rome, de Liverpool, de Copenhague, de Leipzig, et par un certain nombre d'amateurs, MM. Werdmuller d'Elgg à Vienne, Paschen à Schwerin, de Parpart à Storlus, de Freeden à Elsfleth. Toutes ces observations, on le sait, ont fait ressortir d'une manière éclatante l'exactitude des nouvelles tables de Mercure que l'on doit à M. Le Verrier. Les instants de l'entrée et de la sortie, donnés partout suivant les tables anciennes, ont été en erreur de près de 3 minutes de temps; les indications de l'*Annuaire du Cosmos*, où nous avions inséré les résultats tirés des tables nouvelles, ont été, au contraire, exactes, à quelques secondes près.

Les grands phénomènes astronomiques comme ceux dont je viens de parler ont encore un intérêt secondaire, en ce qu'ils nous révèlent combien se répand le goût de l'astronomie chez les gens du monde. Je viens de citer les noms de quatre amateurs allemands qui ont fait de bonnes observations; je pourrais ajouter les noms de MM. Goldschmidt et Tempel, mais je ne sais à quelle nationalité les revendiquer, car s'ils sont nés Allemands, la France est leur patrie adoptive. Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce qu'on doit aux amateurs, à l'*astronomie bourgeoise*, mais j'aime mieux renvoyer mes lecteurs à l'excellente brochure de M. Charles de Littrow : *Privatleistungen*, etc. (1859).

Pour terminer, disons que Copenhague possède, depuis peu de temps, un nouvel observatoire beaucoup plus riche que l'ancien observatoire de la Tour-Ronde; parmi les instruments dont il a été doté, il faut citer un cercle méridien de Pistor et Martins, et un onze-pouces de Merz. Le nouvel observatoire de Leipzig vient d'être terminé également, et les travaux y ont déjà commencé. Enfin, le Parlement anglais a voté 25,000 francs pour l'établissement temporaire d'un observatoire dans le voisinage de Bombay, à une grande élévation au-dessus de la mer.

R. Radau.

Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland, herausgegeben von A. Erman, T. XXI, 1er cahier.

Le Bouddhisme, d'après M. Vasilief (suite). M. Vasilief, de la mission russe de Pékin, a publié un livre (en russe) sur le bouddhisme, d'après les documents chinois. Cet ouvrage peut présenter d'utiles points de comparaison, tant avec les publications faites d'après les sources indiennes qu'avec la relation du célèbre docteur bouddhiste Hiouen-Thsang, dont M. Stanislas Julien nous a donné la traduction. — *A. Sbigneff*: Sur les Toungouses des provinces maritimes de la Sibérie orientale (extrait du russe). Esquisse ethnographique. L'auteur remarque que le nombre des Toungouses, dans ces provinces dont ils forment la première population, va diminuant chaque année. — Sur un voyage à Khiva, en 1858; extrait d'une communication faite à la Société de géographie de Saint-Pétersbourg en janvier 1861. L'auteur accompagnait une mission russe envoyée dans les États du Turkestan. La note, outre une description de la route, renferme des renseignements géographiques et statistiques sur le Khanat. Le lieutenant Moyaïski a

déterminé la position astronomique de Khiva; ses observations, calculées par M. Struve, ont donné pour la latitude 41° 22' 40", et pour la longitude 60° 2' 57" E. du méridien de Greenwich. — Littérature finnoise des cinq dernières années. L'auteur commence par faire remarquer que dans le domaine de la science, comme dans celui de la littérature, la langue suomi (l'idiome de la Finlande) se substitue de plus en plus au suédois. M. Ahlqvist, connu par un intéressant voyage chez les populations de race finnoise de la Russie orientale, a publié en 1860 un volume de poésies. La Société littéraire de Helsingfors a donné en 1861 le premier volume d'un choix de traductions des théâtres étrangers, et la Société des sciences de Finlande a commencé une nouvelle édition des *Petits Ecrits* historiques de Porthan, consacrés principalement à l'histoire du Nord en général, et en particulier à l'histoire et à la langue de la Finlande. De nombreux documents qui intéressent l'histoire finlandaise sont publiés dans un recueil périodique intitulé *Suomi*. On y trouve une dissertation de M. Lindstrœm intitulée : « Les Lapons et les Finnois ont-ils immigré dans le Nord en des temps différents? » Dans un précédent mémoire, écrit en suédois, l'auteur s'était attaché à démontrer que les Finnois occupaient déjà leurs demeures actuelles cinq cents ans au moins avant l'ère chrétienne. Les nouvelles recherches de M. Lindstrœm viennent en confirmation de cette vue générale, et aboutissent, en outre, à ce résultat, que les migrations des Lapons et des Finnois furent toujours simultanées, conséquemment que leur établissement dans le Nord est contemporain. Aux yeux de l'auteur, les Finnois et les Lapons sont les plus anciens habitants de l'Europe, et il regarde comme très-probable que c'est l'immigration celte qui les refoula dans le Nord; on retrouve leurs traces depuis l'Oural jusqu'à la Baltique, dans le Danemark et dans le sud de la Suède, et, plus loin encore dans l'Ouest. L'ouvrage historique le plus important de ces dernières années est « la Guerre des Paysans » (littéralement: la Guerre des Bâtons) de M. Yriœ Koskinen, qui a raconté sous ce titre le soulèvement de 1596 contre le gouverneur suédois Klaus-Fleming. — Notice sur la Mandchourie méridionale, extrait d'un long rapport (en russe) de M. *Bérézin* sur les ports russes de la Manche de Tartarie et de la mer du Japon, d'après une exploration de ces côtes faite en 1858 et 1859 sur le vapeur *Vaïéroda*. — Voyage zoologique sur la côte nord de la mer Noire et en Crimée, par M. K. *Kessler*, professeur de zoologie à l'université de Kiev. (Extrait de la relation russe.)

V. S. M.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. Mit Unterstützung der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, herausgegeben von W. Koner. A. 1862. Jan.-Febr., n° 103-104.

H. Schwabe : L'Australie méridionale, d'après les publications statistiques pour 1859 et 1860. Aucune partie du monde, soumise à l'action coloniale des Européens, n'a présenté des résultats aussi rapides que l'Australie, et aussi frappants. Il y a cinquante ans à peine, les districts colonisés de cette vaste terre océanienne

n'étaient qu'une prison transmarine, un vaste pâturage où des voleurs surveillaient leurs troupeaux. Le premier convoi de déportés y aborda en 1788. Vingt-cinq ans plus tard, le pays n'était pas encore en état de nourrir ses colons. Aujourd'hui l'Australie est, on peut dire, la plus riche colonie de la couronne britannique. Sur les immenses prairies du New-Sud-Wales, de Victoria et de Sud-Australia, il existait, en 1859, trois mille stations de propriétaires de troupeaux, avec plus de quinze millions de moutons des meilleures races. La découverte d'abondantes mines d'or est venue ajouter un autre élément de richesse à ces conditions de prospérité. En 1844, la population coloniale de l'Australie n'était encore que de dix-sept mille trois cent soixante-six âmes; le chiffre, en 1860, est de cent dix-sept mille neuf cent soixante-sept. La grande période d'immigration a été de 1852 à 1855; dans ces quatre années seules, le nombre des immigrants a été de plus de soixante-quinze mille, dont un tiers de femmes environ. En 1850 l'Australie envoya en Angleterre pour une valeur de 545,040 livres st. de ses produits; l'envoi en 1860 s'est élevé au chiffre de 1,576,326 liv. st., près de 40 millions de francs; dans ce chiffre, le blé, les autres grains et la farine entrent pour 554,265 livres st.; les laines pour 484,977 livres; les métaux (autres que l'or), pour 411,018 livres. — *Robert Schlagintweit :* Sur les conditions hypsométriques de l'Inde et de la haute Asie, d'après les observations et les données recueillies par MM. Hermann, Adolphe et Robert Schlagintweit. Ce travail repose sur un ensemble de trois mille quatre cent quatre-vingt-quinze points d'altitudes déterminées, dont mille deux cent soixante-quinze par MM. Schlagintweit eux-mêmes, quatre cent soixante et onze dans l'Inde, et huit cent quatre dans la haute Asie. L'auteur de la note en coordonne les résultats sous trois chefs principaux : 1° les modifications dans le séjour de l'homme et leur influence sur l'homme lui-même; 2° les formes qui en résultent dans le relief du sol; 3° les phénomènes physiques, les glaciers, la limite des neiges, la végétation, la vie animale, etc. Un tableau synoptique qui termine le travail en groupe les grandes indications sous un même coup d'œil, et les rapproche des faits analogues observés dans les Alpes et dans les Andes. — Note du docteur *Steudner* à M. H. Barth sur son voyage de Djedda à Kérèn. Le docteur Steudner fait partie de l'expédition de M. de Heuglin. Son intéressante communication rend compte de la traversée de la mer Rouge, de Djedda à Massâoua; elle donne quelques détails sur l'archipel de Dahlak, mais surtout sur Massâoua même, et sur le village de Kéren, lieu principal du territoire des Bogos, à quelque distance dans l'intérieur des terres. — Lettre de M. le baron *de Decken* au docteur Barth sur son voyage au Kilémandjaro et sur le véritable caractère de cette montagne. La lettre est datée de Zanzibar, 13 novembre 1861; le voyageur était de retour de son excursion depuis l'avant-veille seulement, et il se hâte de rédiger un peu en gros un premier aperçu de son excursion, les lettres devant être emportées par un navire en partance pour Bombay. Accompagné d'un géologue anglais, M. Thornton, qui s'était joint à lui, et d'une escorte formant une caravane de cinquante-cinq hommes, il avait quitté Mombaz le 28 juin. Après une marche d'une vingtaine de jours, coupée de nombreux repos, on arriva au Kilémandjaro, où l'expédition stationna dix-neuf jours. L'ascension de la montagne

n'a pu être effectuée que jusqu'à une hauteur de huit mille pieds; la désertion du guide, jointe aux pluies qui survinrent, obligea de rétrograder. Malgré ce contre-temps, les résultats de l'excursion ne laissent pas d'avoir de l'importance. Les rapports du missionnaire Rebmann, qui annonça le premier, il y a quatorze ans, l'existence de cette grande montagne neigeuse, sont pleinement confirmés. L'existence des neiges perpétuelles qui en couronnent le sommet est constatée. L'expédition a été témoin de deux avalanches. La hauteur, trigonométriquement mesurée, de la montagne, excède vingt mille pieds, dont trois mille, à sa partie supérieure, sont couverts de neige permanente. Le Kilémandjaro est une montagne volcanique; les laves et la nature des roches mettent le fait hors de doute. D'autres résultats géographiques ont été obtenus. On a relevé, au sud de la montagne, à dix-sept ou dix-huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, un grand lac appelé Yipé, long de vingt-cinq à trente milles anglais et large de deux à trois milles. On a déterminé l'origine de plusieurs rivières, dont la réunion forme le fleuve connu à son embouchure sous le nom de Pangani. On a constaté dans la même région, au nord-ouest et à l'ouest du Kilémandjaro, l'existence de plusieurs autres pics de dix-sept à dix-huit mille pieds d'élévation, et reconnu ainsi une véritable région alpine (qui justifie bien, par parenthèse, l'application du nom de Montagnes de la Lune qu'avec une très-grande probabilité on y a rapportée, d'après les données que Ptolémée nous a transmises). La base sur laquelle repose ce groupe de montagnes (auquel appartient évidemment le mont Kénia du docteur Kraft, plus élevé de trois degrés vers le nord) est une plaine élevée, un véritable plateau, dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer peut être évaluée à deux mille pieds environ. Les voyageurs ont construit la carte du pays parcouru, au moyen d'une suite de triangulations opérées au théodolite, ou, quand on était pressé par le temps, avec le compas azimutal, triangulations qui s'appuient sur une série de hauteurs méridiennes des étoiles; on a une observation de longitude pour le Kilémandjaro. Le projet de M. de Decken était de consacrer deux à trois mois à se reposer à Zanzibar, temps qui sera employé à mettre au net le journal, à calculer les observations et à construire la carte; puis d'entreprendre un nouveau voyage dans l'intérieur, peut-être jusqu'au Tanganika (le grand lac reconnu par Burton et Speke), ce qui dépendra des circonstances. Finalement, M. de Decken se propose d'entreprendre une autre excursion jusqu'au mont Kénia, afin de compléter sa reconnaissance de la région alpine qui domine la zone littorale du Zanguebar. Mais il désirerait ardemment rencontrer un compagnon de voyage rompu aux fatigues et aux soins imposés par des courses de cette nature dans de pareils pays. M. Thornton est un homme instruit et un observateur soigneux, mais hors d'état de se plier aux rudes conditions de cette vie d'aventures. — Sur la triangulation de la Suisse, d'après la notice de M. Dufour sur la carte de la Suisse; par M. le lieutenant général *de Prittwitz*. — Le Yang-tsé-kiang, de Hang-Kéou à Ping-chañ, d'après le journal du lieutenant-colonel Sarel; par M. *Koner*. — *W. Dove* : Sur la proportion des continents et des eaux à la surface du globe. — Lettre de M. le professeur Burmeister à M. Dove, datée de Buenos-Ayres, 22 septembre 1861. M. Burmeister, à qui l'on doit déjà une importante

relation des provinces Argentines, a entrepris un second voyage dans l'Amérique du Sud pour y poursuivre ses observations de physique, d'histoire naturelle et de géographie. — Sur la découverte de l'or dans la Nouvelle-Écosse. — Sur la région moyenne de l'Amérique anglaise au point de vue de la colonisation. — *E. Paglia* : Sur la colline de blocs erratiques de l'extrémité méridionale du lac Garda. V. S. M.

BIBLIOGRAPHIE ESPAGNOLE

La Imprenta en Zaragoza, con noticias preliminares sobre la imprenta en general. Su autor D. Geronimo Borao. Zaragoza, imprenta y libreria de Vicente Andrés. 1860. 1 vol. in-12 de 96 pages.

Dans ce tout petit volume, de moins de cent pages, les curiosités abondent, avec les renseignements les plus variés et les plus précis, fruit de consciencieuses recherches et d'une solide érudition. Les bibliographes les plus spéciaux y puiseront des informations précieuses, qui ne sont pas dans le grand ouvrage de Latassa, sur les auteurs aragonais. Quoique M. Borao n'ait voulu faire qu'un essai, il a réussi à donner un abrégé excellent et très-complet de l'histoire de l'imprimerie à Saragosse, depuis l'origine jusqu'au temps présent. — Son dessein, en résumant les fastes typographiques de la ville capitale de l'Aragon, a été de ranimer le souvenir des vieilles gloires nationales et de secouer la torpeur de ses compatriotes par le contraste qu'il établit entre l'état florissant des lettres aragonaises dans le passé et leur décadence actuelle.

Ce n'est pas sans raison qu'un homme de tant de savoir et d'une autorité bien assise fait appel à l'esprit de provincialisme (on dit décentralisation ailleurs); Madrid absorbe tout ou à peu près, en fait de travaux littéraires et scientifiques, au très-grand détriment des provinces, réduites à se faire représenter par des mandataires; car il n'y a point de réputation possible hors de Madrid. La plupart des villes considérables ont abdiqué, pour ainsi dire; sauf Barcelone, Valence, Séville, Grenade, Cadix, qui luttent encore à forces inégales, avec désavantage par conséquent, les autres ont renoncé à la vie intellectuelle. Saragosse ne fait point exception, et il est permis de s'en étonner, car nombreux sont ceux de ses enfants qui ont acquis la gloire littéraire; Lope de Vega avait coutume de répéter que d'Aragon venaient les maîtres de la langue castillane. M. Borao rappelle avec amertume cette illustration éclipsée, et il s'étonne et se plaint qu'une ville d'un renom si glorieux dans l'histoire des lettres espagnoles soit maintenant à tel point improductive et indifférente en littérature.

Ces regrets font honneur à son patriotisme, et nous souhaitons qu'ils ne soient pas stériles; mais jusqu'ici l'exemple qu'il a donné lui-même n'a pas suscité beaucoup d'imitateurs, et nous croyons même que les ouvrages par lui publiés, excellents à tous égards, n'ont pas reçu un digne accueil. Les

travaux sérieux d'érudition, en Espagne, ne sont guère plus en faveur que les fortes études. Ce nous est un motif de plus d'apprécier profondément l'opuscule très-consciencieux et très-bien fait de M. Borao.

Saragosse, si féconde en ouvrages excellents sortis de ses presses, n'a pas gardé souvenir de l'imprimerie chez elle, et c'est à tort qu'a été négligée cette partie si intéressante de son histoire. — L'art d'imprimer des livres fut introduit en Espagne, l'an 1474, et appliqué pour la première fois à Valence. On a prétendu, en citant à la légère le chroniqueur Rodrigo Mendez de Silva, que l'imprimerie était connue en Castille dès 1452. C'est une assertion insoutenable, de même que l'opinion avancée par les Catalans, suivant laquelle Barcelone aurait possédé les premières presses qui fonctionnèrent en Espagne. Le docteur Jayme Ripoll, doyen de Vich, fort savant homme d'ailleurs, a soutenu vivement pareille opinion; mais elle a été réfutée sans réplique par un imprimeur de Valence, José de Orga, avec preuves matérielles et dates certaines.

Ce qui demeure établi, à la suite des discussions soulevées sur ce point de priorité, c'est que l'imprimerie fit son entrée en Espagne par les trois villes capitales de l'ancien royaume d'Aragon : Valence, Saragosse et Barcelone. Le voisinage de la France et les priviléges de la constitution aragonaise, empreinte, comme on sait, d'un caractère très-libéral et indépendant, expliquent cette introduction de l'imprimerie par des étrangers, allemands pour la plupart.

D'après Fray Francisco Mendez, auteur spécial d'une Histoire de la typographie en Espagne, les premiers imprimeurs espagnols furent Antonio Martines, Bartolomé Segura et Alfonso del Puerto, qui imprimèrent à Séville, en 1477, le *Sacramental* de l'archidiacre de Valderas. — En 1495, nous trouvons à Pampelune l'imprimeur Guillen Arnaldo de Broca, le même qui fut plus tard mandé à Alcala, par le cardinal Ximenès de Cifueros, pour l'impression de la première Bible polyglotte.

Le premier livre imprimé à Saragosse porte ce titre : *Manipulus curatorum, a Guido de monte Rocherii*. L'ouvrage fut écrit à Réruel en 1333 et dédié à Raymond, évêque de Valence; l'édition princeps est du 15 octobre 1475, par Mateo Flandro, — un Flamand sans doute, — formant un volume petit in-folio de 106 feuillets doubles. M. Borao a tiré sa description d'un exemplaire que possède la Bibliothèque nationale de Madrid; c'est le plus ancien livre espagnol de cet établissement. Il cite une autre édition in-4° de 1484, sans foliation ni titre, et une autre de Barcelone, 1479.

Nous ne citerons pas les autres livres qui figurent dans la liste des impressions du xve siècle, et dont le nombre atteste que dès cette première periode, l'imprimerie de Saragosse fut très-productive, surtout en ouvrages de dévotion, de morale et d'histoire légendaire. L'imprimeur en vogue était en ce temps-là un Allemand nommé Paul Hurus, lequel, au rapport d'Andrés de Li, en sa dédicace aux rois catholiques de son *Tesoro de la Pasion*, était émerveillé de la grande quantité d'ouvrages qui lui avaient été remis pour l'impression « el cual decia estava maravillado, como à sus manos hubiesen llegado libros

y obras sin cuento para imprimir. » — L'art nouveau était considéré comme un miracle de lumière qui devait dissiper l'ignorance et ouvrir tous les yeux, « parece una maravilla por Dios revelada para que sian lumbre los ciegos de la ignorancia, » dit excellemment un auteur contemporain, Martin Martinez de Ampies.

Saragosse a produit une assez belle collection d'incunables; et néanmoins M. Borao pense que son énumération, telle qu'il a pu la faire, sur pièces authentiques, n'est pas complète.

Le XVIe siècle, on l'a dit mille fois, a été l'âge d'or de la littérature espagnole. Les plus grandes villes de l'Espagne se disputent, à cette époque, l'honneur de produire de bons ouvrages et de reproduire les livres les plus en faveur: Tolède, Burgos, Alcala, Salamanque, Séville, Valence, Barcelone, les grands centres des études et du commerce rivalisent avec Madrid.

Saragosse est au premier rang de ces capitales de province pour l'abondance des produits de l'impression. Dès les premières années de ce siècle fécond, les imprimeurs de Saragosse publient pour la première fois ou réimpriment des livres célèbres, la *Celestina*, en 1507, — excellente édition qui a servi de modèle pour celle qu'on a donné à Barcelone en 1842; le *Cancionero de Juan de Luzon*, en 1508; les cinq livres de Lucio Marineo Siculo sur les premiers rois d'Aragon, en 1509; les Poésies de Juan de Mena, avec addition de pièces inédites, en 1509; les Ethiques d'Aristote, traduites par le malheureux prince de Viana, même année; les œuvres de Juan de la Encina, 15 décembre 1516, plus complètes que dans l'édition de 1512; l'Histoire du bienheureux docteur saint Jérôme, en 1514; les quatorze Décades de Tite-Live, traduites du latin en espagnol, 1520, et l'Amphitryon de Villalobos, en 1515. — Puis viennent des livres de chevalerie, sans fin ni compte, car Saragosse n'échappa point à la folie du XVIe siècle, si admirablement traitée et guérie par Cervantes; sauf Séville, à laquelle appartient la palme, dans ce genre de produits, aucune ville d'Espagne ne mit en circulation autant de romans chevaleresques. En 1521, nous trouvons l'*Amadis* de Garci Ordoñez de Montalvo avec les prouesses d'Esplandian; en 1523 la Prison de l'Amour (*Carcel de Amor*), ouvrage curieux de Diego de San-Pedro; et ainsi de suite, car chaque année produisait son roman.

Parmi les livres qui se recommandent par leur valeur propre, nous remarquerons d'abord les *Adages* de Juan Ruiz de Bustamente, en 1548; une collection de proverbes par ordre alphabétique, *refranes por el A, B, C*, de Pedro Vallés. C'est le premier recueil de cette espèce, antérieur à celui du célèbre helléniste Hernan Nuñes de Guzman, professeur de grec à Salamanque. La collection de Vallés renferme quatre mille trois cents proverbes, 1549. Un autre vre non moins précieux que le précédent, publié avant 1550, c'est le *Cancionero de romances*, antérieur à celui d'Anvers. Plus précieuse encore est la *Silva de varios romances*, en deux volumes in-12, avec gravures. C'est la collection la plus populaire de ce temps-là; l'éditeur, Esteban de Nájera, s'était donné beaucoup de peine pour rassembler ces récits poétiques jusque-

là conservés et transmis par la tradition orale. En 1552, le même Nájera publiait la seconde partie du *Cancionero general;* et Bartolomé de Nájera, en 1549 les lettres familières, *Epistolas familiares* du P. Francisco Ortiz, édition très-rare. La première impression de l'Histoire des Indes par Francisco Lopez de Gomara est de la même année. En 1561, nous voyons la première édition espagnole du *Cancionero* de Jorge de Montemayor; la traduction d'Ansias March, célèbre poëte catalan, par le même en 1562; en 1570 la *Diana* du même auteur, avec une indication inexacte, car cette édition n'était pas la première, malgré l'assertion qu'on lit au frontispice.

Dans les années qui suivent, on remarque, parmi beaucoup de livres d'histoire et de chevalerie, quelques excellentes traductions d'auteurs grecs et latins par l'humaniste Pedro Simon Abril, dont le nom se recommande à la postérité par un hardi projet de réforme des études, présenté à Philippe II en 1588.

Il faut se restreindre dans cette revue, et imiter M. Borao, qui s'est contenté d'un choix de curiosités au milieu du grand nombre de livres qu'il a parcourus.

Le XVII[e] siècle offre peu d'intérêt, sauf dans les premières années, qui sont comme une prolongation du XVI[e]. Dès Philippe III, et surtout sous Philippe IV, la décadence se précipite, jusqu'au moment où Charles II disparaît pour faire place à une autre dynastie. Toute l'Espagne était dans la langueur; l'Aragon avait perdu franchises et priviléges, tout souvenir de la vie littéraire. Au XVIII[e] siècle, il se produisit un mouvement des esprits, qui ne fut point sans résultat, et l'Aragon sortit de son insignifiance, sans retrouver pourtant cette ardeur féconde, qui l'avait, au XVI[e] siècle, porté à une telle hauteur. La torpeur dont M. Borao se plaint si vivement tient à d'autres causes, plus éloignées et bien plus efficaces que la centralisation des lettres à Madrid. Mais la recherche de ces causes nous mènerait loin, et notre dessein n'est point d'ouvrir une discussion, mais de recommander aux curieux le remarquable travail du savant de Saragosse.

Un chapitre entier très-complet est consacré au catalogue des imprimeurs qui se sont succédé depuis l'origine jusqu'au temps présent, avec les dates précises et l'indication des principaux ouvrages imprimés par chacun d'eux. Il y a des noms bien recommandables parmi ces maîtres de l'art typographique; nous n'en citerons qu'un seul. C'est Saragosse qui a produit Ibarra, le plus justement célèbre des imprimeurs espagnols. Le chef-d'œuvre de ce grand artiste est, comme le savent tous les amateurs des beaux livres, le Don Quichotte de 1783, en quatre volumes in-4°; c'est un modèle et un monument.

J. M. GUARDIA.

COURRIER D'ALLEMAGNE

Dresde, 20 avril 1862.

La question dramatique est toujours la question littéraire à l'ordre du jour en Allemagne. Comment faire sortir le théâtre de l'état déplorable dans lequel il se trouve? Tel est le problème qui s'offre à l'imaginative de tout Allemand qui n'est pas tout à fait absorbé par la politique, et qui porte un intérêt sérieux à la gloire littéraire de son pays. Il y a un an, je signalais dans la *Revue* les généreux efforts des rois de Bavière et de Prusse, qui cherchaient inutilement à en provoquer une solution satisfaisante en fixant des prix assez considérables pour les meilleures pièces. Aujourd'hui, j'ai à parler de tentatives du même genre faites, cette fois-ci par des directeurs de théâtre. Seront-elles plus heureuses? Le rapide résumé que je vais en donner laissera concevoir peu d'espérance à cet égard.

Le premier de ces projets de réforme dramatique est celui de M. Dingelstædt, directeur du théâtre de Weimar. Dans une lettre non signée qu'il adressait, au commencement de l'année, à la *Gazette d'Augsbourg*, il proposait comme remède infaillible *l'organisation du travail et l'association des forces*. Ajoutons pour ceux qui ont oublié la phraséologie socialiste que la panacée offerte par M. Dingelstædt, sous cette obscure formule, n'est autre chose que la collaboration. Nous connaissons trop bien en France les funestes effets de ce système de composition dramatique, pour en attendre le salut du théâtre allemand; mais fût-il de l'application la plus heureuse et la plus bienfaisante, qu'il serait permis de douter du succès qui l'attend en Allemagne. L'individualisme, en effet, est beaucoup trop développé dans ce pays pour s'accommoder d'un mode littéraire qui exige, avant tout, la la complète abnégation de l'individu. Les compositeurs eux-mêmes, qui partout ailleurs sont heureux de s'associer au poëte, se soumettent ici difficilement à la collaboration, et l'on en a vu plus d'un écrire à lui seul la musique et les paroles d'un opéra. Wagner, de si bruyante mémoire, est un de ceux-là, et les adversaires

les plus ardents de sa musique ne lui ont jamais reproché d'être à la fois compositeur et poëte. M. Dingelstædt, en recommandant la collaboration aux écrivains dramatiques de son pays, a donc commis une double faute : il a méconnu l'esprit profondément individualiste de ses compatriotes, et il s'est fait auprès d'eux le défenseur d'un système condamné par la raison et l'expérience. Il aura probablement été induit en erreur par les travaux de révision auxquels il se livre avec une certaine prédilection, et non sans succès ; après avoir heureusement adapté à la scène allemande *Un conte d'hiver* de Shakspeare, et *l'Avare* de Molière, il se sera dit, peut-être, qu'il avait fait de la collaboration avec ces deux génies, et il aura généralisé et recommandé ce facile travail. C'est ainsi, du moins, que nous aimons à nous expliquer l'égarement d'un esprit vraiment distingué.

Le projet de réforme de son collègue de Leipzig, M. Wirsing, est moins chimérique et moins dangereux. Il est exposé tout au long dans un ouvrage qui vient de paraître sous le titre de *Théâtre allemand* [1]. L'auteur constate d'abord, avec une très-grande franchise, l'état de décadence dans lequel se trouve le théâtre allemand. Il indique ensuite, avec non moins d'indépendance, les causes principales qui ont amené cette chute. Ce sont, entre autres, les troupes ambulantes, les théâtres d'été, les agences théâtrales, la claque, la critique, les prétentions des acteurs, le mauvais goût du public, etc. etc. — M. Wirsing blâme surtout avec sévérité les *Gastspiele* : « Dans ces derniers temps, dit-il à ce sujet, il y a quelques artistes dramatiques de plus ou moins de talent qui ne se fixent plus nulle part, et préfèrent aller ou plutôt voler de lieu en lieu, pour donner partout des représentations. Ce sont des virtuoses ayant dix ou douze bons rôles qu'ils jouent toujours et avec lesquels ils se placent peu à peu au premier rang. » Jusque-là, cependant, il n'y a pas grand mal et personne n'aurait à se plaindre des *Gastspiele*, qui apportent une heureuse distraction à la monotonie ordinaire; mais il paraît que ces *artistes de passage* recourent à des moyens fort répréhensibles pour stimuler l'enthousiasme et recueillir les bravos des bons bourgeois du parterre. Ils prennent toutes leurs mesures, à l'hôtel où ils descendent, pour assurer le succès de la soirée. « Les ovations y sont préparées, continue le sévère critique, ainsi que les fleurs, les bouquets et les couronnes ornées de rubans sur lesquels on peut lire de jolis vers; tout cela, bien entendu, aux frais de l'artiste, qui reçoit une note en conséquence et se voit forcé de payer, outre le service, un pourboire assez considérable. Ceux qui sont initiés aux secrets du théâtre n'ignorent pas que la claque et la réclame sont préparées à la table d'hôte par les actrices elles-mêmes. C'est un triste signe de l'esprit de notre époque, que de voir souvent des personnes appartenant aux classes les plus élevées et les plus distinguées de la société se livrer à d'aussi misérables complaisances. » Le tableau est peut-être un peu assombri par l'imagination de l'honnête directeur, qui, à l'exemple de ses collègues, craint probablement les applaudissements et les ovations. Tous ces messieurs craignent également deux

[1] A Leipzig, chez Gæbel.

choses : l'indifférence du public et les exigences des acteurs, et ils voudraient pouvoir prévenir la première sans éveiller la seconde ; de là les conseils qu'ils donnent aux critiques complaisants ; de là, aussi, peut-être, la sévérité de M. Wirsing à l'endroit des acteurs ambulants. Quoi qu'il en soit, l'honorable directeur de Leipzig réclame à grands cris de sérieuses réformes et demande, en particulier, que les gouvernements allemands prennent vigoureusement en main l'organisation dramatique ; qu'ils placent le théâtre parmi les institutions d'État et qu'ils lui accordent la protection, les droits et les faveurs qui sont accordés par des dispositions légales aux autres institutions publiques (*Bildungs-anstadt*). « M. Wirsing voudrait ainsi que tous les théâtres fussent placés sous la direction immédiate de l'État, qui choisirait ces représentants ou directeurs après les avoir soumis à une année d'épreuve, et composerait le répertoire en ayant soin de n'accepter que les bonnes pièces. On voit par là que M. Wirsing est partisan de l'ordre et de l'action gouvernementale. Le complément de son système de réforme est plus heureux : il consiste dans la création de trois conservatoires destinés à former de bons chanteurs et de bons acteurs ; et il établit l'un à Vienne, l'autre à Berlin, et le troisième à Dresde ou à Munich.

Cette idée est d'une exécution très-facile, et je ne vois pas trop pourquoi les gouvernements ne la réaliseraient pas. Mais une fois passée dans le domaine des faits, aurait-elle assez de puissance et d'énergie pour rendre au théâtre allemand sa splendeur d'autrefois? Assurément non ; elle pourrait tout au plus faciliter une réforme qui ne sera décidément accomplie que par le talent d'un écrivain dramatique que j'appelle de tous mes vœux. Qu'il paraisse, et le théâtre se trouvera tout à coup transformé, sans changer pour cela de costumes ni de décors, et sans recourir à la protection de l'État ni à l'érection de conservatoires. Un critique français démontrait dernièrement, avec beaucoup de justesse et d'à-propos, l'étroite dépendance dans laquelle se trouve l'acteur vis-à-vis du poëte, et l'intime solidarité qui existe entre l'art et la poésie dramatique. Cette manière de voir est pleinement justifiée par l'*Histoire du théâtre allemand*, d'Édouard Devrient. Il résulte, en effet, de ce savant et consciencieux ouvrage, que l'époque la plus brillante du théâtre allemand a été celle des grands écrivains dramatiques : des Lessing, des Schiller, des Gœthe, etc. Alors il y avait d'habiles directeurs et d'excellents acteurs. Pour faire renaître ces beaux jours, il suffirait donc de la présence d'un émule de ces illustres poëtes. M. Édouard Devrient, qui est directeur du théâtre de Carlsruhe, indique aussi, dans son quatrième et dernier volume, certaines réformes de détail dont la réalisation ne présente aucune difficulté, mais qui ne modifieraient pas beaucoup la situation dramatique actuelle. Cependant je recommande vivement cet ouvrage à celui de mes collaborateurs qui voudrait faire un intéressant et complet résumé de l'histoire du théâtre allemand. Je suis assuré d'avance de la reconnaissance que lui vaudrait son travail de la part des lecteurs de la *Revue*.

Ce qui précède ne doit pas faire bien augurer du tableau qu'il me reste à tracer du théâtre de Dresde pendant cet hiver. Suivant le rapport annuel publié par la direction, il n'y a eu, du 1er janvier 1861 au 1er janvier 1862, que vingt-quatre

pièces nouvelles, dont cinq opéras et dix-neuf drames. Les opéras sont : *Orphée aux Enfers*, *Die Dorfsængerin*, *le Mari devant la porte*, *le Directeur de théâtre* et *Faust*, de Gounod; et les drames : *Hermannschlacht*, *Un conte d'hiver*, *Don Juan d'Autriche*, *l'Invitation du major*, *Gustine de Blanwitz*, *Zurück*, *Ah! quel plaisir d'être soldat! le Goldbauer*, *le Président*, *le Veuf et le Baiser*, *Moritz Schnœrcke*, *les Doigts de fée*, *les Chaussons du musicien*, *Dans la loge*, *le Maître ouvrier de Nurenberg*, *Tristan*, *le Premier Cheveu blanc*, *le Trouble-Fête*, et enfin *Dir wie mir*. J'ai déjà fait connaître aux lecteurs de la *Revue* la plupart de ces pièces; le reste ne se compose guère que de traductions françaises ou de drames allemands plus ou moins médiocres. Parmi ces derniers, je n'en ferai remarquer qu'un, « le Trouble-Fête » (*der Stœrenfried*). Le bruit court ici qu'on traduit en ce moment cette pièce en français pour la donner à l'Odéon. Un tel honneur m'étonnerait beaucoup pour une composition aussi faible, qui n'a obtenu qu'un léger succès et dont les situations dramatiques ne suppléent pas même à l'absence des caractères et à la vulgarité du style. Le sujet en à peu près celui de la dernière partie de *l'École des vieillards*. Un jeune couple vit heureux et content au sein de la médiocrité et de la solitude qu'égayent l'amour et l'amitié, lorsqu'il se voit tout à coup arraché à sa douce quiétude par l'arrivée inattendue de la belle-mère. A peine cette mégère a-t-elle mis le pied dans la maison, que l'amour et l'amitié s'envolent tout effarés. Pleine d'orgueil et d'ambition, elle voudrait pousser son gendre dans le monde; et, pour y réussir, elle va jusqu'à chercher, aux dépens de l'honneur de sa fille, la protection d'un baron aussi sot qu'influent. La jeune femme refuse de donner les mains à cet infâme projet, et sa belle conduite provoque naturellement le spectateur à se demander comment une mère aussi dénaturée a pu élever une enfant aussi vertueuse. Mais avant d'avoir pu trouver dans la pièce une réponse satisfaisante à cette question, il assiste à un dénouement tout aussi inexplicable, où il voit la méchante vieille ramenée à la vertu, et le jeune couple au calme et au bonheur. L'auteur, M. Benedix, est le Scribe de l'Allemagne; il a la *fécondité* et la *facilité* de l'écrivain français, sans en avoir toujours la grâce et l'élégance bourgeoises. Il est souvent trivial et vulgaire, et n'a réussi qu'une seule fois à écrire une pièce d'une perfection soutenue : c'est lorsqu'il a composé *le Docteur Wespe*, dont la *Revue* pourrait très-bien offrir la traduction à ses lecteurs. Si l'Odéon essaye de donner celle du *Trouble-Fête*, on peut à coup sûr lui prédire une chute. Tel a été aussi, sur la scène de Dresde, le sort de la traduction du *Premier Cheveu blanc*, d'Octave Feuillet. Il est vrai que la pièce du nouvel académicien a moins blessé le goût littéraire que le sentiment moral des spectateurs allemands. Elle était cependant très-bien jouée par Dawison et Mme Bayer-Burke. La traduction ne manquait pas non plus de fidélité ni d'élégance; elle était due à un jeune écrivain de talent, M. Duboc, plus connu sous le pseudonyme de Waldmüller. Il faut espérer que le froid accueil du public ne le découragera pas et lui fera seulement mettre un peu plus de circonspection dans le choix de ses auteurs. S'il traduisait, par exemple, le charmant proverbe d'Alfred de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, il pourrait prendre une glorieuse revanche. Cette pièce est encore inconnue

du public allemand et n'offre rien qui puisse blesser la susceptibilité morale la plus délicate. On dit que la direction du théâtre, qui vient de passer en de nouvelles mains, est bien disposée pour les jeunes auteurs et promet au public une plus riche moisson que celle de la dernière saison. Elle était confiée jusqu'à présent à M. de Luttichau, que l'état de sa santé a forcé à la retraite, et elle sera remise dorénavant à M. de Kœnneritz, qui porte un vif intérêt aux beaux-arts. Je désire que les espérances qu'il fait naître se réalisent le plus tôt possible.

A. Maillard.

CHRONIQUE POLITIQUE

La session, qui s'est traînée sans grand intérêt depuis les débats de l'adresse, et dont le terme légal était fixé au 28 avril, vient d'être prorogée de six semaines, et tout le monde prévoit que cette prorogation ne sera point la dernière et que nos assises parlementaires pourraient bien durer cette fois aussi longtemps que celles de la Grande-Bretagne. Ce n'est pas que l'ordre du jour de la session soit bien chargé. En dehors du budget, nous ne voyons que le projet de loi sur la réforme du Code pénal, réforme qui jusqu'à présent n'a soulevé que des critiques dans la presse; plus, deux autres projets qui n'ont pas encore été déposés, savoir : un projet de loi sur la conversion obligatoire des rentes qui ont résisté à la conversion facultative, et un autre projet de loi sur les récompenses honorifiques ou pécuniaires à décerner à l'armée dans certaines circonstances exceptionnelles. Ce dernier projet, annoncé au moment du retrait de la proposition concernant la dotation de M. le comte de Palikao, sera, dit-on, prochainement soumis au Corps législatif. Nous en ignorons l'esprit et l'économie, et ne pouvons savoir dans quelle mesure il échappera aux objections contre lesquelles s'est heurté le projet primitif. Dans tous les cas, six semaines suffiraient amplement pour épuiser l'ordre du jour, assez restreint, que nous venons d'esquisser, si l'examen des finances publiques ne réclamait, cette année, d'une manière toute particulière, les soins et l'attention de la Chambre. On ne prévoit pas encore la fin des délibérations de la commission du budget, et d'ailleurs le budget extraordinaire, celui qui sera le plus vivement débattu, n'a même pas encore été communiqué au Corps législatif. C'est sur les impôts du sel et du sucre que portera principalement le poids de la discussion. On sait que la surtaxe dont le gouvernement propose de frapper ces deux articles doit être affectée au budget extraordinaire des travaux publics, c'est-à-dire à des dépenses qui, sans avoir un caractère de nécessité, se recommandent par leur haute utilité. La question, à vrai dire, nous paraît mal posée; il est fort désirable que le budget des travaux publics soit doté efficacement, mais il ne serait pas moins désirable, à tous les points de vue, que le gouvernement n'eût pas à revenir sur un dégrèvement conforme aux exigences du progrès économique, et que le résultat avait déjà justifié. Ces retours donnent à notre politique financière des

allures incertaines. Et puis, de quelque façon que votent les députés, ils ne pourront que regretter leur vote au moment même de l'émettre ; le projet de M. Fould les place, en effet, en face d'un dilemme dont les deux termes sont également fâcheux, et entre lesquels l'option est d'autant plus délicate et difficile, qu'ils sont sans aucune corrélation entre eux. De l'avis de tout le monde, y compris le gouvernement, la surtaxe est une chose regrettable ; et, de l'avis de tout le monde aussi, la réduction du budget des travaux publics serait une chose également regrettable. Mais l'unanimité cesse dès qu'il s'agit de voir lequel des deux inconvénients est le pire, et lequel des deux sacrifices il convient de préférer à l'autre. Il n'y a point de mesure commune à laquelle on puisse ramener les deux termes de l'alternative. Le Corps législatif sera donc fort embarrassé, à moins que le gouvernement ne se décide à modifier la position de la question. La meilleure solution consisterait à faire passer une bonne partie des dépenses de l'armée, du budget obligatoire dans le budget facultatif. Il faudra bien en venir là un jour, non-seulement en France, mais encore en Angleterre et partout, et renoncer à cette rivalité de dépenses improductives dont gémissent tous les esprits prévoyants. Le gouvernement français a d'ailleurs récemment fait un pas dans cette voie en opérant, dès à présent, une réduction d'une trentaine de mille hommes qui était décidée en principe, mais qu'il eût pu ajourner jusqu'à la fin de l'année. Ira-t-il plus loin? Nous le désirons sans trop oser l'espérer, car les apparences ne font point la partie bien belle aux partisans du désarmement. Les prouesses du *Monitor* ont piqué d'émulation tous les gouvernements et tous les ingénieurs maritimes. D'autre part, l'aspect des affaires européennes n'a point changé, et puisqu'on n'a pas voulu désarmer l'an dernier, il n'y a pas plus de raison de désarmer aujourd'hui. Nous avons la conviction que l'achèvement de l'unité italienne aurait pour conséquence immédiate un grand et soudain apaisement des éléments de trouble dont on peut constater l'action en Europe; mais il y a apparence que cette conviction n'est point celle de tout le monde. Si le gouvernement la partageait, il retirerait les troupes françaises de Rome; Victor-Emmanuel y établirait son gouvernement, et l'empereur d'Autriche, sentant l'impossibilité de garder la Vénétie, ne repousserait pas les ouvertures qui lui seraient faites et accepterait une transaction nécessaire. Nous n'en sommes pas encore là. Pour le moment, il s'agit simplement de savoir si M. de Lavalette retournera à Rome et si M. de Goyon y demeurera. La vraie signification de cette question nous échappe, et, au point où en sont venues les choses, elle ne nous paraît pas pouvoir être d'une grande importance. A proprement parler, le pouvoir temporel n'existe plus, depuis qu'il est reconnu de tout le monde qu'il ne peut plus subsister que par la protection d'une force étrangère. Les relations de notre ambassadeur avec le commandant de la garnison française ne changeront rien à cela. L'erreur serait de se flatter de pouvoir maintenir ce qui est irrévocablement condamné par la force des choses; mais cette erreur est aujourd'hui si palpable, que personne n'y peut plus tomber. Nous ignorons la raison des atermoiements où se complaît notre diplomatie, mais il ne paraît guère possible d'admettre qu'elle se fasse encore

illusion sur les chances du pouvoir temporel. L'ordre donné à notre escadre de suivre le roi Victor-Emmanuel à Naples ne paraît pas d'ailleurs un fait dénué de signification.

La tournure inattendue qu'a prise en dernier lieu la crise prussienne est faite pour remplir de satisfaction tous les amis des idées libérales. La dissolution des Chambres et la chute du ministère Hohenzollern-Schwerin avait pu faire craindre que la Couronne ne cherchât un conflit avec l'opinion. Ces alarmes n'ont plus aujourd'hui de raison d'être, et presque tout le mal est déjà réparé. La Couronne a fait spontanément les concessions et pris les engagements que le parti libéral lui avait d'abord vainement demandés, et il ne reste plus qu'à deviner les causes inexpliquées de cet heureux revirement. L'explication la plus simple et la plus vraisemblable, c'est que le roi n'a point voulu paraître avoir la main forcée. Il a cédé sur le fond en se contentant de sauver la forme. Cette explication n'est pas des plus subtiles, mais en nous rappelant d'une part le respect avéré du roi pour la constitution, et d'autre part ses discours sur le droit divin de la Couronne, nous la croyons bonne et nous nous y tenons. Mais nous croyons aussi qu'il eût mieux sauvegardé la prérogative royale en devançant l'opinion, au lieu de la suivre, après avoir feint de lui résister. Dans le système constitutionnel, toute apparence de conflit est fâcheuse. La crise aura, du reste, eu ce résultat heureux, de montrer, mieux encore que les précédentes élections, à quel point le peuple prussien est uni pour la pratique intelligente, ferme et modérée de la liberté. Aux élections de l'an dernier, le gouvernement s'était dispensé de peser sur les électeurs, et l'esprit libéral avait pu s'épanouir sans obstacle. Dans la crise actuelle au contraire, le gouvernement a débuté par de fortes tentatives de pression, qui ne paraissent avoir ni irrité ni découragé le sentiment public. Les fonctionnaires publics n'ont point paru disposés à oublier qu'ils étaient citoyens avant d'être fonctionnaires, et la noble attitude du corps enseignant surtout mérite une mention tout à fait exceptionnelle. Avec de pareils éléments, la liberté peut être considérée comme fondée en Prusse. Les premiers résultats des élections primaires, qui nous parviennent au moment où nous terminons ce bulletin, autorisent d'ailleurs les meilleures espérances.

A. Nefftzer.

Charles Dollfus,
Directeur, gérant responsable.

IMP. DE L. TOINON ET C, A SAINT-GERMAIN.

NOUVELLES LETTRES

DE LA PRINCESSE PALATINE

PREMIÈRE PARTIE

Il existe peu de princesses, je dirai même peu de femmes, ayant, dans leur vie, écrit autant de lettres qu'Élisabeth-Charlotte, née princesse Palatine, mariée à Monsieur, frère de Louis XIV, — et mère du fameux Régent.

Dès son lever, elle écrivait; elle écrivait pendant la journée; elle écrivait avant et après le souper, seule dans son cabinet ou bien dans son salon, parmi la plus nombreuse compagnie, au milieu des conversations particulières et du bruit que faisaient les joueurs d'hombre ou de lansquenet; elle écrivait même en dormant, a-t-on dit par manière de plaisanterie, et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cette assertion s'est trouvée vraie. Bref, elle écrivait partout et toujours. On peut juger par là de l'étendue de sa correspondance, depuis l'année 1671 qu'elle vint en France, à l'âge de 19 ans, jusqu'en 1722, époque de sa mort.

I

Le premier recueil de ses lettres parut assez longtemps après cette date de 1722. Elles étaient déjà connues, mais seulement de quelques privilégiés, têtes couronnées ou princières, qui s'en amusaient en particulier. Vers la fin du XVIIIe siècle, la cour de Brunswick chargea le conseiller Praun de mettre en ordre et de publier une collection de huit cents lettres de la princesse Palatine, adressées, de 1715 à 1720, au duc

A. Ulric de Brunswick et à W.-Caroline Dorothée, née princesse d'Anspach. Le recueil de M. Praun, qui parut en 1789 [1], consiste seulement en extraits de lettres; il est composé sans ordre, et on doit blâmer la malencontreuse idée que l'éditeur a eue de corriger et de moderniser le style fautif, mais original, de la duchesse d'Orléans. Une traduction française de l'ouvrage de Praun, attribuée à J. de Maimieux, fut aussitôt publiée; — mais ce n'était qu'un travail informe, peu fidèle, présentant des suppressions, des altérations, beaucoup d'inexactitudes, sans notes ni éclaircissements.

En 1791, un nouveau recueil allemand de lettres de Madame fut livré au public; c'était encore un choix de lettres, car l'éditeur n'en donnait en entier que deux sur quatre cents qu'il avait eues entre les mains; mais les extraits étaient faits avec intelligence et fidélité; le texte était conforme à l'original, et l'orthographe de Madame scrupuleusement reproduite. On y trouvait plus de détails personnels que dans la collection de 1789, car le recueil nouveau comprenait les lettres écrites par Madame, de 1661 à 1687, à son ancienne et très-chère institutrice, Mme de Harling, et, après la mort de celle-ci, à son mari, de 1702 à 1722 [2].

Malgré son intérêt, cette publication ne fut même pas consultée par les éditeurs d'une traduction française qui parut en 1807 (Paris, L. Collin, in-8) et qui avait la prétention d'être complète. Heureusement, en 1820, M. Schütz fondit en un seul les deux recueils de 1789 et de 1791, et fit précéder ce travail d'une biographie assez étendue de la princesse Palatine. Ce sont encore et toujours des extraits, mais dans un autre ordre et groupés par personnage de manière à former des portraits détachés [3].

A cette époque (on peut faire cet aveu sans crainte de choquer l'amour-propre national), nos compatriotes n'entendaient que peu ou point la langue allemande. Un Français de 1820, désireux de lire les révélations de la princesse sur une période si curieuse de notre histoire, n'avait encore à sa disposition que l'insuffisante traduction de Maimieux, réimprimée en 1807. Frappé de cette lacune, un jeune Allemand très intelligent, M. Schubart, rédacteur du *National*, fit paraître, en 1823, une traduction nouvelle, plus exacte et mieux coordonnée que les précé-

[1] *Anecdoten vom Französischen Hofe vorzüglich aus den Zeiten Ludwigs XIV, und de Regenten*. Strasbourg (lisez Hanovre), in-8.

[2] *Bekenntnisse der Prinz. Elisabeth-Charlotte, aus ihren Originalbriefen*. Dantzig (lisez Hanovre), in-8.

[3] *Leben und Charakter der Elisabeth-Charlotte, Herzoginn v. Orleans, nebst einem Auszuge des Denkwürdigsten aus ihren Briefen. Ein Beytrag zur Charakteristik des Französ. Hofes Ludwigs XIV*. — Leipzig, in-8.

dentes : *Mémoires sur la cour de Louis XIV et de la Régence.* (Paris, in-8.) On ne jugeait toujours pas à propos de conserver la forme de l'original, la forme naturelle, c'est-à-dire épistolaire. Des mémoires! à la bonne heure! A cette date de 1823, c'était quelque chose de bien plus piquant. L'ouvrage fut saisi dès son apparition. Le gouvernement d'alors vit un scandale dans cette publication, où les mœurs et les abus de l'ancienne cour étaient dévoilés avec franchise et sans ménagement; et, comme la leçon partait de haut, d'une personne même de la cour, d'une belle-sœur de Louis XIV, il trouva plus commode de nier l'authenticité des lettres de Madame. N'avons-nous pas vu, de notre temps, contester de même l'authenticité des *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne*, par Fléchier [1]?

Jusqu'alors, on ne connaissait que quatre des correspondants ou correspondantes de Madame : le prince de Brunswick, la princesse Dorothée et M. et Mme de Harling, lorsqu'en 1842, un historien d'Allemagne bien connu, Wolfgang Menzel, publia, pour la *Société littéraire de Stuttgart*, la correspondance de la princesse Palatine avec ses frères et sœurs d'un second lit; car l'Électeur palatin, père de Madame, s'étant séparé de sa femme, avait épousé, de la main gauche, la comtesse Suzanne de Degenfeld. Dans cette édition, traitée avec tout le soin qu'exige la critique moderne, nous n'avons plus de prétendus mémoires, composés de lambeaux qu'on a cousus ensemble bon gré mal gré, mais les lettres mêmes dans leur jet primitif et original [2]. Il faut déplorer l'insouciance des Français; car dix années s'écoulèrent sans que, de ce côté-ci du Rhin, on s'inquiétât de matériaux si intéressants pour notre histoire. Le recueil de M. Menzel ne trouva d'interprète qu'en 1853 [3]; mais le premier pas était fait, et le nouveau traducteur songea bientôt à refondre tout ce qui avait été publié en Allemagne, et il donna, en 1855, la *Correspondance complète, traduction entièrement nouvelle.* (Paris, 2 vol. in-12.) Au lieu de : complète, l'éditeur aurait dû dire simplement : plus complète que les précédentes; car il y manquait des parties entières de la nombreuse correspondance de Madame. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage eut du succès; il mit en lumière ce personnage original, déjà crayonné par

[1] La traduction de Schubart fut aussitôt contrefaite en Belgique et, après la chute de la Restauration, reproduite à Paris, sans autre changement qu'une nouvelle notice biographique. Ce sont les *Mémoires, fragments et correspondance* de Mme la duchesse d'Orléans. Notice par Ph. Busoni. — Paris, 1832, in-8.

[2] *Briefe der Prinz. Elis. Charlotte von Orleans an die Raugräfinn Louise*, in-8. (Forme le VIe volume de la collection : *Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart.*)

[3] *Nouvelles lettres de Mme la duchesse d'Orléans*, traduites pour la première fois en français par G. Brunet. — Paris, 1 vol. in-12.

Saint-Simon et par Mme de Sévigné, et provoqua plusieurs notices parmi lesquelles nous citerons un portrait de M. Sainte-Beuve [1] et un article de M. Rathery [2], où le côté allemand de cette physionomie est plus étudié qu'en d'autres biographies. Mais, sous ce point de vue même, il y aurait encore bien des choses neuves à faire connaître.

Telle est la liste complète des recueils allemands et des traductions françaises de lettres de Madame qui ont paru jusqu'à ce jour. Il était, ce semble, à propos de dresser cette statistique préliminaire, afin de montrer combien ce qui a été publié laisse encore à désirer. Ainsi, les recueils de 1789 et 1791 ne fournissent que des extraits de lettres à la princesse Dorothée et à Mme de Harling ; — et les interprètes français n'ont pu, comme on le comprend du reste, traduire que ce qu'ils avaient sous les yeux. Il est donc à souhaiter que ces collections soient republiées en entier, si, en effet, elles offrent de l'intérêt ; — mais ce qui surtout est désirable, c'est que les nombreuses correspondances de Madame, encore inédites, et qui restent enfouies dans la poussière des archives en Allemagne, en Espagne, en Italie et peut-être aussi en France, voient enfin le jour et soient livrées à la publicité. Madame écrivait régulièrement à sa fille, la duchesse de Lorraine ; — à la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, sa cousine ; — à la duchesse de Modène, Charlotte-Félicité, fille d'un frère de son oncle, le duc de Hanovre ; — aux deux filles de Monsieur, du premier lit, l'une Marie-Louise, femme de Charles II, roi d'Espagne ; l'autre Anne-Marie, femme de Victor-Amédée, roi de Sardaigne ; — elle écrivait aussi à Leibnitz, à l'abbé de Polier et à d'autres savants ; — et tous les jours, à Paris, à sa dame d'honneur et amie, la comtesse de Beuvron, qu'on avait méchamment exilée d'auprès d'elle. Enfin, elle devait écrire à sa tante, la supérieure de l'abbaye de Maubuisson, auprès de Paris, quand des occupations l'empêchaient de lui rendre visite ; car Madame y allait souvent, plus souvent peut-être que n'eût désiré l'abbesse, avec son goût de solitude.

Que sont devenues toutes ces lettres ? Celles que Madame adressait à sa fille ont pu périr en partie dans l'incendie du château de Lunéville, en 1719 ; — celles aux reines d'Espagne, de Prusse et de Sardaigne doivent exister en ces différents pays ; la correspondance avec Leibnitz est conservée dans les archives de Hanovre, et il en existe de plus des copies à Munich.

Parmi les personnes à qui Madame écrivait le plus souvent, avec le

[1] *Causeries du lundi*, tome IX.

[2] *Une princesse allemande à la cour de France*. Paris, 1854, br. in-8.

plus d'abandon et en détail, on doit citer en première ligne l'Électrice Sophie de Hanovre. « Quoique Madame n'eût jamais guère vu cette tante, dit Saint-Simon, elle lui écrivait fidèlement des volumes deux et trois fois la semaine. » Elle lui avait consacré ses dimanches et ses jeudis, comme on le voit par un passage où elle dresse le bilan épistolaire de sa semaine : « Le *dimanche*, j'écris à ma chère tante l'Électrice de Hanovre et en Lorraine; le *lundi*, en Savoie et à la reine d'Espagne; le *mardi*, en Lorraine; le *mercredi*, à Modène; le *jeudi*, encore en Hanovre; le *vendredi*, en Lorraine, et le *samedi*, je m'acquitte de l'arriéré. » — Après une semaine si bien remplie, elle ne s'accordait même pas le repos obligatoire du septième jour.

De la correspondance intime entre ces deux femmes, bien placées pour savoir ce qui se passait dans les cours, il n'était encore parvenu jusqu'à nous, par une fatalité singulière, que deux lettres qui auraient pu sans inconvénient rester à jamais ignorées [1]. Quant aux autres, on ne savait ce qu'elles étaient devenues. « Ce serait, disait M. Brunet, dans la préface de sa dernière édition, la partie la plus curieuse de la correspondance de Madame; car on sait qu'elle confiait à sa tante des secrets dont elle ne parlait pas ailleurs. Après la mort de l'Électrice, Madame recommanda à sa sœur, de la façon la plus pressante, de brûler un paquet de lettres, où elle s'expliquait sur les accusations portées contre son fils, soupçonné d'avoir empoisonné les descendants de Louis XIV, afin de s'assurer la couronne. » Dans son portrait de Madame, M. Sainte-Beuve disait également : C'est à elle (Sophie de Hanovre) qu'elle adressait ses plus longues lettres et les plus confidentielles, celles qui doivent surpasser en intérêt toutes les autres. Elles n'ont pas été publiées. »

Or, cette correspondance existe dans les archives royales de la maison de Hanovre, formant vingt-deux liasses, dont quelques-unes renferment plusieurs milliers de lettres. Le roi actuel de Hanovre, George V, a bien voulu en donner récemment communication au savant historien allemand Ranke, et c'est d'après lui que nous allons faire connaître ces révélations et ces confidences. Les lettres sont en allemand, avec des mots ou des lambeaux de phrases en français, selon l'habitude de Madame; mais quelquefois, quand elle n'a pas le temps de chercher l'expression, quand il faut que sa plume coure vite et alerte, elle écrit des pages entières en notre langue. Je dis des pages; car Madame n'écrivait pas de petits billets, mais des cahiers de vingt et quelques feuilles, *ein buch*, un volume, comme elle dit parfois en plaisantant.

[1] Elles ont été reproduites par M. Brunet dans la *Correspondance complète*, et portent la date de 1694.

Et remarquons ici, à propos de cette fusion des deux langues dans la correspondance de Madame, un fait que, chez nous, ses biographes et ses éditeurs n'ont pas encore signalé : c'est que la princesse Palatine parlait et écrivait le français avec plus d'aisance et de correction que l'allemand; notre langue lui était bien plus familière que la sienne propre, même avant son arrivée en France. « J'aime mieux vous raconter la chose en français, dit-elle un jour à sa tante ; car je pourrais l'écrire plus vite que si je la germanisais [1]. » Son éducation avait sans doute commencé par là ; car à cette époque, les princes et les gens de qualité, en Allemagne, regardaient comme une honte d'ignorer le français. A la vérité, ils le parlaient à l'allemande, et forgeaient des mots que la langue française ne connaissait pas, qu'ils ont conservés jusqu'à ce jour ; mais du moins ils étaient à la mode, et croyaient se distinguer ainsi des gens du commun. Qu'en résulta-t-il pour eux? Écoutons les vers de Gœthe, à l'époque de la Révolution : « Longtemps les grands ont parlé la langue des Francs, et méprisé celui qui ne faisait pas comme eux. Et maintenant tout le peuple enthousiasmé bégaie la langue des Francs. Ne vous fâchez pas, ô puissants! Ce qui arrive est votre œuvre! »

C'est contre cette tendance que réagissait Madame, quand de Versailles elle écrivait en allemand à ses nobles parents d'outre-Rhin, dont l'éducation, de même que la sienne, avait commencé par le français ; c'était un moyen de plus d'affirmer son individualité et sa nationalité, deux choses auxquelles Madame tenait par-dessus tout. M. Léopold Ranke, comme ses prédécesseurs, n'a pas jugé à propos de publier ces lettres en entier [2], d'autant plus qu'il y a beaucoup d'inutilités et de répétitions dans la correspondance de Madame. Nous ne trouvons ici aucun de ces joyeux récits, de ces aventures galantes, de ces anecdotes du domaine de la chronique scandaleuse dont Madame était si prodigue avec ses autres correspondantes. M. Ranke les a-t-il écartées à dessein, comme indignes de la gravité historique? Ou bien n'a-t-il en effet rencontré rien de semblable? Il ne s'explique pas à ce sujet ; et si nous le demandons, ce n'est ni par curiosité, ni par goût, mais parce que la critique est intéressée à savoir sur quoi portent les lacunes. Les deux princesses n'étaient pas précisément des prudes, ni des précieuses, et l'on peut supposer que Madame, parlant à cœur ouvert, faisait à sa tante des récits devant lesquels un historien sévère tel que

[1] *Als wenn ich es verteütsche.* Il faut remarquer l'expression *verdeutschen,* qui indique la facilité plus grande que Madame avait à manier notre langue.

[2] *Briefe an die Kurf. Sophie von Hannover.* (*Aus dem Hannoverschem Archiv.*) 1861.

M. Ranke aura reculé. Tout l'éclaircissement que donne l'éditeur se borne à ces quelques mots : « Je crains qu'on ne regrette l'absence de beaucoup de choses que je ne communique pas, et, d'un autre côté, qu'on ne regarde comme inutiles plusieurs de celles que j'ai publiées : chacun a son système. De cette collection, j'ai fait une gerbe ; cela n'exclut pas une riche et abondante moisson. »

II

Quelle était cette princesse Sophie de Hanovre, à qui Madame confiait ses plus secrètes pensées ? Ouvrez nos biographies : à peine on la mentionne, si même elle n'est pas complétement passée sous silence. Pourquoi ce dédaigneux oubli à l'égard d'une femme d'un aussi grand mérite, d'un esprit si vaste, si solide et si fin ?

Fille de ce malheureux Électeur Palatin, Frédéric V, élu roi de Bohême en 1619, mais bientôt détrôné [1], et d'Élisabeth Stuart, dont le père était Jacques Ier, roi d'Angleterre,—par conséquent, fille et petite-fille de rois, — Sophie, née en 1630, fut élevée dans l'exil à La Haye, et, jeune encore, envoyée, pour achever son éducation, auprès de son frère, Charles-Louis, Électeur Palatin, qui, par le traité de Westphalie, avait acquis le droit de rentrer dans l'Électorat paternel, diminué, il est vrai, du Haut-Palatinat, qu'il avait fallu céder à la Bavière.

Ce Charles-Louis est le père de Madame.

Le maréchal duc de Grammont, nous a laissé en ses *Mémoires* [2] un aimable portrait de ce prince, formé à l'école du malheur et qui s'était attaché à réparer les maux et les désastres causés par trente ans d'une lutte sanglante. Sous son administration, les belles campagnes du Palatinat avaient commencé à refleurir. Mais il « se livrait volontiers, ajoute le maréchal, au plaisir d'aimer les dames. » En effet, il s'était épris de Marie-Suzanne Degenfeld, plus remarquable encore par son esprit que par sa beauté. L'épouse légitime, Charlotte de Hesse-Cassel, intercepta la correspondance des deux amants et jeta les hauts cris ; ce qui atténuait peut-être le crime, c'est que leurs lettres, brûlantes de passion,

[1] Voir, sur les infortunes de Frédéric V, l'*Histoire de la guerre de Trente ans*, de Schiller, et, pour l'histoire de Sophie, Feder (J.-F.) : *Sophie Churfürstinn von Hannover im Umriss*. Hannover, 1810, in-8, ainsi que : Havemann (Wilh.) : *Geschichte der Lande Braunschweig und Lüneburg*. — Göttingen, 1855-57, 3 vol. in-8.

[2] *Mémoires donnés au public par le duc de Grammont son fils*. — Deuxième édition, Amsterdam, 1717, 2 vol. in-12.

étaient écrites en latin; mais une circonstance aggravante, c'est qu'elles étaient copiées presque mot pour mot dans Æneas Sylvius, à l'histoire *de Euryalo et Lucretià*. Il y eut brouille dans le ménage électoral, querelle et soufflet donné. Donné par qui? par qui reçu? Les historiens diffèrent sur ce point délicat; mais ils sont tous d'accord pour attester le caractère acariâtre et difficile de Madame l'Électrice, qui n'avait que deux choses en tête, le jeu et la chasse.

Sa fille, *Élisabeth-Charlotte,* plus tard Madame, devait hériter de cette dernière passion. Elle était née le 7 juillet 1652, au château d'Heidelberg, séjour de plaisirs et de fêtes, de bals, de concerts et de festins. C'était une enfant vive, gaie, qui, par ses goûts, tenait plutôt du sexe masculin. Aussi lui avait-on donné le sobriquet intraduisible en français de *Rauschenplattenknecht*. Elle-même avoue d'ailleurs qu'elle préférait aux poupées les sabres et les fusils; qu'elle aurait voulu naître garçon; et que souvent elle imita l'exemple de cette fille dont parle Montaigne, Marie Germain, qui sautait en l'air afin de changer de sexe. A cet exercice, elle faillit cent fois se rompre le cou.

Il est probable qu'Élisabeth-Charlotte suivit sa tante Sophie, quand celle-ci quitta la cour d'Heidelberg pour se rendre en Hanovre avec le duc Ernest-Auguste qu'elle venait d'épouser (1658). Les princes de cette maison de Brunswick-Lünebourg-Hanovre (ils étaient quatre frères) firent pendant le XVIIe siècle grande figure dans le nord de l'Allemagne. Ils étaient du nombre de ces princes qui se modelaient sur Louis XIV et cherchaient à reproduire chez eux les mœurs et les usages de la cour de Versailles. L'Allemagne de cette époque fut peuplée de satellites roulant avec plus ou moins d'éclat dans l'orbite du roi-soleil. Ce serait un curieux chapitre à écrire que l'histoire de ces quatre frères de Brunswick, dont deux sont plus particulièrement connus, Ernest-Auguste et Georges-Guillaume de Zell, — tous partisans des idées françaises, familiers avec notre langue, entourés de beaux esprits français et d'acteurs venus de France. Si l'espace nous le permettait, nous voudrions parler en détail de cette Germanie du Nord, où l'on rencontre à chaque pas des figures de connaissance, des compatriotes des deux sexes, et Gourville le négociateur, et Urbain Chevreau le bel esprit, et cette charmante Éléonore d'Olbreuse, sortie d'une gentilhommière de Poitou, épouse morganatique puis légitime de Georges-Guillaume, et devenue la souche des deux maisons actuellement régnantes d'Angleterre et de Prusse.

Sophie n'était pas déplacée au milieu de ces cours élégantes et raffinées de Hanovre. Les exigences de son rang ne l'empêchèrent pas

d'avoir un soin maternel de sa jeune nièce. Elle lui donna pour institutrice Mlle d'Offeln, mariée plus tard au conseiller de Harling, et à qui Madame, toute sa vie, garda l'amitié la plus vive et la plus touchante; elle y joignit une gouvernante française, Mme de Frêlon. « Ce qu'il y a de bon en moi, dit Madame, est dû à mon excellente tante et à Mme de Harling. » Élisabeth-Charlotte resta cinq ans auprès de la princesse Sophie, qui exerça une grande influence sur son développement intellectuel et sur son caractère. L'enfant avait un esprit précoce, témoin ce qui advint aux couches de sa tante, qui mit au monde (28 mai 1660) le prince Georges, futur roi d'Angleterre. On avait caché une poupée dans un buisson de romarin; mais Élisabeth-Charlotte ne prit pas le change, ainsi qu'elle le raconte très-gaiement dans les anciennes lettres. On sent, dès cette époque, qu'elle ne veut pas être trompée ; elle n'aime pas qu'on lui en *fasse accroire* (c'est une de ses expressions familières) ; — il faut qu'elle voie le fond des choses. A Versailles, elle aura ce même instinct, mais poussé quelquefois jusqu'à la défiance. Pourquoi quitta-t-elle le Hanovre de si bonne heure? On ne sait ; mais on peut affirmer qu'elle ne le quitta qu'avec un vif regret, car elle avait conçu pour cette tante une affection filiale qui ne se démentit jamais. Les lettres qu'elle lui adresse de France respirent la tendresse la plus profonde et la mieux sentie ; elles se terminent par des protestations de dévouement inaltérable, par les expressions les plus affectueuses : « A vous, dit-elle parfois, à vous éternellement, dans la vie et dans la mort, dans la prospérité et dans le malheur, etc. »

Élisabeth-Charlotte revint donc auprès de son père ; mais l'on a peu de détails sur cette période de sa vie jusqu'à l'époque de son départ pour la France. Elle résidait tantôt à Heidelberg, tantôt à Frederichsbourg, Frankenthal et Schwetzingen, aimant le grand air, la liberté, les promenades matinales sur les bords du Neckar : « Mon Dieu, s'écriait-elle dans la suite avec un retour amer sur le passé, combien de fois ai-je mangé des cerises sur la montagne, avec un bon morceau de pain, à cinq heures du matin ! J'étais alors plus gaie qu'aujourd'hui. » Ainsi, dans la belle saison, c'étaient des courses dans les forêts et dans les environs pittoresques d'Heidelberg; c'étaient des excursions en Hollande dans la famille de son père, où elle revit plusieurs fois sa tante, qui s'amusait toujours de ses réparties et de ses espiégleries; pendant l'hiver, c'étaient des comédies, des mascarades, dont elle donne la description dans une de ses lettres à Mme de Harling.

L'éducation achevée, la grande affaire pour une princesse Palatine de ce temps-là, c'était le mariage. Plusieurs partis se présentèrent,

qui furent repoussés ; mais il s'en offrit un que ni le père, ni la fille ne jugèrent prudent d'écarter. C'était le frère même de Louis XIV, Monsieur, veuf de la séduisante Henriette d'Angleterre. Louis XIV cherchait à étendre son influence en Allemagne, et l'Électeur n'était pas fâché de s'assurer, au moyen de cette alliance, l'amitié d'un puissant voisin. C'est ainsi que le Palatinat fut marié à la couronne de France ; car il s'agissait du Palatinat bien plutôt que d'Élisabeth-Charlotte, qui eut le sort de tant d'autres princesses, sacrifiées à la politique et à l'ambition.

Au mois de novembre 1671, elle quitta sa chère Allemagne pour n'y plus revenir. Marie Stuart, à son départ de France, ne devait pas être plus attristée. Élisabeth-Charlotte ne quittait pas seulement sa terre natale, elle abandonnait ses idées, ses goûts, sa langue et jusqu'à sa religion. En effet, à la cour de France, on ne voulait que d'une princesse catholique. Dès son arrivée à la frontière, elle trouva trois évêques, dépêchés de Paris pour la convertir. A Metz, commença son instruction religieuse, qui fut continuée sur la route ; et quand le voyage se termina, il entra dans le palais de Versailles une catholique de plus. Catholique fervente et sincère, je ne l'affirmerais pas, quoi qu'en ait dit Massillon, dans l'oraison funèbre de cette princesse ; loin de là, elle était pour la tolérance, pour la liberté en matière de foi ; l'hypocrisie et le fanatisme lui furent toujours odieux.

A son apparition à Versailles, Élisabeth-Charlotte tombait des nues ; elle-même le dit, mais on l'eût deviné de reste. En effet, elle arrivait à la cour la plus brillante et la plus polie, mais aussi la plus légère et la plus corrompue de l'Europe. Elle y apportait des qualités qui ne servent à rien sur ce théâtre : la franchise, la vertu, la simplicité et cette bonhomie naïve qu'on trouve au-delà du Rhin ; et, d'autre part, elle n'avait pas les défauts nécessaires pour y réussir, le penchant à la galanterie, l'esprit d'intrigue et l'art de la coquetterie. Elle n'avait non plus la beauté qui attire, ni la grâce qui séduit. Non pas qu'elle fût aussi laide qu'elle l'a prétendu, elle se plaisait à exagérer sa laideur comme d'autres femmes leur beauté. Mais, au demeurant, c'était un singulier contraste avec la princesse qu'elle allait remplacer, avec Henriette d'Angleterre. Et quels goûts, grand Dieu ! O Sévigné, qu'en pensait votre délicatesse ?

« Je suis en tout les habitudes allemandes, et ne trouve bon dans le manger et le boire que ce qui est conforme à nos vieux usages. Je ne mange de soupe que celle qui est accommodée au lait, à la bière et au vin. Je ne puis supporter

le bouillon; lorsque je mange des mets où il y en a, je tombe aussitôt malade. Le corps m'enfle, et j'éprouve des coliques; — et quand je prends du bouillon tout pur, je suis forcée de vomir jusqu'au sang; il n'y a que les jambons et les saucisses qui me rétablissent l'estomac. — Je ne prends ni chocolat, ni café, ni thé, ne pouvant souffrir ces drogues étrangères. »

Allemande au dernier point, c'est ainsi que la désigne Saint-Simon, et c'est, en effet, dans l'histoire de ce temps et de cette cour, le signe distinctif de Madame.

Transportée dans un milieu si nouveau pour elle, et où elle-même paraissait une singularité, la princesse Palatine dut éprouver un double plaisir à correspondre avec sa tante de Hanovre. Ces deux femmes étaient faites pour se comprendre et pour s'apprécier: même fierté, même orgueil de race ; même penchant pour les occupations sérieuses, même aversion pour les frivolités, même dédain des préjugés vulgaires, sauf celui de la naissance; chez toutes deux, un grand bon sens, de l'esprit, mais chez l'Électrice, cet esprit plus étendu, plus fin, plus politique, plus ouvert sur le monde extérieur. Il y avait encore entre elles une autre analogie : la princesse aimait autant que Madame à écrire des lettres, et elle entretenait une correspondance très-active. Elle mande à l'un des ministres hanovriens, de sa délicieuse résidence de Herrenhausen : « Mon plus grand plaisir, ici, consiste à la promenade et à écrire des lettres. » (4 juill. 1700.) Elle avait l'habitude d'écrire au lit : « Je suis encore au lit, à mon ordinaire, quand j'écris », dit-elle dans une lettre à Leibnitz. (25 oct. 1701.) Car Leibnitz était un de ses favoris; le grand philosophe l'instruisait dans les sciences et dans la métaphysique ; il lui exposait avec clarté et en se jouant, les principes fondamentaux de son système philosophique ; il lui parlait des nouveautés littéraires et scientifiques; et il est vivement à désirer que M. Foucher de Careil [1] publie bientôt ces lettres curieuses, dont il a copié un grand nombre dans les archives de Hanovre. Cette correspondance si intéressante était, à ce qu'il paraît, communiquée, au fur et à mesure, à Madame, qui connaissait aussi Leibnitz, et lui écrivait de son côté. Mais la correspondance de Leibnitz avec l'Électrice Sophie ne roulait pas toujours sur ces matières graves et de haute spéculation ; son génie se déridait quelquefois, et même assez fréquemment ; il connaissait le faible de son Mécène féminin pour le genre anecdotique, et le servait à souhait. Il existe même, dit-on, à Hanovre, certain cahier écrit de la main de Leibnitz, et destiné à l'Élec-

[1] M. Foucher de Careil est l'éditeur des *Œuvres complètes de Leibnitz*, entreprise considérable et digne de l'érudition allemande.

trice ; ce n'est qu'un fragment, mais il est curieux, car il contient la chronique scandaleuse de plusieurs cours de l'Europe, dont Leibnitz était informé par les nombreuses relations qu'il entretenait sur tous les points. Il est probable qu'une copie de ce cahier prit aussi le chemin de Versailles ; car Madame recherchait fort l'anecdote, avec une petite pointe de scandale, et ne s'en privait pas elle-même à l'occasion.

Il y aurait non moins d'intérêt à connaître les lettres que l'Électrice écrivait en réponse à celles de sa nièce. Elle avait dans l'esprit un tour original, piquant et caustique; ses traits mordants n'épargnaient pas ceux qui l'entouraient et surtout cette troupe de beaux esprits et de littérateurs qu'elle traînait toujours à sa suite.

Mais que sont devenues ces lettres? où sont-elles conservées? existent-elles encore? A leur défaut, on trouverait, sans doute, dans les *Mémoires* laissés par la princesse Sophie, le souvenir de l'impression que lui faisaient les lettres de Madame et les jugements qu'elle portait sur une personne qu'elle avait élevée. Ces mémoires inédits, écrits en français, existent dans les archives particulières de Hanovre ; on en a connaissance par les derniers historiens de cette maison, qui leur ont emprunté quelques phrases détachées et trop courtes [1]. On trouverait aussi, sans doute, en ces mémoires, des renseignements sur différents voyages, deux au moins, que l'Électrice de Hanovre fit en France incognito ; car elle était mêlée à la grande affaire qui occupa, pendant plusieurs années, Bossuet et Leibnitz, à savoir la réunion des deux Églises. Par son entremise, on espérait gagner le philosophe allemand; de là, les efforts pour attirer en France la protectrice de celui-ci, et pour la convertir à la religion catholique. L'âme de ces négociations était la belle-sœur de Sophie, Anne de Gonzague, autre princesse Palatine, celle dont Bossuet a prononcé l'oraison funèbre. Madame dut être bien heureuse de posséder en France cette tante qu'elle ne pensait jamais revoir, — qu'elle ne revit jamais, au dire d'historiens mal informés, de Saint-Simon entr'autres. Quelles bonnes et longues causeries ! et comme on dut s'y égayer aux dépens des personnages de la cour, de Mme de Maintenon, par exemple, l'ennemie intime de Madame ! Pendant le séjour clandestin de l'Électrice en France, je me représente la nièce toujours sur la route de Versailles à l'abbaye de Maubuisson ; car c'était là qu'était réfugiée l'Électrice, près de sa sœur, cette Louise-Hollandine, abbesse du monastère, dont il est plus d'une fois question dans les correspondances précédentes de Madame.

[1] Notamment Havemann. *Geschichte*, etc., cité plus haut.

Nous ne quitterons pas ce petit cénacle sans remarquer qu'il y avait là, même en l'absence de la princesse Sophie qui n'y était que momentanément et en passant — un noyau de société allemande, où il devait être question de la patrie et des intérêts de la maison Palatine; c'est là que Madame devait se retremper quelquefois et causer de sa chère Allemagne avec sa tante l'abbesse, et avec le frère de cette dernière, Edouard, comte Palatin, mari d'Anne de Gonzague, dont nous parlions tout à l'heure.

Et tous ces détails épuisés, détails nécessaires dans l'histoire des relations de Madame et de l'Électrice de Hanovre, venons à la correspondance nouvelle.

III

Saint-Germain, 5 février 1672.

« Ma très-chère tante ne recevra pas encore mon portrait par Mme de Warttenberg; car celui pour papa n'était pas sec, et j'enverrai les deux à la fois... J'aimerais cent fois mieux vous l'apporter moi-même, ou bien encore, que vous et mon oncle vinssiez ici; mais il n'y a pas apparence, et de même, il ne paraît pas que le roi entre en campagne; car la reine est grosse, et cette époque sera le temps de ses couches.

» Je ne fais pas ici de plus grandes courses que chez nous; mais les gens de ce pays sont paresseux comme des oies, et à part le roi, Mme de Chevreuse et moi, il n'y a pas ici un être capable de faire vingt pas sans suer et souffler. Si ces jours derniers j'avais pu galoper un peu après souper, je n'aurais pas été malade, comme vous l'apprendrez par la lettre à Mme de Harling. — Je ne vois presque jamais le duc Mazarin, ni ne lui ai jamais parlé; mais quand je le verrai, je m'acquitterai de votre commission. — Ce que Mme de Warttenberg a dit à Dondorff, que j'avais tant crié que mon côté avait grossi, est vrai; de Strasbourg à Châlons [1], je n'ai fait que crier toute la nuit; je ne pouvais supporter l'idée d'avoir ainsi pris congé des miens; à Strasbourg, j'ai simulé une dureté de cœur que je ne ressentais pas.

» Je voudrais vous en dire plus long : mais il faut aller auprès de la reine... »

Saint-Cloud, 5 août 1673.

« Pour ce qui est de mon petit [2], il est si affreusement grand et si fort, qu'il ressemble plutôt à un Allemand et à un Westphalien qu'à un Français, comme

[1] Il s'agit de son voyage pour venir en France.

[2] Le duc de Valois, premier enfant de Madame, mort en 1676.

vous le verrez par son portrait. Tout le monde ici trouve qu'il me ressemble; ainsi vous pouvez penser que ce n'est pas un joli garçon; mais pourvu qu'il plaise à votre princesse, ma filleule, tout ira bien, parce que, ainsi que vous me l'écrivez, ils pourront un jour former un couple. »

Saint-Cloud, 10 octobre 1673.

« La semaine prochaine, j'espère aller à la chasse à courre avec le roi; car il m'a fait écrire par Monsieur qu'il prétendait que deux fois la semaine j'allâsse à la chasse à courre avec lui; cela sera fort de mon goût; car ma tante sait que sa *Liselotte*[1] est toujours la même, *ein rauschen platten Knechtchen*. Je ferai ce que vous m'avez recommandé, savoir de me tenir droite; car, à cheval, il faut se tenir droit pour être ferme sur les étriers; mon maître m'a déjà rendu le témoignage que je ne me courbais plus autant que dans le commencement, mais il n'en est pas toujours ainsi. Je le reconnais, et je vous le confesse, ainsi que je confesse mes péchés au Père Jourdan, et même avec beaucoup plus de franchise. Cela vient sans doute de ce que je suis plus accoutumée à me confesser à vous qu'à lui. Pourtant, nous nous arrangeons bien ensemble; car c'est un honnête homme. »

Saint-Cloud, 14 septembre 1675.

« Je vous témoigne ma joie de ce que le Dieu tout-puissant a préservé de tout accident devant Trèves, et mon oncle, et mon parrain, et notre cher prince; quand j'ai appris cette nouvelle, je n'ai pu sauter comme j'ai fait à la nouvelle de la victoire; car c'est le roi lui-même qui m'a appris la prise de Trèves[2]; il a fait l'éloge de l'oncle et du parrain, en disant que les prisonniers ne pouvaient assez se féliciter d'être tombés en des mains si généreuses en même temps que si braves...

» J'avoue que je me suis divertie à Fontainebleau; mais cette joie a été bien aigrie; car en revenant ici, j'ai trouvé mon aîné presque à la mort. J'ai dit à Monsieur que si j'étais la maîtresse, j'enverrais mes enfants en pension à Osnabrück, chez Mme de Harling, car je serais sûre que là ils ne mourraient pas, et ne seraient pas élevés aussi délicatement qu'on le fait ici, ce qui me met hors de moi... »

[1] Petit nom d'amitié, diminutif d'Elisabeth et de Charlotte, que les parents de Madame lui donnaient dans son enfance.

[2] La reddition de Trèves par les troupes françaises avait été précédée de la perte de la bataille de Consarbrück, où le maréchal de Créqui fut fait prisonnier (1675). Du champ de bataille, Ernest-Auguste écrivait à la princesse Sophie, sa femme, une lettre en français qui se trouve dans les mémoires encore inédits de cette dernière : « C'est pour vous dire que nous avons aujourd'hui la plus entière victoire du monde. Nous avons défait M. de Créqui à plate couture... Votre benjamin (leur fils Georges-Louis, celui que Madame appelle *notre cher prince*) ne m'a pas quitté d'un pas, et je peux dire qu'il est digne fils de sa mère. » (Havemann, t. III, page 269.) — Ernest-Auguste et son frère Georges-Guillaume se conduisirent bravement, et en vainqueurs généreux, traitèrent très-bien les prisonniers français.

Paris, 2 octobre 1675.

« La lettre si impatiemment attendue, que j'ai reçue hier, m'a comblée de joie; parce que j'y ai vu d'abord combien vous étiez contente de l'heureux et providentiel retour de mon oncle, du jeune prince et du parrain, et ensuite que vous étiez satisfaite de moi... — J'ai éprouvé hier un véritable plaisir en entendant M. de la Trousse [1] exprimer son admiration pour les trois héros, et il les vante non-seulement à moi, mais à tout le monde. Les courtisans m'amènent tous les jours des prisonniers de notre duc, qui viennent, comme ils disent, pour me faire la cour; car ils savent quelle joie j'éprouve à leurs récits; d'autres me racontent ce que les prisonniers ont dit. Hier, on m'a amené M. le chevalier de Sourdis et Rochebrune; mais, comme j'allais en ville, je n'ai pas eu le temps de causer avec eux et les ai remis à un autre jour. A chaque instant, on vient dans ma chambre dire: « *Madame, voilà encore des louanges de Messieurs vos oncles et de Monsieur votre cousin* »; cela dure toute la journée. Monsieur lui-même m'en amène, sachant que j'y prends plaisir. On s'imagine même que je vaux maintenant quelque chose parce que j'ai été cinq ans près de vous, à quoi, pour ne pas vous faire tort, je réponds que si j'étais restée plus longtemps en Hanovre, j'aurais été mieux élevée que par Mme Kolb, mais que malheureusement j'en suis partie trop jeune. Voià pourquoi, à la cour, on me considère, et en passant, j'entends dire : « *Ces princes qu'on loue tant là, sont oncles et cousin-germain de Madame.* » Moi-même, je suis toute glorieuse quand je reçois une lettre de vous; je la lis deux ou trois fois, et là surtout où je vois le plus de monde rassemblé. Car, d'ordinaire, on me demande de qui est la lettre, et je réponds par-dessus l'épaule: *De ma tante, Madame la duchesse d'Osnabruck.* Alors, ils me regardent tous, comme une vache regarde une porte neuve [2]. Aussi, vous pouvez penser quel honneur m'a procuré votre dernière et si aimable lettre, attendu qu'elle était un peu longue; car j'ai entendu mes gens dire à des personnes qui voulaient me parler: « *Ne parlez pas encore à Madame. Elle lit une grande lettre de Madame sa tante d'Osnabruck.* » Cela imprime aussitôt le respect... »

Saint-Germain, 14 décembre 1676.

« J'ai eu des visites fort ennuyeuses que ma chute de cheval m'a attirées. »

Suit un minutieux récit de l'accident, assez commun pour Madame, intrépide, mais imprudente chasseresse.

« Dieu soit loué ! je ne me suis fait aucun mal. Votre Altesse, qui admire tant notre roi pour m'avoir si bien assistée pendant mes couches, l'aimera encore

[1] Un des chefs de corps, à la bataille de Consarbrück. — Voir sur cet officier les lettres de Mme de Sévigné.

[2] Proverbe allemand.

davantage en cette rencontre, car il a été le premier auprès de moi : il était pâle comme la mort ; j'avais beau lui assurer que je ne m'étais fait aucun mal et que je n'étais pas tombée sur la tête, il n'a pas eu de repos qu'il ne m'eût lui-même visité la tête de tous les côtés; quand il a été bien convaincu que je lui avais dit vrai, il m'a conduite lui-même dans ma chambre et y est resté quelque temps près de moi pour voir si je n'étais pas étourdie de ma chute, et il n'est entré dans le vieux château qu'après s'être assuré que je ne ressentais aucune douleur...

» Je dois dire que le roi me témoigne tous les jours plus de bonté; car partout où il me rencontre, il me parle. Tous les samedis, il me fait quérir, afin que je prenne part à la *média noche*, chez Mme de Montespan. Aussi suis-je en ce moment très à la mode. Tout ce que je dis ou fais, que ce soit raisonnable ou absurde, tous les courtisans l'admirent ou s'extasient. Jugez-en vous-même : J'ai eu l'idée, par le froid qui règne, de reprendre ma vieille fourrure, afin d'avoir plus chaud au cou; voilà qu'aujourd'hui tout le monde en commande sur le même patron ; c'est la plus grande mode du moment[1]. Je vous réponds que cela me fait bien rire; car ceux qui prônent tant cette mode et qui la portent sont les mêmes qui me tournaient en ridicule, il y a cinq ans, et se moquaient si fort de ma fourrure que je n'osais plus la porter.

» Mais c'est ainsi que les choses se passent dans cette cour. Quand les courtisans s'imaginent que quelqu'un est en faveur, cette personne peut faire ce qu'elle voudra, elle est sûre d'être toujours applaudie; mais quand ils se figurent le contraire, on aurait beau venir du ciel, on serait toujours ridicule. Ah! si vous pouviez être ici, comme vous ririez de bon cœur! »

Paris, 14 novembre 1678.

« En ce moment, Monsieur arrive de Versailles et m'apporte la nouvelle qu'au mois d'avril prochain nous irons en Flandre, de là en Lorraine, et de la Lorraine en Alsace. J'espère que si je vais à Strasbourg, je pourrai voir S. A. l'Electeur, mon frère et son épouse. Vous seriez bien aimable de faire aussi un petit tour par là. Quel joli rendez-vous! Si cela avait lieu, je crois que j'en mourrais de joie... »

Paris, 3 février 1679.

« D'abord, le 15 avril, nous partirons de Saint-Germain, et nous irons en Flandre, de là en Lorraine, et de là en Alsace. Si l'Alsace et Strasbourg étaient trop éloignés pour vous, vous pourriez me donner rendez-vous en Flandre, dans une ville quelconque, à votre choix. Je ne sais pourquoi mon oncle veut que vous fassiez de la dépense pour ce voyage, vu qu'il serait plus commode pour vous de voyager incognito, et vous seriez débarrassée de tout votre attirail, que je mau-

[1] Le nom de la princesse fut donné à cet ornement de fourrure qui, depuis lors, s'est appelé *Palatine*.

dirais de tout cœur s'il devait me priver du bonheur de vous rendre mes devoirs. Que je puisse vous revoir encore une fois, vous et mon oncle, et je mourrai volontiers (toutefois après mon voyage de Strasbourg, où je pourrai voir *papa*, mon frère et ma sœur).

» Pour en revenir à notre affaire, je vous avouerai franchement qu'on est ici d'un orgueil puant; c'est à ne pas y croire; aussi je m'aperçois que je ne pourrai vous voir selon le rang qui vous appartient; car mon mari se figure qu'il n'y a aucune ressemblance entre lui et un Électeur. J'ai tâché également de savoir sous main si, dans le cas où je vous verrais, on vous donnerait un fauteuil; mais on ne veut pas en entendre parler. Je vous dirai donc quelle est mon opinion et ce que j'ai imaginé.

» Vous devriez venir incognito dans une ville de Flandre, et me faire savoir dans quelle maison vous logerez (car avant de partir, je m'informerai de notre itinéraire, de la ville où nous devons séjourner le plus longtemps, et je vous l'écrirai sur-le-champ). Quand donc vous serez arrivée dans l'endroit convenu, je ferai comme si j'allais visiter la maison où vous serez descendue; je veux alors m'enfermer avec vous dans une chambre, et là je ne veux plus être rien, rien que votre Liselotte d'autrefois, et vous pourrez faire de moi tout ce que vous voudrez, car je suis et je resterai jusqu'à la mort votre dévouée esclave, et nous oublierons toute l'ennuyeuse séquelle. Je ne suis pas en peine de mes gens; car ayant confié le secret à Monsieur, je pourrai les envoyer où je voudrai, et ils viendront me rechercher quand vous serez fatiguée de moi; et je pourrai mener cette vie tous les jours tant que nous resterons dans un même endroit. Je vous prie de m'informer en toute diligence si cette proposition vous agrée. Ne soyez pas inquiète de moi; car je m'arrangerai, soyez-en sûre, de façon à pouvoir passer une journée entière seule auprès de vous, dans votre maison, sans qu'aucun de mes gens soit là. Pour l'amour de Dieu! au moins n'allez pas me refuser cette joie indicible; je crois que je mourrai de plaisir de vous voir, vous et mon oncle... »

Saint-Germain, 25 mars 1679.

« ... Que le Dieu tout-puissant vous bénisse de l'invention que vous avez eue du couvent de Strasbourg; c'est une idée excellente. Là, les cérémonies absurdes ne nous troubleront pas. Mais ce qui me chagrine, c'est que notre voyage est reculé; nous ne partirons d'ici qu'au commencement de mai. Quand nous serons partis et que nous approcherons de l'Alsace, je vous en informerai, plus tôt que plus tard. Dieu veuille que ce retard ne présage pas de malheur, et que le voyage ne soit pas manqué! Aussi voudrais-je déjà être au jour où nous partirons de Saint-Germain. Il me semble que je ne puis passer le temps en attendant, et comme dit papa : *je prends patience en enrageant*. Mais quand une fois cet heureux temps sera venu, ô mon Dieu! combien je serai heureuse! si l'on mourait de joie, je crois que ma tombe ne serait pas ailleurs qu'à Strasbourg... »

On n'avait encore que fort peu de lettres de ces premières années du

séjour de Madame en France; et surtout on n'en avait aucune, parmi toutes celles déjà connues, où son cœur se montrât si à découvert. Désormais, ses biographes ne peuvent plus prétendre que tout en conservant parmi nous ses habitudes allemandes, elle avait embrassé la cause et le parti de la France, et que son patriotisme s'était élevé à la hauteur de son caractère; — car devant ces témoignages émanés d'elle, l'illusion n'est plus permise. Loin de là, ses sympathies les plus vives sont pour l'ennemi; elle se réjouit de la victoire de ses parents de Hanovre sur le maréchal de Créqui, à Consarbrück, et de la prise de Trèves qui en fut la conséquence, sans songer que la reddition de cette place fut une humiliation pour la France, et que le maréchal lui-même s'écriait dans sa prison : « Jamais infamie n'a pas été plus complète que celle de nos troupes. » Madame est avant tout pour l'Allemagne, et particulièrement pour le Hanovre. Mais, en revanche, nous découvrons chez Madame une sensibilité à laquelle les lettres publiées jusqu'à ce jour ne nous avaient pas encore habitués. L'ardeur et l'empressement qu'elle manifeste pour cette entrevue d'Alsace, — les craintes dont elle est agitée en pensant que le projet peut échouer, — la perspective de s'enfermer en tête-à-tête avec sa tante, et là, loin des ennuyeuses formalités de l'étiquette, de redevenir la *Liselotte* du temps passé; enfin, cette exclamation : « Ah! si l'on mourait de joie, je crois que ma tombe ne serait pas ailleurs qu'à Strasbourg », — c'est un tableau nouveau, étrange pour qui ne connaissait Madame que d'après les anciens documents. Cette princesse pouvait avoir « la figure et le rustre d'un Suisse », comme a dit Saint-Simon; — son style pouvait avoir, selon l'expression de M. Sainte-Beuve « de la barbe au menton » (et *le style*, on le sait, *c'est la femme*), cette rudesse, nous le voyons maintenant, n'était qu'à la surface.

Il n'était pas étonnant, du reste, qu'elle regrettât son état d'autrefois. Elle était mariée à un prince dont le caractère ne s'accordait nullement avec le sien. La politique les avait unis, la nature mettait entre eux un abîme. Monsieur avait tous les goûts d'une femme : il aimait les bijoux, la parure, les travestissements : « Personne, dit Saint-Simon, ne fut si mou de corps et d'esprit, ni plus faible, ni plus timide, plus trompé;... il était tracassier et incapable de garder aucun secret; soupçonneux, défiant, semant des noises dans sa cour, pour brouiller, pour savoir, souvent aussi pour s'amuser, et avec tant de défauts, destitué de toute vertu. » Madame, au contraire, n'avait presque rien de la femme; elle haïssait la toilette, les futilités, les conversations banales : aux fêtes de Versailles elle préférait les courses à cheval et les chasses,

la solitude de Saint-Cloud, ou le chant des rossignols à Marly [1]. Joignez à cela les vices honteux de Monsieur et son attachement pour des favoris qui le dominaient et l'exploitaient, tout en le méprisant. « Ceux-là, dit Saint-Simon, obtenaient tout de lui, le traitaient souvent avec beaucoup d'insolence et lui donnaient aussi de fâcheuses occupations pour arrêter les brouilleries de jalousies terribles. » Le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat étaient de ses plus familiers; ils devinrent dès le début les ennemis de la seconde Madame, comme ils avaient jadis été ceux de la première. « Je crois que Monsieur est dévot, dit-elle bien plus tard : c'est sans doute pour ressembler en tout à Henri III ; si c'est là le chemin du ciel, assurément je ne l'y suivrai pas. » (Lettre de Saint-Cloud, du 7 juillet 1695.)

Monsieur marié en secondes noces, les mignons n'en conservèrent pas moins dans sa maison l'ascendant et l'autorité qu'ils avaient primitivement usurpés, et il est triste de dire que la nouvelle épouse, l'étrangère, qui aimait et estimait Louis XIV, et qui en était également appréciée à cause de ses qualités solides, ne trouva pas toujours en lui le défenseur et l'appui qu'elle devait espérer contre des ennemis de tous les jours et de tous les instants. Il est évident, après avoir lu les nouvelles lettres de Madame, que le roi ménageait les favoris, bien qu'il connût leurs débauches et peut-être aussi leur complicité dans l'empoisonnement d'Henriette d'Angleterre, parce qu'ils le servaient dans ses desseins à l'égard de son frère, qu'ils tenaient sous leur dépendance, en dehors de toute occupation sérieuse, des soins de la politique et des affaires de l'État.

Les chagrins de Madame commencèrent, ou plutôt s'aggravèrent, à la mort de son père, l'Électeur-Palatin (1680), dont le trépas était escompté d'avance.

Saint-Cloud, 24 septembre 1680.

« Bien que mes yeux me fassent bien du mal, à force d'avoir pleuré, que j'y voie à peine et que j'aie beaucoup de difficulté à écrire, je n'ai pu laisser partir *nôtre prince* sans lui confier une lettre pour vous ; et quoique ma tristesse et ma douleur soient extrêmes, à cause de la perte affreuse que nous avons faite, il me semble que mon cœur est un peu soulagé, quand j'écris à quelqu'un non moins

[1] Il y a une lettre de Madame à sa tante (Marly, 26 mai 1696) qui commence par ces mots : « L'air d'ici est aussi sain que celui de Paris l'est peu. Je suis bien de votre avis; il n'est pas de musique plus agréable que celle des rossignols ; cependant j'entends aussi volontiers les grenouilles en cette saison... » La suite de cette lettre est empreinte d'une philosophie si douce et en même temps si pratique que Leibnitz a voulu la recopier de sa main ; et la copie existe à Hanovre. (Voy. *Feder*, ouvrage cité plus haut.)

affligé que moi et qui partage ma peine. Vous dire ce que je sens et quelle douleur j'éprouve jour et nuit serait difficile ; mais vous pouvez en juger malheureusement par vous-même. — Maintenant que je trouve une occasion sûre, je puis parler franchement et vous dire que vous êtes plus heureuse que je ne le suis ; car, bien que vous perdiez autant que moi, vous n'êtes pourtant pas obligée de vivre auprès de ceux qui, sans aucun doute, sont cause de la mort de S. A. l'Électeur, de bienheureuse mémoire, par le chagrin qu'ils lui ont causé ; et c'est une chose pour moi difficile à digérer. Vous me dites, dans votre dernière lettre, que vous vous réjouissez de me voir auprès du roi, près de qui je suis d'ordinaire avec plaisir. Oui, certes, avant qu'il n'eût persécuté *papa*, j'avoue que je l'aimais beaucoup, et que je restais volontiers dans sa société ; mais depuis, ce plaisir s'est changé en amertume, et cette amertume durera pour le reste de la vie. Je n'aurais pu me résoudre à l'accompagner si le roi ne m'avait pas lui-même promis à Fontainebleau d'en agir autrement avec l'Électeur, dans le cas où je vivrais sur un bon pied avec lui ; aussi, pendant la durée du voyage, ai-je fait de mon mieux ; mais vous voyez que cela ne m'a guère réussi. Si Dieu voulait me rappeler à lui, auprès de *papa*, il ne pourrait me faire de plus grand plaisir. Si Dieu avait voulu aussi que je partisse avec notre *prince !* Car, j'aimerais mieux être là-bas, pour pleurer avec vous, qu'ici, parmi tous ces gens qui rient et qui me donneraient encore, si c'était possible, un surcroît de tristesse. Le prince ne doit pas avoir aucun regret de quitter ce pays. »

Saint-Germain, 19 février 1682.

« Je sais bien que notre tristesse ne nous fait que du mal et réjouit nos ennemis ; mais il y a des moments où il est impossible de s'armer de raison ; souvent je me trouve ainsi attrapée [1], n'ayant pas autant d'intelligence et de vivacité que vous pour prendre aussitôt mon parti, et m'accommoder [2] aux circonstances. Je vais tout droit mon chemin, et je pense que si je ne fais de mal à personne, on doit aussi me laisser en paix. Mais quand je me vois attaquée de toutes parts, cela me fâche ; j'ai naturellement peu de patience, et avec toutes ces vexations, je perds ce peu-là ; il me faut chercher dans ma cervelle les moyens de me tirer de ce labyrinthe, et comme je n'ai ni conseil ni aide (car tout ici est si intéressé et si faux, qu'on ne peut se fier à personne), je deviens quinteuse [3] ; et quand je suis quinteuse, ma rate gonfle, et quand elle est gonflée, elle m'envoie des vapeurs dans la tête, qui me rendent triste, et quand je suis triste, je tombe malade ; voilà quelques-unes des causes de ma dernière maladie ; quant à l'origine de mon chagrin, je ne puis le confier à la plume ; car je sais qu'on ouvre et qu'on lit les lettres à la poste : on les referme très-subtilement ; mais pour la bonne Madame la Dauphine, on lui envoie souvent les siennes dans un piteux état, et déchirées du haut. Quand

[1] Le texte dit : *attrapirt*.
[2] Le texte dit : *mich accommodiren*.
[3] Madame écrit *grittlich*, au lieu de *krittlich*, fantasque, bizarre.

je vois cela, je pense à ce qui est dans l'Écriture sainte : « S'il en est ainsi pour le bois vert, qu'est-ce donc pour le bois sec ? » — Je vous assure que je ne m'ennuierais pas du tout à Hanovre, si j'étais assez heureuse pour y résider auprès de vous et de mon oncle ; et, bien que je haïsse les couvents, vous savez pourtant que je ne me suis pas ennuyée à Maubuisson, tant que vous avez été là [1]. Vous pouvez donc penser que je ne m'ennuierais pas non plus à Hanovre. Tout ce qui reluit n'est pas or ; et quoiqu'on vante la liberté française, les divertissements sont beaucoup plus affectés et contraints que vous ne pouvez vous l'imaginer. Depuis que je suis dans ce pays, je vois tant de vilaines choses, que si j'étais dans un endroit où la fausseté ne règne pas autant, et où le mensonge n'est pas si en honneur, je me croirais en paradis. Je vous laisse après cela à penser si je ne serais pas mieux en Hanovre qu'ici, dans le cas où le choix dépendrait de moi. — J'ai appris, par ouï-dire, que vous aviez entièrement changé la disposition du château ; ce qui me peine, c'est que mon appartement ait été changé ; car je me flatte que, si tout était resté comme de mon temps, cela vous eût rappelé *votre Liselotte*, et vous n'auriez jamais passé par là sans penser à moi...

« Je ne sais à quoi songe mon frère [2], de laisser le comte de Castel faire ce qui lui plait; c'est un signe évident que sa maladie hypocondriaque doit être encore plus forte que la mienne ; car il me semble que, si j'étais Électeur, je voudrais être seigneur et maître chez moi. Il faut croire que mon *crédit* est bien faible auprès de mon frère, puisqu'il ne veut pas donner à Carllutz [3] ce qui lui revient. Je l'en ai pourtant vivement prié ; mais il est fâché contre moi, parce que je me suis convertie au catholicisme ; de cela je ne suis pas en peine ; car je suis sûre que si je le voyais seulement une fois, nous redeviendrions bons amis. Je suis persuadée qu'il m'aime malgré sa volonté. »

Ainsi, dès cette époque, on ouvrait à la poste les lettres de Madame ; elle le savait, et on se rappelle comment, dans les correspondances précédentes, elle a traité Louvois et Torcy, ce *crapaud* de Torcy, qui avaient, dans leurs attributions le département des postes. Aussi n'adressait-elle par cette voie que des lettres moins importantes, d'un contenu moins compromettant, quoique déjà d'une allure très-franche et qu'elle lançait à tout hasard, sans plus s'inquiéter de leur sort, en

[1] Allusion à un séjour que la princesse Sophie avait fait en France, dans l'année 1679. Une lettre de l'abbesse de Maubuisson, publiée par M. Foucher de Careil, en parle. La princesse n'était pas venue tellement incognito en France qu'elle n'eût eu occasion de voir Louis XIV ; car Madame mande à sa tante (28 octobre 1679) que le roi, dans une promenade en carrosse, n'a fait que lui parler d'elle et que vanter son esprit, disant : « Il y a plaisir à entretenir celle-là... J'avoue que j'aime les gens d'esprit. » Une lettre de Leibnitz, conservée au *British Museum*, et dont on nous donne communication, contient cette phrase : « Je me souviens d'avoir ouï dire à Votre Altesse Électorale que lorsqu'elle était à la cour de France, on cria en présence du roi : « A boire pour Madame d'Osnabruc ! » nonobstant son incognito. »

[2] Charles, Electeur palatin, depuis 1680.

[3] Un des frères consanguins de Madame.

disant parfois : « S'ils sont assez curieux à la poste pour ouvrir cette lettre et la lire, ils y verront ma façon de penser, et m'épargneront ainsi la peine de la leur dire moi-même avec le temps. » Pour des lettres plus secrètes, elle n'employait que des émissaires sûrs et fidèles. Elle paraît avoir eu autour d'elle, dans les premiers temps, un petit groupe d'Allemandes et d'Allemands, dévoués à sa personne et à ses intérêts; mais cette colonie devait porter ombrage aux favoris, qui se débarrassèrent de témoins importuns à force de leur rendre la vie dure et de les accuser auprès de leur maître. Les choses en vinrent au point qu'aucun domestique n'entrait plus au service de Madame qu'en payant à « ces Messieurs-là » 2 à 3,000 pistoles, qu'il regagnait sans doute en espionnant et rapportant tous les actes de la maîtresse du logis.

Une occasion sûre s'étant offerte en cette année 1682, elle se décide à parler :

Versailles, 12 septembre 1682.

« ... Je ne puis confier à la poste tout ce que j'ai à vous dire; mais avec mon fidèle Wendt, je ne prendrai pas tant de détours. Comme depuis six ans qu'il est à mon service, il s'est toujours montré digne de ce titre, je lui ai ordonné de vous raconter tout ce qu'il a vu et entendu; sans cette injonction formelle, il se ferait arracher la vie plutôt que de parler; car il est très-discret. Aussi l'appelle-t-on *Wendt le Sage*. Je suis sûre que s'il est assez heureux pour être apprécié par mon oncle et par ma tante, vous ne me reprocherez jamais de vous avoir fait un vilain présent. Et si tous ceux qui me sont attachés n'étaient pas continuellement persécutés par mes ennemis, j'aurais fait les plus grands efforts pour le garder auprès de moi. Mais voulant l'arracher à ce lieu maudit, je l'envoie là où j'ai passé le plus heureux temps de mon existence, là où règnent encore le droit et la justice, là où l'on n'a rien à craindre quand on fait son devoir; voilà la récompense que je lui donne, et j'y attache le plus haut prix. Ah! si Dieu voulait qu'il me fût aussi permis de tout quitter, et de vous servir pendant le reste de ma vie, personne ne serait, en aucun temps, plus assidu que moi; pour cette faveur, j'abandonnerais volontiers toutes les grandeurs d'ici. On les achète trop cher... » « Ne me condamnez pas», ajoute-t-elle avec insistance, « sur la méchanceté de mes ennemis; mais entendez ma justification. »

Et en effet, elle envoie à sa tante un mémoire justificatif, un factum qui ne remplit pas moins de onze pages in-octavo, sans points ni virgules. Mais son désespoir ne connaît plus rien, pas même la ponctuation. Qu'est-il donc arrivé? Quelle affreuse machination les favoris de Monsieur ont-ils encore tramée? C'est à ne pas y croire, en vérité! Figu-

rez-vous la chose la plus surprenante, la plus incroyable... toutes ces épithètes accumulées par Mme de Sévigné, dans la circonstance que tout le monde sait, n'auraient pas suffi pour peindre la situation. N'avait-on pas répandu le bruit que Madame avait une galanterie avec un officier des gardes, le chevalier de Saint-Sant, et qu'elle entretenait avec ce jeune homme un commerce de lettres qui passaient par les mains d'une de ses femmes les plus dévouées? « On prétend même, dit-elle, que je lui ai envoyé, par Mlle Théobon, mon portrait dans une lettre, avec 500 pistoles; mais vous pouvez juger que cela est aussi vrai que le reste; le moyen d'envoyer 500 pistoles, moi qui n'ai jamais autant d'argent en ma possession, excepté le premier jour de l'an? » Prêter une intrigue amoureuse à Madame, c'était, on l'avouera, le comble de la noirceur! Elle qui flétrit avec tant d'énergie les scandales de la cour, se laisser, à son tour, entraîner à la corruption générale! Devant cette accusation, elle s'irrite, elle s'indigne et croit son honneur perdu; le roi tâche en vain de la rassurer. Voyant que ces menées continuent pendant plusieurs mois, que Monsieur feint d'ajouter foi aux bruits calomnieux répandus par les favoris et leur cabale; qu'il vient de renvoyer Mme de Beuvron et cette Théobon, dont le nom était cité tout à l'heure, avec défense formelle de jamais revoir Madame, ni de lui écrire, sous peine, pour les domestiques qui porteraient leurs lettres, d'être expulsés sur-le-champ, — Elisabeth-Charlotte n'y tient plus, et, fondant en larmes, elle prie le roi de lui permettre de quitter la cour et de se retirer auprès de sa tante, à Maubuisson. Nous assistons ici à des scènes curieuses entre le beau-frère et la belle-sœur, scènes qu'il est bon de recueillir, d'abord parce qu'elles nous montrent Madame devant Louis XIV, et en second lieu, parce qu'elles sont écrites en français, ce qui permettra de juger de la manière dont Madame s'exprimait en notre langue.

Louis XIV commence par déclarer qu'il a reçu de son frère une lettre par laquelle ce dernier le prie de parler raison à Madame et de les raccommoder ensemble. La princesse Palatine répond :

« L'accommodement que Monsieur demande me surprend autant que sa colère; et je mérite présentement aussi peu cette marque d'amitié que j'ai mérité sa haine auparavant; car je fais, à cette heure, aussi peu pour le radoucir que j'ai fait pour le mettre en colère; mais pour vous, Monsieur, si Votre Majesté a encore quelque peu de bonté pour moi, et que vous souhaitiez mon repos, il ne tient qu'à vous de me le donner. Laissez-moi donc aller à Maubuisson.

Le Roi. — » Mais, Madame, songez-vous bien ce que c'est pour vous que cette

vie-là ? que vous êtes jeune encore, que vous pouvez avoir bien des années à vivre; et ce parti est bien violent.

MADAME. — » Autrefois, je vous l'avoue, je ne comprenais pas qu'on pût vivre dans un couvent; mais présentement que je vois qu'il ne sert de rien de vivre innocemment et de son mieux; que les méchants n'ont qu'à inventer pour être crus, quoiqu'on connaisse et leur noirceur et leur mauvaise vie; que malgré tout cela, mon honneur n'est pas à couvert; que les promesses ne servent de rien, car Monsieur m'avait promis bien fortement qu'il n'ajouterait point foi à mes ennemis, et il avait pour fondement dix années que j'ai vécu sans reproche aucun; de plus, Monsieur, puisque je me vois sans secours, sans même qu'il me soit permis de me justifier, il est, à ce qu'il me semble, de ma prudence de prendre un parti de mon bon gré, qu'un jour on me fera prendre de force; car je vois que mes ennemis, n'osant me faire le même tour qu'à celle qui fut devant, parce que j'en ai malheureusement trop dit que j'en savais les circonstances, il faut qu'ils fassent leur possible pour me perdre dans l'esprit de Monsieur et dans le vôtre; ils sont déjà venus à bout de l'un, et que sais-je si bientôt ils ne vous persuaderont pas aussi ?

LE ROI. — » Non, non, Madame; je suis très-persuadé de votre vertu, et je vous connais sur ce chapitre; personne ne vous pourra nuire. Soyez en repos de ce côté-là, et vous voyez bien que mon frère ne les croit pas tant aussi; car il veut se raccommoder avec vous.

MADAME. — » C'est, Monsieur, qu'il croit par là contenter le public; mais l'éclat est fait, et moi qui sais ce que ces sortes de choses font dans les pays étrangers, je sais ce que j'ai à craindre [et si on peut persuader à Monsieur que cela ne lui fait pas tort à sa gloire et à la mienne, je ne tâte pas de cela] (*sic*), et vous avoue que j'ai de la peine à me remontrer au monde. C'est pourquoi, au nom de Dieu, permettez-moi que je m'en aille où je vous ai dit; car aussi bien ne puis-je plus vivre entourée de mes plus cruels ennemis, et les voir triompher avec tant de joie de mes douleurs et des peines qu'ils me causent; non, ne craignez pas que je quitte le monde avec regret. J'ai regret de n'avoir plus l'honneur de vous suivre; mais, hors cela, je ne regrette rien en toute la France. Et, au moins, quand je serai là, Monsieur verra que je ne le quitte pas pour me divertir ailleurs, ce qui lui doit encore bien persuader mon innocence; c'est pourquoi, encore un coup, je vous demande pour dernière grâce de me laisser aller, et de trouver bon que, de ce pas, j'en aille parler à Monsieur; et si Votre Majesté me veut faire quelque grâce de plus, je vous supplie, n'abandonnez pas la pauvre Théobon qui est innocente aussi bien que moi, et qui est malheureuse pour l'amour de moi.

LE ROI. — » Tout ce que je pourrai faire, sans fâcher mon frère, pour soulager votre douleur, je le ferai; ainsi, je vous promets d'avoir soin de Théobon. Mais, pour ce qui est de votre résolution, je n'y puis consentir et vous défends d'en parler à mon frère; et si cette pensée ne vous passe, nous en reparlerons une autre fois. »

Le dialogue continue à quelque temps de là, dans le carrosse du roi :

Le Roi. — « Eh bien! Madame, dans quel sentiment êtes-vous présentement? Mon frère m'a parlé tout aujourd'hui, et je le vois toujours souhaitant de se raccommoder avec vous, et de faire dorénavant ce qui vous pourra plaire; et pour moi, je vous avoue que je serais ravi de faire un bon et véritable accommodement entre vous deux.

Madame. — » Vous avez trop de bonté; mais à quoi sont bonnes toutes ces façons de Monsieur? Il ne m'aime pas, il ne m'a jamais su aimer, quand j'avais même la plus forte attache pour lui; comment m'aimerait-il présentement, que je sais que ses sentiments sont bien contraires à l'amitié et qu'il me le vient démontrer par un si rude témoignage? Ainsi, au nom de Dieu, Monsieur, permettez-moi de m'en aller.

Le Roi. — » Eh bien! Madame, puisque je vois que c'est véritablement votre intention d'aller à Maubuisson, je veux vous parler franchement. Otez cela de votre tête; car tant que je vivrai, je n'y consentirai pas et m'y opposerai hautement et de force. Vous êtes, Madame, obligée de tenir ce poste. Vous êtes ma belle-sœur, et l'amitié que j'ai pour vous ne me permet pas de vous laisser aller, me quitter pour jamais. Vous êtes la femme de mon frère; ainsi je ne souffrirai pas que vous lui fassiez un tel éclat qui tournerait fort mal pour lui dans le monde. Ne songez pas non plus à combattre ces raisons ici; car en un mot comme en mille, arrive ce que pourra, mais je ne vous laisserai point aller en un couvent. »

Cette abbaye de Maubuisson tenait à cœur à Madame. Ce qui surtout l'y attirait, c'était la perspective d'y vivre auprès de la supérieure, sa tante. Quelle était donc cette abbesse de Maubuisson? Les biographes de Madame l'ont tout à fait négligée, bien que son nom se rencontre plus d'une fois dans les correspondances déjà publiées. Le silence gardé à l'égard de cette femme remarquable nous engage à en dire quelques mots, d'autant plus qu'elle tient une certaine place dans la vie de Madame.

C'était Louise-Hollandine, née en 1622. Dans cette maison Palatine, l'esprit était un patrimoine de famille. Louise-Hollandine, par son intelligence, sa vivacité et ses talents, n'était inférieure à aucune de ses sœurs, pour ne citer que l'Électrice Sophie, que nous connaissons, et la princesse Élisabeth, l'amie et le collaborateur de Descartes. Sophie et Louise-Hollandine étaient unies de l'amitié la plus tendre, et, en considération de cette liaison, Madame reporta sur sa tante Hollandine, quand celle-ci vint se fixer en France, une partie de l'affection qu'elle portait à son autre tante de Hanovre. Mais, comment

cette nouvelle princesse Palatine se trouvait-elle en France, et comment était-elle devenue abbesse de Maubuisson ?

Il existe au château d'Herren-Hausen, en Hanovre, un portrait où elle est représentée coiffée d'un chapeau mousquetaire, sous lequel se déroulent des boucles de cheveux, avec des perles autour du cou, des perles à ses manches bouffantes ; elle cueille des roses. Il en existe un autre, où elle porte la robe de laine, le voile blanc et la croix de bois, attachée à un long ruban bleu. Chacun de ces portraits est une époque, et dans l'intervalle s'est passée la jeunesse de Louise-Hollandine, jeunesse brillante et mondaine, semée d'aventures et de galanteries, que la postérité ne connaît pas, et qu'elle soupçonnerait à peine, si sa nièce n'avait eu l'indiscrétion de raconter que, même en son couvent, l'abbesse ne se faisait pas faute de jurer « par son ventre, qui avait porté quatorze enfants. » On n'est jamais trahi que par les siens !

Une nuit, en 1657, Hollandine s'enfuit de La Haye, ne laissant qu'un billet pour sa mère, avec ces mots : « *Je passe en France pour me faire catholique.* » Cet événement fit sensation en Hollande ; des documents, récemment publiés, nous apprennent que les ambassadeurs des deux puissances catholiques, la France et l'Espagne, ainsi qu'un officier, nommé La Rocque, furent accusés d'avoir favorisé cette évasion. Mais le changement de religion n'était peut-être qu'un prétexte à sa fuite « qui apparemment a eu un tout autre mouvement que celui d'un pur zèle ; *car on sçait de quelle façon elle a autrefois vescu*, et l'on soupçonne que La Rocque, cy-devant capitaine des gardes du prince de Condé, avait eu quelques entretiens fort secrets avec cette princesse. [1] » Et, en effet, à son arrivée au couvent de Chaillot, où vint la recevoir un de ses frères, Édouard, comte Palatin, le bruit courut à Paris qu'elle était enceinte.

Le 25 mars 1659, la tante de Madame prenait le voile à Maubuisson, dont elle devint abbesse en 1664. Elle s'acquitta de tous les devoirs de sa charge, sinon avec amour, du moins avec conscience, décence et ponctualité. L'évêque d'Alet, qui prononça son oraison funèbre, a vanté ses vertus, sa piété, l'ardeur de son zèle. Saint-Simon dit qu'elle « fut sans cesse le modèle des plus excellentes religieuses. » Madame, qui la connaissait mieux, en parle dans un autre sens. « Comment avez-vous pu vous habituer à cette sotte vie monastique ? lui demandait un jour sa nièce. Et quand vous devez vous lever la nuit et aller à l'église ? — « Il faut faire, répondit-elle avec dignité, comme les peintres qui rehaussent

[1] *Journal d'un voyage à Paris*, en 1657-58, publié par A.-P. Faugère. — Paris, Duprat, 1862, in-8, page 369.

l'éclat du jour par les ombres d'à-côté. » — « Je ne parle aux sœurs, disait-elle encore à sa nièce, que pour leur donner mes ordres. » Et afin de ne pas tomber dans la tentation, elle n'avait auprès d'elle qu'une religieuse sourde.

Madame la visitait souvent, dans cette riche abbaye de Maubuisson, (près de Pontoise), entourée d'un parc de cent arpents, et dont il reste encore quelques bâtiments attestant l'importance de l'édifice primitif. « On ne saurait croire combien l'abbesse de Maubuisson est aimable et plaisante, écrit Madame ; j'allais toujours la voir avec plaisir, je ne m'ennuyais pas un instant avec elle. Elle parlait souvent avec moi l'allemand qu'elle savait bien. Elle m'a conté ses aventures. — Je fus promptement en plus grande faveur auprès d'elle que ses autres nièces ; car je pouvais lui parler de tous ceux qu'elle avait connus dans sa vie, ce que les autres ne pouvaient pas... » Quand Madame était malade, c'était l'abbesse qui se chargeait de donner de ses nouvelles à Hanovre, où elles étaient toujours impatiemment attendues ; elle écrivait un jour à l'Électrice : « Madame boit à la santé de Votre Altesse Royale quelque peu de quinquina. »

Louise-Hollandine vécut ainsi jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans ; de son existence d'autrefois, elle n'avait conservé qu'un goût très-vif pour les arts. Elle aimait à peindre, et ses tableaux décoraient la chapelle de son abbaye. En souvenir d'un don considérable fait au couvent par Louis XIV, elle offrit à la *Chambre des Comptes* un de ses tableaux que les curieux peuvent voir encore aujourd'hui. Enfin, elle était de la famille Palatine ; elle écrivait, comme elle peignait. Quelques lettres d'elle à sa sœur, datées du couvent et écrites en français, ont été publiées en ces dernières années [1] ; en les lisant, on regrette de n'avoir pas la correspondance entière de cette princesse qui doit être rangée parmi les femmes supérieures du XVII[e] siècle.

On s'explique maintenant la prédilection de Madame pour l'abbaye de Maubuisson et pour son abbesse, qui n'était point prude. Mais devant la volonté formelle du roi, Élisabeth-Charlotte, sent qu'il faut céder.

MADAME. — « Vous êtes mon roi et par conséquent mon maître. Je ne puis ni n'ose rien faire que ce à quoi consentez. Je ne réplique donc point ; vous voulez que je sois malheureuse toute ma vie et que je souffre ; c'est à moi à m'y résoudre et à vous obéir.

LE ROI. — » Je ne veux pas que vous soyez malheureuse.

[1] *Œuvres complètes de Leibnitz*, publiées par M. Foucher de Careil, qui donne (tome III, à la fin) trois lettres charmantes de L.-Hollandine, tirées des archives de Hanovre.

MADAME.— » Eh ! le moyen que je ne la sois pas, tant que ces gens, mes ennemis, seront avec lui !

LE ROI. — » Mais, Madame, mon frère s'accommodera avec vous et vous promettra qu'ils ne vous feront plus rien.

MADAME. — » Après ce qui vient de m'arriver, puis-je me fier un seul moment à la parole de Monsieur ? Et qui me garantira de tout ce qui me peut encore arriver ?

LE ROI. — » Ce sera moi.

MADAME. — » Le garant est bon, pourvu qu'il s'en mêle de bonne foi.

LE ROI. — » Je ne veux pas vous tromper, Madame ; en tous les démêlés que vous pourrez avoir avec mon frère, si c'est de lui à vous, je serai pour lui ; mais aussi, si c'est des autres gens à vous, je serai pour vous ; et si vous me voulez croire, je vous donnerai avis comme un homme qui vous aime.

MADAME. — » Monsieur, quand vous parlez ce sont des ordres, et je ferai et dois faire tout ce que vous me commanderez ; ainsi vous n'avez qu'à parler.

LE ROI. — » Puis donc que je vous vois en train de m'écouter et de vouloir suivre mes avis, je vous dirai premièrement que vous n'avez qu'à me dire les gens qui vous déplaisent dans votre maison, et je ferai en sorte que mon frère vous les ôtera, et je donnerai le double de pension à Théobon qu'elle n'a présentement. Je crois même faire en sorte que vous la pourrez revoir dans quelques mois d'ici ; je me ferai garant, comme je vous ai déjà dit, de tous vos démêlés, et je vous raccommoderai ; vous me ferez vos plaintes afin d'empêcher l'aigreur, et si vous me voulez croire, nous achèverons cet accommodement ce soir même ; car mon frère en meurt d'envie.

MADAME. — » Commandez tout comme il vous plaira ; puisque je n'ose chercher un repos sûr, je me remets de tout à Votre Majesté. »

Le soir, en effet, le roi mène son frère dans la chambre de Madame et là :

LE ROI. — « Madame, je vous ai déjà tantôt dit les sentiments de mon frère et comme il avait envie de se raccommoder avec vous et tâcher dorénavant de bien vivre. Je lui ai dit aussi comme je ne vous trouvais autre dessein contraire à cela que celui d'aller à Maubuisson, à quoi ni lui ni moi consentirons jamais, et que vous voulez bien à cette heure vous embrasser devant moi et me faire garant des querelles à venir, où je vous promets que j'agirai de meilleure foi que je n'ai fait avec feu Madame et mon frère ; mais j'avais mes raisons alors : ce n'est pas de même présentement. Surtout ce que je vous recommande, c'est de ne faire guère d'éclaircissement ; car cela ne sert que d'aigrir les esprits. Pour ce qui est des sottises qu'on a dites, tenez, mon frère, je suis assez mal pensant, mais j'ai vu cela de près ; je mettrais tout présentement ma main au feu que Madame en est tout à fait nette et innocente. »

A quoi, pour toute réponse, Monsieur dit une phrase qui nous semble bien brève et bien sèche : « Je le crois aussi. » Et Louis XIV alors de s'écrier : « Embrassons-nous tous trois ! »

Les deux favoris de Monsieur, ainsi que Mme de Grancey, vont ensuite faire des excuses à Madame ; mais, fière comme elle est, la princesse allemande les repousse et s'adresse au roi, par l'intermédiaire de Mme de Maintenon, pour savoir comment elle doit en user à leur égard. Le soir, elle est mandée chez le roi qui, devant Monsieur, prononce sa décision royale : « Je ne juge point à propos qu'elle entre en aucun éclaircissement ni accommodement avec eux ; qu'elle vive à Saint-Cloud, honnêtement pour l'amour de vous ; et si, avec le temps, ils font bien, ce sera autre chose, on verra ; mais, pour le présent, ne vous raccommodez pas, Madame. » Elisabeth-Charlotte s'incline ; et quelques jours après, le roi ajoute encore : « Je vous ai dit de vivre honnêtement avec vos ennemis, et vous le pouvez ; car la dernière chose qu'ils viennent de faire contre vous leur fait tant de tort dans le monde et les décrie si horriblement que vous ne pourriez rien apprendre de nouveau au monde en vous plaignant d'eux ; et prenez pour votre consolation que tout le monde aussi bien que moi vous rend justice. »

Les choses ne changèrent pas, même après les promesses du roi ; car, l'année suivante, Madame écrivait :

Fontainebleau, 20 août 1683.

« Vous me dites que *mon esprit doit être au-dessus de cela*, et qu'on fait bien plus de mal à ses ennemis en les méprisant ; la leçon serait facile à suivre, si le chagrin provenait de gens éloignés ; mais Monsieur en est surtout la cause ; ses amis (qui sont tous mes ennemis), l'ont tellement circonvenu qu'il me déteste. Quand des ennemis étrangers vous haïssent et vous font du mal, on a la consolation de penser qu'on leur rendra la pareille un jour ou l'autre ; mais je ne puis me venger de Monsieur, et d'ailleurs, je le pourrais que je ne le voudrais pas. Il ne peut rien lui arriver de mauvais que je ne le partage aussi ; mais quand il lui advient quelque chose de bon, je n'y ai aucune part. Reçoit-il de l'argent? c'est pour ses amis (mes ennemis). Est-il en faveur? Il n'emploie son crédit que pour me tourmenter et pour les servir, comme j'en fais chaque jour l'expérience. J'ai beau me raisonner et essayer de chasser la mauvaise humeur, c'est bien difficile ; si du moins j'avais une occupation quelconque, cela me distrairait ; mais mes ennemis y ont pourvu. Je ne puis rien dire du tout ; car s'il m'arrive de demander à mes gens, devant Monsieur, quelle heure il est, il craint aussitôt que je n'aie donné un ordre et veut savoir ce que j'ai dit. Je vous laisse à imaginer quel respect les domestiques ont ensuite pour moi. Quand je dis deux mots à mes enfants, on les examine pendant une demi-heure pour savoir ce que j'ai

dit. Il y a, par jour, des centaines de ces choses-là qui, à la longue, deviennent insupportables. Si j'avais encore près de moi un être humain à qui ouvrir mon cœur et avec qui je pourrais pleurer ou rire de tout cela, je prendrais mon mal en patience; mais on a eu soin de renvoyer ma bonne fille noire [1]. Je ne vous ennuierais pas de tous ces longs détails (car vous savez bien que les plaintes ne sont pas mon fait), si je ne craignais pas que l'idée vous vînt que je suis triste par caprice, et que je n'ai pas de motif de me plaindre... »

La mort de son frère Charles (1685), — l'ouverture de la succession du Palatinat et la guerre qui s'ensuivit, amenèrent pour Madame un surcroît de tourments. On ne la tenait pas au courant des affaires de cette succession qui pourtant l'intéressaient plus qu'aucune autre personne; elle entendait bien parler d'*allodiaux*, de *procurations*, de *signatures*; mais c'était tout, et elle consultait en secret son oncle et sa tante, dont les avis ne lui étaient pas suspects. « Je crois que le roi me regarde encore comme huguenote; car il ne m'a même pas dit qu'il avait remis mes intérêts entre les mains du pape. » Le roi, dans le même temps, était-il au moins bon catholique? « C'est à mourir de » rire, écrit-elle, de voir ce qui se passe ici. Le roi s'imagine être dévot » parce qu'il ne fréquente plus de jeunes femmes [2]; toute sa crainte » de Dieu consiste à être maussade, à entretenir partout des espions » qui font de faux rapports contre les gens, à flatter les favoris de son » frère, et en général à tourmenter tout le monde... » A cette époque, Louis XIV est très-irrité contre elle; Madame, si on lui cache le fond des choses, ne se gêne pas du moins pour parler et dire franchement sa manière de penser; ses boutades, à l'époque de la guerre (1688), se renouvellent fréquemment:

Saint-Cloud, 26 septembre 1688.

« ... Notre Dauphin est devenu un guerrier. Il est parti hier pour l'armée dans l'intention d'assiéger et de prendre Philippsbourg. Il m'a dit qu'il voulait ensuite s'emparer de Mannheim et de Frankenthal, et diriger la guerre dans mes intérêts. Si vous en prenez mon avis, répondis-je, vous n'irez pas; car je vous avoue que je ne puis avoir que de la douleur, et nulle joie de voir qu'on se serve de mon nom pour ruiner ma pauvre patrie. »

Et le 10 novembre, elle mande de Fontainebleau : « ... J'ai appris que le roi était fâché contre moi pour un discours que j'ai tenu à M. de Montausier, et que je vais vous redire :

[1] *Hatt man mir die gutte schwartze Jungfrau fort geschickt.*
[2] *Weill er bey kein jung weibsmensch mehr schläft.*

« M. de Montausier vint à moi dans la chambre de Madame la Dauphine, et me dit : « Monsieur le Dauphin est votre chevalier; il va vous conquérir votre bien et vos terres. » D'abord je ne répondis rien ; mais, comme il continua, disant : « Il me semble, Madame, que vous recevez bien froidement ce que je vous dis », je répondis : « Monsieur, il est vrai que je reçois froidement ce que vous me dites, parce que vous me parlez de la chose de quoi j'aime le moins à entendre parler ; car je ne vois pas qu'il me revienne grand profit que mon nom serve pour la perte de ma patrie; et, bien loin d'en ressentir de la joie, j'en suis très-fâchée : je n'ai pas l'art de dissimuler; mais je sais me taire. Ainsi, si on ne veut pas que je dise ce que je pense, il ne faut pas me faire parler. » Le vieux n'a pas trouvé cela de son goût, et a raconté l'histoire à d'autres qui l'ont rapportée au roi ; il en a été très-mécontent. Mais je n'y puis rien ; eh ! pourquoi aussi en agit-on si singulièrement avec moi? Si Monsieur *son* frère ne veut pas ouvrir les yeux pour voir comme on nous prend notre bien, je ne puis pourtant pas empêcher les miens de voir la vérité ; et je ne m'en laisse pas accroire... »

Et quand le Palatinat est en feu, quand Heidelberg, Mannheim et d'autres villes ne sont plus qu'un monceau de cendres, quel désespoir sincère et quel déchirement de cœur !

Madame vient de parler du Dauphin qui exerce un commandement à l'armée; où est Monsieur pendant ce temps? Toujours à Saint-Cloud; car le roi craint que son frère ne se rende utile. Plus d'une fois, Madame lui fit honte de cette inaction dans laquelle on le laissait à dessein, lui, un fils de France; Monsieur, qui ressentait l'humiliation, s'en plaignit; mais, en dernier lieu, la victime c'était toujours Madame :

« J'ai remarqué une chose, dit-elle : le roi craint-il que Monsieur ne soit fâché contre lui en ce qu'il donne, par exemple, de grands gouvernements à son bâtard, tandis qu'à son frère il ne donne rien du tout? Ou bien veut-il lui refuser une grâce qu'il sollicite? Ou bien encore a-t-il formé le projet de le laisser inactif, sans lui confier une armée, sans lui donner un commandement? Alors il flatte plus que jamais les Lorrains et tous les favoris de Monsieur, et moi il me traite très-mal et avec mépris. Or, comme Monsieur aime ces messieurs et que moi il me hait, il se paie de cette monnaie-là. » (Lettre du 14 avril 1689.)

Mais tandis que Monsieur s'endort dans une voluptueuse paresse, Madame veille. Elle veille sur ses enfants, dont on engage déjà l'avenir sans même la consulter, et elle prépare en silence ce fameux soufflet qu'elle appliquera, seulement quatre ans après, dans la grande galerie de Versailles, sur la joue de Monsieur son fils, quand celui-ci, en présence de tous les courtisans, parmi lesquels Saint-Simon (qui est toujours aux

aguets), viendra lui annoncer son alliance, que dis-je? sa mésalliance avec la bâtarde de Louis XIV. Et, comme elle craint les indiscrétions, elle transmet encore sa lettre par un des parents de sa chère Mme de Harling, lequel retourne à ce moment en Allemagne :

Saint-Cloud, 14 avril 1688.

« On m'a conté la véritable raison de la faveur dont le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat jouissent auprès du roi; c'est qu'ils lui ont fait une promesse, qui est d'engager Monsieur à prier très-humblement le roi de marier les enfants de la Montespan avec les miens ; ma fille épouserait le duc du Maine, boiteux; et mon fils, Mademoiselle de Blois.

» La Maintenon, dans cette affaire, est tout à fait du parti de la Montespan, parce qu'elle a élevé ces bâtards et qu'elle aime le petit boiteux comme son propre fils. Elle m'a montré des lettres qu'il lui écrivait d'une chambre à l'autre, et dans lesquelles il l'assure de son affection et de son respect, qui sont encore plus vifs, dit-il, que pour sa mère; parce que l'une au moins le réprimande toujours *avec raison*, et l'autre seulement par caprice ; il avoue donc lui être plus attaché qu'à la Montespan. Aussi est-elle pour ce mariage.

» Je tiens ces détails de femmes qui ont entendu elles-mêmes la Montespan et la Maintenon parler de l'affaire. Vous pensez quel a été mon désespoir. Ma fille seule risquerait donc d'être si mal pourvue, tandis que ses sœurs[1] sont si bien mariées. Quand même le duc du Maine ne serait pas le fruit d'un double adultère, quand bien même il serait un prince fait comme les autres, je n'en voudrais pas pour gendre, non plus que sa sœur pour belle-fille ; car il est affreusement laid, estropié, et n'a que de vilaines qualités : il est d'une avarice sordide et d'un méchant naturel. Sa sœur a meilleur cœur, mais elle est si maladive et a des yeux si faibles que je crains qu'elle ne devienne aveugle. Et puis, comme j'ai dit, ils sont bâtards par double adultère et enfants de la femme la plus méchante et la plus fausse qu'on puisse imaginer. Je vous laisse à penser si je dois désirer cette union.

» Ce qu'il y a de plus désastreux, c'est que je ne puis en parler à Monsieur ; car il a pris la bonne habitude, quand je lui dis quelque chose, d'aller le répéter au roi, d'y ajouter de son crû, et de m'attirer ainsi de méchantes affaires. Je suis donc dans un grand embarras, et ne sais comment faire pour échapper à mon malheur. En attendant, je me désole ; et chaque fois que je vois ces bâtards, mon sang tourne. Pensez, ma très-chère tante, quelle doit être mon affliction, de voir mon fils unique et ma fille victimes de mes plus cruels ennemis, qui m'ont fait tant de mal et m'en font encore tous les jours. et qui, par leurs faux discours, ont voulu m'ôter jusqu'à l'honneur. On dit, en effet, que ce d'Effiat a promesse d'être fait duc, et le chevalier d'obtenir une grosse somme d'argent ; et pendant ce

[1] Il faut entendre les filles du premier lit de Monsieur : Elisabeth-Charlotte n'eut qu'une fille, celle dont il est ici question, née en 1676, mariée au duc de Lorraine, et qui portait les mêmes prénoms que sa mère.

temps, ou les élève au ciel par mille bons traitements, tandis que moi, je suis traitée fort mal; et il semble qu'on me fasse une grâce en me laissant la vie. Les chagrins, dont je vous fais part, ne viennent ni des humeurs, ni de la rate; ils sont tout à fait *essentiels*, comme vous le voyez. Car, maintenant que j'ai perdu tous les miens, il n'est plus rien au monde qui puisse me toucher, si ce n'est vous et mes chers enfants. Or, eux, ces pauvres enfants, les voir offerts en sacrifice à la grandeur de mes ennemis, c'est la chose la plus affreuse qu'on puisse ressentir de sa vie.

» Oui, je serai peut-être exilée pour cette affaire; car si Monsieur m'en parle sérieusement, je ne pourrai m'empêcher de lui dire nettement ma façon de penser, qu'il ira sur-le-champ communiquer au roi, selon son ordinaire. Je ne la cacherai pas davantage à ses favoris, qui répèteront tout au roi, qu'ils assiégent continuellement, en dénaturant le sens de mes paroles; et même, si le roi (ce qui m'étonnerait) venait à me parler le premier de cette affaire, je lui dirais sincèrement, à lui-même, que ce mariage ne me va pas; ce qui sans doute le fâcherait, avec quelque respect que je lui tournasse mon refus.

» Je dois donc m'attendre à ce qu'il m'arrive quelque chose de fâcheux, ce qui n'est pas une situation agréable. — Je vous demande pardon mille fois de vous entretenir de discours si longs et si ennuyeux; mais, ma très-chère tante, comme vous êtes si bonne pour moi, et qu'il n'y a ici personne à qui je puisse me confier pour soulager mon cœur, j'ai pensé que vous ne trouveriez pas mauvais que je profitasse d'une occasion sûre pour vous conter mes peines; car cet Harling m'est dévoué; il ne remettra sûrement pas cette lettre en d'autres mains que les vôtres. Je vous prie de ne parler à personne de tout cela, sauf à mon oncle et à ma bonne Mme de Harling. Ne me répondez pas non plus par la poste, mais par mon petit Harling, quand il reviendra.

» Et maintenant, quelles nouvelles vous apprendrai-je? Je n'en sais aucune. La cour est devenue si ennuyeuse par l'hypocrisie qui règne, qu'on peut à peine y vivre; et tandis qu'on épuise les gens jusqu'à la moëlle pour les ramener, à ce qu'on dit, à la vertu et à la crainte de Dieu, le roi choisit les gens les plus vicieux du monde, tels que Lorraine et d'Effiat, pour en faire sa société.

» Je n'ai pas pu savoir si le roi avait épousé ou non la Maintenon. Les uns disent qu'elle est sa femme, et que l'archevêque de Paris les a mariés en présence du confesseur du roi et du frère de la Maintenon; les autres, que cela n'est pas vrai, et il est impossible d'apprendre ce qui en est. Ce qu'il y a de certain, c'est que le roi n'a jamais eu pour aucune maîtresse la passion qu'il a pour celle-ci. Rien de plus curieux que de les voir réunis; lorsqu'elle est en quelque endroit, le roi ne peut rester un quart d'heure sans venir lui chuchoter à l'oreille ou lui parler secrètement, bien qu'il ait été toute la journée auprès d'elle. Cette femme est un méchant diable.....

» J'ai oublié de vous mentionner un détail. Pour qu'il ne paraisse pas que les Lorrains se mêlent de cette affaire, la Maintenon et la Montespan ont fourré en tête à la grande Mademoiselle de laisser le restant de ses biens au duc du Maine, qui est son héritier, à condition qu'il épousera ma fille; de cette façon, sa fortune

rentrerait, pour ainsi dire, dans sa propre maison par les enfants de Monsieur, et ils agissent ainsi pour s'assurer de tous les biens de Mademoiselle qui, comme une folle, donne dans le panneau; et parce qu'elle a fait autrefois la sottise de donner son bien au bâtard pour tirer de prison son petit crapaud de Lauzun, elle voudrait que nous fussions aussi folle qu'elle. Elle répand ce bruit partout pour voir ce qu'on en dira, ou plutôt, ce sont les autres qui la font agir comme j'ai dit, afin qu'ils n'aient pas l'air d'être mêlés dans cette affaire. Mais j'ai appris toute l'histoire. Mademoiselle sans doute ne m'en dira rien; car elle sait bien que je ne me gênerais pas pour lui ouvrir les yeux... Mais on m'appelle à table..... »

D'ailleurs, que parlait-on de mariage pour le duc de Chartres? On songeait à lui choisir une femme, et il n'avait pas, pour le moment, de gouverneur! Monsieur avait résolu de donner ce poste de confiance à son favori et grand-écuyer, le marquis d'Effiat; ce choix va devenir, dans le ménage princier, une nouvelle source de querelles, que nous exposerons dans la seconde partie de cette étude.

GUILLAUME DEPPING.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LA CAMPAGNE DE 1860

SOUVENIRS DE L'ITALIE MÉRIDIONALE[1]

VI

... Nous atteignîmes Cagliari le 15 août dans l'après-midi.

Nous trouvâmes en rade la plupart de nos bâtiments de transport. Il nous manquait cependant le *Torino*, l'*Isère* et l'*Amazone*.

Une barque, détachée d'un des vaisseaux à l'ancre dans le port, se dirigea vers nous, et bientôt après nous reconnûmes qu'elle portait Garibaldi.

Dépeindre les cris de joie, les vivats qui accueillirent le dictateur à son arrivée, serait une tâche impossible.

Il monta à bord et se plaça au pied du grand mât.

Quant à moi, je me retirai à l'arrière, laissant le champ libre à l'enthousiasme, et je me bornai à maintenir le plus d'ordre possible parmi nos volontaires.

Pianciani, qui avait été recevoir le dictateur à son arrivée à notre bord, fut interrogé par lui sur les forces réelles de notre expédition : il lui affirma que nous avions 9,000 hommes sous les armes.

« Bon, répliqua Garibaldi, nous aurons donc en tout 30,000 hommes. C'est un assez joli chiffre. »

Nos 9,000 hommes étaient réellement sous les armes, mais il me

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er mai 1862.

fallut de grands efforts d'imagination pour trouver les 21,000 hommes formant le complément dont parlait le dictateur.

Garibaldi s'informa si nous avions assez de charbon pour nous rendre à Palerme, et, sur notre réponse affirmative, il donna à Pianciani l'ordre de s'y rendre sans délai, les autres bâtiments devant nous y rejoindre sitôt qu'ils auraient complété leur provision de charbon.

Nous fûmes bien vite consolés de voir que notre expédition sur Rome n'aurait pas lieu.

En effet, le dictateur avait besoin de nous pour passer dans le royaume de Naples: nous servions sous ses ordres; nous nous rendions en Sicile sur le commandement exprès qu'il venait de nous donner et non parce qu'il ne convenait pas à Cavour de nous voir tenter un mouvement sur Rome.

De plus, les chances de réussite de notre expédition eussent été assez douteuses.

Garibaldi avait bien débarqué à Marsala avec 1,000 hommes seulement, mais nous n'avions pas le prestige de son nom, et les difficultés matérielles que nous eussions rencontrées à notre débarquement à Montalto, sur le territoire pontifical, étaient certainement beaucoup plus considérables que celles que Garibaldi trouva à Marsala.

Nous ne relâchâmes pas à Cagliari et nous nous dirigeâmes immédiatement vers Palerme.

Il y eut le soir grand banquet sur la dunette, et l'on but beaucoup, surtout pour des Italiens.

Un sous-officier demanda, au nom de la troupe, à parler à ses chefs. Il fut admis sur la dunette, et demanda que tous, officiers et soldats, se considérassent comme frères. Pianciani lui parla avec douceur, mais avec fermeté, et ce petit incident fut le dernier de la journée.

Plusieurs de nos volontaires avaient vendu de leurs effets militaires aux marins du bâtiment.

L'adjudant-général convoqua un conseil de guerre; les effets vendus furent apportés comme pièces de conviction, et l'on prononça des peines disciplinaires et même l'expulsion d'un des volontaires.

Les coupables étaient précisément ceux qui, la veille, avaient demandé à grands cris la fraternité, et je profitai de ce rapprochement pour leur dire que des hommes d'honneur ne pouvaient fraterniser avec des voleurs.

Plusieurs de nos hommes n'avaient péché que par ignorance, et il était d'autant plus nécessaire de leur donner une leçon qu'ils ne se rendaient pas bien compte de leur faute.

Nous arrivâmes à Palerme à la nuit tombante; il était beaucoup trop tard pour songer au débarquement de la troupe. Pianciani se rendit à Palerme, et je passai la nuit avec nos volontaires, qui avaient été consignés à bord.

Le lendemain matin, à quatre heures, le débarquement commença. Il était terminé à cinq heures et nos hommes rangés en bataille sur le quai, lorsqu'un officier de la garnison vint me prévenir que des vivres allaient être distribués à nos soldats à un endroit qu'il m'indiqua : je me rendis au Campo indiqué.

Je déjeunais, faute de mieux, avec des raisins si aigres, que je ne pouvais assez m'étonner qu'on en rencontrât de pareils en Sicile au 17 août, lorsque je vis arriver plusieurs voitures.

Dans l'une d'elles était le dictateur et plusieurs personnages de sa suite ; dans l'autre Pianciani.

Je m'approchai, et Pianciani m'apprit, très-ému, qu'il ne commandait plus sa division.

Nous nous rendîmes tous deux près de la voiture de Garibaldi, et Pianciani me présenta au dictateur.

— « J'ai appris tant de bien de vous, me dit-il, que je me réjouis de vous connaître et de vous voir dans nos rangs.

« Vous prendrez le commandement de la division de Terranova pendant l'absence du colonel Pianciani.

» Réembarquez-vous avec vos hommes, aujourd'hui, à quatre heures de l'après-midi, et rendez-vous à Milazzo. Les autres brigades de la division ne tarderont pas à vous suivre. Moi-même, je vais vous précéder, et sans doute, nous nous retrouverons à Milazzo. Pouvez-vous vous réembarquer? »

Je répondis affirmativement; on échangea encore quelques paroles insignifiantes, et Garibaldi reprit le chemin de Palerme.

Le matin même, Garibaldi avait dit à Pianciani qu'il lui importait beaucoup de réunir le plus d'hommes possible sous ses ordres, et que c'était pour ce motif qu'il ne pouvait autoriser l'expédition de Rome par le corps de troupes réuni par Pianciani.

En effet, le chiffre total des volontaires réunis sous les ordres de Garibaldi, depuis le jour de son débarquement à Marsala, vers le milieu de mai, jusqu'au 15 août, date de notre arrivée, avait été à peine de 9,000 hommes, en y comprenant tous les renforts amenés par Cosenz, Médici Sacchi et les autres petits débarquements.

Quant aux Siciliens proprement dits, on ne pouvait compter au plus

que sur 4,000 volontaires armés, équipés et prêts à passer avec nous en terre ferme.

On voit d'après ces chiffres que l'armée de Garibaldi avait au plus 12,000 hommes.

Or, quelqu'ébranlée que pût être l'armée napolitaine, elle comptait encore 60,000 hommes restés fidèles, et cette force était bien suffisante pour anéantir les forces qu'on avait à lui opposer.

De faux rapports avaient exagéré les forces de l'armée méridionale. Chaque commandant, dans le but d'augmenter son importance, enflait le chiffre des hommes qu'il commandait, et ne pouvant dissimuler leur absence, ces hommes étaient, disait-on, restés aux dépôts des corps.

Mais l'heure de la vérité arriva : il fallut compter avec la réalité des choses, et il en résulta qu'une armée, forte de 24,000 hommes sur le papier, tomba au chiffre réel de 12,000 hommes prêts à entrer en campagne.

Dès lors, il est facile de comprendre que l'arrivée d'un renfort de 5,000 à 6,000 hommes bien armés, bien équipés, formant 4 brigades, dut être accueilli avec joie, d'autant plus que n'entreprenant pas l'expédition de Rome, nos 5e et 6e brigades venaient nous rejoindre soit en Sicile, soit dans le royaume de Naples.

Nos volontaires, toutefois, n'avaient pas vu avec plaisir notre expédition détournée de son but primitif. La retraite de Pianciani augmenta encore la défiance des masses.

Des symptômes de découragement, d'indiscipline se manifestèrent surtout parmi les officiers et soldats passagers du *Byzantin* et parmi les troupes de la 2e brigade.

Je cherchai à les ramener à leur devoir, en leur disant que nous n'avions qu'un but en nous enrôlant : servir sous les ordres de Garibaldi; qu'il lui appartenait dès-lors de disposer de nous suivant qu'il le jugeait le plus convenable au succès de notre cause; que Pianciani avait donné sa démission pour des motifs particuliers ; que ceux qui préféraient retourner chez eux quittassent de suite nos rangs ou bien qu'ils allassent grossir la brigade Nicotera, s'ils pensaient qu'elle pût à elle seule entreprendre l'expédition de Rome, ce dont je me permettais de douter.

Pianciani parla dans le même sens à ceux qui s'adressèrent à lui, et nos efforts furent couronnés de succès. Très-peu de volontaires quittèrent les rangs ; l'embarquement commença à quatre heures.

A sept heures du soir, le *Byzantin* levait l'ancre et cinglait vers

Milazzo, où nous arrivâmes le 18 août, vers neuf heures du matin.

Je m'entendis avec le commandant de la place sur le casernement de mes troupes, qui descendirent à terre avec leurs armes.

La garnison de Milazzo n'était formée que de dépôts, et je ne pouvais me fier à eux quant à la sûreté des miens.

La marine napolitaine (si toutefois la cour pouvait encore compter sur elle) était encore toute-puissante sur mer; il n'était pas impossible qu'un beau jour un vaisseau de guerre de la marine royale vînt jeter des troupes à Milazzo.

Et en effet, si les officiers napolitains ne s'étaient pas acharnés avec une rare obstination à suivre cette belle maxime, *de rester à tout prix sur la défensive,* ils auraient certes tenté de s'opposer au débarquement de Garibaldi en terre ferme.

Le trouble qu'une telle attaque, vaillamment conduite, eût jeté dans les rangs de l'armée méridionale, aurait causé, sur beaucoup de points occupés par nous, d'irréparables brèches.

C'eût été pour nous un mal sans remède, et l'armée napolitaine aurait recouvré du même coup la confiance en elle-même qui lui faisait défaut.

Afin de me mettre à l'abri de toute surprise, j'organisai des rondes de nuit, et j'assignai à ma troupe, en cas d'alarme, comme point de rassemblement, l'esplanade qui séparait la ville de la citadelle.

J'avais établi mon quartier-général au couvent de San-Francesco, au sud de la citadelle, et les troupes bivouaquaient dans les églises et dans les monastères.

VII

La municipalité de Milazzo nous avait assigné pour logement le couvent de Saint-François de Paule; mais le prieur, qui, selon les règles de l'Ordre, n'est élu que pour une année, et ne peut plus être réélu, témoigna la plus mauvaise grâce à nous recevoir.

Bien résolu à m'emparer de tout ce qui nous serait nécessaire de son habitation, je lui déclarai que la première cellule vide me conviendrait parfaitement, et je m'y installai de suite, peu soucieux de mes aises personnelles.

Une couchette de fer, une paillasse et un sac rempli de paille en

guise d'oreiller, une table, deux chaises, une cruche de grès, tel était mon mobilier.

Mais ma cellule ouvrait sur un balcon, et de ce balcon déroulait à mes yeux ravis un magnifique panorama.

A mes pieds la baie de Milazzo, au loin les montagnes de la Calabre; la vue n'était pas moins belle sur les autres faces du monastère : au sud et à l'ouest du couvent, nous admirions l'Etna dominant la montagne de Neptune, et son blanc panache de fumée traçant un sillon lumineux dans un ciel d'une limpidité admirable.

Un de mes premiers soins avait été de m'informer de Garibaldi. On ne put pas me dire l'endroit précis où se trouvait son quartier-général; la plus grande partie de ses troupes valides était rassemblée au Faro; le colonel Sacchi et sa brigade était campés à peu de distance de nous, à Spadafora; les dépôts et les ambulances étaient en arrière de nous; il y avait en outre dans le pays quelques autres dépôts et des gardes nationales.

Je ne pus rien apprendre de plus

Nos allocations de campagne avaient été augmentées par le dictateur et portées à 25 centimes pour les hommes, et à 2 francs pour les officiers, sans distinction de grade, au lieu de 70 centimes que nous touchions auparavant.

Je manifestai un grand étonnement du luxe de la table de l'état-major avec une allocation de 2 francs par convive et par jour.

J'appris plus tard qu'on avait employé de temps en temps le système des réquisitions extraordinaires; mais je me hâtai d'y mettre bon ordre, et je ne souffris pas qu'on y revînt.

Je dois avouer toutefois que la solde des officiers ne fut pas payée du tout pendant assez longtemps, et que ceux d'entre nous qui n'avaient pas eu soin de se munir à Gênes de quelques avances, eussent souffert de cruelles privations sans l'assistance de leurs camarades.

Un autre de mes soucis était l'absence de règles pour les punitions disciplinaires.

Tantôt l'on punissait suivant le Code napolitain, tantôt suivant le Code piémontais, sans que j'aie jamais pu me procurer un exemplaire de l'un ou l'autre de ces codes.

Nous dûmes nous contenter d'une sorte de discipline volontaire, et je dois ajouter qu'elle fut toujours parfaitement convenable.

J'avais espéré qu'on donnerait au moins huit jours de repos à Milazzo aux troupes formant nos trois brigades, et ces quelques jours

étaient indispensables pour les exercer à manœuvrer en corps avant de les conduire au feu.

Mais les intrigues de Gênes reprirent de plus belle à Milazzo.

Bertani y arriva le 20 août, et ne contribua pas peu à tout embrouiller et tout mettre en question en s'interposant entre le commandement et la troupe, et se mêlant de choses auxquelles il ne comprenait rien. Je fus bientôt obligé de lui exprimer clairement ma manière de voir à ce sujet.

Il me disait qu'ayant été nommé, à mon départ de Gênes, chef d'état-major de la division, je ne pouvais en avoir le commandement.

Je lui répondis qu'ayant été désigné par Garibaldi lui-même, je garderais le commandement de ma division en dépit de toutes les intrigues et de tous les intrigants; que je ferais tout pour éviter un éclat, mais que s'il ne me restait que ce moyen de faire prévaloir mes droits, je ne reculerais certes pas.

Au surplus, il ne régnait pas dans l'armée de Garibaldi, et dans son état-major surtout, l'ordre et la règle qui régissent des armées régulières.

Je figurais sur les contrôles comme Brigadier (*colonello-brigadiere*), ce qui, dans d'autres armées, correspond au grade de général-major, et comme tel je commandais la division.

Mais Bertani avait créé cette même division comme mandataire de Garibaldi, et bien souvent il arrivait que des ordres et des communications du général Sirtori, chef d'état-major général, qui, régulièrement, eussent dû m'être adressés directement, m'arrivaient par l'intermédiaire de Bertani.

Mon nom même paraissait barbare à des oreilles italiennes, et fut tout d'abord écorché de cent façons par des bouches maladroites.

Le 20 août, tandis que les têtes de colonne de nos trois brigades arrivaient à Milazzo, la comtesse Maria della Torre s'y rendait de son côté, pour organiser un service d'ambulances pour l'armée du Sud, mission à laquelle elle était autorisée par un sauf-conduit de Garibaldi.

Elle portait un uniforme calqué sur celui des Guides du dictateur, en lui faisant subir toutefois les changements imposés par son sexe.

Elle avait une sorte de pardessus en coutil gris, relevé sur la poitrine par des tresses à la hussarde; des pantalons bouffants de même étoffe que le pardessus, des bottes à l'écuyère qui lui montaient jusqu'au genou, un petit chapeau rond, et, au côté gauche, un sabre léger dont le ceinturon bouclait la taille.

Je n'ai rien à dire contre les amazones en général, sinon que je ne

puis comprendre comment des hommes qui acceptent des grades élevés dans une armée, puissent songer à voir leurs femmes les suivre jusque sur le champ de bataille.

Pour moi, les amazones les plus parfaites sont celles qui restent au coin de leur feu, et, à ma grande joie, ma femme était du nombre de celles-ci.

Je dois avouer cependant que malgré le peu de sympathie que j'éprouvai à première vue pour la comtesse della Torre, nous fûmes liés au bout de peu de temps, par une amitié véritable et qui devait survivre à toutes les péripéties de la campagne.

Une cause très-grande aussi de démoralisation, pour l'armée du Sud, était la présence, ostensible ou cachée, de recruteurs qui venaient faire leurs enrôlements d'une division pour une autre, en promettant aux volontaires de plus brillants uniformes, une solde meilleure, un avancement immédiat, toutes choses qu'il leur était matériellement impossible de donner ou de faire donner.

Informé de la présence de gens de cette trempe à Milazzo, je les fis mettre à l'ordre des brigades, promettant d'en faire faire prompte justice.

J'ai dit que mon quartier-général était au couvent de Saint-François de Paule. Le monastère comptait trente-cinq religieux; au commencement de la campagne, il n'y en avait plus que douze; les autres avaient pris la clef des champs.

Il était absolument impossible de trouver, à Milazzo, à manger dans une *trattoria* (auberge) quelconque; de plus, les habitants ne se pressèrent nullement de nous venir en aide sous ce rapport.

La plupart des officiers recevaient leurs vivres en nature et mangeaient avec leurs hommes.

Ronchetti, Castenacci et moi, nous mangions au couvent même, et nos ordonnances étaient en même temps nos maîtres d'hôtel.

Après bien des avis et des contre-avis de départs, des injonctions précipitées de nous mettre en route, alors qu'il nous était matériellement impossible de le faire, nous reçûmes enfin, le 26 août, l'ordre de nous rendre à Torre di Faro, et la promesse de voir compléter là tout ce qui pourrait nous manquer.

VIII

Nous devions nous embarquer à Torre di Faro pour passer en Calabre; débarquer dans le golfe de Sainte-Euphémie, et nous réunir là aux troupes qui nous avaient précédés.

Bertani voulut nous devancer à Torre di Faro, afin de tout diriger.

Je donnai à nos colonnes l'ordre de se mettre en marche et de se tenir prêtes à partir à 4 heures de l'après-midi.

Tous les préparatifs de départ terminés, je pris congé des pères franciscains, et je montai à cheval à 4 heures. Nos hommes étaient prêts pour la plupart, mais quelques provisions de bouche à réunir, retardèrent encore un peu le départ de la colonne.

Ce n'est pas une petite affaire que de mettre en mouvement des hommes peu exercés à la contrainte de la discipline militaire.

Quoi qu'il en soit, nous atteignîmes Torre di Faro sans trop d'embarras, et toute la division y était réunie vers le soir du troisième jour. Je ne tardai pas à voir arriver Bertani. Il voulut me faire des reproches, sur tel ou tel point contesté entre nous; je vis derrière lui toute sa coterie, et mon parti en fut d'autant plus rapidement pris.

Je lui répondis qu'il n'y entendait rien, et je me retournai pour m'occuper de nos préparatifs de départ.

J'appris, quelques jours après, par un jeune Français qui s'était joint à nous, qu'il avait été chargé de me notifier, de la part de Bertani, mon départ de Torre di Faro.

Par bonheur, Bertani ne mit pas cette belle pensée à exécution. J'avais fait preuve, dans tous ces démêlés, d'une patience angélique; mais j'étais à bout, et je n'aurais pas cédé la place à la folie; je l'aurais *châtiée*.

Je pouvais compter en tout état de cause sur mon revolver et sur quelques officiers dévoués : c'était bien suffisant.

Balzani devait me remplacer. Je suis convaincu qu'il n'aurait pas accepté.

Mais Bertani parvint, grâce à sa raison et à son jugement, à triompher des intrigues de sa camarilla, et l'on renonça à toute espèce de tentative contre moi.

IX

Le 29 août, au matin, nous procédâmes au débarquement des 2e et 3e brigades.

La 4e formait notre réserve, sous le commandement de l'adjudant-général Pigozzi, resté à terre pour présider à son embarquement.

L'état-major général avait pris passage sur le *Rosolino-Pilo*, précédemment le *Duc-de-Calabre.*

Bertani s'y trouvait également.

Nous ne tardâmes pas à nous convaincre que notre installation à bord était aussi défectueuse qu'à terre. Tout manquait, et, pour ma part, je déjeunai grâce à l'obligeance des officiers des bersaglieri milanais qui, plus prévoyants que nous, s'étaient munis eux-mêmes de leurs provisions.

A la hauteur du cap Zambrone, nous fûmes mis en émoi par une alerte assez vive.

Un des petits vapeurs qui nous précédait revint brusquement en arrière, et sans prendre le temps de faire arrêter son bateau, le capitaine nous cria qu'il avait été poursuivi par un bâtiment à vapeur de la marine royale.

En un clin-d'œil la plus grande confusion régna à bord. J'essayai de rétablir un peu de calme. Je ne pouvais croire à la nouvelle qui venait de nous être donnée.

La marine royale de Naples était depuis trop longtemps l'objet de menées secrètes pour que nous eussions rien à craindre d'elle.

A tout hasard, je fis charger les armes; mais pendant ce temps-là le *Rosolino-Pilo* virait de bord et retournait en arrière.

Toutes mes représentations échouèrent devant l'obstination du capitaine.

Il n'avait pas de provisions à bord, disait-il, il manquait de combustible ; la machine elle-même était dérangée, ce dont nous avions pu nous convaincre par les secousses éprouvées par le bâtiment; — il fallait qu'il gagnât Palerme aussi rapidement que possible.

En présence d'une semblable déclaration, nous n'avions qu'un parti à prendre. C'était de débarquer à Tropäa.

Nous ne pouvions contraindre par la force le commandant du bord à changer de manière de voir; et du moment que l'on est embarqué, on dépend, bon gré, mal gré, du capitaine.

Nous débarquâmes donc à Tropäa.

Le capitaine du *Rosolino-Pilo*, persistant à dire qu'il était impossible que son navire tînt la mer, il ne nous restait plus qu'à l'évacuer complétement.

Tandis que nous étions occupés à faire débarquer nos hommes, nous apprîmes que les appréhensions qui avaient fait pâlir tant de visages avait été dépensées en pure perte.

Le bâtiment devant lequel le petit bateau à vapeur avait fui si rapidement, en nous entraînant à sa suite, était un transport français qui croisait le long de la côte pour rapatrier la division Ghio, fuyant devant Garibaldi, et la ramener à Naples, si c'était possible.

A peine avais-je mis le pied sur la terre ferme, que le *Rosolino-Pilo* s'éloigna à toute vapeur, en se dirigeant vers la côte de Sicile.

Nous nous trouvâmes à Tropäa dans un grand embarras. — L'argent piémontais nous fut partout refusé, et comme nous n'en possédions pas d'autre, on fut obligé de déclarer qu'il aurait cours forcé.

Après nous être concertés sur la route à suivre pour gagner Monteleone, nous arrêtâmes notre ordre de marche.

Notre étape fut très-pénible; nos hommes n'avaient rien mangé de chaud depuis vingt-quatre heures ; à tout moment, nous étions obligés d'en laisser en arrière. Moi-même, j'étais si fatigué que je dormais en marchant.

Nous trouvâmes enfin, le 30 août au matin, une misérable fontaine près de Le Pioppe, et elle fut littéralement assiégée.

Il était sept heures et demie du matin à peu près. Les bersaglieri milanais, qui formaient notre avant-garde, n'étaient plus qu'à une heure de marche environ de Monteleone; j'étais à une petite distance d'eux, lorsque je les vis soudain s'arrêter, et prendre position dans un bois qui bordait la route.

Au même moment, arrivait à nous un vieil officier, trésorier de la brigade Milano ; il quittait les bersaglieri et venait, le sabre nu, en courant de toutes ses forces, nous mettre au fait de l'incident qui se présentait.

— La cavalerie royale ! la cavalerie napolitaine ! criait-il de toutes ses forces.

— Nous sommes cernés ! entourés ! la cavalerie napolitaine est partout ! ajoutait-il hors d'haleine.

— Faites au moins occuper cette route de traverse, me disait-il en désignant celle qui conduisait au château de Monteleone.

Comme nous ignorions complétement où se trouvait Garibaldi ; qu'il

était possible que des troupes napolitaines se fussent avancées des Calabres, de Catanzaro, par exemple, au point où nous nous trouvions, je donnai l'ordre de former les bataillons en colonnes.

Le premier bataillon, malgré la fatigue de nos hommes, se forma rapidement en bataille, se tenant prêt à repousser toute attaque.

J'ai la vue bien basse, mais avec mes lunettes je vois aussi bien que personne.

J'avais beau explorer la plaine de tout côté, la fouiller dans tous les sens, grâce à mes lunettes, je ne voyais rien qui ressemblât à une colonne de cavalerie.

J'avais bien aperçu un troupeau de bœufs gris argenté, qui pouvait bien être de 200 bêtes au moins.

Pour plus de sûreté, je me fis apporter ma longue-vue, et elle me confirma ce que j'avais aperçu sans avoir besoin d'elle.

Cet innocent troupeau de bœufs était la cavalerie napolitaine qui nous entourait de toute part, et bientôt arriva la confirmation de cette grande nouvelle.

Les bersaglieri reprirent leur marche en avant et nous firent dire que l'alarme était passée.

Nous continuâmes à nous diriger vers Monteleone.

Notre tête de colonne arriva vers neuf heures, dans la belle avenue qui conduit à Monteleone. Je fis sonner la halte et établir nos bivouacs sous ces beaux ombrages.

Nous trouvâmes à Monteleone deux des hommes de l'entourage de Bertani. — L'un d'eux, un Français, je crois, était en quelque sorte son palefrenier, — et les chevaux de Bertani venaient précisément d'arriver à Monteleone.

Les chevaux de Bertani ! et pourquoi en avait-il besoin, sinon pour le rôle qu'il se disposait à jouer, et pour lequel il n'avait, en fait de capacités militaires, que le talent de s'entourer d'une troupe de courtisans !

Nous reçûmes à deux heures des nouvelles de Bertani.

Il était au Pizzo, savait où se trouvait Garibaldi ; des bâtiments de transport nous attendaient au Pizzo, et nous devions être embarqués et dirigés sur Paola aussi rapidement que possible.

X

Nous nous remîmes promptement en marche, et à cinq heures du soir nous arrivions en vue du Pizzo, au sommet de la côte qui descend rapidement vers la ville.

On sait que ce fut là que Murat débarqua en 1815 pour reconquérir son royaume. Fait prisonnier par les habitants même de la ville, il fut livré au roi de Naples, et le brillant maréchal de l'empereur Napoléon Ier fut fusillé derrière les sombres murailles du Pizzo, qui, pour pour prix de son zèle, fut nommée la ville très-fidèle, exemptée *à tout jamais* d'impôts, et rendue plus laide encore par une magnifique statue du Bourbon.

On pense bien que le *à tout jamais* allait finir, et l'on croira sans peine que la ville très-fidèle n'accueillait pas les *chemises rouges* en libérateurs.

Bertani avait reçu par le télégraphe des nouvelles de Garibaldi : notre embarquement s'effectua sans obstacle. Des signaux devaient nous faire connaître si Paola était encore occupé par les troupes royales.

Le 31 août au matin, nous arrivâmes à la hauteur de San-Lucido. — Nous apprîmes, par les signaux convenus, que Paola et San-Lucido étaient libres et que nous pouvions débarquer sans obstacle.

Plusieurs chefs de la révolution de Calabre nous avaient précédés à Paola.

Nous trouvâmes les quais encombrés d'un flot de curieux, toutes les maisons pavoisées aux couleurs italiennes : les vivats et l'enthousiasme de la foule étaient indescriptibles. — Nous prîmes terre aux cris de Vive l'Italie ! vive Garibaldi et Victor-Emmanuel !

Bertani arriva à Paola le même jour dans l'après-midi ; il fut décidé qu'il partirait de suite pour Cozenza, afin d'y avoir une entrevue avec le dictateur et de prendre ses ordres.

Comme il était possible que Garibaldi arrivât à Paola le lendemain, je pris toutes les mesures nécessaires pour qu'il pût, le cas échéant, passer nos hommes en revue.

Nous eûmes une nuit fort paisible, et, à mon grand étonnement, j'appris le lendemain dans la matinée que la ville fourmillait d'officiers et de soldats napolitains de l'armée royale.

Nous avions su la veille que le 30 août Garibaldi avait décidé, —

je ne puis dire *contraint*, le général Ghio, qui avait pris à Monteleone le commandement des débris de la division Vial, à capituler.

Les conditions avait été les mêmes que celles auxquelles on avait déjà souscrit une autre fois.

Les officiers se retiraient avec leurs chevaux, leurs armes et leurs bagages, s'ils ne préféraient se joindre à nous; les soldats rendaient leurs armes et restaient libres de se retirer dans leurs foyers — (*a casa*).

Un grand nombre d'officiers, pourvus de sauf-conduits de Garibaldi, étaient arrivés à Paola afin de chercher les moyens de s'embarquer pour Naples.

Je leur promis de pourvoir à leur départ, aussitôt que nous-mêmes n'aurions plus besoin de nos bâtiments de transport.

Tout fut bientôt réglé à la satisfaction générale, et je m'entendis avec le syndic de la ville pour assigner comme résidence aux officiers napolitains un quartier déterminé de la ville.

Nos hommes étaient jeunes, inexpérimentés, ignorant complétement les devoirs qu'impose une capitulation aux parties belligérantes: il était beaucoup plus sage de prévenir des conflits que d'avoir à les réprimer.

Garibaldi ne vint pas à Paola, mais nous envoya le général Türr, qui venait nous apporter l'ordre de nous embarquer et de nous rendre à Sapri. Il m'apprit, en outre, que nos brigades seraient incorporées dans sa division et que j'en conserverais le commandement sous ses ordres. J'en fus enchanté, car j'allais être délivré de Bertani, et la division Türr avait grand besoin de renforts, puisqu'elle n'était composée à ce moment-là que de la brigade Eber, forte d'environ 2,000 combattants.

Türr nous apportait aussi de l'argent, 50,000 fr. à peu près, qui arrivèrent fort à propos, car nous étions tout à fait à bout de ressources.

Peu après, le reste de la brigade de Parme nous rejoignit. Ordre fut donné à la troupe d'être rassemblée sur le quai à sept heures du soir, afin de s'embarquer pour Sapri.

XI

A l'heure dite, tous nos hommes étaient réunis au point indiqué pour leur embarquement.

Nous avions six vapeurs disponibles; nous pûmes embarquer toute la 3e brigade (Milano) et une partie de la 2e (brigade de Parme).

L'état-major prit passage sur l'*Independente*, et à minuit nous nous éloignâmes de Paola.

Nous arrivâmes à Sapri le 2 septembre, vers huit heures du matin. — Sapri a été le théâtre de la malheureuse expédition de Pisacane et de Nicotera.

C'est l'ancien Vibona des Romains, dont on voit encore des vestiges à travers les champs d'oliviers, et qui était autrefois une grande cité maritime.

Les maisons de Sapri sont assez disséminées, et la ville est dominée du côté la terre par des hauteurs considérables.

Le débarquement de nos troupes offrit d'assez grandes difficultés. Le port de Sapri était trop ensablé pour que nous pussions nous rapprocher beaucoup de la ville; il fallut transborder nos hommes dans des barques, et leur faire ainsi gagner la terre.

Nous fîmes séjour à Sapri, pendant les 2 et 3 septembre.

De toutes parts, les gardes nationales accouraient nous demander des armes; mais j'en avais trop peu pour pouvoir m'en dessaisir, et je tournai la difficulté en organisant un comité chargé de pourvoir à l'armement de la garde nationale pour Sapri et Vibonate.

Deux individus, se donnant l'un, grâce à sa chemise rouge et à un chapeau orné d'un immense bouquet de plumes, pour un capitaine de Pianciani, et l'autre pour un lieutenant de Giustiniani, arrivèrent chez moi avec quelques lignes d'introduction de Türr, qui me priait de les admettre dans mon état-major.

Ils ne paraissaient nullement faits l'un et l'autre pour remplir de semblables fonctions; mais comme nous avions besoin de *galopeurs* (textuel) pour courir à gauche et à droite, ils me parurent très-propres à l'emploi, et je les admis sans difficulté.

J'avais aussi comme ingénieur attaché à mon état-major, un certain Fatturini, qui s'était distingué, disait-on, lors du siége de Venise, et que nous avions pris à notre départ de Gênes. — Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour m'apercevoir que sa science d'ingénieur ne l'embarrassait guère; mais il dessinait très-bien, disait-il, et nous étions trop pauvres en hommes de talent pour faire fi de celui-ci. Ne sachant pas combien de temps nous resterions à Sapri, et curieux de mettre son savoir à l'épreuve, je lui ordonnai d'inspecter nos avant-postes dans la matinée du 3 septembre et de nous rapporter le croquis de leurs positions et de celle de notre bivouac.

Il me remit dans l'après-midi une immense feuille à dessin, sur laquelle les montagnes étaient figurées dans la manière enfantine du xve siècle.

Il n'y avait pas de traces des avant-postes, ni des bivouacs de la 3e brigade, parce que l'espace lui avait manqué, malgré la grandeur démesurée du papier, et il était impossible de rien comprendre à son dessin sans un texte explicatif.

Tel était l'ingénieur Antonio Fatturini.

Je me disposais à me rendre à l'invitation à dîner que m'avait adressée don Antonio, syndic de la ville, lorsqu'un grand bruit, des cris de joie et la foule qui se précipitait vers le port, m'apprirent qu'il y avait du nouveau.

Au même moment, un homme de garde entrait et me disait que Garibaldi venait de débarquer à Sapri.

Je me rendis immédiatement vers le dictateur ; la foule entourait une cabane de paille, et je n'eus pas de peine à comprendre qu'il devait se trouver là.

Je lui adressai mon rapport sur les troupes réunies à Sapri.

Il me demanda si je pourrais me mettre en marche le soir même, avec un corps organisé, et sur ma réponse que la brigade Milano, forte de 1,000 hommes, était prête à marcher, il parut satisfait et m'ordonna de me tenir prêt à partir.

Nous avions à choisir entre la route de Lagonegro et celle des montagnes pour rejoindre la grande route.

Garibaldi se détermina pour la route des montagnes, dans le but, sans doute, d'être agréable aux habitants, qui n'avaient jamais dû voir des troupes traverser les défilés de leurs montagnes, impraticables pour d'autres hommes que ceux qui venaient de débarquer à Sapri.

Comme il était impossible que nos chariots nous suivissent, je pris des mesures pour qu'ils fussent dirigés sous bonne escorte vers Lagonegro, d'où l'on pouvait reprendre la voie consulaire.

Je vis ce jour-là Cosenz pour la première fois.

Il accompagnait le dictateur, et bon nombre de gens trouvaient entre nous une grande ressemblance.

Tous deux, nous portions des lunettes ; nous détestions l'un et l'autre les paroles inutiles, et nous avions négligé, lui comme moi, de nous entourer des flatteurs empanachés, toujours prêts à célébrer sur tous les tons les mérites de leurs chefs.

XII

A cinq heures et demie du soir, la brigade Milano était sous les armes, en tenue de route, et prête à se mettre en marche.

J'en donnai avis à Garibaldi, qui nous ordonna de partir, en nous disant qu'il nous rejoindrait bientôt.

Nous nous ébranlâmes aux cris de vive l'Italie! vive Garibaldi! et bientôt nous eûmes à gravir les pentes escarpées d'un mont presque impraticable.

Nous arrivâmes à Viberrate vers dix heures du soir; de grands feux de joie avaient été allumés sur les hauteurs pour guider notre marche et fêter notre bienvenue.

Garibaldi, qui nous avait rejoints depuis quelque temps, établit son quartier-général à l'hôtel-de-ville, et je fus invité à souper avec lui chez le syndic. Je mourais de faim et de soif; je ne souhaitais qu'une croûte de pain dur et quelques gouttes de vin: il me fallut attendre jusqu'à minuit avant qu'on se mît à table.

A une heure, je me jetai sur mon lit, épuisé de fatigue, et à quatre heures j'étais debout pour assurer le départ de la colonne.

A cinq heures, les bersaglieri milanais, qui formaient notre avant-garde, se mettaient en marche, et ils étaient suivis des trois bataillons d'infanterie formant la brigade Milano.

La route que nous suivions était pittoresque au plus haut degré. D'énormes blocs de rochers semblaient avoir été semés çà et là par l'effet d'un grand cataclysme de la nature; un sentier étroit, offrant tout juste l'espace nécessaire à nos chevaux et à nos mulets, courait au flanc de la montagne, tandis que le regard plongeait avec effroi dans de profonds abîmes. Devant nous se dressait le sommet du Monte Carcuzzo et de la Serra Lunga, qu'il nous fallait gravir. Nous arrivâmes enfin à Fortino, et nous y passâmes la nuit.

Piancentini, qui, je ne sais comment, avait réussi à se procurer un bon cheval, nous avait précédés, et avait pourvu à notre installation.

Je me jetai sur mon lit, et je commençais à m'endormir lorsqu'un léger bruit me réveilla.

J'ouvris les yeux, et j'aperçus dans ma chambre le jeune Angelo qui venait s'y établir.

Angelo était l'ordonnance de Piancentini.

En dépit de sa chemise rouge, de ses armes, de son uniforme, An-

gelo était une jeune fille, une enfant de seize ans, d'une beauté ravissante, que Piancentini avait emmenée de Gênes.

Piancentini appartenait à cette famille d'égoïtes qui, en toutes choses, ne voient que leurs convenances ou leurs avantages personnels.

J'avais vu Angelo pour la première fois à Sapri, et j'avais été ému d'une profonde commisération.

Je lui parlai, lui offris mon lit, en lui disant que je coucherais par terre à sa place; mais lorsque je vis qu'elle était bien déterminée à ne pas accepter, je finis par m'endormir.

Peu de jours après, cette charmante enfant, qui, dans d'autres circonstances, aurait fait le bonheur d'un honnête homme, était tout à fait perdue et complétement dépravée.

C'est la guerre! diraient les Français.

Nous atteignîmes Casalnuovo le lendemain dans la soirée.

Après bien des peines, je finis par me loger chez le syndic.

Casalnuovo nous avait été signalé comme un nid de réactionnaires, et Piancentini en avait profité pour adresser au syndic tant de demandes tant de réquisitions, tant de pantalonnades, que ce pauvre homme tomba malade dans la nuit de toutes les émotions que lui avaient causées ce Figaro de Piancentini, auquel je défendis de recommencer.

Nous atteignîmes Sala sans encombre, et nous y trouvâmes des arcs de triomphe en feuillage, des drapeaux aux couleurs italiennes, et tout le cortége obligé de l'enthousiasme.

Je me logeai avec peine, moi et mon état-major, et j'appris à Sala que nous ne trouverions aucune résistance jusqu'à Naples.

On disait même que l'armée royale allait abandonner le camp de Salerne.

Je fus obligé alors de consoler plusieurs de mes officiers, qui se plaignaient de ne pas avoir d'ennemis à combattre.

Lorsque nous débarquâmes à Sapri, nous avions de 1500 à 1600 hommes au plus. Mais ces 1500 hommes formaient trois brigades, et cette nouvelle vola à Salerne avec la rapidité de l'éclair.

Les estimations les plus modérées portaient à 3,000 hommes la force de chaque brigade; — mais ce chiffre parut beaucoup trop faible aux imaginations napolitaines. Chaque brigade était de 5,000 hommes; donc, 15,000 hommes venaient de débarquer à Sapri, et s'avançaient à marches forcées!

15,000 hommes, où nous en comptions à peine 1,000! — C'était assez joli.

Nous fîmes, en arrivant à Sala, trois nouvelles recrues. — C'étaient des Français.

L'un d'eux était un médecin que j'avais vu pour la première fois à Paola. J'ai oublié son nom, si toutefois je l'ai jamais su. — Peut-être était-il un écrivain célèbre, chargé d'édifier la France sur la marche triomphale de Garibaldi. Il portait l'uniforme de rigueur, — la chemise rouge, — accommodée au goût français, c'est-à-dire brodée sur toutes les coutures. Une coiffure de même fabrique abritait une tête chauve, soigneusement rasée.

Toute la figure, même les parties destinées par la nature à se montrer en saillie, avaient été comme aplaties.

J'appris, depuis, qu'il s'était montré digne de la nation à laquelle il appartenait, et qu'il avait rendu de bons services sur le champ de bataille.

Les deux autres Français étaient des jeunes gens de dix-sept et de vingt ans, que Garibaldi fit incorporer dans les bersaglieri milanais.

A Éboli, je fis établir nos bivouacs dans une belle allée de châtaigniers, près de la route de Salerne. Je retrouvai là Pigozzi, qui voulait absolument qu'un bataillon de la 4e brigade passât la nuit dans la ville même, ce à quoi je m'opposai absolument.

Nous établîmes notre quartier-général dans la première maison de la ville, et, outre le bon accueil que je reçus et dont je fus profondément touché, je retrouvai là une foule de douceurs de la vie civilisée, dont j'avais été privé depuis longtemps.

Au moment où nous allions nous mettre à table, arriva le syndic de la ville, qui me raconta que deux officiers, que je reconnus devoir être Gandini et Pigozzi à leurs chapeaux empanachés, venaient de lui demander cinquante voitures de réquisition, et qu'il était dans l'impossibilité de les donner.

Je répondis au syndic de considérer cette demande comme non avenue, que nous ne voulions que ce qui était possible, et que les trente voitures, bien attelées, qu'il mettait à ma disposition, se rendraient à nos bivouacs pour y prendre ceux de nos hommes que la marche avait le plus fatigués.

On croira sans peine que la situation de la brigade Milano n'était pas brillante. Nous venions de faire des étapes pénibles, par des routes affreuses; toutes nos chaussures étaient en lambeaux; la nourriture, lorsque nous avions pu nous en procurer en quantité suffisante, avait laissé à désirer sous d'autres rapports.

Je fis un ordre du jour qui fut communiqué à mon bataillon, par lequel j'exhortais nos hommes à rassembler toutes leurs forces, à oublier toutes leurs fatigues, pour ne voir que le but de notre entreprise, but auquel il allait nous être possible d'atteindre; et, lorsque tout fut réglé, je pus enfin prendre un peu de repos.

XIII

Salerne, d'après le peu que j'en ai vu, est une ville extrêmement pittoresque et agréable.

Nous y arrivâmes le lendemain, après une forte étape. Je précédai nos troupes de quelques instants, et je fus reçu, ainsi que mes deux aides-de-camp, Catenacci et Commendi, avec de grands cris de joie.

Salerne était libre depuis vingt-quatre heures seulement; les troupes royales s'étaient retirées la veille. Je rencontrai sur les promenades toute la musique d'un régiment napolitain.

— Que faites-vous ici? demandai-je.

— Nous attendons l'arrivée des volontaires, me répondit-on.

— Eh bien! repris-je, allez à leur rencontre. Ils vont arriver.

Des vivres avaient été préparés à l'intendance pour la réception de nos troupes, et un déjeuner pour les officiers.

M'étant assuré de toutes les dispositions prises pour nous recevoir, je tournai bride, et je revins prendre le commandement de la brigade.

Nous entrâmes à Salerne, précédés par la musique militaire que j'avais envoyée à notre rencontre.

La garde nationale avait pris les armes et formait la haie; les balcons étaient chargés de jolies femmes, les gamins couraient au-devant de nous en poussant de joyeux vivats, toutes les maisons étaient pavoisées aux couleurs nationales; Salerne était en fête, et nous y passâmes la plus grande partie de la journée.

Nous devions prendre à Salerne le chemin de fer pour nous rendre à Naples.

La station de Salerne est à Vietri, à un bon quart de mille de la ville; le temps, qui avait été très-beau jusque là, changea brusquement, et nous arrivâmes à Vietri mouillés jusqu'aux os.

Les wagons manquaient, et 300 hommes à peine pouvaient être transportés à la fois.

Après une nouvelle halte à Nocera, nous arrivâmes enfin à Naples vers minuit et demi.

Des officiers de la garde nationale nous attendaient à la gare pour nous assigner nos logements.

La troupe était casernée au fort de Pizzo-Falcone, et les principaux officiers logés dans des hôtels par billets de logement.

Je trouvai, à la gare, un jeune homme, vêtu d'une chemise rouge, le poignard à la ceinture, qui, se précipitant dans mes bras, me jura avec une volubilité extraordinaire qu'il me consacrait sa vie, qu'il me suivrait partout comme un fils dévoué, et que je le trouverais partout sur mes pas; le tout avec la vivacité napolitaine.

Le lendemain, il avait disparu, et je ne l'ai plus revu.

Lorsque nous arrivâmes au fort de Pizzo-Falcone, où tout avait été prévu, disait-on, pour nous recevoir, il nous fut impossible de nous procurer de la lumière, et nous dûmes réveiller un petit marchand du voisinage, pour lui demander quelques bougies.

Il y avait encore dans le fort quelques centaines de soldats napolitains et plusieurs familles militaires. Or, nous ignorions totalement sur quel pied on allait nous recevoir.

La garde nationale, qui était de garde dans le fort, intima l'ordre aux soldats napolitains de rester dans leurs trous, et tout ayant été réglé pour le mieux, je me rendis à l'hôtel Crocelle, où un magnifique appartement avait été retenu pour moi et mon état-major.

Mais, poursuivi par mes inquiétudes, j'abandonnai bientôt ma somptueuse demeure pour retourner au fort de Pizzo-Falcone. — Et, en effet, qui pouvait savoir ce que la nuit nous réservait?

La ville de Naples était pleine de troupes royales qui, il est vrai, avaient arboré les couleurs italiennes; mais le roi de Naples était parti le 6 septembre, et nous n'étions qu'au 9.

Je passai donc ma nuit dans la chambre des officiers de la garde nationale, au fort de Pizzo, et j'eus le plaisir de voir, en me réveillant, que, pendant mon sommeil, on m'avait débarrassé de ma tabatière d'argent, que j'avais posée sur une chaise voisine de celles qui formaient mon lit de camp, et cet incident désagréable me contraria beaucoup, parce que je tenais à ma pauvre tabatière, en souvenir de l'ami qui me l'avait donnée.

J'étais occupé à régler quelques détails d'intérieur, le lendemain matin, toujours dans le fort de Pizzo-Falcone, lorsque Türr arriva, et ses premières paroles furent :

— Nous partons à midi. — Ce qui eut lieu effectivement.

La réaction était toute-puissante dans la Principauté ultérieure (*Principato ulterior*).

Les prêtres s'étaient mis à la tête du mouvemcnt, et la canaille réactionnaire (*sic*) s'était portée à des violences contre les libéraux, qui pour la plupart étaient en fuite.

Le foyer de la réaction était à Ariano, siége d'un évêché; puis à Monte-Mileto, un nid de rochets également, et enfin le village de Torre della Nocelle, au pied de Monte-Mileto.

Le général Florès, commandant militaire de l'Apulie, avait jeté sur Ariano la brigade Bonanos, afin de donner à la réaction un point d'appui militaire.

Türr avait été nommé, d'un autre côté, commandant militaire de la Principauté ultérieure, avec ordre d'étouffer la réaction.

Un tribunal avait été institué par Gabarildi pour juger les réactionnaires.

Il siégea d'abord à Montefusco, si je ne me trompe, puis à Avellino.

Quelques milliers de gardes nationaux, prêts à se joindre à nous, se trouvaient dans cette province, et furent placés sous le commandement de Türr.

Nous n'avions de disponible, au moment même, que la brigade Milano, et elle fut obligée de marcher.

Nous avions cependant tous besoin de repos.

Mais que faire?

Il nous fallait marcher.

Je dis à Türr que si l'intendance de Naples faisait son devoir, elle nous enverrait des vivres pour nos hommes.

Türr promit aussi des chevaux pour les officiers supérieurs, et nous invita à déjeuner au palais de la Foresteria, où était son quartier général.

Nous y trouvâmes un déjeuner splendide; des toasts nombreux furent portés, et au moment où j'allais terminer en toute hâte, à mon hôtel, mes préparatifs de départ, on vint me prévenir que de graves désordres venaient d'avoir lieu au fort de Pizzo-Falcone.

Les Milanais, mécontents des vivres que la municipalité de Naples leur avait fait distribuer avec une mauvaise grâce évidente, — humiliés de voir leurs habits en lambeaux, tandis que les ex-soldats du roi de Naples se pavanaient dans de brillants uniformes, s'étaient monté la tête.

Ils n'avaient pas songé que leurs haillons étaient plus glorieux que les habits galonnés de ces vaillants soldats qui s'étaient rendus sans combattre, et que toute l'Europe légitimiste saluait du nom de héros et de preux, tandis qu'elle nous traitait de brigands.

On avait découvert par malheur que le fort renfermait de riches magasins d'habillements et des dépôts d'armes.

En un clin-d'œil tout fut pillé. Les soldats de la brigade Milano échangèrent leurs guenilles usées contre les brillants uniformes des — *défenseurs du trône*. — La canaille de la ville arriva, des acquéreurs se présentèrent pour acheter le fruit du pillage : des revolvers, des armes rayées qui nous auraient été bien utiles, furent vendus ou échangés.

Ces armes n'auraient pas rendu de moins grands services au roi François, si ses vaillants défenseurs n'avaient pas eu si grand soin de les laisser là où l'on venait de les trouver.

Ce fut pour moi un triste coup-d'œil que celui de cette dévastation.

Deux jeunes gens, de mes chers Milanais, furent les premiers que j'aperçus couverts de brillants oripeaux.

— Dans quel régiment du roi de Naples avez-vous servi ? Telles furent mes premières paroles.

Elles volèrent de bouche en bouche, et les jeunes gens répondirent d'un air confus qu'ils appartenaient à la brigade Milano.

— Si vous êtes vraiment de la brigade Milano, vous n'avez qu'un seul uniforme à porter : ce sont vos glorieux haillons.

Tous ceux de mes jeunes gens qui n'étaient pas ivres se hâtèrent de reprendre leurs jaquettes trouées.

Le pillage avait fait complétement oublier la soupe ; rien n'était prêt.

Les officiers de service étaient très-jeunes, sans expérience, et n'avaient pu ou su s'opposer au tumulte.

Je fis battre le rappel et j'annonçai que nous partirions à 2 heures.

Tant pis pour ceux qui n'auraient pas mangé !

Les bersaglieri de Milan furent armés, au moment de partir, de fusils rayés à sabre-baïonnette, trouvés dans les magasins du fort, et pour lesquels nous avions découvert des cartouches toutes prêtes.

Ils laissèrent en échange leurs vieux fusils autrichiens, et l'on reprit dans les bataillons d'infanterie les fusils rayés dont quelques hommes s'étaient emparés.

Les chevaux de réquisition arrivèrent au fort sur ces entrefaites : c'étaient d'affreuses rosses ; le mien avait eu l'honneur de servir autrefois dans l'artillerie napolitaine.

A deux heures, nous étions prêts à partir.

XIV

Nous reprîmes, pour nous rendre au chemin de fer, la même route que celle que nous avions suivie la nuit précédente.

Mais quelle différence ! Au lieu du calme et de la solitude de la nuit, le bruit, le soleil, le mouvement des rues de Naples un dimanche.

Toutes les maisons étaient pavoisées de drapeaux aux couleurs italiennes, et la ville offrait ce curieux spectacle de deux armées ennemies vivant en paix l'une près de l'autre, sans conventions ou capitulation bien arrêtées.

Nous rencontrions de temps à autre des détachements de troupes royales, se retirant avec tous leurs bagages ; nous fûmes témoins aussi de la lutte des deux partis qui divisaient Naples, et qui se prenaient aux cheveux jusque dans nos rangs.

Les uns portaient la corcade italienne, blanche, rouge et *verte;* les autres s'intitulaient les Indépendants et portaient une cocarde blanche, rouge et *bleue*.

Les Indépendants penchaient fortement vers le Muratisme, et ce parti faisait chaque jour des progrès ; mais il en fit de bien plus grands encore à l'arrivée des Piémontais.

Les Piémontais, en effet, ont un talent tout particulier pour se faire détester en Italie, et surtout dans l'Italie méridionale.

On m'a souvent demandé comment il était possible que le Muratisme comptât tant de partisans à Naples.

J'ai toujours trouvé la chose très-simple, et je compte pour rien les intrigues du dehors.

Naples rattache à Murat le souvenir de ses jours les plus heureux, et tout ce qu'il y a de bien dans les lois et l'administration date de l'époque de la souveraineté de Murat.

Notre brigade fut promptement casée dans les wagons du chemin de fer, et nous arrivâmes sans encombre à Nola où finissait la voie ferrée.

Il nous fallut reprendre la grande route, toute bordée de maisons et de villages, encombrée de voitures, qui nous faisaient une escorte d'honneur, et qui, pour la plupart, contenaient des libéraux qui avaient pris la fuite de la province du Principat ultérieur (*Principato ultérior*), et qui s'en retournaient chez eux avec nous.

Des feux de joie étaient allumés tout lé long de la route ; tout le monde criait, et je soupçonne les réactionnaires d'avoir crié encore plus

fort que les autres; les gamins faisaient partir des pétards et des pièces d'artifice jusque sous les jambes de nos chevaux.

Et quels chevaux !

En vérité, en vérité, je vous le dis : l'ère nouvelle de la liberté napolitaine était bien désagréable pour nous.

Nous arrivâmes enfin à Mugnano, et il fut décidé que le lendemain matin nous partirions pour Avellino.

Türr se porterait en avant avec une partie de nos hommes; tandis que je le suivrais lentement avec le reste.

Nous arrivâmes à Avellino le lendemain matin, vers dix heures. Toutes les rues étaient encombrées de monde : des arcs de triomphe en feuillage; les balcons chargés de jeunes femmes qui nous jetaient des fleurs.

Je recueillis pour ma part une demi-douzaine de bouquets.

Des vivres avaient été préparés pour nos hommes, un banquet pour les officiers ; la joie était peinte sur la figure de tous les habitants, et à partir d'Avellino, on ne voulut recevoir notre argent nulle part; même pour une *buona mancia* dans la maison où l'on venait de nous héberger, et ce ne fut pas un mince allégement pour nos pauvres bourses.

Le 11 septembre, à 5 heures du matin, nous arrivâmes à Denticane. Türr m'avait envoyé un officier pour me prévenir qu'il s'y trouvait avec l'avant-garde, et qu'il m'y attendait.

Il me faisait connaître aussi que le général Florès, après avoir laissé la brigade Bormano s'arranger à Ciriano comme elle pourrait, venait d'être fait prisonnier par les gardes nationaux.

Déjà l'on était en pourparlers avec Bonanos pour l'amener à une capitulation; mais rien encore n'était décidé.

En arrivant à Campanarella, nous y trouvâmes les gardes nationaux de Marco de Montefusco, et un grand nombre de déserteurs en pantalons rouges des troupes papales étrangères, ainsi que quelques carabiniers pontificaux, qui étaient passés de notre côté.

Les prisonniers qu'on avait faits la veille, à la suite d'une rencontre où quelques coups de fusils avaient été échangés, se trouvaient encore à Campanerella, dans une écurie. On les en tira pour les conduire à Montefusco, afin de les y fusiller.

Ils furent liés entre eux avec des cordes, par les caribiniers pontificaux, qui firent preuve d'une adresse extraordinaire.

Il n'y avait pas un seul de ces condamnés qui excitât la pitié.

Ils avaient des figures repoussantes.

L'on demandait à l'un d'eux combien il avait tué de personnes ; si c'était bien dix? — Non, répondait-il d'un air niais ; sept seulement.

Un autre avait tué un petit garçon, fils d'un libéral, et l'avait mis en morceaux.

Ce scélérat avait l'air d'un idiot, et je suis convaincu que dans d'autres temps et dans un autre pays, il eût été placé dans une maison d'aliénés.

Tels étaient les tristes instruments dont se servait le clergé réactionnaire de Naples.

Je n'ai jamais pu voir insulter des êtres sans défense, tels que des vieillards, des femmes, des enfants ou des prisonniers, sans intervenir.

Je fus témoin d'un fait analogne, et je dus rappeler un de nos officiers à des sentiments de calme et de modération.

Il me suffit de quelques paroles pour le ramener à des sentiments plus dignes de lui.

Le funèbre convoi se mit enfin en marche, escorté de quatre gendarmes pontificaux, et de tout un bataillon de la garde nationale.

Le 12 septembre, vers minuit, arriva un officier des bersaglieri Milanais, qui m'apportait des nouvelles de Grottominarda, où Türr s'était porté avec notre avant-garde.

Bonanos avait demandé à capituler en conservant armes et bagages, et la liberté de se rejeter sur Gaëte.

Türr demandait une soumission pure et simple. Enfin, on en revint aux conditions ordinaires; c'est-à-dire, que les soldats déposeraient leurs armes et s'en retourneraient dans leurs foyers.

Les officiers garderaient les leurs, conserveraient leurs bagages, et la liberté de se retirer où bon leur semblerait.

La brigade Bonanos comptait en outre deux escadrons de carabiniers royaux (gendarmes à cheval).

Il fut expressément stipulé pour eux qu'ils se rendraient en bon ordre à Nola, et qu'ils nous remettraient là leurs armes et leurs chevaux.

Je devais de suite me replier sur Nola, en laissant sur ma route quelques détachements en arrière, pour surveiller la marche des carabiniers royaux.

Nous nous mîmes en marche le lendemain matin pour revenir sur Nola.

Arrivé au pont de Marotta, je fus escorté par un jeune officier de la garde nationale, de la figure la plus prévenante, qui me déclina son nom et son titre.

C'était le prince ou le comte Capèce.

Il me dit qu'il avait servi en France, et que la langue française lui était presque plus familière que la langue italienne, que sa famille avait une très-grande influence, et que pour peu que cela pût m'être agréable, un bataillon de gardes nationaux mobiles viendrait, sous son commandement, se joindre à la brigade Milano.

Comme nous n'avions pas énormément d'hommes sous les armes; que, de plus, il importait au succès même de Garibaldi de rallier à lui le plus grand nombre possible de Napolitains, je m'empressai d'accueillir les ouvertures qui m'étaient faites, et j'assignai même, dans notre colonne, l'ordre de bataille qui devait revenir au bataillon Capèce.

Mais je n'étais pas au bout de mes peines.

Dans l'après-midi arrivèrent quatre soi-disant commandants de compagnies du nouveau bataillon, qui me dirent que Capèce n'avait nulle influence; que, de plus, des menaces ayant été proférées contre lui, il était en fuite, et qu'eux seuls étaient les véritables dépositaires du pouvoir et de l'influence à exercer sur les gardes nationaux.

Je commençai dès-lors à me méfier grandement de toute cette affaire, et je terminai la conférence en les priant de convoquer pour le soir tous les volontaires dont ils disposaient.

A l'heure dite, il ne restait du bataillon Capèce que deux des chefs *influents* qui étaient venus me trouver le matin, et un chapelain.

Comment former un bataillon avec trois individus?

L'acquisition de deux officiers de garde nationale, qui avaient donné des preuves de leur peu de véracité, était chose bien inutile; il en était de même du chapelain.

Je déclinai donc toute espèce d'incorporation.

L'un d'eux, plus hardi que les autres, parla d'aller recruter dans son canton: il en était bien le maître; mais quant à lui donner des fonds pour cet usage, ceci était une autre affaire.

Ainsi s'évanouit le bataillon Capèce.

Türr était repassé également par Avellino; je le vis dans cette ville; il retournait à Naples, et m'apprit que Gandini venait d'être révoqué et n'avait plus le commandement de la brigade Milano, dont le chef actuel était le major de Georgis, qui depuis Milazzo commandait les bersaglieri milanais.

Gandini était accusé de s'être approprié, à Monteleone, le montant des caisses publiques.

Il s'en excusait en disant qu'il n'avait pas d'argent pour payer la solde de ses troupes.

Il se pouvait qu'il manquât de fonds, mais c'était par sa faute, et, dans tous les cas, il n'aurait pas dû se permettre d'adresser des réquisitions forcées à Monteleone, pendant notre marche de Tropäa au Pizzo, tandis que je m'y trouvais également.

Cette affaire fut très-longue.

Nous arrivâmes le 13 à Nola.

Nola était, sous les Bourbons, la ville des soldats et des prêtres.

Les chanoines y étaient aussi communs que les chiens dans les rues de Constantinople.

Je parvins enfin à me loger chez le chanoine Caccavalle, après avoir essayé d'un autre chanoine, dont la maison était trop petite pour contenir toute la famille qu'il hébergeait.

Notre chanoine Caccavalle ne brilla pas par son hospitalité.

Nous dûmes batailler pour les objets les plus insignifiants, et le drôle ne s'humanisa que lorsque je le menaçai de lui mettre une compagnie dans sa maison, ne pouvant mettre en doute, par la manière infâme dont il nous recevait, qu'il ne cachât des pensées réactionnaires.

Quant à nous donner à boire et à manger, il n'en fut pas question.

Je reçus avis, dans la nuit du 13 au 14, que les carabiniers avaient pour la plupart jeté leurs armes et abandonné leurs chevaux, ou déserté avec armes et bagages. Montini me prévint qu'il en opérait le désarmement à Avellino même, et que les chevaux étaient disponibles.

Je fis prévenir Telecki et je l'envoyai, lui et ses hommes, par des voitures de réquisition, à Avellino, d'où il ramena les 4 canons que la capitulation de Bonanos nous avait livrés, et 140 à 150 chevaux.

J'avais l'intention de rester quelques jours à Nola, mais le sort en décida autrement.

Je reçus une dépêche télégraphique de Türr, datée de Caserte, par laquelle il me donnait l'ordre de me rendre à Caserte aussi rapidement que possible, avec la brigade Milano et la nouvelle cavalerie de Telecki, qui était à peu près tout ce que nous en possédions.

CHARLES DE ROBERTSAU.

(Traduit de l'allemand.) *(La suite à un prochain numéro.)*

EXPOSÉ DES TRAVAUX MODERNES

ET PARTICULIÈREMENT

DES TRAVAUX D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT

SUR

L'HISTOIRE DE LA NUMÉRATION [1]

IV

L'arithmétique palpable ou sensible nous présente déjà des moyens de matérialiser les calculs, de manifester aux yeux, d'une manière simultanée, les divers éléments des opérations arithmétiques que le langage ne peut présenter que d'une manière successive. Mais ces moyens étaient encore bien imparfaits. Le *sou-wan-pan*, l'abaque et les jetons ne conservaient aucune trace des opérations effectuées; d'ailleurs, ils devenaient promptement insuffisants lorsque les nombres sur lesquels on voulait opérer étaient considérables. Il y avait donc un progrès à faire : il fut réalisé par l'invention de la numération écrite. Cette invention serait sortie d'ailleurs tout naturellement de l'invention de l'écriture, dont elle n'est qu'une partie, quand bien même la numération palpable ne lui aurait pas préparé les voies.

L'étude de la numération écrite nous présente deux questions bien distinctes : la première est celle de l'origine même des signes numériques; la seconde est celle de la combinaison des signes numériques pour l'expression des grands nombres. La première question est sur-

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er avril 1862.

tout historique, et se rattache par les liens les plus étroits à l'histoire même de l'écriture; la seconde, au contraire, rentre entièrement dans le domaine des conceptions purement scientifiques.

L'invention des signes numériques se lie d'une manière intime à l'invention des signes de l'écriture elle-même; elle présente, par conséquent, les mêmes obscurités et soulève les mêmes problèmes. Toutefois, les progrès incessants que l'archéologie et la linguistique accomplissent tous les jours ont déjà réuni, pour la discussion de ces questions, des éléments d'une grande valeur. Si l'histoire de l'écriture ne nous est point encore connue d'une manière complète dans tous ses détails, nous pouvons cependant, dans une certaine mesure, déterminer ses phases principales et reconnaître les transformations les plus remarquables qu'elle a traversées. Les mêmes faits se retrouvent dans l'histoire de la numération écrite, mais avec des différences qui tiennent à la nature même des idées de nombre et à la nécessité où l'on se trouve de les combiner pour les calculs.

Nous connaissons aujourd'hui les origines de l'écriture. On commença par faire des imitations plus ou moins exactes, des sortes de *fac-simile*, des objets que l'on voulait désigner, et de cette manière l'écriture primitive ressembla plus ou moins à ces jeux qui ont amusé notre enfance et que l'on appelle des *rébus*. Comme elle ne consistait qu'en une représentation grossière des objets, elle ne pouvait, au début, s'appliquer qu'à des objets matériels. Plus tard, on compléta ce système en imaginant des signes particuliers pour les objets immatériels. Telle est l'origine des premières écritures, où les signes employés furent des signes d'idées, ou, comme on les appelle aussi, des *hiéroglyphes*.

Ces écritures primitives se constituèrent donc d'une manière tout à fait indépendante du langage. Plus tard, et sans que nous connaissions encore par quels procédés, l'écriture changea complétement de nature et cessa d'être la représentation des objets eux-mêmes, pour devenir la traduction fidèle du langage. Les signes d'idées se convertirent en signes de sons et d'articulations. Révolution immense, et qui devint pour l'intelligence humaine une des conditions les plus efficaces de ses progrès. L'écriture hiéroglyphique ou idéographique, qui doit créer un signe, non-seulement pour chacun des objets de la pensée, mais même pour chacune de ses modifications, multipliait indéfiniment les signes sans jamais atteindre son but. L'écriture phonétique, au contraire, qui n'a besoin que d'un nombre restreint de signes pour représenter le nombre restreint des sons et des articulations de la voix humaine, peut, à l'aide de leurs combinaisons infinies, figurer toutes

les formes possibles du langage, et par suite toutes les manifestations possibles de la pensée.

L'écriture des nombres passa par les mêmes phases. Il y eut d'abord des signes de nombres, de véritables hiéroglyphes; puis, lorsque l'écriture phonétique eut remplacé l'écriture hiéroglyphique, on traduisit dans cette écriture les noms qui désignaient les nombres. Mais ici se présente un fait remarquable et qui n'a point d'analogue dans l'histoire de l'écriture elle-même. L'écriture phonétique ne s'est point partout substituée à l'écriture hiéroglyphique : aujourd'hui encore, il y a des peuples, comme les Chinois, qui ont conservé, tout en la modifiant un peu, leur ancienne écriture. Mais partout où cette substitution a eu lieu, les signes de sons et d'articulations ont fait complétement oublier les signes d'idées ou les anciens hiéroglyphes. Dans l'écriture des nombres, il n'en fut point ainsi. Pour exprimer un nombre peu élevé dans l'écriture hiéroglyphique, il suffisait d'un signe unique; tandis que, pour obtenir le même résultat dans l'écriture phonétique, il fallait évidemment l'emploi de plusieurs signes. En effet, dans l'écriture phonétique, le signe d'un nombre se présente toujours sous la forme d'un mot, composé de plusieurs lettres, quelquefois même de plusieurs syllabes, souvent enfin sous la forme de deux ou de plusieurs mots. De plus, le signe qui exprime un nombre dans l'écriture hiéroglyphique est un signe spécial et qui ne peut pas être confondu avec d'autres, un signe qui ne représente que le nombre lui-même, et non les sons et les articulations qui le désignent dans le langage; tandis que, dans l'écriture phonétique, les divers signes qui constituent la représentation du nom de nombre, ne sont que ceux qui entrent dans la figuration d'un mot quelconque. On comprend donc que, pour la représentation des nombres, les signes hiéroglyphiques présentaient de très-grands avantages sur les signes phónétiques. Mais c'est surtout la pratique du calcul qui exigeait impérieusement la conservation des signes hiéroglyphiques des nombres. Calculer, en effet, c'est combiner des nombres, c'est-à-dire des idées d'une nature spéciale. Pour combiner des idées, il était donc beaucoup plus facile de combiner des signes d'idées, que de combiner les signes des mots qui traduisent ces idées. Aussi, tandis que la plupart des signes de l'écriture hiéroglyphique disparaissaient complétement, ou peut-être se transformaient en signes phonétiques ou alphabétiques, c'est-à-dire en lettres, les signes de nombres, au contraire, se sont partout conservés et ils ont perpétué leur existence jusqu'à nos jours, sans que leur nature propre, c'est-à-dire leur signification, se soit aucunement modifiée. Les hiéroglyphes numé-

riques ou les chiffres, comme on les appelle communément par une dénomination étymologiquement inexacte, puisque le mot *chiffre*, ou *sifr* en arabe, ne s'appliquait d'abord qu'au zéro, nous présentent donc ce curieux caractère, d'être les seuls débris persistants, encore vivants, si l'on peut s'exprimer ainsi, de ces anciennes écritures hiéroglyphiques dont nous avons tant de peine à retrouver le sens et qui présentent aujourd'hui de si curieuses énigmes aux personnes qui s'occupent des premiers temps de l'histoire. A ce titre seul, l'étude des signes numériques nous offrirait un intérêt immense, même quand ils n'auraient point constitué pour nous l'instrument du calcul des quantités déterminées, c'est-à-dire l'une des inventions les plus utiles que l'intelligence humaine ait su créer.

Les signes numériques ont d'ailleurs pour nous un autre genre d'intérêt. Comme ces signes, ainsi que l'écriture elle-même dont ils font partie, sont des faits entièrement conventionnels, ils ont pu être empruntés, à une certaine époque, par un peuple à un autre peuple, et la connaissance de ces emprunts peut quelquefois nous mettre sur la voie de relations qui auraient existé entre certaines populations. Et cela est d'autant plus important, que dans un même pays la numération parlée et la numération écrite n'ont souvent aucun rapport l'une avec l'autre, au moins quant à leur origine, comme Humboldt en a fait justement la remarque. Il peut arriver en effet que la numération écrite d'un peuple provienne d'une tout autre cause que la numération parlée, de même que nous voyons des alphabets avoir une tout autre origine que la langue elle-même. La connaissance des signes numériques, comme d'ailleurs celle de tous les signes de l'écriture, doit donc actuellement être employée en histoire, concurremment avec les médailles et les monnaies, pour suppléer, dans certains cas, à l'insuffisance des documents écrits.

Malheureusement, il n'est pas facile de remonter à l'origine des signes numériques, pas plus qu'il n'est facile de remonter à l'origine des autres signes hiéroglyphiques, et même des autres signes phonétiques. Ce grand fait historique reste encore presque entièrement enseveli dans l'obscurité profonde du monde primitif, et il n'est pas probable qu'on parvienne jamais à l'en dégager complétement. Tout ce que nous pouvons savoir à ce sujet provient uniquement de deux sources : d'abord, l'étude et la comparaison des signes numériques qui sont aujourd'hui en usage chez les différents peuples ; puis, l'étude et la comparaison des signes numériques dont l'usage a disparu, mais que l'on commence à pouvoir déchiffrer sur les anciennes inscriptions que les linguistes et les archéo-

logues recherchent aujourd'hui avec une si rare persévérance. Ici, comme partout, l'étude attentive des faits est la seule méthode scientifique qui puisse nous conduire, sinon à une complète connaissance, au moins à des inductions plus ou moins probables.

Aussi M. Jomard avait-il parfaitement compris les besoins de cette partie de la science historique, lorsque dans son mémoire, malheureusement inédit, il réunissait avec beaucoup de soin, dans un tableau comparatif, les signes numériques employés par beaucoup de peuples. Le remarquable ouvrage de M. Pihan, dans lequel les signes numériques des peuples orientaux, anciens et modernes, ont été réunis avec un très-grand soin, et reproduits à l'aide d'une merveilleuse exécution typographique, a mis enfin, l'année dernière, à la portée des personnes qui se préoccupent de ces questions, tous les élémens d'une discussion sérieuse et approfondie. Il est donc possible aujourd'hui, sinon de refaire cette histoire dans tous ses détails, du moins d'y signaler quelques faits généraux qui se laissent assez nettement entrevoir, et que d'ailleurs Humboldt et M. Jomard ont en grande partie indiqués.

Le fait le plus saillant que nous présente l'étude des divers systèmes numériques, c'est que dans certains systèmes on n'emploie de signes spéciaux que pour exprimer chacun des termes de la progression décuple, et que l'on se contente de répéter chacun de ces signes autant de fois qu'il y a d'unités contenues dans chacun des coefficients de ces termes; tandis que d'autres systèmes nous présentent des signes particuliers, aussi bien pour chacun des coefficients que pour chacun des termes de la proportion décuple. Comme, d'ailleurs, en pareille matière, il n'est peut-être pas de système qui n'ait été essayé, nous rencontrons, dans certains cas, des signes qui indiquent manifestement, par leur mode de formation, la fusion du coefficient avec le terme de la proportion décuple auquel il sert de multiplicateur. Cela est bien manifeste dans l'écriture hiératique des Égyptiens, qui était une forme cursive de l'écriture ordinaire, pour les nombres 200, 300 et 400, et qui sont formés par la fusion des nombres 2, 3, 4, avec le nombre 100; et aussi pour les nombres 2,000, 3,000 et 4,000. J'en vois également un autre exemple dans la numération malabare, où les coefficients des dizaines forment un signe unique en se combinant avec le chiffre 10. Ce fait se reproduit d'ailleurs dans certaines formes de numération parlée; ainsi les expressions *ducenti, trecenti*, chez les Romains, ne sont évidemment que la combinaison du troisième terme de la progression décuple avec ses coefficients.

L'exemple le plus remarquable et le plus ancien de signes numéri-

ques appartenant au premier système est celui que nous présente l'ancienne écriture hiéroglyphique des Égyptiens. Ici, il n'existe de signes que pour chaque espèce d'unités, ou pour chacun des termes de la progression décuple. L'unité y est représentée, tantôt par un petit rectangle vertical, et tantôt par une simple barre verticale. La dizaine est figurée par une sorte de fer à cheval. La centaine est une spirale plus ou moins enroulée. Le signe des mille est une feuille de lotus portée sur sa tige. Enfin le signe des dix mille ou de la myriade est un doigt recourbé. Un nombre quelconque étant formé par la réunion d'un certain nombre d'unités de diverses espèces, il suffisait, pour l'exprimer, de répéter le signe de chaque espèce d'unité autant de fois que ce nombre l'exigeait.

Ce mode de notation, qui n'emploie de signes particuliers que pour les unités des différents ordres, et qui répète le même signe autant de fois qu'il y a dans un nombre d'unités de même ordre, se retrouve chez un certain nombre de peuples de l'antiquité qui, très-probablement, l'avaient emprunté aux Égyptiens. C'est ainsi que les Phéniciens, qui, plus tard, employèrent les lettres de leur alphabet comme signes numériques, eurent d'abord une hiéroglyphique des nombres, très-comparable à l'hiéroglyphique égyptienne. Les unités du premier ordre y sont exprimées par des barres verticales. Le signe des dizaines y présente également une très-grande analogie avec le signe des dizaines dont se servaient les Égyptiens. On retrouve cette notation sur d'anciennes monnaies et d'anciennes inscriptions phéniciennes : nous pouvons citer, comme l'un des plus remarquables exemples, la première ligne de l'inscription du sarcophage du roi de Sidon, Echmoun-Ezer, qui, grâce à la munificence de M. le duc de Luynes, forme aujourd'hui l'une des plus curieuses richesses de notre musée du Louvre. Les inscriptions palmyréniennes nous montrent également les unités représentées par des barres. Toutefois, ces inscriptions phéniciennes et palmyréniennes diffèrent du système des hiéroglyphes égyptiens par un caractère important. Il existe dans les premières un signe particulier pour le nombre *vingt*, et dans les secondes un signe particulier pour le nombre *cinq*; faits qui s'expliquent d'ailleurs très-facilement par la coexistence d'un système quinaire et d'un système vigésimal à côté du système décimal lui-même, aux débuts de l'histoire de la numération, coexistence que nous avons déjà fait connaître.

Ce système se retrouve chez les Grecs et chez les Romains. Les premiers, il est vrai, ne l'employèrent que dans les inscriptions; ils exprimèrent les unités de chaque ordre par des lettres majuscules exprimant

les initiales des noms de nombres. Tels sont les nombres I (Ια pour Μία féminin de εἷς, un); Π (Πέντε ou cinq); Δ (Δέκα ou dix); H (aspiration de ἑκατόν, ou cent); X (Χίλιοι ou mille); M (Μυρίοι ou dix mille). Chez les Romains, au contraire, ce système fut pleinement en vigueur, aussi bien pour l'usage habituel que pour les inscriptions monumentales. Il est même, comme chacun sait, encore employé de nos jours, concurremment avec les chiffres. Nous ignorons l'origine de ces lettres employées dans le système numérique romain, et qui sont I (un); V (cinq); X (dix); L (cinquante); C (cent); D (cinq cents); M (mille). Les lettres C et M étant les initiales des mots latins *centum* et *mille*, on pourrait croire qu'il y a là une explication très-naturelle de leur origine. Mais cette explication n'est point applicable aux autres signes. D'autre part, les signes I et C ont une très-grande analogie de formes avec les hiéroglyphes égyptiens de l'unité et de la centaine. On voit d'ailleurs par la simple inspection de la figure, que le chiffre V est la moitié du chiffre X. Enfin, cette analogie de formes, et aussi l'identité des principes sur lesquels reposent ces deux modes de numération, ne semblent-ils pas indiquer que la numération écrite des Romains aurait été, dans le principe, une dérivation plus ou moins directe du premier système de numération écrite des Égyptiens, et que ce fut seulement par suite des ressemblances accidentelles de ces signes numériques avec certaines lettres de l'alphabet romain que l'on fut conduit à mettre ces lettres à la place des signes primitifs eux-mêmes? Le système grec et romain nous présente d'ailleurs ce fait curieux et déjà signalé de la coexistence d'un système quinaire avec le système décimal, qui est ici le fondement de tout le système numérique.

Les signes numériques de l'Assyrie et de l'ancienne Perse nous sont restés longtemps inconnus. Ce n'est que depuis un petit nombre d'années que les admirables travaux des orientalistes sur les inscriptions en écritures cunéiformes ont permis de reconnaître ces signes. La principale base de nos connaissances à ce sujet a été la célèbre inscription trilingue que M. Rawlinson a découverte à Béhistoun, entre Hamadan et Kirmanchah; elle a permis de restituer complétement la numération assyrienne; et partiellement, celle de la Perse, du temps de la dynastie des Achéménides. Dans ces deux numérations, qui sont d'ailleurs très-semblables l'une à l'autre, le système de notation est le même que celui des Égyptiens, c'est-à-dire qu'il repose sur le principe de la répétition des unités, soit unités simples, soit dizaines, et que c'est seulement à partir des centaines que d'autres principes doivent intervenir. Du reste, si le principe est

le même que celui de la numération égyptienne, la forme des signes est complétement différente, et ne présente aucune relation, même éloignée, avec celle des signes de l'écriture égyptienne ; ce sont, comme tous les autres caractères de l'écriture cunéiforme, des signes ayant la forme d'un clou plus ou moins allongé. Ce mode de notation des nombres rappelle d'ailleurs les clous, que, d'après le témoignage de Tite-Live et de Pline, le grand préteur de Rome enfonçait, chaque année, aux ides de mars, dans le temple de Minerve, pour fixer les dates des années.

Le système le plus complet qu'il y ait en ce genre est un système employé en Chine, et dont la date ne nous est point connue, système dont nous devons la connaissance au savant et regrettable Ed. Biot. Ici, tous les chiffres, quels qu'ils soient, sont représentés par une combinaison de barres verticales et horizontales. Pour exprimer un nombre, on répète les barres autant de fois qu'il y a d'unités dans le coefficient de chacun des termes de la progression décuple, jusqu'au nombre *cinq*, qui est représenté par une barre verticale, lorsque les autres barres sont horizontales ; horizontale, lorsque les autres sont verticales. Tous ces groupes de barres numérales sont d'ailleurs placés à la suite les uns des autres, et ont une valeur déterminée par leur position même. Ce système est fort remarquable, et il ne diffère de notre système actuel que parce que dans ce dernier les coefficients sont représentés par des signes spéciaux ; mais il est très-probable qu'il est d'origine moderne, et qu'il n'est qu'une imitation du système indien. La valeur de position donnée aux assemblages d'unités, et l'existence du zéro, qui en est une conséquence, pour indiquer l'absence d'un certain ordre d'unités, semblent indiquer une origine indienne. On sait, d'ailleurs, que les Chinois ont emprunté aux Indiens un certain nombre de notions scientifiques.

Ce système de notation numérique, dans lequel, comme Humboldt en fait la remarque, on ne lit point les unités, mais où on les compte, était évidemment très-simple, et l'on conçoit parfaitement qu'il ait dû précéder les autres. Mais il n'est pas, dans la pratique, d'un usage très-commode. Il oblige, en effet, à répéter le signe de l'unité, dans certaines circonstances, jusqu'à neuf fois ; aussi comprend-on que s'il convenait pour les inscriptions ou pour les formes monumentales de l'écriture, il se prêtait beaucoup moins à une écriture rapide ou cursive, et par suite à la pratique des calculs. On devait donc être conduit à simplifier ce système par l'invention de signes spéciaux pour chacun des coefficients. Toutefois, quelque différents que ces deux sys-

tèmes soient l'un de l'autre, le passage de l'un à l'autre se fit très-probablement à l'aide d'une suite de transitions dont nous pouvons, jusqu'à un certain point, nous rendre compte, en comparant les systèmes de signes numériques de différents peuples, qui nous présentent certains signes intermédiaires à beaucoup d'égards.

Il y a d'abord des écritures numérales, dans lesquelles plusieurs des coefficients sont encore exprimés à l'aide du principe de la répétition des unités, tandis que d'autres possèdent un signe spécial. C'est ce qui a lieu, par exemple, pour les trois premiers nombres, que l'on voit souvent désignés par une, par deux ou par trois barres parallèles, et qui nous présentent ainsi, très-probablement, dans les divers systèmes où on les retrouve, les débris d'un système primitif, constitué entièrement par la répétition de l'unité. Nous pouvons citer ici les systèmes numériques que MM. Thomas et Stevenson ont découverts sur les inscriptions recueillies dans l'Inde, par le célèbre Prinsep, et qui se rattachent à l'ancienne écriture de la langue sanscrite, celle qui a précédé l'écriture *dévanâgari*. Nous retrouvons encore ce fait dans l'écriture numérique des Chinois ; et il y est d'autant plus évident, qu'on remonte plus haut dans l'antiquité de ce peuple et que l'on y cherche les plus anciennes écritures. Cela se voit surtout dans l'écriture *tchouan* ou traditionnelle, écriture qui fut usitée depuis l'époque de Confucius (vers le milieu du VIe siècle avant notre ère), jusqu'à la dynastie des Han (IIe siècle avant notre ère). Là, en effet, le principe de la répétition des unités ne s'applique pas seulement aux signes des unités simples, mais encore aux signes des dizaines.

Nous trouvons ensuite, dans d'autres formes de la numération égyptienne, chinoise et indienne, les barres numérales des chiffres 2, 3 et 4, se réunissant entre elles, au lieu de rester séparées, de manière à constituer par leur réunion un signe unique. On comprend, du reste, que cette sorte de modification des barres numérales devait se produire naturellement dans l'écriture cursive ; de la même façon que dans notre écriture cursive nous joignons par un trait toutes les lettres qui constituent un mot. Ce fait est très-manifeste dans l'écriture hiératique des Égyptiens, forme cursive de l'écriture hiéroglyphique ordinaire. Il est également bien reconnaissable dans certaines écritures cursives de la Chine, et particulièrement dans celles des îles Lou-tschou. Enfin, la forme des chiffres 2 et 3, dans l'écriture *dévanâgari*, peut aussi s'expliquer d'une semblable manière, quoique cela soit un peu moins évident. Nous avons donc là des signes d'une forme spéciale pour certains nombres, mais qui, dans leur forme spéciale, conservent cependant d'une

manière plus ou moins nette la marque de leur origine première, c'est-à-dire de la fusion en un tout unique de plusieurs signes de l'unité.

Ces sortes de signes ne constituent, d'ailleurs, dans la numération hiératique égyptienne, dans la numération chinoise et dans la numération sanscrite, qu'une partie des signes numériques. Il est à peu près impossible de retrouver actuellement l'origine des autres signes. Mais un fait extrêmement intéressant à constater, c'est qu'un système tout entier de numération, la numération de la langue pehlvie, est entièrement formé par des signes de cette nature. Dans ce système, les quatre premiers chiffres sont constitués par quatre signes dont la forme générale est analogue : c'est un trait recourbé, mais qui présente, à sa partie supérieure, un nombre de dentelures égal au nombre des unités qui entrent dans la composition du chiffre. Les autres nombres, de 5 à 9, n'ont point de signe particulier et sont représentés par la combinaison des quatre premiers nombres. Ainsi, dans ce système, on écrit 2 + 3 (5), 3 + 3 (6), 3 + 4 (7), 4 + 4 (8), 3 + 3 + 3 (9).

L'étude de ces signes de la numération pehlvie soulève plusieurs questions intéressantes, que je n'ai point assurément la prétention de résoudre, mais que je dois indiquer ici. Humboldt, en décrivant dans son mémoire la numération pehlvie, et en indiquant la loi si remarquable de la génération des quatre premiers chiffres, faisait observer que ces chiffres n'ont aucun rapport avec les lettres employées dans l'écriture pehlvie. Cette assertion est contredite par M. Pihan, qui, partant des récents et remarquables travaux de M. Spiegel sur les langues anciennes de la Perse, pense, au contraire, que les quatre signes numériques des unités dans cette écriture sont tirés de l'alphabet pehlvi. Il admet que le chiffre 1 est identique à la lettre E ; que le chiffre 2 est formé par la réunion des lettres I + E ; que le chiffre 3 résulte de la combinaison I + I + E ; que le chiffre 4 résulte de la combinaison I + I + I + E. Mon ignorance complète de la langue pehlvie ne me permet point évidemment de décider la question. Je ferai remarquer seulement que la ressemblance des quatre chiffres pehlvis avec certaines lettres de l'alphabet unies entre elles, ne me paraît pas indiquer nécessairement une identité d'origine. Je suis, au contraire, porté à admettre que ces chiffres ont une origine plus ancienne que la langue elle-même, et qu'ils ont été formés comme Humboldt l'indique. Plus tard seulement, une certaine ressemblance de formes entre les chiffres et les lettres a pu conduire à une plus complète assimilation. Les motifs de mon opinion se fondent précisément sur la loi particulière de formation de ces chiffres, qui est la même que nous avons constatée

en Égypte, en Chine et dans l'Inde. De plus, ils sont très-semblables à certaines formes égyptiennes. Les signes numériques égyptiens qui, d'après Champollion, servent à indiquer le quantième du mois, nous présentent également ce fait caractéristique, de n'exister que jusqu'au nombre 4, et de se combiner entre eux pour former les nombres ultérieurs. On peut donc se demander si les chiffres pehlvis n'ont pas été constitués primitivement par la fusion des premières unités, et même s'ils ne proviendraient pas d'un autre système de numération, le système égyptien par exemple. En effet, il ne faut pas oublier que le pehlvi paraît être d'une origine relativement récente. Les orientalistes ne sont point d'accord sur son origine; mais l'opinion qui me paraît la plus probable est celle que M. Vivien de Saint-Martin a récemment publiée dans la *Revue*, et qui place l'origine du pehlvi à l'époque de l'établissement de l'empire des Parthes en Asie. Cette circonstance peut donc faire croire que les chiffres pehlvis sont un emprunt fait à d'autres populations; car il n'est guère possible de croire qu'un peuple ait inventé complétement un système de signes, quand il pouvait les trouver facilement auprès de lui. Il ne paraît pas d'ailleurs que ce système de numération provienne directement de l'écriture des anciennes langues de la Perse, puisque le perse ancien des écritures cunéiformes employait de tout autres signes de nombres. Quant à l'écriture zend, nous ignorons malheureusement les signes numériques dont elle faisait usage. Comme Anquetil Duperron, le célèbre traducteur de l'Avesta, en a fait justement la remarque, dans ce livre, le seul des anciens livres de la Perse que nous possédions, et qui soit écrit en langue zend, les nombres sont partout désignés en lettres zend et en chiffres pehlvis. Cela semblerait-il indiquer que les chiffres pehlvis seraient les anciens chiffres de la langue zend? C'est une question que je ne puis que poser et que je n'ai point la prétention de résoudre. Je ferai remarquer seulement que la ressemblance de ces signes avec certains signes égyptiens me paraît plutôt indiquer l'existence d'un emprunt.

Ces formes de transition de la numération à l'aide de barres numérales à la numération par signes spéciaux sont d'ailleurs fort intéressantes en ce qu'elle nous font connaître l'origine très-probable des signes 2 et 3 dans notre écriture actuelle. En effet, quand on suit, dans l'ouvrage de M. Pihan, les différentes formes qu'ont présentées ces deux chiffres aux différentes époques de l'histoire, il est impossible de méconnaître leur ressemblance avec les mêmes signes dans la suite des nombres ordinaux des écritures hiératique et démotique des Égyptiens. Or, il est impossible, d'autre part, de méconnaître les analogies de ces mêmes

signes avec les nombres cardinaux de l'écriture hiératique, analogie qui est simplement déguisée par un changement de position du signe, dont les dentelures, verticales dans le second cas, sont devenues horizontales dans le premier. On peut, du reste, facilement admettre ces inversions, si l'on se rappelle que les divers systèmes d'écriture procèdent dans des sens différents, tantôt de droite à gauche, tantôt de gauche à droite, et tantôt enfin verticalement. Il fallait donc, lorsque l'on voulait faire passer les chiffres d'une écriture dans une autre, leur faire subir une inversion, qui est parfaitement évidente dans bien des cas, et particulièrement pour ces deux signes.

Ce système de transition, dont la numération pehlvie nous offre un si remarquable exemple, nous conduit au système qui présente des signes spéciaux pour les neuf premiers nombres.

Nous rencontrons ce second mode de notation des nombres chez beaucoup de peuples très-différents les uns des autres, et aussi trop éloignés pour qu'il soit possible d'admettre une communauté d'origine. On le trouve, en effet, chez les Chinois, chez les Singhalais, chez les Indiens de race aryenne, chez les Égyptiens, dans l'écriture hiératique et dans l'écriture démotique, en Amérique chez les Azteks et chez les Muyscas. Il est à peu près impossible aujourd'hui de retrouver les idées qui guidèrent les hommes dans le choix de ces symboles des nombres. Je me contenterai donc d'examiner ici une question toute spéciale, celle de l'origine de nos chiffres actuels, qui sont devenus les chiffres de tous les peuples civilisés, et qui tendent à devenir les chiffres de tous les peuples du monde.

Depuis l'époque de la Renaissance jusqu'à nos jours, cette question de l'origine de nos chiffres a soulevé de nombreuses discussions, et l'analyse de tous les travaux publiés sur ce sujet par les érudits de toutes les nations serait à elle seule un ouvrage considérable. Je n'entrerai point dans le détail de ces controverses, et je me bornerai à signaler les faits incontestables qui me paraissent en résulter. Je n'ai pas besoin de dire que ces travaux, si nombreux qu'ils soient, sont loin, d'ailleurs, d'avoir complétement épuisé la question.

Nos chiffres portent généralement le nom de *chiffres arabes*; et il n'est personne qui ne sache qu'une tradition, depuis longtemps accréditée, en attribue l'introduction en Europe aux Arabes, pendant le moyen âge, comme elle leur attribue celle de la valeur de position des chiffres dans la numération. Nos chiffres effectivement ont une très-grande ressemblance avec les chiffres actuellement employés par les Arabes, et particulièrement avec les chiffres encore aujourd'hui en usage chez les

peuples du Maroc, où ils ont été importés par les Arabes à l'époque de la prédication du mahométisme.

Toutefois, on savait déjà depuis longtemps que les Arabes n'étaient point les inventeurs de ces signes de nombres. Dans l'antiquité, ils se servirent de lettres numérales, comme nous le verrons bientôt, et ils n'employèrent les chiffres qu'après la fondation du mahométisme, et lorsque la conquête les eut mis en communication avec les populations indiennes. On sait que les premiers khalifes firent traduire un grand nombre d'ouvrages indiens sur les mathématiques et sur les autres sciences, et que les travaux scientifiques des Arabes ne furent ainsi, en grande partie, que les traductions et les commentaires d'ouvrages indiens. Ces faits sembleraient donc indiquer que les Arabes auraient pris aux Indiens leurs chiffres en même temps qu'un nombre considérable de leurs notions scientifiques. Mais ici nous avons pour nous guider autre chose que des conjectures. Déjà le moine grec Planude, en décrivant un système de numération à l'aide de chiffres tout à fait semblables aux nôtres, donnait pour titre à son traité : « *L'Arithmétique suivant les Indiens,* » Λογιστική ἰνδική ou Ψηφοφορία Κατ' Ἰνδους. Un auteur du moyen âge, Jean de Sacro-Bosco, dans son Traité d'arithmétique en vers, disait :

> **Hæc algorithmus, ars præsens, dicitur, in qua**
> **Talibus Indorum fruimur bis quinque figuris.**

Les études linguistiques nous ont donné de ce fait une démonstration bien complète, en nous montrant que les chiffres arabes, et, par suite, que les nôtres ont une très-grande analogie avec certains signes numériques employés dans l'Inde.

Mais quels sont ces chiffres indiens qui ont été l'origine des chiffres arabes? En effet, cette dénomination de chiffres indiens que l'on substitue souvent à celle de chiffres arabes, est une dénomination très-insuffisante. L'Hindoustan est habité par un très-grand nombre de populations de diverses races, qui, bien que juxtaposées depuis plusieurs siècles, ont cependant gardé plus ou moins complétement leur langue et leur écriture. Or, si l'on examine les signes de nombres employés dans les écritures de ces diverses populations, on voit qu'ils appartiennent à plusieurs systèmes bien différents. Les langues des populations de race aryenne, et qui sont parlées principalement dans les parties septentrionales de l'Hindoustan, telles que l'*hindoui*, le *sindhi*, le *pandjabi*, le *cachemirien*, le *bengali*, l'*ouryia*, le *guzarati*, le *mahratte*, possèdent un système de nombres qui ont une analogie éloignée avec les chiffres

arabes, si l'on a soin de renverser ces chiffres; car les écritures de toutes ces langues se font de gauche à droite, tandis que les arabes écrivent de droite à gauche. On retrouve également des chiffres analogues dans l'écriture de langues parlées par des populations touraniennes, les langues *télinga*, *canara* et *malayalim*. Mais d'autres populations touraniennes, les Tamiles, par exemple, ont des chiffres tout à fait différents. Les chiffres employés par les Singhalais sont encore d'un tout autre système, et ne paraissent pas en rapport avec leur écriture.

Cette multiplicité des signes de numération, employés encore aujourd'hui dans la péninsule indienne, s'explique d'ailleurs assez facilement par les connaissances que nous possédons aujourd'hui sur les races de ce pays et sur leur histoire. Les travaux des orientalistes nous ont appris que ces races sont d'origines très-diverses, et qu'elles représentent, plus ou moins, les trois grandes variétés qui constituent la plus grande partie de l'espèce humaine. Des populations de race jaune, ou *touraniennes*, comme on les appelle aujourd'hui, plus ou moins mélangées de certains éléments provenant d'une race nègre analogue à celle de l'Australie, avaient occupé ce pays à une époque très-reculée dans l'histoire, et y avaient même atteint en certains points un assez haut degré de civilisation, tandis que sur d'autres, elles étaient restées dans un état voisin de l'état sauvage. Ces populations, plus ou moins complétement modifiées par les invasions dont l'Hindoustan a été si souvent le théâtre, forment la couche profonde de la population indienne, et occupent encore aujourd'hui d'une manière presque exclusive la région centrale et méridionale de ce pays. Leurs langues se sont encore conservées en beaucoup de points, et il en est parmi elles, comme la langue tamile, qui sont parlées sur une très-grande étendue de la partie qui avoisine le cap Comorin. Dans les régions septentrionales, au contraire, l'invasion des Aryas ou peuples de race blanche fit prédominer la langue sanscrite, que les travaux de la linguistique nous apprennent à considérer comme entièrement différente de toutes les langues qui existaient antérieurement dans la péninsule indienne. C'est ce qui fait que, dans l'écriture de toutes les langues qui dérivent de la langue sanscrite, on retrouve des signes numériques plus ou moins semblables entre eux, et qui reproduisent d'une manière plus ou moins complète les chiffres *dévanagaris* ou de l'*écriture des dieux*, comme on appelait alors l'écriture sanscrite.

Au contraire, la langue tamile et la langue singhalaise, parlées par des populations qui avaient précédé dans l'Inde les Aryas, et qui, même après l'invasion aryenne, purent, pendant un temps plus ou moins

long, se maintenir en dehors de son influence, conservèrent et conservent encore des signes numériques tout à fait différents.

Mais d'où viennent les chiffres *dévanagaris* eux-mêmes? Ici se présente un nouveau problème historique, qui est loin d'être résolu, et qui cependant présenterait un grand intérêt, puisqu'il s'agit, en définitive, de la véritable origine de nos chiffres. Nous ne pouvons ici qu'indiquer certains faits. D'abord, ces chiffres ne sont pas les premiers dont on se soit servi dans l'écriture sanscrite. D'anciennes inscriptions recueillies par le savant indianiste Prinsep ont fait connaître d'autres signes numériques antérieurs aux signes *dévanagaris*. Mais d'où venaient ces signes eux-mêmes? Tout ce que nous savons à leur égard, se réduit à des notions encore si incomplètes qu'il ne nous est pas possible aujourd'hui de remonter à leur origine, et de décider s'ils sont, à leur tour, l'origine des signes *dévanagaris*.

Toutefois l'existence de signes numériques employés dans l'écriture sanscrite, antérieurement aux signes *devanagaris*, nous donne la confirmation d'un fait que Humboldt avait déjà signalé dans son mémoire, et qu'il avait obtenu par de tout autres considérations. Toutes les personnes qui prennent intérêt aux admirables travaux des orientalistes modernes savent que l'une de leurs plus belles découvertes a été la constatation de ce fait, que les tribus de race blanche, ou *aryennes* comme elles s'appelaient elles-mêmes, qui habitent l'Hindoustan, sortaient de cette partie de l'Asie qui est située entre l'Euphrate, le Sind et la mer Caspienne, et qui doit être considérée comme le berceau de cette race, dont les émigrations sont également l'origine d'une grande partie des nations européennes. Or, l'absence des chiffres *dévanagaris* chez les populations aryennes, qui ne pénétrèrent point dans l'Inde et qui restèrent dans leur patrie originelle ou qui se dirigèrent à l'Occident, semble indiquer d'une manière bien évidente que c'est dans l'Inde même que ces chiffres furent inventés.

Mais c'est à cela seulement que se bornent les indications que la science moderne nous donne sur l'origine de ces chiffres. Maintenant, ont-ils été inventés par les Aryas eux-mêmes, ou ont-ils été empruntés par eux aux populations touraniennes qui les ont précédés dans l'Inde? Il n'y a d'abord aucune analogie, comme nous l'avons fait déjà remarquer, entre les chiffres *dévanagaris* et les chiffres tamiles ou singhalais, au moins pour ce qui concerne l'ensemble. Maintenant, il y a dans l'Hindoustan, entre la langue tamile et les langues d'origine aryenne, deux langues particulières, le *télougou* et le *canara*, qui, bien que ressemblant aux langues tamiles par l'ensemble de leurs caractères,

emploient cependant, avec une écriture semblable à l'écriture tamile, des signes numériques tout à fait comparables aux signes *dévanagaris*. On peut se demander si les peuples qui parlent ces langues auraient emprunté les chiffres *dévanagaris* aux peuples aryens; ou si, au contraire, ce seraient ces derniers qui leur auraient emprunté les chiffres *dévanagaris*. La première opinion me semble la plus probable; car, d'abord, l'existence de chiffres *dévanagaris*, dans une écriture entièrement composée d'éléments tamiles, paraît indiquer une origine étrangère : et, ensuite, l'existence de ces chiffres s'y joint à l'emploi de la valeur de position des chiffres, qui caractérise d'une manière si remarquable la numération sanscrite, tandis qu'il n'y a rien de semblable dans la numération tamile. Toutefois, il est bien évident que nous ne pouvons rien affirmer en pareille matière, et que l'origine des chiffres *dévanagaris* est encore aujourd'hui un problème historique.

Du reste, quelle que soit l'origine de ces chiffres, il y a un fait qui me paraît de la plus complète évidence, quand on examine dans l'ouvrage de M. Pihan les tableaux comparatifs des chiffres sanscrits et des chiffres arabes : c'est que les premiers sont l'origine des seconds, quand on a soin, bien entendu, de renverser les premiers pour les écrire, à la manière arabe, de droite à gauche.

Mais maintenant une nouvelle question se présente. Les chiffres arabes, dont l'analogie avec nos chiffres européens actuels est incontestable, surtout quand on prend pour terme de comparaison les anciennes formes de nos chiffres, telles que nous les trouvons dans les manuscrits du moyen âge, sont-ils cependant, comme on le croit généralement, l'origine même de ces chiffres?

Cette question a souvent occupé les érudits et les savants. Déjà, au XVII[e] siècle, Vossius admettait, contrairement à l'opinion générale, que nos chiffres sont d'origine grecque, et qu'ils auraient passé des Grecs aux Arabes, et des Arabes aux Indiens. De nos jours, un érudit, qui s'est beaucoup occupé de l'histoire des mathématiques chez les Grecs, M. Vincent, a repris la question, et il la résout, comme Vossius, dans un sens différent de celui que nous étions habitués à considérer comme le seul qui fût donné par les faits. Cette discussion, qui dure depuis plus de deux siècles, repose sur l'existence de certains signes numériques ou *apices*, que l'on trouve dans les manuscrits de l'ouvrage célèbre de Boèce sur la géométrie, et qui, au dire de cet écrivain, auraient été usités dans l'école de Pythagore. Cette assertion est d'ailleurs confirmée par un curieux passage de Porphyre, cité par M. Vincent, et auquel on n'a pas donné, dans les controverses sur l'origine de

nos chiffres, toute l'attention qu'il mérite. Porphyre rapporte qu'au dire du pythagoricien Moderatus, contemporain de Néron, l'arithmétique de Pythagore se composait d'un certain nombre de signes à l'aide desquels le célèbre philosophe exprimait ses idées sur l'essence des choses, qu'il considérait comme l'imitation des nombres.

Or, les *apices* de Boèce ont une grande ressemblance avec nos signes numériques. Il serait donc assez naturel d'y voir l'origine même de nos signes numériques, au lieu d'aller les chercher en Arabie et jusque dans l'Inde. Et cela est d'autant plus naturel que l'arrangement de ces signes entre eux, ou ce qui constitue notre système de numération, est parfaitement décrit dans l'ouvrage de Boèce, ainsi que les travaux de M. Chasles l'ont, à mon avis, victorieusement prouvé.

Comment donc accorder ces deux opinions, celle qui attribue à nos chiffres une origine arabe, ou celle qui, partant des *apices* de Boèce, leur attribue une origine grecque?

M. Jomard, dans le mémoire inédit que j'ai déjà cité, et M. Pihan, qui a certainement, en pareille matière, une autorité incontestable, reproduisent à ce sujet une opinion déjà ancienne : ils pensent que les *apices* de Boèce ont été ajoutés dans les manuscrits à l'époque où ces manscrits ont été composés, et qu'ils ne sont autres que les signes numériques arabes, dont l'emploi se serait généralisé en Europe, pendant le moyen âge. Je ne puis ici me prononcer dans ce débat archéologique; cela m'est d'autant plus difficile que je n'ai point sous les yeux les pièces du procès, c'est-à-dire les manuscrits de la Géométrie de Boèce. Je ferai remarquer toutefois qu'il est un point sur lequel M. Jomard et M. Pihan me paraissent avoir complétement raison contre M. Vincent. Les *apices* du manuscrit de Boèce sont désignés par des noms particuliers, et qui ont très-fort exercé la sagacité des commentateurs. M. Vincent cherche à les expliquer, les uns à l'aide d'étymologies grecques, les autres à l'aide d'étymologies hébraïques; mais il n'y parvient qu'en torturant plus ou moins ces mots. Au contraire, M. Jomard et M. Pihan les expliquent avec la plus grande facilité, en montrant que ces désignations du manuscrit de Boèce sont les noms mêmes des nombres dans la langue arabe.

Cet argument de M. Jomard et de M. Pihan me paraît une preuve assez puissante en faveur de l'idée qui attribue la forme des *apices* aux copistes du moyen âge. Mais c'est là seulement le point où la question me paraît douteuse. Car, d'autre part, je considère comme parfaitement établi le fait de l'existence, dans l'école pythagoricienne, de signes spéciaux pour les neuf premiers nombres. Il reste seulement à décider si,

dans les manuscrits, les signes pythagoriciens n'auraient pas été remplacés par des signes d'origine arabe.

Mais, maintenant, ne serait-il pas possible, de donner une autre explication de cette curieuse ressemblance des *apices* avec les chiffres arabes? D'où venaient ces *apices*? des pythagoriciens. Mais, suivant la tradition, Pythagore, comme Thalès et comme Platon, avait été en Égypte s'initier aux connaissances scientifiques de ce pays. Or, parmi les divers systèmes numériques usités en Égypte, il en est un, dont j'ai déjà parlé, qui servait à la représentation des nombres ordinaux, dans les écritures hiératique et démotique, et dans lequel un certain nombre de signes, ceux des nombres 1, 2, 3, 4, et 9, sont parfaitement comparables à nos chiffres actuels. M. Henri Martin, dans son savant travail sur l'origine des chiffres, a déjà signalé cette ressemblance. Cette ressemblance est-elle fortuite? ou plutôt ces signes égyptiens ne seraient-ils pas les véritables *apices* de Pythagore et de Boèce, auxquels on aurait plus tard ajouté, dans les manuscrits, les dénominations arabes? S'il en est ainsi, nos signes numériques auraient donc une double origine; ils proviendraient des signes égyptiens plus ou moins modifiés, à une certaine époque, par leur contact avec les signes arabes. L'examen attentif que j'ai fait de tous les élémens de la question me paraît indiquer cette solution comme étant la plus probable.

Enfin, ne doit-on pas se demander si cette ressemblance que présentent les signes numériques de l'Égypte avec les signes indiens de l'écriture *dévanagari*, n'indiquerait pas entre ces deux systèmes de signes des rapports de filiation, ou peut-être une origine commune? C'est une question que je considère actuellement comme insoluble, faute d'éléments pour la résoudre. M. Henri Martin suppose, d'une part, que la population chamitique de l'Égypte aurait inventé les signes numériques; d'autre part, que toute la partie méridionale de l'Asie, aurait été primitivement habitée par des populations chamitiques, et que la race aryenne, après son établissement dans l'Inde, leur aurait emprunté ces signes. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. Peut-être, un jour, les progrès des sciences archéologiques pourront-ils nous renseigner sur ce fait intéressant de l'histoire de la numération; jusqu'à présent, elles sont, sur ce point, absolument muettes. Mais, quoi qu'il en soit, ce qui me paraît résulter de tous ces documents, c'est que le système numérique ordinal des Égyptiens et le système des chiffres *dévanagaris*, sont essentiellement les mêmes, et qu'après s'être séparés les uns des autres et s'être un peu modifiés par suite de cette séparation, ils seraient venus de nouveau se réunir chez les nations occidentales de

l'Europe, pour constituer notre système actuel de numération.

Les signes numériques dont je viens d'esquisser l'histoire n'ont aucun rapport évident avec un alphabet quelconque, si ce n'est peut-être ceux de l'écriture pehlvie; mais on comprend cependant que de semblables rapports aient pu exister. En effet, un alphabet nous présente un ensemble de signes distincts les uns des autres et placés dans un ordre invariable, qui pouvaient par conséquent être employés facilement comme signes de nombres. Il était donc tout naturel, en l'absence de signes spéciaux pour les nombres, d'employer à cet usage les lettres de l'alphabet; et nous voyons effectivement ce fait se présenter chez différents peuples. Cela pourrait sembler, au premier abord, contredire ce que j'ai dit plus haut sur la valeur purement hiéroglyphique des chiffres; mais il ne faut pas oublier que l'écriture est un fait de pure convention, un fait qui ne résulte pas nécessairement, comme le langage lui-même, de l'organisation de l'homme; que, par conséquent, il est très-probable que beaucoup de peuples n'ont point créé eux-mêmes une écriture hiéroglyphique, et qu'à une certaine époque de leur existence, ils ont emprunté à d'autres peuples une écriture alphabétique toute faite. C'est, par exemple, ce qui arriverait aujourd'hui même, dans le cas où une colonie française ou anglaise chercherait à civiliser une population sauvage et qui ne connaîtrait pas l'écriture : on lui apprendrait de suite notre alphabet phonétique. Cela nous explique comment, chez certains peuples, les signes *phonétiques* de l'écriture, ou les lettres, ont pu être employés comme signes de nombres, et devenir ainsi, par suite d'une nouvelle attribution d'idées, de véritables hiéroglyphes. Or, ce fait a une certaine importance. Les alphabets sont composés d'un nombre assez considérable de signes, vingt-quatre ou trente à peu près, puisqu'il faut un signe particulier pour chaque son et pour chaque articulation de la voix. L'attribution d'une valeur numérique à chacun de ces signes conduit, par cela même, à un système particulier de numération, où les signes sont très-multipliés, et devient ainsi l'origine de conditions particulières dans le calcul, comme nous le verrons plus tard.

Ce mode de notation des nombres a été le mode le plus usité chez les nations de race sémitique. Nous avons déjà signalé, chez les peuples le plus anciennement civilisés qui appartiennent à cette race, les Phéniciens et les Palmyréniens, l'existence d'une numération à l'aide de barres numérales. Mais cette numération primitive fut remplacée chez eux, à une époque qu'il ne nous est pas possible actuellement de déterminer, par des signes tirés de l'alphabet. L'alphabet

phénicien et l'alphabet palmyrénien devinrent ainsi le point de départ d'un système de numération, où la valeur numérique attribuée aux lettres était déterminée par le rang qu'elles occupent dans la série. Nous ignorons absolument quand et comment on inventa ce système de numération. Il ne serait pas impossible que ce système fût un emprunt fait à des peuples plus anciens. Déjà, en 1836, M. Lepsius a publié un mémoire sur la parenté des alphabets sémitique, indien, persique, égyptien et éthiopien. Notre savant égyptologue, M. de Rougé, est actuellement conduit par ses études à admettre que l'alphabet phénicien est d'origine égyptienne. Comme il n'a pas encore publié le mémoire où il expose les motifs sur lesquels il appuie son opinion, nous ne pouvons que la mentionner ici, en rappelant toutefois que c'était l'opinion de Tacite et probablement de toute l'antiquité. S'il en était ainsi, ne pourrait-on se demander si l'Égypte, où les travaux modernes nous font reconnaître le point de départ de presque toutes les doctrines scientifiques de l'antiquité, n'aurait pas eu la première idée de la numération avec des lettres? Dans l'écriture copte, les nombres sont d'ailleurs exprimés à l'aide des lettres. Seulement je ne puis décider si cet usage des lettres numérales chez les Coptes provient d'une ancienne écriture numérale inventée en Égypte, ou s'il n'aurait pas été un emprunt fait à la Grèce, à l'époque de l'école d'Alexandrie.

Mais, quelle que soit son origine, la numération phénicienne à l'aide de lettres numérales a joué un assez grand rôle dans l'histoire, puisqu'elle fut successivement adoptée par beaucoup d'autres peuples.

Il est très-probable que, dans le principe, les Juifs n'avaient pas de signes de nombres et qu'ils les écrivaient en toutes lettres. Le respect qu'ils professaient pour le texte de la Bible les a toujours empêchés de se servir, dans les manuscrits comme dans les éditions imprimées des livres saints, de toute espèce d'abréviation; et ce n'est qu'assez tard qu'ils ont indiqué par des chiffres l'ordre des chapitres et celui des versets. Toutefois, dès une époque fort éloignée, ils se servirent, dans les usages ordinaires de la vie, des lettres pour représenter les chiffres; et ils avaient, selon toute apparence, emprunté cet usage aux Phéniciens, dont ils avaient déjà adopté l'alphabet. Les caractères samaritains, qui furent, jusqu'à la captivité de Babylone, communs aux royaumes de Juda et d'Israël, présentent une remarquable analogie avec les anciens caractères phéniciens que l'on a retrouvés sur divers monuments. Plus tard, la tribu de Juda, de retour à Jérusalem, abandonna ces caractères aux Samaritains, qu'elle considérait comme schis-

matiques, et qui les conservent encore aujourd'hui, dans leur petite colonie de Naplouse : elle les remplaça par d'autres caractères rapportés de Chaldée, et dont l'ensemble est désigné sous le nom d'*Écritures d'Esdras*, si toutefois l'écriture d'Esdras n'est pas, comme quelques critiques le supposent, une création du IIe siècle avant notre ère. Les Juifs empruntèrent donc aux Phéniciens leur alphabet d'abord, puis leur système de numération ; et si, plus tard, ils employèrent pour l'expression des nombres d'autres signes que ceux des Phéniciens, ce fut un changement tout extérieur et qui porta seulement sur la forme des lettres et non sur leur valeur numérique, et sur les arrangements dans la série des nombres. Ce fait est d'ailleurs en rapport avec ce que nous savons actuellement de la métrologie hébraïque. Les récents et savants travaux de M. Queipo nous ont donné la démonstration complète de l'origine phénicienne, déjà soupçonnée depuis longtemps, d'un très-grand nombre de mesures hébraïques.

L'emploi des lettres, comme signes de nombres, se répandit dans toutes les nations sémitiques. La langue syriaque, qui était parlée en Syrie plusieurs siècles avant l'ère chrétienne et qui se retrouve encore aujourd'hui dans les livres liturgiques des Nestoriens et des Maronites, nous présente, dans les trois formes d'écriture qu'elle a adoptées successivement, mais qui toutes dérivent très-manifestement les unes des autres (caractères estranghélo, nestoriens et syriaques proprement dits), une série de caractères analogues aux caractères phéniciens, qui se suivent dans le même ordre, et qui prennent leur valeur numérale de l'ordre dans lequel ils sont placés. Il n'est pas possible d'ailleurs de décider quelle est l'origine de ces caractères, et si les caractères estranghélo sont, comme les lettres hébraïques, dérivés de l'alphabet phénicien, si par conséquent le système de la numération syriaque dérive de la numération phénicienne par voie de filiation, ou simplement par voie d'imitation. On trouve encore cet emploi des lettres numérales en Arménie et en Géorgie ; mais nous savons que ces alphabets ont été imaginés au Ve siècle de notre ère par Mésrob. On se servait auparavant des caractères syriaques. Du reste, cette innovation ne porte que sur la forme des signes.

Les Arabes, comme les Hébreux, n'avaient, dans le principe, aucun signe de numération ; plus tard, ils assignèrent, comme les Hébreux et les Phéniciens, et très-probablement à leur exemple, une valeur numérique à chacune de leurs lettres, qui étaient rangées primitivement dans l'ordre même des lettres phéniciennes et hébraïques, et qui, par leur dérivation de l'écriture syriaque, remontaient également

à l'alphabet phénicien. Ce mode de numération a disparu à peu près entièrement à l'époque des premiers khalifes, lorsque la domination musulmane mit les Arabes en contact avec les Indiens. L'adoption des signes numériques indiens fut en peu de temps tellement complète, que ces signes prirent, comme chacun le sait, le nom de chiffres arabes.

Les lettres numérales arabes ne sont plus guère en usage aujourd'hui que dans certains ouvrages, comme les mathématiques, la géographie et l'astronomie. On s'en sert encore pour former des chronogrammes, genre d'inscriptions où les lettres sont disposées de manière à produire un sens littéral quelconque, tandis que, si on les considère numériquement, leur addition donne un nombre qui représente la date de l'événement dont on veut perpétuer le souvenir. Ces sortes de jeux où l'on combine ensemble, d'une part, le sens littéral d'un mot, et de l'autre, la signification numérique des divers éléments qui le constituent, ce qui, par conséquent, ne pouvait se faire que là où les lettres ont cette double signification, ont été de tout temps fort estimés en Orient et ont même donné lieu, dans certaines circonstances, à des controverses fort longues. Qui ignore, par exemple, l'histoire du fameux chiffre de l'Apocalypse, qui désignait à la fois un nom et une date, et qui, après avoir pendant si longtemps vainement exercé la sagacité de tant de théologiens de toutes les nations, vient enfin d'être interprété d'une manière qui ne paraît pas devoir laisser de prise au doute [1] ?

Les peuples de race sémitique ne furent pas d'ailleurs les seuls qui se servirent des lettres de l'alphabet comme signes numériques. La numération usuelle des Grecs nous présente le même système numérique, et ce système est manifestement d'origine phénicienne. Il suffit d'examiner la numération grecque pour apercevoir ce fait de la manière la plus nette. En effet, la série des nombres grecs, qui est presque exactement celle des lettres de l'alphabet, est la même que la série des lettres de l'alphabet phénicien et par suite que la série des nombres phéniciens, eux-mêmes. La seule différence qui existe dans l'écriture grecque, entre la série des lettres ordinaires et celle des lettres numérales, consiste dans l'intercalation de trois signes nouveaux dans cette dernière série, signes qui ne se retrouvent point dans la série des lettres ordinaires. Ces trois signes, que l'on désigne sous le nom générique de signes intercalaires ou *épisèmes*, et qui sont,

[1] Il est inutile de rappeler que les récents travaux dont l'Apocalypse a été le sujet ont été ici même l'objet d'une très-remarquable étude de M. Nefftzer.

dans la désignation grecque, le *vau* (6), le *koppa* (90) et le *sampi* (900), correspondent, comme l'a prouvé le célèbre helléniste Boeckh, à trois lettres de l'alphabet sémitique, le *wau*, le *coph* et le *schin*. Il est manifeste que de pareilles analogies ne peuvent être l'effet du hasard. Nous savons d'ailleurs que, d'après la tradition générale de toute l'antiquité, les Grecs auraient emprunté aux Phéniciens leur alphabet, et que le Phénicien Cadmus l'aurait introduit en Europe. Nous pouvons encore ajouter que les formes des caractères usités chez les Grecs ont une incontestable ressemblance avec celles des caractères phéniciens, et qu'il y a là encore une preuve nouvelle de cette dérivation, preuve qui ne peut manquer de frapper tous les yeux quand on compare l'un et l'autre alphabets : à la condition, bien entendu, que l'on ait soin de retourner les lettres phéniciennes et de les écrire de gauche à droite, suivant le sens de l'écriture grecque, puisque l'écriture phénicienne marchait de droite à gauche, ainsi que dans la plupart des langues de l'Orient.

Ce système de la numération grecque a complétement disparu dans le pays où il était primitivement en vigueur. Toutefois, il en existe encore de curieux débris, même en Europe. Les Arnaoutes ou Skypetars, qui habitent l'ancienne Épire ou l'Albanie, ne connaissaient point encore l'écriture au commencement du siècle dernier. Un missionnaire catholique nommé Da Lecce, membre de la société de la Propagation de la Foi, introduisit chez eux l'ancien alphabet grec, pour servir à la fois, comme dans l'ancienne Grèce, de signes de lettres et de signes de nombres. On le retrouve également en Abyssinie, dans le *ghéez*, ou la langue sacrée de ce pays, qui a conservé, avec peu de modifications, les lettres grecques ; il y a toutefois cette différence que la numération *ghéez* s'arrête au *rho*, signe du nombre *cent* dans la numération grecque. Au delà de ce nombre, elle emploie des signes spéciaux comme coefficients.

L'Inde nous présente des faits analogues. J'ai déjà parlé des populations tamiles qui ont précédé dans l'Hindoustan les peuples de famille aryenne, et qui encore aujourd'hui occupent la plus grande partie de la région méridionale de la Péninsule. La langue tamile, autrefois beaucoup plus répandue, mais qui, après avoir été refoulée par les langues hindoustaniques d'origine sanscrite, est encore parlée dans un grand territoire formé par la plaine de Karnatik, une partie du pays de Travancore et la région septentrionale de l'île de Ceylan, exprime tous les nombres à l'aide de douze lettres prises dans un alphabet dont l'origine nous est d'ailleurs inconnue, mais qui ne ressemble en rien aux alphabets sémitiques. J'insisterai plus loin sur la particularité remarquable que pré-

sente la numération tamile, où les lettres numérales ne sont que les coefficients des termes de la progression décuple, tandis que dans la numération des peuples sémitiques, où les signes sont beaucoup plus nombreux, chaque signe, au moins jusqu'à mille, indique à la fois le terme de la progression décuple et son coefficient. La numération javanaise se sert également des lettres comme signes de nombres; seulement, ces lettres ne sont point celles qui servent à l'écriture javanaise actuelle; ce sont les caractères employés pour la langue *kawi*, langue qui n'est plus parlée actuellement, mais qui paraît être une modification de la langue sanscrite importée à Java par les bouddhistes chassés de l'Inde.

En dehors de la numération tamile, l'Inde nous présente encore un certain nombre de systèmes de numération, à l'aide de signes alphabétiques. Mais ces systèmes ne furent point des systèmes usuels, et paraissent avoir servi seulement pour écrire certains ouvrages scientifiques. Ils sont d'ailleurs d'origine récente. L'un d'eux est attribué au mathématicien Aryabhata, qui vivait au commencement de notre ère. Il est bien possible qu'il soit l'imitation du système grec, avec lequel il présente une assez grande analogie, puisque nous y trouvons la fusion des coefficients avec les termes de la progression décuple. On trouve chez les Tibetains un système numérique établi sur une donnée toute semblable. D'autre part, on voit les consonnes de l'écriture sanscrite prendre une valeur numérale, et représenter seulement les coefficients des termes de la progression décuple. Il y a là un système de numération que l'on désigne sous le nom de *katapaya* et qui est fort usité dans l'Inde; il nous offre ce fait curieux que chacun des neuf premiers nombres y peut être représenté indifféremment par trois ou par quatre lettres différentes. Du reste, ce système, qui est assez souvent employé dans les livres, n'a pas passé dans les usages ordinaires de la vie.

Il faut encore mentionner ici quelques autres exemples curieux de numération à l'aide de lettres, et qui ne sont en réalité qu'une abréviation de l'écriture ordinaire.

Au lieu d'écrire un nombre en toutes lettres, on le remplace par une initiale. C'est ce que nous avons vu déjà dans l'ancienne écriture monumentale des Grecs, et peut-être, quoique cela soit beaucoup moins évident, dans la numération romaine. Un semblable système, où les chiffres sont remplacés par une abréviation du mot qui exprime le nombre, a été imaginé par les Arabes pour le service des administrations ou *diwans*, d'où le nom de signes *diwânis* sous lequel il est connu. On retrouve

dans les bureaux de l'administration turque, et aussi chez les négociants persans, des modes de notation analogues, dans lesquels les signes sont formés par une abréviation du mot arabe. On désigne ces sortes de signes sous le nom de *sydq*. L'usage de ces signes s'explique par le désir que l'on avait de soustraire aux regards des profanes les mystères de l'administration financière. Nous retrouvons d'ailleurs la même pensée chez la plupart des nations européennes. En France même, pendant longtemps, il était de règle que l'huissier de la Chambre des comptes ne sût pas lire. Aujourd'hui que les peuples commencent à avoir le désir très-naturel et très-légitime de voir clair dans leurs affaires, ce mode particulier de notation des nombres cesse d'avoir une raison d'être, et il est appelé par conséquent à disparaître partout où l'on exigera de l'administration financière une entière publicité.

Comme on le voit, le système de la notation des nombres à l'aide de lettres numérales a joué un assez grand rôle dans l'histoire de la numération. Mais il ne faut point oublier que l'attribution d'une valeur numérique à une lettre quelconque est un fait entièrement arbitraire et conventionnel; qu'elle provient uniquement de certaines circonstances accidentelles, comme le rang qu'occupe une lettre dans la série alphabétique, et que, par conséquent, elle aurait pu être tout autre. L'alphabet offrait un grand nombre de signes, dont la forme était bien connue, et dont par conséquent l'emploi était facile. Il était tout naturel de les détourner de leur conception primitive et de les faire servir à l'hiéroglyphique des nombres. C'est par la même raison que, lorsqu'au XVI[e] siècle un illustre mathématicien français conçut la pensée de soumettre au calcul la quantité, non plus déterminée telle que l'arithmétique la présente, mais indéterminée, c'est-à-dire considérée en dehors de toute valeur numérique, il prit aussi ses symboles dans l'alphabet. Dans la langue algébrique, créée par Viète, et qui est devenue la langue générale des mathématiques, nous voyons donc encore une fois les lettres devenues des signes scientifiques. Mais la ressemblance des écritures numériques usitées chez plusieurs peuples avec l'écriture de l'algèbre est simplement extérieure : si les signes sont les mêmes, il n'existe aucune analogie entre les idées que ces signes expriment.

V

Du reste, quel que soit l'intérêt historique qui s'attache aux signes eux-mêmes, à leur origine, et à leur transmission de peuple en peuple, cela n'a en réalité qu'une importance secondaire au point de vue de la science, puisque, dans l'invention des signes, tout a été arbitraire et conventionnel. Mais la création des signes n'est qu'une partie de l'histoire de la numération; il fallait combiner ces signes pour en faire l'expression d'un nombre quelconque, quelque grand qu'il fût, et, par conséquent, l'instrument du calcul des quantités déterminées. C'est ici seulement que nous constatons dans la numération écrite, l'intervention d'une pensée scientifique.

Tout système de numération, comme nous l'avons dit plus haut, contient implicitement l'idée d'une progression géométrique, et, par conséquent, chaque nombre est formé par la somme d'un certain nombre de termes de cette progression, dont chacun est multiplié par un coefficient particulier. Il fallait donc, dans la numération ou parlée ou écrite, trouver des signes capables d'indiquer à la fois ces deux idées de sommes, c'est-à-dire d'addition et de multiplication, qui doivent entrer nécessairement dans l'expression d'un nombre. Mais, d'autre part, la multiplication, quand on la considère à un certain point de vue, n'est qu'une forme abrégée de l'addition : puisque la multiplication d'un nombre par un autre revient à l'addition de plusieurs, individuellement nombres égaux à celui qu'il s'agit de multiplier, et en nombre égal à celui des unités du nombre qui sert de coefficient ou de multiplicateur, par conséquent, la multiplication peut-être ramenée à une addition pure et simple. Il en résulte que dans les diverses combinaisons de signes que nous présentent les divers modes de numération, nous voyons que l'expression d'un nombre est formée par l'emploi de deux méthodes : la méthode de l'addition qui est employée dans certain cas d'une manière exclusive, et la méthode de la multiplication qui ne peut jamais exister d'une manière indépendante, mais qui s'unit à la première d'une façon plus ou moins complète. Nous trouvons donc en numération, d'une part, des méthodes entièrement additives; de l'autre, des méthodes dans lesquelles le principe de la multiplication intervient dans une mesure plus ou moins grande.

La méthode de l'addition est évidemment la plus simple de toutes les

méthodes dont on s'est servi pour combiner les éléments d'un nombre, puisqu'elle se borne à juxtaposer ces éléments, et à faire leur somme. Il en résulte une conséquence curieuse et qui doit être mentionnée, puisqu'elle différencie notablement les systèmes numériques qui l'emploient de tous les autres. Dans une addition, la valeur du nombre qui exprime la somme ou le total des nombres ajoutés ensemble, ne varie point quand on change la place de ces différents nombres. Il en résulte que quand on exprime un nombre dans cette méthode, la place des différents éléments qui le constituent est absolument indifférente. Il est d'usage, il est vrai, de les ranger dans un ordre déterminé, suivant une échelle de grandeurs décroissantes. Mais ce n'est là qu'une pure convention, commode peut-être dans la pratique, tout à fait inutile pour l'expression exacte du nombre. Aussi trouvons-nous quelquefois dans l'ancienne écriture hiéroglyphique des Égyptiens les différents éléments du nombre simplement juxtaposés et nullement assujétis à un ordre déterminé.

Cette méthode de l'addition ou de la *juxtaposition additive*, comme la désigne Humboldt, est évidemment la première qui ait dû se présenter à l'intelligence, et par conséquent, celle qui a précédé toutes les autres. Elle s'applique, du reste, avec la même facilité, aux systèmes numériques qui prodiguent les signes et à ceux qui les économisent. C'est ainsi qu'on la rencontre, d'une part, dans le système égyptien et dans le système romain, où il n'existe de signes, comme nous l'avons vu, que pour chacun des termes de la progression, et où l'on remplace les coefficients par la simple répétition du signe; et, d'autre part, dans le système phénicien et grec, où il existe, au contraire, un signe spécial pour représenter le produit des trois premiers termes de la série par l'un quelconque de ses neuf coefficients particuliers, ou, en d'autres termes, pour les neuf nombres de l'ordre des unités, pour les neuf dizaines simples (10. 20, 30, etc., 90), et pour les neuf centaines simples (100, 200, 300, etc., 900). Pour donner l'idée de l'emploi de la méthode, supposons que nous ayons à représenter le nombre *cent trente-neuf*, nombre qui, dans la numération parlée, est manifestement une somme, puisqu'il pourrait s'écrire *cent* + *trente* + *neuf*. Dans le système égyptien, nous écrivons le signe de la centaine, + le signe de la dizaine répété trois fois, + le signe de l'unité répété neuf fois. Dans le système phénicien et grec, nous écrivons : la lettre qui a pour valeur *cent*, + celle qui a pour valeur *trente*, + celle qui a pour valeur *neuf*. Ces deux systèmes, très-différents l'un de l'autre, quant au nombre et à la valeur des signes dont ils font usage, reposent donc en réalité sur un principe

absolument identique. C'est la même idée scientifique qui, dans l'un comme dans l'autre, détermine la combinaison des éléments du nombre.

Toutefois, on comprend que la richesse de l'un et la pauvreté de l'autre, en signes spéciaux, a présenté, dans leur emploi, des avantages et des inconvénients propres à chacun de ces deux systèmes.

Le système égyptien et romain, où les signes étaient peu nombreux et où il fallait répéter les mêmes signes, avait, dans bien des cas, l'inconvénient d'exiger un grand nombre de signes pour représenter des nombres, même peu considérables. Aussi, avait-on compris dans ce système l'utilité de formes abrégées pour éviter l'extension trop considérable que pouvait prendre l'expression d'un nombre. Ce besoin d'abréviation conduisit à l'invention d'une méthode nouvelle qui se combine, dans certains cas, avec la méthode de l'addition, la méthode de la soustraction. Si j'ai à écrire le nombre *dix-neuf*, il me faudra, après avoir écrit le signe de la dizaine, répéter neuf fois celui de l'unité. Ne serait-il pas plus simple, pour exprimer le nombre *neuf*, d'écrire la dizaine en indiquant que je la diminue de l'unité? On avait, pour se guider en pareille matière, l'exemple de la numération parlée, qui nous présente, dans diverses langues, et par un motif tout semblable, l'application de cette méthode par soustraction. Ainsi, ce fait est général dans la langue sanscrite, pour tous les nombres où entre le nombre *neuf*. Soit par exemple le chiffre *dix-neuf;* bien qu'il y eut pour ce nombre un terme en concordance parfaite avec le reste de leur numération : *neuf et dix* (*navadaçan*), on écrivait plus habituellement : *un de vingt* (*ouna vinçati*), etc. Ce dernier terme se retrouve dans la langue latine : *undeviginti*. Le latin nous présente également les formes analogues, *undeodoginta*, pour *soixante-dix-neuf; duo de quadraginta*, pour *trente-huit*. On dit aussi en grec *vingt moins un*, εἴκοσι δέοντα ἑνός, pour *dix-neuf; cinquante moins deux*, πεντήκοντα δυοῖν δεόντοιν, pour *quarante-huit*. Cette forme de numération par soustraction, qui n'est, d'ailleurs, qu'une exception assez rare, passa tout naturellement dans la numération écrite, où elle devint un moyen d'abréviation. Ainsi, dans le système romain, on écrit IV pour *quatre*, XL pour *quarante*, etc. On voit même d'anciennes inscriptions écrire IIIIX pour six. Ces formes sont d'autant plus curieuses, qu'elles ont une signification tout autre dans d'autres systèmes de numération, dans les anciens systèmes indiens, par exemple, où les unités d'ordre inférieur, placées en avant des unités d'ordre supérieur, indiquent, non pas une soustraction, mais une multiplication, et sont les coefficients de ces unités d'ordre supérieur. Nous reviendrons plus loin sur ce fait important.

Cette méthode de la soustraction n'a, du reste, dans la numération écrite comme dans la numération parlée, qu'un emploi très-restreint et tout à fait secondaire. Sans avantages particuliers dans la numération parlée, elle constitue simplement, dans la numération écrite, un moyen d'abréviation, qui simplifie des expressions numériques qui autrement auraient été fort compliquées.

Le système phénicien et grec, qui, par suite de la multiplicité des signes, se prête beaucoup plus facilement que le précédent à l'écriture numérique, présente de très-grands inconvénients quand on l'emploie comme instrument de calcul. Dans ce système, chaque signe représente la combinaison de deux éléments, puisqu'il est le produit de la multiplication d'un des termes de la progression décuple par un coefficient spécial. Or, d'après la méthode de la juxtaposition additive, chacun des éléments du nombre possède une valeur absolue, immuable, et qui le suit dans toutes les combinaisons où il doit entrer. Là où, comme dans le système égyptien et romain, les signes ne représentent que les termes de la progression décuple, cela ne présente aucune difficulté, car l'on n'a partout qu'à combiner ensemble des puissances de *dix*. L'opération y est longue, mais très-simple. Elle devient, au contraire, très-compliquée dans le système phénicien et grec. Quand, par exemple, en employant ce système, on veut faire entrer dans un calcul le nombre λ (30) ou σ (200), ces deux nombres conservent leur valeur complexe, 3×10, et 2×100, dans toutes les opérations partielles où le calcul les introduit; tandis que, dans notre système actuel, nous pouvons faire, pendant toute la durée des opérations, abstraction du nombre 10 et du nombre 100, et ne considérer que les coefficients 2 et 3, en ayant soin seulement de rétablir la valeur totale de ces nombres quand l'opération est terminée. Aussi, comprend-on quelles difficultés les systèmes phénicien et grec présentaient dans la pratique du calcul! Comme Delambre, dans le petit Traité d'Arithmétique grecque, qu'il a inséré dans son *Histoire de l'Astronomie*, en fait justement la remarque : toutes les opérations de l'arithmétique présentaient, dans la numération grecque, le même genre de difficultés que l'on rencontrait naguère dans le calcul des nombres complexes. Tous les hommes de notre génération qui ont appris l'arithmétique avant que la loi n'eût rendu le système décimal obligatoire, peuvent se rappeler combien étaient alors laborieux et pénibles tous ces calculs successifs dans lesquels l'unité prenait une valeur différente dans chaque opération partielle. Cela nous explique comment, malgré leur génie spéculatif, les grands mathématiciens de la Grèce ne purent pousser un peu loin

leurs opérations arithmétiques; comment, par exemple, ils ne purent obtenir, par des opérations sur les nombres, l'extraction de la racine cubique. Cela nous explique comment, n'ayant entre les mains qu'un instrument peu commode, les mathématiciens grecs cherchèrent à employer les constructions géométriques de préférence aux opérations arithmétiques, dans leurs investigations mathématiques; comment, en d'autres termes, ils substituèrent l'étude de la quantité continue ou de l'étendue à celle de la quantité discontinue ou des nombres. De là cet admirable essor que prit la géométrie grecque, entre les mains de Pythagore, de Platon, d'Archimède et d'Apollonius, et ces méthodes, purement géométriques, qui nous étonnent encore aujourd'hui, même après les grands travaux analytiques des mathématiciens modernes.

Il y a d'ailleurs dans tous les systèmes qui procèdent par la méthode de la juxtaposition additive, et dans lesquels les signes sont nombreux, un très-grave inconvénient : c'est qu'ils ne peuvent exprimer les nombres que jusqu'à une certaine limite qui est déterminée par le nombre même des signes employés. Chez les Grecs, comme aussi chez les Romains, cette limite était la *chiliade* ou le nombre *mille*. On pouvait, il est vrai, augmenter le nombre des signes; mais on conçoit que cette mesure, quelque répétée qu'on le suppose, n'aurait jamais abouti qu'à reculer la limite de l'expression possible d'un nombre, sans jamais la faire disparaître. Il est donc impossible, dans le système de la juxtaposition additive, de résoudre complétement le problème de la numération écrite, qui consiste à placer cette limite à l'infini, c'est-à-dire à trouver l'expression d'un nombre quelconque, quelle que soit sa grandeur. D'ailleurs l'augmentation du nombre des signes aurait eu pour résultat d'augmenter, dans une proportion considérable, les difficultés déjà grandes de l'emploi de ce système de numération; système où, comme dans la numération grecque, les signes sont déjà très-multipliés, puisqu'ils sont au nombre de trente.

Il fallut donc trouver un procédé qui permît d'augmenter indéfiniment la possibilité de l'expression d'un nombre, par l'emploi des signes déjà connus, et sans que l'on fût obligé d'en inventer de nouveaux.

Pour atteindre ce but, dans la numération grecque comme dans la numération romaine, on imagina d'employer de nouveau les signes numériques, mais en modifiant leur valeur à l'aide d'un signe additionnel placé en dessous. C'est ainsi qu'en plaçant un point au-dessous d'une lettre, on multiplie cette lettre par mille; on obtient, par ce moyen, dans la numération grecque, de nouvelles séries de signes

qui arrivent après les anciennes, et que l'on a désignées, je ne sais pour quel motif, sous le nom de *fonds* ou πυθμένες. Chacun de ces nouveaux signes est égal au signe primitif multiplié par 1,000. Ce système permettait, comme on le voit facilement, de prolonger, pendant un certain temps, l'échelle des nombres, sans inventer de nouveaux signes. Mais les difficultés reparaissaient au delà du dernier terme. Ces signes nouveaux de la numération grecque ou ces πυθμένες, comme on les appelle, jouent un certain rôle dans l'histoire de l'arithmétique des Grecs. En effet, le grand mathématicien Apollonius prouva que l'on pouvait, dans certaines circonstances, simplifier les calculs que l'on fait sur ces nombres, en opérant sur les nombres primitifs eux-mêmes, puis en changeant, d'après certaines règles, la signification des résultats obtenus. C'est un des premiers exemples de ces méthodes indirectes par lesquelles, au lieu d'opérer sur les quantités qui font l'objet même du calcul, on opère sur d'autres quantités dont le calcul est plus simple, méthode qui devait aboutir à la théorie si féconde des logarithmes.

Cet emploi des *fonds* ou πυθμένες dans la numération grecque, est d'ailleurs remarquable en ce qu'elle nous offre l'exemple d'un système tout nouveau de numération, système dans lequel nous voyons apparaître l'idée de la multiplication. En effet, quand je place un point, comme dans le système grec, ou une barre, comme dans le système romain, au-dessous d'une lettre numérale, je la multiplie par 1,000; ou bien, ce qui revient au même, si je donne à la barre, ou au point, la valeur 1,000, la lettre numérale devient un coefficient qui multiplie le nombre 1,000. Restreint, chez les Grecs, aux signes d'un certain ordre de la série, ce système des coefficients prend, chez d'autres peuples, une importance très-considérable, et devient alors le caractère le plus net et le plus évident de leurs systèmes de numération.

Les mathématiciens grecs imaginèrent d'ailleurs d'autres moyens de représenter les grands nombres; mais les procédés dont ils se servirent, quoique fort différents en apparence, sont essentiellement les mêmes que ceux qui avaient conduit à l'établissement des πυθμένες. Avec l'emploi des πυθμένες on pouvait prolonger la série écrite des nombres possibles jusqu'à un million; mais la numération parlée s'arrêtait à *dix mille*, ou à la *myriade*. La myriade, ou le nombre *dix mille*, était devenue, peu à peu, dans la numération parlée, une unité d'ordre supérieur, au delà de laquelle on reprend la série des nombres. On essaya d'adapter le signe de la myriade M, initiale de Μυριοι à la numération écrite. De là divers essais que nous rencontrons dans les écrits des mathématiciens. Ainsi, le commentateur Eutocius écrit

M^{α} pour 10,000; M^{β} pour 20,000; M^{γ} pour 30,000, etc. C'est, comme on le voit, un système analogue au système précédent, mais avec cette différence que le point est remplacé par un M majuscule, et que la lettre numérale est placée en *exposant*, d'après une notation comparable, en apparence, à la notation de Descartes. Mais il faut bien faire attention que ces notations d'Eutocius et de Descartes n'ont en réalité rien de commun, puisque les exposants de Descartes indiquent des puissances, tandis que ceux d'Eutocius ne sont que des multiplicateurs ou des coefficients. Ailleurs, comme dans les écrits de Diophante et de Pappus, nous voyons encore le même principe, mais avec une notation différente. Ici le signe de la myriade, c'est-à-dire le M majuscule, qui est quelquefois remplacé par un simple point, est précédé d'une lettre numérale qui joue vis-à-vis d'elle le rôle de coefficient. Ainsi dans ce système βM ou β. veut dire 20,000; αMβ ou α.β veut dire 10,000.

Humboldt, qui décrit avec beaucoup de soin ces différents systèmes, les divise en deux groupes, suivant que le multiplicateur est placé en exposant, ou qu'il est placé en coefficient en avant du signe de la myriade. Cette distinction n'est fondée qu'en apparence, puisqu'il est évident qu'il s'agit partout de multiplicateurs, et que c'est par conséquent sur le principe de la multiplication qu'est fondé tout ce nouveau système.

Mais ce que les Grecs n'avaient essayé que d'une manière très-imparfaite, et seulement quand il s'agissait de dépasser le nombre *mille*, se pratiquait en Asie, parmi les peuples de race mongole ou touranienne, depuis un temps immémorial et d'une manière beaucoup plus générale, pour la numération tout entière. Nous trouvons ce système de la multiplication en Chine, et aussi chez tous les peuples qui empruntèrent le système de la numération chinoise, comme les peuples du Japon, de l'empire d'Annam, des royaumes de Tongkin et de Cochinchine. Nous le retrouvons également dans l'Hindoustan, chez les populations tamiles qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, appartenaient aussi à la race touranienne. Chez tous ces peuples, chacun des termes de la progression décuple qui constitue la numération, possède un signe propre, et, dans l'expression du nombre, chacun de ces termes est indiqué avec son coefficient. Nous trouvons là la représentation et la généralisation de ce qui se fait dans certaines formes de la numération parlée. Quand j'énonce les nombres *deux cents, trois mille*, chacune de ces expressions numériques contient l'expression d'un des termes de la progression décuple avec celle de son coefficient;

c'est comme si je disais, *deux* multiplié par *cent*, *trois* multiplié par *mille*, ou, suivant l'écriture des mathématiciens, *deux* × *cent*, trois × *mille*. Le système numérique des populations touraniennes de la Chine et de l'Hindoustan nous présente ce fait pour tous les ordres d'unités quels qu'ils soient. L'expression écrite d'un nombre, dans ce système, est donc la somme d'une suite d'éléments composés de deux signes, dont l'un indique le terme de la progression décuple, et dont l'autre est le coefficient du précédent. Il y a, du reste, quelques différences dans la position que l'on donne à ces coefficients, par rapport aux nombres qu'ils multiplient. Tantôt, comme dans la numération tamile, tout à fait comparable en ce point à la numération actuelle, le coefficient est à gauche du nombre qu'il doit multiplier; tantôt, au contraire, comme dans la numération chinoise, ce coefficient est au-dessus ou au-dessous. Ce dernier fait est d'ailleurs en rapport avec le système particulier de l'écriture chinoise, dans laquelle les signes se suivent suivant des lignes verticales, au lieu d'être disposés en rangées horizontales. Cette disposition des signes a une certaine importance; car nous voyons ici, pour la première fois, dans l'écriture des nombres, la position d'un chiffre influer sur sa valeur; puisque dans le système qui emploie les coefficients, c'est la position seule qui indique si un chiffre donné joue le rôle de coefficient, ou s'il n'est qu'un des éléments de la somme qui constitue le nombre. C'est ce que nous voyons d'ailleurs dans la numération parlée. Ainsi, dans l'expression *mille deux*, le nombre *deux* n'a qu'une valeur purement additive; tandis que dans l'expression *deux mille*, le nombre *deux* est un coefficient. La valeur différente du nombre *deux* dans ces deux expressions résulte ici simplement de sa position, c'est-à-dire, d'une convention qui lui attribue une valeur différente suivant qu'il précède ou qu'il suit un autre nombre.

Ce système qui emploie les coefficients dans la numération repose, comme on le voit, sur un principe scientifique remarquable, et il est, à ce point de vue, supérieur au système de la juxtaposition additive. Il donne, en effet, une idée très-nette et très-exacte des différents éléments dont l'ensemble constitue le nombre; d'autre part, il permet d'exprimer facilement des nombres fort grands, puisqu'avec les neuf premiers chiffres, qui reparaissent partout comme coefficients, on n'a plus besoin de signes que pour exprimer chacun des termes de la progression décuple. Mais s'il est ainsi, à beaucoup d'égards, supérieur aux systèmes qui procèdent par juxtaposition, il ne se prête pas beaucoup mieux à la pratique du calcul. On comprend, en effet, que les deux

signes dont se compose chacun des éléments du nombre introduisent dans les calculs une complication fort gênante. Il est très-curieux, du reste, que ce système des coefficients, employé d'une manière générale pour la numération, appartienne exclusivement aux populations de la race mongole ou touranienne, et qu'en dehors de cette race on ne le rencontre que d'une manière incomplète, et seulement à partir du quatrième terme de la progression décuple.

Ce système des coefficients se prêtait, du reste, à un mode d'abréviation que nous retrouvons à la fois en Arabie et dans l'Inde, et qui nous conduit, par une transition toute naturelle, à notre système actuel. Dans le système complet des coefficients, il faut un signe particulier pour chacun des termes de la progression décuple. Ne pouvait-on le simplifier en remplaçant ces signes par un signe unique, répété plusieurs fois? Celui de ces deux modes de numération qui appartient aux Arabes, qui est connu sous le nom de système *Ghôbar*, et qui a été découvert par Sylvestre de Sacy, sur un manuscrit arabe provenant de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, emploie à cet effet des points qu'il place au-dessus du chiffre servant de coefficient. Il écrit, par exemple 3· pour 30, 3·· pour 300, 3·.· pour 3,000, etc. Le système indien, qui ne nous est connu que par un commentaire appartenant à un moine grec nommé Néophytos, commentaire découvert à la Bibliothèque impériale par M. Brandis, est exactement le même que le précédent, à cette différence près qu'il remplace les points par des zéros. Mais nous savons, par la comparaison des systèmes de signes, que le point et le zéro sont pris indifféremment l'un pour l'autre, chez les peuples de l'Orient. L'identité de ces deux systèmes donne lieu de croire qu'ils ont la même origine. Or l'origine indienne, qui est attribuée à l'un des deux par le moine Néophytos, semble indiquer que ce système est dans l'ordre des temps antérieur au système numérique actuel; car ce dernier étant plus simple et plus commode, n'a dû se produire que par un perfectionnement du système précédemment employé. Nous aurions donc là une transition toute naturelle, dans l'ordre des faits, aussi bien que dans l'ordre des idées, du système des coefficients à celui qui emploie, comme un principe absolu, la valeur de position des signes. Mais malheureusement, nous n'avons aucun renseignement sur l'emploi que l'on a pu faire de ce système, soit dans l'Inde, soit en Arabie.

Tous ces systèmes, quelque ingénieux qu'ils fussent, présentaient d'ailleurs le même inconvénient; celui de s'arrêter plus tôt ou plus tard, et de ne pouvoir par conséquent se prêter à la représentation

d'un terme quelconque d'une suite infinie. Il est bien vrai que les derniers systèmes, ceux du *Ghôbar* et du moine Néophytos, étaient, d'après leur principe, capables de remplir une semblable condition; mais il est bien évident que, dans la pratique, ils seraient devenus très-incommodes, puisqu'il aurait fallu, dans le cas d'un terme un peu élevé de la progression décuple, surmonter le coefficient par un nombre de points ou de zéros, inférieur d'une unité seulement au nombre qui indique le rang de ce terme de la progression. On aurait obtenu ainsi des expressions numériques d'une complication très-grande, et qui ne se seraient guère prêtées aux combinaisons du calcul.

Or, était-il possible d'exprimer avec des chiffres des quantités de beaucoup supérieures à celles qui se présentent dans les calculs ordinaires ? Cette question se présenta à l'esprit des mathématiciens grecs, et ils s'efforcèrent de la résoudre. Pouvait-on, par exemple, trouver une expression numérique pour la totalité des grains de sable de la mer? Un vers d'Horace qui est dans toutes les mémoires, nous apprend que ce problème avait été l'objet des préoccupations du pythagoricien Archytas:

Te maris et terræ, *numeroque carentis arenæ,*
Mensorem cohibent, Archyta.

Ce vers est malheureusement le seul indice qui nous soit resté des spéculations d'Archytas. Mais, après Archytas, la question fut reprise par Archimède, et les travaux d'Archimède forment l'objet d'un des plus curieux ouvrages que l'antiquité nous ait laissés sur les mathématiques, le Ψαμμίτης. On pense généralement que ce livre est simplement consacré à l'exposition d'un nouveau système de numération, devant servir à l'expression des grands nombres. M. Chasles, qui en a donné une très-intéressante analyse, a montré qu'il a seulement pour but de prouver que quelque grand que soit le nombre des grains de sable, ce nombre peut cependant trouver son expression numérique, si l'on fait usage d'un système de numération qu'Archimède avait imaginé, et qu'il avait exposé dans un ouvrage aujourd'hui perdu, le livre *des Principes*.

Archimède se sert, dans le Ψαμμίτης, d'un principe tout nouveau dans l'histoire de la numération. Les nombres ont, dans le langage ordinaire, deux sortes d'acception : tantôt ils expriment des quantités, et tantôt ils indiquent le rang qu'un objet quelconque occupe dans une série; en d'autres termes, il y a, dans toute langue, deux sortes de nombres, les nombres *cardinaux* qui répondent à la première accep-

tion, et les nombres *ordinaux* qui répondent à la seconde. Archimède conçut, le premier, la pensée d'appliquer à la dénomination des nombres la conception de l'ordre, en substituant, dans la désignation du nombre, à la notion de la quantité qu'il exprime, celle du rang qu'il occupe dans la série. Je n'entrerai point ici dans le détail de cette curieuse invention qui est, en réalité, assez compliquée, et qu'il serait fort difficile de faire connaître en peu de mots [1]. Qu'il me suffise de rappeler que ce fut en étendant et en perfectionnant cette invention d'Archimède, que Napier, au commencement du XVIIe siècle, parvint à la découverte *merveilleuse* (*mirifica*, c'est l'expression même de Napier) des *logarithmes* et de leurs propriétés, et qu'il put, en remplaçant toutes les opérations de l'arithmétique par des opérations parallèles, mais plus simples, considérablement abréger tous les calculs de l'arithmétique, et rendre possibles les grands travaux d'astronomie mathématique de Keppler et de Newton. Mais si les travaux d'Archimède sur la numération forment le germe et le point de départ d'une des plus grandes découvertes mathématiques des temps modernes, s'ils doivent, par conséquent, occuper une place importante dans l'histoire de la science, ils constituaient un procédé de numération beaucoup trop compliqué pour pouvoir entrer dans la pratique usuelle; et d'autre part, si Archimède avait entrevu l'idée féconde de la théorie des logarithmes, il n'avait pu cependant la développer assez pour en faire un instrument de calcul.

VI

Tous ces systèmes, quelque ingénieux qu'ils fussent, présentaient donc toujours à peu près les mêmes inconvénients: ils ne pouvaient exprimer que des nombres relativement peu considérables, et ils n'étaient que de médiocres instruments de calcul. Quand, d'autre part, nous examinons notre système actuel de numération écrite, qui est aussi parfait pour la représentation des nombres que pour la pratique des opérations arithmétiques, et quand nous voyons combien peu ce système diffère des derniers systèmes que je viens de décrire, on s'étonne que l'espèce humaine ait mis un temps si long à faire une conquête si importante pour elle et, en réalité, si peu difficile. Mais l'his-

[1] On en trouvera les détails dans la note que M. Chasles a publiée dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* en 1842, sous ce titre : *Eclaircissement sur le traité de numero arenæ d'Archimède*, t. XVII, p. 547.

toire de la numération telle que nous la connaissons aujourd'hui, nous explique, de la manière la plus satisfaisante, un fait si étrange au premier abord. Les travaux de Humboldt, ceux de M. Chasles, démontrent, en effet, que l'espèce humaine est, depuis bien plus longtemps qu'on ne le pense, en possession de notre système actuel de numération, et que ce système y a été d'un emploi très-général. J'ai rappelé plus haut, en me fondant sur les travaux de ces deux savants, que les machines à calcul, l'abaque, le *sou-wan-pan* et aussi les jetons contiennent en principe tout notre système actuel de numération, que par conséquent l'espèce humaine a pu, depuis un temps très-long, profiter des avantages que présente notre système actuel. Ce qui a, pendant si longtemps, causé l'erreur des historiens, c'est que ce système, d'abord employé uniquement dans ce que Humboldt appelle *numération palpable*, n'a passé que fort tard dans la numération écrite. Mais on s'explique facilement comment il en a été ainsi. Il est bien évident que, dans le principe, l'écriture a été fort peu répandue, beaucoup moins qu'elle ne l'est aujourd'hui; qu'elle a été pendant longtemps restreinte aux inscriptions que l'on gravait sur les monuments d'architecture ou sur les monnaies; qu'avant l'invention de l'imprimerie, l'écriture manuscrite des livres restreignait considérablement ce mode d'expression de la pensée; enfin, que le haut prix du parchemin et du papier ne permettait point d'utiliser ces substances, pour les calculs, d'une manière aussi générale qu'aujourd'hui. On comprend donc qu'en de pareilles circonstances, la numération écrite n'avait guère d'autre but que l'écriture même des nombres, et que, pour remplir ce but, tous les systèmes numériques pouvaient être également bons. C'est ce qui arrive encore aujourd'hui, où nous employons, dans l'écriture lapidaire et dans la pagination de certains livres, les chiffres romains concurremment avec les nôtres.

C'est donc simplement par l'effet d'une erreur historique que l'on a attribué soit à Gerbert, soit à Léonard de Pise, l'honneur de l'introduction en Europe du système de la valeur de position des chiffres, puisque ce système était parfaitement connu avant eux en Occident, et pratiqué, sans interruption, par les mathématiciens, depuis l'époque romaine et probablement depuis une époque beaucoup plus ancienne. Si, comme on l'a vu dans le cours de ce travail, l'origine arabe de nos chiffres peut encore être soutenue, le fait de la connaissance qu'ont eu les peuples occidentaux de la valeur de position des chiffres, est tout à fait incontestable. Cela résulte de la manière la plus exacte des belles recherches historiques de M. Chasles. Les machines à calcul sont

incontestablement l'origine du principe de la valeur de position des chiffres dans la numération écrite, chez les peuples occidentaux; de même qu'elles le sont très-probablement aussi chez ceux des peuples orientaux qui ont adopté ce système.

Tout le monde connaît le principe de notre système de numération, qui permet, à l'aide de neuf signes numériques et d'un dixième signe accessoire, le zéro, d'exprimer tous les nombres possibles. Ce principe est que, dans la numération, chacun de ces signes a une double valeur, une valeur absolue qui lui est inhérente, et qui le suit partout, sans jamais pouvoir être modifiée; une valeur relative ou de position, qui résulte uniquement de la place affectée au signe numérique dans l'expression générale du nombre. Ainsi, par cela seul qu'un chiffre est placé à la gauche d'un autre chiffre, il représente des unités dix fois plus grandes, et ainsi de suite. Ces notions sont tellement vulgaires que ce serait abuser de la patience des lecteurs que d'y insister plus longtemps.

Cette valeur de position des chiffres est réellement déterminée dans les machines à calcul, par la disposition particulière que ces machines présentent. Dans le *sou-wan-pan*, le cordon placé à gauche d'un autre cordon, indique des valeurs dix fois plus grandes; il en est de même dans l'abaque, pour la colonne placée à gauche d'une autre colonne. Le tableau à poussière sur lequel les Romains faisaient leurs calculs, n'était, ainsi qu'on l'a vu, qu'une forme particulière de l'abaque. Les recherches très-étendues de M. Chasles nous ont appris que, pendant longtemps, on se servit, même dans les calculs faits à la plume, d'un tableau à colonnes verticales et parallèles. Or, la suppression des colonnes conduisait nécessairement à la connaissance de la valeur de position attribuée aux chiffres; et l'on voit ainsi comment cette connaissance dérivait nécessairement de l'emploi de l'abaque dans la numération. L'emploi des virgules que l'on a conservé pendant bien longtemps dans notre système de numération, pour séparer de droite à gauche des tranches de trois chiffres, n'est, comme M. Chasles en fait justement la remarque, que la permanence d'une condition particulière de l'abaque, où les colonnes parallèles étaient partagées, de droite a gauche, par groupes de trois, groupes que l'on désignait sous le nom d'*arcus*.

Le système de numération écrite, qui reposait sur l'emploi des coefficients, conduisait aussi, de son côté et d'une manière presque nécessaire, au système qui attribue aux chiffres une valeur de position. En effet; soit un nombre à écrire, dans ce système, le chiffre 2,564 par exemple, et supposons, pour fixer les idées, que nous employions nos chiffres actuels

pour coefficients, et les chiffres romains pour désigner les ordres d'unités, nous écrivons par la méthode tamile (2+M) + (5+C) + (6+X) + (4+I), ou d'une manière abrégée : 2M, 5C, 6X, 4I. Il est bien évident qu'ici nous pouvons, sans grand inconvénient, supprimer les signes des unités de chaque ordre, et écrire simplement les coefficients; c'est-à-dire 2, 5, 6, 4, puisque, dans cette expression numérique, la position même des coefficients suffit pour indiquer le terme de la progression décuple. Ce fait est encore bien plus évident, dans la méthode chinoise qui écrit les coefficients au-dessus des ordres d'unités, c'est-à-dire $\overset{2}{M}\ \overset{5}{C}\ \overset{6}{X}\ \overset{4}{I}$. On peut ici supprimer sans inconvénient toute la partie du nombre qui est écrite en chiffres romains, et l'on arrive ainsi à obtenir une expression numérique entièrement formée par les coefficients, et dans laquelle on sous-entend la partie de l'expression du nombre qui indique les unités des divers ordres. On comprend donc comment le système des coefficients, usité chez les peuples tamiles, a pu être l'origine du système de numération usité dans la langue sanscrite, où on attribue aux chiffres une valeur de position.

Ces faits nous donnent, comme Humboldt l'a parfaitement démontré, une explication très-simple et très-naturelle de l'origine de notre système de numération, puisqu'il n'est d'une part qu'une traduction graphique des machines à calcul, de l'autre, qu'un perfectionnement naturel du système des coefficients, si général dans les populations touraniennes. Ce fut dans l'Inde que ce système prit naissance comme écriture des nombres, et c'est dans la langue sanscrite que nous le voyons apparaître pour la première fois. De l'Inde, ce système se répandit, avec les chiffres *dévanâgaris*, en Arabie, et par les Arabes dans tout l'Occident; mais il y avait été précédé, comme nous l'avons déjà vu, par le système du tableau à colonnes. Il n'y eut donc pas alors, comme on l'a cru pendant si longtemps et comme quelques personnes le croient peut-être encore aujourd'hui, une révolution complète dans les procédés de l'arithmétique : tout se borna évidemment à de simples modifications dans les formes extérieures, qui ne changeaient rien d'essentiel dans les procédés eux-mêmes. Le système de la valeur de position est donc une conséquence directe et naturelle de la machine à calcul d'une part, ou du système des coefficients de l'autre. Toutefois, il existe entre ces deux manières de calculer et la nôtre une différence capitale.

Il arrive fréquemment que dans les éléments qui constituent un nombre, il y ait absence d'éléments appartenant à un certain ordre d'unités. Un nombre peut contenir par exemple des unités simples et des centaines, et ne point contenir de dizaines. L'absence des dizaines est

indiquée naturellement dans le *sou-wan-pan* par l'absence de boules sur le cordon des dizaines. Dans l'abaque, on laissait vide la colonne des dizaines. Dans le système des coefficients, on n'avait pas besoin d'indiquer d'une manière quelconque l'absence de termes appartenant à un certain ordre d'unités. Mais dans l'écriture des nombres, cela ne suffisait pas; il fallait indiquer d'une manière précise l'absence d'un nombre correspondant aux dizaines. On imagina, pour cela, un signe particulier qui était tantôt un point, et tantôt un petit rond. C'est là l'origine du zéro.

On a beaucoup discuté dans ces derniers temps sur l'origine du zéro. Je ne puis entrer, on le comprend, dans le détail de toute cette controverse, et je me contenterai d'indiquer brièvement les faits qui paraissent actuellement bien établis.

S'il était permis, en histoire, de remplacer les faits par les conjectures, on pourrait voir le premier emploi du zéro dans ce système de transition dont j'ai parlé plus haut, et qui indique par des zéros ou des points le terme de la proportion décuple; système dont nous trouvons deux remarquables exemples dans le *Ghôbar* et dans le commentaire du moine Neophytos. Malheureusement, nous manquons de détails précis sur son histoire, et nous ne pouvons affirmer s'il est historiquement antérieur ou postérieur au système de la valeur de position.

Quoi qu'il en soit, on doit d'abord signaler ce fait que le zéro fait partie du système des chiffres *dévanâgaris*, où il entre comme une conséquence nécessaire du principe de la valeur de position attribuée aux chiffres; puis, cet autre fait, que l'on retrouve le zéro sous sa double forme, celle d'un rond ou celle d'un point, chez tous les peuples qui ont emprunté aux Indiens le principe de la valeur de position, soit qu'ils aient, comme les Tibétains et les Arabes, adopté également la forme des chiffres *dévanâgaris*, soit, au contraire, comme les Barmans et les Javanais, qu'ils aient adopté des signes numériques tout différents. Les noms attribués au zéro, et qui indiquent manifestement le rôle qu'il joue dans un certain système de numération, sont en sanscrit le nom de *Sûnya* (vide), et en arabe, ceux de *Sifr* (vide), ou *Sâhra sifr* (espace vide).

Ces noms, qui ont passé dans beaucoup de langues, et qui sont d'ailleurs curieux en ce qu'ils nous donnent l'étymologie des mots *zéro* et *chiffre*, indiquent, d'une manière bien manifeste, que le zéro a une origine arabe et par conséquent une origine indienne, comme d'ailleurs les autres chiffres arabes eux-mêmes.

Mais cette origine est-elle la seule? Ici se représente la grave question

archéologique si controversée, que j'ai déjà indiquée à l'occasion de l'origine de nos chiffres. Nous avons vu que les travaux de l'érudition moderne conduisent à faire supposer que nos chiffres seraient peut-être venus de l'Égypte, en passant par l'antiquité romaine. En est-il de même du zéro?

Voici les faits sur lesquels se fondent les partisans de l'opinion d'une origine occidentale. Dans certains manuscrits de la *Géométrie de Boèce*, mais non dans tous, on voit le zéro figuré et désigné sous un nom particulier, qui n'a aucun rapport avec les désignations arabes ou indiennes, les noms de *sipos* ou de *rotula*. Je dois rappeler ici, comme je l'ai dit déjà plus haut, que la question d'interpolation dans ces manuscrits ne me paraît pas avoir été contredite d'une manière irrévocable, et que, par conséquent, ce fait n'a peut-être aucune valeur.

Un autre fait, beaucoup plus significatif en faveur d'une origine occidentale, est le suivant : c'est que les Grecs se servaient déjà du zéro dans des circonstances semblables à celles où l'employaient les Indiens et les Arabes, bien que non identiques. Le zéro, qui a exactement la forme de l'*omicron* des Grecs, ne pouvait évidemment entrer dans leur numération, puisque l'omicron a, dans ce système, une valeur numérale, celle de 70. D'ailleurs, il y eût été complètement inutile, en l'absence du système de la valeur de position. Mais, dans les ouvrages astronomiques de Ptolémée, le zéro est constamment employé dans la mesure des angles, lorsqu'il s'agit d'indiquer l'absence de l'une des quantités quelconques (degrés, minutes ou secondes) qui entrent dans le nombre complexe assigné à cette mesure. Mais où Ptolémée avait-il pris la connaissance de ce signe? C'est une question qui doit être provisoirement ajournée, comme celle de l'origine véritable des *apices*. Nous sommes donc conduits à admettre que si le zéro a une origine indienne, il pourrait aussi avoir une autre origine, probablement égyptienne. Mais ce dernier fait est douteux.

L'invention du zéro, quelle que soit du reste sa véritable origine, et son emploi pour exprimer l'absence des coefficients d'un nombre quelconque des termes de la progression décuple, fut la dernière phase de cette longue histoire, le dernier progrès qu'il était possible d'accomplir. Notre système de numération nous présente, en effet, un caractère bien exceptionnel, et peut-être unique entre toutes les créations de l'homme : c'est qu'il est une œuvre achevée, véritablement parfaite, car il ne nous est pas possible d'imaginer quelque chose de mieux ; c'est que l'espèce humaine a pu, cette fois au moins, contempler avec satisfaction son ouvrage, et le trouver bon. Je dis l'espèce humaine,

car c'est elle qui est le véritable héros de cette histoire, où nous ne trouvons pas un nom propre, où chacun des progrès successifs est toujours accompli par un peuple, jamais par un homme; où, par conséquent, le résultat obtenu est le prix des efforts de toutes les générations, c'est-à-dire de l'humanité tout entière.

CAMILLE DARESTE.

Depuis que cet article a été écrit, j'ai eu connaissance d'un certain nombre de travaux sur l'histoire de la numération, qui ont été publiés depuis, ou dont je n'avais pas eu connaissance. Ces travaux peuvent ajouter quelques faits nouveaux à ceux que j'ai mentionnés dans mon travail; mais, comme ils n'en modifient point les conclusions essentielles, je crois inutile de revenir sur ce que j'ai dit. Tels sont les deux ouvrages récents de M. Reinaud : *Notice sur le système primitif de la numération chez les peuples de race berbère*, 1861 ; et de M. Benloen : *Recherches sur l'origine des noms de nombre*, 1862. Ces deux livres confirment, par des preuves nouvelles, les idées de Humboldt et de M. Pott sur la coexistence des systèmes quinaire et vigésimal avec le système décimal, et sur l'emploi des doigts pour la première arithmétique.

Dans un travail, déjà ancien, de M. Léopold Delisle, sur les *Revenus publics en Normandie* (voir la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 2e série, t. V, p. 274), on trouve de très-curieux détails sur l'*échiquier* et la manière dont on faisait les comptes avec des jetons. L'*échiquier* est évidemment l'*abaque*, comme M. Jomard l'avait supposé; seulement, cet abaque s'était modifié pour servir au calcul dans le cas des nombres complexes. Comme la monnaie se fractionnait en livres, sous et deniers, les colonnes de l'échiquier avaient dû perdre leur caractère primitif, celui de correspondre à l'un des termes de la progression décuple, pour s'adapter au cas particulier des comptes que l'on faisait avec la monnaie.

J'avais laissé, sans la résoudre, la question de l'origine même des chiffres *dévandgaris*. Dans une note publiée ici même, par M. Baudry (*Revue germanique*, t. XVIII, p. 449), ces chiffres dériveraient de l'écriture sanscrite elle-même. Ils ne seraient que les lettres initiales de chacun des mots qui désignent les nombres, abrégées et réduites, par l'usage, à des lettres de formes de plus en plus simplifiées. Malheureusement, il ne fait pas connaître les preuves sur lesquelles cette assertion est fondée.

C. D.

VIE DE FIBEL[1]

AUTEUR DU FIBEL BIENRODIEN

XXVIII

CHAPITRE DE JUDAS. — AVANTAGES DES ACADÉMIES

Pelz ouvrit la séance en faisant remarquer qu'il n'avait attendu que ce jour pour prononcer l'éloge théorique des grandes académies, après avoir jusque-là contribué pratiquement à la gloire d'une petite académie. Il commença par dire nettement aux détracteurs des Académies des sciences, qu'il acceptait volontiers leur objection usée, et reconnaissait avec eux que les Sociétés n'ont jamais produit que de fort petites choses, et que les grandes choses sont toujours l'œuvre d'un homme seul. Il allait même plus loin, et soutenait que si l'État prenait, comme appui, quelques bonnes têtes isolées, pauvres d'argent et riches d'esprit, et au lieu d'empiler des membres vivants, entassait des instruments morts, de physique, de chimie, etc., nous aurions des ouvrages bien supérieurs à tous les mémoires des académies.

Pelz admettait de grand cœur que les conciles de savants produisent aussi peu que les grandes réunions ecclésiastiques ou diplomatiques. (J'ajoute que Lavater a remarqué que lorsque l'on combine les silhouettes de plusieurs individus pour en faire un seul visage, on obtient la silhouette d'un fou). Pelz reconnaissait que les philosophes et les poëtes, réunis en académie, ne formaient pas un philosophe ou un poëte meilleur; car, à ce compte, l'agglomération des poëtes et des philosophes, dans

[1] Voir la *Revue germanique* des 15 mars, 1re, 15 avril et 1er mai.

le temps et dans l'espace, devrait donner ce résultat que le dernier venu serait toujours le meilleur. — Il avouait encore aux adversaires des académies qu'il savait parfaitement combien, hélas ! les savants de différentes classes éprouvaient et faisaient éprouver de nausées ; il connaissait la position d'un littérateur qui a à supporter un mémoire de chimie, d'un chimiste qui entend une leçon d'histoire.

Mais après avoir fait aux détracteurs des académies toutes les concessions équitables, il les attaquait assez rudement en leur posant quelques simples questions : « Pourquoi blâmaient-ils si bassement les académies d'avoir de grandes salles, et d'y mettre, avec les bustes des grands hommes, les membres en chair et en os des membres honoraires? — Comptaient-ils pour rien les secrétaires des académies qui griffonnent toujours et partout, même les dimanches et les jours de fête, et les auditeurs étrangers? Toutes les fois que les séances manquaient un peu d'importance, les académiens n'y introduisaient-ils pas des protocoles si importants que les étrangers n'osaient y rester? — Au lieu de donner des réponses faciles, ne posaient-ils pas des questions de prix extrêmement difficiles, et ne couronnaient-ils pas les autres, au lieu de se couronner eux-mêmes? » « Que l'on supprime les académies, disait Pelz, c'en est fait aussitôt des protocoles, des salles, des serviteurs, des membres honoraires, des classifications des membres. Et n'est-ce donc rien que tout cela? — Si par hasard (ce qui n'est pas si inouï) un excellent académicien lit un petit ouvrage exquis, l'*opus* lui rapporte un surcroit de bénéfice, *surplus-opus* [1], qui n'est pas à dédaigner. Je pourrais m'étendre encore sur les grands bâtiments, les vastes salles des académies; car si l'espace est, suivant Newton, le *sensorium* de la divinité, ces espaces sont les *sensoria* de demi-dieux savants. Je pourrais encore proposer la question suivante : On sait qu'un certain Gellius Vibius, professeur d'éloquence, à force d'avoir cherché à reproduire devant ses élèves les gestes et les discours des fous, devint fou lui-même. Pourquoi, par une réciproque plus heureuse, le sérieux, la gravité, la dignité, la pureté de langage, enfin toutes ces qualités extérieures des grands sages, que l'on exige des académiciens, ne les métamorphoseraient-elles pas en ces personnages mêmes, qu'ils représentent dans leurs séances? — Un beau trait des académiciens, c'est leur usage de prononcer, sans envie, l'éloge de chacun des membres, et cela après sa mort, c'est-à-dire lorsqu'il appartient à la postérité, qui conserve si fidèlement un éloge posthume. — Et ils le font avec un grand désinté-

[1] En français dans le texte.

ressement ; car l'orateur qui prononce l'éloge, sait bien que ce n'est pas le sien qu'il fait, et qu'il sera bientôt oublié. — Je pourrais dire encore bien des choses à l'avantage des séances académiques ; mais si les nôtres ont quelque valeur, on peut juger par là de la valeur des grandes séances des grandes académies. »

— Collaborateur biographique de Pelz, je trouve qu'il oublie la meilleure, la plus vraie recommandation des académies. Par elles, l'État, en présence du peuple, nobles et roturiers, et des hommes d'affaires, place l'adoration de la science qui végétait dans la solitude stérile, et avec lui, par cet hommage public, place la science elle-même sur un trône invisible, voisin du sien : et sur ce trône on prend aisément tous les trônes extérieurs pour des marches de celui-là.

XXIX

CHAPITRE, NON DE JUDAS, — MAIS DE JEAN-PAUL

C'est avec regret, et presque avec colère, que je me vois forcé de ne pas mettre de numéro à ce chapitre. Voilà des semaines entières que je ne reçois rien de mes jeunes villageois, et je me vois planté, les mains vides, au beau milieu de mon livre et de mon village, sans trouver d'issue, de dénouement. Si je supprime la fin, mon livre n'est plus qu'un poisson ou un paon sans queue.

Il n'y a pas un lecteur au monde, qui, me rencontrant, ne me demande : « Qu'advient-il de Fibel, cher ami ? » Me permettra-t-on de me comparer à Homère, qui n'a pas chanté la mort d'Achille qu'il avait promise, et de me justifier par son exemple ?

J'ai bien fait quelque chose, et je vais toujours le raconter :

Les historiens savants n'ignorent pas que les jésuites, désireux de posséder les secrets d'État du roi Philippe II, conclurent, à force d'or et de poison, un marché pour la livraison quotidienne de la chaise de nuit du roi. Ils espéraient extraire de cette chaise, à chaque tirage, des papiers d'État déchirés, et voir enfin le fond des projets de cette *femme invisible* [1]. Ils se disaient : la chaise de nuit, de paravent des plans royaux, deviendra notre *bureau de décachetage à la d'Argenson* [2] ; ce sera un confessionnal passif, une *versio interlinearis* de ce roi, difficile à tra-

[1] En français dans le texte.
[2] En français dans le texte.

duire; en un mot, l'*ambasciadore* de notre général. Nous lui communiquerons cela, et ferons de cette chaise un métier sur lequel nous tisserons quelques trames d'un bon tissu.

L'anecdote ci-dessus contribua beaucoup à m'inspirer l'idée que la déesse Occasion (on nomme ainsi, dans bien des cercles allemands, un lieu incognito bien connu) m'approvisionnerait mieux que tous les gamins du village. Il était à présumer que les personnes d'importance faisaient ramasser par les enfants, pour les utiliser à leur gré, les papiers déchirés et éparpillés par les Français. Aussi j'allai faire visite aux trois *honoratiores* ordinaires d'un village, au pasteur, au recteur (c'est ainsi que se nommait le dernier maître d'école) et au bailli. Je jouis avec plaisir et abondance de la bonne société de chacun des *honoratiores*; j'eus avec eux les conversations sans lesquelles une visite n'a pas de prix; nous nous plûmes à échanger nos idées sur la paix, la guerre, les livres nouveaux, etc. Puis, par accident — j'y songeais sans cesse — je fis une courte absence.......... Il sembla que la bonne volonté dût être une fois récompensée sur la terre. Je trouvai quelques rognures de la biographie imprimée de Fibel; je les empochai sans le moindre remords; car l'*Occasion* fait le larron. C'est chez le troisième *honoratior* que je trouvai ces découpures biographiques. — Dans ma joie, je m'écriai : Prodigieux! Inouï! Deux fois cette chance d'un paroli biographique! Pelz, Pompier, Fuhrmann d'un côté; le pasteur, le recteur, le bailli de l'autre! Tous les six collaborent à une seule vie : Sextuor de satellites biographiques, gravitant autour de Fibel-Uranus! — Je ne sais que dire de ce cycle biographique!

Mais je sais maintenant que je trouvai peu de chose à en dire; car tout ce que me rapportèrent ces journées de cour, ces longues séances, se réduisait à si peu de lignes que j'aurais honte de les servir comme chapitres de dénouement ou de congé, s'il y avait un moyen de satisfaire la curiosité du public, si violemment surexcitée. Mais je n'ai absolument rien autre chose à faire que de donner les petits chapitres qui suivent.

XXX

PREMIER PETIT CHAPITRE

Ce fut le lendemain d'un anniversaire de la naissance de son fils que mourut la bonne Engeltrut. Elle débita des choses élevées sur la

cour de Dresde, le *rector magnificus*, et notre Seigneur Dieu. Son illustre fils la laissa sans sépulture plus de jours qu'il ne convenait, parce qu'il voulait, en savant illustre, verser la quantité de larmes convenable, et pas davantage en suivant le corps.

XXXI

DEUXIÈME PETIT CHAPITRE

Le célèbre biographe Pompier mourut plutôt par excès que par manque d'années : il fut enlevé... (La fin du chapitre l'était également.)

XXXII

TROISIÈME PETIT CHAPITRE

L'honorable Fuhrmann, qui laissait tout passer, passa aussi en personne. L'excellente femme de Fibel, dont on aurait tant de bien à dire (s'il n'était pas partial de le faire), lui dit deux mots qu'il put prendre comme un bon passeport gratuit.

XXXIII

QUATRIÈME PETIT CHAPITRE

D'importantes modifications, de fortes brèches dans l'âme de l'étudiant Fibel, toute la Fibélerie dissoute... (Ici plus rien.)

XXXIV

CINQUIÈME PETIT CHAPITRE — CHAPITRE DE CONGÉ OU D'ADIEU

Le magister Pelz, resté seul, compose et imprime le dernier chapitre de la biographie. Le bon monsieur Fibel vieillit, mais se porte bien.

Il n'y a plus personne dans le village qui puisse continuer la vie du grand Fibel, excepté lui, qui peut le faire en continuant de vivre. Peut-être plus tard se trouvera-t-il de grands biographes qui tamiseront notre paille en froment. (Moi, Jean Paul Richter, j'avoue franchement que ce passage m'a donné une haute idée de moi-même.) J'espère retrouver au ciel, ou là où l'on est damné — car dans le ciel il n'y a que l'infini d'heureux — mes collaborateurs. — *Soli Deo Gloria.* — 40e et dernier volume.

† † †

Et j'ajoute : *Sic transit gloria mundi !*

XXXV

ARRIÈRE-CHAPITRE. — DERNIÈRE VUE

Il m'arrive bien des choses inattendues, et que je ne croirais pas, si je ne les racontais moi-même.

Voici le fait. Le fleuve de l'histoire de Fibel avait disparu sous terre, semblable à une *perte du Rhône*[1]; je devais rechercher l'endroit où le fleuve de l'histoire reparaissait, et j'interrogeai tout le monde à ce sujet. On me répondit que je n'aurais des renseignements que du petit vieux de Bienroda, un excellent petit homme décrépit, âgé de plus de 125 ans, qui demeurait à quelques milles du village, et saurait certainement tout ce qui se rapportait à la jeunesse de Fibel. — Ce ne fut pas, croyez-moi, la gloire de jouer auprès du vieillard le rôle d'un Adrien, demandant à l'oracle les détails de la vie d'Homère, qui me tenta. Ce qui me ravissait, c'était la perspective de trouver enfin un des plus vieux hommes de la terre. — « Ce doit être une sensation toute nouvelle et toute spéciale que celle qu'éveille en nous la présence d'un siècle vivant et condensé. — Prendre par la main, par la peau, un homme antédiluvien, sur la tête duquel ont passé tant de matins et de soirs, tant de printemps et d'automnes, de générations entières, et devant qui l'on n'est plus ni vieux ni jeune ; — entendre un esprit humain, presque sinistre, d'un autre temps, d'un autre monde, qui survit seul de tous les compagnons de son vieux temps déjà écoulé et, comme un

[1] En français dans le texte.

gardien des vieux morts, regarde d'un œil froid et surpris les plaisantes nouveautés de la vie ! qui n'a plus d'hier et de demain, mais seulement l'avant-hier de la jeunesse et le surlendemain de la mort ! — Ce vieillard doit toujours parler de son passé, de son aurore qui sur le long soir de sa longue journée se rapproche de son crépuscule de minuit. Que de sensations romanesques on doit éprouver à l'écouter, avant qu'il meure, cet archivieillard pour qui le soleil de la mort se lève à minuit, et le crépuscule et l'aurore se rejoignent ! »

D'un autre côté, un homme de mon âge ne devient pas beaucoup plus jeune à côté d'un vieillard qui, comme celui de Bienroda, a des heures à millions, et il doit songer plus à la mortalité qu'à l'immortalité. Un vieillard frappe peut-être plus vivement qu'une tombe. Plus l'homme est vieux, plus il peint la mort; plus la tombe est ancienne, plus on pénètre dans toutes ces jeunesses flétries l'une après l'autre. La tombe ruinée renferme parfois une jeune fille : ce vieux corps délabré ne loge plus qu'un esprit.

Mon désir de voir le vieux petit monsieur s'accrut tellement quand j'appris qu'il ne se nommait que le Bienrodien; — chaque lecteur songe de lui-même à l'A b c d bienrodien, — que je saisis la première occasion que je trouvai de partir pour le village.

XXXVI

DEUXIÈME ARRIÈRE-CHAPITRE. — MON ARRIVÉE

Cette occasion fut le retour d'une voiture, à six chevaux, du Margrave. Le cocher me prit sans difficulté. — J'avais été présenté au Margrave et par conséquent à son cocher. — J'ai mes raisons pour raconter, avant d'arriver au village, l'anecdote suivante :

« Un comte A....a, qui avait des lettres de recommandation fort importantes à présenter au ministre B.....b, avait passé toute une soirée, à pied, à la recherche de la demeure de ce ministre, sans pouvoir la trouver ni se retrouver lui-même, bien qu'il vît toutes les maisons doubles, et que tous les objets tournassent autour de lui bien plus vite que lui-même. Par bonheur, le peu de vin qu'il avait bu au delà du superflu le jeta enfin à terre. Il trouva sous lui la poitrine d'un autre monsieur, qui, par une cause analogue, s'était conformé aux lois de la chute des corps graves. Le monsieur qui se trouvait dessous jura

d'une façon épouvantable contre le manant qui s'était couché sur lui : « Comme si vous ne saviez pas, dit-il au comte, que vous avez devant vous le ministre B....b. » — « Oh! charmant! ravissant! » s'écria le comte, tout joyeux de tenir le ministre en réserve sous lui. « Je suis le comte A....a, et, depuis une heure, je cherchais partout Votre Excellence. » Là-dessus, sans s'embrasser de nouveau, puisqu'ils s'étaient déjà jetés dans les bras l'un de l'autre, ils s'aidèrent à se relever avec beaucoup d'obligeance, mais aussi de difficulté, et se soutenant mutuellement, regagnèrent, bras dessus bras dessous, l'hôtel du ministre. Là, ils passèrent la soirée à se raconter l'anecdote, aussi longtemps qu'ils purent continuer à raconter. »

Je prie maintenant le lecteur d'oublier l'anecdote, jusqu'à ce que je l'en fasse souvenir ; car nous avons des choses bien plus importantes à noter. Quand nous arrivâmes à Bienroda, le cocher me montra avec son fouet un petit verger, plein de chansons : « C'est là qu'habitent le vieux petit monsieur, et avec lui sa ménagerie. » — Je sautai à bas de la voiture, et me dirigeai vers la demeure du Bienrodien. Mes six chevaux margraviens devaient me faire prendre par le vieux monsieur pour un grand personnage, en dépit de la simplicité de mes vêtements : c'est par là que les princes et les héros se sont toujours distingués de leur suite dorée. Aussi fus-je un peu surpris de voir que le vieux monsieur, sans défendre à son barbet d'aboyer, continua assez longtemps à jouer avec son lièvre, avant de lever de sa tête son chapeau de toile cirée. Une redingote boutonnée, un caleçon, et une cravate qui descendait sur l'estomac, composaient l'habillement modeste du vieillard. Son corps était bâti plus étrangement encore : il semblait courbé par sa haute taille plus que par l'âge ; le fond de l'œil, qui, dans l'enfance, est noir, était devenu tout blanc. Son menton relevé lui donnait, quand il parlait, l'air de ruminer; la physionomie était vive, l'œil clair, les mâchoires garnies de dents, et la tête couverte de cheveux blonds.

Je commençai enfin : « — J'avais pris la voiture, désireux de voir un homme remarquable, pour lequel il n'y avait rien de bien nouveau sous le soleil, mais qui était lui-même une nouveauté, et d'obtenir de lui des renseignements sur Fibel. — Vraiment, continuai-je, vous semblez un homme de 25 ans. Après 100 ans, il faut faire un nouveau calcul. Aussi, des personnes qui, en comptant leurs années, recommençaient à 1, tel que la femme Verdut, ou le vieux de Rechingen[1],

[1] *Dictionnaire des merveilles de la nature*, par Sigaud de la Fond.

ont vu repousser leurs cheveux et leurs dents, et se manifester tous les signes d'un rajeunissement complet, ainsi que je le vois sur votre tête et à votre mâchoire. C'est tout autre chose pour un homme de 180 ans, comme Peter Zorten qui, arrivé à l'âge de 80 ans (il en avait déjà vu passer 100 autres), ne pouvait attendre que ce qui lui arriva en effet : la mort. — Je sais, du reste, par le *Muséum des Merveilles*, — chez Baumgärtner, à Leipzig, — que Castegnada assure qu'au Bengale, un homme est arrivé à l'âge de 370 ans, qu'il a changé quatre fois de cheveux et de dents, et qu'il a eu 70 femmes. Par conséquent, en ne prenant de ce renseignement, comme de tous ceux fournis par les voyageurs, que la moitié, un homme peut arriver à l'âge de 185 ans. — Rigoureusement, vous vous faites un peu plus vieux que vous n'êtes réellement, en comptant les jours bissextiles. — Tous les quatre ans, on intercale quatre fois six heures, c'est-à-dire, cela n'est pas tout à fait juste, puisque d'après un calcul exact, il manque à chaque année, non pas 6 heures, mais 5 heures 48 minutes 45 secondes 30 tierces. — Vous avez donc, en négligeant les jours intercalaires, — comme cela se fit en 1800, — encore une certaine avance de temps à vivre. »

Ma flatterie astronomique s'étendait et s'étirait sur ma langue, et je m'étais si bien embrouillé, que le vieux Bienrodien devait ne plus savoir que dire. Aussi ne dit-il rien.

« —Pour moi, repris-je, après une pause, j'avoue que si je dépassais le siècle, ce cimetière de 100 années, je ne saurais plus quel âge j'ai, ni même si je suis vieux. Je ferais comme l'histoire a souvent fait pour des séries de mille ans ; je recommencerais, sans façon, à compter *anno* un. Pourquoi un homme ne deviendrait-il pas aussi vieux que certains arbres gigantesques de l'Inde, qui sont encore debout ? — Du reste, on devrait demander à tous les vieillards par quels moyens ils ont su prolonger leur existence, sans le secours du conseiller Hufeland de Berlin, au delà du terme qu'il leur assigne lui-même ; car il ne promet que de 80 à 90 ans. — Comment vous y êtes-vous pris, cher monsieur ? — Car d'un long nez il est difficile, ce me semble (dis-je en terminant, un peu vexé du silence du vieillard), de tirer une longue vie, bien qu'un Français assure la chose [1]. »

« —Quelques personnes prétendent, répondit enfin le vieillard à voix basse, que c'est parce j'ai toujours été joyeux, que j'ai suivi le *symbo-*

[1] J'ai entendu ou lu quelque part cette remarque faite par un Français, et confirmée du reste par maintes raisons physiologiques. (*Note de l'auteur.*)

hum : nunquam gai, *semper* triste[1] — Pour moi, j'attribue cette faveur à Notre-Seigneur Dieu. Les bêtes qui nous entourent sont aussi *nunquam* gaies; mais elles sont loin de vivre aussi longtemps que l'homme, qui représente, par la longue durée de son existence, l'image du Dieu éternel. » — Mon bonhomme se tut : ces paroles dans la bouche d'un Dieu de 125 ans, étaient importantes et consolantes, et j'étais intéressé dès le début. Mais en parlant des bêtes, le Bienrodien était retourné aux siennes, et, comme s'il eût été insensible à l'arrivée d'un homme, amené par six chevaux, il se remit à jouer avec sa ménagerie, le lièvre, le barbet, le roquet, l'étourneau et un couple de tourterelles. Il y avait dans le verger un joyeux rucher; il appela, par un sifflement, ses abeilles, qui vinrent se joindre à sa basse-cour. — Ces bizarreries ne pouvaient s'expliquer que par cette pensée, — qui est de moi : — les vieillards ont l'écorce rude et blessante; les jeunes gens l'ont douce et lisse.

Il reprit enfin : « — On ne doit pas s'étonner qu'un homme âgé qui a tout oublié, que personne ne connaît et n'aime, excepté Dieu, ne s'occupe que de ses bêtes. A quoi peut servir un vieillard? Je vais dans les villages comme dans des villes étrangères. Si je vois des enfants, il me semble voir mes vieilles années de jeunesse; si je vois des vieillards, il me semble voir mes années de vieillesse déjà écoulées. Je suis suspendu entre le ciel et la terre, sans savoir auquel j'appartiens. Mais Dieu me regarde toujours avec amour de ses deux yeux brillants, le soleil et la lune. Les bêtes n'enseignent pas le péché, mais la piété : il me semble contempler Dieu lui-même, quand je vois mes tourterelles réchauffer et nourrir leurs petits; c'est de lui qu'elles tiennent cet amour et ces soins. » — De nouveau le vieillard se tut, et regarda tristement devant lui. La cloche de Bienroda se fit entendre, sonnant un baptême. A la fin, le vieillard versa quelques larmes. — Je ne sais comment, après ses belles paroles, j'eus la niaiserie de ne voir dans ces gouttes d'eau qu'un indice de la faiblesse de ses yeux fatigués. — « Je n'entends pas fort bien, me dit-il; c'est l'effet de l'âge, et il me semble toujours entendre la cloche des baptêmes, dont le son m'arrive affaibli de Heiligengut. Mes années d'enfance, à cent années de distance, sortent des profondeurs du temps, me regardent étonnées, et nous ne savons si nous devons rire ou pleurer. » — Puis il ajouta, en s'adressant à son roquet : « Ici ! mon Alertchen ! » Il m'avait mis lui-même sur la voie qui menait au but de mon voyage. — « Cher monsieur Bienrodien, dis-je, dans ce

[1] Il voulait dire précisément le contraire. (*Note de l'auteur.*)

village de Heiligengut, que vous connaissez, j'ai écrit la vie de feu M. Gotthelf Fibel, l'auteur du célèbre A b c d; et il ne me manque pour l'achever que la fin : la mort de Fibel. (Ici le vieillard sourit, et fit un grand signe de tête.) Personne ne peut connaître sa mort aussi bien que vous ; vous êtes le seul qui puissiez aussi me fournir quelques traits de sa jeunesse. — Dites-moi, au nom du ciel, tout ce que vous savez du défunt ; car sa vie doit paraître à la foire de Saint-Michel de 1811, à Nuremberg, chez Schrag. »

Il me répondit : « —Excellent auteur ! — *Litteratore — man of genius.* —Homme de lettres,—*autor Clarissi...* »— Je supposais qu'il s'adressait à moi. J'allais me défendre; mais il ne se laissa pas arrêter; car c'était de lui-même qu'il voulait parler : « —Ce sont tous les titres, et il y en a encore bien d'autres magnifiques, que je me donnais quand j'étais encore ce vain et aveugle Fibel, qui a écrit et fait imprimer cet A b c d assez médiocre. »

Le vieux monsieur et feu Fibel !... 125, et même 1811 — points d'exclamation — ne peignent que faiblement ma surprise, si on la compare à la surprise plus vive encore que va éprouver à ce passage le camp froid et sérieux des littérateurs qui, comme des bouchons s'échappant de bouteilles longtemps bouchées, vont sauter en l'air, se frottant les mains, et ressentant une joie démesurée de cette découverte. — Dans le premier moment de stupeur, j'étais sur le point de témoigner ma satisfaction de ce que le vieillard parlait l'allemand moderne ; j'allais m'étonner que Fibel s'exprimât aussi purement, moi qui me suis formé en écrivant sa vie. Mais je repris bientôt connaissance. « — Je ne sais, dis-je, s'il pourrait m'arriver rien de plus heureux ou de plus avantageux, que la rencontre du héros vivant d'une biographie, à laquelle il faut ajouter à la hâte bien des choses; car M. Schrag la publie cet automne. — Croyez-moi, j'effacerai dans mon ouvrage plus d'une erreur commise sur votre compte : celle-ci, entre autres, qui est fort concevable : on croyait que c'était un certain recteur Bienrode de Wernigrode qui avait écrit votre livre. »

« — Je devais le savoir, reprit le vieux ; mais j'ai changé volontairement mon nom latin de Fibel contre le nom allemand d'un village ; je me suis appelé Bienrodien, afin de briser cornes et jambes au démon de l'orgueil; tout le monde serait venu pour voir Fibel et on m'aurait troublé dans mon humilité. Ce changement d'un nom latin contre un nom allemand est le contraire de cette traduction, si souvent faite par vanité, d'un nom allemand en latin, par exemple, Schwarzerde en Melanchton. »

« — C'est par une vanité analogue », repris-je, tout fier d'étaler mes

petites connaissances, « que Neuman s'est transformé en Néander, — Schmid en Faber. — Horn en Cératimus, — Herbst en Operinus. — Une foule d'autres hommes que je connais bien en ont fait autant; moi-même tout le premier; mais c'est à mes débuts et par humilité que j'ai francisé mon nom [1]. — Du reste, vous êtes partout illustre, et les plus grandes villes du Voigtland et du Reuss ont copié votre ouvrage. — Vous avez une quantité incroyable d'imitateurs. Votre A b c d illustré a trouvé en M. Bertuch (conseiller de légation, comme moi) un continuateur qui n'est pas à dédaigner. — J'ai extrait des 40 volumes du quadragénaire Pelz la vie d'un homme aussi considérable. J'ai pris du moins tout ce que la dernière guerre a bien voulu me laisser de fragments. »

« — C'était la guerre de sept ans? » dit le veillard, qui, comme le vieux et faible Pütter, confondait avec cette guerre la dernière guerre avec les Français.

« — A peu près », répondis-je; — « le plus petit supplément recueilli des lèvres même du héros est d'autant plus précieux pour moi, et il me faut les dernières années, assez nombreuses, et pour terminer avant la foire de Saint-Michel. »

« — Je vous prendrais presque », dit Fibel avec une douceur incroyable, « pour un second Pelz, tant votre air et vos paroles sont aimables. Mais le premier m'a bien aveuglé par ses éloges. Enfin, c'est fait!... A présent, tout m'est indifférent sur la terre, tout, sauf le ciel qui la couvre; et je vois trop clairement combien j'ai tiré vanité de mes facultés. Celui qui est mort pour la terre ne l'est pas pour le monde; car il y a dans le monde plusieurs vies, peut-être une infinité. Oui, l'Éternel lui-même n'est pas mort pour l'univers, peut-être parce qu'il lui est éternellement antérieur. »

A ces dernières paroles, je fus d'autant plus curieux de connaître comment s'était accomplie cette transmutation ou plutôt cette transsubstantiation de l'obscur Fibel en un petit monsieur si brillant. Je le priai de me donner l'explication de son nouveau caractère. Les motifs de ce changement lui étaient sans doute indifférents, à lui propriétaire de ce caractère; mais ils ne l'étaient pas au lecteur avide de les apprendre de moi. Fibel me répondit: « — Je le ferai volontiers, mais aujourd'hui il est trop tard. »

Il entra dans sa cabane; je l'y suivis. Il se mit à siffler; aussitôt un petit écureuil noir descendit d'un arbre où il y avait plutôt à se divertir

[1] L'auteur de cet ouvrage s'appelle originairement Johann-Paul-Friedrich Richter.

qu'à manger; une quantité d'oiseaux s'envolèrent des arbres du verger, et entrèrent par les fenêtres ouvertes, rossignols, grives, étourneaux. Un bouvreuil que l'âge avait fait passer des bêtes fauves parmi les bêtes noires, trottait dans la chambre, en poussant des cris plaisants qu'il n'aurait pu lui-même expliquer. — Le lièvre, assis sur ses pattes de derrière, battait la caisse avec ses pattes de devant. — Il n'y avait pas un chien dans la maison qui n'arrivât en sautant de joie. — J'en exceptais le petit Alertchen, mais il entra le plus gaiement du monde. Il savait qu'au son de la cloche il avait à recevoir une boîte de fer blanc, suspendue à une courroie passée autour de son cou; cette boîte contenait la liste du souper, qu'il devait rapporter de l'auberge du village. C'était le chargé d'affaires culinaires, le fourgon de Fibel — son *Vertumnus* et sa poste. — Ambassadeur à Bienroda, il était l'introducteur des ambassadeurs dans le verger. (C'est à ce titre qu'il avait aboyé à mon arrivée.)

Fibel fit remarquer que l'on devait secourir et instruire les bêtes bornées autant qu'on le pouvait; « car, jusqu'à un certain point, dit-il, on est leur Dieu, et on doit les former aux bonnes mœurs. Dieu et les bêtes sont toujours bons. Il n'en est pas de même de l'homme. »

Je parvins à le ramener à ses souvenirs. — Lorsqu'un viellard nous remet un objet matériel ou immatériel, sa main tremblante en répand d'habitude la moitié. Je reçus pourtant sans accident les renseignements suivants :

Fibel pouvait avoir cent ans, lorsqu'une certaine nuit, il lui poussa des dents nouvelles; ce développement fut accompagné de rêves douloureux et agités. Avant minuit, il vit apparaître sa femme qui lui dit qu'elle était ressuscitée pour le gourmander et lui apprendre que Pelz était un oiseau moqueur, et lui, Fibel, un bouvreuil. Après minuit, il rêva qu'il avait entre les mains un large crible, dont il lui fallait séparer les mailles : le crible, solidement tressé et le rebord en bois le tourmentaient d'une façon incroyable. Il ne réussissait qu'à se briser lui-même, quand tout à coup le crible se transforma entre ses mains en un soleil éclatant dont la lueur l'aveuglait. — Il se réveilla nouveau-né, et se rendormit comme bercé sur un lit de tulipes. — Puis il rêva qu'il avait cent et un ans, et mourait, comme un innocent enfant d'un an, ignorant des douleurs et des péchés terrestres. — Il trouvait là-haut ses parents qui lui amenaient une troupe d'enfants à lui, qui étaient restés invisibles sur la terre, parce que c'étaient de purs anges.

Il se leva avec des dents et des idées nouvelles. Le vieux Fibel était consumé; le phénix sortait de ses cendres et ensoleillait ses plumes étincelantes. Fibel ressuscitait transfiguré, s'élançant d'une tombe qui n'était autre que son corps même. La terre fuyait : le ciel s'abaissait.

Quand il m'eut raconté la chose, il me dit sans façon : « Bonne nuit! » et, sans attendre le retour du roquet, de ses mains déjà croisées pour la prière du soir, il me montra la porte. Je sortis, mais j'errai longtemps dans le verger, qui était sorti tout entier de noyaux qu'il avait enterrés. Il ne mangeait jamais une cerise sans enfouir dans la terre le noyau qui devait se transfigurer aussi. « Je ne peux pas perdre un noyau, disait-il; si plus tard quelque paysan arrache l'arbuste, il a du moins un peu vécu, et est mort enfant. »

En me promenant dans le verger, j'entendis les sons d'un orgue et une voix qui chantait un *Lied* du soir. Je n'eus qu'à revenir à la fenêtre de la cabane pour voir Fibel qui tournait lentement un orgue de barbarie, qu'il accompagnait en chantant. Pour ce débris de voix, cet instrument monotone, plus simple encore qu'un orgue d'oiseleur, suffisait à ses dévotions domestiques.

Je repris tout rêveur le chemin de mon logis.

XXXVII

TROISIÈME CHAPITRE. — DEUXIÈME JOUR

En retournant le lendemain auprès de Fibel, je songeai qu'il m'aurait à moitié oublié. Le manque de mémoire est naturel dans la nuit froide de la vieillesse, qui ne vit que de passé et d'avenir et n'a presque pas de présent. J'aurais pu attendre un peu plus d'empressement de sa part pour un homme important qui avait écrit sa vie. « Il va, me disais-je, s'enquérir de ce que l'on a fait dans les lettres et dans les sciences; il va me demander s'il n'est pas déjà, en poésie, un âge d'or vivant; s'il y a des îles inconnues où l'on ne sache rien de lui. » — De toutes ces questions, dont les réponses devaient toujours aboutir à sa gloire, il ne m'en fit qu'une assez niaise. Il me demanda si, dans mon ouvrage, j'avais parlé honorablement de ses parents. Il ajouta : « Hélas! ils ne sont pas assez connus à Heiligengut et ailleurs, et leur fils l'est trop, au contraire. » Je jurai, par deux fois, que j'avais dit les plus belles choses du monde sur le compte de ces deux personnes; je re-

cueillis quelques-unes de ces choses de la bouche pieuse du fils, et je les intercalai dans l'ouvrage.

La matinée était splendide. Les neiges de l'âge semblaient fondues et brillaient mobiles comme une rosée sur la fleur tardive de Fibel. L'amour même de ses bêtes (les bêtes, comme les enfants, semblent deviner ceux qui les aiment) donnait plus de charme encore à cette matinée, passée dans un verger dont chaque arbuste avait pour père un fruit qu'il avait mangé. Les animaux lui avaient été légués par ses parents (c'étaient du moins les neveux et arrière-arrière...... etc. petits-neveux de ceux qui formaient la succession). Le verger hébergeait tout un petit peuple d'oiseaux chantant et couvant. Un sifflement faisait descendre des arbres, sur ses genoux et ses épaules, tous ces successeurs privés de l'école de chant paternelle. A voir avec quelle promptitude et quelle tendresse ils venaient voltiger autour de lui, on se sentait le cœur réjoui. Partout où tombaient les rayons du soleil, il avait, avec un plaisir de vieil enfant, placé sur des bâtons ou suspendu dans les arbres des globes de verre colorés, et c'est avec une satisfaction incroyable qu'il parcourait ce clavier de couleurs, de rayons d'or, d'argent, de pierreries. Je trouvai qu'il n'avait pas tort. C'étaient des planches de tulipes vitrifiées, que ces planètes colorées qui jetaient plus de dix lueurs étincelantes sur le gazon. Le vieillard aimait surtout à voir le paysage se réfléchir sur ces petits globes; c'étaient, en quelque sorte, des miroirs colorants qui réduisaient les vues des alentours.

« Ah! dit-il, quand je regarde ces couleurs si variées que Dieu a données au monde et auxquelles il consacre toujours son soleil, il me semble que je suis déjà près de lui; mais comme Dieu est en nous, on est toujours près de lui. »

J'accouchai enfin de la question que je mûrissais depuis si longtemps. « —Comment, à son âge, pouvait-il parler un allemand aussi pur que celui des écrivains les plus nouveaux? » — « J'avais deux ans, me répondit-il (quant aux cent premières années, cela allait de soi), quand j'eus l'occasion d'entendre, tous les dimanches, un ecclésiastique qui parlait l'allemand comme un ange; s'il meurt jamais en chaire, il n'aura pas besoin d'une autre langue au ciel que la sienne. » Il ne put me décrire ni la ville ni le prédicateur, mais il me détailla sa manière de prêcher; il parlait sans exagération de mots, de mines et de gestes; — il disait d'une voix douce les choses les plus belles et les plus fortes. — Il ressemblait à un saint Jean qui parle à la terre et touche déjà le ciel, quand il posait tranquillement ses mains sur le bord de la chaire. — Chaque note était un chœur, chaque regard une bénédiction. — Ce néo-

chrétien cachait la force sous l'amour, comme le diamant si dur se cache dans l'or tendre. — La chaire était pour lui le Thabor; il s'y transfigurait, et ses auditeurs avec lui. — De tous les ecclésiastiques, c'était lui qui faisait le mieux la chose la plus difficile : prier avec dignité!.....

Je m'attachais toujours davantage au vieillard, et je n'exigeais pas plus de lui que d'un enfant, plein de réparties aimables. Enfin, je songeai à le quitter, pour ne pas troubler par quelque chose de terrestre la paix de sa journée. Il devait occuper, plein de calme, cette position élevée de la vieillesse, où l'homme vit comme sur le pôle : là, les étoiles ne se lèvent ni ne se couchent; le ciel resplendit et l'étoile polaire brille immobile au-dessus de notre tête. — Je lui dis que je désirais revenir le soir, et prendre congé de lui. A mon grand étonnement, il me répondit qu'il prendrait peut-être lui-même congé du monde le soir, et qu'il désirait ne pas être troublé en mourant. Il achèverait de lire l'Apocalypse de saint Jean, et là ce serait sans doute fait de lui. — J'aurais dû dire plutôt qu'il ne lisait que la Bible — d'un bout à l'autre — et qu'il croyait fermement (c'est pour cela qu'il lisait plus vite les derniers livres) qu'au xxe et xxie versets du 22e chapitre de l'Apocalypse de saint Jean : « Il parle celui qui témoigne. Je vais arriver. Amen! — Oui, qu'il vienne, le seigneur Jésus. La grâce de Notre Seigneur Jésus soit avec vous tous. Amen! » — il expirerait.

Je ne pouvais croire que cette fleur si tardive se flétrît si brusquement. Cependant je me conformai à ses dernières volontés, et je pris congé de lui en le priant de m'envoyer au village ses ordres relativement à sa succession. Il me dit que tout était réglé depuis longtemps. Il détacha une branche d'un arbre de Noël qu'il avait gardé, et m'en fit cadeau comme d'un *Vergissmeinnicht*.

Je ne passai pas, sans une certaine angoisse, cette soirée. Le roquet économe, accompagné d'un barbet, vint chercher le souper. Je gardai le roquet, — un modèle de fourrure et de cœur, — pour avoir un souvenir du vieux monsieur. J'attachai au cou du barbet une lettre, où je m'accusais moi-même de ce vol. Le chien volé se mit à frétiller autour de moi.

La nuit vint, magnifique. Je ne pus résister au désir de me glisser dans le verger, près de la cabane, pour m'assurer que le vieux monsieur n'avait pas terminé sa lecture et sa vie. En route, je trouvai une enveloppe de lettre cachetée de noir, et je vis passer au-dessus de ma tête les blanches cigognes qui partaient déjà pour des régions plus chaudes. Tout cela me donna à songer. Je ne fus pas rassuré en entendant chanter les oiseaux du verger; leurs ancêtres chantaient aussi à

la mort du père. Un brouillard s'étendit devant mes yeux, un crépuscule tardif me faisait voir comme un paysage étrange qui s'effaçait peu à peu. J'étais si troublé, que je pris pour un morceau de nuage rougi par le crépuscule, tombé à terre, une fleur rouge de haricot. Enfin j'entendis dans le verger la voix et les sons de l'orgue. C'était le vieillard qui exécutait son *Lied* du soir : « Seigneur, voici encore un jour de ma vie passé. » A son chant vint se joindre celui des oiseaux. Le bourdonnement même des abeilles, qui, par cette nuit tiède, se plongeaient dans les calices des tilleuls, vint encore augmenter mon ardente joie.

Il vivait. Mais je ne devais pas troubler sa sainte soirée : « Qu'il reste me dis-je, près de Celui qui le comble de dons et d'années ! Qu'il ne songe plus aux hommes ! » J'écoutai son *Lied* jusqu'au dernier vers, puis je m'éloignai à pas lents ; et à ma grande joie, je trouvai dans la nature éternellement jeune, bien des rapports avec cette nature surannée ; depuis la source de la prairie, ce flot éternel, jusqu'à un second essaim d'abeilles, qui s'était suspendu à un jeune tilleul, comme s'il devait devenir leur père en les logeant, et vivre longtemps. Chaque étoile m'envoyait un signe d'espérance.

Une fois couché, je fus assailli de songes qui faisaient mourir le vieillard, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. — D'abord, il s'éteignait par une nuit de printemps, puis à un premier jour de l'an. — Dans un autre rêve, il était assis contre l'arbre de Noël paternel ; la foudre tombait du ciel, pour le prendre et l'y remporter. — Puis des géants énormes portaient sa bière, et en la portant se chargeaient peu à peu de petits vieillards rouges couronnés. — Dans un autre songe, il se fermait lui-même les yeux, et disait : « Je ne veux plus rien voir, Jésus-Christ est près de moi. » Dans un autre, il se baissait douloureusement sur la tombe de sa mère, et courbait les tiges des fleurs vers son visage, sans les briser ; — tout à coup, sa mère sortait de la tombe, et s'envolait avec lui par-dessus les nuages, dans les étoiles les plus proches. — Dans différents rêves, j'entendais les premiers vers de chants funèbres inconnus : « Le temps le plus long se fond dans l'éternité. — Plus la vie est longue, plus l'éternité est courte. — Dieu n'a pas fait des nullités du néant. — La poussière des morts devient de la poussière des fleurs... »

C'est ainsi que le sommeil se joue de l'homme, comme l'homme se joue de la veille.

XXXVIII

QUATRIÈME ARRIÈRE-CHAPITRE. — DERNIER JOUR

En me rendant, pour la dernière fois, près du héros de cette histoire, je songeais, en chemin, au passage que je vais écrire ici. Après ce chapitre, des brigades entières de littérateurs, qui ne sauront que grâce à lui où l'on peut trouver Fibel, vont monter à cheval ou en voiture (quelques-uns n'auront, comme véhicule, que leurs jambes) pour rendre visite au vieux monsieur. — Ainsi j'aurais secoué sur la tête grise du pauvre maître d'école tout un sac d'essaims d'abeilles. — Littérateurs! littérateurs! ne vous laissez pas détourner de ce voyage scientifique par la figure de l'épizeuxis, qui répète le même mot deux fois au commencement de la phrase pour donner plus de force! Faudra-t-il me servir de l'épiphore, — autre figure qui répète deux fois le mot à la fin de la phrase, — et m'écrier : « Laissez à cet homme, avant son dernier repos, son avant-dernier repos? »

J'avais gardé Alertchen, la nuit, près de moi. Chose étrange! il était resté volontiers avec moi, comme s'il eût reconnu et apprécié en moi le panégyriste du barbet-poste [1]. — Ce qui est invraisemblable, vu sa froideur pour la lecture. — Je veux sur-le-champ apprendre au lecteur, — j'oublierais plus tard de le faire, — que le Bienrodien, en voyant l'affection que le chien avait témoignée pour moi, m'avait fait ce cadeau considérable, — qui vit encore, comme chacun le sait. — Le chien Alert était vraisemblablement une récompense honorifique, — un chien d'honneur, un blason d'évangéliste, — comme le bœuf de saint Luc ou du prophète, comme les ânes des prophètes Balaam et Mahomet. — C'était peut-être l'emblème de ma propreté et de mon origine persiques (nous descendons, nous autres Allemands, des Perses, ces grands amis de la propreté et des chiens). Quoi qu'il en soit, je possède le chien, — et il est, en ce moment, sur mon canapé, occupé à se gratter. — Si quelque lecteur, désireux de se convaincre du fait, me fait l'honneur d'une visite, Alert se fera un plaisir de lui sauter aux jambes. — Une fois crevé pour un monde meilleur que ne l'est celui-ci, — ici il n'y a de sacré que l'os de ce nom qui, chez Alert, se prolonge en queue et se tourne vers le ciel, — je le bourrerai des végétaux qu'il déteste aujourd'hui, et qu'alors, n'ayant plus d'estomac, il aimera autant qu'un bramine peut le faire.

[1] Allusion à un ouvrage de l'auteur.

Mais revenons. — Tous les songes de la nuit n'attristèrent pas mon réveil. — Ils m'avaient enlevé au contraire toute ma tristesse. — Sans cela aurais-je pu parler, plus haut, si gaiement d'Alertchen ? — J'allai de grand matin au verger pour voir le vieux dans son sommeil, cette image, ce rêve brûlant de la froide mort. — Mais il lisait déjà, à la lueur de l'aurore, dans sa Bible imprimée en gros caractères. Je vis aux gravures qu'il avait déjà passé le déluge.

Je regardai comme un devoir de ne pas troubler longtemps sa solitude. Aussi lui dis-je que je partais et lui laissai quelques lignes d'adieu sur une petite feuille, — que personne n'aura le bonheur de lire. — Il y attacha un regard si ardent, que je ressentais déjà une vive joie de l'impression que semblait lui faire ce premier manuscrit de ma main, lorsqu'il me demanda si je n'avais plus de cette poudre céleste. — Ce qui l'avait frappé, c'était la poudre bleue dont j'avais semé l'éther sur les pensées étoilées de mon feuillet. Il me pria de lui donner mon poudrier. « Il peut se faire, dit-il, que j'écrive encore à quelqu'un, peut-être à Dieu même. » Puis il me raconta longuement comme quoi le bleu l'avait toujours particulièrement ému. — Les montagnes bleues des descriptions de voyage en Amérique l'avaient passionné. — Il avait de tout temps apprécié les fleurs de lin, les bluets et les grandes coupes bleues. « Et feue ma mère avait dans son cercueil des yeux bleus encore vivants », ajouta-t-il.

Je partis troublé, mais dissimulant mon trouble. Ce n'était pas l'émotion que l'on éprouve en prenant congé d'un ami, d'un jeune homme, d'un vieillard ; mais celle que l'on ressent en quittant un être étranger, éloigné, qui nous regarde à peine du haut des nuages froids qui le maintiennent entre la terre et le ciel. — Il y a un calme moral analogue au calme physique de la Mer de Glace et des hautes montagnes ; le moindre mot le trouble, comme une note dure et sèche dans un tendre adagio.

En sus du chien, le vieillard me légua une de ses fleurs favorites, une gesse bleue, au parfum et à la couleur si romantiques, fleur d'autant plus précieuse que ce papillon s'exhale si facilement et meurt avec son parfum.

Le vieillard n'avait pas encore entonné son *Lied* du matin pour remercier Dieu de lui avoir donné un jour de plus ; aussi me pria-t-il de ne pas me fâcher s'il ne m'accompagnait pas et ne me suivait même pas des yeux. Puis il me dit d'un ton presque ému : « Vivez heureux, cher ami ! Au revoir là où sont mes parents et le grand prédicateur, dont j'ai oublié le nom. Au revoir ! »

Puis il retourna calme à son orgue. Son visage était tourné de mon côté : cependant je savais que ses yeux affaiblis ne me distinguaient que comme un brouillard immobile ! Je restai là. Il commença ce *Lied* du vieux Néander :

« Le Seigneur me laisse encore vivre.
» D'un cœur joyeux,
» Je me hâte de le glorifier !...
» Il entend mon chant matinal. »

Pendant qu'il chantait, les oiseaux voltigeaient autour de lui ; les chiens semblaient accoutumés à la musique et se taisaient ; l'essaim d'abeilles accourait vers la cabane. J'étais loin de lui : bien qu'il fût courbé par les années, sa haute taille le faisait paraître assez droit. — Au couchant, le soleil du matin formait un arc-en-ciel coloré, et le levant brillait d'une teinte rougâtre. Le levant et le couchant, le commencement et la fin ; les portes colorées du temps et de l'éternité étaient là ouvertes l'une devant l'autre, conduisant du ciel dans le ciel. — Je restai là jusqu'au dernier vers du *Lied* :

« Prêt à finir ma course,
» A ton signe, Seigneur,
» Et la conscience pure,
» Tel la mort me trouvera. »

Et je repris ma route à pas lents.

APPENDICE

A. a. *Aaffe* (singe). A. a. *Apffel* (pomme).

Le singe est bien grotesque
Quand il mord dans la pomme.

B. b. *Bær* (ours). B. b. *Baum* (arbre).

Que l'ours sauvage est cruel,
Quand il sort de l'arbre à miel !

C. c *Camel* (chameau). C. c. *Cranz* (couronne).

Le chameau porte de lourds fardeaux ;
La couronne pare les invités aux noces.

D. d. *Dachs* (blaireau). D. d. *Degen* (épée).

Le blaireau dans son trou mord le chien ;
L'épée annonce le soldat.

E. e. *Esel* (âne). E. e. *Elle* (aune).

L'âne porte de lourds sacs,
Le mercier mesure à l'aune.

F. f. *Frosch* (grenouille). F. f. *Flegel* (fléau).

La grenouille crie nuit et jour : « Coax »,
Le fléau fatigue beaucoup.

G. g. *Gans* (oie). G. g. *Gabel* (fourchette).

La chair de l'oie a bon goût,
La fourchette doit la présenter.

H. h. *Haase* (lièvre). H. h. *Hammer* (marteau).

Le lièvre rôti n'est pas mauvais ;
Le marteau frappe de rudes coups.

I. i. *Iude* (juif). I. i. *Iægerhorn* (trompe de chasse).

Le juif écorche le pauvre monde ;
La trompe de chasse fait plaisir.

K. k. *Katze* (chat). K. k. *Kamm* (peigne).

Le chat rusé mange les souris ;
Le peigne enlève les pous.

L. l. *Lamm* (agneau). L. l. *Licht* (chandelle).

Le petit agneau est patient ;
La chandelle donne une belle clarté.

M. m. *Mœnch* (moine). M. m. *Messer* (couteau).

Le moine est astreint à prier ;
Garde-toi de piquer avec le couteau.

N. n. *Nonne* (nonne). N. n. *Nagelbohr* (vrille).

La nonne cloîtrée veut faire pénitence;
Il faut avoir une vrille.

O. o. *Ochs* (bœuf). O. o. *Ohr* (oreille).

Le bœuf beugle comme le tonnerre ;
L'oreille est faite pour entendre.

P. p. *Pferd* (cheval). P. p. *Peil* (cognée).

Un cheval sied au cavalier ;
Le charpentier emploie la cognée.

Q. q. *Kuh* (vache). Q. q. *Quarkkæs* (fromage).

Quel miracle! la vache rouge
Donne du lait blanc et du fromage.

R. r. *Rabe* (corbeau). R. r. *Rettig* (raifort).

Le chant des corbeaux est : « Grab, grab, grab[1]. »
On enlève l'ordure du raifort.

S. s. *Sau* (sanglier). S. s. *Scepter* (sceptre).

Le sanglier se vautre dans la boue ;
Le sceptre donne gloire et honneur.

T. t. *Trache* (dragon). T. t. *Trage* (civière).

Que Dieu nous garde du dragon !
La civière nous tire de tous les maux.

V. v. *Vogelsteller* (oiseleur). U. u. *Uhr* (horloge).

L'oiseleur se lève matin,
Il ne demande pas si l'horloge va bien.

W. w. *Wolf* (loup). W. w. *Winkelmaas* (équerre).

Le loup mange la brebis avec haine;
Le menuisier emploie l'équerre.

X. x. Xantippe XXXXXXXXXX (dix).

Xantipe était une méchante p....n.
Dix fois dix font cent.

Y. y. *Ygel* (hérisson). Y. y. *Yudenkirschen* (baies de coqueret).

La maison du hérisson est pleine de piquants;
J'aime les baies de coquerets.

Z. z. *Ziege* (chèvre). Z. z. *Zæhlbret* (comptoir).

La chèvre donne deux soixantaines de fromages;
C'est le bouc qui tient le comptoir.

[1] *Grab* signifie tombe.

FIN

Traduit par CHARLES GUILLEMOT.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

LITTÉRATURE

Les Misérables, par Victor Hugo. (Deux volumes in-8, chez Pagnerre.)

Les deux volumes que Victor Hugo vient de publier sont un événement littéraire qu'il est impossible de passer sous silence. Leur auteur n'est pas de ceux que l'on peut ignorer; quand le Jupiter du romantisme parle, les cieux s'émeuvent, la terre tremble, et l'Océan est remué jusque dans ses profondeurs. — Les *Misérables*, annoncés par de lointains tonnerres, ont enfin éclaté au milieu de nous. Beaucoup n'ont pu supporter tant d'éclairs; ils se sont aussitôt prosternés; la critique même, chez plus d'un excellent esprit, a été aveuglée par de si grands éblouissements.

C'est que l'exilé de Jersey est fait pour éblouir plus que pour éclairer; pour étonner, pour surprendre et pour entraîner plus que pour convaincre. Mais, après le premier vertige, la critique reprend ses droits.

Je n'ai pas la prétention de parler en son nom, et je prie le lecteur de ne voir ici qu'une opinion personnelle, que je tâcherai de justifier de mon mieux.

Ce qui m'a frappé dans la première partie de cette œuvre, c'est beaucoup moins l'œuvre que l'homme dont elle révèle, encore mieux que de précédents écrits, les tendances et la nature. Victor Hugo est un phénomène extrêmement curieux à contempler; et tandis qu'il étudie la société à sa manière, nous trouvons un très-grand intérêt à l'étudier lui-même. Il n'est certes pas le premier venu. Son apparition provoque le regard; elle nous saisit, elle nous oblige à la discuter. M. Hugo ressemblerait-il au sphynx, et ses critiques trop audacieux seraient-ils exposés à être précipités dans le gouffre pour n'avoir su deviner l'énigme qu'il propose au passant? J'espère bien pour ma part échapper à un si grand malheur, sans nulle prétention d'égaler Œdipe.

Le mot de l'énigme n'est, en effet, pas difficile à trouver. Ce qui constitue

Victor Hugo, c'est une disproportion évidente entre l'imagination d'un côté, le jugement et le goût de l'autre. Le jugement et le goût se tiennent de fort près et par des liens très-intimes ; à vrai dire, le goût n'est que le jugement appliqué aux choses de l'art. Un homme de jugement peut manquer du tact littéraire; je doute fort qu'un homme doué d'un tact véritable dans les arts et dans les lettres, puisse jamais manquer de jugement ailleurs.

Avoir du jugement, c'est voir juste. On voit juste quand on voit les choses dans la perspective, au rang, à la place que leur assigne l'ensemble, quand on possède le sens des proportions qui résulte de l'équilibre des facultés humaines. On voit faux quand on prend l'accessoire pour le principal, ou, ce qui revient au même, quand on met d'habitude le fait insolite, exorbitant, à la place de la règle, pour bâtir sur lui des théories sociales ou des œuvres d'art. Composer juste, en revanche, c'est assembler les choses selon la loi de leurs proportions.

Les proportions font la justesse, et la justesse est l'expression de la vérité. Tous les hommes véritablement grands, c'est-à-dire tous les hommes dont le génie est devenu un fonds de vie, un dépôt de richesse inépuisable pour les générations, ont possédé une vue claire et juste des choses. Ils ont vu plus loin et plus largement que les esprits moyens doués de bon sens ; mais ils ont vu dans la même direction. Le bon sens, qui est un, fait nécessairement partie du génie ; seulement, l'homme de génie a un bon sens agrandi, puissamment secouru par l'instinct et par l'imagination.

Quand il arrive, chose rare entre toutes, qu'une grande imagination et un grand jugement se rencontrent pour s'assister, on voit naître le génie. De ces deux moitiés du génie, la première, chez Victor Hugo, dépasse de beaucoup la seconde. L'imagination emporte le jugement; au lieu de le servir, elle le trouble, elle l'égare en des conceptions d'un caractère exorbitant. A quelqu'un qui lui parlait avec enthousiasme de Victor Hugo, un homme d'esprit, et qui n'était pas non plus un médiocre poëte, Henri Heine, répondit : « Non, Victor Hugo n'est pas grand, il est énorme. » Si cette imagination luxuriante avait rencontré son équivalent en raison, en jugement, Victor Hugo serait, en effet, ce que ses admirateurs quand même le proclament: l'un des souverains poëtes de l'humanité; mais il n'est qu'une portion d'homme de génie, non le génie lui-même. Et ce qui n'échappera pas aux esprits attentifs, c'est que son imagination paraît d'autant plus grande, plus prodigieuse, qu'elle agit dans une plus entière liberté. Elle est puissante, à coup sûr ; mais elle semble colossale, parce que rien n'en réduit l'apparence, en atténuant dans l'harmonie les arêtes d'un style hérissé de perpétuelles métaphores.

Le besoin de l'imagination, c'est l'image. Victor Hugo n'use pas de l'image, il en abuse. Son procédé, sans doute involontaire, consiste à matérialiser l'immatériel, les sentiments intérieurs; à transporter, au contraire, dans la description des phénomènes extérieurs, des expressions propres à la vie immatérielle, impalpable du dedans. Cette transposition est le fait de tous les esprits poétiques ; mais elle demande à être maniée discrètement, à être employée à propos ; autrement elle devient monotone, fatigue le lecteur, exaspère les gens de goût. Ce qui met l'image

en relief, c'est l'opposition de l'ombre et de la lumière. Cette opposition aussi est légitime, puisqu'elle est nécessaire et propre à tout langage figuré, — et quel langage ne l'est pas? — Toutefois, l'excès ne vaut rien; car il mène de la simple opposition au contraste, du contraste à l'antithèse. L'antithèse paraît être la nécessité du style chez Victor Hugo. De l'antithèse au repoussoir, il n'y a pas loin. On tombe alors dans le style décoratif. On écrit avec un talent incontestable, mais en se rapprochant trop, dans l'art littéraire, de ces décors de théâtre qui appellent l'effet aux dépens de la vérité.

Victor Hugo est maître dans l'art du trompe-l'œil. Il fait illusion; il a l'instinct du grandiose; il étonne par le déploiement de sa fantaisie, la hardiesse de ses coups de plume, qui sont toujours des coups de pinceau. Il n'est donné qu'à lui de montrer une telle force et un tel éclat dans la mise en scène. On lui en veut de porter de si rudes atteintes à la vérité, à la nature, à l'art, et cependant l'on reste frappé de la vigueur et du talent qu'il déploie. Victor Hugo est le premier des hallucinés. Il y a du somnambulisme, il y a de la fièvre, du délire dans toutes ses compositions. Lisez *Bug-Jargal, le Dernier jour d'un condamné, Notre-Dame de Paris, les Misérables*, vous y sentirez l'homme fasciné par ses propres rêves, moitié vie, moitié cauchemars. Tout est heurté, et si, comme dans *les Misérables*, le style accepte quelques atténuations, quelques tons intermédiaires, cela ne dure pas, et la passion des contrastes reparaît bien vite et fait des siennes. Il y a une chose que les peintres appellent le *modelé*. On désigne ainsi précisément les tons intermédiaires, les transitions qui, sous le jeu gradué et complexe de la lumière, relient les oppositions extrêmes. C'est grâce au modelé que l'on obtient la vie, la rondeur, l'aisance, la vérité. Victor Hugo ne connaît pas le modelé du style, parce qu'il ne connaît pas celui de la pensée. Sans se perdre dans le détail, dans les nuances, — autre écueil, — il est permis, il est même indispensable, si l'on ne veut tomber dans le faux, de respecter les conciliations que la vie met entre les choses. L'art surtout doit les respecter, tout en éliminant les surcharges, les détails et les expressions parasites. C'est dans les intermédiaires que l'art a son centre de gravité, parce que c'est en eux que la vie et le vrai trouvent leur équilibre. Il ne s'agit pas de faire des miniatures, d'étudier les choses à la loupe ni au microscope. Il ne s'agit pas non plus de confondre le *réalisme*, qui est toujours faux, avec l'art qui choisit, mais qui choisit bien, d'accord avec la nature, avec le vrai. Que penserait-on d'un chanteur qui ne connaîtrait que les notes graves ou les notes aiguës? Victor Hugo ressemble un peu à ce chanteur-là. Sa voix manque de *medium*. Encore se sert-il trop souvent du porte-voix pour enfler son style. Il lui faut des exceptions, grâce auxquelles il arrive au contraste qu'il aime, à ce rapprochement de lumière crue et de pleine ombre qui enlève ses personnages en tout relief, mais en les exposant à friser la caricature.

Dans *les Misérables*, l'auteur, il est vrai, s'est contenu; on doit lui savoir gré des efforts qu'il a faits pour retenir sa plume et museler son imagination. C'est à cet effort critique que nous devons, je n'en doute pas, le chapitre vraiment admirable,— et qui restera comme un morceau de choix de notre littérature

contemporaine — où l'on nous raconte l'arrivée du forçat Valjean, repoussé successivement de toutes les portes. Ce récit est d'une très grande beauté, et c'est par lui, ce me semble, que le roman devait commencer. Le portrait de l'évêque, se déduisant du fait même de l'hospitalité, n'eût rien perdu à naître du récit, et l'on nous eût épargné non-seulement les fastidieuses redites, mais encore et surtout, le colloque entre M. Myriel et le matérialiste stupide qui le provoque à la table de M. le Préfet, sans compter la rencontre au moins bizarre avec un conventionnel moribond qui expire en d'interminables discours, et se passe la fantaisie de se faire bénir par l'évêque; ce qui signifie sans doute que l'Église devrait bien bénir la Révolution.

Je trouve beau aussi, large, émouvant, humain, le chapitre où le forçat, touché au fond de sa conscience, lutte contre lui-même et ne sait comment se défendre des visions d'honnêteté et de paix qui commencent à se lever en lui, qui l'inquiètent, qui le traquent à travers la campagne. L'incident de Petit-Gervais est merveilleusement trouvé. Chaque fois que Victor Hugo rencontre le vrai, un peu d'aventure, il devient plus simple; il s'apaise. La force apparente diminue, la force réelle de la pensée augmente, et c'est toujours au profit de l'expression. La vérité alors porte le talent; il n'a plus qu'à se laisser aller au courant de la nature, quand il l'a rencontré. Mais quelle déception de voir un pareil écrivain en sortir si vite, et user ses forces à remonter le flux naturel des choses? Plus il s'obstine dans l'invraisemblable, dans l'élément artificiel qu'il se forme pour lui-même, plus certaines gens l'admirent. Et c'est là son châtiment.

Des pages superbes, quelques beaux chapitres ne font malheureusement pas un livre.

Je n'ai pas l'intention de faire l'analyse du (roman?) de Victor Hugo. Chacun l'a lu, ou chacun le lira. L'œuvre pivote sur la conversion du forçat Valjean. Valjean a été touché de la grâce, il a trouvé un rédempteur. L'âme pure de Mgr Myriel lui a servi de miroir; placé en face d'elle, inopinément, et lorsque de sourdes colères le travaillaient contre la société, le disciple du bagne a vu sa laideur. Mgr Myriel, en le révélant à lui-même, l'a mis sur la voie du rachat. La conscience muette s'est à demi réveillée; elle ne se rendormira plus et son jour se lèvera dans la splendeur des bonnes œuvres. Valjean est devenu un honnête homme, le meilleur des citoyens; il apporte sa rançon à la société qu'il maudissait.

Je ne conteste pas la possibilité de cette rédemption, et je ne veux pas marchander les prodiges à une âme choisie entre toutes. Mgr Myriel est presque un miracle; pourquoi ne ferait-il pas des choses qui touchent au miracle? On peut citer saint Paul, le persécuteur, foudroyé de la grâce sur le chemin de Damas.

Cette conversion de Valjean, elle n'est pas impossible. Cela suffit pour établir le droit de l'auteur à nous la proposer. La perversité de Jean Valjean est d'ailleurs une perversité acquise, un esprit de haine et de vengeance, né de la disproportion entre le méfait commis et la peine que lui a fait subir la société ou la loi; il ne s'agit nullement d'une perversité radicale et d'où le crime sortirait comme un fruit véritable. Il y avait de la ressource dans le malade, et je ne dis pas cela pour diminuer le mérite du médecin. La guérison de cette âme, ulcérée par

le fer de la loi, est devenue complète. Elle a dépassé toutes nos espérances. Jean Valjean disparait, le second volume s'ouvre : nous sommes à Montreuil-sur-Mer, en présence du premier philanthrope de France. Puissent bon nombre de coupables-innocents ne pas s'arrêter au premier volume de leur destinée, et passer au second, à l'exemple de notre héros!

Ici encore c'est l'opposition violente que je trouve. Qui donc reconnaitrait, dans le maire de Montreuil du second volume, le moindre trait de l'homme qu'on nous a montré dans le premier? J'admets la conversion, même sans bénéfice d'inventaire, mais je me refuse à croire que, toute sincère et profonde qu'elle puisse être, il ne subsiste dans le nouvel homme rien, absolument rien de l'ancien homme. Certes, je ne demande pas « qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord; » mais je demande qu'on respecte davantage la nature humaine — et le lecteur. Toute conversion est une modification; l'homme se modifie, il ne se renouvelle pas de fond en comble. Je ne demande pas que le forçat reparaisse dans le philosophe; je n'exige même pas qu'une trace d'un âcre levain reste dans le cœur du converti; — je veux, en un mot, avec l'auteur, que la métamorphose soit aussi complète que possible. Toujours est-il qu'il me manque la faculté de relier, par n'importe quel point, l'homme nouveau à l'homme ancien. Il me semble que le philosophe et le forçat sont deux personnages absolument détachés, distincts, et que le second volume pourrait être le premier, de même que le premier pourrait être le dernier de l'ouvrage.

Où est Valjean?

Nous l'aurait-on changé en nourrice? Il fallait des traits de caractère, qui, dès le début, accentuant l'homme, l'individu, sous le forçat, eussent reparu dans le philanthrope; les retrouvant dans le portrait nouveau, après la *retouche* de l'évêque, on eût compris. De la sorte, en l'absence d'un lien véritable, il y a deux personnages au lieu d'un. Encore un fait de l'antithèse. Quand je dis qu'il y a deux personnages, c'est une façon de parler; à vrai dire, il n'y a pas de personnages dans ce que nous connaissons des *Misérables*; il y a des abstractions habillées de métaphores. L'évêque, c'est la charité chrétienne; Valjean, numéro un, c'est la haine contre la société, contre-coup de l'iniquité sociale; Valjean, numéro deux, la philanthropie. Le fameux conventionnel doit représenter la Révolution dans son génie et dans son impartialité. Fantine, c'est la maternité que l'égoïsme sensuel, la société, le cruel préjugé, condamnent au martyre et à la prostitution. Fantine, mère, est « l'ange de la prostitution. » On me dira que, dans Shakspeare, lady Macbeth est l'ambition, Othello la jalousie, Hamlet la mélancolie, Juliette l'amour, etc. Oui, c'est là ce qui fait la grandeur et l'immortalité des héros de Shakspeare; ils sont taillés en pleine humanité. Mais ce qui les distingue de ceux de Victor Hugo, c'est que tous généralisent une passion type. Par la peinture que l'auteur en fait, par les péripéties dans lesquelles les enveloppe son vigoureux génie, il les enlève à l'abstraction; il leur donne du sang, une âme et de la chair; il leur communique une plénitude de vie incomparable. Notre poëte a d'autres procédés : ses personnages sont soufflés, vides et creux à l'intérieur, et ils restent vides en dépit de ses efforts, malgré son évident désir de les faire entrer dans la

réalité. *Notre-Dame de Paris*, très-supérieure, selon moi, aux *Misérables*, en était déjà une preuve convaincante. C'est ainsi que le verrier souffle son mélange après l'avoir soumis à l'action de la fournaise.

A vrai dire, toutes ces figures qu'on fait successivement apparaître et disparaître, sont des chefs d'accusation personnifiés; car le livre de M. Hugo est un acte d'accusation dressé contre la société. Chacun vient tour à tour lever la main et s'écrier: « Société, je t'accuse! » Mais cette thèse est fausse puisqu'elle est exclusive. Je ne veux pas dire qu'elle soit socialiste, et cependant elle touche au mauvais socialisme par sa tendance au point de départ. Le socialiste proprement dit est celui qui met toute la responsabilité des maux que nous souffrons sur le compte de la société; l'individualiste, qui fait du socialisme véritable, est celui qui les met au compte des individus et fait appel à l'énergie de chacun.

La société se compose d'individus; mais elle n'est pas seulement le résultat de toutes les volontés individuelles du présent: elle est la somme de toutes celles qui composèrent les générations passées. Chaque individu naît dans une société toute faite.

Il y a donc quelque chose de collectif qui pèse sur nous, et ce quelque chose de très-complexe, c'est la tradition accumulée, c'est le fardeau de l'œuvre humaine qui s'est étagé en générations: c'est l'histoire. Sans nul doute, il faut réagir contre ce que l'histoire nous a apporté de mauvais; mais que signifie l'accusation banale contre la société, contre les lois et l'opinion, si l'on ne fait appel à la responsabilité et à l'énergie des volontés individuelles dont cette société se compose à l'heure où l'on parle? L'erreur des Fourier, des Saint-Simon ou des Cabet, a été de croire qu'une société pouvait se retourner d'une pièce comme un gant; et plus d'un, parmi nous, est socialiste dans ce sens, qui ne s'en doute guère. Peut-être l'esprit français tout entier, par son impatience extrême de la perfection, incline-t-il plus ou moins de ce côté, et faut-il attribuer à cela le succès de certains mouvements comme de certains écrits. Au fond de cette doctrine, qu'elle soit réfléchie ou non, il y a quelque chose, non de favorable, mais de très-hostile, au contraire, à la liberté. On semble croire que l'homme est absolument bon, la société absolument mauvaise. Rousseau, déplaçant la doctrine du péché originel pour la mettre au compte de l'abstraction sociale, est le père de cette théorie périlleuse. Mais ce que la société a de mauvais, cela ne vient-il pas de l'homme, et pour que la société arrivât à être parfaite, ne faudrait-il pas que les individus devinssent parfaits? Aussi le besoin des Myriel se fait généralement sentir; tant que nous ne serons pas tous des Myriel ou des Valjean convertis, il faudra se résigner à un système pénal quelconque. Pour adoucir le système pénal, c'est-à-dire pour le perfectionner, il n'y a qu'un sûr moyen, c'est d'agir sur les individus, d'adoucir les mœurs, de développer le sens moral, l'intelligence, le bien-être. A société barbare, pénalités barbares. Toutefois, la barbarie de la société, c'est la barbarie des individus. Qui ne sera d'accord en ceci avec tous ceux qui prêchent des réformes? C'est néanmoins un mauvais moyen d'arriver à ces réformes que d'en placer le siége dans cette généralité : « la société » et de laisser croire à l'individu qu'il est, lui, irresponsable, et qu'il

n'a pas sa mesure de complicité, à son rang et pour sa part, dans les iniquités qui pèsent, du haut en bas, sur l'échelle sociale. Il ne faut pas trop compter sur les Myriel. Mieux vaut compter sur la liberté. La liberté est le seul instrument du progrès; il faut affranchir les forces individuelles dans l'ordre économique, intellectuel, moral. Il faut les exciter par l'échange à la solidarité, à l'union, au développement. La moindre loi, dans ce sens, fera plus que tous les plaidoyers, et si l'auteur des *Misérables*, en même temps qu'il attaquait la société, l'opinion et la loi — que je suis loin de déclarer parfaites, — nous avait proposé quelque bon moyen de les améliorer, ne fût-ce que sur un point, quel autre service plus sûr et plus durable il nous eût rendu! Attaquer, non plus, n'est pas résoudre.

Sans doute, Victor Hugo ne va pas jusqu'à rêver des théories phalanstériennes ou communistes; il aime la liberté, peut-être l'aime-t-il mieux qu'il ne la comprend; *les Misérables*, ne font pas du socialisme au sens étroit, systématique et faux de ce mot; je le répète pourtant, la tendance au socialisme s'y trouve; l'esprit de la chose y est, sinon la chose elle-même. Les intentions loyales et généreuses de l'auteur servent, après tout, obliquement et malgré lui sans doute, une cause qui devrait être perdue définitivement, et que le talent et la réputation, s'ils veulent la ramener au jour, ne devraient servir qu'en la répudiant.

On a parlé de la profonde et noble pitié qui circule dans *les Misérables*. Oui, la pitié est dans l'âme de l'auteur. Il a toujours protégé les misérables, et ce livre est bien à lui; mais cette pitié, encore, a quelque chose de fastueux qui met en défiance. Ne manquerait-elle pas de naïveté, et l'auteur ne saurait-il pas trop qu'il est plein de commisération pour les faibles, pour les victimes, pour les suppliciés de l'enfer social?

Il a été question aussi de la souveraine équité d'appréciation qui plane, des hauteurs du génie, sur ce monde évoqué des abîmes, sur le Forçat, la Prostituée, la Philanthropie, la Charité, la Révolution, la Police. « Tout comprendre serait tout pardonner, » a écrit Mme de Staël. Victor Hugo aurait-il réellement pratiqué cette magnifique parole, et pourrait-il la mettre en épigraphe sur son nouvel écrit? Une première lecture peut faire illusion; car l'ouvrage entraine, il vous prend, on a beau dire; il n'est pas marqué, selon moi, au sceau de la vérité, de la morale, ni de l'art; mais il est profondément empreint d'un vigoureux cachet. L'auteur, quoi qu'on en ait, vous l'imprime à tout jamais dans l'esprit. La force est incontestable: Victor Hugo pouvait seul peser d'un tel poids sur notre imagination. Il a voulu être calme, impartial. Mais cette nécessité, cette équité, cette justice répandues comme un vernis sur ces pages saisissantes, ne sont-elles pas à la surface de l'œuvre, et plus apparentes que réelles? Ne trompent-elles pas le lecteur qui s'oublie? je le crois. Qui ne voit pas juste ne saurait être juste. La justice et la justesse se tiennent, non-seulement par l'étymologie, mais par le fait. L'affinité grammaticale exprime une affinité logique. Il y a des gens qui voient juste, mais qui ne veulent pas être justes, parce que leur égoïsme ou leur vanité s'interpose et les met de mauvaise foi vis-à-vis d'eux-mêmes. Victor Hugo n'est pas de ceux-là; il appartient, au contraire, aux nobles esprits qui veulent être

justes et qui n'y réussissent qu'à demi, parce que leur imagination surplombe le jugement, le menace, et souvent même l'écrase sous le poids de ses conceptions. A des organisations pareilles, pour se satisfaire elles-mêmes, il faut, je le répète, le contraste qui surfait les hommes et les choses. Il faut que d'un bond la pensée atteigne les extrêmes, qu'elle éloigne encore, afin de se donner le plaisir de parcourir une plus grande distance. Ici, l'excès de puissance touche à son contraire; car, ainsi que dit Pascal « l'esprit ne remplit pas l'entre-deux. »

Le besoin d'antithèse fait que Victor Hugo bâtit toujours sur l'exception, et qu'il se plaît à la généraliser. Heureux quand il ne va pas jusqu'à la monstruosité! Qu'est-ce que Valjean? une exception. Myriel? une exception, presqu'une monstruosité de vertu. Et Fantine? et le conventionnel? et Javert? Des conceptions exceptionnelles, des abstractions devenues pittoresques, et si fortement accentuées dans leur relief, que le monde vivant, la société véritable, semble fuir et devenir une illusion en face de cette nouvelle création. Regardez-y de près cependant; tout est disproportionné, artificiel: les événements qui mettent en jeu les personnes, comme les personnes elles-mêmes. Il le faut bien. Il est besoin de crics pour soulever ces rochers imaginaires à mille pieds au-dessus de la vérité. Qu'est-ce que cette condamnation aux galères d'un pauvre ouvrier qui vole un pain[1]? une exception, une monstruosité dans les annales de la justice. La conversion de Valjean? une exception engendrée par une exception qui n'est pas moindre. Et cet ancien forçat, devenu le libérateur de toute une contrée, menacé cependant de retourner aux galères pour une pièce de quarante sous qu'il a mise instinctivement sous le pied? Une exception encore.

Les deux volumes sont bourrés d'exceptions : l'exception est leur cheville ouvrière. Chacun les comptera s'il veut ouvrir les yeux et dérober son intelligence à la magie un peu factice du style. Je dis exception, parce qu'il suffit qu'un fait ne soit pas *absolument* impossible, pour que le *romancier* ait, à ses périls et risques, le droit de l'employer. Mais cela ne le justifie nullement quant à la vérité, quant à la morale, quant aux exigences de l'art et de la composition. Une exception, passe encore; mais rien que des exceptions! Quel profit allons-nous en tirer, si le but a été de moraliser la société? L'exception n'agit pas sur la conscience, parce que la société ne vit pas d'exceptions. Qui veut trop prouver ne prouve rien. L'exception étonne; elle frappe, elle prête à de grands effets de style, je le veux bien. Mais le vrai talent de l'observateur, du moraliste, et, j'ose le dire, le talent de l'écrivain vraiment supérieur consiste à s'en passer. Ce n'est pas la vulgarité, la médiocrité qui en est le contraire, c'est la nature, c'est la vérité humaine. Il y a des exceptions apparentes qui, en réalité, n'en sont pas, car elles n'expriment que la nature humaine dans l'un de ses instincts constitutifs, dans une de ses passions permanentes, à la plus haute puissance. Le poëte

[1] En cassant une vitre; parce que l'auteur créait ainsi le vol avec effraction, justiciable des assises et rangé dans la catégorie des crimes, au lieu de vol simple et non qualifié, qui eût simplement conduit son héros en police correctionnelle et l'eût fait condamner à quelques mois de prison.

s'en empare, non à titre d'exceptions, mais au contraire parce qu'elles lui permettent de sonder plus avant le centre même de la nature, de l'homme, de la société. Cette nature humaine où les écrivains immortels ont puisé en plein, Victor Hugo ne la connaît guère. Qu'en ferait-il? Un Shakspeare creuse au foyer de l'âme; il creuse la passion, l'humanité, en ligne perpendiculaire. Victor Hugo prend un point d'appui excentrique, ou s'il effleure le vrai un instant, il le creuse aussitôt en ligne oblique, et de la sorte il reste à côté; il donne de grands coups, mais de travers. Il imagine des problèmes mal posés pour les résoudre imaginairement. D'un mot, c'est un excentrique, de tous les excentriques le plus vaillant, le plus fort parmi nous; mais un excentrique!

Ce qui lui reste, c'est son style, souvent sublime, parfois grotesque encore, malgré de notables « apaisements, » et ridiculement ambitieux. Cependant le poëte est toujours là, le poëte qui avait mieux à faire que de lutter avec le souvenir des *Mystères de Paris*, de chevrotante mémoire. Est-ce pour devancer Eugène Suë que l'auteur a daté son écrit de 1817? Le chapitre « un homme à la mer » n'appellerait que la rime et la cadence pour prendre rang parmi les plus belles pièces du poëte. Voilà ce que l'auteur des *Mystères de Paris* n'eût jamais imité. Mais, ni ce poëme de la détresse, ni les beaux chapitres que j'ai signalés, et auxquels il me serait facile d'ajouter mainte page d'une superbe tournure, ne sauraient me décider à changer d'opinion sur l'ensemble de l'ouvrage, ou plutôt sur les deux volumes qui annoncent l'ensemble. Le diapason est connu, et je doute que les volumes suivants donnent tort à ceux qui n'auront pas consenti à se livrer sans réserve aux séductions d'une plume incomparable. On doit au talent l'hommage de la sincérité. Si je me suis trompé dans mes appréciations, personne, je l'espère, ne doutera que c'est ici « une erreur de bonne foi. »

CHARLES DOLLFUS.

La Flûte de Pan, par ANDRÉ LEFÈVRE.

Un grand poëte étranger disait, en parlant des poëmes d'un de ses compatriotes : « Ce sont des dessins faits avec des fleurs; les lignes ne sont pas toujours » belles, mais les fleurs sont toujours fraîches et brillantes. »

Ce jugement, avec ce qu'il contient de louange et de critique, pourrait être appliqué aux poésies de M. Lefèvre. Dès les premiers vers, on voit qu'on a affaire à un poëte. La vie et l'éclat des expressions annoncent un de ces peintres de la nature à qui il a été donné de cueillir, sur son sein même, les couleurs de leurs tableaux et d'en disposer harmonieusement les nuances. On trouve dans *la Flûte de Pan* ces images heureuses, ces mots sentis, ces strophes mesurées et cadencées par le mouvement même de l'imagination, qui charment, entraînent le lec-

teur, et qui sont la marque précieuse d'un talent spontané, original. Ce qui manque, c'est l'art de la composition. Ces guirlandes de fleurs plaisent à l'œil, l'âme en respire le vague et doux parfum; mais les dessins qu'elles forment ont quelque chose de capricieux et d'interrompu par places qui empêche d'en saisir la signification. On sent bien que l'auteur a voulu autre chose qu'éblouir notre esprit par des images, qu'une idée est cachée sous ces arabesques, et parfois même on croit l'apercevoir; mais on ne voit nulle part une forme distincte, et même lorsque le le poëte, écartant les symboles, prétend nous la montrer dans sa vérité, elle ne tarde pas à reprendre ses voiles, à se replonger dans le labyrinthe; comme la Didon du sixième livre de l'*Énéide, refugit in nemus umbriferum.*

Dans la pièce de vers intitulée *Léda*, le poëte donne un exemple de cette fantaisie vagabonde qui ne se soucie d'aucun art. Il commence par décrire longuement le site où l'épouse de Tyndare repose au bord de l'Eurotas; il assemble et fait murmurer autour d'elle les pressentiments des divines voluptés; puis il nous montre le Cygne dans les bras de Léda; il s'interrompt ensuite pour des réflexions que résume ce vers :

Le Cygne est l'univers, Léda l'humanité.

Après quoi il recommence à décrire, à raisonner, à chanter; il parle des *filles du Gange*, de l'*idéal*, de la *fantaisie*, de *Thétys*, de *Vénus*, du *Corrége*, de *Léonard;* enfin il termine par la peinture du réveil de Léda, que l'oiseau céleste avait, en la quittant, laissée endormie. J'en demande bien pardon au poëte, mais cette façon d'expliquer le mythe antique par toutes sortes de divagations ne nous laisse absolument rien dans l'esprit. En outre, ce mot de l'énigme, ainsi donné au milieu de la pièce, refroidit le lecteur et lui ôte la curiosité d'aller plus loin. Il me semble que l'art eût consisté à laisser entrevoir l'idée, à conduire l'esprit de tous côtés par la convergence des images vers son secret asile, de manière à trahir la présence du dieu sans violer son sanctuaire; ou si le voile devait tomber, il fallait que ce ne fût pas avant la fin. Cette façon capricieuse de montrer et de cacher l'idée, comme une lumière qui passerait entre les arbres, inquiète l'esprit du lecteur et le chagrine; il fallait le suspendre et l'intéresser.

Il y a de très-beaux vers dans le *Rêve d'une reine d'Asie;* mais le sujet ne se laisse pas bien comprendre, il échappe à l'attention, distraite par les détails poétiques; on voit qu'il s'agit d'une jeune et belle reine qui s'ennuie et d'un prince déguisé en femme esclave qui lui fait connaitre l'amour. Voici quelques strophes :

Dans la sécurité de ce libre sérail,
A tous les jeux brillait l'esclave à l'éventail,
    La favorite sans rivale;
Soit que, le regard fier, belle des dons royaux,
Elle piquât d'un fouet constellé de joyaux
    Le ventre blanc d'une cavale;

Soit qu'au soleil couchant, lorsque, sous les palmiers,
Les danseuses, teignant de vert leurs petits pieds
Dans les plis d'une folle écharpe,
Trompent un vague instinct par d'innocents transports,
Son doigt harmonieux versât d'ardents accords
Aux fils enivrés de la harpe!
De son corps se dégage une vapeur d'aimant,
Et de son front émane un clair rayonnement
Qui sur ses compagnes ruisselle.
Ah! pauvre enfant! pourquoi, sollicitant ses yeux,
La main sur son épaule, aux bois silencieux,
T'égares-tu seule auprès d'elle?

Certes, ces vers ne manquent ni d'éclat, ni d'allure; je les ai pris au hasard, dans ce volume qui en offre de meilleurs et de moins bons. Ce volume tout entier est une promesse brillante d'un nouveau talent poétique. Toutefois, ce n'est encore qu'une promesse. Que l'auteur se recueille en lui-même, qu'il concentre ses facultés sur une œuvre, au lieu de suivre au hasard toutes les idées qui lui viennent, toutes les fantaisies qui le sollicitent, je ne doute pas qu'il ne réussisse à se signaler par quelque bon poëme. Puisque la nature lui a donné ce qui ne s'acquiert pas, il se doit à lui-même d'acquérir ce qui lui manque et ce que donne le travail. L'impression produite par sa poésie me paraît pouvoir se résumer par le dicton que j'ai entendu quelquefois : « Les arbres empêchent de voir la forêt. »

L. de R.

PHILOLOGIE

Les Langues et les Races, par H. Chavée. — Paris, Chamerot, 1862. In-8 de 62 p.

Depuis plus de douze ans, M. Chavée a consacré une partie de ses travaux à la démonstration de « la diversité radicale et de la séparation absolue du parler des Sémites d'avec le parler des Ariens. » Cette thèse a été développée par lui avec une érudition et un talent incontestables, d'abord dans sa *Lexicologie indo-européenne* (1849), puis dans plusieurs articles de revues. Il revient aujourd'hui sur ce sujet, et reproduit ses arguments, « améliorés par six nouvelles années de recherches et de méditations. »

La raison de cette persistance est dans les conclusions que M. Chavée croit pouvoir tirer de sa démonstration. Il pense qu'une seule race ne pouvait créer deux langues, et que de la diversité de langue à la diversité de race la conséquence est valable; et il espère atteindre par là le dogme du péché originel, applicable

uniquement au cas où l'humanité ne formerait qu'une seule race et serait sortie d'un couple unique.

C'est faire un bien grand circuit, et l'on trouvera peut-être que d'autres ont su prendre des chemins beaucoup plus courts pour arriver au mythe d'Adam. D'ailleurs, la série de raisonnements par lesquels passe M. Chavée ne paraît pas inattaquable. La diversité des langues a-t-elle pour conclusion nécessaire la diversité des races? C'est une question controversée. M. Renan, qui ne sera pas suspect ici d'un dogmatisme très-absolu, et qui n'admet aucune identité entre les langues sémitiques et les langues ariennes, regarde comme possible que les Ariens et les Sémites soient « deux fractions d'une même race, séparées dès leur naissance[1], » et qui auraient fait leur langage chacune de son côté. Il est amené à penser ainsi, d'abord à cause d'une certaine communauté de mythes entre les uns et les autres, et ensuite parce qu'à ses yeux le système linguistique des Sémites et celui des Ariens reposent, en définitive, sur une manière semblable d'entendre les catégories du langage humain, sur une même psychologie, et qu'ils révèlent une organisation intellectuelle analogue quand on les compare au reste de l'espèce humaine. En effet, l'hébreu et le sanscrit ont au moins cela de commun qu'ils sont l'un et l'autre des idiomes à flexions, et non des idiomes grammaticaux comme le chinois, ou simplement agglutinatifs, comme le reste des langues parlées dans ce monde.

Cela posé, et réserve étant faite pour la possibilité d'origine commune dans un état antérieur au langage, M. Chavée démontre parfaitement que les langues ariennes et sémitiques n'ont pu sortir d'une langue primitive commune, ou, comme on disait autrefois, d'une même langue mère. Négligeant avec raison de s'arrêter à quelques racines semblables, dont le rapprochement s'explique assez par les onomatopées naturelles qui leur ont donné naissance, il s'attaque au système grammatical des deux séries de langues et prouve qu'il est partout différent, souvent opposé. Nulle analogie d'abord entre les racines pronominales, qui jouent un rôle si important, car ce sont elles qui, presque exclusivement, ont fourni les matériaux de la flexion et de l'agglutination. Nous voudrions seulement substituer à ce nom de racines pronominales celui de racines démonstratives, car, avant d'être des pronoms, ces particules ont été des adverbes de lieu; avant d'arriver aux idées, *moi*, *toi*, *lui*, elles ont simplement désigné *ici*, *là*, *là-bas*.

Nulle analogie non plus entre les racines verbales. En arien elles se composent, à leur état le plus simple, d'une consonne suivie d'une voyelle; en sémitique, supposé qu'on puisse dissoudre la trilitérité et parvenir à un état bilitère primordial, les racines s'y présentent encore tout autrement : elles se composent de deux consonnes d'organes différents, renfermant entre elles une voyelle variable et mal déterminée. Le nom sanscrit se forme par des suffixes; le nom hébreu par des changements de voyelles radicales. Les verbes ariens se multiplient par les

[1] V *Histoire des langues sémitiques*, première édition, pages 443 et 446.

préfixes (*capere, accipere, concipere, decipere, excipere, incipere, percipere, recipere, suscipere*, etc.), tandis qu'on chercherait en vain, dans tout le sémitisme, un seul verbe modifié par une préposition. Les mots composés se forment, dans les langues ariennes, en faisant précéder le déterminé par le déterminant (ex. : *laniger, canéphore, sacrifice*, etc.); au contraire, dans les langues sémitiques, le déterminant suit toujours le déterminé (ex. : *Gabri-el*, « force de Dieu; » *Ab-çalom*, « père de la paix, » etc.).

Les différences que nous signalons ici suffisent pour qu'on renonce à établir la commune origine des langues entre lesquelles on les constate. Si, selon nous, il ne s'ensuit pas l'impossibilité absolue d'une communauté de race, du moins un résultat utile est déjà obtenu, savoir : la mise au néant des prétentions qui ramenaient toutes les langues à l'hébreu. Ces rêveries sont depuis longtemps oubliées en Allemagne, mais en France elles ont encore des adeptes, contre lesquels la démonstration de la vérité n'est pas inutile. Chose étrange! c'est la plupart du temps par des motifs d'orthodoxie biblique qu'on a été amené à faire de l'hébreu la souche commune des idiomes; et l'on ne voyait pas qu'on donnait ainsi un démenti à la Bible, laquelle a, dans le mythe de Babel, posé en principe l'irréductible diversité des langues entre elles. Tant il est vrai que l'orthodoxie de nos jours se fait de moins en moins savante, et s'appuie exclusivement sur des raisons de sentiment.

F. Baudry.

PHYSIOLOGIE

Du danger des mariages consanguins sous le rapport sanitaire, par le Dr Francis Devay.

Il ne faut pas s'étonner si l'on voit se multiplier depuis quelques années les livres qui traitent des races ainsi que des moyens de les améliorer ou tout au moins de les maintenir dans leur intégrité; les épidémies qui sévissent sur les plantes alimentaires, fourragères ou industrielles, sur les vers à soie et sur les animaux domestiques, semblent partout se rapporter à la dégénérescence.

La même cause explique l'aliénation mentale, les scrofules et les phthisies qui dévorent certaines familles régnantes, enfin l'amoindrissement physique et moral des aristocraties. Cet amoindrissement est porté si loin au delà des Pyrénées, que lorsqu'un grand d'Espagne est annoncé dans un salon, on doit s'attendre à voir un être rachitique ou bossu.

Jusqu'à ces derniers temps, l'altération de la race européenne a été attribuée au luxe, à la corruption des mœurs, à la guerre, à l'industrie, à l'ignorance, à la misère, à l'ivrognerie, etc. Mais le manque de croisement et l'alliance entre con-

sanguins viennent de se mettre au premier rang des causes de dégénération, grâce aux efforts du Dr Devay. Son livre montre que chez les êtres vivants, la reproduction entre rejetons d'une même souche produit un affaiblissement de la vie qui laisse dominer les principes morbides. Le jardinier récoltant chaque année sur son terrain la graine des légumes qu'il cultive, voit ses produits s'amoindrir et devenir la proie des parasites; les magnaneries qui s'entretiennent par les œufs qu'elles récoltent sont bien vite ravagées par les épidémies [1]; une même basse-cour, un même troupeau et une même meute ne sauraient s'entretenir et se reproduire indéfiniment sans le secours du sang étranger, et de même, quand les préjugés de caste ou la disposition géographique restreignent dans l'espèce humaine les alliances à un petit nombre de familles, on voit surgir, selon les lieux, les affections du cerveau, comme le crétinisme, l'aliénation, l'idiotisme ou même l'hystérie qui désole à cette heure une vallée de la Savoie, dont tous les habitants sont parents; la surdi-mutité, les scrofules, les dartres et surtout l'ichthyose ou la lèpre; des monstruosités et surtout un sixième doigt, qui s'ajoute aux mains et aux pieds; enfin, le tubercule, qui arrête la filiation en attaquant d'abord l'adulte, puis l'enfant en dernier lieu.

Le livre de M. Devay sera peu goûté de ceux qui repoussent le croisement et préconisent la pureté du sang comme un signe de force et de tenacité; mais ceux qui voient dans le mélange des races, des peuples, des castes et des familles, un précieux élément de progrès, trouveront d'excellents arguments dans ces pages aussi bien pensées que bien écrites.

CLAVEL.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Revue archéologique. — Mars.

Violet-le-Duc: Casque antique trouvé dans un ancien bras de la Seine. — *Ch. Thurot:* La symétrie du récitatif dans les tragédies d'Eschyle.—*** : Recherches sur l'étymologie de quelques noms de lieux. Évires (Haute-Savoie). — (*Henry Martin*, de Rennes) : Note sur les observations astronomiques envoyées, dit-on, de Babylone en Grèce, par Callisthène, sur la demande d'Aristote. M. Henry Martin, dans une note lue à l'Académie des inscriptions, s'est élevé contre le sentiment à peu près unanime des savants qui ont admis comme parfaitement authentique le chiffre de 1903 ans, attribué par Simplicius (dans l'édition aldine de 1563) aux observations astronomiques des Chaldéens avant Alexandre; et, par suite, contre

[1] J'estime qu'il y aurait avantage à croiser des papillons mâles et femelles pris dans des magnaneries différentes et éloignées autant que possible.

les déductions historiques que M. Vivien de Saint-Martin, dans un mémoire lu également au sein de l'Académie, a tirées de ce chiffre en le rapprochant des fragments de Bérose, conservés par Eusèbe. M. H. Martin veut que le texte aldin de Simplicius soit controuvé, et que le chiffre vrai soit 31,000 ans ; c'est-à-dire que le savant professeur de Rennes nous ramène à l'absurdité astrologique, au lieu de la simplicité historique du nombre 1903. Les arguments de M. H. Martin, ou plutôt ses assertions, ne sont nullement péremptoires, et ils ont le grand défaut de soutenir une thèse que le sens commun repousse, fut-elle appuyée des meilleurs textes, ce qui n'est nullement établi. Il faudrait d'ailleurs expliquer l'origine du chiffre 1903, ce que l'on n'a pas fait. Au surplus, la *Revue archéologique* donne ici, non le texte même de la lecture de M. Henry Martin, qui seul permettrait d'en faire un examen à fond, mais un extrait succinct et malheureusement incorrect. — *Ch. Loriquet :* Marque pharmaceutique inscrite sur une fiole de verre. — *Garucci :* Sur un nouvel itinéraire découvert dans les *Aquæ Apollinares ;* note sur la partie de la route qui traversait l'ancienne Gaule.— *Clément de Ris :* Rétable de Roger van der Weyden, à l'hôpital de Beaune. — *Al. Bertrand* : Le musée Campana. — *Mission de Phénicie*, troisième rapport de *M. Renan.* Ce rapport a pour objet les fouilles de l'île de Ruad (*Aradus*).

V. S. M.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

THÉOLOGIE

H. Ewald. — *Les écrits johanniques traduits et expliqués.* — Tome premier : *L'évangile et les trois épîtres de l'apôtre Jean* (en allemand). Gœttingue, 1861, in-8, de IV. 515 pages.

Nous avons trop souvent à nous occuper ici de M. Ewald, pour que nous ne nous fassions pas un devoir de tenir nos lecteurs, autant que possible, au courant des productions diverses de ce fécond écrivain ; et nous nous acquittons cette fois d'autant plus volontiers de cette tâche, que le volume dont nous venons de donner le titre ne contient, en fait de personnalités, qu'une seule boutade à l'adresse d'un adversaire (Baur?) dont le nom ne se trouve même pas cité (p. 138). C'est là sans contredit un progrès considérable, qui a dû coûter de grands efforts à l'auteur et dont il faut lui tenir compte; aussi ne serons-nous pas seul, nous en sommes persuadé, à l'en féliciter très-sincèrement. Hors cela, cependant, son tra-

vail, qui ne consiste guère qu'en une paraphrase toujours prolixe et souvent nuageuse, ne nous offre rien de bien saillant ni de bien nouveau à signaler; il nous semble, en général, singulièrement incolore et peu propre à faire avancer d'une manière sensible la question johannique. Ce qu'il prouve le mieux peut-être, c'est l'embarras où se trouvent ceux qui persistent à défendre l'authenticité du quatrième évangile. Les affirmations et les décisions tranchantes n'y font pas plus défaut, il est vrai, que dans les écrits antérieurs du théologien de Gœttingue. A l'en croire, l'évangile de Jean révèlerait à chaque ligne le témoin oculaire, l'historien fidèle et l'apôtre; nul autre livre ne porterait, dans son ensemble comme dans ses détails, des caractères aussi évidents d'entière vérité et de crédibilité absolue. (P. 17, 18, 31, 44 et passim.) Mais à côté de ces assertions si formelles et si positives, que d'aveux contradictoires, que de restrictions! Donnons-en quelques exemples.

Le quatrième évangile ne rapporterait aucun fait qui ne fût strictement *historique*, — à condition toutefois de prendre ce mot « dans son sens véritable et *le meilleur*. » (p. 44). Ceux qui connaissent les « nuances » dont M. Ewald sait recouvrir certaines choses et les illusions qu'il s'entend à produire, en se laissant éblouir lui-même le premier par elles, apprécieront ce que valent ces quelques mots et ce qu'ils peuvent renfermer. On pourra du reste s'en faire une légère idée par ce que nous avons encore à dire.

« Tous les discours contenus dans le même évangile seraient également de la plus scrupuleuse exactitude. — Et pourtant, on ne saurait nier qu'il ne s'y soit glissé bien des expressions, bien des idées toutes personnelles à Jean, comme cela se voit principalement lorsqu'on les rapproche de ceux que nous ont conservés les synoptiques... En reproduisant les paroles du Christ et des autres personnages évangéliques, l'apôtre ne s'est point astreint à une minutieuse exactitude, et il ne le pouvait pas s'il voulait atteindre son but (?!)... Déjà avancé en âge lorsqu'il rédigea son évangile, ses souvenirs avaient dû perdre quelque chose de leur entière netteté; et ce qu'il pouvait puiser ailleurs ne suffisait pas à ses desseins. Il ne lui restait donc qu'à user de tous les moyens possibles pour rétablir ces discours, là où ils lui semblaient se placer le plus naturellement. » (Voyez p. 33, 36 sq.) Laissons M. Ewald nous fournir lui-même quelques preuves à l'appui de ce qu'il vient d'avancer : « Le discours qui est attribué à Jean-Baptiste dans le quatrième chapitre ne contient rien, dit-il, jusqu'au trentième verset inclusivement, qui ne lui convienne de tout point, et qui ne paraisse authentique. Mais, à partir de là, ce qui aurait pu s'ajouter logiquement pour conduire à une foi parfaite en Jésus-Christ se présente avec tant de force à l'esprit de l'apôtre, qu'il ne peut s'empêcher de l'exprimer et de le joindre à ce qui précède, comme si, arrivée à la fin, la parole du précurseur complétait son évolution et se transfigurait. C'est ainsi que les versets 31-36, etc. » (p. 179 sq.). En deux mots, pour appeler les choses par leur nom, l'auteur du quatrième évangile a prêté ici à Jean-Baptiste des idées qu'il n'a pu avoir et un discours qui ne lui appartient qu'en partie. — Passant au sixième chapitre, dans lequel Jésus proclame que, pour posséder en soi la vie, il faut manger la chair du Fils de l'homme et boire son sang, notre

commentateur avoue au fond que l'apôtre y commet un nouvel anachronisme. « Il se trouve sans doute dans ce passage, dit-il à peu près, plusieurs choses qui respirent le Christ glorifié; mais il n'en est pas moins indubitable que Jésus a pu et a dû émettre pendant sa vie quelque pensée analogue, qui se sera gravée profondément dans la mémoire de ses disciples. Tel est le fondement réel (*doch nur der sichere grund*) de ce discours, dont la forme seule est neuve et vivante (*in seiner lebendigen neuen fassung*). L'auteur ne se proposant pas de faire mention plus loin de l'institution de la Cène, saisit l'occasion présente pour en exposer le sens et l'esprit d'une façon d'autant plus convenable et plus complète; il en avait agi de même au sujet du baptême, dans le récit de l'entrevue de Jésus et de Nicodème » (p. 223 sq., 242). N'est-ce pas reconnaître de rechef, malgré toutes les délicatesses qu'on y met, que l'invention tient encore ici une place infiniment plus grande que la réalité? — Ailleurs, des paroles du Christ (XII, 27; XIV, 31) sont signalées comme transportées sciemment dans une situation autre que celle où elles furent prononcées (p. 335 sq., 372); un jeu de mots maladroit et intempestif (XVII, 12) serait uniquement du fait de l'apôtre (p. 392, note 2), etc. — Pour M. Ewald, tout cela est un effet de l'art (*das hier kunst herrsche darf man nicht læugnen*), mais d'un art arrivé à son plus haut degré de perfection et dont toutes les productions sont légitimes et nécessaires (p. 37, 39.) D'autres pourraient être au contraire tentés d'en conclure que l'auteur qui procède de cette façon n'est point un historien fidèle, ni probablement un témoin oculaire, et qu'il y a d'autant plus lieu de suspecter en genéral sa véracité, que son évangile demeure d'un bout à l'autre aussi semblable à lui-même que différent des synoptiques. Ceux qui penseraient de la sorte ne nous sembleraient pas les moins conséquents.

Ces contradictions ne sont pas les seules que présente le travail dont nous nous occupons; relevons-en une encore. M. Ewald range le style du quatrième évangile parmi les marques principales de son authenticité. « On ne saurait douter, dit-il, que le grec, si profondément original et si mêlé d'éléments hétérogènes que nous venons de décrire, n'appartienne à l'apôtre seul (*ihm allein angehœrte*) et ne le caractérise » (p. 50 et sq). Voilà une proposition suffisamment formelle et qui semble bien exclure toute espèce de réticence; mais écoutons la suite: « Seulement, si ceux qui avaient appris tardivement le grec aimaient en général, comme nous l'apprend l'histoire, à se servir d'aides intelligents pour la composition de leurs livres, l'apôtre Jean, en particulier, put d'autant moins se passer, vers la fin de sa carrière, d'amis experts dans l'art d'écrire, qu'il s'était fort peu occupé lui-même d'études littéraires. Or, la grande communauté d'Éphèse était plus propre qu'aucune autre à lui fournir des jeunes gens capables de le seconder dans l'accomplissement de son œuvre, etc. » (*Ibid.*) Mais si le style qui doit nous faire reconnaître à coup sûr le disciple que Jésus chérissait, n'est, en définitive, au moins en grande partie, que celui de ses amis, nous nous trouvons donc de nouveau ici en présence d'un témoignage d'authenticité tout aussi gravement compromis que le précédent, ou plutôt, comme lui, de nulle valeur. *Arcades ambo.*

Nous avons dit en commençant que le commentaire de M. Ewald nous paraît d'une pâleur singulière. Ce qui contribue surtout à lui donner cet aspect, c'est que les questions les plus ardues et les plus délicates y sont généralement ou à peine touchées, ou passées sous silence. Ainsi, tout en s'étendant longuement sur le premier chapitre de l'évangile, l'auteur laisse de côté la doctrine du *Logos*, qui constitue pourtant l'essence non-seulement du prologue, mais du livre entier, et dont l'importance est considérable au point de vue de la question de l'authenticité. M. Ewald donne bien à entendre, et on le sait de reste par son *Histoire du peuple d'Israël* (t. VII, p. 215 sq.), qu'il ne croit devoir la prendre que dans un sens symbolique et moral; mais ce point méritait plus qu'aucun autre un examen approfondi; car nous sommes persuadé, pour notre part, que la divinité métaphysique du Christ se trouve formellement enseignée par l'auteur du quatrième évangile, qui ne saurait être que très-difficilement dès lors un disciple immédiat de Jésus. — Si nous passons du début à la fin de l'évangile johannique, nous nous trouvons en présence des récits relatifs à la résurrection du Sauveur. Dans l'ouvrage cité plus haut (t. VI, p. 54 sqq.), M. Ewald nous apprend avec autant de netteté qu'il est permis de lui en demander, qu'il n'accorde point à ce fait de réalité objective, qu'il n'y voit rien de surnaturel. On aurait été bien aise de lui entendre exposer de nouveau quelque chose de ses vues à cet égard, dans un livre dont le but spécial est d'expliquer et d'éclaircir l'évangile; mais il s'y borne, comme dans la plupart des cas, à une simple paraphrase du texte. Nous devons cependant reconnaître que sa réserve n'est pas partout aussi complète, et qu'il n'a pu s'empêcher encore de rationaliser quelques miracles. Ainsi, la colombe aperçue par Jean-Baptiste au moment du baptême de Jésus, était un oiseau venu là par hasard (p. 140); si le Christ avait vu Nathanaël sous le figuier, c'est qu'il avait passé près de lui un instant auparavant (p. 145); il s'est passé à Cana quelque chose d'analogue au changement de l'eau en vin, mais on ne sait trop quoi (p. 150); le Sauveur, en affirmant à la Samaritaine qu'elle avait eu cinq maris, n'a fait preuve que de perspicacité et a été heureux de deviner si juste (p. 185); Jésus n'a marché sur la mer qu'en apparence, et n'est entré dans le bateau que lorsque celui-ci eut touché la terre (p. 229); enfin, les apparitions du Christ ressuscité, dont parle le vingt et unième chapitre, ne peuvent être comprises que spirituellement et en mettant de côté toutes les idées grossières et matérielles (p. 419). Est-ce là peut-être ce qui s'appelle de la fidélité historique et de l'histoire entendues dans leur « meilleur sens? »

D'après M. Ewald, le quatrième évangile présente partout une unité et une clarté parfaites; nulle part on n'y rencontre la moindre difficulté. Ne nous hâtons pas trop pourtant d'ajouter foi à la première partie de cette proposition; car, pour la seconde, elle ne saurait surprendre dans la bouche d'un commentateur aussi riche en expédients. En effet, il nous apprend qu'un morceau considérable, qui se trouvait entre le cinquième et le sixième chapitres, a dû se perdre dès les premiers jours de la publication; et cette importante lacune (*ein grosses stück — ein ganzer bogen*), loin de l'embarrasser, lui prête le plus merveilleux

secours : tout ce qui lui paraît manquer dans l'évangile y était contenu, tout ce qui offre quelque obscurité y avait son explication. (Voyez p. 26, 30, 58, 221, 234, 289.) Ce que c'est que de savoir user à propos de la critique conjecturale! Quant aux interprétations particulières de M. Ewald, nous nous contentons de signaler comme particulièrement erronées celles relatives à I, 9 (p. 123 sqq) ; I, 41 (p. 143) et III, 3 (p. 163) ; ne pouvant les discuter ici, nous renvoyons à Meyer et Hilgenfeld, qui les ont déjà suffisamment refutées d'avance.

Un mot encore au sujet du but assigné au quatrième évangile. M. Ewald pense que son auteur s'est proposé principalement de compléter et de rectifier les histoires antérieures de la vie de Jésus, et notamment les synoptiques (p. 2 sq., 6 et sq). Or, cette hypothèse, quoique la plus ancienne de toutes, est celle qui nous semble la moins heureuse et la moins défendable ; nous la croyions définitivement condamnée. (Comp. Meyer, Reuss, Luthardt et autres.) En effet, notre évangéliste ne nous autorise en aucune manière à supposer que telle ait été son intention. Rapportant, d'une part, bien des choses déjà souvent répétées et parfaitement connues (V. notamment : VII, 1 sqq.; 16 sqq.; XII, 1 sqq.; 12 sqq.; XIII, 21 sqq.; XVIII, 12 sqq., etc.), il est loin, de l'autre, de combler toutes les lacunes des récits existants et de donner les éclaircissements que ceux-ci réclament. Il les contredit souvent, par contre, il est vrai, d'une façon implicite ; mais ces contradictions, lorsqu'elles ne sont pas involontaires, ont leur raison d'être dans le plan même du livre, et n'affectent jamais ces allures franches qui conviendraient à un apôtre redressant des erreurs auxquelles il voudrait mettre un terme. Le quatrième évangile ne vient pas à la suite d'écrits antérieurs auxquels il se rattacherait à titre de supplément ; c'est une œuvre complète de tout point, qui, répondant à un dessein particulier, se meut indépendante dans sa propre sphère.

A. Stap.

PHILOLOGIE

Die Lehre von den Redetheilen, nach den Alten dargestellt und beurtheilt (La Doctrine des parties du discours, exposée et jugée d'après les anciens), par G. F. Schœmann. Berlin, 1862, in-8.

La philologie classique, quoi qu'elle fasse pour perpétuer son isolement dédaigneux de la linguistique comparée, se rapproche néanmoins de plus en plus et malgré qu'elle en ait, du point de vue de cette dernière. M. Schœmann lui-même, philologue classique par excellence, n'a pas pu échapper à cette loi fatale. Pour traiter de l'histoire de la grammaire, il a dû effleurer au moins la

grammaire historique. La raison en est bien claire. Du moment que nous apprenons que les neuf ou dix catégories grammaticales appelées parties du discours n'ont point été reconnues comme telles de tout temps, mais seulement depuis les Alexandrins, et que même il y a eu après comme avant ceux-ci des esprits indépendants qui ont proposé d'autres classifications des mots, il faudra bien, ne fût-ce que pour réfuter ces derniers, que nous pesions les raisons alléguées de part et d'autre et que nous vérifiions les titres de noblesse du système soi-disant légitime. Ainsi, M. Schœmann, dès le premier chapitre, quand il s'agit de définir les attributions du nom et du verbe, est obligé d'en appeler à l'autorité de la philologie comparée qui, elle seule, se trouve placée au-dessus des formes accidentelles d'un langage quelconque, comme au-dessus des décisions arbitraires de la logique. Que sera-ce quand il essaiera de résoudre la question si souvent agitée de la priorité du nom ou du verbe, et les questions encore plus compliquées des droits éventuels de leurs descendants, tels que le participe, le gérondif, l'infinitif, etc.! Là, toute illusion devient impossible. Pour se faire une idée exacte de ces formes, qui sans cesse empiètent les unes sur les attributions des autres, il faut pénétrer jusqu'aux racines des mots qui ne sont, à proprement parler, ni verbes ni noms, mais qui implicitement comprennent en elles toutes les catégories (excepté celle des pronoms), et qui dans leurs formations successives expriment admirablement toutes les nuances de la pensée. C'est cette évolution même, principe de la grammaire historique, qui doit servir de compas à l'histoire de la grammaire.

H.

ARCHÉOLOGIE

Archaeologische Aufsaetze. Zweite Sammlung. Mit Zwanzig Tafeln (Études d'Archéologie. Second Recueil. Avec 20 planches), par L. Ross. Leipzig, 1861. xxiv-690 p., in-8°.

Ce titre n'est pas tout à fait exact. Il aurait fallu dire : « Études d'Archéologie et d'Histoire ancienne. » M. Ross, mort à Halle il y a deux ans, a eu le rare bonheur, après avoir fréquenté les universités de Kiel et de Leipzig, d'aller étudier l'antiquité classique et surtout l'antiquité figurée à la source même, pendant un séjour prolongé en Grèce (1832-1845). La méthode sévère qu'il avait apportée d'Allemagne, la position excellente qu'il occupait à Athènes, d'abord comme conservateur du Musée des antiquités, puis comme professeur d'archéologie à l'université nouvellement fondée, ses nombreux voyages dans presque

toutes les parties de la Grèce antique, enfin son esprit pénétrant et doué d'une énergie peu commune, l'avaient bientôt placé au premier rang des archéologues de notre temps. Une activité presque fiévreuse, qui a consumé ses forces avant l'âge, était seule en état de produire cette foule de publications savantes qui n'ont cessé de se succéder depuis 1834 jusqu'à l'approche de sa mort, tantôt sous forme de livres, dont voici les titres : « Inscriptiones Græcæ Ineditæ, Fasc. I, Naupliæ 1834 ; Fasc. II, Athenis 1842 ; Fasc. III, Berolini 1845. » — « Reisen und Reiserouten durch Griechenland. Erster Theil : Reisen im Peloponnes, Berlin 1841. » — « Die Acropolis in Athen, nach den neuesten Ausgrabungen, I. Abtheilung : der Tempel der Nike Apteros, Berlin 1839. » — « Ἐγχειρίδιον τῆς ἀρχαιολογίας τῶν τεχνῶν. Διανεμὴ πρίοτη : Ἱστορία τῆς τέχνης μέχρι ἀλώσεως Κορίνθου. Ἀθήνησι 1841. » — « Reisen nach den Griechischen Inseln des Ægæischen Meeres. Ier vol., Stuttgard et Tubingue 1840 ; IIe vol., 1843 ; IIIe vol., 1845 ; IVe vol., Halle 1851. » — « Die Demen von Attika und ihre Vertheilung unter die Phylen, nach Inschriften, Halle 1846. » — « Hellenika, Archiv archaeolog., philolog., histor., epigraph. Abhandlungen, etc. Halle 1846, 1er et 2e cah. » — « Reisen des Konigs Otto und der Kœnigin Amalia in Griechenland, Halle 1848. » — « Kleinasien und Deutschland, Reisebriefe und Aufstæze, etc., Halle 1850. » — « Das Theseion und der Tempel des Ares in Athen, Halle 1852. » — « Die Pnyx und das Pelasgikon in Athen, Braunschweig 1853. » — tantôt disséminées dans différents Recueils. Les principales d'entre ces dernières, augmentées de quelques pièces inédites, ont été réunies par M. K. Keil dans le présent volume et dans celui qui a paru encore du vivant de l'auteur, sous le titre : « *Archæologische Aufsætze. I. Sammlung. Mit acht farbigen und sechs schwarzen Tafeln, und einigen Holzschnitten. Leipzig* 1855. » Le second Recueil nous montre encore une fois toutes les faces de ce génie brillant et fertile. De même que le premier, il contient principalement des études archéologiques, et c'est là son côté le plus fort. Nous y signalerons surtout les dissertations sur la peinture de vases grecs, sur les tombeaux des îles de Symé, de Rhodes, de Chypre, de Théra, et sur les origines de l'écriture parmi les Grecs. Mais M. Ross avait la vue trop large pour s'enfermer dans les étroites limites d'une spécialité. A chaque instant il les dépasse et il entre dans le domaine de l'histoire de la civilisation en général. Il y a un certain point entre tous sur lequel il ne se lasse pas de revenir et d'insister de plus en plus : c'est sa conviction que la culture greco-romaine, particulièrement quant aux arts, descend directement de celle des Phéniciens qui, à leur tour, auraient été les disciples des Égyptiens et des Assyriens. Nous ne saurions discuter cette opinion ; mais ce qui est sûr, c'est qu'elle l'a rendu aveugle sur cette autre vérité tout aussi bien fondée, qu'il faut chercher les origines des langues, des croyances et des premiers éléments de la culture gréco-romaine dans les Indes. Un double courant d'idées, de mœurs et de traditions, issu de deux centres différents, est venu se joindre en Grèce et dans l'Asie mineure. Le mélange qui en est résulté et qui entre autres se cache sous la dénomination énigmatique des Pélasges, sera encore long à débrouiller.

H.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS

Mittheilungen du Dr Petermann. — No 3, 11 mars.

Ferd. de Hochstetter : L'isthme d'Auckland, Nouvelle-Zélande. — *A. Frantzius* : La rive droite de la rivière San-Juan, partie jusqu'à présent presque inconnue de Costa-Rica. — Voyage de *M. de Beurmann* en Nubie et dans le Soudan, 1860-61. III. Souâkïn et Massoûa. — L'expédition allemande au Ouadây. Huitième bulletin. Situation de l'expédition au 1er mars 1862. La dépêche par laquelle le comité de Gotha avait voulu prévenir l'excursion imprévue de M. de Heuglin en Abyssinie et dans les contrées du Sud n'a pu arriver à temps; M. de Heuglin avait déjà quitté le Taka, accompagné du Dr Steudner. Cette détermination du chef de l'expédition, directement contraire à ses instructions, dérange toute l'économie de l'entreprise; aussi le comité, dont la responsabilité est engagée vis-à-vis des souscripteurs, en a-t-il éprouvé une vive irritation. De nouvelles mesures ont été arrêtées sur-le-champ, et avis en été transmis immédiatement aux membres de l'expédition restés à Kérèn. La direction du voyage a été enlevée à M. de Heuglin et confiée à M. Munzinger. Cette détermination, et les termes mêmes de la dépêche, pourront paraître sévères; mais il faut considérer la position délicate du comité de Gotha, et les reproches fondés que ferait peser sur lui l'insuccès d'une expédition organisée à grands frais dans un but déterminé, si cette expédition venait à échouer ou à se détourner de son but, par le défaut de suite chez les voyageurs et la connivence de ceux qui ont pris la direction de l'entreprise. Le comité, à la suite de la note où il fait connaître ces faits, publie les instructions qui avaient été remises à M. de Heuglin. On continue de fonder des espérances sur l'entreprise simultanée de M. de Beurmann, qui va essayer de pénétrer au Ouadây par le Fezzan. M. de Beurmann annonce son arrivée à la côte cyrénaïque, et donne quelques détails sur ses plans ultérieurs, dans une lettre écrite de Benghazi à la date du 13 février. — Voyage de MM. *de Heuglin*, du Dr *Steudner* et de M. *H. Schubert*, de Kérèn, dans la terre des Bogos, à Adoa en Abyssinie, du 28 octobre au 14 novembre 1861. D'après une lettre de M. de Heuglin, datée d'Adoa, 10 décembre 1861. — *A. Ziegler* : Le Rennsteig. On désigne sous ce nom une route montagneuse de la frontière thuringienne, à laquelle se rattachent d'intéressants souvenirs d'antiquité. — Baron *de Sass* : Sur les phosphorescences observées dans la Baltique. — *Venoukoff* : Vocabulaire de la langue goldé (territoire de l'Amoûr). — *N. Kostenkoff* : Note sur son exploration de la Manitch. — Recensement de la population française au 1er janvier 1862. — Sur les cartes récentes du sud-est de l'Australie. — Publications récentes.

V. S. M.

CHRONIQUE POLITIQUE

Dans le discours que vient de prononcer lord Palmerston en réponse à M. Disraeli, il y a une maxime commode et de nature à faciliter beaucoup, quand elle est bien appliquée, les ennuis de la politique : « Eh bien! monsieur, a-t-il dit à M. Disraeli qui lui avait reproché quelques variations, eh bien! monsieur, toutes les opinions politiques peuvent changer avec les événements. » La Chambre des communes n'a pas unanimement approuvé cette pensée trop philosophique; elle l'a accueillie avec presque autant de murmures que d'applaudissements. Une certaine partie de la Chambre a, en effet, compris que de tels préceptes pouvaient conduire très-loin, qu'ils appartenaient au XVIe siècle plus qu'au XIXe, et qu'ils n'étaient pas, en tout cas, propres à faire brller d'un noble éclat l'honneur et la loyauté des gouvernements. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, dans une autre partie de son discours, l'illustre lord accuse avec beaucoup d'acrimonie et d'esprit son adversaire de n'avoir pas d'opinion et de vouloir que la nation n'en ait pas. Il est bien heureux pour lord Palmerston qu'il ait parlé le dernier, car, sans cela, qui aurait empêché M. Disraeli de lui répondre : « Si des événements dépendent les opinions, à quoi bon s'en faire une d'avance, puisqu'il faudra la changer quand les événements ne s'y conformeront plus? » C'est à propos de la question italienne que lord Palmerston a émis sa maxime, comme s'il en avait besoin pour donner à ses contradictions, sur ce point, l'apparence d'un système rigoureux, inspiré par un principe de haute politique. Quant à nous, nous avons été surpris d'entendre professer une telle doctrine par le ministre d'un gouvernement libre et qui n'a de force que dans l'opinion publique. Quel intérêt a-t-il à avilir l'autorité qui le soutient, en la représentant comme le jouet des caprices de la fortune et du hasard, comme dépendant d'accidents purement extérieurs, comme détachée et indépendante de toute loi de droit et de justice. Nous l'avouons, cette intempestive maxime nous a gâté le discours de lord Palmerston, sympathique, bienveillant et poli, contrairement à ses habitudes, pour la France, l'Europe et tout l'univers. Lord Palmerston a fait profession d'amitié envers toutes les puissances avec une effusion qui ne lui est pas ordinaire. Il a repoussé surtout avec cha-

leur les accusations de M. Disraeli relativement aux rapports de la France et de l'Angleterre, pacifiques en apparence, selon l'orateur tory, mais hostiles en secret sur tous les points; il a déclaré que les deux gouvernements étaient en bonne intelligence, sinon en parfait accord sur la politique extérieure; en Amérique, au Mexique, et même en Italie, à part un dissentiment concernant Rome et que le temps et les événements aplaniront. Quant aux armements qu'on lui reproche, il ne faut pas y voir une marque de défiance, mais une simple précaution contre le hasard de ces événements imprévus qui ont une si grande influence sur l'esprit du noble lord et une si grande place dans ses prévisions. Aujourd'hui nous sommes à la paix; qu'un fait surgisse, et demain nous sommes à la guerre. Voilà la raison unique des armements de l'Angleterre. Nous reconnaissons qu'il y a du bon dans cette philosophie; mais nous reconnaissons aussi qu'il y aurait quelque chose encore de meilleur : ce serait de préparer la paix de préférence à la guerre; il y a des moyens pour arriver à ce but, et un des meilleurs, en dépit de lord Palmerston, c'est d'avoir une opinion bien arrêtée sur certaines règles de conduite, de les observer strictement et de ne pas se mettre, même involontairement, dans le cas de les enfreindre. Le principe de non-intervention est regardé comme une sauvegarde de l'indépendance des nations; il est regardé aussi comme une des plus sûres garanties de paix; car si l'intervention n'est pas nécessaire, légitime, si elle n'est pas limitée, précisée, si elle ne porte pas sur des intérêts bien définis, on ne sait où elle pourra entraîner l'intervenant. L'Espagne et l'Angleterre semblent avoir compris ces dangers, à en juger par leur conduite dans l'intervention mexicaine. Après être intervenues avec des ambitions vastes et vagues, du moins en ce qui regarde l'Espagne, elles se sont arrêtées dès qu'elles ont cru avoir assez fait pour la sauvegarde de leurs intérêts nationaux, ainsi qu'elles appellent leurs intérêts purement commerciaux. L'Angleterre s'est retirée et regarde; l'Espagne, plus hésitante, peut-être plus liée envers la France, ne s'est pas retirée tout à fait; seulement, elle n'avance plus, elle campe. La France seule continue à avancer. Dans quel but? Est-ce pour obtenir un traité plus avantageux que celui du général Prim et des réparations plus sérieuses en faveur de nos nationaux? S'il en était ainsi, nous aurions peu de chose à dire. Est-ce dans un but d'ordre moral et politique? Dans ce cas, toutes les difficultés qui accompagnent ordinairement ces sortes d'interventions seront à craindre, quoi qu'en disent les journaux officieux, qu'on a vus avec étonnement soutenus par des feuilles libérales. Rien ne prouve que notre intervention dans ce sens soit désirée par la nation; on sait, au contraire, que si elle a des sympathies, c'est dans ce parti que nous combattons chez nous, mais autrement dangereux au Mexique qu'ici, le parti clérical, qui là-bas aspire à la théocratie pure et simple, et qui, par sa fortune et ses priviléges, peut y parvenir s'il est soutenu. Dans ces circonstances, qui sait quelle résistance nous pouvons rencontrer, quelles passions nous pouvons soulever, quels germes nouveaux de guerre civile nous pouvons semer, quels conflits nous pouvons faire naître avec les puissances du nouveau monde? Sans doute, les difficultés qui peuvent nous assaillir au Mexique ne nous entraîneront pas dans une guerre générale, nous ne l'ignorons

pas et nous n'en parlons pas dans cette appréhension; elles nous coûteront seulement plus d'hommes et de millions que nous ne pensons, et voilà tout. Si nous nous y sommes arrêtés, c'est que nous craignons en principe les interventions, qui, en général, coûtent plus qu'elles ne rapportent, et que nous croyons qu'il ne faut les entreprendre qu'en vue d'intérêts moraux et politiques considérables. Nous regrettons qu'on ait intervenu aussi énergiquement au Mexique dans un but si mal défini et si peu sympathique à l'opinion; nous le regrettons d'autant plus, qu'il semble, d'après la polémique de certains journaux, que le moment viendra où nous serons forcés de nous mêler aux événements des États-Unis.

Il est vrai que ces journaux ne parlent encore que de médiation; mais savent-ils ce que c'est qu'une médiation entre deux partis en guerre civile? Et d'abord, il n'y en a pas de possible légalement, diplomatiquement, à moins que le parti constitutionnel la demande et cesse de se regarder comme le représentant de la nation. Or, il n'est pas probable que les États du Nord renoncent, au moment de leurs succès, à une portion de leur souveraineté, et quoique le voyage de l'ambassadeur français, M. Mercier, chez les rebelles nous étonne, quoique nous n'en connaissions pas la signification, quoique nous ne pensions pas, avec un journal, qu'il n'est allé à Richmond que pour se distraire, nous espérons que sa mission n'a pas le caractère d'une médiation officielle, consentie par le gouvernement de Washington; car, accorder dans de telles circonstances le droit de médiation aux puissances étrangères, ce serait les inviter au droit d'intervention. Nous ne croyons donc pas, jusqu'à nouvel ordre, que les États du Nord commettent cette faute, qui serait une faiblesse vis-à-vis les rebelles, une imprudence vis-à-vis les puissances, qui, dans cette question, auraient forcément des intérêts contraires aux leurs. En somme, nos désirs nous dictant nos espérances, nous osons penser qu'on n'interviendra pas dans l'Amérique du Nord et qu'on interviendra le moins longtemps possible dans l'Amérique du Sud. Il faut être fidèles aux principes; c'est le plus sûr. Ah! si nous les appliquions plus près de nous ces purs principes, quelle joie des Alpes à l'Adriatique! quelle préparation à la paix! quelle éclaircie dans le brouillard où se débattent les politiques européens et s'égare l'opinion publique! Cependant, disons-le, il y a du côté de l'Italie plusieurs rayons d'espérance, qui se manifestent par une suite de voyages croisés: par le voyage du roi Victor-Emmanuel qui réussit à Naples; par le voyage de M. de Lavalette qui retourne à Rome; par celui de M. de Goyon qui revient à Paris, et enfin par le voyage du prince Napoléon qui va rejoindre son beau-père. Quant à ce dernier déplacement, le *Moniteur* a dit que le prince n'avait reçu aucune mission politique de l'empereur. Tout le monde en croit le *Moniteur*; cependant beaucoup de personnes s'étonnent que le prince ait choisi, pour aller faire visite à son beau-père, le moment où celui-ci était en voyage; elles persistent à penser que s'il n'a pas de mission officieuse ou officielle, sa visite ne sera pas une simple distraction, et que la politique n'y sera pas sacrifiée à la politesse. Enfin, le discours même que vient de prononcer le ministre des affaires étrangères d'Autriche est une espérance pour l'Italie; le ministre a avoué qu'il renonçait à une puissante Autriche italienne; il reconnaît que la domination du gouvernement de Vienne sur les

princes italiens, n'a pas produit les bons effets qu'on en attendait; la politique autrichienne ne sera plus désormais que défensive en Italie; seulement, elle gardera la Vénétie, non dans un but de conquête, mais parce qu'elle est le boulevard de l'Allemagne méridionale. Quoique l'argument soit mauvais, c'est quelque chose d'avouer enfin qu'on ne veut plus être qu'une puissance défensive et qu'on ne peut plus être une puissance dominatrice. Quant à la Vénétie, le temps arrangera tout selon la justice. Si le dénouement n'est pas pacifique, il n'est pas sûr que l'Autriche trouve plus de secours qu'à la dernière guerre. Déjà, comme s'il prévoyait un dissentiment entre les deux parties de l'Allemagne, le ministre semble vouloir jeter un germe de rivalité entre elles; il a juré dans son discours de défendre la Vénétie avec le concours de l'Allemagne méridionale, quoi qu'en dise l'Allemagne du Nord.

A l'intérieur, nous sommes à l'état de stagnation. Le Sénat a parlé sur quelques pétitions, entre autres, sur une de monseigneur l'archevêque de Rennes, qui se plaignait de son préfet, qui refuse, à ce qu'il paraît, de nommer les instituteurs religieux de préférence aux instituteurs laïques. Monseigneur Saint-Mar eût-il pétitionné avec autant d'énergie si le préfet avait refusé les instituteurs laïques au bénéfice des instituteurs religieux? Il est permis d'en douter. Quant au Corps législatif, il a gardé un silence modeste, et si, à propos de la discussion de l'adresse, son président a cru devoir l'admonester sur l'ampleur surabondante et sur la vivacité inattendue des harangues de ses membres, il saisira sans doute l'occasion de le féliciter sur sa prudence, sa sage lenteur et le soin sans empressement avec lequel il a examiné dans le sein silencieux de la commission le projet de budget. Pour nous, nous espérons que les travaux de la commission auront de bons résultats, et que les économies qu'elle ne peut manquer de proposer seront votées par le Corps législatif, dont, après tout, elle représente l'esprit. D'ailleurs, on dit déjà que la commission et le gouvernement se sont entendus de manière à satisfaire l'opinion générale; s'ils se sont entendus en effet sur la réduction de l'armée, sur la réduction des taxes relatives au sucre, au timbre, aux factures, etc., ils satisferont certainement un assez grand nombre de personnes.

E. Maron.

Charles Dollfus,
Directeur, gérant responsable.

IMP. DE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

MONOLOGUES PHILOSOPHIQUES

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE [1]

Le christianisme est une explosion du génie moral de l'humanité.

Le ciel paraît bleu et ressemble à une voûte. Un bâton droit plongé dans l'eau paraît brisé. Le soleil paraît tourner autour de la terre, qui en réalité tourne autour du soleil.

Est-ce que la religion connaît de semblables illusions quand elle met au dehors de nous ce qui est au dedans, quand elle voit en Dieu l'image de notre conscience, contemplée dans la perspective de l'infini ?

Un créateur souverainement juste, intelligent et puissant : voilà le symbole de l'humanité chrétienne, le type suprême qu'elle adore sous le nom de Dieu.

Le temple grec est fait pour le dehors surtout ; dans l'architecture

[1] Voir les livraisons des 15 décembre 1861, 1er février et 1er avril 1862.

gothique c'est l'intérieur qui l'emporte. La cathédrale vous isole en vous-même; le temple grec vous sollicite à la libre contemplation, il vous unit à son entourage, au ciel, à la mer; il marie l'homme avec la nature, la nature avec l'homme.

La perfection en elle-même est inaccessible à l'homme, qui ne peut la concevoir ni la réaliser. Mais comme il a le désir de la perfection, il tend à se la figurer avec des attributs déterminés qui la rapprochent de lui : il la revêt donc de sa propre nature et l'enveloppe, elle qui est sans limites, dans les bornes d'une conception particulière, relative et déterminée.

La pensée de l'absolu sous les traits de l'humanité morale : tel est l'idéal chrétien.

La conscience est un effort vers la perfection; le christianisme, au fond, n'est pas autre chose.

C'est l'*authenticité* morale du christianisme qui importe à l'être religieux et moral. Chacun, à cet égard, est souverain maître de sa foi, de son doute ou de sa négation. S'il résout le problème par la foi, que peuvent contre lui toutes les incertitudes qui environnent aux yeux du critique la naissance et le développement du christianisme comme fait historique? Alors même qu'il serait démontré que les Évangiles se contredisent, ou qu'ils ne sont pas conformes à la parole de Jésus; alors même qu'il serait démontré que Jésus lui-même n'a pas existé et que tout, sa personnalité, sa prédication et les documents qui sont censés témoigner de l'une et de l'autre, forment une épopée religieuse, issue de la conscience collective d'un peuple ou d'un âge, en quoi l'autorité de la parole chrétienne en serait-elle infirmée pour celui qui ressent cette parole comme une vérité?

Est-ce que les propositions attribuées à Euclyde seraient moins convaincantes, s'il était prouvé que ces propositions n'ont pas été d'abord exposées par ce géomètre, et si l'on devait même ignorer tout à fait et pour toujours à qui il faut les rapporter?

Il en est de même pour le christianisme. Ou la conscience l'accepte, ou elle le rejette. Ce qu'elle rejette, elle le nie; ce qu'elle accepte, elle l'affirme; et, dans tous les cas, c'est sa souveraineté propre qu'elle

proclame. La conscience de chacun est en chacun le critère de la vérité morale. Ce que sa conscience lui dit de croire, cela existe pour lui, et fût-il seul à l'affirmer.

Il n'y a désormais que cela au fond de la religion : la souveraineté morale de l'individu, son propre témoignage, son adhésion libre à quelque chose qu'il sait, qu'il sent, qu'il croit vrai.

Le christianisme résistera-t-il à cette épreuve de la souveraineté de conscience reconnue et consacrée en chacun?

Je crois qu'il résistera en tant que loi morale, et même qu'il s'affermira dans cette épreuve, parce que la conscience le reconnaîtra de plus en plus comme son œuvre; parce qu'elle verra, sous les voiles du mythe, de l'allégorie, s'épanouir le génie moral de l'humanité.

Le christianisme dans son génie moral est maître de la conscience, parce qu'il est la conscience en double, la conscience se reconnaissant elle-même dans l'idéal de la justice et de la charité : parce qu'il est l'humanité même dans son expression morale.

Le peu de justice qu'il y a dans la société et dans l'histoire, c'est l'homme qui l'y met; le progrès de la justice est celui de la société humaine. Quant à la nature, elle n'est ni juste ni injuste: elle est la nature.

Il y a une transition cependant qui, de la nature, mène à la conscience humaine, et de celle-ci à la nature.

Ce sont, en effet, les deux formes de la vie universelle, la solidarité et le développement, qui se retrouvent dans l'homme. La loi de solidarité, en s'emparant de sa conscience, prend le nom de justice; la loi de développement s'appelle progrès.

Je vois la loi de la solidarité et du développement se faire obéir dans toute l'étendue de l'univers ; tout ce qui l'entrave est amoindri, tout ce qui lui résiste est anéanti. Elle triomphe toujours, elle triomphe seule. Sa souveraineté est incontestable jusqu'à l'homme.

Dans l'homme lui-même, elle n'abdique pas. Seulement elle se propose à lui avant de s'imposer. L'homme, c'est en cela que consiste sa liberté, peut repousser ou accepter la loi ; il ne peut la vaincre. Je puis refuser mon adhésion à la loi morale, à la loi de justice et de progrès ; je puis me dresser contre elle, hérisser ma volonté contre ses décrets et croire à mon triomphe. L'illusion ne sera pas de longue durée ; en réalité, c'est ma défaite que j'ai voulu, c'est l'amoindrissement de mon être moral que j'ai provoqué. La loi morale se fait toujours obéir, comme la loi intellectuelle, comme la loi physique. Si j'abuse de mon corps et que je le mette en contradiction avec les lois qui règlent et maintiennent la vie matérielle, c'est à ma santé, à ma force que je porte atteinte ; je détruis mon corps. C'est mon existence intellectuelle que je détruis quand je méprise la vérité, les lois de progrès qui gouvernent l'esprit. C'est mon existence morale que j'attaque en sortant de la loi morale. L'homme doit connaître sa loi, afin de la respecter. Ceux qui lui aident à la comprendre sont les vrais initiateurs de sa liberté.

La liberté de l'homme consiste à vouloir et à pratiquer la loi.

La sanction de la loi morale est, pour celui qui repousse la loi, une dégradation morale, une chute, un amoindrissement.

Il y a une hiérarchie intellectuelle, et il y a une hiérarchie morale ; mais nul homme n'est vraiment grand si son amour de la justice n'égale son amour de la vérité.

La révélation morale par la justice est quelque chose de certain, qui a son fondement dans la nature des choses. Hors la justice, l'humanité n'existe plus : la justice est le fondement de l'humanité ; l'extension de la justice, la croissance de l'humanité.

Le christianisme a exhaussé en nous la notion de la justice ; il a conibué puissamment à l'élévation et à l'accroissement moral de notre espèce.

Les symboles se décomposent, l'esprit reste ; le ferment ne cessera

pas d'agir, et, désormais, plus le dogmatisme chrétien cédera sous les efforts de la critique historique et du raisonnement, plus la force morale du christianisme, échappant à la lettre, apparaîtra pour s'étendre et agir librement.

En tant que système ou théologie, le christianisme appartient à l'histoire et à la critique; en tant que principe d'édification morale, il appartient à la conscience humaine d'où il est sorti, et qui l'entraîne avec elle dans l'avenir.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Jésus dit que c'est là le premier commandement. Ce commandement est la formule de la solidarité; il proclame l'*humanité* présente en chaque homme, le respect et l'amour de l'humanité.

« Soyez parfaits comme *votre Père qui est aux cieux* est parfait. »

Le Père, dans la langue de Jésus, est la suprême bonté, la suprême justice, la suprême intelligence et la suprême puissance.

Le deuxième commandement, traduit philosophiquement et dans la langue universelle, revient à celui-ci :

« Efforcez-vous vers la perfection; cultivez la bonté dans votre cœur, la justice dans votre conscience, l'intelligence dans votre esprit; augmentez votre puissance par le savoir, par l'amour, par la justice.

L'enseignement de Jésus, dépouillé de son écorce mythologique, est un code qui connaît deux lois : l'amour du prochain et le progrès individuel.

La nature ne révèle également que deux lois : la solidarité et le progrès. La solidarité et le progrès sont ce qu'il y a de divin dans la nature et dans l'homme.

En tant qu'il propose à l'homme la solidarité et le progrès, le christianisme sort de la région du miracle pour rentrer dans la réalité et dans la conscience : il prend une base que nulle critique ne peut atteindre.

La doctrine de l'immortalité a, dans le christianisme, pour unique racine le progrès. Ceux qui auront observé la loi de l'amour et la loi

du perfectionnement; ceux qui auront vécu dans la solidarité et dans le progrès, verront s'ouvrir la vie éternelle. Ils auront mérité de revêtir une vie supérieure : ils entreront plus avant dans le sein de Dieu, qui est la perfection.

Peu importe le voile mystique dont cette doctrine fut environnée dès l'origine; peu importe encore ce que, depuis, les fanatiques et les diverses Églises ont cru pouvoir en faire. Au fond, elle ne dit que cela : — ceux qui auront cherché le progrès, le progrès les arrachera à la mort.

L'infini ressenti dans le vrai, dans le beau, dans le juste; l'ordre divin éprouvé, reconnu, pratiqué dans tout ce qui élève, unit, agrandit l'humanité; la loi de la solidarité et du progrès acceptée comme juge au fond de nos âmes; l'idéal enfin implanté dans la conscience humaine comme le germe incorruptible de tout perfectionnement : voilà le christianisme débarrassé des langes de son berceau, la vérité morale et philosophique masquée sous un langage primitif, devenu insuffisant pour notre virilité.

Le reste est de la mythologie. Paradis, anges, enfer, démons, miracles : tout cela constitue l'enveloppe populaire, la forme pittoresque, mais accidentelle, du christianisme.

Soit que Jésus lui-même ait spontanément conçu sous ces images transitoires les éternels principes qu'il annonçait, et qu'en cela, comme il est probable, il ait été du peuple de son époque et de son pays; soit que le milieu où sa parole pénétrait ait agi sur celle-ci pour la faire entrer malgré lui dans l'expression mythologique : il est certain que le christianisme, qui s'adressait au peuple, a dû naître sous la forme populaire de toute religion, qui est le mythe, l'allégorie, la légende.

Le mythe est une figure, un tableau, une création poétique sortie de l'inspiration religieuse des peuples. Le mythe s'ignore et sort naturellement de l'imagination populaire. Telle la mythologie païenne, telle la mythologie chrétienne; elles portent chacune le cachet du peuple, du temps, du lieu où elles naquirent.

La mythologie grecque est comme un jardin qui environnerait l'homme et dont il respirerait les divins parfums; la mythologie juive et chrétienne fait le vide autour de l'homme pour le ramener tout entier et le concentrer dans sa conscience. Elle est la conscience de l'homme dramatisée.

La conscience se calme et se détend au sein de cette diversité que nous font goûter les symboles religieux de la Grèce; elle s'épouvante volontiers et souffre de sa propre misère, que lui révèle sans ménagement la sévère parole du Nazaréen.

La beauté l'emporte dans le paganisme sur la moralité; la moralité l'emporte dans le christianisme sur la beauté. L'Évangile est une expression outrée de l'homme intérieur et de son infirmité morale : elle le pousse par une violente antithèse au perfectionnement de sa conscience et de sa vie.

Mais les temps viendront où cessera le divorce entre la Grèce et Jérusalem.

Il cessera quand la nature et le christianisme se réconcilieront dans l'humanité.

Si l'homme est radicalement mauvais, « incapable par lui-même de faire le bien, » il n'y a qu'une intervention divine qui puisse le sauver. Le salut devient alors le fruit du miracle.

Le dogme de la Rédemption ainsi compris détruit, d'un seul coup, la moralité humaine avec la liberté; elle fait de Dieu un souverain du bon plaisir. Voilà ce que signifie l'interprétation *orthodoxe*.

La superstition est l'envers de la religion. Mais, dans un tissu, on voit encore l'envers reproduire l'endroit. Aussi le tissu des mythes chrétiens laissa-t-il apparaître la valeur philosophique du christianisme.

La nature est basée sur l'équilibre; elle tend à le rétablir partout où il menace de se rompre, car il y va de son existence. C'est ainsi qu'elle a, dans l'ordre moral, attaché l'expiation à la faute ; la faute créant un surpoids du côté du mal, qui est la destruction de l'harmonie, elle jette aussitôt un contrepoids dans la conscience du coupable en y faisant surgir la souffrance, revêtue du caractère de moralité que nous appelons le remords.

Tout excès provoque *naturellement* un reflux en sens opposé ; et c'est

par la réaction que l'harmonie de l'ensemble, un moment troublée, se conserve. Il n'est pas nécessaire d'en appeler à quelque juge extérieur : cette justice-là est inhérente à l'univers et à la conscience; elle est l'expression même de la raison inaccessible qui se dérobe et se trahit à la fois dans les lois de la création.

Dans l'ordre physique, intellectuel ou moral, cette puissance d'équilibre est la même, bien qu'elle apparaisse différemment et que nous lui donnions des noms divers. Tout lui appartient, tout lui obéit : l'histoire est son théâtre ainsi que la nature.

Qui pourrait déchiffrer les hiéroglyphes de la création?

Tour à tour sibylle, sirène, méduse, la nature nous attire, nous repousse, nous reprend. Et cependant, ballotés sur ces flots mobiles, nous sentons au plus profond de notre âme quelque chose de fixe, une voix immuable qui nous dit : « Il faut être juste envers les autres et juste envers toi-même. Il faut obéir à la loi de la solidarité et à la loi du progrès. »

Tous les traits que nous trouvons disséminés dans la création animale, et que nous appelons tour à tour : bonté, férocité, ruse, violence, finesse, fourberie, générosité, loyauté, prudence, courage, fierté, humilité, tiédeur et passion, nous les retrouvons rassemblés dans le monde humain ; ils viennent converger en lui.

L'homme, toutefois, est marqué d'un trait personnel : il est capable de ressentir sa misère, il peut se mépriser. C'est là qu'est l'homme véritablement.

Le mal est une condition essentielle du progrès; le progrès est constitutif de l'univers : donc le mal est inhérent à l'univers et ne saurait disparaître qu'avec lui.

En se communiquant au cœur, l'infini crée le besoin d'un amour infini. Pénétrant dans l'esprit, il engendre le désir de l'intelligence universelle. En se mariant à la volonté, il l'excite vers l'universelle

puissance. Qu'il se manifeste dans son rapport avec une faculté de l'âme ou avec l'autre, il s'éprouve et se reconnaît en ce qu'il la pousse vers l'infini dans la direction spéciale de cette faculté.

L'idéal est le désir de l'existence infinie dans une existence limitée : l'expression d'un lien ressenti entre l'infini et le fini.

On ne peut supprimer dans l'homme l'effort vers la perfection, et c'est pourquoi on ne lui arrachera jamais la religion : elle est inhérente à l'espèce. Tant que l'infini sera en nous, comment cesserons-nous d'aspirer vers l'infini? Et si nous pouvions réaliser l'infini, comment ne cesserions-nous pas d'exister comme êtres finis?

Le vrai est ce qui développe notre intelligence; le juste, ce qui développe notre conscience; le beau ce qui développe notre imagination.

C'est du vrai, du juste, du beau que vit l'humanité; c'est donc sous la forme du beau, du juste, du vrai, que la vie et le progrès se révèlent dans l'humanité. Et voilà pourquoi l'humanité adore l'Être suprême sous la forme de la beauté, de la justice, de la vérité.

La vie a-t-elle un but? Il faut renoncer à toute pensée, à tout effort, ou croire qu'elle en a un.

Mais ce but, est-ce le progrès? Est-ce la jouissance?

Ce n'est pas la jouissance; car la vie est un démenti perpétuel donné à ceux qui cherchent la jouissance.

C'est donc le progrès, c'est le développement qui est la fin de la vie, et la vie qui est le moyen du progrès. Mais d'où vient alors que tant d'existences avortent dans leur germe moral? D'où vient que tant d'autres, si bien commencées, sont arrêtées brusquement au mépris des élans les plus sincères, au mépris même des plus belles aptitudes et des plus heureuses circonstances? D'où vient qu'au milieu de cette masse encore chaotique où les individus se pressent, se foulent, se mutilent pour trouver seulement de quoi ne point mourir, quelques rares individus arrivent seuls à l'épanouissement relatif qu'une époque déterminée, un peuple, un pays peuvent leur fournir? D'où vient enfin

que l'espèce seule paraît se développer régulièrement, alors que le seul développement réel est cependant celui des individus dans l'espèce?

La doctrine de la jouissance n'est pas conforme à la morale, et cependant l'homme ne cherche que la jouissance.

La contradiction est-elle réelle ou apparente entre la jouissance et le progrès?

Non; il y a un moyen d'accorder le progrès avec la jouissance: il consiste à mettre la jouissance dans le progrès.

L'autocratie religieuse aboutit à l'irresponsabilité individuelle; — donc, en dernière analyse, à la destruction de l'individu comme être moral.

La fin de la religion doit être de former des individualités morales, non de les détruire.

J'entends toujours répéter que la métaphysique n'a pas fait un seul pas depuis son origine, qui est celle de l'homme même. Eh quoi! la religion n'est-elle pas la métaphysique sous forme populaire, et qui osera prétendre que de l'adoration du fétiche au christianisme il n'y ait ni degrés ni progrès?

Sans doute, nous ne comprenons pas plus l'absolu aujourd'hui que nous ne l'avons compris il y a quatre mille ans. Mais là n'est pas la véritable question. Ce qui se développe en nous, ce n'est pas la science de l'absolu; c'est la science des formes que l'absolu revêt en nous-mêmes et hors de nous, dans la nature, dans l'histoire, dans la conscience de l'individu.

L'étude de la nature, de l'histoire, de l'homme intérieur, nous enseigne les lois dont vit la nature, l'histoire, l'être moral. Ces lois réfléchissent l'empire et la présence de l'absolu dans la nature, dans la société, dans l'individu. C'est ainsi que, sans avoir fait un pas dans la science de l'absolu, nous n'avons cessé d'en faire dans la science des manifestations de l'absolu.

La religion est dans l'homme le sentiment de sa dépendance à l'égard de quelque chose de supérieur à l'homme.

Une malédiction terrible semble peser sur l'humanité, une espérance et un courage invincibles semblent l'exalter. Jamais si maudite qu'elle ne puisse encore se relever, jamais si élevée qu'elle ne succombe encore : c'est entre ces deux extrémités qu'elle fait son chemin.

Le christianisme dans sa trame légendaire, péché originel, paradis, rédemption, salut, est la poésie dramatique de la conscience humaine.

Les deux traits que Pascal relève, dans la nature humaine, y sont accentués tour à tour ou simultanément dans les images les plus pathétiques, les plus sombres ou les plus rayonnantes.

A travers son infirmité, l'homme sent sa grandeur; à travers son élévation, il sent son infirmité, son abaissement, *sa chute*, pour employer la figure mythologique.

Le christianisme n'est pas la chose fade que quelques-uns voudraient en faire. — C'est un cri de souffrance sorti des entrailles de l'humanité, — une immense clameur où s'unissent toutes les misères qui ravagent le corps, l'esprit et l'âme de l'homme; — c'est la douleur profonde, implacable; c'est la plaie du cœur, d'où s'échappe, avec les pleurs et le sang, un rayon d'espérance.

On *éprouve* le christianisme, on ne le comprend pas : religion de la souffrance, la souffrance le révèle.

Comme espérance, comme désir ardent de vaincre la misère, le néant, la mort, le christianisme est éternellement vrai; il a ses assises de douleur bien avant dans le cœur de l'homme, à l'abri de tout raisonnement, au delà ou en deçà, mais en dehors de toute critique et de toute philosophie ; il est la logique vivante de ceux qui crient vers le ciel, quand les serres de la mort, de la maladie, du désespoir, s'enfoncent dans leur vie palpitante. Otez d'abord la mort, ôtez la souffrance du sein de l'humanité, vous aurez vaincu le christianisme.

La religion d'un être est le rapport particulier de cet être avec l'infini.

Tous les êtres sont en religion avec l'infini. Mais les êtres doués de conscience ont seuls une religion; leur conscience est celle de l'infini en eux.

On avance que le panthéisme, qui affirme l'immanence de l'infini dans le fini, conduit à l'orgueil, à l'idolâtrie de l'homme. C'est une grossière erreur.

L'homme se sent de source divine, quand il éprouve en lui l'idéal; mais c'est par là aussi qu'il se sent infime; car l'idéal, s'il lui révèle sa grandeur, la présence et l'action de l'infini dans son âme, lui révèle aussi sa faiblesse et le condamne.

L'homme sent tour à tour son élévation et son abaissement en Dieu qui l'habite sous la forme de l'idéal.

Incompréhensible en soi et ineffable, Dieu se communique à l'homme sous la figure de l'idéal. L'idéal s'exprime également dans le désir de l'immortalité. C'est l'infini présent en nous qui engendre ce permanent désir.

Notre effort sera toujours vain de concevoir le fini hors de l'infini, de même que l'infini hors du fini. Prétendre contempler l'absolu en soi, directement, est une prétention chimérique. Vouloir supprimer l'infini dans le fini, n'est pas une moindre chimère.

Le sens de l'idéal est enraciné dans la nature de l'homme, si bien que là où il manque nous ne reconnaissons plus la nature humaine, et nous disons qu'elle est absente.

La religion est la discipline de l'idéal, que l'âme s'impose à elle-même. Se sentir dépendant de l'idéal, avoir soif de la perfection, c'est être religieux.

Bon nombre de gens veulent abandonner la religion au pur sentiment, et bannir la raison comme incompétente.

Les bêtes n'ont pas de religion ; ces gens-là veulent que nous devenions des bêtes pour devenir être véritablement religieux !

États de l'esprit :

Ignorance, — savoir, — doute : ignorance mêlée de savoir.

Doute avec propension à l'affirmation.

Doute avec propension à la négation.

Doute simple accompagné d'indifférence.

Il ne se trouve *aucun* homme qui croie n'importe quoi, sans *aucune* raison de le croire, sans un premier motif tiré de son intelligence. Le désir, le besoin, la volonté de croire font le reste.

La foi correspond au mystère : si Dieu se révélait à nous sans conteste, il n'y aurait plus de foi possible. Cependant la foi demande un mystère qui laisse entrevoir quelque chose à la raison, un demi-jour, une ignorance transparente. Même dans le fétichisme le plus grossier, on peut discerner une étincelle de raison.

Sans le désir de la perfection, l'humanité tomberait en pourriture ; elle se décomposerait. Le besoin de perfection est le sel qui l'empêche de se corrompre, qui maintient en elle la fermentation de la vie et du progrès.

L'homme est-il libre ?

Toute volonté est déterminée par des motifs : la volonté ne peut s'affranchir, en aucun cas, des motifs de la volonté. D'où l'on déduit que la volonté n'est pas libre, puisqu'elle *dépend* toujours des motifs qui la déterminent dans un sens ou dans l'autre.

Sans nul doute, il en est ainsi ; mais on ne songe pas, en faisant ce raisonnement, que les motifs qui *me* déterminent sont *mes* motifs,

qu'en leur obéissant c'est à moi-même que j'obéis... et que la liberté consiste précisément à ne dépendre que de soi.

Les motifs se proposent, ils ne s'imposent pas à la volonté. — La *qualité déterminante* du motif est dans l'individu, dans sa nature particulière, et cachée sous le motif même.

L'individu s'*approprie* ainsi les motifs; en se les appropriant, il les fait siens et s'impose à eux, au lieu que les motifs s'imposent à lui, comme il semble au premier coup d'œil.

L'individu est une force originale ; cette force s'exprime dans la volonté : vouloir, c'est vivre et ressentir son existence : l'on veut ce que l'on est, on est ce que l'on veut. Comment l'individu, qui veut avant tout exister, ne se sentirait-il pas libre quand sa volonté et ses actes expriment sans restriction son existence personnelle?

Le sentiment de la responsabilité est une attribution que l'individu se fait à lui-même d'une décision ou d'un acte. Il affirme par là que cet acte ou cette décision lui appartiennent. Le sentiment de la responsabilité est dans cette simple proposition : « J'ai voulu, j'ai agi parce que j'ai voulu. Nulle personne, nulle circonstance n'a altéré, atténué, entravé la libre expression de ma personnalité. »

Le sentiment de la liberté, de la responsabilité, de l'individualité sont un même sentiment.

L'homme peut suspendre sa décision : or, chaque fois qu'il a délibéré, ne fût-ce qu'un moment, et que l'acte lui apparaît comme une conséquence de sa délibération, il éprouve le sentiment de sa liberté; car il peut dire, c'est *moi* qui ai délibéré, *moi* qui ai voulu, *moi* qui ai agi : sous la forme successive de la délibération, de la volonté et de l'action, s'est maintenue sans altération la conscience de son individualité, qui est celle de son indépendance.

La liberté matérielle est, à vrai dire, l'esclavage de soi-même.

La liberté morale est plus haute : elle est l'esclavage de la loi morale,

que l'individu ressent comme supérieure à lui-même, comme le rattachant à l'espèce, à l'ordre universel tout entier, au nom duquel parle la conscience.

L'individu se trouve souvent en conflit avec cette loi. Si la voix générale qui parle en lui l'emporte sur des motifs particuliers en contradiction avec elle, l'individu accomplit un acte de liberté morale : il se sent en quelque sorte élevé au-dessus de ses propres limites. S'il agit contrairement à cette loi, la connaissant, il sentira son esclavage dans sa liberté même ; c'est-à-dire que dans la simple liberté de fait, il ressentira l'humiliation d'une défaite, il aura conscience d'un asservissement, d'une véritable dualité qui le condamne au nom de l'espèce. Si la loi morale et l'inspiration individuelle se trouvent d'accord pour déterminer sa volonté dans un même sens, si son acte est à la fois conforme à ses intérêts particuliers et à ceux de l'espèce, il aura le sentiment d'une double liberté, liberté de fait et liberté morale.

Tout homme doit rechercher dans cet accord l'apogée de la liberté, et il y atteindra s'il parvient à faire entrer dans son vouloir et dans ses actes cette grande vérité qui proclame funeste à l'individu tout ce qui est contraire à l'espèce.

L'éducation a pour but de développer dans l'individu la capacité de vouloir moralement.

On n'est une personne morale qu'à la condition d'être son propre juge, au nom de la loi morale.

Il n'y a pas de morale possible sans la liberté de conscience.

On peut être jugé, jamais condamné par autrui. En vous jugeant, le prochain ne juge que lui-même. Il dit ce qu'il eût cru devoir faire à votre place ; il substitue son individualité à la vôtre.

Mais il n'y aura jamais d'autre juge véritable de l'individu que lui-même dans son for intérieur.

C'est ce principe qu'il s'agit de faire prévaloir comme l'unique principe de charité, de tolérance et de justice. Lui seul a droit de s'appeler la liberté de conscience.

Il n'y a pas de morale par procuration ; je puis développer le sens moral du voisin, perfectionner chez lui le juge intérieur ; je ne puis et je ne dois en aucun cas le suppléer.

Une action morale est toujours libre ; une action libre n'est pas toujours morale.

Autre chose est de prononcer sur une action, en disant : cette action est bonne, cette action est mauvaise ; — ou de prononcer sur l'auteur de l'action, pour le juger.

L'homme a toujours le droit de juger un acte comme tel, d'apprécier sa valeur morale ; il n'a jamais celui de condamner moralement un individu que la propre conscience de cet individu ne condamne pas. C'est alors un misérable qu'il faut plaindre et non frapper.

Il ne s'agit pas ici du droit de légitime défense que peut avoir la société, et qui n'a rien à voir avec la morale ; bien que les actions immorales soient celles qui l'atteignent le plus, la société n'est pas juge de leur moralité ; elle l'est seulement du péril que ces actions lui font courir, et c'est à ce péril qu'elle doit proportionner sa défense, la hiérarchie de ses pénalités. Quant au for intérieur, il n'appartient en aucun cas à la loi écrite.

La religion et l'art consistent également dans le choix : choix entre le bien et le mal, choix entre le beau et le laid. Ils scindent tous deux l'univers et l'homme, où ces choses sont mêlées.

Mais la science prend l'univers et l'homme tels quels : elle ne connaît ni le bien ni le mal, ni le beau ni le laid. Elle est comme une photographie intellectuelle de la réalité.

Le vrai, c'est ce qui est : tout ce qui *est*, est *vrai*. Mais tout ce qui est n'est pas bien ; tout ce qui est n'est pas beau. Et cependant cela est. Le laid et le mal rentrent dans la science ; la religion et l'art ont pour mission de les éliminer.

Le progrès, qui est la loi de l'individu, de l'espèce, de la nature entière, s'exprime dans l'augmentation des besoins encore plus que dans leur satisfaction. C'est un progrès de ressentir un plus grand nombre de désirs non satisfaits, quand ces désirs sont conformes au fond à l'humanité.

La civilisation s'enrichit sans cesse de besoins nouveaux.

Là où il y a plus de vie, il y a plus de désirs; et à mesure que le désir, soit en une même existence, soit en des existences diverses, s'abaisse et s'amoindrit, la vie s'amoindrit et s'abaisse avec lui. Prenons garde que le désir nous échappe, si nous ne voulons nous échapper à nous-même. Il se trouve parfois des hommes qui perdent tout désir; l'ennui a rongé la racine de leur être. Dès lors ils sont perdus : la vie n'est plus ressentie par eux que comme un fardeau; leur unique vœu est de s'en débarrasser.

L'humanité est plus grande par ce qu'elle voudrait réaliser que par ce qu'elle réalise en vérité.

On a cru devoir inventer un paradis pour les bons, un enfer pour les méchants.

Tout s'accomplit cependant au fond de la conscience; elle est l'unique théâtre du bien et du mal. C'est en elle qu'a lieu la délibération et le conflit; c'est elle qui prononce sur le dénouement du drame intérieur; c'est par elle que l'individu se condamne, s'absout, qu'il se glorifie ou se méprise.

Supprimez la conscience humaine, il n'y a plus ni bien ni mal; il ne reste que des faits et des conséquences.

Il est assez bizarre qu'en imaginant un lieu d'expiation et un lieu de récompense matériels, l'on ait, en même temps, supprimé toute enveloppe matérielle à la mort qui doit vous faire entrer dans le ciel ou dans l'enfer. Comment l'âme peut-elle, sans intermédiaire charnel, souffrir des peines corporelles, et cela, pour comble d'inconséquence, quand il s'agit d'une faute purement morale?

A un fait moral ne peut correspondre qu'une sanction morale. La conscience de la faute est l'expiation de la faute; la conscience de la justice accomplie est la récompense des justes.

J'entends sur tous les tons : « Voici un homme malheureux, et cependant c'est un homme de bien. » Eh! je vous prie, qu'est-ce donc que la fortune, la position, et toutes les circonstances qui forment la destinée matérielle des individus, ont de commun avec la conscience,

au fond de laquelle se déroule la destinée purement morale de chacun?

Est-ce que la loi morale, en se révélant à l'homme, lui dit : « Fais ton devoir et tu deviendras riche ; fais ton devoir et je te donnerai de l'argent, des honneurs, le repos dans tes affections, le bonheur domestique dans ta femme, dans tes enfants, dans tes amis; fais ton devoir, et je te donnerai, en retour de ton obéissance, une mesure proportionnelle des biens de ce monde? » Non ; la loi morale lui dit : « Fais ton devoir, et quand tu l'auras fait, je te donnerai la conscience du devoir accompli. »

La loi morale est toujours juste; mais elle n'a rien à voir dans les caprices et les accidents de la fortune; elle n'a même rien à voir avec la répartition également aléatoire des biens du cœur. Elle n'a jamais trompé personne; car elle n'a jamais fait de promesse à personne. Ceux qui se croient autorisés à en faire en son nom ne la connaissent pas.

Que le juste soit frappé dans ses biens, dans ses enfants, dans sa santé; qu'il voie tout crouler autour de lui, une chose cependant lui reste : il a servi la justice, il le sait, il continuera de la servir. Au-dessus de son naufrage, il voit luire encore, dans sa conscience, l'éternelle étoile de la justice.

Que l'homme injuste perde ses biens, sa santé et sa vie, il ne lui reste que l'amertume de les avoir perdus.

Tu souffres, tu es malheureux, et pourtant tu as fait ton devoir envers toi-même et envers les autres. Qu'en faut-il conclure? Que l'injustice ou le hasard gouvernent le monde, et que la souveraine loi se moque de tes efforts?

Non; car ta conscience, interprète de la loi morale, ne t'a jamais promis qu'il s'accomplirait des miracles pour toi, et qu'en faisant ton devoir tu suspendrais les lois organiques, non moins inflexibles, de la maladie et de la santé, de la vie et de la mort; ni que tu pourrais échapper aux mille accidents qui, sans atteindre l'ordre universel, naissent incessamment du conflit des forces et de l'enchevêtrement des destinées.

La conscience de l'homme est susceptible d'être élevée, elle est susceptible d'être égarée. La loi morale est invariable. Ceux qui l'ignorent ne l'empêchent pas d'exister; ceux qui, la connaissant, la méprisent, ne l'empêchent pas d'agir en eux-mêmes et de les frapper en secret.

Les autres facultés de l'homme, le sens intellectuel et le sens esthétique, sont également susceptibles d'être développées ou amoindries, perfectionnées ou faussées. Cela prouve-t-il que la vérité et que la beauté dépendent de ces variations qui existent entre les individus, les peuples, les époques? Le sauvage ignore les démonstrations mathématiques; il ignore les statues de Phidias ou les tableaux de Raphaël; il ignore les vérités morales proclamées par Jésus. Est-ce à dire que les propositions d'Euclyde, les tableaux de Raphaël, les paroles de Jésus, ne renferment pas de la vérité, de la beauté, de la justice, une plus grande part que celle dont le sauvage peut soupçonner l'existence? Le vrai, le beau, le bien ont leurs révélateurs; mais cette révélation progressive ne crée pas ce qu'elle découvre. L'erreur, le laid et l'injuste, sont les seules choses que l'homme invente, les seules qui soient toujours de passage, quoique permanentes dans l'histoire.

CHARLES DOLLFUS.

GOETHE

SA VIE ET SES OEUVRES

The Life and Works of Gœthe, by G. H. Lewes. — Londres, 1855.

SIXIÈME ARTICLE, FIN [1]

RELATIONS AVEC SCHILLER

1794-1805

L'amitié de Gœthe et de Schiller est un des plus nobles spectacles que nous offre l'histoire littéraire. Les côtés les plus élevés de leurs natures et de leurs ambitions réunirent seuls ces deux rivaux, qui, chefs de camps ennemis, s'étaient, dès le principe, sentis disposés à se tenir à l'écart l'un de l'autre par l'antagonisme primitif de leurs tendances et par l'opposition incessante que leurs partisans respectifs se plaisaient à établir entre eux. Nul contraste plus frappant d'ailleurs que celui de leur extérieur même. La belle tête de Gœthe possédait la grandeur calme et victorieuse de l'idéal grec; celle de Schiller avait la sérieuse beauté du poëte-philanthrope regardant vers l'avenir. L'un avait la majesté du repos, l'autre celle de la lutte. La charpente de Gœthe, massive et imposante, le faisait paraître plus grand qu'il ne l'était; Schiller, disproportionné, semblait au contraire plus petit que la réalité. Gœthe se tenait raide et droit; Schiller, au long col « marchait comme

[1] Voir les livraisons des 15, 31 octobre, 30 novembre 1861, 15 janvier et 15 mars 1862.

un chameau. » La poitrine de Gœthe rappelait le torse de Thésée; celle de Schiller était ployée et il avait perdu un poumon.

Dans les détails, même différence. L'air que Schiller aimait respirer était un poison pour Gœthe.

Gœthe écrivait le matin sans l'aide d'aucun stimulant; Schiller travaillait la nuit sous l'excitation du café et parfois d'un verre de champagne. Schiller, animé par l'idée de la liberté, représentait l'idéalisme; il mettait volontiers l'idée, l'imagination dans les faits; Gœthe, l'œil toujours ouvert sur la nature, puisait dans cette contemplation directe, l'étoffe de son inspiration et de ses œuvres. Schiller, en cherchant quelque chose de supérieur à la nature, voulait faire des hommes des demi-dieux; Gœthe, en s'efforçant d'assurer à la nature son libre développement, désirait lui faire produire les formes les plus élevées de l'humanité.

Malgré les tendances plus objectives de l'un, les tendances plus subjectives de l'autre, Gervinus a pu affirmer avec raison que comparé à Nicolaï ou à Lichtenberg, Gœthe paraît un idéaliste, et Schiller un réaliste si on le compare à Kant et à ses disciples.

Un mot maintenant des points de ressemblance qui rapprochaient ces deux grands esprits. Ils étaient tous les deux profondément convaincus que l'art n'est point un objet de luxe uniquement propre à charmer les oisifs, mais une puissante influence dont le but est sérieux, si les moyens en sont agréables. Ils croyaient que l'humanité ne peut s'élever à l'entière possession de ses facultés suprêmes que par la culture, et ils n'en reconnaissaient pas de comparable à l'art. Les phases de leur développement, bien qu'ils eussent suivi des voies différentes, les avaient amenés à un même point d'arrêt. Ils avaient débuté en révolutionnaires de l'art, mais ils avaient quitté les camps insurrectionnels en arrivant à l'âge viril. Ils s'étaient peu à peu éloignés aussi de l'orthodoxie chrétienne pour se former un système religieux, en mélangeant Spinoza, Kant et les sages de la Grèce; Kant agit davantage sur Schiller, Spinoza davantage sur Gœthe. A l'époque de leur rapprochement, Gœthe avait quarante-cinq ans et Schiller trente-cinq. Ce que Gœthe pouvait donner à Schiller, le calme et les bienfaits de la maturité, Schiller l'accepta avec reconnaissance; mais si ce dernier n'avait rien à offrir à l'esprit plus développé de Gœthe, il lui apporta la sympathie et l'impulsion. Il excita Gœthe à produire; il l'arracha à ses préoccupations scientifiques trop absorbantes, et il le rendit à la poésie. Il le pressa de terminer ses œuvres commencées et le décida à ne pas laisser derrière lui de simples fragments. L'influence

respective qu'ils exercèrent l'un sur l'autre se trouve d'ailleurs parfaitement mise en lumière par les extraits de leur correspondance, publiés dans la *Revue germanique* [1]. Arrivons donc au récit de leur active association dans une œuvre commune.

Tandis que l'Europe se trouvait bouleversée jusque dans ses fondements par la marche rapide de la Révolution française, la petite cour de Weimar vivait de sa vie habituelle, et Gœthe lui-même ne paraissait pas se douter que les destinées de l'humanité pussent être en jeu dans les événements politiques auxquels il assistait en spectateur indifférent. Il n'était pas le seul d'ailleurs. Herder, que la conception philosophique de l'humanité rendait étranger à toute question de nationalité, partageait son indifférence. Quant à Wieland, l'ennemi avoué de tout despotisme, terrifié par la Terreur, il réclamait une dictature en France, et ses désirs étaient partagés par Schiller, le poëte de la liberté, l'auteur des *Brigands*, que la République française naissante avait honoré d'un brevet de citoyen français, signé de Danton et de Roland, et décerné à *M. Gilleers, publiciste allemand*. En 1794, la littérature paraissait donc aux écrivains weimariens le seul instrument de progrès et de régénération, et ce fut alors que Schiller conçut le plan d'un recueil périodique, *les Heures*, qui, avec Gœthe, Herder, Kant, Fichte, les Humboldt, Klopstock, Jacobi, Engel, Meyer, etc., pour rédacteurs, ne pouvait manquer, selon lui, de réunir promptement les hommes divisés sous le drapeau de la vérité et de la beauté, mais qui n'eut en réalité pour résultats que de rapprocher Gœthe de Schiller. Un jour de mai 1794, ils se rencontrèrent à Iéna, au sortir du cours d'histoire naturelle du docteur Batschd, et Gœthe entendit avec plaisir Schiller critiquer la méthode fragmentaire adoptée par les savants. Arrivés près de la maison de Schiller, Gœthe y entra et lui exposa avec chaleur sa théorie des métamorphoses. Schiller l'écouta avec attention; il saisit clairement et rapidement les explications de Gœthe, mais à la fin, il lui dit en secouant la tête : « Ceci n'est point de l'observation, c'est une idée [2]. » — « Ma surprise fut douloureuse, » dit Gœthe; « car ces mots indiquaient clairement le point qui nous séparait. Les opinions que Schiller avait émises dans son *Essai sur la grâce et la dignité*, me revinrent en mémoire, et ma vieille antipathie se réveilla presque. Mais je me maîtrisai, et je lui répondis que j'étais heureux de me trouver des idées à mon insu et de pouvoir les contempler de mes propres yeux...

[1] *Revue germanique*, livraisons de juin à septembre 1858.

[2] Il est assez singulier que cette objection soit faite à Gœthe, grand amateur de réalité, par Schiller, l'homme de l'idéal par excellence.

Ce fut donc un conflit entre l'objectif et le subjectif, le plus grand et le plus interminable des conflits, qui donna naissance à notre amitié, laquelle fut éternelle. » La glace était brisée. Schiller alla passer quinze jours à Weimar, Gœthe lui rendit plusieurs visites à Iéna, et ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils en étaient venus à être d'accord sur les points importants. Gœthe donna à Schiller pour *les Heures*, les *Causeries des réfugiés*, les *Élégies romaines*, l'*Essai sur le sans-culottisme littéraire*, et ce fut alors que commença entre eux l'échange de cette correspondance qui leur fait tant d'honneur et qui est un vrai monument de l'amitié ainsi que de la littérature.

Le 1er novembre 1795, un second fils naissait à Gœthe, mais pour mourir quelques jours après. En découvrant que le phosphore brûle dans le nitrogène, Gretling ramena la pensée de Gœthe vers la chimie, dans laquelle il trouva une distraction. D'un autre côté, l'anatomie avait conservé sur lui tout son attrait, et il assistait le matin, malgré le froid et la neige, aux cours de Hoder avec une assiduité à faire envie aux étudiants. Gœthe ne négligeait pas d'ailleurs la poésie, et il commença une tragédie de *Prométhée délivré*. Il traduisit l'*Hymne à Apollon* et publia dans *les Heures* et dans l'*Almanach des Muses* plusieurs poésies, entre autres, *Alexis et Dora* [1], des traductions de Mme de Staël et le *Mémoire de Benvenuto Cellini*. Mais l'œuvre de cette époque qui produisit la plus grande sensation fut celle des *Xénies*. *Les Heures* n'avaient eu aucun succès, et les médiocrités en masse s'étaient soulevées contre le recueil. La stupidité publique, contre laquelle, disait Schiller, « les dieux eux-mêmes sont impuissants, » n'avait pris garde à tant d'hommes de talent qui travaillaient à ce recueil; Gœthe et Schiller se vengèrent de leur insuccès et des critiques de leurs adversaires en publiant *les Xénies*. L'idée première en vint à Gœthe en lisant Martial. Après avoir composé une douzaine d'épigrammes, il les envoya à Schiller pour l'*Almanach des Muses*. Schiller, ravi, en voulut cent, puis mille, et *les Xénies*, écrites en collaboration par les deux poëtes, arrachèrent des cris de rage aux piétistes, aux sentimentalistes, aux pédants, aux pédagogues et aux critiques persiflés. Ce fut également en 1795 que Gœthe publia *les Années d'apprentissage de Vilhelm Meister*, livre si admirablement critiqué et apprécié par Schiller dans sa correspondance avec Gœthe [2].

Schiller tendait à rendre Gœthe plus spéculatif, Gœthe tendait à rapprocher Schiller de la réalité. Ils s'étaient adonnés tous les deux à la philosophie, et tandis que Schiller étudiait Kant et Spinoza, Gœthe

[1] *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, page 196.

[2] *Revue germanique*, livraisons de juin à septembre 1858.

s'occupait de Kant et de théories scientifiques. Ils s'imprégnaient tous les deux chaque jour davantage de l'esprit de l'art antique, qui avait scellé leur union, et dont ils s'efforçaient de restaurer les principes. Ils se mirent ainsi à philosopher sur les limites de la poésie épique et dramatique, à lire et à discuter la *Poétique* d'Aristote, et ils en vinrent à n'oser plus faire un pas avant d'avoir vérifié s'il était justifié par la théorie. Les *Prolégomènes* d'Homère, par Wolff, frappèrent Gœthe, qui en adopta la pensée avec enthousiasme, mais pour y revenir plus tard et la corriger dans son exagération. Ses études sur l'origine des chants épiques l'ayant amené à s'occuper de l'origine des chants hébraïques, l'*Introduction à l'Ancien Testament*, d'Eichorn, le décida à tenter une nouvelle explication des pérégrinations du peuple juif, qu'il plaça plus tard dans les notes du *Divan d'Occident et d'Orient*. Ce fut à cette époque qu'il écrivit *Hermann et Dorothée*[1] et qu'il projeta et exécuta en partie *l'Achilléide*[2]; mais ce qui rend l'année 1797 mémorable dans la vie de Gœthe, ce sont ses admirables ballades : *la Fiancée de Corinthe, l'Apprenti sorcier, le Dieu et la Bayadère*, et *le Chercheur de trésors*[3]. Reprenant *Faust,* Gœthe venait d'en écrire la *Dédicace,* le *Prologue dans le Ciel* et l'*Intermède du mariage d'Obéron et de Titania,* lorsque l'arrivée de Hirt à Weimar vint l'arracher aux fantômes du Nord et le rendre aux souvenirs de l'Italie et aux discussions artistiques. Au mois de juillet, il partit pour son troisième voyage en Suisse, et, en passant à Francfort, il présenta Christiane et son fils à sa mère qui les reçut très-cordialement. Ce fut pendant son séjour en Suisse qu'il conçut le plan d'un poëme épique sur Guillaume Tell. Il n'exécuta point ce plan, mais il communiqua son idée à Schiller avec des renseignements sur le caractère de Tell et sur les localités. C'est de ce germe que sortit cette tragédie épique où règne magistralement le grand souffle d'enthousiasme et de liberté qui fut l'âme de Schiller.

Au printemps de 1798, Gœthe abandonna la poésie pour la philosophie de la nature de Schelling, et son *Histoire de la théorie des couleurs ;* mais Schiller le ramena à *Faust,* dont il écrivit les dernières scènes tragiques (première partie). Il passa une partie de l'été à Iéna avec Schiller ; à son retour à Weimar, il entreprit un journal d'art, *les Propylées,* et s'occupant activement du théâtre, il fit représenter, le 12 octobre, *le Camp de Wallenstein,* de Schiller, qui fut saisi ; en 1799, le

[1] Voir la traduction de X. Marnier, à la suite de la traduction de *Werther* de P. Leroux, bibliothèque Charpentier.

[2] *Poésies de Gœthe,* trad. H. Blaze, page 251.

[3] *Poésies de Gœthe,* trad. H. Blaze, pages 63, 73, 74 et 78.

30 janvier, ses *Piccolomini*, et le 20 avril, *la Mort de Wallenstein*. Au mois de décembre, Schiller vint se fixer à Weimar auprès de son ami qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort.

A cette époque (1800), la vie quotidienne de Gœthe était déjà soumise à un régime dont on le vit rarement se départir. Il se levait à sept heures du matin, quelquefois plutôt, et il travaillait jusqu'à onze heures sans interruption. Il prenait alors une tasse de chocolat et se remettait au travail jusqu'à une heure. Il dînait à deux heures, et, doué d'un grand appétit, les jours même où il se plaignait de n'avoir pas faim, il mangeait encore davantage que la généralité des hommes. Il ne sera pas désagréable aux amateurs de puddings, de sucreries et de gâteaux, d'apprendre que Gœthe les aimait aussi, demeurait longtemps à table, remplissait volontiers son verre et causait gaiement avec un ami (car il ne dînait jamais seul), ou avec un acteur qu'il faisait venir pour lui faire lire son rôle et lui donner ses conseils. Il ne prenait ni dessert, ni café, et il s'éclairait avec deux pauvres chandelles. Le soir, il allait au théâtre où on lui apportait à six heures son verre de punch. S'il restait chez lui, il y recevait ses amis, et entre huit et neuf heures, on lui servait un souper frugal, composé d'un peu de salade ou de conserves. D'habitude, il était au lit à dix heures. Gœthe était accablé de visites, plaisir et châtiment de la renommée, tous les voyageurs passant à Weimar voulant le voir. Dans le nombre il s'en trouvait d'intéressants; mais le plus souvent ces visiteurs n'étaient que des fâcheux ou des individus prétentieux, et pire que des sots. Gœthe était charmant avec ceux qui lui plaisaient; avec les autres il se montrait réservé jusqu'à la raideur. Tel qui croyait trouver en lui le poëte passionné, se heurtait contre le ministre imposant. Bürger, que Gœthe avait aidé de son argent, arriva à Weimar et se présenta chez lui en disant : « Vous êtes Gœthe, je suis Bürger. » Il y gagna d'être reçu avec la politesse la plus diplomatique, avec la cérémonie la plus formaliste. Au lieu de causer de poésie, Gœthe ne lui parla que de l'Université de Gœttingue, de la situation et du nombre de ses étudiants. Bürger partit furieux et se vengea, par une épigramme, de la réception du fier, du froid et diplomatique conseiller intime. Il est juste de dire que l'attitude de Gœthe était, alors, naturellement réservée.

Jean Paul Richter raconte ainsi son entrevue avec Gœthe : « Je me rendis timidement chez lui. Tout le monde me l'avait dépeint froid pour tous, indifférent à tout sur la terre. Mme de Kalb prétendait qu'il n'admirait plus rien, pas même lui. Chacune de ses paroles étaient de glace, surtout vis-à-vis d'étrangers, qu'il admettait rarement chez lui;

les curiosités seules parvenaient encore à échauffer les fibres de son cœur. Aussi demandais-je à Knebel de me pétrifier ou de m'incruster dans un filon minéral afin de pouvoir me présenter à Gœthe comme une statue ou un fossile..... Sa maison ou plutôt son palais[1] me plut; c'est la seule à Weimar dans le style italien. Et quel escalier! Un panthéon rempli de tableaux et de statues. Mon anxiété redoubla. Enfin le dieu fit son entrée, froid, monosyllabique, sans accent : « Les Français se retirent sur Paris, » dit Knebel. « Hum! » fit le dieu. Sa figure est massive et ardente; son œil un globe de lumière. Enfin, non pas seulement le champagne, mais la conversation sur l'art, sur le public, etc., l'échauffèrent — et l'on fut auprès de Gœthe. Sa parole n'est pas aussi fleurie, aussi coulante que celle de Herder; mais elle est précise et calme. Enfin il lut ou plutôt il déclama une poésie inédite dans laquelle les flammes de son cœur percèrent la croûte de glace et le cérémonial; aussi me remercia-t-il de mon enthousiasme par un serrement de main. (Mon visage, non ma langue, disait cet enthousiasme.) Il me la serra de nouveau, au moment de mon départ, et il m'engagea à revenir le voir. Il considère sa carrière poétique comme terminée. Par le ciel! il faudra que nous nous aimions encore tous les deux! »

Contenu avec les intrus et les étrangers, Gœthe, il est bon de le répéter, était plein de chaleur et d'attrait pour ceux qui lui étaient sympathiques. C'est ainsi qu'il se montrait fraternel avec Schiller et Herder, et paternel et tendre avec Hégel, alors un professeur inconnu, et avec Voss, le fils du traducteur d'Homère. Ses intimes l'adoraient; mais ceux qu'il avait repoussés de son intimité le haïssaient.

Tandis que les deux grands poëtes vivaient en frères, l'Allemagne en avait fait deux rivaux. Ils se trouvaient à leur insu avoir chacun leurs partisans, et Kotzebue, revenu à Weimar, invité à la cour, mais exclu du cercle intime de Gœthe et de Schiller, tenta de les diviser en organisant, dans l'hôtel de ville de Weimar, en l'honneur de Schiller, une fête qui devait se terminer par le couronnement de son buste. Ce petit complot échoua par le refus des directeurs de la bibliothèque et du bourgmestre de prêter, les uns le buste de Schiller et l'autre l'hôtel de ville pour cette cérémonie. De son côté, Schiller avait déclaré qu'il n'y assisterait pas, dût-il se prétendre malade; quant à Gœthe, il s'était fort peu préoccupé de cette manifestation hostile[2].

Le 13 juillet 1802, le fils de Gœthe fut confirmé par Herder, qui se

[1] Palais est beaucoup dire, et l'imagination de Jean Paul ne se trouve pas plus en défaut ici que dans ses écrits.

[2] *Mémoires de Gœthe. — Annales*, trad. Carlowitz, tome II, page 406.

réconcilia avec l'auteur de *Faust* à cette occasion. Jaloux autrefois de l'amitié de Gœthe pour Merck, Herder l'était alors de son affection pour Schiller, dont il détestait l'idole philosophique, Kant, la philosophie de celui-ci, détruisant, selon lui, la morale chrétienne. Schiller lui était même si antipathique, surtout comme disciple de Kant, que la représentation de *Wallenstein* rendit Herder malade. Gœthe qui, en dépit de ses défauts, n'avait jamais cessé d'admirer les belles qualités de Herder, disait de lui : « Personne ne peut l'approcher sans se réjouir de sa douceur, personne ne peut le quitter sans avoir été blessé par son amertume. » La réconciliation de ces deux grands esprits fut de courte durée. Ils passèrent quelques jours ensemble à Iéna, puis ils se quittèrent pour ne plus se revoir, car Herder mourut au mois de décembre 1803.

En discutant les sciences physiques avec Ritter, l'anatomie comparée avec Loder, l'optique avec Himly et en observant lui-même la lune, Gœthe conçut le projet d'un grand poëme, *de Natura rerum*, qui demeura à l'état de plan. Ses relations avec le grand philosophe Wolff lui firent étudier l'antiquité, et il essaya avec Voss de se rendre maître de tous les principes du mètre (vers). Il est curieux de voir un grand poëte tenter d'acquérir la connaissance théorique d'un art qu'il possédait parfaitement d'instinct, et cette tentative caractérise la nouvelle tendance de Gœthe à théoriser sur la poésie.

Mme de Staël, exilée de France par Napoléon, arriva à Weimar au mois de décembre 1803, conduite par Benjamin Constant. Gœthe et Schiller, étourdis par son bavardage, n'en admirèrent pas moins son intelligence. « Elle est, « disait Schiller, » la plus bavarde, la plus batailleuse, la plus gesticulative, mais aussi la plus cultivée et la mieux douée de toutes les créatures que j'aie connues. » La duchesse Amélie en fut ravie, et le duc écrivit à Gœthe, alors à Iéna, de revenir à Weimar pour lui être présenté. Gœthe refusa nettement. « Si elle veut me voir, répondit-il, qu'elle vienne à Iéna. Je la recevrai cordialement. Je lui offrirai un logement agréable et une table bourgeoise, et nous passerons tous les jours quelques heures ensemble, après ma besogne faite. Mais quant à aller à la cour et en société, cela ne m'est pas possible ; je ne suis pas assez fort. » Cependant, il revint à Weimar au commencement de 1804, et il reçut alors Mme de Staël chez lui, en tête-à-tête d'abord, puis dans un petit cercle d'amis. Mme de Staël essaya vainement d'animer Gœthe par ses paradoxes et son esprit ; il demeura froid et formaliste devant elle. A la vérité, elle avait annoncé l'intention d'imprimer leurs conversations, et il ne s'en souciait guère. Aussi demeura-t-il

sourd à ses provocations et ne connut-elle qu'un Gœthe de convention. Elle ne put parvenir à le faire causer sérieusement, et lorsqu'elle quitta Weimar, en février 1804, ce fut un grand soulagement pour Gœthe et pour Schiller[1].

C'est en 1804 que Gœthe traduisit le *Neveu de Rameau* de Diderot et qu'il commença *Winckelmann et son siècle*. Au commencement de 1805, il eut le pressentiment de sa mort prochaine ou de celle de Schiller. Ils étaient tous les deux dangereusement malades. Schiller se rétablit le premier, et lorsqu'il alla voir Gœthe, les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Le 30 avril, ils se quittèrent pour la dernière fois à la porte de Schiller qui se rendait au théâtre, et le 8 mai, Schiller s'endormit du sommeil éternel, calme, grand et noble. « La moitié de mon existence est partie, » écrivit Gœthe à Zelter. Il essaya vainement de travailler et d'achever le *Démétrius* de Schiller. « Mon journal, « dit-il, » est en blanc à cette époque. Les pages blanches accusent un vide dans ma vie. Dans ces jours-là, je ne prenais intérêt à rien [2]. »

La mort de Schiller éteignit l'intérêt puissant que Gœthe avait pris jusqu'alors au théâtre, et bien qu'il ait conservé la direction suprême de celui de Weimar jusqu'en 1817, son rôle actif comme directeur paraît, à proprement parler, terminé à partir de l'époque de sa séparation éternelle d'avec son ami. Nous avons donc cru devoir réunir ici les traits caractéristiques propres à présenter un aperçu général des travaux de Gœthe comme directeur de théâtre, en suivant ainsi d'ailleurs l'exemple de M. Lewes, qui lui-même a condensé en un seul chapitre les nombreux détails recueillis par lui sur ce sujet, au lieu de les disséminer à leur date chronologique dans la biographie de Gœthe. Nous avons dit comment, à son arrivée à Weimar, dont le théâtre avait brûlé l'année précédente, Gœthe s'était associé à la passion de la cour de Charles-Auguste pour les représentations théâtrales, et la part active qu'il prit comme auteur et comme acteur aux fêtes dramatiques de la forêt d'Ettersburg et de la vallée de Tiefurth. Lorsqu'en 1790, le théâtre de Weimar fut rebâti, Gœthe en prit la direction avec des pouvoirs absolus. Il en usa sans scrupule; car il ne dépendait même pas du succès, la cour payant toutes les dépenses et le théâtre lui ayant été abandonné pour s'y livrer à toutes les expériences qu'il lui plairait

[1] *Mémoires de Gœthe,* trad. H. Richelet, *Introduction*, page 4, note 1. — *Idem,* trad. Carlowitz. — *Annales,* tome II, pages 414 et 419.

[2] Voir les détails sur la mort de Schiller, recueillis par M. Lewes et publiés par la *Revue germanique,* livraison du 30 juin 1858. — *Mémoires de Gœthe.* — *Annales,* trad. Carlowitz, tome II, page 423.

de tenter. Gœthe assistait avec assiduité aux répétitions, et, s'il fit représenter *le roi Jean, Henri IV, le grand Cophte, le Citoyen-Général, Clavijo, le Frère et la Sœur,* avec un effet médiocre, il n'y a pas lieu de s'en étonner en songeant que les acteurs étaient incapables et mal payés, et le public dans l'impossibilité de les rendre meilleurs par l'enthousiasme ou la critique. La présence de la cour glaçait les spectateurs, auxquels il était interdit d'ailleurs de se livrer à leurs impressions. Le parterre était mâté par la cour, qui l'était à son tour par Gœthe, dont le mépris pour l'opinion publique était franc et avoué. « La direction, « écrivait-il à son régisseur, » agit suivant ses propres vues et nullement d'après les demandes du public. Une fois pour toutes, sachez que le public doit être contrôlé. » Schiller partageait cet avis, car il écrivait à Gœthe : « Nul ne peut servir deux maîtres, et, de tous les maîtres, le dernier que je choisirais, c'est le public qui siége dans un théâtre allemand. » Force fut donc aux spectateurs weimariens de se laisser traiter despotiquement; mais ils se soumirent en restant muets. Les étudiants d'Iéna apportaient seuls parfois quelque vie, quelque mouvement au parterre du théâtre de Weimar, mais leurs manifestations étaient sévèrement réprimées par le conseiller intime Gœthe, qui tenait en médiocre estime leurs us et coutumes sauvages.

Edouard Devrient, dans son *Histoire du théâtre allemand,* raconte ce qui suit: Gœthe siégeait au milieu du parterre; son regard puissant dirigeait et gouvernait ceux qui l'entouraient et tenait en bride les mécontents et les indifférents. Une fois, les étudiants d'Iéna, dont les jugements arbitraires lui déplaisaient fort, osèrent exprimer leur opinion trop bruyamment. Il se leva, leur imposa silence et les menaça de les faire jeter à la porte par les hussards de garde. En 1802, pareille scène eut lieu à la représentation de l'*Alarcos* de Fr. Schlegel, qui parut au public une tentative par trop audacieuse. Les applaudissements de la cour provoquèrent un bruyant éclat de rire. Gœthe se leva et cria d'une voix de tonnerre: « Que personne ne rie! » Il en vint à défendre toute marque sensible d'approbation ou de désapprobation et à ne supporter aucune opposition à ce qui lui paraissait convenable. Quant à la critique, Gœthe veillait sur elle à ce point que sachant que Bœtticher écrivait un Essai sur son administration théâtrale, il déclara qu'il abandonnerait la direction si cet Essai paraissait, et Bœtticher dut renoncer à imprimer son travail. »

Tel était Gœthe avec le public, tel il était avec les acteurs, vis-à-vis desquels il convenait, — de son avis et de celui de Schiller, — de n'em-

ployer que le *bref impératif*. Gœthe ne supportait de leur part aucune opposition, aucune réclamation ; il en exigeait l'accomplissement rigoureux de leur tâche. Toute résistance à ses ordres était immédiatement punie par la prison, que les hommes subissaient à la salle de police, et les femmes dans leurs chambres, gardées par des sentinelles. Et pourtant, en dépit de ce despotisme outré, telle était l'influence du génie et des grandes qualités de cœur et d'esprit de Gœthe que les acteurs l'adoraient. Un regard bienveillant, une parole aimable de sa part, leur paraissait une récompense, une faveur inappréciables. Il avait su leur inspirer un attachement véritable et une vénération enthousiaste. L'insuffisance de sa troupe obligea parfois Gœthe à recourir à de curieux expédients. Ainsi, lors des représentations de *la Flûte enchantée*, la Jagemann, *prima donna* et maîtresse de Charles-Auguste, chargée du rôle de la reine de la nuit, se trouvait dans une situation intéressante qui témoignait si visiblement de son amour pour son seigneur et maître, qu'il fut impossible de la laisser paraître sur la scène. Nulle cantatrice pour la remplacer. Que fit Gœthe dans cette extrémité ? Il fit chanter la Jagemann derrière la coulisse, tandis qu'une autre actrice mimait le rôle sur le théâtre.

La liaison de Schiller avec Gœthe donna au théâtre de Weimar un aspect plus vivant. Schiller souffla un peu de son enthousiasme dramatique à son ami, qui commença à considérer le théâtre comme un puissant véhicule d'éducation artistique pour la nation allemande. Ce fut alors qu'il fit représenter *Don Carlos Egmont*, arrangé pour la scène par Schiller, et *Wallenstein*, dont l'effet prodigieux sembla assurer au théâtre de Weimar une prépondérance et une importance qui purent faire espérer l'avénement d'une nouvelle et grandiose forme dramatique. Mais ces espérances ne se réalisèrent pas; les efforts de Gœthe et de Schiller avortèrent, le drame allemand ne fut pas fondé, et la nouvelle Ève dramatique resta dans les limbes. Cet échec n'a rien qui doive surprendre. En effet, Gœthe et Schiller s'étaient donné pour mission d'élever la poésie, d'entraîner la vie intellectuelle de la nation allemande dans les régions de l'idéal; aussi la littérature fut-elle pour eux l'objet immédiat, et le théâtre l'objet secondaire. Ils ne considérèrent l'art dramatique que comme un moyen et non comme un but, et ils se placèrent eux et leurs poëmes dramatiques sur la scène du drame littéraire indépendant. *Don Carlos* et *Wallenstein* ne furent pas écrits pour la scène, et ils ne purent y être adoptés qu'au prix d'un grand travail et de grands sacrifices. Est-il besoin de dire que Gœthe ne se préoccupa jamais de la représentation en composant *Faust, le*

Tasse et *la Fille naturelle?* Toutefois, le succès de *Wallenstein* sembla donner gain de cause à Gœthe et à Schiller, et les acteurs de Weimar qui, sous leur direction, avaient dû déjà désapprendre les mœurs et les manières allemandes pour s'élever à une conception plus libre et plus universelle, les acteurs, auxquels ils avaient imposé pour modèle l'antiquité et non la nature, reçurent l'ordre de ne jamais oublier le public. Gœthe établit, en effet, en principe, que dans une scène entre deux acteurs, la présence du spectateur doit toujours être perceptible. Il défendit expressément aux acteurs de se présenter de profil, de tourner le dos au spectateur, de parler même du fond de la scène, et il leur enjoignit de *réciter* et non de *jouer* leurs rôles. Sous l'empire d'une pareille tendance, d'une telle préoccupation de l'idéal, Gœthe en vint à réhabiliter la tragédie française, bafouée par Lessing et qu'il avait lui-même si méprisée jadis. Il traduisit le *Mahomet* de Voltaire, joué en 1800, et plus tard *Tancrède*. Ses prétentions et celles de Schiller à fonder un drame allemand moderne, aboutirent comme résultats à la traduction des *Adelphes* de Térence par Einsiedel, à l'*Ion* de Schlegel, à la traduction de la *Phèdre* d'Euripide par Schiller et à *la Fiancée de Messine* de ce dernier poëte. Gœthe fit représenter la comédie de Térence avec des masques romains ; pour être logique et complet, il eût dû chausser les acteurs de cothurnes et les faire parler latin. Parallèlement à ces exhumations de l'antique, Gœthe fit jouer quelques pièces de Shakspeare, de Calderon, de Gozzi, et le public littéraire applaudit à ces tentatives et proclama le théâtre de Weimar une grande école d'art ; mais le véritable public n'y prit aucun goût et s'y ennuya. Aussi, Gœthe, dans sa vieillesse, disait-il à Eckermann : « J'ai eu jadis l'espoir de fonder un drame allemand, mais tout est resté comme par le passé. »

En 1813, le grand-maréchal comte d'Edeling fut adjoint, comme régisseur du théâtre, à Gœthe, qui garda, toutefois, le pouvoir suprême entre ses mains ; et, en 1817, Auguste de Gœthe fut nommé directeur, conjointement avec son père. Le théâtre se trouva ainsi dirigé par un conseiller intime, absolu, mais inactif, par un grand-maréchal et par un page de cour. Depuis longtemps déjà la Jagemann, *prima donna*, jalouse du crédit de Gœthe sur son amant, Charles-Auguste, avait tenté d'obliger son directeur, qu'elle trouvait sans doute trop peu respectueux, à se démettre de ses fonctions. Une occasion favorable se présenta, et elle la saisit avec empressement. Un comédien, nommé Karsten, parcourait alors l'Allemagne, et y obtenait un immense succès, grâce à un caniche qui remplissait le principal rôle

dans le mélodrame du *Chien de Montargis*. On concevra le mépris douloureux de Gœthe, en apprenant que l'art dramatique en était réduit à s'effacer devant un caniche. Il détestait les chiens, et voilà qu'un de ces animaux se faisait applaudir sur tous les théâtres d'Allemagne, avec plus d'enthousiasme que les meilleurs acteurs. Gœthe exprima hautement ses sentiments, et tout aussitôt la Jagemann supplia le duc de faire venir à Weimar Karsten et son caniche. On en parla à Gœthe, qui se borna à répliquer avec hauteur : « Les règlements du théâtre portent que les chiens ne sont point admis sur la scène. » Mais le duc avait déjà écrit à Karsten, et la réponse de Gœthe lui fut présentée comme un acte d'opposition arbitraire et systématique, et l'on s'étonna qu'il osât contrecarrer les désirs du prince pour une pareille bagatelle. Karsten arriva, et, après la première répétition, Gœthe partit pour Iéna, en déclarant qu'il ne voulait plus se mêler d'un théâtre sur lequel on permettait à un chien de monter. Il y reçut le billet suivant, écrit du théâtre même par le duc :

« D'après les informations expresses qui me sont parvenues, j'ai acquis la conviction que le sieur conseiller de Gœthe désire être déchargé de ses fonctions de directeur du théâtre, et j'accepte sa démission. »

Gœthe ressentit vivement le coup et l'insulte. « Charles-Auguste, » dit-il avec un profond soupir, « ne m'a jamais compris. » Il songea un instant à quitter Weimar, et à accepter les offres magnifiques qui lui étaient faites à Vienne; mais le duc, honteux de sa brutalité, lui écrivit une lettre de conciliation, et Gœthe lui pardonna. Aucune supplication toutefois ne put le faire consentir à reprendre la direction d'un théâtre déshonoré par la présence d'un chien.

DERNIÈRES ANNÉES

1805-1832

La mort de Schiller laissa Gœthe fort isolé. Il avait perdu en lui, non-seulement un ami, mais encore un énergique stimulant qui l'avait poussé à produire, et produire constituait l'élément primordial de son être.

L'arrivée de Jacobi à Weimar fit sentir plus amèrement encore à Gœthe la perte de Schiller. Leur entrevue fut agréable; mais ces deux

anciens amis ne tardèrent pas à reconnaître que l'abîme intellectuel qui les séparait s'était élargi depuis qu'ils ne s'étaient vus. Gœthe s'aperçut qu'il ne comprenait plus les idées ni la langue de Jacobi, et Jacobi se sentit étranger au monde de son vieil ami. Un mois après son départ, Gall vint à Iéna exposer son système de phrénologie. Gœthe assista à ses cours, et lui témoigna tant de sympathie que Gall alla le voir, et disséqua chez lui un cerveau pour lui démontrer complétement ses vues et ses découvertes. Gœthe apprécia l'importance du mode de dissection et des idées principales de Gall ; et bien qu'il reconnût que la phrénologie fût une science encore trop nouvelle pour pouvoir être équitablement jugée, la doctrine de Gall lui plut, en ce qu'elle déterminait la véritable place de la psychologie dans l'étude de l'homme et en ce qu'elle reliait plus intimement l'homme à la nature, en démontrant l'identité de toutes les manifestations mentales dans le règne animal.

Le bruit de la guerre vint bientôt interrompre ces intéressantes études. Le 14 octobre 1806, à sept heures du matin, le tonnerre lointain de l'artillerie remplit de terreur les habitants de Weimar. La bataille d'Iéna commençait. Gœthe entendit distinctement le canon ; mais les décharges ayant paru diminuer vers midi, il se mit à table comme de coutume. Il était à peine assis, que le canon éclata au-dessus de sa tête. Il se leva immédiatement, et se mit à arpenter à grands pas son jardin. Les balles sifflaient sur la maison, et les baïonnettes des Prussiens en fuite brillaient par-dessus les murs du jardin. Les Français avaient placé quelques pièces d'artillerie sur les hauteurs pour canonner la ville. La journée était calme et claire. Tout semblait mort dans les rues. Chacun s'était mis à couvert. Le canon seul rompait, par instants, le silence, et des balles venaient s'abattre sur les maisons. Tout à coup, quelques hussards français d'abord, puis un régiment de cavalerie tout entier, pénétrèrent dans Weimar. Un jeune officier accourut assurer Gœthe que sa maison serait préservée du pillage, et lui annoncer que le maréchal Augereau l'avait choisie pour y établir son quartier-général. Ce jeune hussard était le fils de Lili, et Gœthe l'accompagna jusqu'au palais. Pendant qu'il s'y rendait, quelques cavaliers s'établirent chez lui ; plusieurs maisons furent incendiées ; les caves furent enfoncées, et le pillage commença.

Gœthe revint chez lui sans Augereau, qui n'était pas encore arrivé, et qu'il attendit assez avant dans la nuit. Enfin la porte de la maison fut fermée, et Gœthe se retira avec sa famille pour reposer. Vers minuit, deux tirailleurs vinrent frapper à la porte, et, sourds à l'obser-

vation qu'on leur fit que la maison était pleine et le maréchal Augereau attendu, ils menacèrent de briser les fenêtres si on ne leur ouvrait pas la porte. On les fit entrer, on leur servit du vin, et, après en avoir bu comme des soldats, ils demandèrent à voir leur hôte. « Il est au lit, » leur dit-on. — « Tant pis! qu'il se lève, » répondirent-ils; « nous voulons le voir. » Riemer alla prévenir Gœthe, qui revêtit sa robe de chambre, et descendit majestueusement trouver ses hôtes ivres, qui se montrèrent d'ailleurs aussi polis et aussi respectueux que possible. Ils causèrent avec lui, ils le firent boire et trinquer avec eux, et ils lui permirent enfin de remonter dans sa chambre. Mais, peu à près, échauffés par le vin, ils demandèrent un lit, gravirent l'escalier en trébuchant, enfoncèrent la porte de la chambre de Gœthe, et engagèrent avec lui une lutte qui menaça de devenir sérieuse. Christiane, qui, en cette occurrence, déploya un grand courage et une grande présence d'esprit, parvint heureusement à trouver du secours, et à faire expulser de la chambre de Gœthe les envahisseurs, qui allèrent se jeter sur le lit du maréchal, dont nulle menace ne put les faire déguerpir. Augereau arriva le matin, et des sentinelles protégèrent alors la maison.

Pendant ce temps, des scènes plus terribles encore terrifiaient Weimar. Le pillage avait continué, et le palais lui-même mis à sac. Les maisons qui l'entouraient avaient été incendiées; mais, au milieu de toutes ces horreurs, la duchesse Louise déploya un courage indomptable, et qui produisit une impression profonde sur Napoléon lui-même, lorsque entrant dans Weimar en conquérant, il fut reçu au sommet de l'escalier du palais par la duchesse, calme, digne et immobile. « Voilà une femme, « dit-il à Rapp, » à laquelle même nos deux cents canons n'ont pu faire peur. » La duchesse plaida la cause de ses sujets, et elle défendit son mari avec tant de constance et de fermeté qu'elle parvint à calmer la colère de l'empereur, qui se plut toutefois à répéter au duc qu'il ne l'avait épargné que par égard pour sa femme. La fureur de Napoléon contre Charles-Auguste exaspéra Gœthe au point de le faire sortir de son calme habituel, et Falk nous a conservé l'apostrophe chaleureuse et virulente qu'elle lui arracha[1].

Cinq jours après la bataille d'Iéna, le 19 octobre 1806, Gœthe épousa Christiane, en présence de son fils et de son secrétaire, Riemer. Sa liaison avec elle remontait déjà à quinze ans, et les années avaient

[1] *Essais sur Gœthe*, par H. Blaze, page CXIX. — *Faust*, trad. H. Blaze; bibliothèque Charpentier.

amené chez elle une déplorable transformation. La jeune fille, jadis si brillante, si aimable, si gaie, avait perdu ses charmes sous l'influence du laisser-aller et de la fatale disposition à l'intempérance dont elle avait hérité de son père. L'ivrognerie était devenue chez elle un vice capital que ses relations avec Gœthe n'avaient pu combattre, car elles l'avaient fait exclure de la société. Folle de plaisirs et de danse surtout, elle se rendait seule aux bals d'étudiants à Iéna; et elle y prit une habitude et un goût du vice qui détruisirent sa beauté, et qui devint la cause de troubles domestiques sérieux dans l'intérieur de Gœthe. Jamais le grand poëte n'en laissa rien voir au public; mais la lutte que se livrèrent chez lui, à l'occasion de Christiane, l'indignation et la pitié, la résolution et la faiblesse, est clairement indiquée dans ces lignes adressées par Schiller à Kœrner, le 21 octobre 1806 : « En somme, Gœthe produit très-peu aujourd'hui, malgré sa richesse d'invention et d'exécution. Son esprit n'est point assez calme pour créer; les déplorables circonstances domestiques auxquelles sa faiblesse l'empêche de porter remède, le rendent si malheureux! » La faiblesse de Gœthe? Eh! mon Dieu, oui! — Pour couper court à de telles circonstances, il eût fallu qu'il se séparât de Christiane. Or, elle était la mère de son fils, elle avait été la maîtresse de son cœur, et elle lui était encore chère. Une séparation ne l'eût point corrigée d'ailleurs. Trop faible pour changer sa situation, Gœthe fut assez fort pour la supporter. Les bonnes qualités de Christiane militaient, il faut le dire, en sa faveur, et elle était entièrement et sincèrement dévouée à Gœthe. Aussi quand les désastres de la bataille d'Iéna lui eurent fait sentir la nécessité de légitimer son fils, et de se rapprocher davantage de ses amis, il se décida à épouser Christiane. Cet acte de justice souleva un scandale immense à Weimar. Les amis de Gœthe seuls applaudirent à cette union, qui le sortait d'une fausse position. Depuis lors, Gœthe exigea de ceux qu'il recevait chez lui le respect le plus absolu pour sa femme. Quant à elle, elle accepta cet honneur sans ostentation, sans vanité, et avec un bon sens tranquille, qui lui concilia l'estime et la bienveillance de son entourage.

Pendant la terreur et le pillage de Weimar, la plus grande inquiétude de Gœthe avait été de perdre ses manuscrits. En effet, les écrits posthumes de Herder furent détruits, et Meyer perdit tout, jusqu'à ses dessins. Aussi, bien qu'il n'eût rien perdu, Gœthe, après le retour du duc, qui avait déposé les armes sur l'ordre de la Prusse, s'empressa de faire imprimer la *Théorie des couleurs* et *Faust*, pour les mettre à l'abri de tout danger futur. Il songea de nouveau alors à composer un poëme

épique sur Guillaume Tell; mais la mort de la duchesse Amélie, survenue le 16 avril 1807, en chassa toute idée de son esprit. Le 23 avril, Bettina arriva à Weimar. La *Correspondance de Gœthe avec une enfant* a valu de nos jours une certaine célébrité à la fille de Maximilienne Brentano, avec laquelle Gœthe avait coquetté à Francfort à l'époque de *Werther*, à la femme d'Achim d'Arnim, le romancier fantastique, à l'adoratrice de Gœthe et de Beethowen, à la favorite passagère du roi de Prusse, à l'auteur enfin de ce livre peu véridique. Bettina, sans doute, a puisé dans le souvenir de ses conversations avec la mère de Gœthe, de pittoresques et intéressantes anecdotes qu'elle a racontées avec talent; mais sa correspondance avec Gœthe n'est guère plus qu'un roman, comme l'a prouvé irréfragablement le vieil ami de Gœthe, Riemer, qui vivait chez lui lors de la visite de Bettina à Weimar; et M. Lewes, d'après des renseignements positifs, a pu reproduire, dans sa vérité, l'histoire des relations de Gœthe avec Bettina.

Il existe en Allemagne un proverbe qui dit que « là où finit la folie des autres commence celle des Brentano. » Donc une jeune fille ardente et folle s'éprend à distance du grand poëte; elle le lui écrit, elle comble d'attentions sa mère, heureuse de causer de son fils et de prêter l'oreille à ses louanges. De son côté, Gœthe, frappé de l'esprit de sa jeune correspondante et reconnaissant de ses prévenances pour sa mère, lui répond aussi affectueusement que possible sans se compromettre. Bettina arrive à Weimar et court chez Gœthe. A leur première entrevue, elle se précipite dans ses bras et elle s'endort sur ses genoux. Elle ne cesse, dès lors, d'afficher hautement son adoration pour lui et sa jalousie. Gœthe avait cinquante-huit ans, et la passion extravagante d'une jeune fille ayant encore l'apparence d'un enfant, le plaçait dans une situation embarrassante. Que devait-il faire? Profiter lâchement de cet amour, le repousser sévèrement ou prendre le parti d'en rire et de manier cette tête extravagante comme il eût fait de celle d'un enfant? Il adopta ce dernier plan de conduite, et il ne s'en départit que lorsque Bettina le força à recourir à la sévérité pour réprimer ses excentricités. Il s'amusa donc d'abord des manières coquettes, capricieuses et enfantines de Bettina, dont la vive intelligence l'intéressait; mais lorsque ses démonstrations de tendresse devinrent fatigantes et inconvenantes, il dut la rappeler à l'ordre et si souvent qu'il finit par en perdre patience. Aussi « Bettina, « raconte Riemer, » quitta Weimar en se plaignant de la froideur de Gœthe. » Elle y revint en 1811, et Gœthe saisit avec empressement le prétexte qu'elle lui offrit de rompre toute relation avec elle. En visitant l'exposition des beaux-

arts avec Madame et Gœthe, Bettina, par ses critiques et ses remarques satiriques sur Meyer entre autres, blessa Christiane qui la réprimanda avec aigreur. Une dispute s'éleva entre elles ; Bettina s'oublia jusqu'à insulter grossièrement Christiane, et Gœthe, prenant le parti de sa femme, interdit à Bettina sa maison. Plus tard, à un dernier voyage qu'elle fit à Weimar, Bettina supplia Gœthe de la recevoir, mais il demeura inflexible.

Maintenant, quant aux sonnets et poésies que Bettina affirme avoir inspirés à Gœthe et lui avoir été adressés par celui-ci, les uns lui furent envoyés, en effet, comme aux autres amis du poëte, mais ils avaient été écrits pour une autre, pour Minna Herzlieb, dont nous aurons à parler encore, et avant le premier voyage de Bettina à Weimar, ils avaient déjà passé par les mains de Riemer pour être revus par lui. Les autres furent composés de 1813 à 1819, alors que Bettina avait épousé Achim d'Arnim et que depuis deux ans déjà Gœthe avait rompu toute relation avec elle.

Mais il est temps que Bettina cède la place à Napoléon. Ce fut en septembre 1808 qu'eut lieu à Erfurth la rencontre des empereurs de France et de Russie, entourés des rois de l'Europe. Le théâtre ouvrit avec Talma et les comédiens français, qui représentèrent les tragédies de Corneille et de Racine devant un parterre de rois. « En avant du parterre, « raconte le chancelier de Muller, » étaient assis dans des fauteuils les deux empereurs, causant familièrement. Un peu en arrière, venaient les rois, et derrière eux les princes régnants et héréditaires. Le parterre n'était rempli que d'uniformes, de décorations et de croix. Les loges du rez-de-chaussée étaient occupées par les officiers d'état-major et les employés supérieurs des administrations impériales. Les loges supérieures renfermaient les princesses, et à côté d'elles les dames étrangères. Un corps nombreux de grenadiers de la garde impériale occupait l'entrée du théâtre. Les tambours battaient aux champs, trois fois à l'arrivée de chacun des deux empereurs, deux fois à celle des rois. Un jour, la sentinelle, trompée par l'apparence du roi de Wurtemberg, ordonna le triple salut; mais l'officier de garde se mit à crier d'un ton furieux : « Taisez-vous ! ce n'est qu'un roi ! »

Dans cette circonstance, Napoléon accueillit avec bienveillance le duc de Weimar, et il se plut à causer littérature et histoire avec Gœthe et Wieland. Gœthe se rendit à Erfurth le 20 septembre, et le soir même il fit jouer *Andromaque*. Le 30, après un grand dîner donné par Charles-Auguste, on représenta *Britannicus*. Le *Moniteur* français du 8 octobre, après avoir mentionné Gœthe au nombre des hôtes

illustres de Napoléon, ajoutait : « Il paraît apprécier parfaitement nos acteurs et admirer surtout les chefs-d'œuvre qu'ils représentent. » Le 2 octobre, Gœthe, mandé en audience par l'empereur, le trouva à déjeuner, ayant à ses côtés Talleyrand et Daru et derrière lui Berthier et Savary. Napoléon, après avoir regardé finement Gœthe, s'écria : « Vous êtes un homme ! » Un mot qui flatta et impressionna vivement le poëte. « Quel âge avez-vous, » demanda l'empereur. — « Soixante ans. » — « Vous êtes très-bien conservé. » — Après un silence : « Vous avez écrit des tragédies ? » Ici, Daru, s'interposa et parla avec chaleur des œuvres de Gœthe, en ajoutant qu'il avait traduit le *Mahomet* de Voltaire. « C'est une mauvaise pièce, » dit Napoléon, et il commença à critiquer *Mahomet* et spécialement l'indigne portrait tracé par Voltaire de ce conquérant d'un monde. Puis il amena la conversation sur *Werther* qu'il avait lu sept fois, disait-il, et qu'il avait emporté avec lui en Égypte. « Après diverses remarques fort justes, dit Gœthe, il m'indiqua un passage en me demandant pourquoi je l'avais écrit ainsi ; il le trouvait contraire à la nature. Il développa son opinion avec une grande clarté. Je l'écoutai avec calme et je lui répondis en souriant que j'ignorais si pareille critique eût jamais été formulée avant lui, mais que je la trouvais parfaitement juste. Le passage était en effet anti-naturel, mais le poëte était peut-être excusable d'avoir employé un artifice qui lui avait permis d'atteindre son but plus facilement et plus simplement. L'empereur parut satisfait et revint au drame qu'il critiqua en homme qui a étudié la scène tragique avec l'attention d'un juge criminel et en homme parfaitement convaincu du tort des Français de s'être éloignés de la nature. Il désapprouva toutes les pièces où la fatalité joue un rôle. « Ces pièces, » dit-il, « appartiennent à une époque obscure. — Au reste, que veulent-ils dire avec la fatalité ? — La politique est une fatalité. »

L'entrevue dura une heure. Napoléon s'informa des enfants et de la famille de Gœthe ; il se montra très-gracieux et il termina presque chacune de ses phrases par ces mots : « *Qu'en dit M. Gœthe ?* » Au moment où Gœthe se retirait, Napoléon répéta à Berthier et à Daru : « Voilà un homme ! »

Quelques jours après, Napoléon arrivait à Weimar et y assistait à une chasse donnée sur le champ de bataille d'Iéna, à un grand bal et à la représentation de *la Mort de César*, dans laquelle Talma jouait le rôle de Brutus. Pendant le bal, Napoléon causa longuement avec Gœthe et Wieland. En parlant de la littérature ancienne et moderne, il toucha à Shakspeare, qu'il ne comprenait pas, et il dit à Gœthe : « Je suis

étonné qu'un grand esprit comme vous n'aime pas les genres tranchés. » Après un pompeux éloge de la tragédie, Napoléon conseilla à Gœthe d'en écrire une sur la mort de César, mais d'un style plus grand que celle de Voltaire. « Ce travail, lui dit-il, pourrait devenir la principale tâche de votre vie. Dans cette tragédie, il faudrait montrer comment César aurait pu faire le bonheur de l'humanité, si on lui avait laissé le temps d'exécuter ses vastes plans. » Il l'engagea enfin à l'accompagner en France. « Venez à Paris, » lui dit-il, « je l'exige de vous; vous y trouverez un cercle plus vaste pour votre esprit d'observation; vous y trouverez des matériaux immenses pour vos créations poétiques. » Ce projet sourit d'abord à Gœthe, mais son âge et les embarras d'un aussi long voyage l'empêchèrent de le réaliser. Le 14 octobre 1808, Gœthe et Wieland reçurent la croix de la Légion d'honneur, et les deux empereurs quittèrent Erfurth. Gœthe a gardé un silence presque absolu sur ses relations avec Napoléon, et c'est au chancelier de Muller que M. Lewes a emprunté les détails que nous venons de rapporter.

Maintenant, le passage de *Werther* que Napoléon trouvait contraire à la nature, était le même qu'en 1782, lors de la révision de ce roman, Herder avait critiqué comme contraire à l'art : — à savoir, une déception d'amour et d'ambition, c'est-à-dire une double et une unique cause donnée à la mélancolie qui conduit Werther au suicide. Gœthe s'était rendu aux observations de Herder ; mais lors de son entrevue avec Napoléon, il avait oublié sans doute qu'il avait modifié dans ce sens son roman. Et cependant, en dépit de Herder, de Napoléon et de Gœthe lui-même, la première version de Werther était conforme à la nature, car le modèle de son héros, Jerusalem, s'était tué autant par ambition trompée que par désespoir amoureux.

Un des amis que Gœthe fréquentait avec le plus de plaisir à Iéna, le libraire Frommann, avait adopté une enfant, Minna Herzlieb, qui servit d'original à l'*Ottilie* des *Affinités électives*. Enfant, elle avait été la favorite de Gœthe ; jeune fille, elle exerça sur lui une fascination que sa raison ne put maîtriser. Les sonnets qu'il lui adressa et les *Affinités électives* témoignent de la ferveur de son amour et de l'énergie avec laquelle il le combattit. Il dit en parlant de ce roman, dans les *Cahiers du jour et de l'année* : « Tout le monde y reconnaîtra une blessure profonde et passionnée qui frémit d'être cicatrisée, un cœur qui craint de guérir... J'y ai déposé comme dans une urne funéraire et avec une profonde émotion bien de tristes expériences. Le 3 octobre 1809, la publication définitive me délivra de cette œuvre, mais les sentiments

qu'elle renferme ne s'effaceront jamais entièrement chez moi. » Il n'existe que des conjectures sur les péripéties de cet amour de Gœthe. Ce qu'on sait positivement, c'est que la famille Frommann le vit naître avec peine et terreur, et qu'elle renvoya Minna en pension pour l'éloigner de Gœthe. Plus tard, elle se maria et fut heureuse ; mais Gœthe souffrit longtemps de cette séparation. En 1810, sa passion persistante pour Minna lui inspira un poëme érotique sur la lutte de l'amour et du devoir, qui ne fut jamais publié, mais qui existe encore en manuscrit. Il commença cette année-là aussi son autobiographie, dont la première partie parut en 1811. Avant de l'écrire, il avait laissé s'adoucir la peine que lui avait causée la mort de sa mère, arrivée le 13 septembre 1808, à Francfort ; malgré les instances de Gœthe, elle n'avait jamais voulu quitter cette ville, retenue qu'elle était loin de Weimar et de son fils par ses vieux amis et ses vieilles habitudes.

Gœthe rencontra en 1812 Beethoven à Tœplitz, et ces deux grands génies se témoignèrent une amitié et une admiration réciproques. L'année 1813, qui vit le commencement de la guerre de l'indépendance, fut une année douloureuse pour Gœthe. La mort de Wieland vint augmenter la liste de ses chers morts ; Herder, Schiller, la duchesse Amélie et sa mère, et les événements politiques le troublèrent de nouveau dans ses plans et dans son calme. L'Allemagne se soulevait contre la tyrannie de Napoléon, et ses efforts paraissaient insensés à Gœthe. « Vous ne vous débarrasserez pas de vos chaînes, » disait-il à Kœrner, « l'homme est trop puissant ; vous vous les enfoncerez seulement plus avant dans les chairs. » Tandis que les patriotes allemands soulevaient la nation en lui soufflant la rage du désespoir, Gœthe tenta « d'échapper au présent, parce qu'il est impossible, « disait-il, » de vivre dans de telles circonstances sans devenir fou ; » et l'art, comme toujours, fut son refuge. Il écrivit les ballades : *la Danse des Morts*, *le Fidèle Eckart*, *la Cloche voyageuse*, l'*Essai sur Shakspeare*, et il termina le troisième volume de ses *Mémoires*. Il s'enfonça aussi dans l'étude de l'histoire chinoise, et le jour même de la bataille de Leipzig, il écrivit l'épilogue de la tragédie d'*Essex*.

Malgré ses efforts, Gœthe ne pouvait demeurer complétement insensible aux luttes de son pays. L'historien patriote, Luden, a rapporté une entrevue qu'il eut avec Gœthe en 1813, et il en sortit, dit-il, « profondément convaincu que ceux qui accusent Gœthe de manquer d'amour de la patrie, du sentiment allemand, de foi dans le peuple allemand, de sympathie pour son honneur ou sa honte, se trompent gravement. Son silence au milieu des grands événements politiques n'a été qu'une dou-

loureuse résignation à laquelle l'avaient nécessairement conduit sa position et sa profonde connaissance des hommes. » Luden était venu entretenir Gœthe d'un projet de journal, la *Némésis*, destiné à exciter la haine de l'Allemagne contre la France. Gœthe l'en dissuada. « Ne croyez pas, » lui dit-il après un silence, « que je sois indifférent aux grandes idées de liberté, de patrie, de peuple, — non. — Ces idées existent en nous; elles font partie de notre être, et nul ne peut les en extirper. L'Allemagne est chère à mon cœur. J'ai souvent ressenti une douleur amère à la pensée que le peuple allemand, si honorable comme individualités, fût si misérable comme corps. Toute comparaison du peuple allemand avec les autres peuples éveille en moi un sentiment pénible auquel j'essaie d'échapper d'une façon ou d'une autre. L'art et la science m'ont servi de refuges parce qu'ils appartiennent au monde en général et qu'ils font disparaître devant eux les limites des nationalités. Mais c'est là, après tout, une pauvre consolation, et elle ne peut compenser la fière conviction d'appartenir à un peuple grand, fort et respecté..... Quant à l'avenir de l'Allemagne, ajoutait Gœthe, il est encore bien éloigné, et, en attendant, que nous reste-t-il à faire? Ceci seulement : que chacun, dans la mesure de ses talents, de ses tendances, de sa position, s'efforce d'accroître la culture et le développement du peuple, de les fortifier et de les élargir en tous sens, afin que l'Allemagne, au lieu de se traîner à la remorque des autres peuples, devienne apte aux grandes actions quand son jour de gloire arrivera. » Puis, revenant à la question du journal et à la probabilité d'éveiller le peuple allemand à la liberté : « Le peuple est-il éveillé? » disait Gœthe à Luden; « sait-il ce qui lui manque et ce qu'il veut? Avez-vous oublié les paroles de cet honnête philistin d'Iéna en apprenant tout joyeux à son voisin que les Français étaient partis et que les Chambres étaient prêtes à recevoir les Russes? Le sommeil a été trop profond pour être dissipé par une simple secousse. Une agitation est-elle d'ailleurs toujours un progrès? Nous ne devons pas considérer seulement la jeunesse éclairée, mais la multitude, mais les millions. Qu'y gagneront-ils? La liberté, me dites-vous; mais il serait plus juste peut-être d'appeler le résultat une délivrance, — et encore, une délivrance, non du joug des étrangers, mais d'un joug étranger. Je ne vois plus, il est vrai, de Français ni d'Italiens, mais je vois à leur place des Cosaques, des Baskirs, des Croates, des Maggyars et autres hussards. »

Plus tard, Gœthe disait encore à Eckermann, en faisant allusion aux reproches qui lui étaient adressés d'avoir manqué de patriotisme en 1813 et 1814 : « Comment aurais-je pu prendre les armes sans haine,

et comment aurais-je pu haïr sans jeunesse? Si je m'étais trouvé en pareilles circonstances à vingt ans, je n'aurais pas été le dernier à partir. Mais j'avais alors soixante ans. En outre, nous ne pouvons tous servir notre pays de la même manière, mais chacun doit le servir de son mieux, suivant les dons que Dieu lui a départis. J'ai travaillé assez durement pendant un demi-siècle. Je puis dire que dans ce travail quotidien que m'avait imposé la nature, je ne me suis accordé ni relâche, ni repos, et que j'ai toujours lutté, cherché et travaillé autant et aussi bien que possible. Si chacun peut se rendre ce témoignage, tant mieux pour tous! Écrire des chants militaires, assis dans une chambre, était-ce là vraiment mon devoir? Les écrire au bivouac, en entendant les chevaux placés aux avant-postes hennir dans la nuit, eût été bien, mais ce n'était là ni mon genre de vie, ni mon affaire; c'était celle de Théodore Kœrner. Les chants de guerre lui convenaient parfaitement. Pour moi, qui ne suis pas d'une nature guerrière, qui n'ai pas le sens guerrier, des chants de guerre eussent été un masque qui eût fort mal convenu à ma figure. Je n'ai jamais rien affecté en poésie. Je n'ai jamais exprimé ce que je n'avais pas éprouvé et ce qui ne m'avait pas invité à produire. Je n'ai composé des chants d'amour que lorsque j'ai aimé, et comment aurais-je pu écrire des chants de haine sans haïr? »

L'étude de l'histoire et de la poésie de l'Orient, dans laquelle Gœthe avait cherché l'oubli des préoccupations politiques, lui inspira le *Divan occidental et oriental*. A son passage à Francfort, en 1814, le grand poëte reçut une ovation analogue à celle qui marqua la dernière visite de Voltaire à Paris. En 1816, Gœthe commença un journal, *l'Art et l'Antiquité*, qu'il continua jusqu'en 1828 et qui constitue un curieux monument de l'activité de sa vieillesse. Ce journal dénote en outre un changement dans la direction de ses idées; tout en restant un admirateur de l'art grec, Gœthe y revient à ses sympathies de jeunesse pour l'art gothique et les vieux peintres allemands et flamands. Il reçut alors l'ordre du Faucon et une augmentation de traitement à l'occasion de la création du grand-duché de Saxe-Weimar. Cette même année, Lotte [1], veuve, âgée de soixante ans et mère de douze enfants, vint le voir à Weimar. On rapporte qu'elle s'habilla de blanc et se montra coquette et sentimentale dans cette entrevue. Mais le vieux Gœthe demeura impassible et refusa de se rappeler le temps de l'habit bleu et des bottes à revers de *Werther*. Peu de temps après il perdit sa

[1] Charlotte Kestner.

femme, et sa douleur fut profonde si nous en jugeons par ces mots qu'il écrivit en cette circonstance à Zelter : « Quand je te dirai à toi, rude fils de la terre, si durement éprouvé, que ma chère petite femme m'a quitté, tu sauras ce que cela veut dire. » L'année suivante, le mariage de son fils avec Ottilie de Pogsvisch fit rentrer un peu de gaieté dans la maison de Gœthe. Sa belle-fille, qui devint sa favorite, se chargea des soins de son intérieur, et, par ses aimables qualités, elle sut lui rendre la vie douce et agréable. Gœthe remplissait toujours avec assiduité ses fonctions ministérielles, mais elles étaient devenues moins lourdes et elles ne l'empêchaient pas de suivre, avec Dœbereiner, les nouveaux phénomènes découverts par la chimie moderne. Il prépara aussi pour l'impression ses propres écrits sur la morphologie et il étudia la mythologie grecque, la littérature anglaise et l'art gothique. Il rendit compte de *Manfred*, de Byron, dans *l'Art et l'Antiquité*, et il accueillit avec enthousiasme le grand poëte anglais. Il lut Walter Scott avec admiration et il reprit l'étude d'Homère. Son activité infatigable embrassait tour à tour la peinture, la sculpture, l'architecture, la géologie, la météorologie, l'anatomie, l'optique, les littératures anglaise, orientale, espagnole, l'école romantique française. En vieillissant, Gœthe travaillait davantage. Il alla moins en société. Il parut plus rarement à la cour; mais la cour vint chez lui. La grande-duchesse lui rendait visite chaque semaine et lui amenait parfois un illustre visiteur, tel que le grand-duc de Russie ou le roi de Wurtemberg. Charles-Auguste venait souvent causer avec lui comme avec un frère. Un jour que Gœthe recevait un étudiant d'Iéna, un monsieur âgé entra sans être annoncé et s'assit tranquillement sur une chaise pendant que l'étudiant continuait à parler. Quand il se tut, Gœthe lui dit paisiblement : « Mais il faut que je vous présente l'un à l'autre. — Son Altesse Royale, le grand-duc de Saxe-Weimar; — M. X..., étudiant à Iéna. »

C'est en 1821 que parut la première édition, en un volume, des *Années de voyage de Wilhelm Meister*. Eckermann a raconté la curieuse manière dont fut remanié et terminé ce roman. « Gœthe, » dit-il, « résolut de le compléter en deux volumes; mais à mesure que l'ouvrage avançait, le manuscrit grossissait au delà de toute attente, et comme son secrétaire avait une écriture très-allongée, Gœthe, induit en erreur, pensa avoir assez de copie pour faire trois volumes, et il envoya son manuscrit ainsi divisé aux éditeurs. L'impression arrivée à un certain point, on reconnut que les dimensions de l'ouvrage avaient été mal calculées, et que les deux derniers volumes seraient trop minces. Les éditeurs

demandèrent un supplément de copie, et, comme la marche du roman ne pouvait être modifiée, et que le temps lui manquait absolument pour écrire un nouveau conte, Gœthe se trouva assez embarrassé. Il m'envoya chercher, me raconta l'affaire, et m'exposa son idée pour sortir d'embarras, en déposant devant moi deux énormes liasses de manuscrits. « Vous trouverez, » me dit-il, « dans ces deux paquets, divers écrits inédits, des morceaux détachés terminés et non terminés, des opinions sur les sciences naturelles, sur l'art, sur la littérature et sur l'existence, tout cela mélangé ensemble. Tirez-en six à huit feuilles d'impression pour remplir les vides des *Années de voyage*. A proprement parler, ces morceaux n'ont rien à voir dans un livre; mais leur origine peut se justifier par le fait qu'il y est fait mention d'archives existant dans les maisons de Makaria, où se trouvent conservés des écrits détachés de cette espèce. Nous sortirons ainsi d'embarras, et, en même temps, nous trouverons un véhicule convenable pour lancer dans le monde un certain nombre de choses intéressantes. » J'approuvai ce plan, je me mis à l'œuvre, et je terminai l'arrangement désiré en peu de temps; Gœthe en parut satisfait. J'avais divisé le tout en deux parties, l'une sous le titre de : *Des Archives de Makaria;* l'autre sous celui de : *Selon les vues du Voyageur*. Et comme Gœthe venait de terminer deux poésies, l'une sur le crâne de Schiller, et l'autre qui commence ainsi : *Aucun être ne peut être anéanti*, il désira les publier aussi, et nous les ajoutâmes à la fin de ces deux divisions. Quand les *Années de voyage* parurent, personne ne put comprendre ces additions. Le cours du roman se trouva interrompu par un certain nombre de paroles énigmatiques, qui ne pouvaient être expliquées que par des hommes d'études spéciales, tels que des artistes, des savants, des littérateurs. Tout cela ennuya fort les autres lecteurs, et spécialement ceux du beau sexe. Quant aux deux poésies précitées, on les comprit aussi peu qu'on put deviner comment elles se trouvaient là. Gœthe s'en amusa beaucoup. »

La renommée de Gœthe se répandait en Europe, et particulièrement en Italie, en Angleterre et en France. En échange de l'intérêt qu'il témoignait aux importantes productions des littératures étrangères, il recevait les éloges et les marques d'admiration de Maujoui, de Walter Scott, de Byron, de Carlyle, de Stapfer, d'Ampère, etc. La lecture ne suffisait pas à son activité. La découverte de l'électro-magnétisme d'Œrsted le remplit d'enthousiasme, et il rendit compte de l'ouvrage anatomique de d'Alton sur l'Aï et le Mammouth, avec l'ardeur d'un jeune critique. Il écrivit, en outre, le récit de sa *Campagne de France*, les *Annales* de sa vie, des essais sur l'art, de petites poésies, *les*

Xénies inoffensives; il traduisit des chants grecs modernes, et il esquissa une restauration du *Phaéton*, drame perdu d'Euripide. La vie d'ailleurs abondait encore chez Gœthe à soixante-quatorze ans. Sa charpente était encore solide et droite; son front avait à peine une ride; sa tête ne se dépouillait pas; ses grands yeux bruns avaient encore tout leur éclat. Il avait conservé la faculté d'aimer. Il rencontra à Marienbad une demoiselle de Lewezow dont il devint amoureux, et cet amour le ramena à l'exaltation de l'époque de Werther. Il songea à l'épouser; mais les représentations de ses amis, et peut-être aussi la crainte du ridicule, l'en empêchèrent. Il s'en éloigna avec désespoir, et l'*Élégie de Marienbad* témoigne de la profondeur de sa passion et de sa souffrance.

Le 7 novembre 1825, un jubilé célébra le cinquantième anniversaire de l'arrivée de Gœthe à Weimar, et l'année suivante l'Allemagne lui accorda le privilége de sa protection et la réserve de ses droits d'auteur. Le 28 août 1827, Charles-Auguste lui amena le roi de Bavière, qui lui apportait l'ordre de la Grande-Croix. Gœthe, toujours pointilleux en matière d'étiquette, se tourna vers le grand-duc en disant : « Si mon gracieux maître le permet. » — A quoi le duc répliqua : « Allons, vieux camarade, pas de sottise! » Madame de Stein était morte le 6 janvier 1827, à l'âge de cinquante-huit ans, et le 14 juin 1827 le grand-duc de Weimar mourut à son tour à Postdam. Les amis de Gœthe craignirent l'effet de ce nouveau coup sur lui. Il était à table lorsque la nouvelle en arriva. Les convives se la dirent à l'oreille l'un à l'autre, et enfin on la lui apprit avec ménagement. Tous étaient dans l'attente et silencieux. La figure de Gœthe resta parfaitement calme. « C'est fort triste, dit-il; changeons de conversation. » Mais il ne put bannir aussi facilement cet événement de sa pensée. Il en fut profondément affecté, et lorsque Eckermann vint le voir dans la soirée, il le trouva très-abattu. Gœthe alla chercher à Dornburg, dans le travail et la contemplation de la nature, l'oubli de cette douloureuse séparation. L'année suivante (1829), il termina les *Années de voyage de Wilhelm Meister* dans leur forme actuelle; il travailla à la seconde partie de *Faust*, qui ne fut terminée qu'en juillet 1831, et il révisa ses écrits scientifiques avec un jeune Français, M. Soret, qui avait entrepris la traduction des *Métamorphoses des Plantes*. En février 1830, la mort de la grande-duchesse Louise vint assombrir de nouveau l'existence de Gœthe. Au printemps, il reprit *Faust;* il écrivit la préface de la *Vie de Schiller*, de Carlyle, et il s'intéressa vivement à la grande querelle philosophique débattue à Paris entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, sur la question de l'unité de composition dans le règne animal. L'intérêt

qu'il y prit devint même si puissant, qu'il le rendit indifférent à tout autre événement. Dans un *Supplément aux Conversations d'Eckermann*, M. Soret raconte ce qui suit :

« Lundi, 1er août 1830. La nouvelle de la révolution de Juillet est parvenue aujourd'hui à Weimar, et elle a ému tout le monde. Je me rendis chez Gœthe dans l'après-midi. « Eh bien! » s'écria-t-il à mon entrée, « que pensez-vous de ce grand événement? Le volcan a fait éruption enfin; tout est en flammes. »—« C'est une terrible aventure, » répondis-je; « mais que pouvait-on attendre dans d'aussi déplorables circonstances, et avec un tel ministère, si ce n'est que tout cela finirait par l'expulsion de la famille royale. » — « Nous ne nous entendons pas, mon bon ami, » me dit Gœthe. « Je ne vous parle pas de ces gens-là; mais de tout autre chose. Je vous parle du débat, si important pour la science, de Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, qui vient d'amener une scission ouverte dans l'Académie. » Ces paroles de Gœthe étaient si inattendues pour moi, que je ne sus que répondre, et que je demeurai interdit pendant quelques minutes. « C'est là une affaire de la plus haute importance, » continua-t-il; « et vous ne pouvez vous faire une idée de ce que j'ai ressenti à la nouvelle de la séance du 19 juillet. Nous avons maintenant dans Geoffroy un puissant et fidèle allié! Je vois le grand intérêt que le monde scientifique français attache à cette affaire, puisque, malgré cette terrible commotion politique, la séance du 19 juillet était comble. Cependant l'important est que le mode synthétique de considérer la nature, introduit par Geoffroy en France, ne puisse plus être négligé. A partir d'aujourd'hui, l'esprit gouvernera la matière dans les investigations scientifiques des Français. On apercevra les grandes maximes de la création; on pénétrera dans l'atelier mystérieux de Dieu! Que sont d'ailleurs nos relations avec la nature, si nous nous occupons simplement des individualités matérielles, et si nous ne sentons pas le souffle de l'esprit qui donne à chaque partie sa direction, et qui ordonne et sanctionne chaque déviation au moyen d'une loi inhérente! Depuis cinquante ans, je m'occupe de cette grande question. J'ai d'abord marché seul, puis j'ai trouvé des appuis; mais maintenant, à ma grande joie, je me vois dépassé par des esprits congénères. »

Gœthe commença immédiatement un compte rendu de la célèbre discussion de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire, dont il termina la première partie en septembre 1830. Au mois de novembre, la dernière grande affliction qu'il eût à subir vint s'abattre sur lui. Il reçut la nouvelle que son fils, parti malade pour l'Italie, était mort le 28. Gœthe tenta encore de supprimer toute trace d'émotion en cette circonstance;

mais ses efforts amenèrent une violente hémorrhagie des poumons qui faillit l'enlever. Il se rétablit pourtant, et se remit à l'œuvre pour terminer son *Autobiographie* et *Faust*.

La veuve de son fils, Ottilie, redoubla de soins et d'attentions pour rendre agréable la solitude de son beau-père. Elle lui lisait Plutarque et l'histoire romaine de Niebuhr, et parmi les écrivains modernes : Béranger, Victor Hugo, Walter Scott et Carlyle. D'illustres visiteurs venaient de tous les points de l'Europe rendre hommage à son génie, et il recevait avec un plaisir tout particulier les Anglais. M. Thackeray, alors un jeune homme, habitait Weimar à cette époque. Il a consigné ses souvenirs dans une lettre adressée, le 28 avril 1855, à M. Lewes, et nous lui empruntons les passages suivants :

« J'avais alors dix-neuf ans, et je me rappelle le trouble d'esprit où me plongea l'avis, si longtemps attendu, que le conseiller intime me recevrait un matin. Cette audience remarquable eut lieu dans une petite antichambre de ses appartements, ornée tout autour de moulages de l'antique et de bas-reliefs. Il était habillé d'une longue redingote grise, avec une cravate blanche et un ruban rouge à la boutonnière. Il tenait les mains derrière le dos comme dans la statuette de Rauch. Son teint était éclatant, clair et rosé, ses yeux extraordinairement noirs, perçants et brillants. Je me sentis effrayé devant eux et je me souviens les avoir comparés aux yeux du héros d'un roman appelé *Melmotte*, ce vagabond qui alarmait fort les petits garçons, il y a trente ans ; aux yeux d'un certain individu qui avait conclu un marché avec un certain personnage et qui, à un âge très-avancé, les avait conservés dans toute leur terrible splendeur. Je m'imaginai que Gœthe devait être encore plus beau, vieux, que dans les jours de sa jeunesse. Sa voix était riche et douce. Il me questionna sur moi-même et je lui répondis du mieux que je pus. Je me rappelle que je fus d'abord étonné et puis un peu rassuré en m'apercevant qu'il parlait français avec un mauvais accent.

» *Vidi tantum*. Je le vis trois fois : un jour, pendant la promenade dans le jardin de la maison de la *frauenplan* ; une autre fois encore, au moment où il montait dans un chariot, un jour de soleil, avec un bonnet et un manteau à collet rouge. Il caressait la charmante petite fille aux cheveux dorés, sur la délicieuse figure de laquelle la terre s'est depuis longtemps fermée. »

L'activité de Gœthe demeurait prodigieuse, mais l'ouïe commençait à devenir ostensiblement dure. Sa mémoire des événements récents était trompeuse ; mais sa vie était toujours excellente et son appétit

solide. Il s'était pris de goût pour les appartements fermés, et l'atmosphère corrompue d'une chambre close lui était devenue si agréable, qu'il était difficile de le décider à laisser ouvrir les fenêtres pour aérer l'appartement. Il détestait le froid et se tenait toujours dans des pièces tellement chauffées, qu'il s'enrhumait continuellement. Il n'en jouissait pas moins de l'air pur quand il était à la campagne. Il se réfugia, le 28 août 1831, à Ilmenau pour échapper aux fêtes préparées à l'occasion de son jour de naissance. Il y gravit les hauteurs de la Gickelhahn et il pénétra dans la hutte de bois où il avait passé tant d'heureux instants avec Charles-Auguste. Il y retrouva sur le mur ces vers qu'il y avait écrits au crayon bien des années auparavant :

« Au-dessus de tous les sommets est le repos. — Écoute dans toutes les cimes et tu y surprendras à peine un souffle. — Les petits oiseaux se taisent dans les bois. — Attends un peu et bientôt aussi tu reposeras. »

Et au souvenir de Charles-Auguste, de Charlotte de Stein, de sa propre jeunesse, les larmes montèrent aux yeux de Gœthe. Il les essuya en répétant : « Oui, attends un peu et bientôt aussi tu reposeras. »

En effet, le repos était proche pour lui. Le 16 mars 1832, son petit-fils, Wolfgang, en entrant, comme d'habitude, dans la chambre de Gœthe pour déjeuner avec lui, le trouva encore au lit. La veille il avait pris froid en traversant le jardin au sortir de sa chambre. Le médecin appelé le trouva saisi d'une sorte d'épidémie qu'on appelle à Weimar la fièvre nerveuse. Grâce à quelques médicaments, Gœthe se remit le soir et se montra gai et causeur. Le 17 mars, il se trouva assez bien pour dicter une longue lettre adressée à W. de Humboldt. Toute crainte de danger avait disparu ; mais pendant la nuit du 19 mars, Gœthe se réveilla, après un paisible sommeil, avec les pieds et les mains glacés et avec une douleur et une oppression violentes dans la poitrine. Il ne voulut pas qu'on dérangeât le médecin, parce qu'il y avait souffrance, disait-il, mais sans danger. Le matin, le médecin constata chez Gœthe un terrible changement. Ses dents claquaient de froid, sa douleur de poitrine lui arrachait des plaintes et parfois des cris. Il ne pouvait demeurer en place, il s'agitait dans son lit et il cherchait vainement à trouver une position supportable. Son visage était gris de cendre, ses yeux, enfoncés dans les orbites, étaient sombres, et son regard dénotait la conscience de la présence de la mort. Au bout de quelque temps, ces symptômes effrayants se dissipèrent ; on put sortir Gœthe du lit et on le plaça dans un fauteuil. Vers le soir, il retrouva un calme parfait

et il se mit à causer avec clarté et intérêt de choses diverses. Il apprit avec plaisir que sa recommandation en faveur d'un jeune artiste avait été accueillie, et il signa d'une main tremblante l'allocation d'une pension à une jeune personne de Weimar à laquelle il s'intéressait.

Le lendemain, l'approche de la mort était évidente. Les symptômes douloureux avaient disparu, mais le sentiment commença à échapper à Gœthe. Assis tranquillement dans son fauteuil, il causa tendrement avec ceux qui l'entouraient et se fit apporter l'ouvrage de M. de Salvandy, *Seize mois, ou la Révolution et les révolutionnaires*, qu'il lisait au moment où il était tombé malade. Mais après l'avoir feuilleté, il laissa tomber le livre, se sentant trop mal pour lire. Il demanda la liste des personnes qui étaient venues prendre de ses nouvelles et recommanda de ne point lui laisser oublier ces marques de sympathie lors de son rétablissement. La nuit venue, Gœthe envoya coucher tout le monde, sauf son copiste et ne permit pas même à son vieux domestique de le veiller; mais il insista pour qu'il allât prendre le repos dont il avait besoin.

Le 22 mars 1832, Gœthe essaya le matin de marcher un peu dans sa chambre; mais après quelques pas, il se trouva trop faible pour continuer. Il se remit dans son fauteuil et causa gaiement avec Ottilie de l'approche du printemps qui certainement le rétablirait. Il n'avait nulle idée que sa fin fût si proche. Le nom d'Ottilie revenait fréquemment sur les lèvres de Gœthe. Elle était assise près de lui et elle lui tenait la main dans les siennes. Ses idées commencèrent à se troubler. « Voyez, » s'écria-t-il, « la tête de cette charmante femme,—avec des cheveux noirs, — si admirablement peints, — sur un fond sombre! » Puis, apercevant un morceau de papier par terre, Gœthe demanda pourquoi on laissait ainsi traîner les lettres de Schiller. Il s'endormit ensuite, et à son réveil il demanda les croquis qu'il venait de voir dans son rêve. Les assistants attendaient dans une anxiété silencieuse sa fin qui approchait si visiblement. Sa parole devint de moins en moins distincte. Les derniers mots qu'il prononça d'une manière perceptible furent: « Plus de lumière! » Gœthe continua dès lors à s'exprimer par signes et en dessinant des lettres dans l'air avec l'index, tant qu'il en eut la force. Lorsqu'elle lui manqua, il se mit à tracer lentement des chiffres sur le châle qui lui couvrait les jambes. A midi et demi, il se blottit dans le coin de son fauteüil; Ottilie posa un doigt sur ses lèvres pour indiquer qu'il était endormi. — Gœthe ne se réveilla pas!

ALFRED HÉDOUIN.

LA CAMPAGNE DE 1860

SOUVENIRS DE L'ITALIE MÉRIDIONALE[1]

XV

Le 14 septembre, à quatre heures et demie de l'après-midi, je me rendis, par le chemin de fer, de Nola à Caserte, avec le bataillon Venuti, et j'annonçai pour le lendemain l'arrivée du reste de la brigade Milano.

Je trouvai à Caserte la brigade Puppi, de Bologne, qui rentra sous mon commandement.

La brigade Spinazzi, de Parme, avait été adjointe à la division Bixio, à laquelle il ne manquait que des troupes.

J'avais donc sous mes ordres les deux brigades Milano et Puppi, dont deux compagnies de bersaglieri milanais, la compagnie du génie de Milan, et six bataillons d'infanterie, en tout, 2,200 hommes[2] environ.

Nous avions en outre en première ligne sur le Volturne :

La brigade Sacchi, de 1,500 hommes;

La brigade Eber, de 2,100 hommes;

La brigade La Masa, de 1,200 hommes;

Une brigade de la division de Cosenz, de 1,500 hommes;

Et le bataillon Cattabene, de 400 hommes.

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er et 16 mai 1862.

[2] Total qui indique comme force moyenne du bataillon dans l'armée méridionale, le chiffre peu élevé de 300 hommes. (*Note du traducteur.*)

En y comprenant la cavalerie qui était en voie de formation, et l'artillerie que nous avait livrée la capitulation de Bonanos, nous approchions du chiffre de 9,000 hommes.

La brigade Nicotera arriva aussi, le 15 septembre, à Caserte, sans avoir pu, grâce aux intrigues de Ricasoli et de Cavour, entreprendre l'expédition de Rome.

On avait trouvé, comme échappatoire, le moyen de la faire embarquer pour la Sicile, et de là elle avait été dirigée sur Naples.

Nicotera avait donné sa démission pour les mêmes motifs que ceux qui avaient amené la démission de Pianciani, et le major Môrici prit le commandement de la brigade Nicotera, forte d'environ 2,000 hommes.

Les Napolitains occupaient Capoue et y étaient en forces.

On portait à 12,000 hommes le chiffre des troupes qui se trouvaient à Capoue même. D'autres troupes occupaient un camp retranché sur la rive droite du Volturne, derrière les montagnes de Jérusalem.

De nombreux postes d'observation étaient établis sur la rive droite du Volturne, pour en défendre le passage. De Capoue à Alise se trouvaient encore 10,000 hommes. Les réserves de l'armée napolitaine étaient cantonnées à San-Germano et Venafro, avec des détachements dans les Abruzzes.

On pouvait évaluer à 55,000 hommes l'effectif de l'armée napolitaine.

La forteresse de Capoue a été bâtie par Vauban. On m'avait assuré qu'elle était en mauvais état ; je pus bientôt me convaincre du contraire.

Nos 11,000 hommes, placés sous le commandement supérieur de Türr, ne pouvaient rien faire de plus que de surveiller la ligne du Volturne, et engager çà et là une escarmouche avec les Napolitains.

Türr me demanda s'il m'était indifférent de renoncer au commandement de ma brigade, pour prendre les fonctions de chef d'état-major général de toutes les troupes concentrées à Caserte.

J'y consentis avec plaisir, et Türr m'annonça ma nomination en me disant :

— Faites pour le mieux; je n'ai pas d'état-major.

Ce n'était que trop vrai : Türr avait bien tout une suite d'officiers hongrois de grand mérite ; mais ces messieurs aimaient beaucoup mieux aller aux nouvelles de côté et d'autre, porter des uniformes de fantaisie, se faire les Homère de leur Achille, que de s'astreindre à un

travail suivi, et Dieu sait s'il était urgent de remettre un peu d'ordre dans toute cette armée !

Je pris mes quartiers dans le château royal de Caserte ; j'y installai les bureaux de mon état-major, et j'habitai le château du 15 septembre au 27 novembre, date de mon départ de Naples pour revenir à Gênes.

Le château de Caserte a été construit vers le milieu du XVIIIe siècle, par l'architecte Vanvitelli, sous le règne de Charles III.

Sa longueur est de 756 pieds, sa largeur de 576 pieds, sa hauteur de 113. C'est le plus vaste palais de l'Europe.

En arrivant de Naples, on en voit la majestueuse façade d'une demi-lieue avant d'y parvenir.

Le palais renferme dans son intérieur quatre cours spacieuses, séparées entre elles par des ailes de bâtiments qui seraient à elles seules de véritables palais.

Le parc s'étend derrière le château jusque vers les hauteurs de San-Leucio, et l'on y admire le magnifique coup d'œil que présente la superbe cascade qui se précipite par trois terrasses de 60 pieds d'élévation, et à laquelle un aqueduc, d'une longueur de 27 kilomètres, amène les eaux nécessaires du Monte-Taburno.

Cette cascade offre un splendide spectacle ; mais en songeant à ce qu'elle a coûté de travail et de temps, elle me semble aussi étrange que l'une des pyramides d'Égypte, et ces travaux gigantesques n'ont pas le don de m'intéresser. Ils ne sont pour moi que la preuve irréfragable des folies commises par le pouvoir absolu.

La ville de Caserte est située à l'ouest du château. Sa population est de 20,000 âmes environ.

Nous fîmes mess commun mes officiers et moi, et grâce à la propension que les Napolitains ont pour la domesticité, il ne nous fut pas difficile de trouver un cuisinier, qui se trouvait sans emploi depuis la révolution, et nous fûmes servis en outre par toute la valetaille du château, qui était restée à son poste.

Je vis, le 15 septembre, le gouverneur de Caserte.

Je lui témoignai le désir de prendre un peu connaissance des bords du Volturne, et il m'offrit de m'y conduire dans sa voiture.

J'acceptai, et nous nous décidâmes à visiter également le château de San-Leucio.

San-Leucio est, comme on sait, un château royal et une colonie, bâti par le roi Ferdinand Ier, dit *Nasone* (grand nez).

La colonie est une fabrique de soie; elle fut pour Nasone un lieu de distractions champêtres, et il put se dire sans hyperbole le *père* de ses sujets.

Je ne pense pas que le vaillant François II qui, au théâtre, fermait les yeux pour ne pas voir danser le corps de ballet, fût bien tenté d'imiter son aïeul dans ses campagnes galantes.

La colonie de San-Leucio avait de grands priviléges, et Nasone, fatigué de Naples, fatigué des splendeurs de Caserte, passait la plus grande partie de son temps à son petit château de San-Leucio.

Lorsque nous y arrivâmes, toute la livrée du château nous reçut en grande tenue de gala et cravates blanches, comme si nous eussions été Nasone lui-même. On nous offrit des rafraîchissements; mais j'étais tout à mon admiration et je ne pouvais détacher mes yeux du splendide panorama qui se déroulait devant nous. D'abord le délicieux parc du château, puis la terre de Labour, Naples, la mer, le Vésuve, toutes les séductions, tous les enchantements.

Jamais je ne m'étais arrêté à rêver pour moi une résidence quelconque. Le château de San-Leucio me captiva entièrement, et ce ne fut pas une impression passagère.

L'élégance et le bon goût de ce petit palais étaient incomparables.

J'aurais voulu y finir mes jours. Et ce souhait n'était pas aussi exorbitant qu'on pourrait le croire tout d'abord [1].

Sans doute, nous combattions pour l'unification de l'Italie sous le sceptre de Victor-Emmanuel; mais il n'y avait, pour pacifier l'Italie méridionale, qu'une seule voie de salut. C'était de nommer Garibaldi gouverneur général. Lui seul aurait compris les vœux et les besoins de ces populations intelligentes, parce qu'il les aurait jugées avec son cœur, et que toute science est vaine si l'on ne possède pas celle-là.

Jamais les Piémontais ne créeront rien de stable à Naples, et l'on commence à s'en apercevoir. Il fallait nommer Garibaldi gouverneur général de l'Italie méridionale, et lui donner des pouvoirs illimités.

Dès lors, il n'y aurait eu rien d'étonnant à ce qu'il assignât à ses lieutenants, aux hommes qu'il avait trouvés près de lui à l'heure du péril, et qui devaient, même dans la paix, lui rendre sa tâche plus facile, à ce qu'il assignât à ces mêmes hommes, des fiefs concédés sur les domaines de l'ancienne royauté.

J'étais le quinzième de ces lieutenants, et parmi ceux qui me pré-

[1] Ah! Tedeschi, mes amis, vous serez toujours les mêmes.

Soit que vous combattiez pour la liberté, soit que vous serviez sous la bannière jaune et noire de l'Autriche, toujours vous redirez avec Gœthe :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?

(*Note du traducteur.*)

cédaient, il y en avait qui certes devaient décheoir, tandis que, de l'avis de tous, je ne pouvais que monter.

Pourquoi alors ne pas rêver San-Leucio pour mon domaine ?

Les chambres du château étaient restées telles qu'elles avaient été occupées par les différents membres de la famille royale, et en particulier par la première femme de Ferdinand II, dont la mémoire est encore vénérée aujourd'hui à Naples[1].

Nous admirâmes aussi la salle de bains de Nasone, vaste piscine de 10 pieds de profondeur, sur 40 mètres 50 de long et 15 de large, dans laquelle, comme Diane, il se baignait entouré de nymphes.

Nous visitâmes aussi une galerie remplie de trophées de chasse, avec la date et le nom de l'heureux chasseur. Je remarquai les défenses d'un sanglier abattu par Murat dans le parc de San-Leucio; le gouverneur voulut me forcer à les accepter, en souvenir de notre visite; je refusai, parce que je déteste de voir *décompléter* une collection, et que je ne voulais pas en avoir le désagrément, lorsque je serais possesseur de San-Leucio.

Nous revînmes en voiture à Caserte; le lendemain, Garibaldi y arriva. Nous fûmes invités à déjeuner chez Türr avec le Dictateur; la comtesse della Torre s'y trouvait également. Garibaldi n'a jamais bu de vin, et il attribue à cette abstinence la conservation de sa force corporelle.

Je remarquai à ce déjeuner que bon nombre de gens, qui buvaient fort bien d'ordinaire, faisaient comme Garibaldi et s'abstenaient de boire du vin. Bien souvent j'ai été témoin de semblables petites flatteries hypocrites.

Nous eûmes une petite escarmouche, le 16 dans l'après-midi, en avant de San-Leucio, et nos gens se montrèrent très-bien; les Napolitains, du reste, se montrèrent également braves.

Le soir, représentation théâtrale à Caserte. Tout l'état-major de Türr s'y rendit. On joua quelques pièces de circonstance; on aboya des chansons patriotiques, avec accompagnement obligé de drapeaux et de vivats; une soirée, en un mot, que je ne souhaiterais pas à mon plus cruel ennemi. Il n'y avait qu'une seule dame dans la salle : c'était la femme du gouverneur, et elle était d'une taille si imposante, qu'il serait difficile de voir une autre femme porter tant d'embonpoint.

Je fis, le 17, une reconnaissance avec Türr au delà de Sainte-Marie, jusqu'aux avant-postes napolitains, et nous nous disposâmes pendant la journée du 18 à commencer les hostilités le lendemain.

[1] Cette princesse était la mère du roi François II. (*Note du traducteur*.)

XVI

Nous ne pouvions songer à faire le siége de Capoue.

Nous manquions totalement d'artillerie. Orsini était toujours en arrière. La seule chose qui nous fût possible, c'était de chercher à attirer l'ennemi en rase campagne, de nous jeter sur lui avec toutes nos forces, de l'éloigner de Capoue, et d'amener le reste de la garnison, par lassitude ou intimidation, à capituler.

Garibaldi voulut d'abord occuper Cajazzo ; je trouvai ce point trop éloigné de notre base d'opérations, mais je n'avais pas à discuter avec Garibaldi.

On décida de mettre au 19 septembre le jour de l'attaque, parce que c'était la fête de saint Janvier, et que Garibaldi voulait assister, le matin, à Naples, au miracle de la liquéfaction du sang, tandis que nous engagerions le combat sur les bords du Volturne. Garibaldi avait choisi ce jour de fête, parce qu'il pensait que les troupes napolitaines, préoccupées de la fête du saint, feraient ce jour-là leur service avec plus de négligence, tandis que d'autres personnes pensaient, et j'étais du nombre, que les troupes royales choisiraient peut-être ce même jour de fête pour se rapprocher de Naples et tenter d'y rentrer.

L'événement prouva que nous ne nous étions pas trompés.

La tâche assignée, pour le 19, à l'armée de Garibaldi était d'occuper Cajazzo, et d'attirer l'ennemi par des démonstrations sur la ligne du Volturne, en aval de Cajazzo, de manière à permettre à nos troupes de consolider leur prise de possession de la ville.

Je demandai à Türr quelles étaient les troupes qui étaient chargées d'opérer sur Cajazzo.

Il me répondit que c'était le bataillon Cattabene et la division Medici.

Elle figurait sur nos effectifs pour 6,000 hommes, et le bataillon Cattabene pour 400.

C'était donc un total de 6,400 combattants ; mais la vérité vraie était que la division Medici comptait à peine 3,000 hommes.

Du reste, nous n'avions rien à y voir.

Türr était chargé de la fausse attaque sur les bords du Volturne.

Nous avions sous les armes :

Les brigades Puppi et de Georgis, ensemble	2,200 hommes.
La brigade de Sacchi	1,500
Id. Eber	2,100
Id. La Masa.	1,200
Deux bataillons de la brigade Spangaro. .	1,000
	8,000 hommes.

De plus, les 4 pièces de canon prises à Ariano, mais très-mal servies et encore plus mal attelées; 20 ou 30 hussards. Mais il ne fallait compter, pour aller au feu, que sur un total de 7,000 hommes au plus, — tout compris.

Türr se mit à la tête de la brigade Sacchi, y joignit 2 pièces de canon et le bataillon Ferracini, en tout 1,700 hommes à peu près, et prit position en avant de San-Leucio, vers le Volturne, comme s'il voulait en tenter le passage. Il me délégua le commandement des 5,300 hommes qui nous restaient, et je devais, en passant par Sainte-Marie, me diriger vers Capoue, après avoir fortement occupé ce premier point.

La brigade Eber devait, en occupant la hauteur de San-Angelo, maintenir nos communications avec Türr. Mais sans entrer ici dans le détail technique des défectuosités que présentait ce plan de campagne, il avait le grand inconvénient de diviser mes forces, et d'éloigner de moi Eber et sa brigade, sur lesquels je croyais pouvoir compter le 18 au soir, tandis que le 19 je n'avais plus cette illusion.

Or, n'était-ce pas de la folie que de chercher à s'attirer 20,000 hommes sur les bras, tandis qu'on en avait à peine 2,000 à leur opposer?

Rester à Sainte-Marie, et commencer de là une fusillade inutile, à quoi bon?

Je dois faire remarquer ici qu'Eber fut de fort mauvaise humeur d'être placé sous mes ordres. Il était le correspondant du *Times* en Italie, et il l'avait été de même en Crimée, où il était colonel de la légion étrangère. Il recevait, dit-on, 30,000 fr. par an du *Times* pour se transporter partout où se déroulaient quelques faits de guerre intéressants, et il attachait beaucoup plus de prix à sa correspondance avec le *Times* qu'à tous les rapports de son état-major.

Du reste, la réclame hongroise faisait beaucoup de bruit de sa légion en Italie, et, au moment le plus grave, cette fameuse légion comptait à peine 150 hommes, qui appartenaient à toutes les nations possibles,

et dont la majeure partie était composée d'Allemands des pays du Nord.

Le 19 septembre au matin, toutes nos dispositions étant prises, nos brigades occupèrent les positions qui leur avaient été assignées. Nous avançâmes sans encombre jusqu'à un couvent de Capucins, abandonné, qui se trouvait à gauche de la route, lorsque nous entendîmes les premiers coups de fusil.

— Que faut-il faire ? me demanda de Georgis.

— *Avanti !* m'écriai-je.

Les bersaglieri se portèrent en avant, en même temps que Puppi et sa brigade.

Mais, à chaque pas que nous faisions, les coups de fusil devenaient plus fréquents, et, en arrière de leurs tirailleurs, on apercevait des bataillons entiers de Napolitains.

Nos troupes se portaient toujours en avant, et on ne nous opposait point de cavalerie. Il était hors de doute que nous étions en présence de forces considérables. Quelques prisonniers, que nous avions faits peu d'instants auparavant, nous apprirent que l'on avait décidé, pour ce même 29 septembre, de faire une sortie de la place de Capoue, et que six bataillons, une batterie d'artillerie et deux escadrons de cavalerie, avaient pris position hors de la ville.

Les Napolitains nièrent ce fait plus tard, et avouèrent seulement que leurs avant-postes avaient été doublés ce jour-là.

J'espérais toujours l'arrivée de Spangaro et de sa brigade. Je n'apercevais rien non plus sur la route de San-Angelo, d'où Eber devait nous rallier.

Dès lors, mon parti fut pris. Je donnai l'ordre au bataillon Montesi de tourner l'aile droite des Napolitains, et il exécuta ce mouvement sans la moindre hésitation, sous la direction de son brave commandant.

Ce mouvement fut décisif. Les Napolitains abandonnèrent leurs lignes vers huit heures, et rentrèrent dans la forteresse.

Tandis que je me rendais sur notre aile gauche pour voir la brigade Puppi, nous fûmes assaillis par une grêle de grenades qui nous étaient adressées des ouvrages avancés de la forteresse, et qui venaient sans ricochet sur la route. Je montais ce jour-là un fort beau cheval blanc, trophée de notre expédition d'Ariano ; mais cette vilaine bête, que j'avais eu beaucoup de peine à maintenir jusque-là, me fit clairement comprendre qu'elle ne voulait pas aller plus loin, et que cette mitraille n'était pas de son goût. Je dus mettre pied à terre, et je me rendis à pied près de Puppi. Je le trouvai derrière un des petits mûriers qui

bordaient la route. Il était incapable de dire une parole, et, quoiqu'il ne fût pas encore blessé, il avait déjà sur le visage une pâleur de mort. Il devait être frappé du pressentiment de sa fin prochaine; car il fut blessé dangereusement dans le cours de la journée.

Fait prisonnier par les troupes royales, il mourut le lendemain de ses blessures.

Je lui commandai de tenir sa brigade bien rassemblée et de suivre lentement la ligne de tirailleurs dirigée par Vigo.

Au moment où je me disposais à remonter sur mon cheval blanc, malgré son aversion bien prononcée pour la mitraille dont nous étions criblés, on m'amena un cheval bai, que j'avais monté la veille, et qui s'était comporté très-bien au feu. Sitôt que je fus à cheval, je me portai en avant des maisons près desquelles j'avais trouvé la brigade Puppi.

A cent pas de là, la route se bifurque, et le chemin de Scafa di Formicola s'éloigne vers la droite, en formant avec la grande route, une sorte d'esplanade découverte de 800 pieds de large sur 1,500 de long, à peu de distance des remparts de Capoue.

Bricoli y établit nos deux pièces de canon, et il était impossible d'en faire un usage plus judicieux.

De Georgis se portait en avant, avec les bersaglieri de Milan et le bataillon de La Porta; ils avançaient en bon ordre, malgré la mitraille qui balayait la route, et mettaient à profit pour se couvrir les arbres que les Napolitains n'avaient pas eu le temps d'abattre.

Montesi était lancé à la poursuite des troupes napolitaines, que je voyais devant moi.

Au même moment arrivait au pas de course le régiment Corrao, qui formait ma réserve.

Les Napolitains étaient démoralisés au plus haut point.

Pourquoi ne pas en profiter pour pénétrer avec eux dans la ville?

Mes instructions me laissant la liberté de profiter des incidents favorables qui pourraient se présenter, quel plus beau fait d'armes que la prise de Capoue!

Je piquai des deux et me dirigeai sur la tête de la colonne de Georgis, en adjurant les bersaglieri de poursuivre les Napolitains aussi rapidement que possible. Ils prirent leur élan au pas gymnastique; mais les Napolitains en firent autant, et disparurent bientôt derrière les glacis, dans un chemin couvert.

Emporté par la chaleur de l'action, et suivi seulement de quelques bersaglieri, j'arrivai jusque sur les glacis; mais je me vis soudain en présence d'une forteresse, construite selon les règles de Vauban,

en bien bon état, et qui paraissait parfaitement armée, et dont on était en train de relever le pont-levis qui me faisait face.

C'eût été une folie que de songer à nous emparer de Capoue dans de telles conditions.

Je pris la résolution d'éviter à mes troupes le feu de la forteresse, auquel nous ne pouvions riposter, et dont toutes les batteries tonnaient à la fois.

Mais notre retraite ne devait pas dégénérer en fuite. Il pouvait être huit heures et demie du matin, lorsque je donnai à nos troupes l'ordre de se replier en arrière, et elles se reformèrent à l'abri des bâtiments de la station du chemin de fer et des wagons restés sur la voie.

La brigade Puppi retourna jusqu'au couvent, qu'elle avait occupé le matin ; la brigade de Georgis la suivit jusqu'à l'auberge de Virilasci, et la brigade de La Masa, restée en arrière pour protéger leur mouvement de retraite, prit position entre les deux brigades, à gauche de la grande route.

J'étais sans nouvelles de Spangaro, et quant à Eber, j'ignorais où il pouvait se trouver.

Un plaisant fit la remarque que San-Angelo se trouvait parfaitement situé pour que le correspondant du *Times* pût se tenir au courant des événements, mais qu'il était superflu de lui donner une escorte de 1,500 hommes.

Tandis que nous nous trouvions à découvert sur la route, on nous fit l'honneur de nous pointer de la forteresse.

Quelques volées de coups de canon furent dirigées sur notre petit groupe.

Vigo reçut une contusion au bras gauche d'un éclat de mitraille; Ronchetti, une balle perdue. Mon cheval, atteint également, s'abattit, et je n'eus que le temps de me dégager.

Par bonheur, je retrouvai presque au même moment le cheval d'un officier napolitain.

A peine étais-je remonté à cheval en me félicitant de cette heureuse trouvaille, que la pauvre bête roulait à terre, frappée à mort par une nouvelle décharge qui tordit le fourreau de mon épée.

Je dus donc me rendre à pied vers nos canons, qui avaient fait merveille.

Le brave capitaine Bricoli était grièvement blessé; le lieutenant Bonvino également ; tous nos canonniers de pacotille, à l'exception du brave Zuppo, s'étaient enfuis aux premières décharges de la place. Zuppo servait *seul* les deux pièces.

Quelques soldats du génie de la compagnie de Milan et des bersaglieri avaient offert de les traîner à bras jusqu'à la station du chemin de fer, afin de les mettre en sûreté; mais il fallut d'abord dégager les affûts, encombrés de chevaux morts.

On y parvint enfin, et, après avoir traîné nos canons à bras pendant quelque temps, moi comme les autres, nous parvînmes enfin à trouver quelques chevaux, et ils furent reconduits à Sainte-Marie.

Lorsque je revins sur la grande route, je trouvai le Français *F.* paisiblement couché avec les Siciliens dans les fossés qui bordaient le chemin.

J'en rougis pour la brave nation à laquelle il appartenait, et je lui criai que ce n'était pas là la place d'un officier d'état-major.

Il s'excusa en disant qu'il n'avait pu se procurer un cheval ; et tandis que je lui ordonnais de venir nous rejoindre, une nouvelle décharge de mitraille arriva, et *F. salua*, comme toute la compagnie avec laquelle il se trouvait.

Un Sicilien, voyant ce mouvement, lui poussa sa baïonnette dans les reins, et *F.* s'écria qu'il était blessé, et qu'il ne pouvait courir.

Si j'avais eu mon revolver, je lui eusse volontiers cassé la tête, mais je ne pus m'empêcher de rire. Le drôle s'échappa et fut obligé, peu après, de quitter l'armée.

Tandis que nos pièces de canon reprenaient la route de Sainte-Marie, les brigades de Puppi et de Georgis, soutenues par la brigade La Masa, avaient commencé en bon ordre leur mouvement de retraite.

Les Napolitains, qui venaient de nouveau de sortir de Capoue, nous tiraillaient de loin.

La brigade de Georgis prit position vers la taverne Virilasci.

La blessure de Puppi, grièvement atteint à la hauteur des maisons où je lui avais parlé le matin même, à gauche de la route, avait jeté beaucoup de confusion dans sa brigade.

Le major Bossi en prit le commandement et parvint à la rallier vers le couvent des Capucins.

Nous avions à Sainte-Marie des vivres et des munitions ; le plus simple était d'y retourner. Nous y arrivâmes à midi.

Les Napolitains, voyant que nous ne songions pas à leur disputer le terrain, renoncèrent à nous inquiéter.

Arrivés à Sainte-Marie, je fis distribuer à mes hommes du pain, du vin et du fromage.

L'inspection des troupes, des armes et des munitions avait pris du temps. Il était deux heures de l'après-midi lorsque nous entendîmes

de nouveau la canonnade dans la direction du Volturne, au point où Türr devait se trouver.

C'était d'autant plus vraisemblable que, selon le rapport de nos prisonniers, les Napolitains avaient été si effrayés de notre attaque du matin, qu'ils ne s'étaient pas contentés des 12,000 hommes qu'ils avaient à Capoue, mais qu'ils en avaient fait venir 8,000 du Volturne.

Il était possible que ces forces fussent tournées contre Türr, et il était de mon devoir de tenter une diversion.

En dix minutes, nous fûmes prêts à partir, même les Siciliens, qui, cependant n'avaient pas fait leur sieste. Nous nous éloignâmes en bon ordre, et le combat s'engagea vers la taverne de Virilasci. Nous n'en continuions pas moins notre mouvement en avant, lorsque Vigo arriva de Sainte-Marie et m'apporta la nouvelle que Cajazzo s'était rendu sans coup férir, et que notre mission était terminée.

Nous revînmes donc à Sainte-Marie, nos troupes en bon ordre, malgré un feu assez vif des Napolitains.

Je donnai avis à Türr des nouvelles que je venais de recevoir, et à Eber l'ordre de se replier sur Sainte-Marie avec sa brigade.

Le lendemain matin, nos troupes retournèrent à Caserte; j'y revins également dans l'après-midi avec mes officiers, par le chemin de fer, et le soir, nous fîmes honneur au souper qui nous avait été préparé.

J'ai dit la vérité sur le combat de Capoue.

On m'a accusé d'avoir inutilement sacrifié la vie de mes hommes.

Sans doute, je n'ai pas pris Capoue avec 2,400 hommes et deux mauvais canons.

Si Capoue, au lieu d'être une place forte de premier ordre, avait été telle qu'on me l'avait dépeinte, elle serait infailliblement tombée en notre pouvoir.

J'avais pour mission d'attirer à moi le gros de l'armée napolitaine.

J'y réussis, puisque, avec mes 2,400 hommes, je supportai l'effort de 20,000 combattants.

On m'accusera peut-être de ne pas être retourné assez promptement à Sainte-Marie; mais j'avais l'ambition de faire de mes jeunes recrues des *soldats*, et non une misérable bande s'enfuyant après avoir tiré son coup de fusil.

Et nos pertes, qu'ont-elles été? 9 hommes pour Spangaro, 2 hommes pour Eber, parce qu'ils avaient fui sur la gauche de la route.

La brigade Milano supporta tout l'effort de la journée, et ses pertes furent d'environ 1/10 de son effectif.

Je perdis en tout, sur mes 2,400 hommes, 150 tués ou blessés, dans la proportion de 2 : 1.

Qui pourrait dire que les avantages que nous avions obtenus n'étaient pas de beaucoup supérieurs à nos pertes?

Pigozzi, rencontrant quelques jours après Ronchetti à Caserte, lui dit : Eh bien! vous avez donc retrouvé votre cher Rüstow?

— Oui, lui répondit Ronchetti, et j'ai eu l'honneur et le bonheur de me trouver au feu avec lui.

XVII

Nous nous occupâmes, le 20 septembre, à Caserte, à rédiger, Türr et moi, un rapport sur les événements de la veille, et je le fis, comme toujours, très-concis, ne relatant que ce qui était indispensable, et ne parlant que des faits les plus importants.

Si j'avais pu présumer qu'on y trouverait, *post festum*, des accusations contre moi, et qu'on aurait la pensée d'en chercher, rien n'eût été plus facile pour moi que d'envoyer un récit détaillé des événements du 19, et de la part que j'y avais eue, aux journaux qui étaient avides de nouvelles.

On aurait pu, du reste, prendre d'autres rapports pour modèles, et surtout ceux des Piémontais, sur les « batailles » de Pérouse et de Castelfidardo.

De telles petitesses étaient loin de ma pensée, et je me consacrai tout entier à mon service.

J'appris aussi, dans cette même soirée du 20 septembre, chez Türr, à mieux connaître la comtesse della Torre.

On parlait beaucoup des événements de la veille, et les récits les plus invraisemblables avaient cours.

La conversation s'engagea peu après sur Garibaldi.

On connaît trop bien ma vénération pour lui, les sentiments que je lui ai voués, et pour lesquels j'ai fait mes preuves, ici et ailleurs, pour que je craigne de parler de quelques-unes des faiblesses du Dictateur.

Mais je proteste d'avance contre les intentions qu'on pourrait me prêter (et il est bon de prendre ses réserves avec la bêtise humaine).

Il serait possible que la folie pût aller jusqu'à m'accuser de dévoiler avec intention les côtés faibles de Garibaldi.

Je prépare des matériaux pour l'histoire; je dirai la vérité, rien que

la vérité, telle du moins que je la juge et je la vois, sans me laisser arrêter en chemin.

Si je me trompe, personne n'est plus porté que moi à reconnaître son erreur, lorsqu'on me prouve que je me suis trompé.

Un Hongrois aimable et instruit, qui faisait partie de l'état-major de Türr, le capitaine Gyra, entama la conversation sur le Dictateur, en me disant :

— Vous qui connaissez l'histoire depuis la création du monde, à quel capitaine comparez-vous Garibaldi ?

— Moi ! — à la Pucelle d'Orléans.

Un éclat de rire général accueillit ma réponse.

— Vous riez, leur dis-je ; écoutez-moi d'abord, et peut-être ne trouverez-vous pas à rire tout à l'heure.

Le grand point de ressemblance pour moi, c'est la croyance à leur mission.

Cette croyance se décèle par toutes les singularités de leur conduite : la ténacité avec laquelle ils poursuivent l'œuvre commencée, la confiance dans le plan qu'ils ont arrêté, sans s'occuper s'il est en rapport avec les forces dont ils disposent ; une bravoure personnelle qui ne calcule rien ; en un mot, la foi dans le miracle.

Jeanne combattit pour la monarchie, sans que, pour elle, ce fût le dernier mot ; Garibaldi combat pour la domination de Victor-Emmanuel, sans que, pour lui, ce soit le véritable but.

Le trait le plus saillant des deux capitaines c'est la foi dans leur mission.

Ils sont tous deux les instruments de Dieu pour rétablir l'unité nationale et renverser la domination étrangère. Retirez-leur la foi, ils auraient succombé. Vous savez tous comment la Pucelle d'Orléans est morte. Garibaldi, grâce au ciel ! est plein de vie. Prions pour que Garibaldi, le fils du peuple, ait une autre fin que Jeanne, la fille du peuple.

On ne riait plus.

Gyra ajouta que cette comparaison ne lui était pas encore venue à l'esprit, à lui ni à d'autres, et qu'il me fallait lui donner l'éclat de la publicité.

Je tiens parole aujourd'hui.

La conversation continua, et une dame ajouta :

— Rüstow a plus raison encore qu'il ne le pense ; car Garibaldi a quelque chose de féminin dans le caractère, ne fût-ce que son inconstance. Il est capable d'oublier ses meilleurs amis, s'ils sont éloignés, et, lors-

qu'ils reviennent, ils ont toutes les peines du monde à reprendre leur place dans son intimité, faveur qui se trouve donnée à de nouveaux confidents.

— Tous les grands hommes, répliquai-je, ont gardé, dans leur manière d'être, certains côtés féminins, et je me suis souvent demandé si le triomphe de la création n'était pas de reproduire, en un seul et même individu, les caractères moraux des deux sexes.

— Mais comptez-vous pour une grande qualité, me répondit-on, l'état d'abandon auquel ce grand homme livre ses enfants, en répondant aux représentations qu'on lui fait à ce sujet : « Oh! ils ne mourront pas de faim! »

On peut aussi attribuer à Garibaldi une vanité toute féminine.

Il n'a pas d'ambition, dit-on. Non, dans le sens banal du mot.

D'autres placent la satisfaction de leur ambition dans l'accumulation des honneurs et des dignités.

Garibaldi contente la sienne par le refus obstiné de ces mêmes grandeurs.

Mais la popularité ne lui est nullement indifférente, et me trouvant un jour près de lui, au moment où notre arrivée était accueillie par des vivats et des bravos, Garibaldi me jeta un regard singulier et me dit :

— « Vous partagez donc ma popularité dans l'armée? »

— Il pouvait, répondis-je, vous adresser cette demande par simple raison de politesse; et quant à l'abandon de ses enfants, ce qui n'est pas précisément une vertu féminine, Garibaldi a pleinement raison.

Un homme environné de tant de gloire, qui met toute son ambition à *rester* pauvre, et non à dire qu'il *mourra* pauvre, tout en acceptant des traitements viagers dont le chiffre ferait vivre des familles entières, un tel homme, dis-je, a le *droit* de ne pas s'occuper de ses enfants.

Il doit en laisser le soin à son pays.

Je dois avouer que je ne rencontrai pas, sur ce terrain, l'approbation de tous.

On parla encore de la pudeur du Dictateur qui, pour certaines questions, rougit comme une jeune fille; de l'irréprochable propreté de sa toilette, malgré la pauvreté de ses vêtements. Enfin, la conversation, qui avait débuté par quelques attaques assez vives sur le Dictateur, finit, comme toujours, par son éloge le plus complet.

Le 21 septembre, Türr, qui était malade, retourna à Naples, et Medici prit le commandement en chef des troupes placées en première ligne; je continuai près de lui mes fonctions de chef d'état-major,

et je lui soumis la situation de toutes les troupes placées sous le commandement de Türr.

Medici était un homme de haute stature, à l'air imposant, d'une vaste instruction et de manières agréables.

Il habitait, dans le château de Caserte, les appartements particuliers de Ferdinand II.

M'étant un jour rendu chez lui, et ne le trouvant pas, je pris le parti de l'attendre dans sa chambre à coucher, qui était celle du feu roi.

J'avisai une fort belle bibliothèque fermée par des portes vitrées, et je voulus y prendre un livre pour abréger les ennuis de l'attente.

Cette bibliothèque contenait la fleur de la littérature italienne, à partir du XVIe siècle, et les ouvrages qui la composaient avaient dû être désignés par un homme profondément versé dans la connaissance des lettres.

J'avais enfin arrêté mon choix, et je me disposais à ouvrir les portes vitrées de la bibliothèque et à prendre un volume, lorsqu'un vieux domestique arriva, et me dit en ricanant et en secouant la tête :

— Ce n'est rien, c'est du bois.

Je ne compris pas tout d'abord ce que le drôle voulait dire.

Il fallut enfin me rendre à l'évidence.

Les livres que j'avais admirés étaient des morceaux de bois, figurant des volumes, et portant au dos, en lettres d'or, le titre des ouvrages qu'ils représentaient.

Cette fausse bibliothèque masquait l'entrée du cabinet de toilette et de la garde-robe de Ferdinand. Voilà comment le feu roi traitait la littérature italienne. La raillerie est d'autant plus amère que cet homme avait toutes les facilités possibles pour avoir à ses ordres une bibliothèque véritable ; et il a fallu qu'un savant du plus grand mérite s'abaissât jusqu'à rédiger et classer les étiquettes inscrites sur ces planchettes.

Le 21 septembre arriva la nouvelle que Cajazzo avait été repris par les royaux, qui l'occupaient avec des forces considérables.

Nous n'y avions laissé, au lieu de la division Medici, que le bataillon Cattabene et le régiment Vacchieri ; 900 hommes, au lieu de 6,000 ou 7,000 hommes.

Nos troupes s'étaient bravement défendues.

Du seul bataillon Cattabene, son brave commandant, gravement blessé, et sept de ses officiers étaient prisonniers.

On se souvient peut-être que je n'avais pas approuvé l'occupation de Cajazzo.

Je ne mettais pas en doute que nous n'eussions à lutter contre une résistance très-sérieuse. Je crus donc de mon devoir de préparer une sorte de plan de campagne, et de le soumettre à Medici. J'y tenais d'autant plus que la nécessité de commencer promptement nos opérations me semblait évidente.

Les Piémontais, comme on sait, étaient entrés au commencement du mois de septembre dans les États du pape, et après avoir remporté sur les troupes de Lamoricière les faciles victoires de Pérouse et de Castelfidardo, ils étaient prêts à entrer dans le royaume de Naples.

Je ne mettais pas en doute qu'ils ne vinssent, suivant leur habitude, s'emparer des avantages obtenus par les autres.

Je connaissais l'école de Gênes, et j'avais eu assez d'occasions, à Palerme et ailleurs, d'étudier les hommes de la suite de Cavour, pour pénétrer leurs menées.

S'il était assez indifférent, en soi, que ces *Prussiens* de l'Italie vinssent nous ravir les avantages matériels de notre expédition, il était très-important que du moins ils ne nous en prissent pas l'honneur, et qu'ils ne fissent pas « les libérateurs » à bon marché.

J'avais parlé à Medici, à Sirtori, à Türr et à Cosenz de mon plan de campagne.

On agita plusieurs fois, mais faiblement, la question de le mettre en pratique.

Türr me dit enfin « que ce plan était excellent, mais qu'il ne fallait pas y songer avec nos troupes. »

J'étais précisément fondé à penser le contraire.

Le 22 septembre, arriva enfin, de Naples à Caserte, la batterie de canons rayés envoyée de Gênes pour la division de Terranova. Les difficultés suscitées par le gouvernement de Turin, pour l'embarquement à Gênes des armes et des provisions, en avaient jusqu'à présent retardé l'expédition.

Nous manquions totalement d'hommes pour le service de ces 6 pièces de canon.

Je dus, par conséquent, autoriser le lieutenant Baillat à recruter dans les divers corps de troupes les canonniers qui nous manquaient, et nous eûmes beaucoup de peine à trouver le personnel de la *Batterie rayée de Garibaldi*, qui fut tout aussitôt dirigée sur San-Angelo.

Je visitai aussi, pendant la journée du 22 septembre, l'hôpital de Caserte, bien qu'une telle visite fût tout à fait contraire à ma santé.

L'hôpital, qui avait pour chef un vieil officier napolitain, retentissait de plaintes : les infirmiers manquaient, une foule de prêtres assiégeaient

nos malades sans leur porter aucun secours; parmi les vrais malades se glissaient aussi de faux malades, qui n'entraient à l'hôpital que pour y mener une vie de paresse et y être à l'abri du feu de l'ennemi. Je rétablis un peu d'ordre; une garde de police fut placée à l'hôpital, des officiers de service y maintinrent l'ordre nécessaire, et les prêtres qui ne voulurent point faire le service d'infirmiers, c'est-à-dire remplir leur mission, suivant la lettre et l'esprit, durent s'éloigner.

Beaucoup de dames s'étaient offertes pour le service de nos malades. Je citerai particulièrement la comtesse della Torre et miss White (signora Maria).

Je n'avais, quant à moi, rien à objecter à la mission de dévouement de ces dames, mais mes deux médecins, Ziliani et Gemelli, ne voulaient pas en voir une seule dans les hôpitaux.

— « Avec les dames, disait Ziliani, il n'y a pas d'ordre possible dans un hôpital. Une femme est toujours une femme. Elle ne se soumet pas à la règle établie, et agit suivant les inspirations du moment. Ces dames, d'ordinaire, ne font attention qu'aux jolis garçons, et non aux malades qui auraient le plus besoin de leurs soins. De plus, souvent les malades ne sont pas insensibles aux attraits de leurs gardes-malades. Leur rétablissement en devient d'autant plus difficile, et, dans les moments critiques qui suivent une amputation, la plus légère émotion de ce genre devient mortelle.

» Je leur ferai, pour mon compte, ajoutait Ziliani, la cour tant qu'elles voudront, mais que, pour l'amour de Dieu, elles laissent les hôpitaux tranquilles, et qu'elles ne se mêlent pas de ce qui s'y passe, pour, comme Mme ***, faire mourir nos malades d'indigestion en leur laissant manger une douzaine d'œufs, après leur avoir fait avaler une mixture de leur façon ! »

Ainsi se terminaient toujours nos conversations avec Ziliani sur ce sujet.

Le 25 septembre, le quartier-général de l'armée fut transféré à Caserte, et il ne me resta que les fonctions de chef d'état-major de la 15e division.

Je n'ai rien dit encore de Sirtori, et je vais esquisser en quelques traits ce personnage singulier, avec lequel j'avais de fréquents rapports de service, et auquel je rendais compte journellement de la situation de nos vivres, de nos munitions, de nos hôpitaux, etc.

Sirtori fut prêtre dans sa jeunesse. Il prit les armes en 1848, et se distingua, lors du siége de Venise, par une très-grande bravoure.

Il vécut en France, en exil, et chercha à compléter par l'étude ses connaissances militaires.

Il y porta une grande partialité. Il aimait particulièrement à citer Dufour; mais son cours méthodique, très-bon pour compléter l'instruction du soldat, ne satisfait pas aux exigences d'une théorie de la guerre.

Lorsque Garibaldi opéra, en 1860, sa descente en Sicile, il nomma Sirtori son chef d'état-major.

Il déploya un zèle peu commun, et il fut le seul qui, après la prise de Palerme, chercha à remettre un peu d'ordre dans le commandement.

Il avait une grande passion pour les cartes, et il en fit rassembler et graver une si grande quantité, que la moitié eût été plus que suffisante.

Il avait, à l'extérieur, beaucoup du prêtre, et marchait comme s'il eût encore porté la soutane.

Jusque dans sa manière de parler, on reconnaissait l'influence de son éducation ecclésiastique, qu'on retrouvait encore dans son aversion pour les femmes et dans l'art de se posséder et de paraître calme, lorsqu'à l'intérieur il était tout de flammes.

Il avait de plus une grande tendance à charger les autres; on voit que toutes ces qualités sont celles qui fleurissent surtout dans les cloîtres.

Les officiers qui lui étaient le plus dévoués le trouvaient plus propre à commander une division active qu'à être placé à la tête d'un état-major. Mais, pour moi, je remarquai, dans plusieurs circonstances, qu'il ignorait l'art de charmer et d'entraîner le soldat; il lui manquait ce je ne sais quoi qui fait le véritable officier.

L'inobservance de certains faits de détail, sans importance par eux-mêmes, blesse profondément le soldat, tandis que le soin apporté dans leur accomplissement le touche très-vivement.

Sirtori n'en savait pas le premier mot.

Peu soucieux du bien-être du soldat, il ne s'en occupait, pour ainsi dire, jamais.

Toute l'armée connaissait l'ambition démesurée de Sirtori.

Son activité fut souvent contrariée par l'ignorance où il était de l'équitation. Il monta à cheval, pour la première fois de sa vie, après son débarquement à Marsala, et il n'avait pas, sur les bords du Volturne, une grande prédilection pour le cheval. Une dame lui donna le sobriquet de « cardinal » et ce surnom lui resta.

J'avais bien présumé que la défensive ne convenait pas à nos

troupes. Continuellement exposées aux attaques des royaux, elles furent bientôt très-fatiguées.

Dans la crainte que nos avant-postes ne fussent insuffisants, on appelait sous les armes, à la moindre alerte, dès l'aube du jour, toutes les troupes disponibles.

Elles restaient en observation jusqu'à ce qu'on se fût bien convaincu que ce n'était qu'une fausse alarme, mais souvent le jour était à moitié écoulé.

Ces prises d'armes continuelles fatiguaient beaucoup nos soldats, et avaient, de plus, l'inconvénient de rendre impossible toute organisation du service intérieur.

J'ai raconté, à propos de l'expédition d'Ariano, comment et pourquoi le commandement de la brigade Milano avait dû être retiré au colonel Gandini.

Gandini arriva soudain à Caserte, et voulut, le 25 septembre, sans me dire un mot, reprendre le commandement de sa brigade.

De Georgis m'en ayant donné avis, je lui ordonnai de placer un poste à la porte de Gandini.

Quoique je fusse persuadé qu'on était allé trop vite pour Gandini, je ne pouvais autoriser le désordre et l'indiscipline.

J'avais dû écrire moi-même à Gandini une lettre, contre-signée par Türr, et par laquelle on lui donnait avis que, sur la décision du Dictateur, l'armée de l'Italie méridionale n'avait plus besoin de ses services.

Bientôt après arriva Georgis, me priant de révoquer l'ordre que j'avais donné pour les sentinelles à mettre à la porte de Gandini.

« Il avait servi sous ses ordres, avait hérité du commandement de sa brigade, et il lui serait fort pénible d'avoir à remplir une semblable mission. »

Je le compris parfaitement, et apprenant que Türr était arrivé de Naples, je résolus d'aller le trouver.

Il se promenait dans le parc de Caserte avec Garibaldi et Cosenz.

Je m'y rendis, je leur exposai les faits, et je conclus en disant qu'il me paraissait impossible que Gandini reprît le commandement de sa brigade, bien qu'il apportât une lettre de Bertani qui le disculpait entièrement de l'accusation portée contre lui.

Türr causa assez longtemps avec Garibaldi et Cosenz, et le résultat de leur conférence fut, comme toujours, un compromis.

Gandini fut mis à la disposition du ministre de la guerre, et ainsi fut levée l'interdiction qui pesait sur lui.

J'appris peu après qu'il s'occupait, à Nola, de la formation d'une

nouvelle brigade, qui ne vit pas le jour, et je le retrouvai, un peu plus tard, à l'état-major de la division Bixio.

On avait élevé tant de batteries et d'ouvrages de fortifications, qu'il semblait qu'on voulût entreprendre le siége en règle de la place de Capoue.

Curieux de voir de près tous ces travaux, je m'y rendis, le 28 au soir, avec les officiers de mon état-major et le docteur Gemelli.

Les batteries qu'on avait établies sur la rive droite du Volturne ne reçurent pas mon approbation, pas plus que l'équipage de pont, formé d'un vieux matériel napolitain hors de service.

Nous dûmes mettre pied à terre pour visiter les tranchées, qui, de San-Jorio, descendaient vers le Volturne, et desquelles on pouvait entendre tout ce qu'on disait dans lès batteries napolitaines élevées vis-à-vis, sur les hauteurs de Jérusalem.

La veille, les travailleurs de tranchée, appartenant au régiment Dunue, s'étaient enfuis dans le plus grand désordre, pour quelques coups de fusil tirés par les Napolitains.

On racontait que la comtesse della Torre, armée de son sabre, s'était efforcée de les rallier.

Garibaldi s'était montré très-affecté de cet échec, avait dégradé les officiers, et s'était écrié à diverses reprises :

— « Où sont les soldats de Calatafimi ! »

Il est certain qu'il est plus facile de trouver des héros dans un corps d'élite de 1,000 hommes que dans une armée de 25,000 hommes; mais il faut dire aussi que l'héroïsme des premiers jours avait disparu dans l'augmentation de notre effectif, et que, de plus, les chefs se sentaient mal à l'aise pour conduire et diriger des divisions nombreuses.

Je dois dire cependant qu'à de rares exceptions près, nos soldats se sont bravement montrés en présence de l'ennemi, même les Siciliens et les Calabrais.

Mais quel était le chiffre réel de notre effectif?

Je crois le porter trop haut en donnant à notre armée le chiffre de 20,000 hommes.

Lors de la revue de Garibaldi à Caserte, le 6 novembre, toutes les troupes sous les armes étaient, au plus, de 14,000 à 15,000 hommes; et le maximum de celles qui n'avaient pu y assister était de 4,000 à 5,000 hommes au plus.

Dès lors, qu'on juge de mon étonnement en voyant l'armée de Garibaldi portée au chiffre de 50,000 hommes.

Cela a été sans doute une invention du Piémont pour faire croire à une indemnité d'autant plus considérable, pour les six mois de solde payés à l'armée méridionale, lors de son licenciement.

Je dois avouer, toutefois, qu'il y avait à la suite de l'armée une queue de fainéants, qu'un de mes amis n'évalua pas à moins de 3,000 hommes, lors de la revue du 6 novembre.

Il faut bien le reconnaître, l'armée méridionale était une armée de mercenaires, et, comme telle, devait en subir les inconvénients ; et, de plus, la multiplicité des incidents de chaque jour rendait impossible l'action d'un contrôle sérieux.

Tous ceux qui arrivèrent en Italie n'étaient pas *purs;* certains hommes, revêtus d'un grade dans l'armée méridionale, ne cherchèrent dans leurs expéditions qu'à pêcher en eau trouble.

D'autres se faufilèrent dans les dépôts, d'autres accaparèrent des fonctions civiles, et, lorsqu'il n'y eut plus rien à faire, ils eurent soin de faire sonner bien haut leurs grades, et cela naturellement au préjudice des braves qui avaient supporté tout le fardeau de la guerre.

Fanti mit à profit toutes ces circonstances pour s'en faire des armes contre l'armée méridionale, et, pour être impartial, il faut reconnaître qu'il n'avait pas tout à fait tort ; mais il aurait dû laisser à l'armée de l'Indépendance le soin de s'épurer elle-même, et de rejeter hors de son sein tous ces éléments hétérogènes, qu'il lui était donné de beaucoup mieux connaître que les Piémontais ne pouvaient le faire.

Pendant ma promenade à San-Angelo, je vis, pour la première fois, le vieux et respectable général Avezzana, qui arrivait d'Amérique, où il avait longtemps vécu dans l'exil. Garibaldi lui avait donné le commandement de nos premières lignes, et Avezzana, en habits bourgeois et la tête couverte du chapeau de planteur, reconnaissait le terrain.

Nos troupes furent consignées pendant toute la journée du 29, et enfin le 30 septembre s'engagea une lutte sérieuse.

CHARLES DE ROBERTSAU.

(Traduit de l'allemand.) *(La suite à un prochain numéro.)*

LA RÉPUBLIQUE MONACALE

DU MONT-ATHOS[1]

PREMIER ARTICLE

Je nourrissais depuis longtemps le désir de visiter le Mont-Athos et d'observer la communauté, unique en son genre, des couvents qui s'y sont maintenus à travers tant de siècles, comme le plus ferme boulevard de l'Eglise grecque orthodoxe. Une occasion fort inattendue de réaliser mon vœu s'offrit à moi dans le courant du mois de septembre 1858. M. le libraire Henri Brockhaus, de Leipzig, qui revenait alors d'une excursion en Egypte, en Palestine et en Syrie, fit un séjour de plusieurs semaines à Constantinople. Il s'ouvrit à moi de l'envie qu'il avait d'aller voir les couvents du Mont-Athos en compagnie d'une personne au courant des langues et des mœurs du pays. Comme je ne demandais pas mieux, je tombai bien vite d'accord avec lui. Je résolus de ne pas différer plus longtemps l'exécution de mon projet, et de consacrer à cette intéressante excursion un congé que j'obtins dans l'exercice de mes fonctions.

Un vapeur français nous conduisit à Saloniki, d'où nous nous pro-

[1] Esquisse tracée d'après une visite faite en 1858 aux principaux couvents de cette montagne, par Charles Nathaniel Pischon, prédicateur de la Mission royale de Prusse à Constantinople; traduit de l'allemand, du [redacted] historique (*Historischs Taschenbuch*) de F. Raumer, 4e série, première année, 1 vol. in-8, Leipzig, Brockaus, 1860, p. 1-88.

posions de gagner la presqu'île du Mont-Athos par terre, en traversant la Chalcidique et la Sidirocapsie.

Les routes étaient alors si peu sûres dans la province entière, sous l'administration du pacha qui gouvernait à Salonique, et le bruit des attentats sanguinaires commis aux portes mêmes du chef-lieu était si effrayant, que nous préférâmes prendre la voie de mer.

Nous doublâmes sur une petite trirème (Πέραμα), à la fraîcheur du jour et par de splendides clairs de lune, la presqu'île à peu près déserte de Pallène, aujourd'hui Cassandra, et celle de Toron qui s'appelle à présent Nikitas. Le magnifique horizon des montagnes de la Thessalie, de l'Olympe, de l'Ossa et du Pélion, dédommageait l'œil de la monotonie des côtes devant lesquelles nous passions. En débarquant çà et là, nous découvrîmes sur quelques points des indices de travaux destinés à créer des ports, mais sur une très-faible échelle, et sans pouvoir les rapporter avec certitude à l'antiquité grecque. Les seuls êtres vivants que nous rencontrâmes dans ces descentes étaient des pâtres et des paysans, qui nous dirent appartenir aux fermes (Μετόχια) des couvents de l'Athos situées sur ces presqu'îles. Ils ne voulurent nous vendre ni fruits ni autres provisions, affirmant qu'ils avaient à peine le plus strict nécessaire. Cela n'empêcha point nos matelots de se régaler dans les vignes disséminées çà et là comme dans tout l'Orient. Les deux passagers ne trouvaient pas le temps long, car ils l'abrégeaient par mille causeries sérieuses ou frivoles et par des lectures. Les chants immortels du poëte de l'*Odyssée* les disposaient merveilleusement à partager l'impression du charme de l'Archipel avec ses plus anciens admirateurs.

Le soir du second jour nous passâmes à la rame devant la falaise crevassée où se termine au sud, par une pente assez abrupte, la presqu'île de Toron, et le lendemain matin nous saluâmes au lever du soleil le cône majestueux du Mont-Athos, qui se dégagea rapidement des nuages et s'offrit à nos yeux dans toute son étendue, mesurant environ six milles d'Allemagne. Le segment de la côte occidentale de la presqu'île, que nous aperçûmes d'abord, est couronné au bord même de la mer par une ligne de couvents, qui apparaissent de loin comme de petits points blancs visibles sur le fond noir des plans reculés de la montagne. Plus nous approchions, et plus ces murailles blanches, plus les tours et les créneaux de ces couvents féodaux se détachaient vivement. Quand nous abordâmes enfin à la modeste jetée du débarcadère de Daphné, nous fûmes frappés

de l'aspect grandiose du couvent de Xéropotamou (Ξεροποτάμου), qui élève dans les airs sur de hautes assises de rochers ses puissantes bâtisses, à plus de mille pieds au-dessus du miroir des eaux.

I

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA MONTAGNE ET SES HABITANTS

Je ne saurais songer à fatiguer mes lecteurs par une narration qui se déroulerait avec lenteur en suivant le fil de mon journal. Je me propose de résumer les résultats et les impressions de notre séjour sur la montagne des moines, de resserrer dans le cadre étroit d'un petit nombre de tableaux ce que nous avons vu et appris, de réduire à quelques traits généraux ce qu'il y a d'essentiel et de curieux à savoir sur l'état présent des monastères de l'Athos et sur la vie de la montagne.

Ce sont précisément des écrivains de l'Allemagne [1], entre autres Fallmerayer, Grisebach et Zacharie, qui ont publié dans le cours de notre siècle d'excellentes notices sur la nature de la montagne et sur ses habitants. Grisebach est celui qui a le mieux traité la flore et la minéralogie de cette citadelle de la mer Egée. Les recherches historiques de Fallmerayer sur les origines de la république monacale sont aussi savantes que sagaces. En présence des études approfondies et spéciales de ces érudits de profession, il n'y a plus qu'à conseiller aux amateurs qui veulent s'instruire de recourir eux-mêmes aux *Fragments d'Orient* et au *Voyage à travers la Roumélie*. Le point auquel je vais m'attacher est de décrire avec toute l'exactitude possible la constitution actuelle de la république monacale, et de déterminer les rapports de ses autorités et de ses membres d'une part avec l'Eglise orthodoxe d'Orient, d'autre part avec le monde extérieur en général.

Commençons par nous mettre au courant de la topographie et de l'ethnographie de la remarquable presqu'île, qui porte chez les anciens et les savants le nom d'Athos, chez les modernes celui de montagne

[1] La maison Eugène Kaeppelin et Ce, de Paris, a publié, en 1834, deux beaux volumes in-folio intitulés : *la Grèce*, vues pittoresques et topographiques, accompagnées d'une introduction, dans lesquelles le Mont-Athos figure pour la plupart des paysages décrits dans le présent article.

Sainte, en grec moderne Ἅγιον ὄρος, en turc, par corruption, *aineros*, en italien *monte Santo*. Le Mont-Athos s'étend, comme nous l'avons déjà vu, sur une longueur d'environ six milles allemands, entre le golfe qui porte le même nom que la montagne et la baie ouverte d'Hierisso ; il s'avance du nord au sud dans l'Archipel. La nature a séparé, par une haute muraille de rochers escarpés, la Mégali Vigla (Μεγάλη Βίγλα), le terrain montagneux de la presqu'île d'avec la plaine de la Chalcidique. C'est grâce à cette particularité locale qu'il fut possible à Xerxès de faire sa fameuse tentative pour éviter le dangereux périple du promontoire de l'Athos, où s'était brisée la première flotte lancée contre la Grèce, en creusant un canal en ligne droite de la baie d'Hierisso au golfe du Monte-Santo, ou, pour employer les expressions classiques, de la baie d'Acanthus au golfe Singitique. On ne voit plus aujourd'hui aucun vestige de ce canal, mais Fallmerayer prouve par le mot de *provlika*, en slave « la percée, » que le souvenir de son existence vit encore dans le pays. A partir de la Mégali Vigla, la montagne élève ses crêtes à une hauteur moyenne de mille à deux mille pieds. Elle offre d'abord de nombreuses et larges vallées transversales, dont la verdure luxuriante rappelait au touriste anglais Curzon les beaux tapis de gazon des cottages de sa patrie. Elle se dirige d'abord du nord-ouest au sud-est, mais à deux milles environ au sud de la Mégali Vigla, elle pique droit au sud. Et là, au milieu de la presqu'île, elle est couverte, depuis les bords de la mer jusqu'au sommet des crêtes, d'une végétation forestière, la plus riche et la plus splendide du monde. Platanes, hêtres et chênes, cyprès et surtout châtaigniers, qui ne sont nulle part ailleurs ni si forts, ni si beaux, forment un fourré dont la paix mystérieuse et le silence majestueux n'ont jamais été troublés par la hache du bûcheron. Les pentes sont couvertes d'arbousiers sauvages, de buissons de myrtes et d'églantiers. Des plantes grimpantes gigantesques et de vigoureux festons de lierre s'enroulent d'un tronc à l'autre dans cette libre solitude. L'homme, loin de contrarier la nature et de la dépouiller de ses charmes, a au contraire associé ici les plantes utiles et industrielles à celles que la nature produisait d'elle-même avec une inépuisable prodigalité ; nous rencontrons, surtout dans le voisinage des couvents, des plantations d'oliviers, de mûriers, de buissons de mastic, soigneusement cultivées et entremêlées de magnifiques cyprès dont le vert sévère et sombre fait un merveilleux contraste avec les nuances des autres feuillages. Plus au sud, la montagne atteint une hauteur moyenne de deux à trois mille pieds, et enfin à l'extrême pointe sud le cône pro-

prement dit, ou pyramide de l'Athos, s'élance brusquement à plus de six mille pieds. On chercherait en vain dans l'Archipel entier une autre montagne qui frappe autant le spectateur que ce cône de l'Athos, tant il s'élève inopinément, tant il domine de haut toutes les chaînes voisines. Même en été, les neiges et les glaces n'abandonnent jamais sa cime, tandis que sur les pentes du sud-est la forêt présente les aspects les plus variés et les plus riants. Au contraire, vers le sud et le sud-ouest, les arêtes de la montagne sont du haut en bas beaucoup plus raides. Les bois ne contiennent plus guère que des pins et des sapins; des torrents, qui forment les cascades naturelles les plus grandioses, franchissent en grondant les abîmes, et le piéton trouve souvent l'étroit sentier qui conduit ici d'une habitation à l'autre, obstrué par les blocs de rocher qui ont roulé au loin, par les troncs que la foudre a frappés et dénudés et qui gisent çà et là comme des géants terrassés. L'histoire ancienne nous apprend que Dinocrate d'Alexandrie proposa aux Ptolémée, qui voulaient honorer la mémoire d'Alexandre-le-Grand par un monument sans pareil, de sculpter dans le cône de l'Athos le profil du héros. Le projet était inexécutable, mais il atteste du moins que l'Athos était dès lors considéré comme le centre du monde grec, et comme l'emplacement le plus favorable pour élever au plus grand fils de la Grèce un impérissable monument. Ecrivains de l'antiquité et de la période chrétienne, tous s'accordent à nous informer que le sommet de ce cône fut le théâtre d'un culte primitif, et que les peuplades environnantes l'avaient consacré de tout temps au plus haut des dieux. Une légende sur laquelle nous reviendrons, attribue la transformation de ce pèlerinage et de ce sanctuaire païen en un sanctuaire chrétien à l'arrivée d'une image miraculeuse de Marie apportée par les anges. C'est ainsi que ce pic mérite à tous égards le nom que lui donne Fallmerayer : c'est bien la Notre-Dame-de-Lorette de la Thrace.

Transportons-nous sur la partie du pic où on a bâti la chapelle de la Transfiguration du Christ (Μεταμόρφωσις), fort au-dessus d'abîmes à donner le vertige et dans une région couverte de neige et de glace pendant la majeure partie de l'année. C'est là que se rassemblent tous les ans, le jour de la Transfiguration, le six août (vieux style), les députés de tous les cantons de la montagne et de tous les couvents qui appartiennent à la république monacale. En cette circonstance, les vieillards les plus avancés en âge (on en trouve parmi ces moines qui dépassent les quatre-vingt-dix ans) ne souffrent pas qu'on les exempte des fatigues de ce voyage dans la

montagne, quand le sort les a désignés pour la députation. Les cérémonies de la liturgie sont célébrées alternativement chaque année par les prêtres d'un autre couvent. Les pèlerins qui assistent à la fête ne manquent pas de cueillir les immortelles blanches et rouges qui croissent sur le cône. On en fait ensuite des bouquets ou des couronnes qu'on rapporte chez soi comme des reliques d'une valeur particulière. Elles en sont vraiment dignes, tant elles sont jolies à voir, et la propriété qu'elles ont de se conserver sans rien perdre de leur éclat, à cause de leurs écailles inflexibles et sèches, les rend propres à servir de souvenirs.

Détournons nos regards de la fête qu'on célèbre ici et laissons-les tomber de cette hauteur sur l'incomparable panorama terrestre et maritime qui s'étend à nos pieds. L'œil découvre d'ici toute la partie nord de l'archipel ; les rivages de la Macédoine et de la Chalcidique semblent venir toucher les assises inférieures de l'Athos. On aperçoit, on domine d'un coup d'œil les îles de Thasos, de Samothraki, de Lemnos, et plus à l'est celle d'Imbros. L'horizon est borné à l'orient par les côtes de la Chersonnèse de Thrace et de la plaine de la Troade, à l'ouest et au sud par celles de la Thessalie, par l'Eubée et le petit groupe d'îles situé au-dessus de l'Eubée. Mais ce que l'œil saisit et domine surtout du point où nous sommes, c'est la crête même de l'Athos, c'est une multitude de pentes, de gorges et de ravins qui descendent des deux côtés à la mer. Beaucoup de couvents de la montagne se cachent derrière des saillies de rocher ou des mouvements de terrain, mais on n'en découvre pas moins un nombre extraordinaire d'églises et d'habitations isolées, blanchies à la chaux, qui étincellent à travers la verdure des bois. De toutes les chapelles de la montagne s'échappent tous les jours de fête, à des intervalles réguliers, les sonneries qui appellent au service divin. Quand on entend ces voix des cloches qui retentissent de toutes parts dans les airs, ce doit être, en vérité, pour l'assemblée réunie dans l'église de la Transfiguration, la plus sublime consécration que puisse recevoir sur la terre une cérémonie religieuse. Il doit arriver alors à plus d'un pèlerin de s'écrier involontairement avec Pierre : « Seigneur, il nous est bon d'être ici ; faisons ici des tentes ! »

Les gros couvents de l'Athos, visibles pour la plupart de la pointe de la montagne, sont au nombre de vingt. Nous allons les énumérer et les caractériser à grands traits, pour édifier le lecteur sur la montagne et sur ses habitants. Chacun des deux flancs peut en étaler

le même nombre, soit dix couvents principaux, mais fort différents entre eux par leur grandeur, par leurs trésors en reliques et en manuscrits, par la quotité de leurs revenus et le nombre de leurs religieux.

Sur la côte occidentale de la montagne, à l'extrême pointe nord du golfe d'Hagion-Oros ou golfe Singitique, vis-à-vis de la petite île qui s'appelle aujourd'hui Maliani, s'élève le couvent du peintre, *Zographou* (Ζωγράφου), ainsi nommé d'une image miraculeuse de la mère de Dieu qu'on attribue à l'évangéliste saint Luc. Fondé par l'empereur Léon le Philosophe au commencement du xe siècle, détruit au xive, il fut rebâti au xvie (en 1502) par Étienne, hospodar de Moldavie et de Bulgarie. Il est exclusivement habité par des moines slaves et bulgares. Quant à la destruction qu'il eut à souffrir au xvie siècle, ce fut un désastre commun à plusieurs autres couvents du versant occidental ou oriental, par exemple à ceux de Xéropotamos, de Coutloumousi et d'Ivirou. La tradition de la montagne en impute la faute au pape de Rome (Πάπας τῆς Ρώμης). Il n'y a évidemment ici qu'un sens possible : c'est que des pirates appartenant à l'Église d'Occident, des Vénitiens peut-être ou des Catalans (car dans le cours du xive siècle les Catalans s'étaient établis en pirates et en conquérants sur divers points de l'Archipel et de la Grèce), dirigèrent leurs attaques contre ces couvents de l'Église orthodoxe, en prirent plusieurs et les dépouillèrent de leurs riches trésors.

Plus au sud se succèdent à peu de distance l'un de l'autre les couvents de Castamonitou (Κασταμονίτου), de Dochiarou (Δοχειάρου) et de Xénophou (Ξενόφου), tous situés au bord de la mer. Le premier, fondé à la fin du xive siècle par l'empereur Manuel Paléologue, est un des plus petits et des moins importants. Le second, bâti vers la fin du xie siècle par l'empereur Nicéphore Botoniate, fut restauré et considérablement agrandi en 1578 par Alexandre, vaivode de Moldavie. Quant au couvent de Xénophou, la date de sa fondation m'est tout aussi inconnue que le saint dont il porte le nom. L'histoire m'apprend seulement que plusieurs princes de Hongrie et de Bessarabie, entre autres les deux frères Bornikus et Badulus Danzoulas, puis le ban Barbulus et le vaivode de Bessarabie Mathias, l'ont agrandi et embelli au xvie et au xviie siècles.

Le couvent qui vient à la suite sur la côte occidentale, celui de Rossicon (Ῥωσσικόν), peut se vanter d'avoir un fondateur et un bienfaiteur bien plus célèbre que les personnages cités jusqu'ici. Il fut

bâti par le prince ou *cnaes* de Servie, comte Lazare Bukovitz, surnommé le Saint, qui perdit sa couronne et sa vie à la bataille de Cossovo, le 9 juin 1389, mais qui gagna en retour la couronne du martyre. Au dernier siècle, l'impératrice Catherine Ire de Russie, femme de Pierre le Grand, le restaura et l'agrandit. Il est habité aujourd'hui par cent trente moines qui appartiennent presque tous à la nation russe. L'abbé actuel, Porphyre, Russe de naissance, qui a fait ses études en Europe, parle couramment plusieurs langues, et c'est assurément l'ecclésiastique le plus instruit de la montagne.

Le couvent de Xéropotamou [1], propriétaire du débarcadère où nous étions descendus, est un des plus intéressants au point de vue de l'histoire et même un des plus anciens, quoique la prétention qu'il affiche d'avoir été fondé par sainte Pulchérie, sœur d'Arcadius, soit parfaitement fabuleuse. Des documents authentiques font remonter sa fondation à l'an 920 et en font hommage à l'empereur Romain I Lécapène. Il fut ruiné quatre siècles plus tard par des pirates, et reconstruit en 1320 par l'empereur Andronic II. Dans la suite, le vaivode Alexandre de Valachie combla le couvent de bienfaits, vers 1600, et c'est de cette époque que datent les vastes propriétés foncières que Xéropotamou conserve encore dans les principautés du Danube. Si maltraité autrefois par la faute du « pape de Rome », il fut impitoyablement rançonné au début de l'insurrection de la Grèce, en 1820, par les troupes turques. Trois mille soldats gravirent la montagne, et les moines, qui passaient à leurs yeux pour complices et fauteurs de la révolte, eurent à essuyer toute leur mauvaise humeur. Ces exactions duraient d'ailleurs depuis des siècles et leur avaient déjà coûté bien des joyaux inutilement cachés. L'éternel refrain des Turcs : *Para ver kechich*, « Moine, de l'argent ! » les avait même réduits à contracter au dehors plus d'un emprunt dont ils payent encore l'intérêt. Néanmoins les bâtiments sont tout à fait réparés aujourd'hui, l'église et le réfectoire sont parés de nouveaux tableaux, et il règne dans toute l'économie et dans le train de vie des hôtes de ce couvent un bien-être visible. Des statues en pied, de grandeur naturelle, d'Arcadius, de Pulchérie et du moine Paul ornent la cour d'honneur; au pied de la tour du clocher, est un archer nègre, sculpté en bois, qui rappelle le souvenir de la garnison noire dont le couvent eut tant d'avanies à souffrir.

[1] Il porte le nom d'un torrent presque toujours desséché (ξερὸς ποταμός) au bord duquel il est bâti.

A plusieurs lieues au sud de Xéropotamou, s'élève, dans le site le plus hardi et le plus romantique qu'on puisse imaginer, sur un roc isolé de près de deux mille pieds de hauteur, le couvent de Simopétra (Σιμοπέτρα), fondé par un ermite, (saint Simon), à qui il a emprunté ce nom de « Pierre de Simon. » Ce Simon passe pour avoir été envoyé au Mont-Athos par des princes serbes au XIIIe ou au XIVe siècle. Les détails de sa vie sont inconnus. Il a fallu beaucoup de constance pour élever cette bâtisse, posée aussi hardiment qu'un nid d'aigle au-dessus des escarpements et des précipices. Toute la surface horizontale du roc est occupée par les constructions du couvent. Pour atteindre l'autre côté, il a fallu jeter sur l'abîme un viaduc à plusieurs étages d'arches superposées. Ce viaduc en pierres massives amène en même temps au rocher l'eau de la montagne. Comme la place manquait, il fallut entasser et étager les constructions les unes par dessus les autres. Autour de chaque étage règne une galerie extérieure, supportée par des piliers, d'où l'œil plonge et se perd dans le vide. A cause de cette situation particulière du couvent, on a été réduit, pour avoir des jardins, à pratiquer péniblement d'étroites terrasses le long du lit du ruisseau qui passe sous le viaduc. Ces jardins, très-soigneusement cultivés, fournissent toutes sortes de salades et de légumes. Dans les hivers rudes, ce couvent est complétement retranché du commerce des hommes, et les mugissements de la tempête, quand elle vient secouer les vieilles colonnes en bois des galeries, doivent inspirer une certaine frayeur même aux habitants aguerris de cette solitude, et les disposer à adresser avec d'autant plus de ferveur leurs prières et leurs demandes de secours à la mère de Dieu, à la Panagie.

A l'extrémité sud-ouest de la montagne viennent, à des intervalles fort rapprochés, à peine séparés l'un de l'autre par des saillies de rocher, au fond des petites découpures de la grande baie, les couvents de Grégoriou (Γρηγορίου), de Dionyssiou (Διονυσσίου) et de Paulou (Παύλου). Celui de Grégoriou n'a aucune importance; c'est le moindre des couvents de l'Athos. Curzon n'en dit rien, sinon qu'on y mange des figues exquises. L'église est dédiée à saint Nicolas, dont le couvent prend fréquemment le nom. Les deux autres sont beaucoup plus considérables. Dionyssiou doit sa fondation à l'empereur de Trébizonde, Alexis Comnène, vers 1380. Le fait est attesté par la bulle d'or copiée par Fallmerayer, conservée dans les archives du couvent et ornée des portraits d'Alexis et de son épouse Théodora. Ce couvent a la réputation d'être soumis à une observance

ascétique des plus sévères ; et l'abbé actuel, Eulogios de Kirk-Kilissi, est homme à la maintenir dans toute sa rigueur. Il nous accueillit rudement, mon compagnon de voyage et moi. Il nous dit tout net qu'il était venu au Mont-Athos avec ses moines pour n'avoir plus rien à démêler avec le monde. Il ne concevait pas pourquoi des étrangers s'obstinaient à venir les troubler dans leur repos et dans leur discipline : les gens du monde n'avaient rien à trouver chez lui qui pût leur plaire. J'essayai en vain de lui faire entendre que des antiquités, des bulles d'or par exemple avaient du prix même pour des Européens qui n'étaient pas moines. Il finit par se radoucir quand je lui rappelai le souvenir de M. Fallmerayer (Κύριος Φίλιππος, le seigneur Philippe). Il me parla du temps où ce savant avait visité les couvents et me fit alors conduire à la bibliothèque, pour me convaincre par mes propres yeux qu'elle ne contient point de manuscrits précieux ; mais il ne voulut absolument point me permettre d'examiner la bulle d'or, sous prétexte qu'elle n'a été que trop lue et qu'elle menace de tomber en poussière.

Paulou est sous plus d'un rapport tout l'opposé de Dionyssiou. Fondé par le moine Paul de Servie, au XIVe siècle, ce couvent fut réédifié vers 1700 par l'hospodar de Valachie, Constantin Brankovan, qui lui donna beaucoup de terres. Les derniers Paléologues, entre autres Jean le Jeune, lui concédèrent plusieurs fiefs situés dans la Chalcidique et dans les îles voisines. Le couvent abrite aujourd'hui une centaine de moines, tous originaires des îles Ioniennes, et par suite soumis pour la plupart au protectorat de l'Angleterre. Ce contact avec les hérétiques de l'Occident semble avoir exercé quelque influence sur les moines de Paulou. On leur reproche d'être devenus de libres penseurs et de négliger la pratique des obligations de leur métier. Tout ce que je puis certifier pour mon compte, c'est que j'ai rencontré dans ce couvent la réception la plus aimable. Le vieil abbé Sophronius déploya en ma faveur toute son éloquence à grand renfort de bribes d'italien, et plusieurs de ces moines parlaient avec assez de facilité diverses langues européennes. La petite bibliothèque était tenue dans le meilleur ordre, et on ne fit aucune difficulté de me laisser emporter dans ma chambre, pour les examiner, plusieurs bulles d'or du temps des Paléologues. Les bâtiments ramassés et resserrés, comme c'est presque partout le cas sur le versant occidental, sont dans un bon état d'entretien, et l'abbé Sophronius me montra avec un légitime orgueil la nouvelle et élégante église qu'il a construite au milieu de la cour du couvent, et qui a coûté

un million de piastres. Comme il y avait eu à plusieurs reprises des collisions fâcheuses entre la majorité des moines nés dans les îles Ioniennes et ceux qui venaient de la Turquie, les hôtes de ce couvent ont pris en dernier lieu le parti de ne plus admettre dans leur confrérie que des novices des îles grecques. La situation et l'aspect extérieur du monastère sont extrêmement pittoresques. Les murailles de soixante-dix à quatre-vingts pieds de hauteur, qui l'entourent dans toute son étendue, sont dominées par un donjon féodal. Elles sont couronnées de créneaux, et, en un mot, l'ensemble a tout à fait l'air d'un château du moyen âge admirablement conservé.

Paulou est le dernier des couvents du côté occidental en tirant vers le sud. La pente par laquelle la montagne descend à la mer est si raide, qu'il ne restait plus vers le sud aucun emplacement de taille à recevoir un gros couvent. La montagne court à la mer par deux arêtes saillantes, abruptes et inaccessibles. La végétation de cette pente sud offre elle-même un aspect plus austère. Des chênes rouvres et des conifères alternent jusqu'aux hautes régions où le chêne et le pin s'étiolent, où les masses gigantesques des rochers n'ont plus pour toute parure qu'une riche broderie de mousses et de lichénées. Des ermites qui ne trouvaient point encore assez de solitude dans la réclusion du cloître, à qui le renoncement ordinaire paraissait encore trop faible contre les aiguillons de la chair, ont choisi ces recoins sauvages pour y dresser leurs huttes au milieu des bois. Il y a même, qui le croirait? des degrés parmi ces héros de la mortification, dans leur ardeur infinie pour la retraite et la vie la plus rude. La plupart d'entre eux se sont agglomérés d'eux-mêmes autour de quelques centres dans le district des bois, et leurs huttes sont dispersées aux environs. On appelle ces établissements d'ermites, ces lieux de réunion où la prière et le jeûne sont pratiqués avec la plus rigoureuse discipline, des *skitis* (Σκήτια) ou des *ascétéries* ('Ασκητήρια). Parmi ces skitis, assez nombreuses d'ailleurs sur la montagne, les trois plus célèbres sont celles du côté sud, Néaskiti (Νέα σκήτη, nouveau pénitencier), Hagia Anna ('Αγία Ἄννα), et Cérasia (Κεράσια, le bois des cerisiers). La première nommée est une fondation du couvent de Paulou, tandis que les deux autres colonies dépendent de celui de Laura; mais il est loisible à tout moine de l'Athos d'entrer dans ces skitis, de quelque maison-mère qu'il sorte. Quand le touriste a suivi par un étroit sentier les méandres de la grande ravine qui recèle le couvent de Paulou, qu'un ruisseau bruyant anime en se précipitant par mille cataractes du

sommet de la montagne, et que tapisse une végétation luxuriante, il voit apparaître Néaskiti, située à une faible élévation au-dessus du rivage, sur une colline aride. C'est le plus jeune de ces pénitenciers; il ne date que du XVII[e] siècle. A un quart de lieue à peine, mais à mille pieds plus haut surgit, fièrement campée sur le roc, l'église de Sainte-Anne, autour de laquelle soixante huttes au moins de solitaires s'accrochent comme des nids aux aspérités de la falaise. L'église n'a été bâtie qu'en 1784, mais on prétend que la présence des huttes date de plusieurs siècles. La plupart sont habitées à l'heure qu'il est par plusieurs personnes (de cinq à six), et chacune renferme sous son toit un petit oratoire.

A force de persévérance et d'opiniâtreté, ces ermites sont venus à bout d'amener, dans des moitiés de troncs d'arbre creusés, les eaux de la montagne par-dessus l'abîme pour arroser leurs plantations de vignes, de courges, de fèves, de figuiers et d'oliviers. Le feuillage des arbres fruitiers ombrage et revêt en partie les murs des habitations contre lesquels ils grimpent en espaliers. Les conduites d'eau très-grossières, mais qui remplissent parfaitement le but, se ramifient suivant les différentes directions de la forêt, et les eaux qui accourent de tous les côtés charment la solitude par leur vivant murmure. Les maronites des couvents du Liban peuvent rivaliser avec les ermites de l'Athos pour le zèle qu'ils consacrent à leurs cultures, mais ils restent fort au-dessous d'eux pour la sollicitude avec laquelle on entretient ici les sentiers de la montagne. Sur un parcours de près d'une lieue, ces ermites de l'Athos ont créé et pavé en grosses pierres de taille une route fort bien ménagée et très-sinueuse qui gravit la pente de la montagne. Nous entrons en la quittant dans un bois très-épais, mais que d'énormes masses de granit empêchent de s'étendre au nord. Le chant des oiseaux, la vue de la mer qu'on découvre çà et là à travers des percées naturelles, rompent la monotonie de ce paysage solitaire et sauvage.

C'est là, à trois cents pieds au moins au-dessus du niveau de la mer, entre les deux grandes arêtes qui forment le cap proprement dit de l'Athos (*cavo*), qu'est située la skiti de Cérasia, qui m'a paru la plus austère de toutes. Les soixante-dix ermites ou environ qui appartiennent à cet établissement, sont aujourd'hui gouvernés par un *protogéros* (doyen d'âge) de Césarée dans l'Asie-Mineure. Les moines que nous vîmes et parmi lesquels se trouvait un novice ou *euchète* (Εὐχέτης, postulant) de vingt-deux ans à peine, étaient couverts de pauvres haillons et se nourrissaient exclusivement de

miel sauvage, de noix, d'oignons et de pain. A partir de ce point, le chemin redescend par une pente douce; des buissons d'églantiers et des arbousiers, plus tard de robustes et vastes châtaigniers reposent la vue par leur tendre verdure. On contemple à gauche le cône de l'Athos, à droite l'immensité de l'Archipel, et on quitte le district des ermites pour gagner les monastères du versant oriental.

Parmi ces derniers, le plus méridional, éloigné de la mer d'un quart de lieue au plus, et le premier visible pour les voyageurs qui arrivent des Dardanelles, est l'antique et puissant monastère de Laura (Λαῦρα ou Λάϐρα). Ce nom lui est commun avec les couvents primitifs de la Palestine et de la Syrie, qui se composaient tous d'un dédale de petites cellules, fréquemment taillées dans le roc, et qui pour cette raison s'appelaient tous Λαῦραι, c'est-à-dire labyrinthes. Pour honorer le couvent qui nous occupe et pour le distinguer en même temps de ces maisons-sœurs, les vieux livres qui traitent du Mont-Athos et les actes émanés du synode ne manquent jamais de l'appeler Laura Athanasia. Le moine Athanase, qu'il ne faut pas confondre avec le père de l'Église du même nom, vivait sous les empereurs Flavien Romain et Nicéphore Phocas, de 959 à 969 après Jésus-Christ, et c'est sous le gouvernement du dernier, avec son appui, qu'il fonda la Laura de l'Athos. Nous verrons plus tard comment il devint ainsi le premier fondateur, le premier organisateur de la vie et de la règle monacales sur notre montagne. L'empereur Nicéphore Phocas, dont les largesses ont rendu la mémoire chère à ce couvent, était l'époux de cette Théophano, qui éleva plus tard au trône Jean Tzimiscès, 969 à 975. A cette époque, le nom de l'empire de Byzance resplendissait encore d'un tel éclat, que l'empereur Othon le Grand crut parvenir au comble de ses vœux, en obtenant l'honneur de marier son fils avec une princesse de la parenté de Théophano; et il fallut toute la puissance de ses armes pour imposer, à titre de condition de paix, ce mariage à la cour de Byzance, qui regardait l'empereur d'Allemagne comme une sorte de barbare.

Robert Curzon attribue à l'empereur Nicéphore Botoniate la fondation du couvent de Laura. C'est se tromper d'un siècle. Une circonstance explique cette erreur sans la justifier. C'est que ce Nicéphore, après avoir été précipité du trône par son compétiteur, Alexis Comnène, vint chercher un asile ici, et y passa le reste de sa vie sous le froc du moine. Le couvent fut embelli et agrandi au

XVIe siècle, par Néagulus Bessarabas. Il renferme deux vastes cours et il y a, dans chacune des deux, une église de belle apparence. L'entrée est protégée par un triple portail garni de portes de fer, et le côté sud par une vieille tour. Curzon caractérise en ces termes le style de toutes les bâtisses qui dépendent du couvent : « Les con» structions qui entourent les deux grandes cours n'ont aucune » régularité ; mais elles sont d'un style extrêmement remarquable, » qui rappelle celui des constructions de Constantinople du ve au » XIIe siècle : c'est une variété du style byzantin, dont le plus » bel échantillon, en Europe, est le Saint-Marc de Venise. » On voit, aux bâtiments latéraux des deux cours, des galeries partie en bois, partie en pierre. Elles conduisent aux différentes subdivisions qui abritent aujourd'hui cent vingt moines ; mais il y aurait de la place pour un bien plus grand nombre. Laura était déjà déchue de sa splendeur à l'époque du passage de Curzon. La révolution grecque fut doublement fatale à ce couvent. D'une part, les Turcs traitèrent avec un excès de brutalité ce siége antique du monachisme grec, lui arrachèrent beaucoup d'argent et de bijoux, brisèrent même la seule presse d'imprimerie qui existât sur la montagne. D'autre part, la révolution, pour laquelle Laura avait eu tant à souffrir, dépouilla le couvent des grands biens qu'il possédait dans le Péloponèse. Capodistrias déclara les biens des couvents propriété de l'État, et quoique la constitution du royaume de Grèce ait subi depuis bien des changements, les biens des couvents ne leur ont jamais été rendus, par la raison sans doute que ce qui est bon à prendre est bon à garder. L'abbé actuel, Melchisedec, homme de haute mine et de grande famille, a voulu faire aux bâtiments du couvent beaucoup d'additions et de réparations, mais il a mis par là ses finances dans un état déplorable. Originaire de Naxos, il a déjà vécu vingt-cinq ans dans son couvent, mais il semble avoir perdu aujourd'hui son ardeur et son zèle. Ses adversaires, qui l'accusaient de s'être livré à des spéculations d'argent hasardeuses, l'ont récemment contraint à quitter pour un temps l'Athos et ses fonctions. Il s'en alla se mettre à Saloniki. sous la protection du consulat britannique. Cette démarche, qui a dû le rendre odieux à ses coreligionnaires, lui a valu l'appui du consulat auprès du gouvernement turc, et l'a fait réintégrer dans sa charge. Il nous reçut avec une nuance de hauteur, mais très-poliment du reste ; et, pour nous prouver sans doute qu'il sait être homme du monde, il nous envoya pour notre souper un chapon

parfaitement rôti. Il nous dit avoir en tout cent cinquante moines; mais sur ce nombre, il y en a toujours beaucoup dans les fermes ou *métochies* de Lemnos, de Thasos et des principautés danubiennes.

Dans le voisinage immédiat de Laura se trouve une église à demi ruinée, qui est en odeur de sainteté parce qu'elle passe pour avoir servi primitivement au culte, du temps d'Athanase. A une lieue et demie plus au nord-est, est une autre petite église également érigée et consacrée à saint Athanase, dans un site charmant, à l'issue d'un vallon boisé qui s'étend jusqu'à la mer, à l'ombre de châtaigniers centenaires. Le roc sert de mur à un des quatre côtés de l'église, et une légende assigne l'origine suivante à la source limpide qui en jaillit :

Saint Athanase avait entrepris avec ardeur la construction des murs de Laura. Il s'était déjà associé un certain nombre de moines qui vivaient avec lui dans une stricte observance. On avait poussé le gros-œuvre à moitié, quand les subsides que fournissait la cassette impériale cessèrent tout à coup d'arriver de Byzance. Il fallut arrêter les travaux; le vin manqua bientôt dans la cruche et l'huile au tonneau. Les pauvres cénobites se trouvèrent privés du peu qu'il leur fallait pour nourrir leur corps et subvenir à leurs premiers besoins. Athanase prit alors le bourdon du pèlerin et partit à la grâce de Dieu pour aller frapper à la porte de l'étranger et mendier des secours. Arrivé à l'endroit où s'élève aujourd'hui sa petite église, il se trouva las et recru, se laissa tomber sur un quartier de rocher, et s'endormit d'un mauvais sommeil que troublaient ses soucis. Il vit alors en rêve la mère de Dieu avec l'enfant Jésus dans ses bras. Elle s'arrêta devant lui, entourée d'une gloire éclatante et lui dit : « Courage, Athanase; le Ciel te tient compte de ta foi. » Le couvent que tu veux ériger en mon honneur ne restera point » inachevé. Retourne sur tes pas, et tu verras que, si les hommes » t'abandonnent, mon aide ne te fera point défaut. » Athanase se réveilla, et ne sachant s'il avait entendu une voix divine ou s'il n'avait eu qu'un simple rêve, il pria la mère de Dieu de le tirer d'embarras par un signe visible. Nouveau Moïse, il frappa le roc de son bâton, et le signe qu'il avait demandé dans sa prière lui fut accordé : la source qui épanche encore aujourd'hui son eau limpide et délicieuse, jaillit du rocher et vint rafraîchir le corps et l'âme du pauvre serviteur de Dieu. Assuré du concours de la mère de miséricorde, Athanase revint à Laura. Il trouva les coffres pleins d'argent, les greniers pleins de blé, et les jarres remplies à débor-

der du vin le plus délicieux qui ait jamais désaltéré des saints sur l'Athos. C'est ainsi que fut achevé le couvent de Laura.

Dirigeons-nous vers le côté oriental de la montagne en biaisant vers le nord-ouest. Nous arriverons, après avoir chevauché deux heures, au couvent de Caracalou (Καρακάλου). Le nom de ce couvent a donné naissance à de singulières hypothèses. On a supposé entre autres qu'un affranchi de l'empereur Caracalla, ayant embrassé la foi chrétienne, était venu le fonder. De pareilles fables ne peuvent avoir cours que sur une terre comme l'Athos, où l'on est convaincu de la vanité de toutes les sciences humaines, l'histoire comprise : à telle enseigne que la conversation étant tombée par hasard sur le roi Charles XII de Suède, un des abbés s'avisa de me demander si ce n'était donc pas le même personnage que l'ancien empereur Caracalla. La date de la fondation du couvent, le nom du fondateur et l'étymologie de ce Caracalou, sont et demeurent des énigmes. Tout ce qu'on sait de bonne source, c'est que le couvent fut réédifié au XVe siècle par un vaivode, Pierre de Moldavie et par son *protospathar* ou maréchal. Monsieur le maréchal, chargé de la direction des travaux, profita de l'occasion pour détourner à son profit une somme considérable, et son maître qui s'en aperçut le condamna à perdre la vie. Il fit si bien par ses prières qu'il obtint par commutation d'entrer comme moine au couvent pour racheter sa faute par une vie exemplaire. Il acquit, sous le nom de frère Pacôme, une telle réputation, que le vaivode Pierre finit par prendre lui-même la résolution de venir le rejoindre pour passer avec lui le reste de ses jours dans la plus rude pénitence. Caracalou n'est guère habité aujourd'hui que par soixante à soixante-dix moines.

Le couvent de Philothéou (Φιλοθέου), situé comme le précédent à une assez grande hauteur, passe pour être encore plus petit. Il fut fondé au XIIe siècle par trois associés, Arsène, Philothée et Denys, et restauré en 1492 par un des petits souverains des provinces transcaucasiennes, le roi de Cachétie Léonce, et son fils Alexandre.

Notre énumération nous amène au couvent d'Ivirou (Ἰβήρου), beaucoup plus considérable que les derniers, le second en grandeur de tous ceux de l'Athos et situé à six lieues de Laura, à deux pas du rivage. Cette œuvre grandiose du moyen âge date de l'an 920. Elle est due à l'épouse de l'empereur Romain, petit-fils de Léon le Philosophe; son nom atteste les largesses dont le monastère fut comblé dans la suite par plusieurs princes ibériens ou géorgiens du Caucase.

L'ensemble des constructions forme un rectangle dont le centre est occupé par une grande et par une petite église. Celle-ci s'appelle l'asile de la Vierge (Καταφύγιον τῆς Παναγίας), et possède une image miraculeuse de la Panagie qui est l'objet d'une vénération particulière. A en croire la légende, lors de la prise de Nicée par les Turcs, cette image s'enfuit de la ville et traversa la mer à la nage pour venir ici. La richesse des ex-voto suspendus autour d'elle est extraordinaire, et ce vilain portrait noir est enchâssé dans un cadre d'or massif. On voit ici les bustes de tous les empereurs et de toutes les impératrices de Russie depuis Pierre le Grand, gravés sur des médailles ou peints sur des émaux et garnis de pierres précieuses. Le couvent est en fort bon état de défense contre les attaques du dehors, et il ressemble, avec ses hautes murailles, avec ses nombreux bastions et ses tourelles en saillie, à un imposant château fort. Un aqueduc lui amène l'eau vive d'une source de la montagne. C'est en détournant cette eau que des assiégeants, Sarrasins ou Catalans, ont souvent réussi à forcer le monastère à se rendre et à le dépouiller de ses trésors. Il est protégé du côté de la mer par deux fortins qui s'avancent sur la plage et qui partagent avec la partie de l'estran comprise entre eux deux le nom de port de Saint-Clément. La tradition rapporte en effet que Clément, un des pères apostoliques, et avec lui le disciple Jean, voire même la mère du Christ, abordèrent à cet endroit de l'Athos et prêchèrent le christianisme aux populations païennes. Aux accents de cette prédication les idoles colossales, adorées depuis un temps immémorial sur le sommet de l'Athos, se brisèrent d'elles-mêmes et tombèrent dans l'abîme. Ce couvent héberge aujourd'hui cent cinquante moines, mais il y a de la place pour un bien plus grand nombre.

Au sortir d'Ivirou, à un quart de lieue à peine en tirant vers le nord, se présente le couvent de Stauronikita (Σταυρονικήτα), c'est-à-dire le vainqueur de la croix. Son histoire ne remonte pas au delà du XVIe siècle. Il fut fondé en 1540 par le patriarche Jérémie de Constantinople, et c'est par conséquent le plus jeune des établissements de l'Athos. Quelques voyageurs ont affirmé qu'il est en droit de prétendre à une origine beaucoup plus reculée, par la raison qu'il possède dans sa bibliothèque plusieurs manuscrits fort anciens. Pauvre démonstration, car il est clair que l'antiquité du lieu n'a aucun rapport nécessaire avec celle des objets qu'on y conserve. Il a un attrait particulier pour les pèlerins russes, à cause d'une image miraculeuse de saint Nicolas de Myra.

A deux lieues plus loin, au nord-ouest, nous arrivons à Coutloumousi (Κουτλουμοῦσι). Situé au cœur même de la presqu'île, il tire son importance du voisinage immédiat du *protaton* (Πρώτατον) ou lieu de réunion des députés de tous les couvents de moines, à la foire du bourg de Caryaïs (Καρυαῖς). Coutloumousi est la plus régulière des grandes bâtisses de la montagne des moines, ayant exactement la forme d'un carré parfait au centre duquel s'élève l'église. Un des côtés de ce carré a été réduit en cendres le 26 février 1857 par un incendie dont l'histoire est originale.

L'esprit d'innovation avait pénétré chez les moines et gagné un très-grand nombre de partisans, qui votaient pour substituer à l'ancien régime monarchique du couvent une constitution plus ou moins aristocratique ou républicaine. Le parti conservateur luttait avec d'autant plus de vivacité contre cette réforme, qu'à en juger par l'exemple de plusieurs autres couvents, elle paraissait inséparable d'un changement de mœurs et surtout d'un adoucissement à la règle du jeûne. En effet, comme nous le verrons plus tard, dans les couvents dont l'administration est républicaine, l'usage de la viande n'est point interdit en théorie d'une manière absolue, et on se l'accorde très-fréquemment dans la pratique. Au contraire, sous le régime monarchique, on regarde comme un gros péché de manger de la viande, d'améliorer en quoi que ce soit la nourriture, et même de fumer du tabac. Or, comme l'odeur des ragoûts d'Égypte montait de plus en plus au nez des frères de Coutloumousi, et menaçait de les rendre infidèles à l'ancien ordre de choses, les défenseurs de la légitimité prirent la résolution d'étouffer la révolution dans son germe. Dans la nuit du 25 au 26 février, le feu prit à l'aile qui renfermait les trésors du couvent, entre autres la bibliothèque. La flamme, habilement nourrie, eut bientôt fait de consumer non-seulement les livres qui avaient inspiré aux impies novateurs de si funestes pensées, mais encore les richesses du couvent, fruit de longues économies, et sans lesquelles il n'est plus possible d'y introduire pour tant de monde un système culinaire plus libre et plus généreux, et surtout l'usage de la viande. Le couvent, il est vrai, est devenu pauvre, mais la victoire est restée aux vieux principes, et si l'incendie de Moscou était nécessaire pour sauver la Russie des griffes de Napoléon, celui de Coutloumousi ne l'était pas moins pour préserver d'une décadence imminente l'austérité de la discipline monacale, et pour la maintenir intacte au milieu des influences énervantes du siècle.

Ce couvent, fondé en 1250 par Alexis Comnène, puis détruit par le « pape de Rome », fut relevé au xve ou au xvie siècle par un Turc de haut parage, qui vint ici pour se convertir au christianisme [1]. L'abbé actuel est un ancien ermite de Sainte-Anne, qui a été choisi tout exprès pour occuper ce poste à cause de sa grande sévérité. Il nous accueillit avec bienveillance en notre qualité de Prussiens : nous étions des hérétiques, mais point des catholiques, et d'assez proches voisins de la sainte Russie. Le couvent est dans un des sites les plus agréables de la montagne. Il n'est point au bord même de la mer, mais dans un bas-fond parfaitement cultivé, coupé par de nombreux ruisseaux, borné à l'ouest par la crête principale de la montagne et plus au sud par le cône de l'Athos. Les forêts épaisses des hauteurs, les prairies et les vergers des vallons semblent inviter à l'envi le voyageur à goûter le repos et la paix dans cet asile heureux de la nature. Mais ce que nous avons raconté de l'histoire de Coutloumousi dans ces dernières années prouve que l'homme a su importer ses misères jusqu'ici ; ici comme ailleurs, il n'y a de paradis naturel que pour les enfants de Dieu.

A un quart de lieue au plus au nord de ce couvent, nous rencontrons l'unique établissement de ce district montagneux qui offre quelque ressemblance avec le train et les allures de la vie dans les villes de ce monde. C'est le bourg déjà nommé de Caryaïs. Suivant l'étymologie la plus vraisemblable, il doit son nom aux excellentes noisettes (Καρύδια) qu'il produit en abondance et qui forment le seul gros article d'exportation de la montagne. Permis, si l'on veut, de préférer une étymologie rivale empruntée à l'importance de la localité où les chefs (Κάραις de Κάρα, la tête) des divers couvents se réunissent pour tenir des conseils et prendre des mesures d'administration générale. Caryaïs est donc le siége de la junte qui gouverne la montagne, le Francfort-sur-le-Mein de ces petits états confédérés ou le Washington de la confédération. Il ne faut point cependant que ces noms pompeux égarent l'imagination du lecteur. Caryaïs ne possède ni Capitole, ni palais, ni Jægerzeile [2] ; elle ne se compose que d'un modeste réseau de ruelles tortueuses, encadrées entre des maisons délabrées et des cabanes qui se groupent autour d'un vieux donjon également prêt à tomber. Cette tour domine le protaton ou édifice dans lequel les députés des couvents tiennent leurs séances. La seule partie remarquable de l'édifice est l'église attenante, qui est une des plus anciennes et des

[1] C'est ce que raconte du moins la tradition du couvent.
[2] Grande rue de Berlin.

plus richement décorées de la montagne. Une autre partie du protaton est occupée d'autorité par le représentant de la puissance séculière, c'est-à-dire par un aga turc, l'unique habitant de l'Athos qui ne soit pas chrétien. Cet aga est chargé de percevoir au profit de la Porte le tribut annuel de la montagne et de viser les passeports. Condamné à mener au milieu des moines une vie très-solitaire et très-ennuyeuse, ce fonctionnaire préfère ordinairement déléguer à sa place un de ses subalternes. En 1856, l'aga habitait Saloniki, et son remplaçant ne donnait guère à sa monotone besogne que les instants que lui laissaient la chasse, la pipe et la sieste. L'aga et le synode disposent en commun, pour maintenir l'ordre, de cinquante gendarmes (φύλακες), qui sont tous chrétiens et portent le costume albanais. Avec leurs vestes et leurs fustanelles brodées, leurs pistolets et leur poignard à la ceinture, leur long fusil en bandoulière, ils ne manquent pas d'un certain air guerrier, et paraissent fort en état de repousser au besoin par la force des armes les attaques des Clepthes qui peuplent le nord de la montagne.

Les petites boutiques, les humbles magasins des ruelles de Caryaïs sont occupés, partie par des moines, partie par des gens du monde (Κοσμικοί, c'est le nom qu'on donne ici à tous les laïques). Ces gens du monde viennent porter au Mont-Athos les produits naturels ou industriels que les moines n'ont pas ou ne savent point confectionner eux-mêmes. Parmi les produits naturels importés ici, le premier rang appartient au riz et à la farine; parmi les produits manufacturés, aux étoffes, aux bonnets ou calottes, aux verroteries qui servent à parer les églises, à un petit nombre de brochures ou livrets en grec moderne qui sortent pour la plupart des presses d'Athènes. Les couvents y envoient surtout des fruits et des légumes qui se vendent en gros, puis des ouvrages en bois ciselé ou sculpté, des rosaires de coquillages ou de noyaux d'olives, des fleurs desséchées et autres bagatelles façonnées par les solitaires dans leurs ermitages, que les voyageurs emportent comme souvenirs et qui d'habitude se paient fort cher. La monnaie courante du commerce et des transactions est ce qu'on appelle l'argent de l'Hagion-oros ou de la Montagne sainte. Ce n'est point une monnaie particulière, mais une simple monnaie de convention, qui consiste à calculer la piastre sur un ancien taux tombé en désuétude dans le reste de l'empire turc. D'après cette convention monétaire de l'Hagion-oros, la piastre vaut à peu près le double de sa valeur actuelle, en sorte que l'acheteur qui veut payer en argent franc

ou turc, débourse forcément près du double de ce que ferait la somme au cours actuel.

Un auteur byzantin, Grégoras, a dit dans son Panégyrique de l'Athos : « Il n'y a là ni marché, ni foire, ni spéculation, ni usure, » ni tribunaux, ni juges orgueilleux. Toute distinction de maître à » serviteur est inconnue sur l'Athos ; c'est le seul point du monde où » règne la vraie liberté et où l'on estime les choses humaines à leur » juste valeur. » Belle sentence, mais qui n'est plus aujourd'hui applicable aux couvents qu'en faisant des réserves, et qui ne l'est pas du tout à Caryaïs. C'est une foire perpétuelle, une spéculation sans trêve, accompagnées de l'usure, des querelles et de la misère qui en sont les suites. Nous rencontrâmes ici les seuls mendiants et les seuls ivrognes de la montagne, nous fûmes volés dans nos achats, et ne nous étonnâmes pas trop de découvrir que le synode a déjà établi une sorte de prison pour renfermer les malfaiteurs.

C'est dans les ravins et les vallons du voisinage que sont dispersées les maisons qui servent à la fois de pied-à-terre aux députés des couvents et d'étables aux mulets des voyageurs. Ces mulets sont forts et vigoureux, ils ont le pied sûr dans les sentiers les plus périlleux, et portent une sonnerie souvent fort harmonieuse, comme les vaches des pâturages alpestres. Les couvents mettent un désintéressement louable à les prêter gratis aux étrangers d'une station à l'autre, sauf au valet qui les conduit à compter sur un pourboire raisonnable.

La construction la plus considérable des environs de Caryaïs est le *Saraï rouge* ou maison des seigneurs, exclusivement habitée aujourd'hui par des moines russes. Ces moines forment une skiti à part qui compte trente frères. Les vastes corps de logis du bâtiment suffiraient de reste à les abriter tous ; mais la position importante de la skiti, à côté du siége du gouvernement, a suggéré au général Mouravief, frère du célèbre lieutenant-général du Caucase, l'idée de bâtir de concert avec la skiti quelques grandes fabriques pour héberger les pèlerins que la Russie envoie ici tous les ans par centaines. Ce plan, patronné par le gouvernement russe, est en voie d'exécution, et on pousse les travaux avec d'autant plus d'activité, que la création d'une nouvelle ligne de vapeurs russes, entre Constantinople et l'Athos, promet d'augmenter dans une forte proportion le nombre des adorateurs (Προςευχομένοι), qui accourent de la Russie à ce pèlerinage.

Il nous reste à visiter sur le revers nord-est de la montagne quatre couvents qui se succèdent comme il suit, du sud au nord : Pantocra-

toros, Vatopédi, Esphigménou, et Chiliandari. Pantocratoros (Παντοκράτορος) fut fondé en 1180 par les empereurs Emmanuel et Alexis Comnène et par leur frère Jean Pumicérius. Plus tard, les boyards de Valachie Barbulus et Gabriel accordèrent au couvent des subsides considérables. C'est aujourd'hui un des moindres, mais il est encore intéressant pour les antiquaires, car il possède plusieurs manuscrits fort anciens, entre autres un texte des Évangiles écrit en lettres d'or. Les autres trésors en ce genre ont pourri et péri, comme le conte plaisamment Curzon, dans les oubliettes d'une tour de couvent. Je n'eus pas l'occasion de le visiter moi-même et je dus négliger aussi les deux couvents de l'extrémité nord, Esphigménou et Chiliandari. Pantocratoros tire son nom de sa destination : c'est le couvent du maître de l'univers; Esphigménou emprunte le sien à sa situation dans une vallée, où il est comme écrasé entre trois parois de montagne (σφίγγω, presser, serrer). Il se vante d'une haute antiquité, car il prétend, comme Xéropotamou et sans plus de fondement, avoir été fondé en 450 par l'impératrice Pulchérie. Il a été fort surpassé depuis en influence, en richesse et en grandeur par le couvent beaucoup plus jeune de Chiliandari. Situé au milieu d'une sombre forêt de sapins, ce dernier couvent est une fondation du prince de Servie, Siméon, mort en 1185. Il a fidèlement conservé jusqu'à nos jours son caractère slave. Aujourd'hui encore, beaucoup de chefs de l'Église serbe en sortent ou reviennent y finir leur vie. Ce « couvent des mille hommes » contient présentement dans ses murs une soixantaine de moines. Son plus précieux et plus fameux joyau est un manuscrit des Évangiles écrit en lettres d'or sur parchemin blanc. C'est un don de l'empereur Andronic Comnène.

Terminons notre revue des couvents de l'Athos par quelques détails sur celui de Vatopédi (Βατοπεδίον), situé au bord de la mer. Il surpasse aujourd'hui tous les autres par son étendue, par le nombre de ses habitants et surtout par ses trésors et ses recettes. Il dépense régulièrement à son ménage cinquante mille ducats de revenu annuel, car il entretient une nombreuse séquelle de coreligionnaires indigents. Les deux grands rectangles dans l'enceinte desquels il est bâti renferment des constructions très-différentes d'âge et d'architecture. Une aile nouvelle, où il s'agit d'établir un hôpital de quelques vingt lits, est encore en voie de construction. La principale église est célèbre par ses merveilleuses reliques, telles que la ceinture de la Vierge, celle qu'elle vint donner en songe, après son assomption, à

l'apôtre Thomas, et le chef de saint Chrysostôme. Elle l'est encore par les fresques que Pansélinos, un des meilleurs parmi les anciens maîtres byzantins, a peintes dans la nef transversale. Ces tableaux représentent l'histoire de l'enfance du Sauveur, mais ils menacent de s'effacer bientôt ou de devenir méconnaissables sous le pinceau grossier des moines artistes de l'Athos. Quant à l'histoire du couvent, elle n'est pas riche en faits authentiques. Il a la prétention d'avoir été fondé par le grand Constantin, détruit par Julien l'Apostat et réédifié par Théodose le Grand. Le fils de Théodose, Arcadius, ayant fait naufrage, fut retrouvé ici par son père, sous un buisson d'épines, (εὗρε τὸν παιδὶ ἐν τῇ βάτῳ), et le père voulut que le couvent s'appelât Vatopédi, c'est-à-dire « couvent de l'enfant au buisson. » Ainsi procède en matière d'étymologie la vanité monacale! Tout ce qu'on sait de certain, c'est que les moines eurent à se défendre dès le IXe siècle contre les attaques des Sarrasins, et qu'ils ont toujours été fameux par leur dévotion à saint Chrysostôme. Après être resté longtemps en ruines dans le cours du moyen-âge, le couvent fut rebâti, vers 1300, sur les vives sollicitations du patriarche Athanase, par deux riches habitants d'Andrinople, Nicolas et Antoine. Les tombeaux de ces deux bienfaiteurs subsistent encore sous le portail de la principale église. Dans l'âge moderne, la libéralité de la maison impériale de Russie, qui est venue en aide à tant de couvents de l'Athos, a tout spécialement profité à Vatopédi. Entre autres marques de reconnaissance, le couvent a concédé à titre exclusif à des ermites russes le Saraï rouge de Caryaïs, qui dépendait dans l'origine de Vatopédi, dont c'était une skiti. Est-ce parce que le couvent est trop riche en biens de la terre, que la rigueur de la discipline semble être éludée par la plupart de ses hôtes? Quoiqu'il ne compte pas moins de deux cents moines, le nombre de ceux qui assistent aux offices divins exige rarement qu'on utilise la principale église. On se contente des chapelles. Aux grandes fêtes, en revanche, par exemple le 25 mars, jour de l'Annonciation, et le 15 août, jour de l'Assomption, une foule innombrable d'adorateurs (προςευχομένοι), accourus de près et de loin, inondent non-seulement tous les corps de logis destinés à recevoir les étrangers, mais encore les voûtes des églises et l'emplacement des cours. Il ne reste de vide et de désert que les tristes ruines de la grande maison d'école, qu'un homme de talent, Eugène Bulgaris, fonda ici vers 1790. Il voulait en faire à la fois son séminaire pour former les jeunes moines, et un établissement d'instruction supérieure

pour les fils des grandes familles grecques. Après une courte existence, l'institution, qui avait rapidement prospéré et qui était parfaitement dirigée, succomba sous les coups et la jalousie des vieux moines, qui craignaient de voir le repos et la sainteté de leur vie troublés par les influences redoutables de la science et par un trop fréquent contact avec le monde. Eugène, qui ne voyait pas jour à vaincre la résistance de ces dévots bornés, s'en alla en Russie, où il mourut après être devenu une des gloires de l'épiscopat russe.

Ch. N. Pischon.

(La suite à un prochain numéro.)

SPENCER FREELING

I

Un groupe de jeunes gens, très-différents dans leur mise, mais portant tous un grand nœud de crêpe noir à leurs chapeaux ou à leurs casquettes, étaient assemblés au café Grec, endroit très-fréquenté des artistes anglais et autres, et situé dans la via Condotti. Il était midi; le café avait un air morne, en même temps qu'il offrait un aspect de désordre inaccoutumé. Dans la longue galerie qui faisait suite au salon régnait encore l'odeur du tabac, et la vapeur enivrante de la plante séductrice. Quatorze ou quinze jeunes gens étaient assis sans ordre autour de la chambre, ou debout près de petites tables de marbre blanc. On causait tristement et à voix basse, et l'absence de préparatifs pour le repas, ainsi que les regards fréquemment dirigés vers l'horloge, trahissaient l'attente de quelque message ou de quelque signal pour sortir. Le sujet de la conversation n'était que trop pénible en effet. Un jeune homme, d'une santé brillante, et dans toute la vigueur de la jeunesse, avait été surpris, dès les premiers jours de son arrivée, par le *malaria*, alors qu'ignorant du danger qu'il courait, il faisait une esquisse au coucher du soleil dans la campagne. Se sentant malade et ne voulant pas néanmoins céder à la maladie, il avait poursuivi ses travaux habituels, et, au bout de deux jours, décidé à se délivrer à tout prix de la pénible sensation qui l'accablait, il s'était joint à une partie de plaisir au *Lepre* (hôtel en renom à Rome), où, grâce à l'excitation du vin et d'une joyeuse société, il avait, en apparence, atteint son but. La maladie ne reprit que le lendemain son empire. Ce jour-là, il avait vainement essayé de se lever, et, lorsqu'à

une heure déjà avancée de la matinée, la femme qui le servait vint chez lui, elle le trouva tour à tour frissonnant et brûlant de fièvre. Peu de jours après, on déclarait son état désespéré, et le neuvième jour, il rendait le dernier soupir. Tout le monde l'aimait; aussi ses confrères, désireux de donner un témoignage de leur respect et de leur amitié pour lui, se proposaient-ils tous de l'accompagner à sa dernière demeure.

« Est-il vrai, dit un jeune homme dont les cheveux blonds, les yeux bleus et le teint frais contrastaient singulièrement avec les cheveux noirs, la barbe longue et l'épaisse moustache du camarade au bras duquel il s'appuyait, est-il vrai que Freeling vienne à Rome? — C'est si vrai, répondit un des jeunes gens, qu'il est déjà arrivé, et j'ai grand peur qu'il n'entre ici avant que nous ne soyons partis; ce serait pour lui une bien triste réception! Mais peut-être est-il déjà venu? — Hé! garçon! y a-t-il des lettres pour M. Freeling? — Oui, monsieur. — Alors il n'est pas venu ce matin? — Non, excellence. — Assurément, il viendra; car il y a quelques jours que j'ai laissé un billet à l'hôtel où il doit descendre pour lui dire que sans doute il me trouverait ici. Mon Dieu! qu'il est déjà tard! »

A peine avait-il prononcé ces mots que la porte vitrée s'ouvrit, et qu'un jeune homme, au visage gracieux, à l'expression si pleine de vie et de bonheur, que le cœur le plus froid n'eût pu résister à sa vivifiante influence, s'élança dans la chambre en renversant une table qui se trouvait sur son passage, et s'arrêta au milieu de l'assemblée, prenant avec effusion la main d'un ami dans chacune des siennes. « Oh! Freeling, s'écria-t-on. — Ah! Lawless, dit gaiement le jeune homme qui venait d'entrer, que je suis heureux de vous revoir! Que vous avez bonne mine, mon cher ami! Quel beau jour, *Dio mio!* vous voyez que j'ai vite appris les termes du pays. — Saviez-vous que j'étais ici? — Il y a une demi-heure que je devrais être près de vous; mais je ne pouvais résister à la tentation de regarder un peu autour de moi. Quel ciel! que c'est beau! que c'est pittoresque! Et tous ces étrangers aux mines si drôles, aux costumes si bizarres! D'où diable sortent-ils? Quelle chance j'ai d'être ici!... » Et l'heureux jeune homme serrait de nouveau la main de ses amis. « Vous ne pouvez pas vous imaginer, continua-t-il, quelle affaire ç'a été chez moi quand j'ai voulu partir! Le voyage, — la chaleur, — le danger, — la malaria, le... » Frappé de l'expression singulière qui se peignait malgré eux sur la figure de ses auditeurs, Freeling s'arrêta, les regarda attentivement et comprit tout en apercevant enfin le crêpe que ses amis portaient à leurs chapeaux. Il devint

fort pâle et s'assit sans rien dire; puis, faisant un effort pour surmonter son émotion, il s'écria : « De grâce, dites-moi que ce n'est pas Greenfell? — Oh! non, dit le jeune homme auquel il s'était adressé sous le nom de Lawless, Greenfell se porte bien; mais, en ce moment, il n'est pas à Rome. » Évidemment soulagé, Freeling demanda d'autres renseignements, et témoigna une vive sympathie pour le sort du malheureux jeune homme, dont on lui conta l'histoire en peu de mots; puis il déclara son intention d'accompagner ses camarades à l'enterrement. « Non, mon cher Freeling, vous ne le ferez pas, dit celui qui avait jusqu'alors pris la parole, je ne le souffrirai pas, et moi, bien que j'aie été l'ami intime de ce pauvre garçon, je resterai avec vous. Venez, Freeling. — Je ne puis me faire à l'idée que vous ayez été reçu sous d'aussi tristes auspices. — Venez avec moi; nous irons au Forum. » Et, prenant le bras du jeune étranger, il sortit avec lui. La personne la moins clairvoyante eût apprécié la sagesse et la bonté de cette action; car le coup était des plus pénibles pour Freeling qui, plein de vie et de gaieté, se trouvait soudainement en face de la mort se présentant à son imagination dans les circonstances le plus propres à le frapper. Pendant quelques moments, il marcha silencieux à côté de son compagnon, qui se taisait aussi, se confiant à la beauté et à la nouveauté des sites à travers lesquels il voulait guider Freeling pour dissiper la tristesse qui débordait de son cœur. Il ne se trompait pas.

Quand ils approchèrent de la *piazza Colonna*, Freeling sortit de sa rêverie en poussant un profond soupir; il serra le bras de son ami comme pour le remercier de sa bonté, et resta frappé d'admiration quand, tournant tout à coup l'angle de la Piazza, il aperçut la colonne d'Antonin s'élevant avec orgueil dans l'azur du ciel. Il s'arrêta brusquement, et jeta, à plusieurs reprises, des exclamations de joie. D'autre part, des lettres de chez lui qu'il trouva à la poste, lettres pleines de cette affection qui cache sa propre douleur pour ne s'occuper que du bonheur de l'être aimé, contribuèrent à le distraire de ses sombres pensées; si bien que lorsque les deux amis arrivèrent au Forum de Trajan, un observateur attentif eût seul pu découvrir dans le maintien de Freeling quelque chose en dehors de l'excitation naturelle à un homme jeune et ardent, qui voit, pour la première fois, les monuments d'une gloire passée, et s'abandonne sans réserve aux souvenirs et aux rêves qu'ils éveillent dans le cœur de tous, et surtout dans celui d'un peintre. Ils erraient çà et là, et Freeling restait absorbé dans ses méditations sous les arches majestueuses du temple de la Paix; ses beaux traits rayonnaient des pensées profondes qui remplissaient son âme. Il

gardait le silence, oubliant tout pour se perdre dans les rêves de son imagination excitée; puis, comme s'il avait peur de lui-même, il se mit à marcher à grands pas, suivi de Lawless, qui, par un tact exquis, s'abstenait d'interrompre les pensées du jeune peintre. Combien il est rare que la vanité humaine laisse les œuvres de la nature ou de l'art faire tranquillement leur impression, sans nous forcer à prêter l'oreille à quelque banale réflexion, alors que notre âme, dont chaque corde est touchée par la main divine, se recueille et joue d'elle-même! Freeling, heureux d'avoir un compagnon qui le laissait tout entier à ses émotions, buvait avidement à cette coupe du beau offerte à sa soif d'artiste. Il erra des heures entières avec un plaisir irrésistible, presque pénible dans son intensité, et qui ne s'exprimait que par un soupir plus profond, une rêverie plus absorbée, une brève parole de joie. Tout à coup, il se tourna vers Lawless, et, lui offrant la main avec cette franche et gracieuse courtoisie à laquelle il est impossible de résister, il lui dit en riant: « Me voilà à vous. Je vous reviens, mon ami. Quel ours sauvage vous avez dû voir en moi! En vérité, je vous avais complétement oublié. Pardonnez-moi, rentrons et prenons, je vous prie, quelque chemin tranquille; car mon corps et mon âme sont épuisés de fatigue. » Et, s'appuyant au bras de son ami, il se mit à marcher, évitant toute remarque sur ce qu'il avait vu ou senti, tant était vif son désir de ne rien perdre de la profondeur de ses impressions.

Après avoir dîné au *Lepre*, ils passèrent le reste de la journée à chercher un atelier, et ce but atteint, à trouver un appartement. Lorsqu'il eut loué deux chambres, petites, mais assez bien meublées, dans le « *Laurina* », Freeling dit adieu à son ami et rentra à son hôtel.

Dans la solitude de sa chambre, il se livra à toutes les pensées qui accablaient son cœur.

II

Les événements de sa première journée à Rome produisirent, sur l'esprit de Freeling, une impression que ni le temps, ni les circonstances ne purent effacer, et firent naître en lui une mélancolie qui ne l'abandonna plus que rarement pendant la courte durée de sa vie. — Le cimetière anglais devint le refuge favori du jeune peintre, et, pendant les premières semaines de son séjour dans la cité éternelle,

il s'y sentait constamment attiré dès qu'il pouvait échapper aux amis que ses manières affables et le charme de son esprit multipliaient chaque jour. Il rentrait alors chez lui, pâle et pensif, et rien ne pouvait le décider à aller chercher les distractions du monde. Le caractère de Freeling était singulier : sensible à l'excès, il se livrait avec le même abandon à toutes les émotions de joie ou de tristesse; cette même fougue était déployée au physique comme au moral; tantôt il marchait lentement, perdu dans ses rêves, à travers la campagne, tantôt il courait comme si la mort ou la vie eussent dépendu de sa célérité. Dans son atelier seulement, il redevenait maître de lui; là, il paraissait sentir l'influence bienfaisante de quelque pouvoir fort et mystérieux qui veillait sur son avenir et dirigeait sa docile énergie; là, il travaillait avec cet enthousiasme profond, avec cette foi confiante contre lesquels les difficultés de l'art, quelque immenses qu'elles soient, cèdent comme les murs de sable à la course du torrent. Ses œuvres acquirent une vie et une beauté remarquables ; bientôt le talent de Spencer Freeling devint un sujet de conversations et d'éloges entre ses amis, et d'envie pour ceux dont l'amour-propre était blessé par sa supériorité reconnue. Mais ce n'était pas seulement dans sa profession que Freeling prenait une position si importante : son sentiment inné de droiture, la sûreté de son jugement, sa franchise et son courage le rendirent bientôt l'arbitre de toutes les querelles qui se produisaient dans le petit cercle dont nous avons spécialement à nous occuper; il se trouva donc, quoique le plus jeune de ses compagnons de Rome, chef reconnu de tous ses confrères, ce qui ne tarda pas à lui attirer la haine de ces cœurs toujours jaloux de la supériorité d'autrui. Parmi ces derniers se trouvait un homme dont l'inimitié pour Freeling semblait croître en raison de sa popularité. Il lui était si opposé en tout, qu'il semblait naturel qu'une antipathie existât entre eux. Son visage sombre, à moitié caché par une grande barbe noire, avait une expression singulièrement méchante. Son petit œil rond et noir ne paraissait refléter aucune lumière, et ne brillait que de temps à autre d'une lueur étrange pour lancer un regard de joie sinistre et reprendre aussitôt son expression normale; son nez était aquilin, mais ses épaisses narines dénotaient la présence de passions grossières. Ce visage offrait un mélange bizarre de moquerie perpétuelle et de ruse insinuante; un sourire étudié se jouait ordinairement sur ses lèvres. Quelque peu attrayant que soit ce portrait, il n'en est pas moins vrai que l'original, qui se nommait Crawford, exerçait une influence assez considérable sur les ar-

tistes de Rome. Son grand talent pour la musique et ses dehors de politesse, joints à un esprit satirique d'un pouvoir redoutable, suffisaient pour fasciner et retenir ses victimes. C'est à dessein que j'emploie ce mot, car on avait souvent remarqué que ceux qui s'étaient liés avec cet homme ne lui échappaient plus. La plupart, comme sous l'influence d'un charme malin, disparaissaient peu à peu des lieux qu'ils avaient l'habitude de fréquenter. On ne les voyait plus que de loin en loin aux cérémonies religieuses; leurs places étaient vides à l'Académie, leurs ateliers abandonnés, et, si, par hasard, on les rencontrait, leur visage pâle et défait ne témoignait que trop de veilles prolongées ou d'excès sans bornes. On attribuait même ouvertement à l'exemple et aux mauvais conseils de Crawford, la ruine absolue de quelques malheureux jeunes gens. De prime abord, cet homme avait éveillé dans le cœur franc et loyal de Freeling une aversion qu'il avait peine à dissimuler, et tout ce qu'il entendait dire sur son influence dangereuse ne servait qu'à confirmer ce sentiment. Bientôt sa courtoisie habituelle se changea pour Crawford en une politesse froide et guindée, et, au bout de quelques mois, ils en arrivèrent à se rencontrer comme de simples étrangers. Ce résultat, vivement désiré par Freeling, avait été soigneusement évité par Crawford. Celui-ci affecta longtemps de ne pas s'apercevoir du changement de son ami, ainsi qu'il persistait à nommer Spencer, et quand celui-ci, à bout de patience, lui ôta par ses manières toute possibilité de douter de la vérité, il prit l'attitude d'un homme offensé, mais qui pardonne généreusement, et fit semblant d'attribuer ce changement dans leurs relations à quelque erreur de la part de Freeling, ne permettant pas qu'on pût douter de ses propres sentiments d'amitié.

Les choses en étaient là quand Freeling, dans une de ses courses à travers Rome, perdu comme toujours dans ses rêveries, mit étourdiment le pied sur une marche brisée du perron de la *Piazza* et n'échappa que difficilement à une chute grave en saisissant la rampe. Il laissa tomber un carton contenant de nombreuses esquisses d'après Raphaël. Au moment où il se baissait pour ramasser ses dessins, Crawford, qui montait les marches, s'empressa de l'aider, et avec un sourire affable, lui présenta plusieurs des feuilles éparses qu'il venait de relever. Freeling reçut cette attention avec une politesse glaciale, ôta son chapeau et continua son chemin. Ne voulant pas perdre une occasion aussi favorable de renouer avec lui, Crawford le suivit, et ayant rejoint le jeune peintre, il lui dit avec une franchise affectée:

« Tenez Freeling, il y a peu d'hommes au monde pour qui je prendrais tant de peine; mais les sentiments que j'ai pour vous ne sont pas de ceux qu'on éprouve tous les jours, et je suis profondément blessé de votre conduite. En quoi ai-je pu vous offenser ? —Vous ne m'avez nullement offensé, monsieur, répondit Freeling. — Mais alors, n'ai-je pas le droit de me plaindre? — continua Crawford, n'ai-je pas le droit de demander quelque explication du changement visible de vos manières qui a refroidi notre amitié? — Monsieur Crawford, dit Freeling avec calme, vous me forcez malgré moi à terminer brusquement cet entretien. Vous avez prononcé le mot *amitié* ; vous savez aussi bien que moi que ce sentiment, pour lequel j'ai un si grand respect, n'a jamais existé entre nous. Je n'ai répondu à vos politesses, que je n'ai nullement recherchées, qu'avec gêne et contrainte. Nous ne sommes même pas faits pour être camarades, et je tiens par-dessus tout au privilége de pouvoir choisir mes amis. Un jeune Italien, qui montait en ce moment les marches du perron, se joignit à ce tête-à-tête sans savoir le sujet de la conversation, mais évidemment surpris de la voir si sérieusement engagée. Il serra la main de Freeling, salua Crawford, et se sentit frissonner en remarquant l'expression de son visage. Freeling souleva son chapeau, prit le bras de Paolo Silvani, et, tournant le dos à Crawford, descendit l'autre escalier, le laissant pâle et confondu. Un instant, Crawford suivit des yeux la retraite des deux amis, puis, mordant ses lèvres minces avec une rage comprimée, il rit d'un rire amer et sarcastique, et continua son chemin. Le démon de la haine venait de s'éveiller dans son âme.

III

Le temps s'écoulait; la semaine sainte avec toutes ses pompes était passée. D'abord en masse, puis un à un, les *papillons* de la saison romaine s'envolèrent; les rues redevinrent tristes et désertes. Le Pincio n'était plus le Pincio dans le sens reçu. Le Forum, le Colysée et le Capitole ne résonnaient plus des voix joyeuses de la jeunesse insouciante ou de la critique maussade des vieillards moroses. De temps à autre on pouvait voir un promeneur solitaire, un livre à la main, étudiant les reliques grandioses d'une puissance passée, ou çà et là un peintre assis, à l'ombre de son parapluie de toile brune, chanter en travaillant, heureux de son ouvrage, et s'enivrant de l'air délicieux, du soleil brillant et du

ciel serein. Peu à peu, cela disparut aussi. Le soleil se leva chaque matin plus radieux, plus brûlant pour se coucher chaque soir plus glorieux, plus superbe. L'été était venu. La chaleur devint insupportable, et les rayons de ce soleil sans voiles répandaient une lueur d'une pénible monotonie. A midi, tous les magasins étaient fermés, et personne ne se risquait dehors, si ce n'est pour affaires pressantes. A de longs intervalles, on apercevait un homme et plus fréquemment une femme, se traînant sous l'étroite ligne d'ombre projetée par les toits, ou courant au soleil comme s'ils eussent craint d'être brûlés par ses rayons. La nuit et les premières heures du matin étaient les seuls moments agréables, et ils avaient vraiment quelque chose de délicieux.

Il était plus de minuit; un silence si profond qu'on aurait pu entendre les battements de son cœur, régnait autour du Colysée. L'air était calme, et la lune jetait ses rayons à travers les arches innombrables de la ruine majestueuse, qui s'élevait grave et solennelle dans l'azur. Au centre de l'arène, immobile comme une statue, Spencer Freeling était appuyé contre une colonne brisée, les bras croisés, le regard perdu dans l'espace. Irrité et ennuyé, il était venu chercher sa retraite favorite; sa disposition fâcheuse avait bientôt cédé à la douceur voluptueuse de l'air, à la calme et profonde beauté du site qui l'entourait; il s'abandonnait à une rêverie semblable à un songe par son entière abstraction du présent. Peu à peu, ce silence, dont l'intensité avait quelque chose d'effrayant, commença à peser sur son esprit; les larges ombres s'allongeant autour de lui, semblèrent s'avancer menaçantes, les vapeurs légères et transparentes qui sortaient de la terre, donnèrent à l'édifice gigantesque quelque chose de mystérieux et de surnaturel; des formes familières passaient devant le jeune rêveur, comme des fantômes des visages bien-aimés, abaissaient sur lui de longs et tristes regards. Ses pensées se reportèrent à son arrivée à Rome, à sa première visite au lieu où il se trouvait, puis, par un enchaînement naturel, les événements de sa vie, et ses compagnons, Strauge, Paolo, Crawford lui apparurent avec une effrayante réalité. Comme ce dernier se présentait à l'imagination excitée de Freeling, il voulut se soustraire à ces visions qui l'oppressaient, et s'enveloppant rapidement du large manteau qu'il portait toujours, selon la coutume du pays, il se mit à marcher. Des pas précipités et furtifs à ses côtés frappèrent son oreille. Il se plongea dans l'ombre profonde de l'arche, où il distinguait encore les pas qui s'éloignaient; il arriva dans l'espace qui s'étend au delà du mur extérieur. Il était seul; la sentinelle dormait — à son poste! — Freeling écouta attentivement : partout régnait le silence. Persuadé que ce

bruit de pas était un effet de son imagination, il voulut aller reprendre un livre qu'il avait laissé sur les marches de pierre de la croix qui s'élève au milieu du Colysée. En passant sous l'obscurité de la voûte, un son pareil à un grincement de dents frappa son oreille; il s'arrêta, frissonnant de la tête aux pieds, pour écouter encore... puis, irrité de sa folie, il fit quelques pas. — Ce n'était pas folie... quelqu'un était là. — Freeling avait reculé; tout à coup l'air s'agita comme si quelque chose le fendait brusquement, une lueur subite passa à quelques lignes de ses yeux, et un poignard s'enfonça dans les plis de son manteau, effleurant son bras, que, dans un premier mouvement, il avait porté en avant. Puis un bruit semblable à un coup de couteau, suivi d'un gémissement étouffé, rompit le silence de la nuit, et un corps s'affaissa lourdement aux pieds du jeune peintre.

D'un bond, Freeling s'élança dans l'arène, dominant l'émotion naturelle produite par la certitude d'avoir échappé au poignard d'un assassin; sa première pensée fut de réveiller la sentinelle. Un sentiment dont il ne se rendait pas compte le retint; une inquiétude étrange et indéfinissable s'empara de son âme; des plaintes déchirantes qui partaient de la voûte sombre le firent tressaillir. Il fit deux ou trois pas en avant, et écouta en retenant son haleine. Cette fois, Freeling trembla de tous ses membres; car il ne pouvait plus douter qu'un homme mortellement blessé ne fût là. Une fois en proie à cette horrible conviction, il avait le cœur trop noble pour hésiter un instant sur ce qu'il devait faire. Fermant les yeux pour s'accoutumer à l'obscurité, il avança avec précaution sous la voûte. Un gémissement profond lui fit hâter le pas. En ce moment un éclair d'été illumina la voûte, et permit à Freeling d'apercevoir un homme étendu sur la terre; il s'agenouilla, et, plaçant sa main sur le corps, il sentit soudain le contact de vêtements humides; le simple toucher lui suffit pour reconnaître que cette humidité était du sang. Freeling frissonna d'horreur; mais les gémissements devenaient de plus en plus étouffés, et la vie du blessé semblait près de s'éteindre. Freeling, surmontant son émotion, souleva le corps sans difficulté; c'était celui d'un homme d'une taille svelte et délicate. Un pressentiment affreux traversa le cœur de Freeling; tandis que, chancelant, non sous le fardeau, mais sous la terreur, il portait le blessé vers la lumière, il eut besoin d'un effort suprême pour se résoudre à regarder ses traits. Au même moment, il jeta un cri d'angoisse... ce visage défiguré, pâle, hagard et couvert de sang, était exposé en plein aux rayons de la lune, et ces mots : « Paolo! pauvre Paolo!... » s'échappèrent des lèvres de Freeling, qui tomba à genoux près du corps inanimé de Silvani. Il com-

prit aussitôt la nécessité d'agir sans délai, et, remerciant Dieu dans son cœur de l'inspiration qui l'avait empêché d'éveiller la sentinelle, son premier soin fut de porter le blessé à l'ombre d'une arche, puis d'allumer la petite bougie qu'il avait toujours sur lui pour s'éclairer en montant l'escalier de sa modeste demeure; après quoi il examina avec soin le genre et l'étendue de la plaie. Quelles ne furent pas sa surprise et sa joie en s'apercevant que la blessure qui avait saigné abondamment, quoique large et grave, ne devait pas être mortelle : une forte contusion à la tempe gauche expliquait l'état léthargique du jeune homme. Freeling dénoua sa cravate, déchira la doublure de laine de son chapeau de feutre, et réussit ainsi à étancher le sang et à bander la blessure. Puis, laissant un moment le blessé, il courut à un petit ruisseau qui coulait près de l'arc de triomphe de Constantin, et ayant puisé de l'eau fraîche, il rappela peu à peu à la vie le malheureux Paolo, qui fut bientôt en état de se tenir debout. Le blessé paraissait ignorer complétement tout ce qui s'était passé, et suivait avec la docilité d'un enfant les ordres que lui donnait doucement Freeling. Le croyant assez bien remis pour quitter un voisinage si dangereux pour tous deux, Freeling revint à la voûte fatale, et, trouvant à terre un beau stylet, il l'essuya à la hâte et le mit dans sa poche, puis il éteignit sa lumière, rejoignit Paolo et, lui passant son bras vigoureux autour de la taille, il l'enleva plutôt qu'il ne le soutint à travers les buissons. La lune était presque à son déclin; heureux du demi-jour, qui lui permettait d'être utile à Paolo sans être observé, car la ville commençait à s'éveiller, Freeling passa lentement par l'arc de triomple de Titus et par le Forum, et arriva dans la rue étroite de la via Alessandria. — Là, deux gendarmes lui demandèrent d'où ils venaient. Freeling dit à demi-voix : « *Un poco brio. . . .* », et glissa cinq *pauls* dans la main de l'interpellateur, qui les laissa passer. Après s'être reposés à diverses reprises, ils atteignirent enfin la piazza Santi-Apostoli, où Freeling éprouva un soulagement extrême en apercevant une voiture; — le cocher, gagné par un bon pourboire, consentit à retourner sur ses pas; Paolo fut déposé dans la voiture qui, sur l'ordre de Freeling, roula vers la piazza di Spagna. Ils arrivèrent chez Freeling au moment où les premières lueurs du matin tombaient froides et grises sur les tourelles de l'église della Trinita-del-Monte.

IV

Trois semaines s'étaient écoulées. Paolo occupait encore le lit de Freeling et continuait à être l'objet de ses soins assidus. La secousse avait été grave, et, pendant plusieurs jours, le malade fut en proie à un délire que n'interrompait aucun intervalle lucide. Les paroles incohérentes qu'il prononça alors, suffirent à Freeling pour le convaincre que le premier coup de poignard de Paolo lui était destiné, à lui, quoique, par une réserve singulière et inexplicable, mais qu'on peut observer toujours en pareil cas de la part de ceux qui viennent de commettre une telle action, Paolo évitât toute allusion au motif qui l'y avait porté. Il semblait que la pensée la plus amère à l'imagination maladive du malheureux Silvani, fût d'avoir survécu à son ami qu'il croyait avoir tué; on ne le quittait pas un seul instant; les paroles sinistres qui lui échappaient faisaient craindre qu'il n'attentât de nouveau à sa vie. Freeling avait été forcé d'avouer toute la vérité à son excellent ami le docteur D***; mais aux yeux de tous, à une exception près, la maladie de Paolo passa pour les suites d'une chute des hauteurs du Colysée. Cette nouvelle confidente était une femme d'environ trente-cinq ans qui, au milieu des tentations et des dangers qui entourent le métier de modèle, avait su se conserver une bonne réputation. Elle avait été belle, et sa taille présentait encore une perfection de formes et une grâce naturelle qui la faisaient rechercher de tous les peintres. Freeling, pour qui elle avait souvent posé, lui avait rendu des services dans des moments de gêne et de chagrin; elle lui avait voué, en revanche, une affection profonde et respectueuse. Certain de sa discrétion à toute épreuve, Freeling n'avait pas hésité à lui confier le secret qui renfermait de si terribles conséquences, et qui lui semblait aussi sûrement placé dans le sein de la fidèle Minacuccia que dans celui de son ami le docteur. Il se flattait donc de l'espoir que les événements de cette nuit fatale eussent échappé à tout œil humain. Il se trompait fort. Un jour, que Paolo avait dormi d'un sommeil plus paisible, Freeling était assis à son chevet, absorbé dans la lecture d'un livre que venait de lui envoyer d'Angleterre un de ses jeunes frères; c'était le *Heros' and hero worship* de Carlyle, livre qui ne pouvait manquer de faire une vive impression sur son organisation poétique. Le jour touchait à son déclin; faisant un effort sur lui-même pour s'arracher à sa lecture, Freeling allait sortir quand un léger mouvement du malade qu'il croyait endormi, attira son attention: les

yeux de Paolo étaient ouverts, et son regard, plein d'un étonnement mêlé d'effroi, avait une expression si nouvelle que Freeling sentit que la crise dangereuse était passée, et que le malade avait recouvré ses sens; il comprit en même temps ce qu'il y aurait à craindre si Paolo reconnaissait subitement un homme qu'il croyait si bien mort. Il s'interrogeait sur ce qu'il y avait à faire en une circonstance si grave, quand Paolo, se soulevant d'une main, toucha doucement de l'autre le visage de Freeling, en regardant celui-ci avec une expression de frayeur, d'espoir et d'affection. A ce contact, un sourire radieux, comme celui d'un ange pardonné auquel ses prières ouvrent les portes du paradis, illumina son visage; puis il retomba, épuisé de fatigue et d'émotion, sur son oreiller. Il sembla à Freeling qu'on le déchargeait d'un poids énorme; il se pencha sur le lit, et essaya de calmer Paolo en lui disant qu'il avait été fort malade et que son état pouvait empirer à la moindre agitation. « Oh! Freeling! — s'écria le pauvre jeune homme en sanglotant, — j'ai été en effet bien malade, quels rêves affreux j'ai faits! — Imaginez-vous, continua-t-il en serrant convulsivement la main de Freeling, que je vous ai cru mort! — J'ai cru, — oui! j'ai cru que je vous avais tué; — puis je me suis senti mourir, — et vous veniez, la nuit et le jour, comme un ange vengeur, avec un regard! oh! Freeling, quel regard triste et terrible! et Paolo se couvrit le visage de ses mains, — mais à présent, je sais que ce n'était qu'un songe. — Vous êtes bien portant, n'est-ce pas? dit-il en parlant plus vite, et en regardant fixement le visage de Freeling, pâli par de longues veilles. Mais où suis-je?... Qu'est-ce que tout ceci? — continua-t-il avec une agitation toujours croissante, en portant la main aux bandages qui lui entouraient la tête. — Puis, tout à coup, les arrachant avec violence, il s'écria :

Ah! c'est donc vrai! traître! scélérat! vous l'aimiez!... et je vous tuai à cause de votre trahison! J'ai bien frappé *cette fois-là!* mais j'ai manqué le coup que je me destinais... mais je ne le manquerai pas toujours... » — Et son beau visage prit une expression vraiment horrible, et un rire affreux par sa rage insensée, éclata sur ses lèvres noires qui écumaient. Le bras nerveux de Freeling le rejeta sur le lit, et l'y retint avec une force surhumaine. — La crise fut courte, mais violente. — Après bien des efforts, Freeling réussit à rencontrer le regard du pauvre fou (car Paolo l'était en ce moment), qui retomba sur le lit en murmurant : « Son fantôme!... » et en tremblant comme s'il eût été aux prises avec les frissons de la mort. — Peu à peu les frissons devinrent moins fréquents, le malade ferma les yeux, épuisé par la souffrance, et s'endormit d'un sommeil profond et pénible.

D'après le conseil du docteur, Freeling cessa de soigner Silvani, et à mesure que celui-ci reprit ses forces, on apprit avec de grands ménagements toute la vérité à l'infortuné jeune homme. Une fois revenu à lui-même, il ne put se résoudre à revoir Freeling; ce nom seul le faisait frissonner de la tête aux pieds, et rien ne réussit à le faire sortir du marasme et du désespoir dans lesquels il était plongé à mesure que la mémoire des faits lui revenait.

Dans l'intervalle qui précéda la rechute de Paolo, Freeling, qui cherchait par de constants efforts à combattre les souvenirs qui assiégeaient son ami, avait travaillé sans relâche aux heures où ses soins n'étaient pas nécessaires, et comme il n'avait quitté son atelier que pour de courtes promenades aux instants où tout le monde se livrait au repos, il n'avait rencontré que rarement Lawless, Strauge et deux ou trois autres de ses compagnons.

Absorbé dans ses propres sentiments, Freeling ne s'était aperçu d'aucun changement dans les manières de ses camarades à son égard; il fut donc aussi surpris qu'irrité lorsque, quelques jours après la seconde attaque de Paolo, il remarqua une froideur évidente dans les saluts de presque tous ceux qu'il rencontra sur le monte Pincio. Trop fier pour ne pas ressentir à l'instant même le contre-coup du sentiment qu'on lui·témoignait, il rendit à ses anciens amis leurs saluts avec la plus grande hauteur, et, la rougeur au front, l'œil étincelant, il continua son chemin. Le lendemain, dès le lever du soleil, Freeling était à son atelier; sa nuit avait été sans sommeil, et, le cœur plein de trouble et d'amertume, il était venu chercher dans le travail son refuge favori. Il chargea sa palette et posa tour à tour ses derniers tableaux sur le chevalet; mais aucun ne lui plut, et celui qu'il préférait de tous la veille encore, lui parut confus comme dessin et sans harmonie de couleurs. Jetant sa palette de côté, Freeling s'assit alors; ne luttant plus contre l'étrange et pénible sensation qui l'oppressait, il cacha sa tête entre les mains et se mit à songer aux événements tragiques qui s'étaient passés dans ces derniers temps. Un coup frappé à la porte l'arracha brusquement à sa triste rêverie. « Entrez, dit-il avec humeur. » La porte s'ouvrit lentement, et Lawless parut : « Eh bien! dit Freeling, depuis quand avez-vous besoin de permission pour entrer chez moi? » Lawless s'avança et dit en lui tendant la main : « Je ne savais pas si vous étiez seul. — Mes amis sont les vôtres, ou du moins ils *l'étaient*, dit Freeling en accentuant ce mot et en attachant un regard sérieux, presque sévère, sur Lawless, qui, cependant, ne détourna pas le sien. Tenez, asseyez-vous, Lawless, —

quelque chose me rend triste et maussade ce matin; mais il n'est pas juste que vous en souffriez. Asseyez-vous et contez-moi les nouvelles; je ne sais plus rien depuis un mois. »

Lawless s'assit; mais son obéissance se borna là, car il resta silencieux. Freeling s'était levé et marchait à pas précipités à travers la chambre; s'arrêtant subitement devant son ami, il dit avec émotion : « Tenez, Lawless, avouez que vous avez quelque chose de pénible à me dire. — Eh bien! dites-le moi, — je ne suis ni un enfant, ni une femme, et j'ai la force de tout supporter. » Lawless se leva aussi et mit sa main sur celle de Freeling en lui disant : « En vérité, mon cher ami, je ne sais comment vous dire ce que je crois pourtant de mon devoir de vous apprendre. Vous ne pouvez, j'espère, douter ni de mes sentiments, ni de mon amitié. » Le jeune homme s'arrêta, et, les yeux remplis de larmes, il porta un regard plein de sincérité et d'affection sur Freeling, qui répondit avec empressement : « Non, non, sans aucun doute!... Mais de quoi s'agit-il? Pardonnez-moi mon humeur irritable, mon ami, et dites-moi ce qui s'est passé... — Eh bien! Freeling, asseyez-vous et tâchez de m'écouter sans vous emporter. Vous vous rappelez que nous devons aller demain à Aricia, et qu'aujourd'hui nous dînons tous au *Falcone*. — Mon Dieu! c'est vrai! comme le temps passe! Je n'avais pas la moindre idée que ce jour fût déjà arrivé. Eh bien! je ne puis aller à Aricia. » Le visage de Lawless s'éclaircit. « Mais je ne vois pas pourquoi je ne dînerais pas avec vous aujourd'hui! Paolo se porte beaucoup mieux, à moins, cependant, ajouta Freeling en voyant le nuage qui passa à ces mots sur le front de son ami, à moins qu'on ne désire pas ma compagnie... — Non, non, ce n'est pas cela! — Eh bien! monsieur, qu'est-ce donc? Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, et je vous prie d'en venir au fait. » Lawless, profondément blessé, rougit légèrement; mais, reprenant courage, il dit : « Je vous pardonne, Freeling; — soyez calme, et je vous dirai tout. La vérité est que vous avez un ennemi infernal, aussi habile à répandre le poison de la calomnie qu'à éviter les suites de sa lâcheté. Je ne vous cacherai pas que mes soupçons se portent sur Crawford; mais il possède un tact suprême, et, tandis qu'il vous abîme, il fait croire à tous qu'il est votre meilleur ami. Oh! je voudrais!... Enfin! le mal existe; que faut-il faire pour y remédier? — Mais, interrompit Freeling, vous ne me racontez pas ce qu'il dit, ou plutôt ce qu'*on* dit; est-ce toujours la même chose? suis-je fier? ambitieux? est-il Brute et moi César? Ont-ils forgé quelque tort plus grave? — Eh bien! oui, Freeling; on a inventé la plus affreuse calomnie. — Malheureusement, les apparences sont contre vous, et le récit

de Crawford s'appuie sur tant de circonstances fâcheuses, qu'il n'a qu'à laisser échapper de temps en temps une insinuation perfide, à hausser les épaules au moment opportun, et le mal se répand avec la rapidité de l'incendie... — Quel mal? dit Freeling en pâlissant. — Que raconte-t-il?... — Mais, répondit Lawless tout ému, — Paolo... vous savez que tout le monde ignore la véritable cause de sa maladie... puis le mystère dont vous vous êtes enveloppé... On dit que vous vous êtes querellés le soir où il a été blessé, qu'on vous a vus aller ensemble au Colysée et en revenir au point du jour; et ce maudit cocher qui a rapporté au café Greco ce diable de couteau pour savoir à qui il appartenait!... J'entrais au café juste au moment où Crawford l'examinait; je vis son regard diabolique lorsqu'il nous montra sur la lame les chiffres souillés de sang; je le lui arrachai des mains en disant que je vous le rendrais. Mais je n'ai pu me résoudre à vous parler de cela. On a rapproché toutes les circonstances, et on en a conclu... — Quoi? s'écria Freeling en respirant à peine et en saisissant le bras de Lawless... — Eh bien ! que vous êtes amoureux de Bianca, fiancée de Paolo, et, qu'après vous être querellés, vous avez eu une rencontre où vous, Freeling, aviez voulu tuer le pauvre garçon. Sans doute, c'est un mensonge, le lâche mensonge d'un scélérat; mais cela éveille contre vous de fortes préventions, et il faut trancher dans le vif maintenant, sans quoi il est impossible de prévoir jusqu'où cela ira. » Lawless s'arrêta, et jeta un regard plein de pitié et d'étonnement sur le visage pâle et agité de Freeling.

« C'est horrible, s'écria celui-ci — je ne puis supporter cela! Vous me connaissez, Lawless, vous savez que je suis incapable de mentir! — Je vous jure devant Dieu que je suis innocent; mais il existe des circonstances qui me mettent dans l'impossibilité de me justifier aux yeux du monde. Jurez-moi, quoi qu'il arrive, quand bien même il y irait de ma vie, de ne jamais révéler ce que je vais vous dire, et vous saurez tout. » Lawless promit à regret, et Freeling continua avec une agitation extrême: « Voyons un peu, — il faut que je remonte au commencement de cette malheureuse affaire, afin que vous puissiez tout comprendre. Il y a eu jeudi trois semaines, je me rendais vers huit heures du soir, comme d'habitude, chez Bianca, pour demander à Paolo de venir se promener avec moi au Colysée. Je ne l'avais pas vu de la journée, et j'étais un peu inquiet, lui trouvant mauvaise mine depuis quelque temps. Je le rencontrai au coin de *Laurina*, se dirigeant rapidement vers la demeure de sa fiancée. Je m'arrêtai, et j'étendis les bras comme pour lui barrer le passage; il me repoussa avec violence,

et passa en murmurant tout bas des paroles que je ne pus saisir; mais je compris à son air courroucé que ce ne pouvaient être que des paroles blessantes. Mon premier mouvement fut de le suivre pour lui demander une explication; mais sentant bien que dans son humeur actuelle, je pourrais provoquer une querelle, je m'en remis sur son bon cœur et sur son jugement pour reconnaître ses torts et m'en faire des excuses le lendemain, et je continuai mon chemin. Je vis à sa fenêtre la mère de Bianca; elle me fit signe d'entrer. J'hésitai un instant; puis, impatient de savoir ce qui agitait Paolo, je montai en courant; je trouvai Bianca tout en larmes; elle me dit, en réponse à mes questions, qu'elle ne pouvait rien comprendre à la manière d'être de Paolo, qu'il avait été très-dur avec elle, qu'il avait parcouru la chambre à grands pas, frappant du pied avec fureur en s'écriant que Freeling était un traître, un scélérat, mais qu'il saurait se venger. Je la consolai du mieux que je pus, et, ennuyé au delà de toute expression, je me mis en route pour le Colysée, me demandant ce que signifiait tout cela, car, chose étrange ! je ne me serais jamais imaginé que Paolo fût jaloux de moi à cause de Bianca. » — Freeling continua de raconter à Lawless les événements que nous avons déjà fait connaître aux lecteurs. Dès qu'il eut achevé ce récit tragique, Lawless, qui l'avait écouté avec un intérêt toujours croissant, parut grandement soulagé, et il dit : — « Eh ! bien, mon ami, je m'attendais à quelque chose de pire, bien que je fusse persuadé que vous n'aviez jamais rien fait contre l'honneur. Vous m'avez lié les pieds et les mains, mais les choses peuvent encore s'arranger, et il faudra bien qu'elles s'arrangent. Vous avez encore des amis sincères parmi nous, et je crois, après tout, qu'il vaut mieux que vous veniez dîner aujourd'hui avec nous ; maintenant que vous connaissez la situation, vous agirez en conséquence. Je suis certain que la majorité de l'assemblée sera encore pour vous ; les apparences vous sont défavorables, il est vrai, mais nous tâcherons de nous tirer d'affaire le mieux possible, et, dans tous les cas, il ne faut pas avoir l'air de rien craindre. Ah ! pourquoi vous ai-je promis de me taire ! Qui aurait cru cela de Paolo !... Pauvre garçon ! Après tout, il y a quelqu'un de plus coupable que lui ! Je suis presque tenté de manquer à ma parole et de parler ! — Vous me sauveriez peut-être, mais vous perdriez à jamais votre ami ! dit Freeling en souriant; puis, après quelques instants de silence, il ajouta gaiement : Je commence à voir clair en tout ceci; dans tous les cas, nous irons au fond de cette affaire. Adieu ! il faut que j'aille voir comment va le pauvre Paolo. — N'oubliez pas de dire à tous nos camarades que je présiderai aujourd'hui le ban-

quet, ainsi que nous en étions convenus. A six heures, n'est-ce pas? Adieu mon cher. Hé, Lawless! faites placer Crawford près de moi, pas trop près, de peur que je ne m'emporte, mais assez pour qu'il ne puisse m'éviter. Après tout, le droit fait la force! Adieu. »

Lawless ferma la porte, et Freeling, une heure après, descendait rapidement l'escalier. — Comme toutes les fois qu'après les tourments de l'incertitude on voit se dessiner clairement une situation, et qu'on prend une résolution ferme et courageuse, il retrouva en un instant la tranquillité d'esprit et la paix de cœur qu'il avait perdus depuis longtemps.

V

Cinq heures sonnaient à l'horloge *della Trinita-di-Monte* comme Freeling achevait une toilette soignée, mais fort éloignée cependant de l'affectation qui eût caractérisé un *dandy*. Son beau visage, plus pâle encore qu'à l'ordinaire, avait une expression d'énergie et de fierté; après avoir fait ses dernières recommandations à Minacuccia, il sortit, non sans jeter encore un coup d'œil sur Paolo qui sommeillait. En descendant, il rencontra Bianca qui le salua sans rien dire, et sans paraître vouloir s'arrêter. — A la porte du café Greco, il trouva Lawless, Strange et deux autres jeunes gens qui lui prouvèrent par leur accueil franc et amical qu'ils étaient restés fidèles à leur ancien ami. Freeling leur pressa la main en silence, et les cinq amis se rendirent à l'hôtel du *Falcone*. Après avoir monté le grand escalier de pierre qui conduit au premier étage, Freeling arriva dans la salle destinée au repas, et, la traversant jusqu'au bout, il alla s'appuyer sur un buffet grossier qui se trouvait placé dans un enfoncement, près de la table principale. Cette pièce était grande et sombre, car elle n'avait pas de fenêtres, proprement dites, et ne recevait de jour que par les portes ouvertes sur les chambres adjacentes. Il y avait déjà quelques personnes, mais c'étaient des étrangers ou des gens que Freeling ne connaissait que de vue, et auxquels il rendit leurs saluts en passant; ses amis restèrent près de lui et engagèrent entre eux une conversation à laquelle il ne se mêlait qu'avec distraction. Ce n'était pas sans motif qu'ils étaient arrivés avant l'heure du repas, et Freeling avait choisi sa place afin de pouvoir juger des sentiments de ses anciens camarades. L'espace entre les deux tables n'admettant le passage que d'une personne à la fois, il leur faudrait ou l'éviter grossièrement, ou venir à lui un à un. C'était un moment diffi-

cile, et malgré sa fermeté naturelle, Freeling sentit son cœur battre plus vite et son visage se colorer au bruit des voix sur l'escalier. Dix ou douze personnes entrèrent ensemble; un sourire méprisant erra sur ses lèvres; il se tourna vers Lawless et lui dit avec amertume : « *Grave virus munditias pepulit.* » Crawford se trouvait parmi ceux qui venaient d'entrer; il était d'une pâleur livide; ses yeux étincelaient comme des charbons ardents. Comprenant aussitôt l'avantage que la place choisie par Freeling lui donnait sur eux, les nouveaux arrivants s'arrêtèrent tout à coup et hésitèrent quelques instants, aucun d'eux ne voulant faire le premier pas. Au même instant, un jeune homme aux cheveux blonds s'élança dans la salle, et, sautant par-dessus une table qui lui barrait le passage, alla droit à Freeling et lui tendit une main qui fut serrée aussi cordialement qu'elle était offerte. « Comment allez-vous Fred? » — Très-bien, merci. — Mais vous ne venez plus jamais me voir, Freeling. Hélas! tous mes travaux sont interrompus; mon *padrone di casa* menace de me renvoyer pour avoir mis des clous dans ses murs; *mia donna di studio* (femme qui sert de modèle) m'a abandonné... je suis à bout de ressources. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu me trouver? — Ah! je ne sais; — Crawford m'avait engagé à n'en rien faire, car vous n'aimeriez pas, me disait-il, à être tourmenté dans ce moment-ci. — L'impertinence de M. Crawford est réellement intolérable. Venez me trouver demain, et, sous peu, tout ira bien. — Oh! vraiment, je ne sais ce que je deviendrais sans Freeling, s'écria le jeune homme en se tournant vers Lawless, c'est bien le meilleur garçon du monde! »

La glace ainsi rompue, les nouveaux arrivés s'avancèrent timidement, un à un, et s'approchèrent de Freeling, qui fixa sur eux son regard clair et profond, bien résolu, dans le cas où ses observations lui permettraient encore de douter des sentiments hostiles de ses camarades, à ne pas faire de susceptibilité outrée, et à prendre la main qu'ils pourraient lui offrir. — Sa générosité ne trouva pas à s'exercer. — Ils laissèrent presque tous percer à travers leur politesse forcée une telle froideur que Freeling leur rendit leur salut avec une hauteur dédaigneuse. Puis, tournant sur ses talons, il dit à Lawless : « — Demande qu'on nous serve, Lawless, et, pour l'amour de Dieu, allons jusqu'au bout de cette triste comédie. »

« A table, messieurs, dit Lawless, en agitant vivement la sonnette; je crois que nous sommes tous présents; *in tavola subito!* » — On se mit à table, et un des amis de Lawless s'arrangea de façon à ce que Crawford se trouvât vers le bout de la table, à portée de Freeling. On

servit le dîner qui était excellent; mais presque tous les convives semblaient avoir perdu l'appétit; à peine si quelques paroles s'échangeaient à voix basse; de temps en temps, quelques personnes essayaient d'entamer une conversation sur un sujet indifférent, mais se taisaient bientôt, lasses de faire de vains efforts pour dissiper l'impression pénible qui pesait sur toute l'assemblée. Mais si on toucha peu aux viandes, il n'en fut pas ainsi des vins; il semblait qu'on luttât de vitesse à vider les flacons d'*Orvietto di prima qualita*, et qu'on espérât ainsi combattre le pouvoir mystérieux et fatal qui oppressait les esprits. Vers la fin du repas, on se trouvait dans un grand état d'excitation et de curiosité inquiète sur les événements qui sans doute allaient se passer. Freeling ne s'abaissa pas jusqu'à jouer l'indifférence; il ne mangea rien, et se borna à effleurer son verre en réponse aux saluts affectueux du petit nombre d'amis qui lui étaient restés fidèles. Enfin on apporta le dessert, on mit sur la table des fruits, des olives, une rangée formidable de flacons d'Orvietto, et les garçons se retirèrent. En pareille occasion, Freeling portait toujours le premier toast à la prospérité de l'Académie anglaise de Rome, car, à l'étranger, les Anglais se rattachent aux coutumes qu'ils laissent tomber dans leur pays. Tous les verres se remplirent; dès qu'il leva le sien, il se fit un profond silence, et tous les regards se dirigèrent vers le haut de la table. Freeling, pâle, était debout; ses yeux brillaient d'une noble fierté, et l'expression de son visage était si solennelle quand il s'inclina légèrement, que tous les convives en furent impressionnés. « Messieurs, dit-il, d'une voix basse, mais pourtant si distincte que la moindre syllabe arrivait jusqu'aux convives les plus éloignés, il n'entre ni dans mes principes, ni dans mon caractère de paraître ce que je ne suis pas, ou de déguiser ce que je suis. Je ne chercherai donc pas à cacher que c'est le cœur rempli de la plus pénible émotion que je m'adresse à vous. La plupart d'entre vous n'ignorent pas les motifs qui font que notre réunion d'aujourd'hui ressemble si peu à celles d'autrefois. Je ne puis porter un toast d'une indifférence relative alors que je suis absorbé par de tout autres pensées: me croyant victime d'une odieuse calomnie, j'ai résolu de savoir si je me trompe ou non. Mon ami, Lawless, qui a su conquérir tant d'amitié et d'estime parmi vous, m'a raconté en détail les bruits infâmes répandus pour me déshonorer; je porterai donc un toast dans le but de m'assurer jusqu'où va votre croyance en cette calomnie. Je vous demande surtout, messieurs, de ne pas chercher à me tromper; que nul sentiment de pitié, que nul souvenir affectueux ne vous influence. Ennemis déclarés, pleins d'une conviction sincère, je puis encore vous respecter; si vous avouez votre

opinion, je puis encore vous pardonner; mais si vous craignez de parler devant moi après m'avoir attaqué dans l'ombre, je ne puis que vous mépriser comme des traîtres. Que ceux qui n'ajoutent aucune foi à d'odieuses calomnies portent donc avec moi ce toast : « *Honneur aux amis sincères de Paolo Silvani!* » — Un profond silence succéda aux dernières paroles de Freeling, qui attendait avec un calme apparent le résultat de son discours. Lawless, Strange et deux ou trois autres convives se levèrent spontanément. — Crawford étendit la main pour prendre son verre; mais son regard rencontra l'expression de surprise et de dégoût que son action soulevait généralement, et il s'arrêta en blémissant; quelques étrangers et indifférents se joignirent au toast de Freeling; mais celui-ci comprit à l'instant que plus des deux tiers de ses camarades étaient ligués contre lui, et ce fut avec un léger tremblement qu'il porta son verre à ses lèvres; il répéta d'un ton grave : « *Honneur aux vrais amis de Paolo Silvani!* »

Crawford se souleva de son siége, et il allait répéter le toast, quand un cri d'indignation poussé par trois ou quatre de ses complices lui coupa la parole; il haussa les épaules et se rassit. Freeling continua d'une voix calme mais moins assurée : « J'avoue que je suis profondément surpris et blessé; je n'aurais jamais cru que la calomnie eût autant de pouvoir. Parmi ceux dont je viens de connaître les sentiments, il s'en trouve un grand nombre sur l'amitié desquels j'aurais cru pouvoir compter dans les plus grandes épreuves de ma vie; il en est dont je regrette l'erreur, mais il en est *un* dont la haine dévoilée me charme! Je suis ravi de voir enfin tomber les barrières du mensonge et de l'hypocrisie, et de me trouver franchement face à face avec un homme que je soupçonne depuis longtemps d'être mon ennemi, et que je ferai connaître comme propagateur de ce mensonge horrible qu'il m'en coûterait trop de croire l'œuvre d'un autre. Price Crawford! je vous accuse d'être l'auteur d'une calomnie aussi lâche que fausse, et s'il reste encore la moindre trace d'honneur dans votre âme, je vous somme de rejeter ou d'accepter mon accusation, afin que je puisse devant tous ou vous offrir mes excuses, ou vous exprimer le mépris qui, à moins que je ne me trompe fort, vous revient de choix! »

Freeling s'assit, fixa son regard pénétrant sur Crawford, et attendit sa réponse.

VI

Crawford vida le verre qu'il venait de remplir, et se leva lentement. La forme d'accusation employée par Freeling et les circonstances lui étaient favorables ; si cette accusation eût été faite quelques instants plus tôt et dans des termes moins violents, la honte lui aurait peut-être fermé la bouche ; mais, comprenant dès l'abord sa position, il avait bu à l'excès, et il s'était dit, en rencontrant le regard de Freeling, que le sort en était jeté, et qu'il lui faudrait, tôt ou tard dans le cours de cette soirée même, se dépouiller du manteau d'une amitié factice pour se poser en ennemi déclaré ; il avait eu recours à une excitation artificielle, espérant ainsi faire face aux événements avec une apparence de courage. Il se leva donc, et, après avoir jeté sur Freeling un regard d'ironie et de triomphe, il prit la parole avec un sang-froid et une assurance qui étonnèrent les auditeurs. « Un homme modeste, dit-il, ou moins accoutumé que moi à la distinction flatteuse des faveurs de M. Freeling, pourrait se sentir écrasé par l'honneur qu'il vient de me conférer en me plaçant comme orateur en face de ces gentlemen, formant la majorité de notre banquet, et dont le crime affreux est de se réserver le choix de faire usage de leur propre jugement, et de profiter aussi du privilége que M. Freeling estime si grandement, celui de choisir lui-même ses amis. On pourrait s'attendre à ce que je répondisse avec colère au langage insultant et tant soit peu incohérent que la sagesse et le bon goût de M. Freeling lui ont dicté à mon égard ; je pardonne, au contraire, à un jeune homme qui se trouve dans une position si humiliante et si pénible, et je ne doute pas de mériter votre approbation en agissant d'une manière aussi compatissante envers quelqu'un qui a joui autrefois d'une si belle réputation, qui a été si longtemps *le premier*, comme il l'est encore maintenant, dans un autre genre. Je comprends sans peine ce qu'un caractère affectueux et sensible, comme le sien, doit souffrir d'une position aussi équivoque ; c'est pourquoi, laissant de côté tout ce qui pourrait ajouter à l'amertume dont le cœur de M. Freeling doit être rempli, je ne veux m'occuper que de son accusation contre moi..... Messieurs ! M. Freeling m'accuse d'avoir inventé un mensonge infâme ! Il ne nous a pas honorés de détails sur la calomnie dont il nous a parlé d'une manière aussi laconique que favorable pour lui ; et si je tenais moins à traiter M. Freeling avec respect et avec franchise, je pourrais simplement dire que j'ignore absolument la cause de sa colère ;

je permettrais ainsi à la calomnie de se propager et j'en laisserais les funestes conséquences retomber sur sa tête; je pourrais dire avec Horace... Mais, comme vous le savez tous, j'avais voué une profonde amitié à Freeling, — pardon, à M. Freeling, — et cette amitié, en dépit de la froideur qu'elle a rencontrée, n'a jamais cessé d'exister. Si je lui pose des questions, et encore avec une certaine réserve, ce n'est donc pas, comme lui et d'autres pourraient se l'imaginer, par simple curiosité, mais afin de lui accorder la seule ressource qui lui reste, celle de défendre son honneur en se justifiant en détail et en dissipant les soupçons que, seul, il a éveillés autour de lui. A cet effet (et tout en parlant ainsi, Crawford fixa sur Freeling un regard d'où jaillissait la haine et la vengeance), à cet effet, il est nécessaire de vous soumettre, en quelques mots, les circonstances qui semblent se rattacher à la maladie de Paolo Silvani, circonstances auxquelles il ne manque, pour retomber dans leur nullité habituelle, que quelque date insignifiante, que sans nul doute M. Freeling leur assignera facilement; il est bien entendu que je ne réponds de la vérité de ce que j'avance que pour ce qui se rattache à mes remarques personnelles; mais M. Freeling, qui connaît le fond des choses, pourra sans peine rectifier les erreurs où j'ai pu être induit. Paolo, l'âme de nos réunions d'autrefois, est, vous le savez tous, fiancé à Bianca Santini, connue aussi sous le nom de Bianca la Bella, à laquelle il a voué une profonde affection. Vous savez aussi que M. Freeling était devenu un des intimes de la maison de signor Santini; là, comme partout, il éveilla une grande admiration; la jalousie gagna le cœur de Paolo. Il est fort possible que, bien que M. Freeling soit incapable d'une action aussi vile que celle de trahir un ami, lui qui professe un si grand respect pour ce mot! il est possible, dis-je, qu'à son insu, sa beauté et ses manières aient fasciné une jeune fille impressionnable comme l'est une Italienne, et que cet effet produit sur elle, ait pu ne pas plaire à un homme du caractère de Silvani. Je me souviens qu'il y a environ cinq ou six mois, Paolo s'est plaint à moi-même de ce que Freeling aurait abusé de sa confiance pour lui ravir ses plus chères affections. Sachant que ce ne pouvait être la vérité, je fis naturellement tout mon possible pour chasser de son esprit une idée aussi absurde. Je dois avouer que sa douleur d'être trahi par son ami surpassait encore son indignation. Il y a un mois, le jour même de la chute étrange de Paolo au Colysée, je le rencontrai en me promenant avec Jameson; l'émotion empêchait Paolo de respirer; il s'arrêta, nous dit qu'il avait insulté et frappé Freeling, et qu'il était l'homme le plus malheureux du monde, car il avait perdu en même

temps sa fiancée et son ami ; puis, changeant de ton, il nous dit encore qu'il était convaincu de la duplicité de M. Freeling, et qu'il allait s'assurer s'il était entré chez Bianca, afin de se bien convaincre de sa trahison ; et nous priant alors de l'attendre, il s'élança dans la rue, et revint à nous au bout de quelques minutes.—« *A vous*, voulez-vous dire, *à vous!* » interrompit Jameson. — « Ah! c'est vrai, reprit Crawford évidemment contrarié, à moi, car Jameson m'avait quitté. Il revint donc, fort pâle et étouffant ses sanglots ; il prit mon bras, et j'essayai de lui persuader qu'il était dans l'erreur, car je pensais qu'il savait comme moi que le cœur de M. Freeling était déjà engagé ailleurs. » Freeling, à ces mots, rougit de colère, et se souleva à demi de son siége. Crawford continua : « Quand nous arrivâmes au Forum, l'émotion de Paolo commençait à se calmer, mais il s'appesantissait avec amertume sur la perte de son ami, et lorsque nous eûmes gagné le Colysée, il me quitta brusquement en me disant qu'il préférait rester seul. Je rentrai chez moi, où j'attendais quelques amis ; nous prolongeâmes la soirée assez tard, et quand nous nous séparâmes, il faisait presque jour. Ne me sentant pas disposé à me coucher, je me dirigeai vers la Piazza, pour voir le lever du soleil. A peine y arrivais-je, qu'un fiacre s'arrêtait à la porte de M. Freeling, et M. Freeling lui-même en descendit précipitamment, en soulevant un corps qui semblait privé de connaissance, paya le cocher et entra chez lui. Saisi d'inquiétude, j'allais m'approcher de la porte, quand M. Freeling passa brusquement devant moi, et courut chez le docteur D*** qui, au bout de quelques instants, arriva en toute hâte. J'aurais voulu offrir mes services, mais je n'osai m'exposer à un nouveau refus. Il y avait environ une heure que j'attendais, quand le docteur D*** sortit, et j'appris de lui que Paolo avait fait une chute grave des hauteurs du Colysée, qu'il s'était blessé à la tête, qu'il était en proie à une fièvre violente et que son état réclamait la plus grande tranquillité. Grandement soulagé, — car l'effroi qui se peignait sur le visage de Freeling m'avait fait craindre quelque chose de plus sérieux encore, — je repris ma promenade et allai déjeûner au café Grec. Je me levais de table quand entra un homme qui disait avoir conduit deux messieurs depuis la piazza San Apostoli jusqu'à une maison de la piazza di Spagna ; il ne pouvait plus reconnaître la maison, et venait rapporter au café Grec ce qu'on avait laissé dans sa voiture, un livre et un fort beau couteau ; je reconnus aussitôt ce couteau pour avoir appartenu à Freeling ; le manche et la garde était tachés de sang encore frais, car l'empreinte resta sur un mouchoir qu'on pressa dessus. »

A ces paroles de Crawford, un frisson involontaire fit tressaillir Freeling; son trouble n'échappa point au narrateur, ni à quelques autres des assistants. Crawford continua: « Si j'insiste sur ces pénibles détails, c'est tout simplement pour qu'il soit plus facile à M. Freeling d'éclaircir ces faits étranges à nos yeux. Il est nécessaire de bien connaître tous les points qui ont pu donner lieu aux bruits injurieux pour l'honneur de M. Freeling, afin de pouvoir en démontrer la fausseté, et en même temps justifier ceux qui avaient trouvé dans ces apperences de quoi motiver la cessation de leur confiance. »

Crawford abaissa sur Freeling son regard flétri, plein d'insolence et de méchanceté. Freeling, le visage blanc comme la mort, répondit à ce regard par un air si fier, si méprisant, qu'il força son adversaire à baisser les yeux. Provoqué par ce dédain suprême, excité par le vin et toutes les mauvaises passions, Crawford prit un ton satirique où perçait une haine qu'il ne cherchait plus à dissimuler, et pour augmenter l'effet que ses paroles avaient déjà produit sur son auditoire, il continua ainsi: « Je serai bref, impatient comme vous tous d'avoir l'explication qui, je l'espère, sera immédiate et définitive; indépendamment des légers incidents que je viens de mentionner, M. Freeling vous révélera les motifs, excellents sans doute, qui l'ont porté à cacher la nature de la maladie de Silvani, gagner son médecin et sa garde-malade à cet effet, et à faire attribuer à une chute dans le Colysée la blessure meurtrière reçue par Paolo dans la région du cœur. » Crawford siffla comme une vipère ces derniers mots, et il reprit: « Cette blessure était si profonde que dix jours après ce terrible accident du Colysée, le sang baignait encore la terre comme pour crier vengeance. Pauvre Paolo! c'était une âme noble et fière. M. Freeling pourra éclaircir un autre incident de légère importance. Non loin de l'endroit où la chute avait eu lieu, se trouvait la doublure d'une casquette aux initiales S. F.; elle était trempée de sang. J'ai fini, dit Crawford, reprenant soudain son ton calme, et j'attends impatiemment l'explication que M. Freeling brûle de nous donner. Je me bornerai à vous répéter que les simples faits que je viens de développer sont de la plus stricte exactitude, et je vous ferai observer humblement qu'ils semblent suffisants pour en tirer de fâcheuses conclusions; mais je ne doute pas que les révélations de M. Freeling ne nous fassent changer d'avis, et que nous n'ayons plus qu'à lui présenter nos excuses. Je lui cède donc la parole, certain qu'en peu d'instants ce jeune homme aura repris la position qu'il occupait parmi nous. »

En s'asseyant, Crawford jeta un regard de triomphe autour de lui..,

mais tout à coup une émotion toute différente se répandit sur son visage, coloré tout à l'heure par le feu de la colère; ses lèvres tremblèrent, un frisson de terreur insurmontable ébranla tout son être; ses yeux restaient cloués sur la porte entr'ouverte de la chambre voisine; tous les regards fixés sur lui saisirent la direction du sien, mais ne rencontrèrent plus rien dans le vide sombre de cette porte... L'attention des assistants se reporta sur Freeling qui se leva en chancelant; il regarda lentement autour de cette table, où il ne rencontrait plus un visage ami. Les uns l'évitaient, d'autres l'examinaient d'un air froid et dur. Ce moment fut affreux; pendant quelques instants il se crut au-dessous d'une lutte si inégale; mais un effort surnaturel rendit à son visage son expression de courage indomptable. Lawless se leva brusquement. « Messieurs, s'écria-t-il, écoutez-moi! Je puis tout expliquer!... — Lawless, lui dit Freeling d'une voix à peine intelligible, veux-tu m'enlever mon meilleur ami? assieds-toi, au nom du ciel! » Lawless s'assit et cacha son visage dans ses mains. « Messieurs, dit enfin Freeling, je vous ai dit que je n'étais pas venu pour me justifier; je ne pourrais y consentir sans m'abaisser à mes propres yeux et à ceux de l'éternelle justice: cette faiblesse, d'ailleurs, ne servirait à rien. Les circonstances sont contre moi en ce moment, mais peut-être un jour aurai-je à remercier M. Crawford d'avoir bien voulu, par amitié pour moi, vous donner des explications qui pourront servir à faire connaître la vérité. Ce jour-là, je serai plus heureux, mais non plus innocent qu'aujourd'hui. — Ah! que ne donnerais-je pas pour voir ce qu'éprouvera alors M. Crawford, quand, aux yeux de tous, je serai reconnu exempt de tout blâme, et lui pour un vil scélérat, un menteur infâme, que ni la crainte des hommes, ni la crainte de Dieu n'ont empêché de répandre la plus horrible calomnie; quand vous le tiendrez tous pour un misérable au-dessous même de ma vengeance. — Les insultes ne sont pas des arguments, s'écria Crawford hors de lui; je ne crains pas les imprécations outrageantes d'un assassin. — Menteur et scélérat! » — hurla une voix étranglée par la fureur, et Paolo Silvani, pâle comme la mort, le regard étincelant comme celui d'un tigre, bondit dans la salle et saisit Crawford à la gorge. Ivre et fou de rage de voir sa perfidie dévoilée, Crawford repoussa le pauvre jeune homme avec une telle violence qu'il lui aurait brisé le crâne contre la muraille, sans un des serviteurs accourus au bruit qui augmentait à chaque instant, et qui reçut Paolo entre ses bras. Il est impossible de décrire la scène qui suivit. — Pâle, haletant, brisé par la maladie, le front encore entouré de bandages, les yeux hagards,

les narines dilatées, les lèvres crispées par l'amertume et le mépris, Paolo affrontait Crawford du regard.

Celui-ci, rappelé subitement à lui-même par l'excès de la crainte, restait comme rivé au mur, vivante image du démon! Lawless sanglottait, penché sur l'épaule de Freeling; le reste des convives, stupéfaits et alarmés, s'étaient rassemblés autour des principaux acteurs de cette scène et en suivaient les progrès avec anxiété. Un silence de mort fut enfin rompu par la voix de Paolo : « Mes amis, dit-il, je me sens défaillir, et ne puis vous dire que peu de mots en ce moment. Mais ces mots suffiront. » Et, montrant du doigt Minacuccia qui, les mains jointes, se tenait toute tremblante sur le seuil de la porte par laquelle il venait d'entrer : « Elle vous dira tout. Je jure devant Dieu que Spencer Freeling est innocent de ce crime; je suis seul coupable, et si Crawford n'était encore plus criminel que moi, je serais la plus vile créature qui soit au monde. Comparé à lui, j'ose encore espérer mon pardon! C'est lui qui m'a poussé à attenter aux jours de mon ami, à me croire maître des miens!... Freeling, cher Freeling, veux-tu me pardonner? Ce misérable m'avait fait perdre la raison... Pardonne-moi, ou je ne saurais supporter l'existence!... » Le pauvre Paolo tomba dans les bras de Freeling, qui le pressa sur son cœur. Tous les assistants entourèrent les deux amis, et plusieurs des témoins de cette scène touchante fondaient en larmes. Paolo restait immobile entre les bras de Freeling. Enfin, saisi d'effroi, celui-ci essaya de se dégager de l'étreinte du pauvre Silvani dont la tête s'affaissa. « Misérable! vous l'avez tué! » s'écria Lawless en s'adressant à Crawford, qu'il vit descendre en trébuchant, étourdi par le coup dont Minacuccia l'avait frappé au moment où il s'élançait hors de la salle.

HENRY COOK.

(*La suite à un prochain numéro.*)

POÉSIES

Le baron Joseph de Zedlitz naquit en 1790. Après avoir fait ses études à Breslau, il s'engagea dans un régiment de hussards, et se distingua en maintes rencontres. Promu au grade de capitaine avant l'âge de vingt ans, il fit la campagne de 1809 sous le prince de Hohenzollern.

Plus tard, il abandonna le métier des armes pour se livrer tout entier à ses inspirations poétiques.

Quoique plein d'enthousiasme pour la cause de l'Allemagne, lorsque celle-ci se souleva contre Napoléon, notre poëte n'eut pas, comme Théodore Koerner, de ces accents guerriers qui enflamment les âmes et appellent au combat les enfants du pays.

Il y a dans les chants de Zedlitz quelque chose de plus cosmopolite. Partout où il aperçoit un grand caractère, que ce soit en France ou en Allemagne, en Amérique ou en Europe, il exalte en vers magnifiques les vertus de celui qu'il voit se consacrer au bonheur de ses concitoyens. Il s'attache surtout à chanter la gloire des hommes qui sont morts en défendant les opprimés, et l'on aime à voir dans ses poésies, intitulées *Couronnes d'Immortelles* (Todtenkraenze) avec quelle force les souffrances et les aspirations du peuple ont fait vibrer l'âme de ce poëte.

Les drames et les comédies de Zedlitz sont nombreux, et quelques-unes de ses pièces se sont toujours maintenues sur la scène allemande : *L'Étoile de Séville*, *Prison et Couronne*, *Deux nuits à Valladolid*, sont des œuvres pleines de force, de grandeur et d'élévation. Nous pensons qu'on doit les ranger parmi les plus belles productions dramatiques de l'Allemagne contemporaine.

Nul poëte moderne ne sait manier cette belle langue allemande avec plus d'aisance que Zedlitz. Il est tantôt calme et majestueux comme le grand Gœthe, tantôt riche comme Schiller en métaphores étincelantes.

Il étonne par la souplesse de son talent et par le tact avec lequel il sait toujours choisir le rhythme qui convient le mieux à son sujet. C'est ainsi que la traduction qu'il a faite du *Child-Harold* de Byron est considérée comme un chef-d'œuvre pour la beauté du langage et la cadence des vers.

La grande figure de Napoléon est apparue souvent au poëte, et cette ombre qui agite encore le monde, lui a inspiré une ballade si touchante et en même temps si virile, qu'elle est deveuue populaire en Allemagne. On la connait aussi en France depuis que Raffet a composé ce tableau si justement admiré où l'on

voit le vieux tambour, « l'horloge de l'armée, » battre le rappel et réveiller de sa tombe la grande armée de l'Empereur.

C'est cette ballade que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs. Elle a été rendue avec tant de bonheur dans notre langue, qu'il nous semble difficile de mieux conserver au tableau original son rhythme guerrier, sa touche vigoureuse et son aspect saisissant.

Mais nous laissons aux lecteurs le soin d'apprécier eux-mêmes le mérite du traducteur et les qualités du poëte allemand. A. Boscowitz.

LA REVUE DES OMBRES

BALLADE[1]

> Europe, Afrique, Asie ! la fortune a dispersé dans le monde entier leurs tombeaux comme leurs victoires.
> (Pharsale, liv. vi.)

A l'heure de minuit un gazon se soulève
Aux champs de Waterloo ;
Fidèle à sa consigne, un vieux tambour se lève
Et quitte son tombeau.
Des neiges de Russie aux sables d'Idumée
Ballotté par le sort,
Il fut pendant vingt ans l'horloge de l'armée,
Et fut son dernier mort.
Il part ; à chaque pas, de sa caisse sanglante
Un bruit étrange sort,
Et ses bras décharnés, sur la caisse tonnante
Frappent toujours plus fort ;
Et par monts et par vaux, par plaine et par rivage,
Battant le ralliement,
Il s'en va réveiller, sur tout champ de carnage,
Nos vieux soldats dormant,
Les uns gelés au fond de l'âpre Moscovie,
D'autres, bien loin du Nord,
Couchés trop chaudement au soleil d'Italie,
Ou sur le mont Thabor,
Dans la fange du Nil, sous les sables du Tage.
Tous, au même signal,
S'élancent, reprenant avec leur fier courage,
Le fusil sépulcral.
L'enfant qui ressaisit sa trompette éclatante,
Monte son blanc coursier

Et sonne... Et tout sanglants, de leur tombe mouvante,
Cheval et cavalier
Se dressent, dans leurs flancs emportant la mitraille
Qui les a foudroyés.
Dans les airs, à minuit, en ligne de bataille,
On les voit déployés;
On entend bruire au loin leurs escadrons rapides,
Fiers et le sabre en main,
Et le sec craquement de leurs crânes livides
Sous les casques d'airain.
Soudain, quand tout est prêt, de son île lointaine
Le chef se lève et sort;
Il s'avance à pas lents et suivi dans la plaine
De tout l'état-major,
Tel qu'on l'a vu quinze ans sous sa capote grise
Et son petit chapeau,
Et sa magique épée à son côté remise,
Dormant dans le fourreau.
La lune à peine luit et blanchit l'étendue
De ses pâles rayons;
L'homme au petit chapeau suit au loin la revue
De ses vieux bataillons,
Qui, joyeux tour à tour, s'inclinent à sa vue
Leurs armes présentant,
Puis, devant l'Empereur que chaque aigle salue,
Passent tambour battant.
En cercle autour de lui se forment en silence
Et chefs et généraux;
Tout bas au plus voisin par lequel il commence,
Il adresse deux mots
Qui vont de bouche en bouche, et, le long de la Seine,
Répétés sourdement.
Le mot d'ordre, c'est *France*, hélas! et *Sainte-Hélène*,
Celui de ralliement.
Demain ils reviendront, au pied de la colonne
Rappelés chaque nuit,
Pour la grande revue où l'Empereur ordonne
Qu'on soit juste à minuit.

ROGET DE BELLOGUET.

COURRIER D'ALLEMAGNE

Francfort, 20 mai.

Il y a des railleurs qui, naguère encore, prenaient volontiers l'Allemagne pour objet de leurs plaisanteries, et qui riaient à gorge déployée de ses vaines rêveries politiques. « L'Allemagne! disaient-ils, mais l'immobilité et l'impuissance sont sa raison d'être! Sa gloire est de s'agiter dans le vide. L'idéal, les abstractions, voilà son domaine; elle dérogerait en mettant le pied sur la terre. » — Aujourd'hui, ces mêmes railleurs sont beaucoup moins gais : ils se plaignent que l'Allemagne va beaucoup trop vite; ils la conjurent de s'arrêter, ou du moins, de modérer son mouvement, et regrettent le temps où toutes les aspirations, toutes les idées populaires venaient bien et dûment s'enterrer dans la bonne diète de Francfort. Maintenant, il est vrai, tout va mal, et de grands malheurs menacent l'ordre social. L'Allemagne veut marcher toute seule; elle rompt ses lisières, écarte les obstacles, et s'élance dans la vie publique avec une ardeur et une décision qui déroutent les plus fortes têtes, et qui remplissent les cours d'inquiétude.

Telles sont les réflexions qu'inspire naturellement à l'esprit le spectacle des élections qui viennent d'avoir lieu en Prusse, et dont le résultat, prévu à l'avance, est aujourd'hui décidément acquis au libéralisme. Le parti du progrès, qui comptait 72 voix dans la dernière chambre, en comptera plus de 100 dans celle qui vient de sortir du scrutin. Tel aura été, pour le gouvernement, le profit net de la dissolution. — Toutes les circulaires des ministres, réunies aux influences de cour, tous les modes de pression exercés par les hauts fonctionnaires, les violences même, appuyées secrètement par l'autorité, n'auront pas donné douze siéges aux conservateurs. Certes, la leçon est dure pour les « tardigrades », et l'on comprend leur mélancolie. La *Gazette de l'Etoile* se plaint que le parti de l'ordre a manqué de zèle et de discipline. De plus, un certain nombre de fonctionnaires se sont abstenus de voter. De là, ce triste résultat pour Berlin : 1200 électeurs progressistes, et 50 gouvernementaux. Ainsi la tactique et l'organisation savante des démocrates les ont rendus vingt-quatre fois supérieurs à leurs adversaires. Pauvre *Gazette de l'Etoile!* Ah! le temps n'est plus où sa voix magistrale planait majestueusement

sur une majorité assurée; le temps n'est plus où ses regards s'abaissaient avec dédain sur les agitations de partis. Où sont les bataillons ministériels de l'année dernière? Où est M. de Vincke, et son opposition inoffensive qui s'épanchait en paroles brillantes, sans faire ombrage à personne? Tout s'est évanoui comme un songe; et la *Gazette de l'Étoile* reste seule dans un bastion désemparé, avec MM. de Jagow, et de Roon, et Van der Heydt, et flanquée de quelques Junkers, qui font d'inutiles décharges, et tordent inutilement leurs moustaches. — Le présent est triste, l'avenir est encore plus sombre.

Le gouvernement prussien a donné pendant toute la crise électorale un étrange spectacle. Féodal et bureaucratique par essence, arborant hautement la bannière de l'ancien régime, il s'est comporté en réformateur; il a pris l'initiative de mesures que les constitutionnels et les démocrates eux-mêmes osaient à peine demander. C'est en se déclarant réactionnaire qu'il semble être devenu libéral. A peine la chambre est-elle dissoute, qu'apparaît la fameuse lettre de M. Van der Heydt à M. de Roon, sur la nécessité de réduire l'armée. Pendant quinze jours, la nation marche de surprise en surprise, et se voit comblée des plus belles promesses. Le roi lui-même ne dédaigne pas de jouer son rôle dans cet impromptu. Le roi veut tout à coup des économies, il édicte rescrit sur rescrit pour la diminution des charges publiques; il fait plus, il annonce des réductions militaires, il nomme une commission pour les accomplir. Cette commission est formée de généraux, présidés par M. de Roon en personne. Ainsi, le roi, les ministres, les généraux, toute la cour, est désormais économe, libérale, convertie aux idées du jour; toute la cour fait de la démocratie par peur des démocrates, semblable à certains poltrons qui se suicident par peur de la mort. Le malheur c'est que ces conversions *in extremis* ont complétement manqué leur effet et n'ont pu sauver le ministère d'une défaite complète. Grande leçon pour ces hommes d'Etat aux courtes vues, qui conseillent aux souverains les coups de tête! Quelle sera l'attitude du gouvernement vis-à-vis de la chambre nouvelle? Grosse question à laquelle on n'a point encore pleinement répondu. Le discours royal a été fort incolore; toutefois, s'il est permis d'en tirer une conclusion, c'est que la couronne accepte le verdict de la nation.

On ne saurait trop louer la mesure et la dignité observées par le peuple prussien dans cette occasion. Le roi, malgré ses inconséquences, n'a pas cessé un seul instant d'être respecté: les ministres n'ont été l'objet d'aucune attaque personnelle; les noms mêmes de certains d'entre eux sont restés, comme ils avaient droit de l'être, profondément ignorés; enfin, quand les promesses libérales sont venues, personne n'a dit le mot fatal: « Il est trop tard. » Peut-être a-t-on souri malignement du libéralisme de M. Van der Heydt; on a ri de la commission militaire et de M. de Roon, demandant, d'assez mauvaise grâce, des économies. Enfin, on s'est félicité sans réserve et sans arrière-pensée, des bienfaits que cette sagesse si tardive, si intéressée qu'elle fût, allait procurer au pays. Heureuse la nation qui n'abuse pas de ses avantages, et qui, dans ses conflits avec le pouvoir, laisse une porte ouverte à la réconciliation!

Un seul fait, dans la politique ministérielle, a provoqué d'énergiques et,

disons-le, de justes colères. C'est la prétention, hautement énoncée, de gagner les électeurs par des promesses de réformes, et d'acheter par des concessions financières l'abdication de la pensée nationale. Les circulaires de M. de Jagow, les allocutions de certains fonctionnaires trop zélés, toutes ces manœuvres, aussi maladroites que hardies, pour fausser le scrutin, ont provoqué une réprobation unanime. Rien de factice, ni de déclamatoire dans ce sentiment. Partout, cette conviction et cette candeur, dont la nation allemande semble avoir le secret, et qui déjoue toutes les roueries et tous les escamotages des habiles. Tout le monde a lu les répliques des universités de Bonn et de Berlin aux circulaires de M. de Jagow. On y a reconnu cette fierté et ce courage sans provocation, qui sied aux représentants de l'intelligence. Ce langage et cette fermeté de conduite n'ont pas été, comme on pourrait le croire, un fait particulier à l'enseignement. Tous les fonctionnaires, à peu d'exceptions près, ont montré la même indépendance. Cela se conçoit : le fonctionnaire prussien ne se considère pas comme un agent passif de l'administration ; il n'admet pas que les dépositaires du pouvoir exercent un droit de contrôle sur ses opinions, et puissent, suivant les besoins ou les fantaisies du jour, l'enchaîner à leur politique. Il prétend que son serment le lie envers le roi, non envers les ministres, et qu'en dehors de ses devoirs professionnels, il jouit de la même liberté que le reste de ses concitoyens. Cette doctrine, qu'il serait facile d'appuyer sur le droit, renferme de grands avantages : d'abord, elle protége le pays en opposant au gouvernement des limites qu'il ne peut franchir ; en second lieu, elle confond cette jurisprudence draconienne, qui place le fonctionnaire entre l'héroïsme et la servilité, et qui l'oblige à mourir de faim s'il se permet d'avoir une opinion libre. Mais quoi! des fonctionnaires investis du droit à la résistance ? La prétention est nouvelle sans doute ; elle fera froncer le sourcil à ces prétendus hommes d'Etat, qui ne comprennent pas le pouvoir sans le despotisme ; mais les sympathies de l'Europe libérale sont acquises à cette juste réclamation des consciences honnêtes. Il est temps que les fonctions publiques soient autre chose qu'une hiérarchie de despotes et de complaisants superposés les uns sur les autres ; il est temps que la dignité et l'amour du bien cessent d'être périlleux pour les subalternes.

Ces maximes, qui devraient être l'essence de tout gouvernement libéral, ont été posées d'une manière bien nette par les membres de la cour d'appel d'Insterbourg. Le ministre de la justice avait, à l'exemple de M. de Jagow, fait une circulaire (un peu timide) pour engager la magistrature à s'abstenir de toute agitation hostile au gouvernement. Les magistrats de la province orientale ont répondu par la déclaration suivante, qui méritera de faire époque dans les annales du libéralisme :

1° Nous ne pouvons reconnaître que l'ordre judiciaire doive craindre d'être influencé dans l'exercice de son mandat par des considérations de parti.

2° Nous nions que l'exercice d'un droit électoral de la part du juge, droit régulier et purement civil, ait le moindre rapport avec les droits de notre profession, et nous réclamons, dans l'exercice de ce droit, la liberté dont jouissent les autres classes de population.

Un pays où des fonctionnaires tiennent au pouvoir un pareil langage, n'a rien à craindre de M. Van der Heydt, et peut voir de sang-froid les agitations convulsives de la coterie féodale : car ce pays est mûr pour la liberté.

Ce calme et cette modération du peuple prussien ont frappé tout le monde et conquis les suffrages de l'Europe entière. Je me trompe; il y a quelqu'un en Europe qui refuse son approbation aux électeurs de Prusse, et qui découvre dans la presse, dans les « partis, » dans toutes les manifestations de la pensée libre, les symptômes les plus alarmants. C'est l'auteur de ces fameux bulletins, qui sont envoyés de Munich au *Moniteur universel*, et qui pourraient aussi bien être datés de Stockholm, de Vienne ou de Pétersbourg, car ces aperçus embrassent toute l'Europe, la Hongrie et le Danemark, le Nationalverein et la question finlandaise, le tout, avec cette aisance et cette sécurité (je n'ose pas dire cet aplomb) qui caractérisent les plumes officielles. Ce correspondant se distingue comme il convient de ses humbles confrères. Il professe, pour les faits, le même mépris que feu Royer-Collard. En revanche, il a deux spécialités qui lui appartiennent, les sentences et les réquisitoires. Il excelle à développer cette thèse que tout est au mieux dans la meilleure des Allemagnes; qu'il faut réprimer les innovations, et se confier à la haute sagesse des gouvernements. Si quelque critique vient pudiquement se mêler à ses effusions approbatives, c'est pour blâmer les cabinets de leur tolérance, pour leur signaler les agitateurs, et pour les inviter (fort décemment, il est vrai) à la répression. MM. de Beust et de Dalwigk, l'Electeur de Hesse, lui-même, accordent que tout n'est point parfait dans la constitution fédérale et qu'il y aurait moyen d'y faire quelque utile réforme. Le correspondant de Munich seul professe pour la diète de Francfort une tendre vénération. Pour lui, la diète de Francfort, c'est l'arche sainte, c'est le palladium « des vraies libertés. » Qu'aime-t-il donc dans cet auguste conclave où trônent tous les genres de décrépitude? Probablement, l'horreur du mouvement; car le correspondant de Munich a pour le *statu quo* toutes les ardeurs de l'apostolat.

En ce moment, une seule chose, en Prusse, trouve grâce aux yeux de ce fantaisiste. C'est la conduite du gouvernement. Oui, quand MM. d'Aueswald et de Schwerin étaient ministres, le correspondant de Munich était médiocrement satisfait. Aujourd'hui que MM. de Roon et de Jagow représentent la pensée royale, la confiance du correspondant français touche à l'enthousiasme. Qui donc accuse le ministère prussien de tendances rétrogrades? Mais voyez les rescrits royaux et les promesses de réformes! Peut-on exiger des preuves plus convaincantes de libéralisme! Que les bons citoyens s'entendent donc avec le gouvernement, pour donner de bonnes élections, et les agitateurs seront confondus; on entrera dans le vrai développement constitutionnel. Que le gouvernement s'unisse avec les princes secondaires, ses vrais alliés, contre le parti subversif; surtout, qu'on respecte la diète, qu'on obéisse à ses décisions, et tout ira bien. On le voit, rien n'est plus simple; toutes les questions sont résolues, et le correspondant de Munich peut quitter l'Allemagne, pour se consacrer à la Finlande, qui réclame aussi de lui quelques bons conseils.

On voit quel est l'idéal de celui qui donne ces leçons : des gouvernements

infaillibles, une police bien faite, des populations dociles et payant régulièrement les impôts. C'est une manière d'entendre le progrès fort commune en certaines régions; que ce rêve soit formé dans les pays où la centralisation absorbe toutes les forces du pays, où les gouvernements écrasent les individus, on peut le regretter, mais on le comprend. En Prusse, ce programme est inapplicable; car nulle part la liberté n'a poussé de plus profondes racines dans les caractères. Le Prussien puise ses inspirations en lui-même et non dans les sphères officielles, et l'influence du gouvernement sur les particuliers est de jour en jour plus insignifiante. Il y a des universités, mais pas de corps enseignant, pour imprimer un sceau réglementaire aux intelligences. Point de ces théories et de ces traditions exclusives qui forment, dans certains pays, un catéchisme obligatoire pour tout citoyen. — L'émancipation de l'esprit est illimitée, comme dans toute l'Allemagne, et quant aux fonctions publiques, peu lucratives, fermées pour la plupart à toute ambition, elles sont dépourvues de toute influence et de toute prise sur la société. — C'est donc en vain que le gouvernement prussien, dans un moment de dépit, voudrait jouer à ce jeu. Il lui manque pour cela les outils nécessaires, et cette tentative pourrait être punie sévèrement.

Tels sont les traits qu'un observateur, même superficiel, peut noter en Prusse; mais le correspondant du *Moniteur* n'a sans doute pas le temps de s'arrêter à des études si bourgeoises.

Pour se convaincre du peu d'avenir laissé au régime actuel, il suffit de jeter les yeux sur l'Allemagne du centre. C'est là qu'on voit dans toute son étendue la langueur où dix années de stagnation ont réduit la vie politique. Ici, les gouvernements vivent au jour le jour, écartant, comme importune, toute idée sérieuse, ébauchant de futiles projets de réforme, qui vont traîner dans les chancelleries. Plus loin, l'arbitraire et le mépris des lois s'affichent avec impudence, secondés par l'apathie, par la complicité peut-être de la diète, cette prétendue gardienne des institutions fédérales.

L'atonie politique est surtout sensible dans le petit royaume de Saxe, où, depuis dix ans, M. de Beust exerce une autorité sans contrôle. M. de Beust semble né exprès pour gouverner dans une époque comme la nôtre. Il excelle dans la diplomatie de protocoles, et dans cette politique d'expédients qu'affectionnent les cours. Il sait éluder les difficultés, ajourner les problèmes, sauf à les voir plus tard reparaître; il sait en un mot endormir. On le cite comme un travailleur infatigable, et comme un homme du monde accompli. C'est le type du diplomate de l'école Metternich. Il est impossible de pousser plus loin la science d'administrer sans idées. Grâce à M. de Beust, toute vie publique s'est éteinte dans le royaume de Saxe. Nulle énergie, nul ressort, peu de patriotisme. Le peuple a peu d'attachement pour la dynastie, peu de sympathie pour les idées nouvelles; les discussions du parlement saxon ne sont remarquées que par leur insignifiance. Tel est le fruit d'une politique énervante, suivie pendant dix années. La Saxe, jadis l'Attique de l'Allemagne, n'est plus qu'une miniature, une mauvaise copie de l'Autriche. En revanche, les chemins de fer se multiplient, un ordre parfait règne dans les finances, les mines du Harz donnent de magnifiques dividendes,

enfin le traité de commerce franco-prussien ouvre à l'industrie textile de la Saxe un magnifique horizon.

Le Hanovre offrirait un spectacle à peu près semblable, sinon pour la prospérité matérielle, du moins pour l'assoupissement, sans M. de Bennigsen, le chef de l'opposition, qui, depuis six ans, tient l'esprit de résistance en éveil. Vous savez l'importance que M. de Bennigsen a su conquérir dans toute l'Allemagne, en se mettant à la tête du mouvement national. Depuis cette époque, son autorité dans le parlement hanovrien n'a fait que s'accroître, et le ministère Borries se sent chaque jour plus menacé dans sa situation. — Plus d'une fois déjà, notamment dans les questions de budget, la majorité lui a fait défaut dans la deuxième chambre. Un fait plus singulier, c'est que l'esprit libéral gagne la chambre haute (*die Ritterschaft*), composée pourtant par le roi lui-même, dans le sens le plus exclusif. L'objet de cette opposition est caractéristique. Les pairs hanovriens se plaignent que la noblesse de naissance est seule représentée dans la chambre haute ; ils réclament l'admission d'éléments plus modernes, et demandent que l'industrie et l'intelligence viennent s'asseoir sur leurs bancs, à côté de l'ancienne aristocratie. « Il ne faut pas, disait M. de Rœssing, il y a quelques jours, que la deuxième chambre soit seule à représenter la justice. » En même temps, M. de Bennigsen a remporté un succès important à la chambre des communes, en faisant nommer un comité pour la révision de la constitution. Tout fait croire que dans les prochaines élections, la majorité sera décidément acquise au libéralisme.

Parmi les gouvernements rétrogrades, le duché de Nassau occupe une place distinguée. Plusieurs objets importants occupent le cabinet de Wiesbaden. D'abord la répression des délits de presse. Oui, les hommes d'État de Nassau éprouvent le besoin de réprimer la licence des novateurs. Ils avertissent les journaux ; ils intentent des procès de presse, et le public rit. Ce n'est pas tout : pour dessiner la politique du gouvernement, on change les uniformes, véhémentement suspects de russianisme, et l'on donne à l'armée nassauvienne le schako, la tunique et les buffleteries autrichiennes. « A la bonne heure ! disait Louis Bœrne, puisque les uniformes sont changés, tout va bien, et la patrie est sauvée. » Le malheur, c'est que ces grandes choses coûtent de l'argent ; les finances ducales souffrent de cette expérience somptuaire. La chambre des députés se plaint, et tout dernièrement elle a voté l'interdiction du virement de budget d'une année à l'autre.

Il est pourtant un pays où le gouvernement et les administrés marchent d'accord dans la voie du progrès et de la liberté. C'est le grand-duché de Bade. Il y a un mois (7 avril), tout Bade célébrait l'anniversaire du jour où le grand-duc, cédant aux vœux de son peuple, renonça au concordat qu'il venait de signer avec le chef du catholicisme. Depuis ce jour, on le sait, le pouvoir appartient au parti libéral, et le grand-duc n'a pas eu à se repentir une seule fois de son abnégation. Pas un nuage ne s'est élevé sur son ciel, nulle mésintelligence n'a troublé la bonne harmonie entre le souverain et son peuple. Le grand-duc de Bade est aujourd'hui le plus populaire et le mieux affermi des princes allemands. On

assure même que cette situation, dont il apprécie les avantages, l'a mis en goût de hardiesses et d'innovations hasardeuses. D'après ces bruits, sa politique d'aujourd'hui consisterait à protéger le Nationalverein, peut-être même à en accepter le patronage officiel. Le grand-duc de Bade serait, dans un tel rôle, un concurrent dangereux pour le duc de Cobourg-Gotha; car l'importance matérielle de ses États est beaucoup plus grande.

Dans les derniers jours d'avril, la deuxième chambre de Bade a voté une loi pour tirer les israélites de la situation humiliante qu'ils occupaient encore dans l'État. Par une anomalie absurde, les juifs, émancipés à beaucoup d'égards, sont, dans toute l'Allemagne, exclus des droits politiques. Les arts professionnels leur sont interdits. Ils plaident comme avocats, mais ne peuvent exercer les fonctions de juges. Ils votent comme électeurs, mais ne peuvent siéger dans aucuns conseils. Enfin, la plupart des emplois leur sont également fermés. Sous le rapport des impôts, toutefois, l'égalité la plus touchante les unit à leurs concitoyens, et nul catholique ne leur conteste l'honneur de contribuer de leur bourse aux charges de l'État.

Une proposition a été faite au parlement de Bade pour supprimer définitivement cette démarcation injurieuse. Le croirait-on? des centaines de pétitions se sont élevées pour contester aux Juifs leur admission inoffensive dans le droit commun, et pour arrêter le parlement dans cet acte de tardive justice. A entendre ces pétitions hypocrites, les Juifs s'excluaient eux-mêmes du reste de la population; le talmud leur interdit le patriotisme et les circonscrit dans le culte de l'étroite cité juive. Le talmud leur permet la tromperie envers les chrétiens, et leur accorder le droit commun, c'est s'ôter toute défense contre leur mauvaise foi et leur livrer la cité chrétienne. Telles sont les choses qui se disent et s'impriment en 1862, sous les auspices du catholicisme. Le parlement de Bade a méprisé ces inepties, et voté à l'unanimité l'émancipation des Juifs, non comme une faveur, mais comme un droit. Espérons que les autres parlements d'Allemagne imiteront bientôt cet exemple.

Le plus grand obstacle, on peut le dire, à l'expansion légitime de la liberté, c'est l'attitude équivoque de l'Autriche dans ce conflit de l'ancien avec le nouvel ordre de choses. A l'heure qu'il est, pour ses amis comme pour ses adversaires, l'Autriche est une énigme dont personne au monde n'a le mot. Est-elle, comme autrefois, l'incarnation de l'absolutisme? Elle a une constitution en vigueur, un parlement où les libéraux et les novateurs même ne font pas défaut, et dont l'opposition suscite aux ministres plus d'un embarras; elle possède des lois sur l'inviolabilité du domicile et la liberté personnelle; la presse même vient d'être affranchie de l'arbitraire administratif et soumise au droit commun, c'est-à-dire aux tribunaux du pays. Ce sont là des progrès réels, et que l'Autriche peut opposer, avec raison, à ses détracteurs. Est-elle donc convertie sincèrement au libéralisme? Mais la Hongrie est en état de siége, la presse de Pesth soumise au bâillon; un abîme, chaque jour plus grand, se creuse entre la dynastie et les maggyars. Et la Vénétie? Peut-elle admettre d'autre légalité que le sabre? Y a-t-il entre cette province et l'Autriche d'autre combinaison possible que la force

brutale? D'autre part, au sein même du gouvernement, les ultramontains et les absolutistes parlent toujours avec le même mépris de la constitution. Leur confiance dans le retour de l'ancien régime est inébranlable. La présence de M. Rechberg dans le cabinet ôte toute signification à celle de M. de Schmerling. Enfin, M. de Schmerling lui-même, par son attitude et son langage dans certaines discussions, a perdu jusqu'à un certain point la confiance du libéralisme. Dans cette bigarrure et dans ce chaos, où donc est la vérité? Où va l'aiguille sollicitée en deux sens contraires?

La grosse question pour la monarchie des Hapsbourg sera, pendant longtemps encore, la Hongrie. Neuf mois se sont écoulés depuis la dissolution de la diète hongroise, sans opérer entre les deux rives de la Leitha la moindre fusion. L'état de siége, mitigé par des formes doucereuses, règne dans les comitats; sous cette seule forme, la constitution de février a pu prendre pied sur le territoire hongrois. L'hiver s'est passé en négociations infructueuses entre le cabinet et quelques magnats, qui poursuivent la chimère d'une restauration aristocratique. On a su, par des ouï-dire, qu'il était question de la pragmatique et du statut de 1847, lois qu'affectionne la noblesse hongroise, et qui lui rendraient peut-être une partie de son influence. Mais c'étaient là de ces projets mort-nés qu'un bal ou qu'une partie de chasse fait éclore, et que la première expérience fait évanouir. Tous ces fantômes archaïques sont aujourd'hui passés de mode, et le gouvernement en apprécie le néant. Il est aujourd'hui avéré pour tous que la Hongrie appartient aux démocrates, et que ceux-ci veulent une séparation absolue de l'Autriche, la constitution de 1848, et pas autre chose. Le cabinet de Vienne le sait; aussi a-t-il abandonné les combinaisons hybrides de 1860, pour poser résolûment la constitution de février comme ultimatum. La question est donc nettement posée entre les radicaux hongrois et le gouvernement autrichien : la constitution de février, ou celle de 1848. Laquelle des deux l'emportera? C'est ce que l'avenir seul peut nous apprendre.

Dans cette lutte, les sympathies de l'Europe libérale seront toujours pour les Hongrois contre les Hapsbourg. Il est évident que les premiers représentent le droit populaire, et que leur cause a droit à notre respect. Cependant, sans engager la question de principe, sans chercher si la constitution de 1848 était née viable, si les Hongrois, par la déclaration de Debreczin, n'en ont pas beaucoup diminué la valeur, on peut se demander si l'application de cette loi est possible, si même elle répond aux intérêts bien entendus du peuple hongrois. S'il est vrai, comme on le prétend à Vienne, que cette loi divise l'empire en deux monarchies distinctes, qu'elle condamne l'empereur à scinder en deux sa propre personne; s'il est vrai qu'elle réduise à rien l'autorité royale et qu'elle mène droit à la république, on comprend et l'on excuse facilement les répugnances qu'elle inspire au petit-fils de Marie-Thérèse. Il faut songer aussi que 85 voix sont réservées à la Hongrie dans la deuxième chambre du parlement autrichien, et que l'entrée des maggyars dans cette assemblée donnerait à l'élément antigermanique, dans toutes les questions, une prépondérance exclusive. Pourquoi donc la Hongrie recule-t-elle devant une épreuve dont le résultat lui semble assuré d'avance?

Dans l'attente de ce rapprochement désirable, le Reichsrath « restreint » continue, sans se décourager, son ingrat labeur. La commission du budget siège en permanence, et l'on sait qu'elle a obtenu, sur les dépenses, plusieurs économies sensibles. L'armée sera diminuée de 28,000 hommes, et l'on doit convenir que ce chiffre est, dans la situation de l'Autriche, le maximum des réductions qu'elle puisse faire. Sur un autre article, celui de la banque, la commission ne s'est pas montrée moins ferme en face du gouvernement. Elle a refusé de renouveler pour vingt ans le privilége de cet établissement. Ce refus ôte au pouvoir le moyen d'éluder le contrôle du parlement, et le place sous la dépendance étroite de la deuxième chambre. Enfin, pour couronner réellement l'édifice constitutionnel, M. de Schmerling vient d'annoncer, dans la séance du 2 mai, que l'empereur adoptait le principe de la responsabilité des ministres, et chargeait son conseil de préparer un projet de loi sur cette grave matière. Une triple salve d'applaudissements a salué cette déclaration. De telles mesures n'ont pas l'air d'une comédie officielle, et doivent donner aux Hongrois matière à réflexions. M. Deak est-il sûr que la pragmatique, et même la constitution de 1848, soient plus libérales, plus avantageuses à son pays, que le statut de février, tel qu'on le pratique en Autriche?

On voit, par cette rapide esquisse, quels progrès l'esprit de liberté a faits dans ces derniers temps par toute l'Allemagne. Nulle époque de l'histoire peut-être ne présente une émancipation plus complète, plus simultanée et plus pacifique. Ce n'est point là cette démocratie à la fois turbulente et servile, qui se complaît dans des conquêtes lointaines et imaginaires. Ce n'est point là l'initiation, suivant le rêve de certaine école, accomplie par voie autoritaire et bureaucratique. C'est le développement spontané et réfléchi d'un peuple qui a conscience de sa force et veut sortir de tutelle. On a cessé aujourd'hui d'en railler la lenteur et d'en contester l'existence; encore quelque temps, et nous en admirerons la sagesse, la sûreté et la précision méthodique. L'Allemagne n'a point d'épopée révolutionnaire; on n'y invoque pas les principes de 89. Et cependant l'arbitraire y perd pied à pied tous ses cantonnements. L'Autriche, cette vieille forteresse de l'absolutisme, ouvre ses portes à la liberté. La Prusse se fait libre et démocratique sans l'intervention, je veux dire malgré l'intervention de son gouvernement. C'est ainsi que chaque peuple révèle ses instincts et ses aptitudes. La mission de la France est, dit-on, de propager les idées par les baïonnettes; celle de l'Allemagne, de garder les idées pour son propre usage. La France éblouit le monde par de brillantes théories; l'Allemagne l'instruira peut-être mieux par de modestes expériences.

A. FORSCHER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

LITTÉRATURE

Vesper, par l'auteur des *Horizons prochains*; un volume in-18; Paris, Michel Lévy, 3 fr.

Vesper... Plus d'un lecteur se demandera pourquoi ce titre tout païen donné au livre d'un écrivain qui puise habituellement ses inspirations dans les sentiments que l'on est convenu de regarder comme émanant exclusivement du christianisme. Il ne faut chercher là ni contradiction: le nouveau livre est tout à fait dans le ton des précédents; ni prétention : l'auteur n'a pas la fâcheuse habitude de se singulariser par l'étrangeté des titres. C'est pure fantaisie, et nous n'en ferons pas reproche à l'écrivain, encore que nous eussions préféré qu'il eût simplement intitulé son livre *Le Soir*. Mais peut-être faut-il un peu de mystère, au moins en apparence, pour stimuler l'attention de la foule qui semble se désintéresser chaque jour davantage des œuvres littéraires.

Heureusement un public assez nombreux et, ce qui vaut mieux, un public sympathique est assuré à l'auteur anonyme des *Horizons prochains* et de *Vesper*. Anonyme, il ne l'est plus pour quiconque suit encore avec curiosité le mouvement des lettres : on sait, depuis longtemps déjà, que la plume élégante et délicate de Mme Agénor de Gasparin a écrit ces pages si pleines de poésie et de conviction. *Les Horizons célestes* ont eu cinq éditions; *les Horizons prochains* en comptent déjà quatre; *Vesper* n'aura pas un moindre succès.

Vesper, c'est donc le soir, même la nuit : « Amants des nuits sereines, j'écris pour vous, » dit notre auteur. En effet, le livre débute par une peinture des beautés du soir, et dans les récits dont se compose le volume, toujours le soir a une place. Il n'en faut pas conclure que la lecture de *Vesper* soit monotone : bien que Mme de Gasparin repousse, avec une modestie qui n'a rien d'affecté, les qua-

lifications d'artiste et de poëte, quiconque lira ce livre la reconnaîtra grande artiste et grand poëte. Que ce soit don de nature ou suprême habileté, elle sait varier sans cesse et ses couleurs et ses paroles; elle passe avec un charme infini des brumeuses soirées de janvier dans les montagnes du Jura aux splendeurs majestueuses des nuits de l'Égypte, et l'on sent, en lisant ces pages d'une si vivante vérité, que l'écrivain a vu ce qu'il retrace: on se souvient avec lui.

Vesper est un livre profondément religieux. Je n'aime pas les livres religieux; je ne parle pas ici des livres de dogme et de théologie qu'on ne va pas chercher à moins d'y être condamné, je veux parler des livres qui, sous un extérieur profane et mondain, cachent la prédication et, quand vous croyez aller à un délassement, vous mènent au sermon. Chaque chose à sa place, comme dit le précepte de nos écoles primaires: on sait alors ce que l'on prend. Le moindre défaut de cette littérature hybride qui transporte la chaire dans le roman et dans la fantaisie, c'est d'être fastidieuse. Le moyen que la fantaisie puisse librement voler accouplée à un dogme immobile, et comment l'imagination pourrait-elle créer à son gré, contrainte qu'elle est de s'assujettir à des doctrines invariables?

Le sentiment religieux dont *Vesper* est empreint d'un bout à l'autre, ne gêne cependant en rien la libre allure de l'écrivain et ne s'impose pas au lecteur. C'est que Mme de Gasparin appartient à une Église (ne serait-il pas plus exact de dire à une philosophie?) dont le dogme fondamental est le respect absolu de l'indépendance individuelle. Chacun alors interprète librement le texte des livres religieux ou trouve dans sa propre conscience la règle et le jugement de ses actes. Nulle part la contrainte, partout la liberté. Si l'esprit se tourne vers une parole étrangère, c'est pour lui demander volontairement assistance, non pour s'incliner en esclave : je sens palpiter et vivre l'âme humaine, dans le digne exercice de sa pleine volonté, dans le libre arbitre de sa spontanéité: c'est la vie et non pas le *perindè ac cadaver*. Voilà pourquoi *Vesper* et les *Horizons* m'attirent et me charment, bien que je ne sois pas le coreligionnaire de l'auteur. Combien plus puissant doit être l'attrait sur ceux qui sont en parfaite communion de croyances avec Mme de Gasparin!

J'éprouve une grande hésitation à essayer une analyse de *Vesper*: analyse-t-on un tableau autrement qu'en énumérant les qualités du peintre? Or, j'ai déjà, je crois, indiqué suffisamment les qualités, au moins principales, de l'auteur de *Vesper*. Les sujets de ses tableaux sont des plus simples; ce qui les relève et les fait valoir, c'est le paysage dans lequel ils sont encadrés; il en est ainsi des scènes qui ont servi de prétexte aux compositions de Claude Lorrain et du Poussin. De même que pour en avoir une idée juste il faut voir les œuvres de ces maîtres, pour bien apprécier *Vesper* il faut le lire. Multiplier les citations serait un moyen insuffisant et d'ailleurs embarrassant : on voudrait tout citer. Je dois pourtant à nos lecteurs quelque chose de plus que le simple énoncé de mon opinion ; qu'ils me suivent donc à travers le livre.

Janvier est une promenade en hiver dans la campagne que domine une montagne du Jura, puis sur la montagne même. Chemin faisant, le poëte arrive à la cabane de Jacques, un vieux paysan qui va mourir, entre sa femme et sa fille,

après une vie laborieuse et bien remplie. Aussi s'en va-t-il tranquillement, sans regret. « A mon heure dernière, dit l'écrivain, je ne voudrais pas de cette sorte de détachement-là. » Pourquoi? Pas plus que Mme de Gasparin je ne prise ce genre de détachement provenant de l'attente égoïste d'une béatitude qui fait oublier tout ce qu'on laisse en arrière, mais tel n'est point le calme départ retracé dans *Vesper*: C'est celui de l'homme à qui sa conscience témoigne, en cette heure suprême, qu'il a vécu selon le devoir et accompli loyalement les obligations de la vie. « Il part content, fit la mère, non sans quelque amertume. » Jacques lui tendit la main, ses lèvres tremblèrent un peu : — Nous marchons » par la même route. — Puis, s'adressant à moi : — J'ai plus d'aise que si l'on » m'était venu convier à quelque beau festin. — Toute sa pauvre figure rayon- » nait. » Cette scène simple et sereine ne rappelle-t-elle pas le vers du poëte :

Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour!

C'est l'impression que l'écrivain en conserve, quand, arrivé au sommet de la montagne, admirant les derniers effets de la lumière sur la voûte des cieux, il reporte sa pensée vers ce calme tableau de mort : « Peut-être à cette heure, dit-il, » l'âme de Jacques traverse l'éther. Peut-être elle plane sur l'océan de lumière. » Peut-être elle se réjouit en la présence du Seigneur Dieu. »

Plus doux est le tableau ayant titre *Vieilles coutumes, vieilles gens*. Ne seraient-ce pas autant de ressouvenirs d'enfance: le vieux manoir abandonné dont on va, le cœur battant, explorer les greniers remplis d'objets mystérieux, et la ferme qui y est attenante, et la Jeannottette à l'esprit simple dont le mari est parti pour *les Russies* ou pour *les Amériques*, et la vieille mère-grand qui enseigne à filer aux enfants, et ce descendant d'une antique race devenu fermier avec ses fils taciturnes et graves, et la *veillée aux noix*, et la Salomé qui, sans diplôme et tout gratuitement, remet les membres brisés, et le bon Loïs, le messager boiteux du village, et l'octogénaire Grand-Pierre, aveugle, que soigne si bien sa ménagère Marguerite, toujours alerte et vive sous le poids de ses 87 ans, et la fête du 1er mai, avec sa chanson naïve? Il y a dans ce tableau, ou plutôt dans cette série de tableaux, une suavité de touche, un charme émouvant, une vérité si naturelle qu'il semble impossible que l'imagination seule les ait créés : on veut croire que l'auteur a été témoin ou, pour mieux dire, a été acteur de ces scènes gracieuses et touchantes.

Dans *Les coqs de Mme Alfred*, la teinte est plus assombrie; la sympathie s'arrête devant cette femme au cœur sec, frappée de paralysie, qui n'aime rien autre qu'un coq criard et hargneux. Pourtant ce cœur endurci se laisse fléchir par un témoignage affectueux, et de ses yeux inflexibles tombe une larme de tendresse. On en est moins ému qu'étonné.

La Fleur rouge, l'enfant l'a vue un jour dans tout son éclat, puis jamais plus elle ne l'a rencontrée, malgré ses recherches; et voilà que, n'y songeant pour ainsi dire plus, elle la voit resplendir dans l'herbe, elle la saisit, la fleur s'épanouit, monte dans un rayon d'or et disparait. Fleur de paradis! s'écrie l'auteur.

Fleur de la terre, fleur de la vie, dirai-je, que toute intelligence poursuit en notre monde, comme fait la Suzette de *Vesper*, qu'il n'est pas donné à tous de cueillir, et que ceux qui l'ont atteinte voient rarement s'épanouir et fructifier, mais dont la conquête espérée anime le courage et fortifie le cœur.

Le petit Juif est un pauvre israélite polonais, que l'exil a chassé de sa patrie et qui, réfugié dans une ville thermale d'Allemagne, y cache à tous les regards sa misère. Notre auteur parvient à l'humaniser et à obtenir l'entrée de sa maison. Dans le cours de l'entretien, le nom de Jérusalem est prononcé.

« Jérusalem! dit l'écrivain; j'ai vu Jérusalem.

» ... Un éclair brilla dans ses yeux; il me saisit le bras; sa femme sortit en pleine lumière.

» — Je l'ai vue.

» — Vous! vous! — sa voix tremblait... sa femme, qui s'était approchée, » effleura mon vêtement du bout de ses doigts, comme on toucherait une » relique.

» Alors, tout palpitant, avec une sollicitude ardente, il me questionna, non » pas en étranger qui s'informe d'un pays inconnu; en fils qui parle de la maison » du père, qui en sait le plan, qui en connaît les retraites. C'était la citadelle de » David; c'était le torrent de Cédron: et lorsque je lui dis que les eaux n'y cou- » laient plus, un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine. C'était la déli- » mitation de l'enceinte, et si, du côté de Josaphat, on retrouvait l'antique rempart. » C'était la mer Morte, c'était Hébron; sur la route de Bethléem, c'était le sépulcre de » Rachel. La teinte du sol, l'état des ruines, quels dattiers balançaient leurs palmes » sur Jéricho, si les chemins avaient les mêmes plis, si le fleuve traçait les mêmes » orbes; les sept bassins des puits que les serviteurs d'Abimélech disputèrent » aux bergers d'Abraham: il voulait tout savoir. Mais quand je parlai du temple, » de la muraille contre laquelle, en un jour pareil, j'avais vu les israélites pros- » ternés se frapper la poitrine; quand, du sommet de la montagne des Oliviers, » je lui fis contempler les parvis de marbre blanc, çà et là plantés de cyprès, » splendides encore dans la destruction; et le Turc qui promène ses langueurs » au lieu sacré, et l'iman qui récite les prières à Mahomet, le juif se leva, plus » pâle, les bras étendus et cria d'une voix puissante: Jérusalem! Jérusalem! si je » t'oublie, que ma droite se dessèche! »

J'ai voulu citer toute cette page. On y pourra trouver l'expression d'un sentiment religieux; moi, j'y vois l'élan de l'amour de la patrie perdue. Hélas! en nos jours de cruelles vicissitudes, combien, sur la terre étrangère, ont pu, suspendus aux lèvres d'un voyageur, s'écrier aussi: Jérusalem! Jérusalem!

Lady Mary et *Kalempin* ramènent le lecteur des montagnes du Jura dans la vaste enceinte de Paris. Aussi la nature agreste tient-elle moins de place dans ces deux épisodes que dans les précédents, mais la nature humaine y est plus profondément scrutée. Les deux tableaux se font presque contraste : là une femme jeune, belle, riche, mère, succombant lentement à une lésion physique et plus encore à la souffrance morale que lui cause l'insouciante légèreté de son mari. L'auteur a tracé habilement le caractère de cet homme, le représentant au vrai, sans toute-

fois le rendre odieux. Ici, c'est un malheureux nègre dont toute la vie est attachée aux jours d'un enfant, son unique fortune, sa seule affection. L'enfant tombe malade, en danger de mort. C'est la douloureuse angoisse du père, sa confiance en un secours providentiel, que Mme de Gasparin a voulu peindre, et elle l'a fait avec une grande délicatesse de pensée et un véritable bonheur d'expression.

Sous ce titre sinistre, l'*Homme assassiné*, vous lirez les plus fraîches descriptions qu'ait écrites la plume de Mme de Gasparin. J'en détache, comme spécimen, cette page poétique :

« ..... Naguère le tuf, en des retraites ignorées, formait des grottes où s'abritait la » nymphe. Elle y venait le soir tordre sa verte chevelure toute ruisselante de » gouttes limpides. Elle s'asseyait parmi les clochettes bleues, la vigne sauvage » et les genêts, sur la pierre vêtue du velours des longues mousses. Le péristyle » brillant des stalactites arrondissait derrière elle ses arceaux, que soutenaient » des colonnettes aux chapiteaux fantasques. La lune, en ses caprices, lui jetait » ses flèches d'argent. Au moindre bruit, la nymphe s'enfonçait sous les voûtes. » Des fleurs de pierre y entr'ouvraient leurs pétales. Des girandoles y brillaient. » Des torsades mauresques, et l'ogive, et le trèfle, et le cintre surbaissé y » croisaient leurs lignes élégantes. Elle s'y promenait pensive, la nymphe. De » lointaines clartés frappaient les cristaux enchâssés dans la pierre. Parfois une » trouée laissait s'arrondir en coupole un morceau du ciel étoilé. Puis elle revenait » s'asseoir, les pieds battant l'onde, sur quelque rocher, en une de ces *baignes* » creusées au remous de la rivière. Le flot y glisse sans rumeurs; pas un pli » n'en ride la surface ; c'est un miroir vert, d'une transparence non pareille ; » l'écume blanchit en amont, elle bondit en aval; la vasque reste paisible ; à » peine si quelque bulle d'air, emprisonnée dans son globe irisé, court sur les eaux » profondes.

» Et la nymphe s'y regardait longtemps.

» Maintenant le siècle rude, avec ses travailleurs, d'un coup de pioche a ren- » versé pilastres et portiques. A bas les balustres! brisées les aiguilles! en » poussière les dentelles!

» La nymphe éperdue s'est précipitée dans les flots... »

Ne s'élève-t-il pas de ces lignes charmantes un parfum de poésie antique? On comprend que Mme de Gasparin ait emprunté le titre de son livre à la littérature païenne quand sa plume trouve des couleurs qui ne dépareraient ni les plus gracieux tableaux d'Ovide, ni les plus suaves idylles de Virgile.

Après l'humide palais de la nymphe, je voudrais citer encore le ravissant spectacle de la moisson des foins, si plein de grâce champêtre, de joyeux entrain ; j'y renonce, à regret, pour ne pas le mutiler, ne pouvant ici le donner en entier. Devant les prairies verdoyantes, qu'anime l'activité des moisonneurs, la vive gaieté des faneuses ; l'auteur songe à l'avenir, à novembre qui vient et qui versera les pluies dont les eaux accumulées, débordant, couvriront les prés, où voleront et vogueront les oiseaux sauvages. C'est en ces mélancoliques pensées qu'elle arrive près d'un groupe arrêté au bord d'un fossé. Là est le cadavre d'un

homme assassiné. On l'emporte dans une maison voisine, où il expire en pardonnant au meurtrier inconnu.

Baucis et Philémon est l'histoire d'une pauvre fille, longtemps traitée durement dans la maison paternelle, où il n'y avait plus de mère, et qui, sa jeunesse déjà passée, épouse un fermier avec lequel elle vit dans une vie tranquille, mais laborieuse. « Pourquoi, dit l'auteur en terminant, d'un crayon mal habile » ai-je esquissé, tels qu'ils se présentaient à moi, ces traits épars aux lointaines » perspectives? — Ce n'est pas un tableau, à peine un croquis; on dirait les » fantasques clartés que jette sur quelque vieux mur la flamme d'un feu de » brindilles... » Peut-être n'est-ce pas plus, en effet; mais que de douceur, de calme, de sérénité dans ce croquis!

L'hiver menaçant, Mme de Gasparin quitte nos froides et brumeuses contrées et s'enfuit vers l'*Orient*, en Égypte; elle traverse le Caire, le désert, passe au pied des pyramides, puis monte sur une cange et parcourt les rives du fleuve sacré, au milieu des ruines qui couvrent le sol de cette antique et mystérieuse terre dont le sable a si souvent englouti les envahisseurs étrangers, dont les fécondes entrailles, après tant de siècles, rendent à la lumière des monuments entiers qui, par leur imposante majesté, étonnent et confondent notre orgueilleuse civilisation. « Magnificences des nuits du désert, sommeil énergique du bivouac, vie primi» tive; heureux qui vous a connus! Celui-là possède, contre les défaillances de » l'âme, il a, contre les tyrannies de la prose, un refuge enchanté; c'est vous, » heures de vaillance; c'est vous, heures de liberté; vous encore, heures de » farouche poésie; vous surtout, vous toujours, les belles heures de prière, seul » à seul avec Dieu! »

J'aime moins l'espèce d'allégorie un peu apocalyptique, *Emmanuel*, qui termine le volume. Une note de l'auteur indique que ce morceau est écrit pour faire la contre-partie d'un conte (*Young goodman Brown*), où Hawthorne établit le règne universel de Satan. Dans *Vesper*, c'est, au contraire, le règne universel de Dieu, de Jésus-Christ, que l'auteur veut démontrer, en faisant descendre la divine miséricorde sur un homme couvert de crimes, que le repentir touche en face du supplice. Je ne veux pas soulever ici une discussion de dogme; mais je ne puis me résoudre à admettre que la justice divine traite à l'égal d'un homme juste le scélérat dont la vie entière fut un long enchaînement d'atrocités ou d'ignominies, et que la terreur de la mort jette dans le repentir.

Moins sombre, en général, que les *Horizons prochains*, plus véritablement humain que les *Horizons célestes*, *Vesper* ne place point incessamment l'âme en face des douleurs de la vie mortelle et ne l'emporte pas dans les incompréhensibles splendeurs d'une vie éternelle. Le sourire y est près des larmes, la parole consolante à côté des afflictions, la voix fortifiante au milieu des épreuves. Le livre fermé, vous ne vous sentez ni effrayé, ni ébloui; vous éprouvez un vif sentiment d'admiration pour les beautés de la nature physique qui inspirent de si nobles accents, de si pures pensées; vous comprenez que si la foi à un appui divin peut soutenir les cœurs faibles, il en est d'assez forts pour lutter par eux-mêmes et puiser leur courage dans le sentiment du devoir.

Je ne me flatte pas d'avoir donné une suffisante idée du livre de Mme de Gasparin; c'est un de ces ouvrages qui se prêtent difficilement au compte rendu. Je serai heureux du moins si j'ai inspiré à quelques-uns de nos lecteurs le désir de connaître cette œuvre remarquable; je ne doute pas que ceux-là ne me sachent gré de la leur avoir signalée. FRÉDÉRIC LOCK.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

Bibliotheca Orientalis. Manuel de bibliographie orientale. Par J. TH. ZENKER. Leipzig, 1861, in-8° de XIV-615 pages. (T. II).

Le Dr Zenker poursuit la tâche laborieuse qu'il a entreprise, de dresser un relevé méthodique de toutes les publications, soit européennes, soit orientales, relatives à l'Asie. Le premier volume était consacré à la littérature arabe, turque et persane; celui-ci, outre un supplément considérable au volume précédent (112 pages), embrasse le reste de l'Asie, sous les titres suivants: l'Orient chrétien (le syriaque, l'éthiopien, le copte et l'arménien, pages 115-224); l'Inde (pages 227-474); la littérature des Parsis (pages 477-504); la Chine (pages 507-532); le Japon (pages 535-540); et enfin la littérature mantchoue, mongole et tibétaine (pages 543-548). Après quoi vient un triple index des titres orientaux, des auteurs européens et des écrivains orientaux.

L'auteur n'a d'ailleurs fait entrer dans ce volume, dont l'Inde occupe, comme on voit, la partie principale, que la lexicographie, la grammaire, la religion, et la littérature proprement dite. Un volume que M. Zenker prépare, et, qui sera le troisième, comprendra l'histoire, la géographie et les voyages; et, de plus, il espère recueillir dans un quatrième volume la nomenclature des extraits et des traductions, totales ou partielles, des livres orientaux, répandus dans les ouvrages ou les recueils européens, ainsi que des mémoires, dissertations, etc., relatifs à la littérature et à l'histoire des différents peuples de l'Orient.

Le zèle du Dr Zenker et sa diligence laborieuse méritent assurément toute la sympathie des amis de la littérature orientale; d'autant plus qu'il parait avoir réuni les éléments de sa compilation bibliographique dans des circonstances médiocrement favorables. Mais tout en rendant justice à la bonne pensée du savant docteur, et même, sur beaucoup de points, à l'incontestable utilité de son travail, il nous est cependant impossible de ne pas insister sur ce que le plan suivi par l'auteur nous paraît avoir, dans son ensemble, d'incommode et de défectueux. Nous ne parlons pas de ce qu'un travail de cette nature a presque toujours nécessairement d'incomplet: ainsi, pour nous en tenir à un seul exemple, on peut affirmer qu'une simple nomenclature bibliographique des publications et des travaux relatifs à l'Inde, pour peu qu'elle fût à peu près complète, remplirait à elle seule non pas un demi-volume, ou même un volume de la *Bibliothèque* du Dr Zenker, mais certainement trois ou quatre volumes au moins. Et nous ne parlons que d'une simple *nomenclature*, telle que l'auteur la donne, sans notices

d'aucune sorte sur le contenu, la nature et la valeur des ouvrages, chose cependant d'une si grande importance, même dans une simple bibliographie. Cela suppose, il est vrai, non plus un simple relevé de titres fait sur des catalogues ou autrement, mais la connaissance et l'examen personnels au moins de ce que la littérature de chaque peuple et des travaux étrangers qui s'y rapportent a d'important dans ses diverses branches. C'est le labeur de toute une vie.

Mais sans aller si loin, il était du moins possible, croyons-nous, de suivre une méthode de classification plus rationnelle et infiniment plus utile aux études. Une bonne bibliographie n'est, après tout, que le complément, ou, si l'on veut, l'auxiliaire et le prolégomène d'une histoire scientifique et littéraire. Elle doit donc en embrasser les diverses subdivisions, non pas par fragments épars et séparés, mais dans un cadre commun et sous un même coup d'œil. Nous croyons que le travail de M. Zenker aurait pris une tout autre signification et aurait été infiniment plus utile, si la littérature de chaque peuple eût compris, sans interruption, et dans une suite de divisions méthodiques, tout ce qui touche à la géographie, à l'histoire, aux antiquités, aux langues, à la littérature, à la philosophie, à la religion, etc., etc., en rapprochant soigneusement sous chaque paragraphe tout ce qui se rapporte à un même sujet, textes originaux, traductions ou commentaires, travaux d'érudition et de critique européenne, mémoires, voyages, descriptions, etc. Ainsi envisagée, la bibliographie prend, ce nous semble, un caractère infiniment plus élevé et plus profondément instructif; parcourir même un simple catalogue disposé sur ce plan, c'est déjà pénétrer dans l'histoire physique et morale d'un peuple, en même temps qu'on embrasse du regard la place que ce peuple occupe dans l'ensemble des études européennes.

Toutes réserves faites, néanmoins, nous aimons à reconnaître, encore une fois, que le travail du Dr Zenker est une œuvre de conscience et certainement d'un grand labeur, et qu'il ne peut être que fort utile à ceux qui se livrent à une branche quelconque de la littérature de l'Orient.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

HISTOIRE

Histoire de la civilisation en Angleterre. (***History of civilisation in England, by*** HENRY THOMAS BUCKLE.) 1er volume, 3e édition. Londres, 1862; 2e volume, 1re édition, Londres, 1861.

L'histoire de M. Buckle, dont le premier volume, arrivé aujourd'hui à la troisième édition malgré le prix fort élevé auquel il est vendu, parut il y a deux ans, a été pour l'Angleterre un événement littéraire et une révélation sociale. Ce livre est le fruit de longues études, de profondes méditations et d'un savoir des plus étendus; les citations seules, accumulées au bas des pages, forment presque

une bibliothèque historique. De plus, ce travail consciencieux laisse percer un amour ardent de la liberté et de l'humanité. Pour l'historien anglais, la civilisation ne consiste pas dans le développement plus ou moins logique d'un formalisme doctrinaire; car il ne cherche pas son idéal dans la prépondérance définitive d'un monde politique qui, dans sa pensée, s'adapterait à tous les âges et à toutes les nations; et, par suite, il ne réserve pas ses haines et ses malédictions aux peuples et aux classes qui refusent de se laisser pétrir selon les règles du système proposé. L'histoire de la civilisation, d'après M. Buckle, est l'histoire des idées qui agitent l'humanité, la marche du progrès, le développement du bien-être et de l'indépendance de l'individu. Aussi son ouvrage est-il un éloquent acte d'accusation contre les ordres qui se sont appliqués à entraver le succès de cette civilisation libératrice; et les classes gouvernantes, la noblesse, le clergé et l'armée n'ont pas manqué de fulminer leurs récriminations les plus acerbes contre le vaillant penseur dont la verve infatigable n'a pas craint de stygmatiser leur influence pernicieuse dans les annales du passé.

L'Angleterre a adopté le livre de M. Buckle et s'est pénétrée de l'esprit qui l'anime. Il devait en être ainsi : dans ce pays de franchise individuelle, les phases du développement politique excitent plus d'intérêt que les péripéties des exploits militaires, et, malgré des engouements passagers, la voix de la science y rencontre un écho plus retentissant que le bruit sonore mais stérile des batailles. En Allemagne aussi cet ouvrage a produit une immense sensation, s'il faut en juger par les chaleureux partisans et les critiques obstinés qui se sont occupés d'une excellente traduction de l'*Histoire de la civilisation*. Cette traduction est l'œuvre du docteur Arnold Ruge, du spirituel et mordant interprète de la philosophie humanitaire, qui continue dans l'exil la grande campagne intellectuelle commencée depuis tant d'années dans les *deutsche Jahrbücher*. Comment se fait-il qu'un livre si remarquable n'ait pas encore été publié en français? C'est une négligence regrettable; car il nous apprendrait beaucoup, à nous autres Français, qui, tout en répétant à satiété avec l'abbé Grégoire que « l'histoire des rois est le martyrologe des peuples, » ne pouvons nous résoudre qu'avec tant de peine à rechercher dans nos annales autre chose que les hauts faits des généraux et les stériles intrigues des gouvernements. Nous déplorons cette omission d'autant plus amèrement que M. Buckle consacre la seconde moitié de son premier volume à des investigations, aussi curieuses que profondes, sur le développement de l'esprit français, depuis le XVI[e] siècle jusqu'à la Révolution.

Cet auteur aux mâles pensées refuse, en effet, d'étudier la civilisation de sa patrie en insulaire. Il a des tendances plus saines, des conceptions plus vastes, des principes plus cosmopolites, et il s'applique à rechercher l'influence que les idées des pays limitrophes ont excercée sur celles de l'Angleterre. Il reconnait volontiers ce que la Grande-Bretagne doit à la France, tout en mettant à nu, avec sa sonde cruelle, mais salutaire, les plaies hideuses imprimées au corps gaulois par les chaines du moyen âge, plaies qu'on dirait incurables, hélas! puisque, quoique cicatrisées à la surface, elles récèlent au fond de la blessure un virus destructeur qui, jusqu'à ce jour, a su empêcher la guérison radicale du mal dont nous souffrons.

Le second volume du livre contient l'histoire de la civilisation en Espagne et en Écosse. Le plan de l'auteur est tellement gigantesque qu'on se demande avec anxiété si la durée d'une vie suffit pour le mettre à exécution. Quoi qu'il en soit, les à-comptes de l'ouvrage sont un guide si précieux et possèdent un mérite intrinsèque tellement incontestable, qu'il faut les accepter avec reconnaissance; d'autant plus que les volumes séparés ne sont nullement des fragments isolés, mais pour ainsi dire des œuvres complètes. Nous nous proposons d'analyser brièvement ici le premier volume, tout en désespérant de pouvoir en donner une idée exacte dans l'espace limité que la *Revue germanique* peut consacrer à des notices bibliographiques.

« Il est malheureux, » dit M. Buckle, « que l'histoire du genre humain ait été, » à la vérité, recherchée dans ses portions séparées avec un talent remarquable, » mais que personne n'ait jamais à peine entrepris de réunir ces parties en un » tout et de découvrir comment elles sont unies l'une à l'autre. » Il s'applique à introduire dans l'histoire la méthode de généralisation appliquée avec tant de succès aux autres branches de connaissances. « Dans la nature, les phénomènes » en apparence les plus réguliers et les plus contradictoires ont été expliqués et » trouvés d'accord avec certaines lois générales et immuables. » Ce que des hommes de talent et de persévérance ont effectué dans le domaine de la science, l'auteur veut le faire pour les annales du monde : il cherche à découvrir la loi qui les régit. Il se demande donc dès les premières pages : « Les actions des » hommes, et en conséquence celles de la société, sont-elles soumises à des » lois fixes, ou bien sont-elles le résultat, soit du hasard, soit d'une influence » surnaturelle? »

L'éminent historien, comme on doit s'y attendre, rejette la doctrine du hasard avec autant de vivacité que le dogme du « Dieu dans l'histoire; » il ne se prononce ni pour la prédestination, ni pour le libre arbitre. Sans nier la valeur de l'individualité, sans révoquer en doute l'influence de l'homme de génie ou de courage sur les destinées du monde, il démontre avec justice et raison que même les fondateurs de nouveaux systèmes philosophiques et de nouvelles sectes religieuses subissent l'entraînement du milieu qui les entoure, et respirent l'atmosphère du siècle dans lequel ils vivent. « Nul ne peut se dérober à l'impression des » pensées qui l'environnent; et ce qu'on appelle une nouvelle philosophie ou une » nouvelle religion est communément, non pas tant une création de nouvelles » idées, qu'une nouvelle direction donnée à des idées qui circulent parmi les » penseurs de l'époque. »

Cette réflexion est d'une justesse parfaite, et nul ne peut désavouer l'axiome « que les actions des hommes sont déterminées par leurs antécédents, et que ces antécédents ont leur source dans l'esprit humain général ou dans le monde extérieur. » Cependant M. Buckle nous semble trop disposé à ravaler l'influence prépondérante qu'à un moment donné l'individu peut exercer sur la société. Bien souvent, dans l'histoire, une parole prononcée en temps opportun a soulevé le monde contre l'oppression; bien souvent un drapeau porté haut et ferme par une main hardie a su rallier les populations indécises et donner un but défini à

de vagues aspirations; souvent aussi, hélas! un bras de fer est venu entraver le progrès, et souvent un pied puissant a broyé sous son talon les germes à peine éclos de la civilisation et de la liberté. Il est évident que si personne n'est prêt à écouter le réformateur, si les peuples ne se sentent pas disposés à revendiquer leurs droits, les foudres de l'orateur et les appels du tribun sont autant de paroles vides que le vent emporte sans en laisser de trace; de même qu'il est incontestable que le despotisme le plus rusé ne parviendrait jamais à s'implanter dans un pays sans la complicité ou du moins la connivence d'une partie des habitants; car l'homme a ce qu'il veut et tout peuple se crée son sort. La mine fait explosion du moment que la mèche touche le baril de poudre; l'étincelle jaillit en vain si la matière explosive n'est pas accumulée, et le dépôt peut rester caché pendant des siècles dans les profondeurs de la terre si personne n'a le courage d'appliquer le feu.

Il est dans l'histoire des époques solennelles où la terre palpite d'émotion, où l'air tremble d'attente, où chaque poitrine se gonfle, où chaque lèvre murmure un mot d'espoir, — et le mouvement avorte, l'activité se dépense en vains élans, et l'humanité retombe, morne et découragée, dans l'impuissance de l'abattement. — Et tout cela parce qu'une impulsion entraînante a fait défaut, parce que le chef intrépide ne s'est pas montré au moment de l'action. Quand la minute a la valeur d'un siècle, malheur aux nations qui ne savent pas en profiter!

De même, bien des peuples disposés à la servitude échappent au sort fatal qui les menace, parce que, à l'instant critique, ils rencontrent un Washington au lieu d'un César, un Guillaume d'Orange au lieu d'un Monk. La réformation se serait accomplie sans Luther, et la Révolution française sans Mirabeau : qui oserait en douter? Mais, sans les diatribes impétueuses du moine de Wittemberg, la vente des indulgences aurait pu continuer pendant de longues années, loin d'amener une explosion contre la papauté; et, sans le cri d'audace jeté par le Démosthène français, le tiers état aurait pu perdre un temps précieux, irrévocable, en négociations futiles. L'individu ne crée pas la situation : il en profite, — de même que l'*Iliade*, la *Divine Comédie* et *Faust*, ne sont pas sortis tout d'une pièce du cerveau d'Homère, du Dante et de Gœthe. Le siècle laisse son empreinte indélébile sur chaque œuvre qu'il voit naître, que ce soit une constitution politique ou un poëme impérissable. Mais faut-il admettre, pour cette raison, qu'un autre que le Dante eût trouvé ces accents déchirants, échos de la voix la plus sonore que nous ait transmise le moyen âge? L'Allemagne a-t-elle produit un second Gœthe, capable de chanter la lutte interminable entre les aspirations spirituelles de l'homme et ses invincibles passions? Qu'est-il advenu de l'Angleterre après la mort du grand Protecteur? Qu'est devenue la France lorsque les victimes de Thermidor emportèrent la Révolution dans leur tombe sanglante? Si, partout et toujours, l'époque dans laquelle il vit exerce une indubitable influence sur l'individu, il est parfois donné à l'homme de réagir puissamment sur la société, à laquelle il doit les idées qui l'inspirent et les tendances qui l'entraînent.

L'histoire raconte simultanément les changements que l'homme effectue dans la nature et ceux que la nature effectue dans l'homme. Est-ce l'esprit ou la

nature qui exerce l'influence la plus féconde sur les actions humaines? M. Buckle se prononce pour la seconde alternative et érige en principe qu'il n'est pas d'histoire sans sciences naturelles. Il développe cette thèse avec une vigueur saisissante, en partant des prémisses posées par la statistique. Il existe, en effet, une singulière régularité dans les actions les plus anormales, telles que meurtres, suicides, mariages remarquables, etc., et jusque dans les lettres portant des adresses incorrectes. Pour les suicides, l'auteur cite la fameuse remarque de M. Quetelet : « Tout semble dépendre de causes déterminées. Ainsi, nous » trouvons annuellement à peu près le même nombre de suicides, non-seulement » en général, mais encore en faisant la distinction des sexes, celle des âges, ou » même celle des instruments employés pour se détruire. Une année reproduit » si fidèlement les chiffres de l'année qui a précédé, qu'on peut prévoir ce qui » doit arriver dans l'année qui va suivre. » — Quant aux mariages, l'expérience de tout un siècle a prouvé qu'en Angleterre ils sont en rapport direct avec le prix du pain. Ensuite, il résulte de notices, publiées par l'administration des postes, que, chaque année à peu près, le même nombre de correspondants oublie de mettre les adresses sur les lettres.

M. Buckle conclut de ces données que l'histoire ne saurait être l'histoire vraie, tant qu'elle sépare l'homme de la nature et de ses lois, l'étude du monde intérieur de celle du monde extérieur. L'historien, selon lui, doit s'interposer entre les métaphysiciens et les naturalistes, et leur indiquer le point où leurs recherches convergent.

Après avoir établi les principes qui le guideront, l'auteur consacre son second chapitre à l'influence des diversités naturelles sur l'organisation de la société et le caractère des individus. Cette étude de géographie, ou plutôt d'histoire physique, qu'il serait trop long de passer en revue, est un chef-d'œuvre d'analyse et de clarté, et comprend tous les peuples qui ont joué un rôle important dans le drame de l'humanité. Nous en dirons autant des chapitres suivants, qui traitent de la méthode méthaphysique, et contiennent une comparaison entre les lois morales et les lois intellectuelles. Il y a de belles pages sur les coups portés à l'esprit guerrier par le progrès des sciences, et M. Buckle insiste particulièrement sur les trois grandes étapes qui jalonnent cette marche et lui servent pour ainsi dire de points de repère : l'invention de la poudre à canon, les découvertes de l'économie politique et l'application de la vapeur aux moyens de locomotion. L'auteur arrive finalement à la déduction que, chez tout peuple civilisé, les changements dépendent uniquement et exclusivement de trois choses : d'abord de la portée du savoir chez ses hommes distingués; ensuite de la direction que prend ce savoir, et, en troisième lieu, de l'étendue dans laquelle il se répand et de la liberté avec laquelle il pénètre toutes les couches de la société. Ce sont là ce qu'il appelle les trois leviers de la civilisation.

Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de citer ici ses éloquentes paroles, d'autant plus qu'elles battent quelque peu en brèche sa propre théorie sur l'insuffisance de l'homme : « De nouveaux maux trouvent de nouveaux remèdes, et les » crimes les plus énormes ne laissent pas d'impression durable. La dévastation

» des pays et le massacre des habitants sont des pertes qui se réparent infailli-
» blement, et, au bout de quelques siècles, toute trace en est complétement
» oblitérée. Les crimes gigantesques d'Alexandre et de Napoléon perdent bientôt
» leur effet, et les affaires du monde retournent à leur ancienne mesure. C'est là
» le flux et le reflux de l'histoire, le courant éternel auquel nous sommes soumis
» d'après les lois de la nature.

» Mais au-dessus de tout cela se meut un monde supérieur, et pendant que le
» flot roule toujours, avançant tantôt et tantôt reculant, dans sa fluctuation sans
» fin, il est une chose et il n'en est qu'une qui dure éternellement. Les actions
» des méchants ne produisent que des calamités passagères; les actions des bons
» n'amènent qu'un bien fugitif; et enfin le bien et le mal tombent à terre, sont
» préservés par les générations qui suivent et s'épanouissent dans la notion
» incessante des siècles. *Mais les découvertes des grands hommes ne nous quittent*
» *jamais; elles sont immortelles;* elles contiennent ces vérités éternelles qui
» survivent à la chute des empires, qui durent plus longtemps que les luttes des
» partis religieux, qui voient même une religion après l'autre tomber en déca-
» dence. Toutes les religions ont leur mesure propre et leur règle propre : une
» certaine opinion prévaut dans un siècle, une autre dans un autre. Elles s'éva-
» nouissent comme un rêve, elles sont le produit d'une fantaisie dont les contours
» mêmes ne restent pas debout. Seules, les découvertes du génie restent; c'est à
» elles seules que nous devons tout ce que nous possédons; elles existent pour
» tous les siècles et pour toujours; jamais jeunes et jamais vieilles, elles portent
» en elles la semence de leur propre vie; elles sont entraînées dans un courant
» immortel. Essentiellement productives, elles engendrent les suites qui sont
» façonnées plus tard, et influent ainsi sur la postérité la plus reculée; et, même
» après ce laps de siècles, elles agissent plus fortement qu'elles ne pouvaient le
» faire au moment de leur divulgation. »

M. Buckle passe ensuite à l'examen de l'influence que la religion, la littérature et le gouvernement exercent sur la civilisation, et saisit l'occasion de marquer les divergences matérielles que les diverses institutions sociales ont amenées chez les peuples. Il choisit l'histoire de l'Angleterre, de préférence à toute autre, pour une étude spéciale, parce que dans ce pays le gouvernement a de tout temps alloué une forte mesure de liberté à l'individu, et que, par suite, la société s'y est développée avec moins d'obstacles, conformément aux grandes lois naturelles. Il dit : « Quoique nous devions beaucoup aux Français pour le raffinement de
» notre goût et de nos mœurs, et pour les délicatesses de la vie, nous ne leur
» avons emprunté rien d'absolument indispensable, rien qui change d'une manière
» durable l'histoire des nations. Par contre, les Français nous ont emprunté, non-
» seulement des institutions fort précieuses, mais ils doivent, jusqu'à un certain
» degré qui n'est pas sans importance, l'événement le plus considérable de leur
» histoire à notre influence. » Malgré l'impression incontestable que les penseurs anglais ont produite sur Voltaire et les encyclopédistes, malgré la haute portée des ouvrages de Montesquieu et de Delolme, ouvrages qui portent le reflet du constitutionalisme anglais, malgré le retentissement que la révolution américaine trouva

en France, nous ne croyons pas que M. Buckle soit justifié en attribuant aux idées de l'Angleterre une influence qui n'est pas sans importance sur la révolution de 1789. Les causes du grand soulèvement ont été tout à fait nationales, même et surtout dans les principes philosophiques proclamés dès le début à la face du soleil et de l'Europe. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas pour amoindrir notre rôle que l'auteur anglais parle ainsi, car il ajoute : « J'espère qu'on ne m'accusera pas de vouloir, » par ces remarques, jeter une ombre sur les Français, ce grand et admirable » peuple qui nous est supérieur sous bien des rapports, dont nous avons encore » beaucoup à apprendre, et dont toutes les fautes, telles qu'elles sont, proviennent » de l'intervention constante d'une longue série de souverains absolus. »

Une transition naturelle amène M. Buckle à parler des origines de l'histoire et de l'état de la littérature historique au moyen âge. Cette littérature est puérile et défectueuse, et l'auteur attribue cette corruption à trois causes principales : à l'introduction de l'art d'écrire qui amena la confusion des traditions locales ; ensuite au changement de religion qui vint interrompre ces traditions, et enfin au monopole de l'histoire assumé par une classe d'hommes, les ecclésiatiques, qui, en admettant même qu'ils fussent eux-mêmes crédules de bonne foi, avaient, dans tous les cas, un intérêt puissant à voir s'augmenter la crédulité publique. Si toutes ces causes ont laissé leur marque dans les annales de la civilisation anglaise, elles ont pour ainsi dire façonné l'esprit français dans son enfance, ou plutôt elles l'ont empêché, pendant de longues années, de prendre son essor. De tout temps, l'Église eut une grande influence en France, et, par suite, l'intolérance se fait cruellement sentir dans notre histoire. Le scepticisme français, qui depuis cette époque, est presque devenu un signe caractéristique national, fait sa première apparition vers la fin du XVI[e] siècle. M. Buckle assigne à Montaigne l'honneur d'avoir été le premier sceptique, à l'exclusion de Rabelais, qu'il n'apprécie pas, selon nous, à sa juste valeur. Certes, le joyeux satiriste qui répétait avec tant de complaisance la maxime commode, « jusqu'au bûcher — exclusivement, » n'avait pas en lui l'étoffe d'un apôtre et d'un réformateur; mais on pouvait adresser le même reproche au fin épicurien Montaigne. D'ailleurs, l'obscénité de Rabelais n'existe qu'à la surface; comme Juvénal, il ne s'étend sur les vices de son époque que pour les flétrir, et, dans tous les cas, il rendit à la France le service éminent que l'Allemagne doit à Ulrich de Hutten : il écrasa les moines sous le poids du ridicule et sut neutraliser l'influence délétère du goupillon par le fouet de la satire. Charron et La Béotie continuent le mouvement, et enfin Henri IV et Richelieu érigent la tolérance en principe. L'historien anglais maintient que le grand cardinal était plus tolérant que les protestants de la France du XVII[e] siècle, auxquels il reproche, avec raison, leur étroitesse dogmatique et leur manque de jugement politique. Les meilleurs d'entre eux, comme l'a déjà dit M. Michelet, aspiraient à la couronne du martyr, au lieu de chercher à implanter leurs doctrines fécondes dans le sol de la patrie, et les autres étaient les innocents jouets de chefs ambitieux.

Le développement historique s'est fait en France dans un courant radicalement opposé à celui de l'Angleterre. Dans ce dernier pays, la noblesse ne fut jamais

assez puissante pour tyranniser les vilains, et dut se liguer avec le peuple pour se défendre contre les empiétements du trône. En France, au contraire, les nobles se joignirent aux monarques pour opprimer les bourgeois; il en résulte qu'il nous manque toujours encore ce qui peut seul amener la liberté : l'esprit public; et M. Buckle n'a peut-être pas tout à fait tort de regarder la centralisation actuelle comme un résultat direct ou indirect de la féodalité. Les Anglais furent de tout temps impatients des curatelles, et cette répulsion explique le succès plutôt politique que religieux que la Réforme rencontra chez eux. Ils avaient rarement subi les envahissements despotiques de la couronne; depuis des siècles, ils ne connaissaient plus les oppressions des tyranneaux de province : l'occasion leur fut offerte de s'affranchir de la tutelle des consciences, et ils en profitèrent avec empressement.

En France, hélas! toutes les classes sont restées mineures : chacun a peur de lui-même et craint la liberté pour les autres. Quelle ne fut pas, jusque dans les derniers temps, notre adulation servile pour Louis XIV, qui introduisit la centralisation jusque dans le domaine de la pensée, et asservit la littérature sous le prétexte de la protéger! M. Buckle se rencontre avec M. Michelet pour dénoncer cette protection tant prônée par les professeurs officiels et les manœuvres littéraires. « Si nous déterminons, » dit-il, « dans quelles années furent publiés les » chefs-d'œuvre qui font l'ornement de son règne, nous trouverons que sa vie » fut, dans les derniers vingt-cinq ans pendant lesquels son patronage était le » plus actif, entièrement dénuée de fruits; en d'autres termes, les Français, au » moment même où ils s'étaient le plus accoutumés à sa protection, étaient le » moins en état de faire de grandes choses. »

Après avoir cité Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, Malebranche, La Bruyère, La Rochefoucauld, Pascal et Corneille, qui tous publièrent leurs principaux ouvrages de 1656 à 1691, tandis que le *grand* roi, qui fit tant de mal à la France, ne mourut qu'en 1715, l'auteur anglais demande aux admirateurs de Louis XIV quels sont les successeurs de ces hommes de génie. « Où voit-on leurs » noms? où trouve-t-on leurs ouvrages? Qui lit aujourd'hui les livres de ces » mercenaires inconnus, qui, durant tant d'années, se pressaient à la cour du » grand monarque? Qui a jamais entendu parler de Campistron, de La Chapelle, » de Genest, de Ducerceau, de Dancourt, de Danchet, de Vergier, de Catrou, de » Chaulieu, de Legendre, de Valincourt, de Lamotte et des autres copistes qui » restèrent longtemps les gloires les plus rayonnantes de la France? Était-ce là » la conséquence de la libéralité royale, le fruit du patronage royal? Si le » système des récompenses et de la protection est vraiment utile à la littérature » et à l'art, comment aurait-il produit les plus mauvais fruits après avoir été le » plus longtemps en activité? Si la faveur des rois est aussi importante que leurs » flatteurs veulent bien le prétendre, comment se fait-il que ses effets deviennent » d'autant plus méprisables à mesure que cette faveur se développe? »

Le grand prophète de la vraie méthode historique en France est Voltaire; et nous recommanderons aux dénigreurs intéressés que le plus influent des écrivains français trouve, même de nos jours, au milieu de ses compatriotes, de lire les

pages enthousiastes que lui consacre ce froid et judicieux Anglais. Il maintient que tous les auteurs qui lui ont succédé ont adopté ses vues : Mallet, Mably, Velly, Villaret, Duclos, Hénaut et jusqu'à Benjamin Constant. Le bons sens, qui devine et épluche, l'emportera toujours sur le savoir pédantesque, qui obscurcit pendant qu'il croit approfondir. Voltaire a préconisé le commerce libre et devancé Malthus ; il dénonça les absurdités de l'histoire romaine et anticipa Niebuhr. On ne nous a pas précisément accoutumés à vénérer le grand philosophe comme historien, et nous savons d'autant plus gré à M. Buckle de proclamer que, dans ce domaine aussi, Voltaire a donné à son époque une impulsion bienfaisante et durable.

La remarque de lord Campbell que, « depuis la Révolution française, le déni- » grement irréfléchi de cet écrivain est devenu en Angleterre la pierre de touche » de l'orthodoxie et du *loyalisme,* » — s'applique également à la France, où les défenseurs du trône et de l'autel décochent toujours tant de flèches impuissantes contre la mémoire du patriarche de Ferney. On peut s'en consoler, en répétant avec lord Brougham que, « depuis le temps de Luther, il n'est pas de nom auquel » l'esprit de la libre recherche, ou plutôt l'émancipation de l'esprit humain de la » tyrannie spirituelle, ait à payer une plus grande dette de reconnaissance. » Qui ne souscrirait aujourd'hui aux paroles prophétiques écrites par Lerminier en 1831 ? « Il est temps de revenir à des sentiments plus respectueux pour la » mémoire de Voltaire. Voltaire a fait pour la France ce que Leibnitz a fait pour » l'Allemagne; pendant trois quarts de siècle, il a représenté son pays. Puissant à » la manière de Luther et de Napoléon, il est destiné à survivre à bien des gloires, » et je plains ceux qui se sont oubliés jusqu'à laisser tomber des paroles dédai- » gneuses sur le génie de cet homme. »

THÉODORE KARCHER.

CHRONIQUE MUSICALE

LALLA-ROUKH, *opéra-comique en deux actes,* de M. FÉLICIEN DAVID.

I

Voici enfin une belle œuvre d'art! La chose devient assez rare pour qu'on en fasse fête. Le soir de la première représentation, le mot de chef-d'œuvre, ni plus ni moins, courait dans la salle et au foyer; on s'accordait à dire que l'inspiration du *Désert* était retrouvée et même surpassée, que Félicien David n'avait jamais écrit de musique plus exquise, plus admirablement travaillée, plus poétique. Et Dieu sait s'il est aisé d'arracher d'emblée aux dilettanti l'aveu qu'une œuvre nouvelle est supérieure à un chef-d'œuvre établi et classé depuis près de vingt ans! Félicien David a donc échappé à l'*influenza* tyrannique que son premier succès semblait devoir toujours exercer sur lui. Bien que d'autres œuvres de lui eussent brillamment réussi, on n'admettait pas qu'elles fussent de la même qualité d'inspiration que l'ode-symphonie de 1844.

Certes, n'eût-il écrit que le *Désert,* il demeurait à jamais un rare et grand

artiste. Il s'y était montré vraiment créateur. Ce naturalisme vague, curieux, exotique, cette poésie à la fois intime et immense, ce sensualisme idéal, étaient choses nouvelles en musique. Il apportait certaine nuance de génie que n'avaient connue ni Haydn, ni Mozart, ni Beethoven, ni Weber. — Il n'y a pas lieu, du reste, de le comparer, comme on l'a fait inconsidérément, aux maîtres classiques de la symphonie. Aucune tradition ne le relie à eux; il ne procède que de lui-même; il est remonté directement aux harmonies et aux mélodies de la nature. Là était sa force comme aussi sa faiblesse. Il avait ainsi rencontré un coin de génie qui lui appartient bien en propre; mais ayant voulu s'affranchir des traditions classiques, il restait loin des développements puissants et complets de l'art des vieux maîtres. Il était trop exclusivement mélodique pour être un grand symphoniste dans le sens que les Allemands ont imposé à ce mot. Tous les moyens qu'il employait étaient choisis, et la mise en œuvre en était exquise, mais ces moyens étaient peu variés, et le style n'était, si je puis dire, que de moyenne envergure. Et puis, quelle place, en définitive, peut occuper l'orientalisme dans le monde de l'art? N'est-ce pas une exception, une spécialité? on peut y être grand artiste, on ne peut pas y devenir un maître, suivant l'acception propre et générique du mot. Pour être une *domination* dans l'art, et faire école, il faut prendre l'inspiration dans les sentiments universels du cœur humain et dans les impressions les plus générales de la nature. Voilà la véritable « maîtrise » comme disait Montaigne, et la suprême source de la fécondité. Après avoir fait la symphonie héroïque, on peut faire encore la symphonie en *ut mineur* et la pastorale: ce sont les développements naturels et inépuisables d'un même art. Mais quand on a fait le *Désert*, on ne peut le recommencer indéfiniment. Si grand donc et si légitime qu'eût été le succès de sa première ode symphonique, Félicien David pouvait avoir le sort de Marilhat qui, avec un rare talent, n'est toujours qu'un spécialiste. Decamps, lui aussi, avait commencé par l'Orient; mais, passant de plain pied dans la peinture d'histoire, il a fait *la Bataille des Cimbres* et le *Siége de Clermont*. Victor Hugo, après les *Orientales*, a écrit *Marion Delorme*, les *Feuilles d'automne* et *Notre-Dame de Paris*. Félicien David comprit bien qu'il lui faudrait, comme eux, s'ouvrir d'autres voies. Il passa à l'oratorio. *Moïse au Sinaï* et l'*Eden* lui ont sans doute coûté plus de peine que le *Désert*, parce qu'il y cherche une certaine combinaison de son tempérament propre avec le style des classiques du genre. *Moïse* et *l'Eden* ont échoué devant le public; mais ces deux *écoles* n'ont pas été perdues pour l'auteur, qui en est sorti certainement meilleur musicien, je veux dire plus fort praticien de musique. Son *Christophe Colomb* a eu beaucoup de succès; il y a, en effet, des parties charmantes; mais l'ensemble n'était pas réussi comme le *Désert*, qui forme un tout parfait et achevé.

Ensuite, Félicien David s'est tourné vers le théâtre, seul genre qui offre de nos jours gloire et profit aux compositeurs. Il y a trouvé l'un et l'autre. On sait quel succès obtint la *Perle du Brésil* au théâtre Lyrique, encore que l'interprétation fût loin d'être parfaite. Tout ce qui est indien dans cet ouvrage, tout ce qui est pittoresque et de fantaisie, a une rare valeur; c'était un élément tout nouveau de poésie qui pénétrait au théâtre et se révélait à la masse du

public. En revanche, on remarqua une expérience assez naturelle dans la manière de traiter les situations dramatiques, et l'apparition de certains motifs et de certaines formes de style italien que le compositeur avait jugé nécessaire de mêler à sa manière habituelle. Cette influence italienne est bien plus sensible encore dans *Herculanum*, qui demeure, même après *Lalla-Roukh*, son œuvre la mieux appropriée aux goûts du public des théâtres. Ce n'est presque plus du tout le Félicien David du *Désert*; c'est une sorte de Verdi féminin, avec moins de passion et de nerf dramatique, mais avec plus de grâce, de distinction, et surtout avec un soin plus délicat du style. — Ces critiques, et toutes celles qu'on a pu faire, n'empêchent pas que la *Perle du Brésil* ait relevé dans son temps la fortune du théâtre Lyrique, et que *Herculanum* soit le plus brillant succès de l'Opéra depuis le *Prophète*; preuve certaine que les œuvres, même à demi réussies, d'un génie sincère et naturel, ont plus de chances d'être adoptées du public que les productions les plus convenables de la médiocrité, ou que les élucubrations des gens à systèmes. — Mais enfin, pour revenir à notre idée, l'on pouvait constater avec regret que Félicien David, en voulant étendre son talent et en augmenter les ressources, l'avait un peu vulgarisé.

Il s'est bien relevé de ce reproche dans *Lalla-Roukh*. Tous les premiers parfums du génie qui lui avait dicté le *Désert* lui sont revenus au cerveau, et, d'autre part, le voici plus maître qu'il ne l'a jamais été des ressources et des procédés de son art. Pour l'orchestration, par exemple, quand l'a-t-il eue plus riche, plus souple, plus finement ouvrée, plus poétique? C'est proprement de l'essence de musique. Les petites mélodies de l'ode-symphonie arabe avaient bien courte haleine auprès de ces cantilènes longuement filées et développées d'un seul jet. Aurait-il su à cette époque écrire un quatuor aussi bien concertant que celui de la partition nouvelle?... Venons donc, sans plus tarder, à l'examen de *Lalla-Roukh*.

II

Nous n'apprendrons à personne que le sujet de *Lalla-Roukh* est tiré du poëme bien connu de Thomas Moore, qui porte le même titre. Disons-le tout de suite : l'opéra sera facilement plus célèbre que le poëme anglais, et si la belle Lalla-Roukh, la noble fille d'Aurun-Zeb, est admise par la postérité à prendre place parmi les types immortels auxquels l'art a donné une existence idéale, elle le devra bien plus aux mélodies de Félicien David qu'à la phraséologie affectée et musquée du petit poëte-dandy. Ce « Little-Tom, » — ainsi le nommait-on et se nommait-il lui-même, — fut pourtant considéré comme un rival de Byron vers 1820! Il en a été puni en survivant vingt ans à sa réputation un instant surfaite. Ce qui restera de lui, peut-être, ce sont les mélodies populaires irlandaises, qu'il a re cueillies et rhabillées avec un goût exquis. Quant à cette spécialité qu'il s'était forgée de poëte orientaliste et qui lui avait valu le surnom de « bouquetière de l'Orient, » je ne sache rien de plus faux. Avez-vous eu quelquefois l'odorat et le cœur affadis par une boutique de parfumeur? Telle est l'impression qui résulte de la lecture du *Lalla Rookh* anglais. L'orientalisme de Thomas Moore est alambiqué, factice, et, par suite, impatientant, autant que celui de Félicien David est

sincère et sympathique. C'est que l'auteur du *Désert* a senti tout ce qu'il décrit dans sa musique. Ce soleil et ce ciel bleu, il les a eus dans les yeux; ces harmonies et ces parfums d'une nature exotique, il s'en est pénétré, et ses impressions de voyage se sont si parfaitement assimilées à son génie, qu'elles sont devenues pour lui l'inspiration même, et qu'au bout de trente ans, il peut encore, grâce à elles, prêter au livret indien de *Lalla-Rouhk* une vie singulière et charmante.

Franchement, le livret ne vaut que par la musique; et il faut ajouter, à la décharge des librettistes, qu'il était difficile de tirer du poëme anglais rien de bon pour la scène. L'ouvrage de Thomas-Moore est une sorte de recueil de contes à l'instar des *Mille et une Nuits*; le voyage de la fille du roi de Dehli au royaume du prince son fiancé, ne sert que de cadre. MM. Lucas et Carré ayant retiré ces quatre contes qui sont le principal chez Thomas Moore, il n'est plus resté que l'encadrement, mince et insuffisant canevas qui, pour comble d'infortune, se trouve être déjà très-usé au théâtre : ce prince qui veut être aimé pour lui-même et qui se déguise pour aller au-devant de sa fiancée et lui faire la cour incognito, nous le connaissons de longue main : c'est *Jean de Paris*, c'est le *Calife de Bagdad*. Il n'y a pas autre chose que cette simple situation pour remplir les deux actes : tout le temps, le faux poëte cherche des moyens de pénétrer jusqu'à la princesse, et tout le temps celle-ci rêve de se donner au poëte en refusant la main du roi. Pour plus de variété, on a imaginé un vieux chambellan enamouré de la soubrette de Lalla-Rouhk, et divers incidents auxquels le public ne peut sincèrement s'intéresser, car ils sentent l'expédient et le remplissage : on s'impatiente après un dénouement prévu.

Ne faisons pas trop le procès à ce livret; peut-être, s'il avait été très-mouvementé et plein de situations très-scéniques, notre cher et glorieux musicien l'eût-il mal réussi. L'essentiel était de lui fournir, au contraire, beaucoup de prétextes à rêver et de le ramener encore dans sa vraie patrie, l'Orient. — Précisons davantage : on a eu le bonheur de le conduire cette fois précisément dans la contrée de tout l'Orient qui lui convenait le mieux. Félicien David est plutôt un Indien qu'un Arabe : la race nomade et la nature qu'elle habite sont pour lui un peu âpres et austères; son Orient, à lui, c'est la jungle aux bosquets odorants peuplés de bengalis, plutôt que le désert aux horizons arides. Si vous voulez le grand soleil et le côté véhément de l'orientalisme, allez les chercher dans les *Ruines* *'' Athènes* de Beethoven, dans la marche turque et le chœur des derviches. Félicien David, lui, préfère les heures crépusculaires, les demi-teintes, le mystère amoureux de ces jours bleuâtres qui servent de nuit à l'Inde, enfin les beautés d'une nature aussi bizarre mais plus vivante et plus souriante que les steppes de sable de l'Égypte. Il était prédestiné à chanter le pays des parfums et des saphirs, les amours du rossignol et de la rose, et les délices de la vallée de Kachemyr, paradis de l'Inde. Encore une fois, on ne pouvait mieux rapatrier sa muse.

III

La partition débute par une phrase de cor : on dirait d'un muezzin mystérieux qui nous appelle et nous transporte d'abord en des climats lointains. Le plan de l'ouverture est, du reste, assez indécis; elle se compose de divers arran-

gements de motifs de l'opéra, mis bout à bout et faiblement enchaînés. Le plaisir commence avec l'introduction proprement dite; le premier chœur : *C'est ici le pays des roses*, est tout plein de grâces et de parfums; l'altercation des serviteurs et du chanteur Nourreddin qu'ils ont trouvé endormi à deux pas de la tente de la princesse, est plus franche et plus scénique qu'on ne l'attendait d'un musicien contemplatif et rêveur.— Puis vient la romance de Lalla-Roukh : *Sous le feuillage sombre*, une des plus adorables mélodies que nous ayons entendues, une béatitude musicale, une tendre et mélancolique rêverie, qui vous met un sourire aux lèvres et vous fait trembler une larme au bord des paupières..... — L'air bouffe de la basse-taille n'a pas grande valeur; — mais le musicien se relève aussitôt dans le morceau d'ensemble qui suit. Après un chœur d'une excellente couleur, commence le ballet. Félicien David a toujours réussi ces divertissements. Celui-ci prendra place entre la poétique danse d'almées du *Désert* et l'ardente bacchanale d'*Herculanum*. Il est très-bien mis en scène et donne une idée sans doute assez fidèle de la danse paresseuse et languissante des bayadères. Les voici qui viennent, encore engourdies de sommeil; elles se frottent les yeux avec un sourire boudeur, et s'étirent gracieusement; leurs corps ondulent en torsions voluptueuses, tandis que le hautbois leur joue une mélodie naïve et d'une coupe bizarre. La musique redouble encore de langueur et de monotonie pour le pas *solo* de la première almée : il semble qu'on respire une atmosphère saturée et alourdie de parfums. Ainsi se pâmait amoureusement la Sulamite des Écritures : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo.* Ces langueurs se dissipent pourtant aux bruissements du timpanon et aux éclats de rire argentins de la flûte, et l'essaim des almées bondit plus gaiement sur l'allegro final.

A cet instant, Lalla-Roukh aperçoit dans la foule son poëte aimé; elle l'appelle et l'invite à chanter. Cet air de Noureddin est encore une petite merveille. Le thème en est proposé par une ritournelle de hautbois qu'on n'a pu s'empêcher d'applaudir; la deuxième stance est accompagnée par un contre-sujet en pizzicato qui rappelle heureusement la fameuse mandoline de la sérénade de *Don Juan*; mais l'idée la plus heureuse du morceau, c'est la chute finale, lorsque le chant, développé longuement dans le mode mineur, s'en vient se poser et s'épanouir sur l'accord majeur à peine préparé, à ces mots : *Ma maîtresse est venue ici.. Ma maîtresse est devant mes yeux.*

Le quatuor est un morceau d'admirable musique, dans la coupe italienne, mais avec une orchestration délicate et colorée qui est bien signée Félicien David. — On fait toujours *bisser* les couplets de Mirza, qui sont ce qu'il y a de plus gai, non de plus distingué dans la partition. Je voudrais en voir effacer certaine vocalise piquée sur la seconde syllabe du mot *amour*; prosodiquement c'est détestable, et cela gâte un refrain fort gentil, d'ailleurs, avec ce pizzicato syllabique de violons qui l'accompagne en sourdine.

Le duo d'amour qui commence le final manque peut-être d'unité; cette réserve faite, nous n'hésitons pas à y reconnaître le morceau capital de l'ouvrage. — Lalla-Roukh entr'ouvre les rideaux de sa tente pour respirer la fraîcheur de la nuit. Le premier motif : *La nuit, en déployant ses ailes*, est tout imprégné d'une poésie enivrante. Le second, qu'elle chante du fond de la scène :

Charmante vallée, est d'un dessin un peu vague : ce sont des soupirs plutôt qu'un chant; mais quel orchestre! Toutes les délices d'une nuit indienne, les murmures de la nature assoupie, les frissons de la feuillée, les bruissements des roseaux, les arômes des fleurs, se mêlent et se fondent dans ce tissu mélodieux; la clarinette y sème, çà et là, une note tremblée d'un effet indicible, tintement mélancolique, appels amoureux de Bulbul à la Rose endormie. — L'allegro du duo est une cantilène agréable en soi, mais dont le style italien vient déranger malencontreusement cette extase orientale : le charme est rompu. On retourne encore une fois à la rêverie par un bel adagio de ténor, avant de faire la seconde reprise de l'allegro. Cette coupe de morceau est assurément insolite. — La ronde des serviteurs que l'adroit Nourreddin a grisés et qui s'en vont trébuchants, bredouillants, et entremêlant dans leur trouble deux motifs différents : *Veillons! surveillons ce trésor. — Ah! le bon vin, l'excellent vin!* cette ronde est d'un effet charmant à la scène; puis, on entend dans le lointain le refrain moqueur de Mirza, qui brode de fines vocalises sur le fond gris et douteux de la ronde qui s'éloigne. Ce finale n'a qu'un malheur, c'est qu'il rappelle par certains points celui du premier acte d'*Obéron*, un des chefs-d'œuvre de la musique théâtrale. Mais si l'on écarte la comparaison, il nous reste à admirer et à applaudir un beau finale, d'une couleur originale et neuve, et qui témoigne, chez le compositeur, d'un art qu'on ne lui eût pas supposé pour faire contraster les effets et agencer tous les éléments d'une situation musicale assez complexe.

On se demandait avec quelque inquiétude si le deuxième acte vaudrait le premier, s'il serait possible de prolonger ces enivrements d'un sensualisme délicieux. On en doutait. Il a bien fallu pourtant reconnaître que l'air de Lalla-Roukh, dont la longue ritournelle ouvre le deuxième acte, est d'une inspiration aussi neuve que poétique. Il est vrai que la strette de cet air, qui a été très-applaudie, est tout à fait dans le style italien ; et, du reste, à partir de ce moment, la partition va, pour ainsi dire, changer de caractère : soit parti pris pour varier, soit précipitation dans le travail, le compositeur va généralement négliger cette *couleur locale* qu'il avait prodiguée dans son premier acte; il ne s'en souviendra que dans quelques détails d'orchestre fugitifs, et dans les ritournelles où il ne peut s'empêcher d'être symphoniste original. Un auditeur aveugle et qui ne suivrait la pièce que par la musique, serait en droit de croire que l'action se passe, au second acte, en Italie, en Provence, ou dans une autre contrée voisine. Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : je ne veux pas dire pour cela que la musique est moins réussie, moins distinguée, mais seulement moins orientale. Ainsi, le duo des deux femmes : *Loin du bruit, loin du monde*, restera pour bien des amateurs le plus pur joyau de la partition. Avec quelle volupté l'on se laisse aller au courant pur, aux ondulations paisibles de ces deux voix enlacées l'une à l'autre, qui suivent leur mélodie d'un battement toujours égal et ami! — Le chœur des suivantes qui apportent à Lalla-Roukh les cadeaux du royal fiancé, rappelle l'ingénuité gracieuse et les allures de certains petits chœurs de Gluck. — L'air de la basse-taille : *Oh! funeste ambassade*, est d'un bon accent et d'un beau mouvement; il vaut mieux, sans comparaison, que l'air bouffe du premier acte. — Quant à la barcarolle de Nourreddin dans la coulisse, je demande, en bonne foi, en quoi

elle se distinguerait d'une jolie barcarolle vénitienne ou napolitaine. — Citons enfin un duo bouffe, assez faible, — et un dernier duo d'amour dont le pathétique semble forcé et même un peu faux au public, qui sait d'avance le dénouement par cœur : ceci est plutôt la faute des librettistes que du musicien. Il y a une belle marche triomphale dans le final, pendant le défilé du cortége, et au moment de l'arrivée du roi, en qui Lalla-Roukh va reconnaître son chanteur bien-aimé.

Quand j'ai parlé de la faiblesse de certains morceaux, tels que le duo bouffe et le premier air de basse, ma critique est relative : ces mêmes morceaux feraient assez bonne figure dans la plupart des opéras qu'on voit applaudir journellement. Il y a des parties moins réussies, mais il n'y a pas, à proprement parler, de remplissage. Tout est distingué ; rien ne sent le procédé, la fabrique. Ajoutons que le style est constamment irréprochable. Ce soin du style est commun à Félicien David et à M. Auber : tous deux sont des écrivains.

On pourrait reprocher à la partition quelque monotonie dans son ensemble ; elle est trop constamment bleuâtre ; cela fait penser aux pastorales de Gessner dont Rivarol disait qu'on y désirerait quelques loups. Aucun morceau de violence dans *Lalla-Roukh* ; le parti pris de la demi-teinte est évident : les violons ont presque toujours la sourdine; toute l'instrumentation est pour ainsi dire ouatée, les sonorités sont édulcorées, les timbres fondus : partout l'originalité sans crudité, partout la grâce infuse. On a souvent assimilé l'instrumentation à une palette ; on le pourrait quand on parle de Félicien David, admirable coloriste ; cependant je crois qu'ici le mot de cassolette serait encore plus juste : tous les parfums d'Orient sont distillés dans cet orchestre. Ne nous plaignons pas du mot enivrement qui semble s'en exhaler : c'est là justement qu'est le caractère intime et propre de cette partition, ce qui en fait une chose neuve, inimitable, unique.

Une sérieuse critique que nous avons indiquée déjà, c'est qu'il y a une disparate sensible de style dans certaines parties. M. Félicien David a jugé les formes italiennes très-favorables à la musique scénique, et il n'a pas tort en thèse générale; mais il faut qu'il se les approprie en les empruntant, et lui-même s'est fourni tout le premier des modèles : son quatuor de *Lalla-Roukh*, par exemple, est bien dans la coupe des morceaux concertants de Verdi et de Donizetti, mais il s'y mêle certaines suavités de coloris et d'arôme qui lui sont personnelles; les deux premières romances de Lalla et de Noureddin sont aussi d'admirables types de cette fusion qui se peut faire entre le style poétique et la forme de l'*aria*.

Il faut en prendre son parti, c'est toujours par la poésie plutôt que par les qualités essentiellement scéniques que Félicien David réussira au théâtre. L'action n'est pas son fait; les sentiments humains dans sa musique ne vont jamais jusqu'au pathétique ni jusqu'à la gaieté, jusqu'aux larmes ni jusqu'au rire. Qu'il cherche de bons livrets qui suppléent jusqu'à un certain point aux qualités qui lui manquent; mais lui, qu'il reste poëte quand même : il vaut mieux avoir trois cordes d'or à sa lyre que d'en avoir dix à une guimbarde plus ou moins vulgaire. Alfred de Musset, lui aussi, n'était pas né auteur dramatique : voyez quelle place d'honneur on lui a faite au Théâtre-Français. Et remarquez que le public admet plus volontiers l'élément poétique dans l'opéra que dans la comédie ou le drame simple qui sont tenus davantage à se rapprocher de la réalité. Le public n'est pas si réfrac-

taire que l'on croit à la poésie : il l'aime, et nous n'en voulons d'autre preuve que les applaudissements unanimes qui ont accueilli *Lalla-Roukh*.

Ce succès éclatant mettra fin sans doute à la série d'ennuis et de mésaventures qui ont régulièrement accablé l'auteur du *Désert* chaque fois qu'il s'est agi pour lui d'aborder le théâtre. Je rappelle en deux mots que la *Perle du Brésil*, avant d'aller au boulevard du Temple relever les affaires délabrées du théâtre Lyrique, avait été reçue à l'Opéra-Comique, puis rendue à l'auteur à cause du livret; — que l'opéra d'*Herculanum*, avant que les portes de l'Opéra lui eussent été généreusement ouvertes, avait été mis en répétition au théâtre Lyrique, puis abandonné au bout de trois mois! Enfin, *Lalla-Roukh*, destiné au grand Opéra, qui ne put s'en charger par suite de certaines impossibilités de fait, fut portée et vainement présentée à l'Opéra-Comique : il a fallu un changement de direction. Il est vrai que la réception et la mise immédiate à l'étude de la pièce ont été le premier acte de M. Émile Perrin en rentrant à ce théâtre. — En tout cela, Félicien David était victime de son incurable modestie. La discrétion, la douceur, la bonne foi, la candeur d'âme, qui le font adorer de tous ceux qui l'approchent, le servent mal en affaires. Mais il est permis d'espérer qu'après le triple succès par lequel il a conquis nos trois scènes lyriques, aucune déconvenue de cette espèce ne viendra plus décourager un noble et rare artiste comme lui.

L'interprétation est très-bonne. Le rôle de *Lalla-Roukh* est confié à une jeune cantatrice, Mlle Marie Cico, qui a de la beauté et du talent, avec une voix d'un timbre flatteur. Nourreddin restera, je crois, la meilleure création de Montaubry. L'orchestre de M. Tilmant a tenu brillamment son rôle, qui n'est pas de petite importance dans un opéra de symphoniste. Les deux décors, qui représentent un passage de la vallée de Kachemyr et un palais indien, sont d'une richesse et d'un goût remarquables, ainsi que toute la mise en scène.

Lalla-Roukh est précédée tous les soirs d'un petit opéra en un acte, de Sedaine et de Monsigny, *Rose et Colas*, qu'on a repris pour lui servir de lever de rideau. Nous regrettons que le très-court espace qui nous est réservé ne nous permette pas de rendre compte avec détail de ce charmant ouvrage. Disons seulement qu'il résulte le plus piquant contraste du rapprochement de deux œuvres aussi dissemblables : l'une bien gauloise et parfaitement scénique, l'autre tout orientale et de fantaisie; celle-là presque centenaire et datée des premières origines de l'Opéra-Comique, celle-ci, riche au contraire des derniers raffinements de la civilisation musicale. Ce spectacle ainsi composé est en quelque sorte la profession de foi du nouveau directeur. M. Émile Perrin poursuit un double but, qui est de trouver des œuvres nouvelles, j'entends vraiment nouvelles, et, d'autre part, de reconstituer à l'Opéra-Comique l'ancien répertoire, qu'il pourrait et devrait avoir au même titre que la Comédie-Française a le sien. Il était impossible de réaliser du premier coup cette double utopie avec plus de tact, d'habileté, de bonheur.

GUSTAVE BERTRAND.

CHRONIQUE POLITIQUE

Nous devons commencer par rendre grâce au tribunal de Moulins, qui vient de prononcer un jugement auquel nous ne nous attendions pas. Ce tribunal, contrairement à une décision de la cour de cassation, a déclaré que les bulletins électoraux n'étaient pas des écrits, qu'on pouvait les distribuer sans l'autorisation du préfet, et, enfin après une suite de considérants très-sérieux, très-graves et d'une évidence incontestable, il a acquitté un notaire et son clerc fidèle, qui s'étaient rendus coupables, selon le ministère public, du délit de colportage. Sans doute, on nous dira que nous attachons trop d'importance à l'acquittement d'un obscur notaire; que c'est faire presque une injure au tribunal de Moulins que de s'étonner de la rectitude de son jugement; que c'est, en quelque sorte, supposer qu'il aurait pu rendre une décision contraire, et qu'enfin il s'est passé dans la quinzaine des événements de nature à nous préoccuper davantage. Il y a du vrai dans tout cela. Nous répondrons seulement que si nous nous sommes arrêté tout d'abord et de préférence au jugement de Moulins, c'est que nous n'avons pas trouvé ailleurs d'autre occasion de nous réjouir. Le Corps législatif s'est renfermé dans sa réserve et son silence, et ne nous a pas encore donné lieu de nous féliciter ni de le complimenter lui-même du résultat de ses travaux. On nous laisse entendre dans les journaux officieux que la commission du budget, le gouvernement et le conseil d'État sont sur le point de se mettre d'accord et se présenteront devant l'Assemblée avec un projet de budget propre à satisfaire et ceux qui désirent arriver à l'équilibre des finances au moyen des économies et des réductions de dépense, et ceux qui espèrent y arriver plus facilement par les surtaxes et les impôts nouveaux; mais les renseignements qu'on nous donne sont vagues, incomplets, et il est impossible que nous établissions sur eux seuls une déclaration d'optimisme. Nous avouons même que nous éprouvons un sujet de tristesse quand nous songeons au silence qui entoure, enveloppe et protége les travaux préparatoires du projet de budget. Il n'est pas nécessaire de pénétrer le secret des commissions; toutefois, il n'y aurait rien d'inconstitutionnel, ni d'attentatoire aux droits et à la majesté du Corps législatif, à ce que leurs discussions fussent moins mystérieuses. Sous l'ancien régime, nous voulons dire sous le régime parlementaire, elles ne se retiraient pas dans des sanctuaires aussi impénétrables, elles n'échappaient pas complétement à la critique; le public suivait leurs tra-

vaux et pouvait, par la presse ou d'une autre manière, présenter ses objections, selon les circonstances; or, en politique et surtout en finance, il faut le moins possible s'éloigner du profane vulgaire. Nous ne pouvons découvrir le danger qu'il y aurait à laisser, comme autrefois, une sorte de publicité aux délibérations et aux travaux des commissions. Ce qui toutefois nous attriste et nous inquiète plus que l'ignorance où nous sommes des travaux des commissions, c'est ce qui vient de se passer à propos des francs-maçons du rite écossais, et surtout à propos des deux journaux *la France libérale* et *le Courrier du dimanche*. Le décret, rédigé en forme d'arrêt et dans un style militaire et impérieux, que M. le maréchal Magnan a lancé contre les maçons du rite écossais, contient, il faut l'avouer, des propositions singulières, entre autres celles où le maréchal établit qu'il importe « que la maçonnerie française soit organisée et centralisée selon les volontés du chef de l'État. » Évidemment, il y a là une erreur de rédaction. Si on prenait à la lettre la phrase de M. le maréchal, il en résulterait que le chef de l'État serait le pape souverain et absolu des différents rites de la maçonnerie, et qu'il pourrait, selon sa volonté, en modifier les principes et les symboles. M. Viennet, le grand-maître du rite écossais, a répondu au maréchal que cela était impossible, que l'on pouvait supprimer les rites, mais non les modifier, et, en effet, c'est ainsi que devra se dénouer la question. M. le maréchal le donne à entendre dans l'article de son décret où il menace si sévèrement les rites dissidents de la rigueur des lois. Si le décret du maréchal est de nature à faire réfléchir les partisans, hélas! trop rares de la liberté d'association, les décisions du conseil d'État et du ministre de l'intérieur ne sont pas de nature à faire plaisir aux amis de la liberté de la presse. Il résulterait de ces deux décisions, se corroborant l'une par l'autre, qu'il n'y aurait, à proprement parler, qu'un seul propriétaire de journal : c'est celui qui aurait seul le droit d'agréer le rédacteur en chef et le propriétaire-gérant; que ces deux associés une fois nommés seraient forcés de vivre en bonne intelligence, et aussi longtemps l'un que l'autre; qu'en cas de démission ou de mort, la propriété reviendrait de droit et de fait à la disposition de l'autorité, et que la raison sociale se verrait dans la nécessité ou de se dissoudre, ou de subir un maître. Ce sont là des conséquences bien rigoureuses sur lesquelles il nous est difficile de nous arrêter avec complaisance. Sans doute elles ne seront pas appliquées, croyons-le, dans leur extrême logique; mais il suffit qu'elles puissent l'être pour que nous cessions d'être tout à fait rassurés. L'homme est ainsi fait: il est défiant, soupçonneux, et croit volontiers qu'on est disposé à exercer à son détriment le pouvoir que l'on possède sur lui. Voilà pourquoi il est reconnaissant envers le tribunal de Moulins, qui lui accorde le droit de transporter des bulletins électoraux sans se faire colporteur!

Somme toute, si la politique intérieure ne nous donne pas le droit de nous réjouir d'une manière exceptionnelle, la politique extérieure n'est pas faite pour nous combler d'espérance. Les péripéties nouvelles qui viennent d'éclater en Italie sont de nature à éloigner peut-être le dénouement que nous aimions à croire prochain. Ce n'est pas que nous attachions trop d'importance au rappel de M. de Goyon, et à son entrée au sénat illustrée d'un *satisfecit*. M. de Goyon est à

Paris, M. de Lavalette n'est pas à Rome : il y a une sorte de compensation. Ce qu'il y a même de singulier, c'est l'absence de Rome et du général en chef et de l'ambassadeur, au moment où la réunion d'un grand nombre d'évêques chrétiens semble avoir pour but d'appeler comme un nouveau prestige sur la ville éternelle. Est-ce à dire que ces solennités seront purement religieuses, que nous n'y serons nullement intéressés politiquement, et que nos décisions sont prises indépendamment de ce que pourra produire cette sorte de concile? La dépêche que, dit-on, M. de Bellune, secrétaire de l'ambassade française, a lue au saint Siége, et dans laquelle il assure au Saint-Père qu'il doit avoir confiance, et que la politique de l'empereur sera celle que M. Billault a développée dans ses discours; cette dépêche ne dissiperait pas nos incertitudes et ne nous ne délivrerait pas de nos perplexités. Il y avait du bon dans les discours de M. Billaut; cependant, plus d'une opinion y a trouvé satisfaction, et peut-être ne serait-il pas facile d'en extraire un dénouement propre à satisfaire pleinement une seule opinion. Nous n'avons donc aucune raison nouvelle d'espérer ou de craindre un changement dans la politique française à Rome, si elle obéit à la force des choses et à la logique de la situation. Seulement, nous craignons qu'elle se laisse influencer par les mouvements auxquels vient de se livrer le parti d'action, et que le fantôme de la révolution ne la trouble dans ses résolutions et ses délibérations. Les politiques, les partisans du pouvoir temporel tireront du mouvement de Brescia un argument contre l'unité de l'Italie, contre l'impossibilité d'établir l'ordre et la discipline chez ce peuple révolutionnaire, sans voir et sans vouloir voir que cette excitation de passions, ces impatiences, n'ont une cause que parce qu'elles ont un but. En soi, faut-il blâmer, faut-il excuser la manifestation de Brescia? Il faut l'excuser tout en la regrettant : l'inaction de l'Italie, l'incertitude de ses destinées, sont faites pour exalter le patriotisme; les âmes jeunes et ardentes ne peuvent trouver assez de modération et de patience pour supporter paisiblement et longtemps une semblable situation, et pour tout attendre des lenteurs méticuleuses de la diplomatie. Mais ce qu'il faut blâmer, c'est l'ardeur, c'est l'empressement avec lesquels le gouvernement italien s'est prononcé, et contre le mouvement de Brescia et contre la société de Gênes. Lors même que le gouvernement ne croirait devoir ni égards ni reconnaissance à ce qu'il appelle le parti d'action, nous ne comprenons pas dans quel intérêt il s'est hâté de le montrer à l'Europe comme le représentant de la révolution et du mazzinisme. Compte-il donc sur l'Europe diplomatique et gouvernementale? Espère-t-il arriver par elle seule à l'unité de l'Italie? Obéit-il à une combinaison politique, ou simplement à un sentiment instinctif de réaction? Il est encore impossible de répondre à ces questions; pour le moment, nous sommes forcé de le reconnaitre, ce mouvement de Brescia a eu de mauvais résultats; le conflit qui en résultera pourra compromettre à la fois le parti patriote et le parti ministériel, et peut-être dépopulariser en même temps Garibaldi et Victor-Emmanuel; il servira de prétexte à l'Autriche, au pape, au roi de Naples, il encouragera les résistances, ranimera les intrigues et le brigandage. Il faudra un grand acte pour réconcilier les deux partis, pour les empêcher de se haïr, et

il n'y a que la France, qui, en ce moment, pourrait le faire : il lui suffirait de les convier à venir s'unir et s'embrasser dans la ville qu'ils lui redemandent.

Nos affaires sont au Mexique ce qu'elles étaient il y a quinze jours. L'Espagne se retire tout à fait, et nous marchons seuls du côté de Mexico. La lumière ne se fait que lentement sur ces affaires; y allons-nous décidément pour y faire un roi[1]? Il semble que nous sommes moins explicites sur cette question ; c'est maintenant le général Prim lui-même que certains journaux accusent d'avoir aspiré à la couronne. La polémique que suscite notre expédition ne manque pas d'intérêt : les Anglais nous conseillent de rester à Mexico jusqu'à ce que nous y ayons rétabli l'ordre et que le commerce anglais y puisse reprendre ses opérations avec sécurité ; ils sont bienveillants, mais ironiques. Les journaux espagnols sont moins modérés ; l'honneur castillan se croit blessé et ne se gêne pas pour en tirer représailles. Il est fâcheux que la presse quotidienne française ne traduise pas quelques articles des journaux de Madrid; ils ne flatteraient pas notre vanité, mais ils flatteraient notre curiosité. Sur la même question, les journaux des États-Unis surpassent de beaucoup en violence les journaux espagnols, et le journal officieux qui reprochait à la presse de New-York de manquer de liberté et d'être rédigée sous le despotisme des passions, a certainement raison s'il voit dans l'absence de la modération l'absence de la liberté. Nous ne disons pas cela pour absoudre la presse française; nous reconnaissons que les journaux qui soutiennent radicalement l'expédition du Mexique ne manquent pas de mauvaise humeur. Ils ne l'exhalent pas seulement contre l'étranger, ils en gratifient également ceux de leurs confrères qui, tout en désirant le succès de l'expédition commencée, s'étaient permis quelques objections. Ils les accusent de manquer de patriotisme, comme s'il pouvait y avoir une question de patriotisme et de drapeau entre la France et le Mexique! Mais alors même que ces journaux auraient raison au point de vue mexicain, pourquoi déverser une partie de cette mauvaise humeur sur ceux qui, dans le conflit américain, préfèrent le Nord au Sud? Il semble, à les lire, que, là aussi, il y a une question de patriotisme, et, qu'en se prononçant contre les esclavagistes, on se prononce contre le principe des nationalités! Oui, on a représenté le Sud comme défendant la liberté, l'indépendance et ses foyers! Oui! on a osé accoupler ces mots : le Sud et la liberté! le Sud et l'indépendance! le Sud et ses foyers! Oui, nous avons lu cela dans un solennel premier-Paris imprimé en gros caractères!

EUGÈNE MARON.

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, les dépêches de lord Russel, récemment publiées, nous ont donné de précieux éclaircissements.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. DE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

AU TEMPS DE LA RÉVOLUTION

On raconte qu'un roi du Kaboul, ayant été humilié par ses ennemis intérieurs et extérieurs, décréta que l'année où ce malheur lui était arrivé n'avait pas existé, et ne serait pas comptée dans la supputation des temps ; et il paraît, en effet, que les peuples du Kaboul sont restés jusqu'à nos jours en retard d'une année sur leurs voisins, à peu près comme les Russes sont en retard de treize jours seulement sur les nations civilisées. Lorsque l'Électeur de Hesse rentra dans son pays, que d'autres lui avaient reconquis en en chassant les Français, il décréta que toute une époque historique était supprimée, et il ordonna qu'on laissât repousser les queues; mais il n'effaça pas du calendrier les quinze années écoulées, et c'est là certainement un progrès réel sur le roi du Kaboul. Il s'accomplit aujourd'hui un progrès encore plus signalé en Allemagne et dans les nations voisines. Il nous est permis enfin, — permis jusqu'à nouvel ordre, — de parler au moins de cette fatale année, qu'il nous était, depuis dix ans, défendu de rappeler à nos souvenirs. On reparle des « droits fondamentaux du peuple allemand ; » M. de Schmerling surgit comme un revenant, il reparaît en libérateur, il va rétablir le parlement de l'Empire, qu'il contribua d'un zèle si ardent à enterrer ; un prince qui fit attacher au pilori certains principes et mettre à la potence certains hommes, le même prince, ne pouvant dépendre les hommes, détache au moins les principes, et il les présente au peuple comme les tables inviolables de la loi ; partout on fait mine de donner des amnisties, comme si on voulait se réconcilier sincèrement avec cette malheureuse année. Des empereurs proclament des constitutions et des nationalités, dont ils ont fait naguère pendre et égorger les proclamateurs : car chaque chose a son temps. Et si l'on voulait s'égayer à ce sujet, nous pourrions répondre que tout cela est

parfaitement juste et raisonnable. Il y a onze ans, les peuples n'étaient pas mûrs pour ce qu'on leur donne aujourd'hui; nous avons compris qu'il fallait onze ans, ni plus ni moins, pour qu'ils fussent arrivés à cette pleine maturité. Nous avons pendu, fusillé, incarcéré, bâillonné, nous avons fait des concordats et des emprunts, nous avons livré le pays aux jésuites et aux sœurs de charité, nous avons ruiné le commerce et les affaires, tout cela pour produire la maturité que nous demandions, et aujourd'hui nous sommes sincères.

Profitons du moment favorable pour nous occuper, dans les limites permises, de l'année 1848, tandis qu'elle est ressuscitée d'entre les morts, et avant qu'elle soit encore une fois scellée dans sa bière, ou remplacée et jetée sur l'arrière-plan par quelque postérité bruyante; rappelons-nous quelques détails, qui paraissent infiniment petits aujourd'hui qu'une magnifique histoire de réactions, de traités, de droits octroyés, de concordats, de guerres, d'emprunts, de tentatives, de puissances congédiées, de changements à la carte d'Europe, de règnes, de logique historique et de folie momentanée, les a reculés dans un lointain sans bornes. Mais, si éloigné que ce temps nous paraisse, les hommes vivent encore, et les hommes, avec leur système nerveux irritable, ne peuvent être peints que de longues années après qu'ils sont ensevelis; ils ne peuvent l'être que lorsqu'il est permis, en bonne règle, d'en faire des héros de tragédie. M. de Schmerling se montre bien vivant, et prouve ainsi qu'il ne peut pas encore poser pour ses contemporains. Aussi nous attacherons-nous moins à des individus qu'à des moteurs généraux, à des événements et à des masses anonymes. Peut-être nous sera-t-il alors donné, chose qui, d'ailleurs, n'est point du tout notre ambition, d'être instructif, plus instructif que si nous parlions de personnalités, fût-ce des plus considérables, Palazky, Rieger, Windischgraëtz ou autres; peut-être rappellerons-nous aussi certaines puissances qui ne sont pas à mépriser, certaines forces dont l'efficacité pourrait bien n'être pas à jamais perdue. Et en nous les rappelant pour notre propre plaisir, peut-être rendrons-nous le service de donner ainsi, le cas échéant, un avertissement utile.

I

LES JOURNÉES DE MARS ET D'AVRIL A PRAGUE

Au mois de mars 1848, toute l'Autriche allemande et peut-être l'Allemagne entière n'avait qu'un seul parti compacte et bien organisé : c'était le parti slave en Bohême. Que le manuscrit de Kœniginhof soit apocryphe ou non, le mouvement slave, du moins, ne l'était pas. La publication de ce manuscrit, qui devait démontrer que les Tchèques avaient une langue, une nationalité, une littérature, inaugure en Bohême une vie nouvelle ; ce n'est d'abord qu'un mince filet d'eau modeste et silencieux, qui bientôt devient un ruisseau, non pas plus large peut-être, mais bien plus bruyant dans son cours. On s'appliqua d'abord à cultiver la langue nationale, et, soit stérilité, soit manque de tact, on débuta par des traductions de toutes les langues ; il n'y eut pas talent si médiocre qui ne fût accueilli, choyé avec amour, et, ne fût-il que le reflet de quelque grandeur étrangère, déclaré, par une illusion du patriotisme, absolument original. Bientôt on se flatta d'avoir une littérature, parce qu'on avait quelques individus plus ou moins distingués ; tel était, par exemple, le poëte lyrique Macha, prématurément enlevé, qu'on avait pu espérer voir devenir quelque jour un Byron pour le moins et une gloire nationale. Tel encore était Palazky : cet historien réellement distingué semblait, avec son activité héroïque, avec son érudition vaste, ses vues larges et son esprit de combinaison, un véritable envoyé de la Providence, chargé de débrouiller le chaos, la confusion, les falsifications séculaires de l'histoire de la nation, et inspirer ainsi à ses compatriotes l'orgueil et, qui plus est, la certitude profonde d'avoir une existence historique. Le passé de la Bohême, jusqu'au cœur du XVII[e] siècle, est, dans ses différentes périodes, de nature à enthousiasmer la jeunesse et même à paraître à l'historien philosophe la base subsistante et indestructible d'un développement ultérieur. Dans le fait, l'idée naissante demandait une scène plus vaste pour se déployer. Il se peut que des puissances extérieures aient prêté la main à cette idée : les coryphées du jeune parti national étaient en relations intimes avec la Russie ; mais il n'est pas besoin de ce genre d'explication pour rendre raison du panslavisme. Le panslavisme n'était nulle part plus naturel qu'en Bohême. Ayant à peine deux millions de

Tchèques derrière lui, et, parmi ces deux millions, une minorité extrêmement petite qui participât aux tendances nouvelles, entouré d'Allemands, le parti national était amené naturellement à s'appuyer sur une alliance étrangère et, avant tout, « sur le cousin, qui joue de la grande contre-basse, » selon l'expression de Hawliczek à propos de la Russie; d'ailleurs, il fallait nécessairement à un parti jeune, exalté, une idée plus grande que celle de restaurer en Bohême la langue tchèque, ou bien de ressusciter de ses cendres, en ce siècle de grands États, un royaume de Bohême. La Russie, qui poursuivait le panslavisme chez elle, tendait la main aux Tchèques, bien persuadée que l'Autriche ne tarderait pas à tomber dans l'état de la Turquie, pour peu qu'on l'y aidât, et animée du désir tout à fait russe d'avoir la main et un parti dans ce pays voisin. Metternich laissa faire jusqu'à un certain point le parti nouveau; une petite nationalité de plus en Autriche ne lui semblait pas superflue, attendu que toute sa politique intérieure consistait à tenir sans cesse une nationalité en échec contre l'autre, et en vertu de la maxime *divide et impera*, il ne voyait pas de mauvais œil se multiplier les divisions et le morcellement. Il parvint bien, après 1840, à trouver en Gallicie même une nationalité, celle des Ruthènes, pour avoir au sein de cette province un contre-poids contre les Polonais; ce qui, du reste, avait pour résultat, en éloignant les Ruthènes des Polonais, de rapprocher les premiers des Russes, auxquels ils se rattachent par la langue et les mœurs.

Ainsi le jeune parti tchèque se trouvait dans une situation très-favorable, d'autant plus qu'il pouvait se plaindre d'être opprimé par les Allemands; et à juger sur l'apparence, rien n'était plus vrai, bien que l'administration se composât exclusivement de fonctionnaires tchèques, et que l'oppression fût en Autriche la même pour toutes les nationalités. Qu'en Autriche, les Allemands eussent osé parler de leur nationalité comme le faisaient les Tchèques, ils auraient été indubitablement traités d'après les termes des conférences de Vienne et des résolutions de Karlsbad, si chères au cœur de Metternich. Une partie de la noblesse des États, dépouillée, par l'organisation bureaucratique de Metternich, de toute influence, se rattachait à un parti qui pouvait rendre au moins au pays quelque importance en tant que province, et peut-être ranimer les États. Or, la noblesse de Bohême est riche. Dans des conjonctures si propices, on s'organisait, on formait des sociétés, on travaillait la partie du pays qui était restée encore étrangère à ces tendances, on fondait des gazettes, qui, condamnées à rester muettes, servaient cependant de points de ralliement: bref, on faisait

tout ce que peut faire un parti compacte et vigoureux. Mais le fait capital, c'est qu'on pouvait, dans un moment donné, s'affirmer comme parti dans un État où il n'y avait pas de parti ; c'est que l'on se connaissait et qu'on essayait ses forces.

Voilà, à peu près, où en étaient les choses, lorsqu'éclata la révolution de Février. Peu de jours seulement après la fuite de Louis-Philippe, Prague avait l'air d'une ville habitée exclusivement par des Tchèques. On eût dit que les Allemands n'existaient pas. On croit généralement qu'en Autriche c'est Vienne qui prit l'initiative de la révolution. Rien de plus inexact. Le mouvement se produisit à Prague d'une manière tout à fait indépendante de celui de Vienne. Dès le 11 mars, une grande assemblée populaire eut lieu dans le Wenzelsbad, et elle fut provoquée par des Tchèques.

Je ne fus informé de cette assemblée que la veille ; je l'appris par hasard d'un Allemand qui tenait au parti tchèque. Je lui manifestai la pensée d'y aller ; il me déclara que je ferais mieux de m'abstenir. J'étais alors impliqué dans un procès de haute trahison et de lèse-majesté, et je me trouvais à demi prisonnier ; ma présence pourrait, me dit-il, donner à l'assemblée une apparence révolutionnaire, qu'elle ne devait pas avoir. Cela résumait le programme tout entier du parti tchèque. On voulait faire un mouvement, on voulait accroître et déployer sa puissance, mais sans révolution ; que dis-je ? on voulait se montrer sous le côté le plus monarchique, et faire acte d'allié du gouvernement. Allemands et Hongrois étaient les ennemis du slavisme : c'étaient les éléments qui faisaient obstacle à la domination du slavisme en Autriche. Les Hongrois étaient déjà redoutables ; les Allemands pouvaient le devenir, si l'Allemagne parvenait à s'unir ; la guerre avec l'Italie avait déjà commencé. Restaient les Slaves pour seul et unique appui des Habsbourg, et l'on voulait montrer aux Habsbourg qu'ils pouvaient se reposer sur cet appui avec confiance. On commença la révolution au cri de : Vive l'Empereur ! Le sentiment patriotique qui bouillonnait fut si bien dominé par la politique, qu'on ne cria pas une seule fois : Vive le roi ! Cela devait être ; il ne s'agissait pas alors de la Bohême ; il s'agissait de soumettre l'Autriche à l'influence slave. Dans une diète générale (sauf les Italiens), dix-sept millions de Slaves auraient, avec un peu de terrorisme contre les Allemands de Bohême et en s'alliant au gouvernement contre les Hongrois, obtenu la majorité ou bien une influence prépondérante ; car une diète pareille eût complétement séparé l'Autriche de l'Allemagne.

La journée du 14 mars, à Vienne, et la fuite de Metternich laissèrent le

champ parfaitement libre, et l'on vit apparaître, dans tout son éclat, l'organisation et la constitution du parti tchèque. On vit tout d'un coup siéger au conseil des hommes que tout le monde connaissait, qui étaient, en quelque sorte, prédestinés à leurs fonctions; et, en même temps, agir dans la rue d'autres hommes aussi heureusement choisis, qui faisaient une opinion publique, et dont la volonté était toujours en parfaite harmonie avec les décrets du conseil. En une nuit, la liberté de la presse fit des feuilles insignifiantes du parti tchèque, de puissants journaux; et, déployant un talent dont le gouvernement de Metternich n'avait pas la moindre idée, des journalistes s'élevèrent soudain au rang de publicistes vigoureux, hardis, pleins de feu, d'esprit et d'éloquence. Parmi eux se distingua bientôt Hawliczek. Je le connaissais depuis ma jeunesse; nous avions été pendant quelques années assis côte à côte sur les bancs de l'école, et je savais tout le dédain qu'il avait autrefois pour le caractère et le métier d'écrivain; mais un vrai fanatisme pour la cause qu'il aimait lui mit la plume à la main, et fit de lui un polémiste qui, avec une vie plus longue et dans une langue plus répandue, aurait compté, sans doute, au nombre des lutteurs les plus fameux. Sous ses formes âpres, il cachait toute la ruse d'un Slave, et, avec tout son fanatisme, il avait l'œil pénétrant et le sens pratique. Son âme avait quelque chose des vieux hussites. Il servait de type à beaucoup de jeunes gens, étudiants pour la plupart, qui n'avaient pas son esprit, mais qui s'enflammaient à son fanatisme, qui trouvaient dans l'histoire de Palazki un point d'appui positif, et qui étaient, dans les circonstances où l'on se trouvait, très-propres à agir sur les masses. De jour en jour grossissaient et se complétaient les rangs des Tchèques actifs; car les chefs connaissaient leurs hommes, et les écrivains n'omettaient rien de ce qui, en un moment si grand, pouvait être de quelque effet. C'est ainsi que Rieger fut en toute hâte appelé d'Italie, où il demeurait à cause de sa santé. Il accourut sans retard pour prendre un rôle considérable, qu'il a gardé jusqu'à présent.

Il n'en était pas de même de nous autres, Allemands. Un exemple entre mille. Nous voulions aussi nous créer un organe; nous nous adressâmes à un jeune Bohème-Allemand qui était dans une université d'Allemagne, et qui s'était fait remarquer par un rare talent de journaliste. Il arriva aussi vite que Rieger était venu d'Italie; mais au bout de trois jours il était passé aux Tchèques. Nous ne réussîmes pas à fonder de journal, et il fallut nous estimer heureux de faire passer, de temps en temps, un article dans la gazette des frères Haase, feuille des plus modérées et qui transigeait avec les deux partis,

ou même dans le journal officiel de Prague. La fidélité que les Tchèques affectaient, et en même temps leur stratégie imposante, par les masses qui se mouvaient derrière eux, faisaient de nous des révolutionnaires et des faibles, double caractère qui repoussait loin de notre parti le capital alarmé, et, en général, toutes les âmes peureuses.

La députation de Prague quitta Vienne, ramenant avec elle une foule d'étudiants tchèques et de jeunes gens des autres contrées slaves. Ces derniers portaient le costume slave et furent reçus avec enthousiasme. Au bout de peu jours, tout le parti slave portait le costume national, et tout ce qui portait ce costume appartenait naturellement à la grande association de la *Swornost*, c'est-à-dire de la concorde. Cette association était armée, et, sans faire, à proprement dire, partie de la garde nationale, elle ne tarda pas, grâce au feu de la jeunesse qui l'animait et à sa supériorité numérique, à dominer la garde nationale et la ville tout entière. Prague appartenait à la Swornost, la Swornost à un petit nombre de chefs du parti. La Swornost, conduite par des initiés, formée en grande partie du peuple et partout en contact avec lui, ébranlait les masses et les retenait à son gré. L'organisation en était excellente, et, auprès d'elle, la garde nationale, le corps des étudiants, le parti allemand en lambeaux, et qui, à vrai dire, n'existait pas comme parti, étaient des forces ridicules.

Il s'agissait de créer une autorité qui fût, jusqu'à un certain point, une représentation constitutionnelle du pays, et fût reçue comme un bienfait, en se chargeant de maintenir l'ordre et de tenir tête, en cas de besoin, au ministère Pillersdorf, et, en général, à la révolution allemande de Vienne. On créa le comité national (*narodny wibor*). On convoqua une assemblée populaire dans le Wenzelsbad, et l'on y lut une liste de noms de députés qui furent presque tous acclamés sans opposition. Cette liste contenait les noms des Slaves qui étaient déjà des sommités ou qui allaient le devenir, tels que Schaffarik, Palazky, Hanka, Rieger, Hawliczek, etc. ; plusieurs magnats, acquis au parti tchèque depuis longtemps, ou qui y entraient maintenant par politique, par exemple, les deux comtes Franz et Mathias Thun, le comte Ernest Nostiz, le comte Laczansky, le comte Wurmbrand, le prince Camille Rohan, etc. Pour se montrer impartial, on élut aussi trois Allemands : le poëte-conseiller Charles Egon-Ebert, conservateur ambigu, duquel on ne savait s'il était Allemand ou Tchèque ; le poëte Alfred Meisner, qui était alors socialiste et républicain rouge, et celui qui écrit ces lignes.

Le comité national, ainsi composé, se rendit en pompe, et au milieu

d'une foule immense, au Hradschin, dans la cathédrale, pour inaugurer ses travaux par un office solennel; l'Hôtel du gouvernement fut le lieu des séances, et le comte Stadion, gouverneur de Bohême, fut choisi pour président. L'assemblée s'ouvrit au nom de l'empereur. Le comte Stadion répondit « oui » à toutes les demandes. C'était, comme de raison, les Tchèques qui faisaient et qui acceptaient les propositions. La minorité allemande, — elle se composait, comme je l'ai dit, de trois voix, Ebert y compris, — ne donnait pas le ton, cela va sans dire. Toutefois, il ne s'agissait, au début, que de questions administratives, et de mettre en action les libertés conquises par les Viennois; nous pouvions consentir à tout cela sans opposition et en sûreté de conscience.

En dépit de l'élément aristocratique considérable qu'il renfermait, le comité national se montra, quant à ces libertés octroyées, bien plus libéral qu'une grande partie de ce qu'on appelait l'*Intelligence*. Cette association, composée de savants, de gens de lettres, d'avocats, s'était rassemblée un jour pour s'entendre sur la nouvelle liberté de la presse. Ce qui avait dominé dans cette discussion, c'était la crainte des abus de la presse, et on y avait fait une proposition tendant à rétablir, sous une autre forme, la censure abolie. On voulait instituer un comité auquel serait soumis tout ce qui était destiné à l'impression, et qui prononcerait sur l'opportunité ou l'inopportunité de la publication. En proie à ces alarmes, la majorité semblait trouver cette proposition très-pratique, et se montrait prête à reprendre de son plein gré le joug qu'on venait de secouer. Je m'élevai contre la proposition, et je fus appuyé de la manière la plus énergique par Hawliczek. Nous déclarâmes que cette servitude volontaire serait doublement honteuse, que nous ne nous y soumettrions pas; et comme on ne pouvait plus nous contraindre légalement à accepter la censure qu'on voulait rétablir, la proposition tomba.

Dans le comité national, au contraire, on ne fit pas la moindre tentative pour mutiler les libertés nouvelles. Ce ne fut que quand l'ordre du jour amena la question de nationalité, que le comité manifesta son esprit d'usurpation et de violence.

L'Allemagne s'était ébranlée; Berlin était libre et portait la cocarde tricolore; à Francfort s'était réuni le parlement provisoire; le comité des Cinquante donnait un centre à l'agitation; un parlement allemand devait être formé. Tout cela anima, échauffa un peu les sentiments des Allemands de Bohême. Ces Allemands, qui possédaient la fortune et l'instruction, l'industrie et le commerce, étaient, jusqu'à ce moment, res-

tés plongés dans une sorte de léthargie en face de l'activité soutenue que montraient les Slaves ; ils étaient restés immobiles, eux qui composaient au moins les deux cinquièmes de la population du pays, et qui étaient soutenus par quarante-deux millions d'Allemands. On se souvint alors qu'on était Allemand, et que si l'unité allemande se constituait, on n'entendait pas en demeurer exclu. Ce qui, peu de jours auparavant, avait semblé encore impossible, s'accomplissait de soi-même. J'étais lieutenant dans le corps des étudiants ; je réussis sans peine à en grouper autour de moi un certain nombre ; cette poignée grossit bientôt en attirant des docteurs, des avocats, des marchands, et, lorsque nous formâmes une assemblée publique, on vit clairement que nous rencontrions des sympathies jusque dans une partie du peuple. Dans cette assemblée, je fus appelé à faire partie du comité allemand, d'où j'avais été exclu à sa formation. Pourquoi ? c'est que j'avais commis trois crimes : aussitôt après les concessions de Vienne, j'avais adressé au peuple une proclamation, où je lui disais de ne pas encore se croiser les bras ; car il s'agissait à présent de fonder les garanties de la liberté, sans lesquelles une réaction était inévitable. Mon second crime était d'avoir écrit en faveur de la liberté italienne, et c'est ce que ces mêmes Allemands, qui voulaient réunir un parlement libre, ne pouvaient me pardonner ; mon dernier crime était de siéger au comité national. La majorité de ce comité était slave ; donc, malgré l'opposition que j'y faisais, j'étais un traître. C'est le titre même dont une feuille de Reichenberg me gratifia. Que cette feuille n'en reçoive pas moins mes remercîments : elle fut un des premiers organes qui plaidèrent la cause allemande. Mais l'assemblée populaire ne me regarda pas comme un traître, et, bien que je fusse monté à la tribune sans y être invité, elle me nomma du comité allemand.

Quelques Allemands prirent la cocarde noire, rouge et or ; ils furent maltraités. Les Slaves s'émurent et prirent une attitude hostile.

Ils étaient fermement résolus à ne pas laisser poser la question du parlement de Francfort, ou, du moins, s'il y avait moyen, à ne pas la laisser discuter. En quoi ils étaient parfaitement conséquents. Pour eux, la Bohême n'était pas allemande ; leur point de vue national leur permettait de ne pas voir et de ne pas reconnaître une histoire de huit siècles ; nous étions, nous, Allemands, des intrus et des usurpateurs ; dans les cafés, on discutait les chances de l'avenir, qui ne manquerait pas de rétablir, pour le moins, le royaume de la Grande-Bohême uni à la Silésie. De la Russie, pas un mot ; mais il allait de soi que, si nous ten-

dions à nous rattacher à nos frères allemands, ils pourraient, eux aussi, s'unir, quand il le faudrait, à leurs frères slaves. Hawliczek, que je rencontrai dans la rue, eut seul la franchise de me le dire sans détour : « Oui, oui, nous serons plutôt des serfs russes que des Allemands libres. — Puis-je faire usage publiquement de ces paroles ? lui demandai-je. — Dites-le à tout l'univers! » s'écria-t-il, et il me tourna le dos. J'eus bientôt occasion de rappeler cette déclaration de Hawliczek. On forma dans le comité allemand une députation chargée d'aller réclamer du comité national, pour les Allemands, toutes les libertés dont jouissaient les Tchèques. Non-seulement ceux-ci portaient le costume national, ce qui donnait tant soit peu à Prague l'air d'un bal masqué, mais encore ils avaient pris la cocarde bohême, rouge et blanc, et plantaient partout leurs drapeaux. Notre but était de soulever la question, et de démasquer ainsi le comité national, qui affectait un esprit si radical, en mettant en pleine lumière ses plans formés contre le germanisme.

La députation parut, portant le ruban noir, rouge et or. On chercha à la payer de paroles, sans lui donner de réponse décisive. Comme j'étais le seul orateur parmi les Allemands, je me levai pour défendre les couleurs allemandes, et pour passer ensuite à la question du parlement de Francfort. Je tins le langage le plus conciliant ; je fis ressortir le rôle magnifique que la Bohême, unie à l'Allemagne, pouvait jouer en servant d'intermédiaire entre la civilisation allemande et l'Orient. Malgré ma modération, on ne me laissa pas continuer longtemps ; on m'interrompit ; mes contradicteurs et moi nous prîmes feu, et je me laissai emporter à faire une allusion aux desseins de la Russie. Cela fit éclater de tous côtés les démentis, les clameurs, les interpellations. Le vieux Hanka, celui qui avait trouvé ou forgé le manuscrit de Kœniginhof, celui dont les sympathies pour la Russie étaient le moins cachées, se leva, s'élança de mon côté, et, s'arrêtant à quelques pas, les poings tendus, le visage menaçant, il me cria : « Traître! traître! » J'étais près d'une fenêtre, et Alfred Meisner, qui était assis à côté de moi, me dit à l'oreille : « Prends garde à la fenêtre! » faisant allusion à la fameuse défénestration. — C'est dans ce moment que je leur jetai le mot de Hawliczek. Le bruit grossit encore ; Hawliczek bondit, et nia le propos.

Cet incident prouvait clairement aux Allemands les plus fermes dans leur confiance, qu'il n'y avait pas de justice à attendre du comité national pour la cause allemande ; la minorité allemande, qui y siégeait, semblait une plaisanterie, et beaucoup d'Allemands me traitaient de tiède

et de faible, parce que je prenais part aux délibérations : nous donnâmes, Meisner et moi, notre démission.

Cependant le comité allemand s'était mis en correspondance active avec les villes allemandes du pays ; et bientôt il nous arriva de tous côtés plus de témoignages de sympathie que nous n'en avions espéré. Il s'était formé çà et là des associations, dont l'esprit était le nôtre ; ailleurs, sous nos inspirations, on en créa de semblables avec empressement et même avec enthousiasme. La bonne ville de Leitmeritz envoya quelques délégués à Prague pour se mettre en relation directe avec nous, et pour convenir des voies et moyens les plus propres à notre but. Il fut résolu d'envoyer une députation à Vienne pour y faire valoir nos droits et y obtenir la convocation des électeurs pour le parlement de Francfort. Un riche bourgeois de Prague, dont la présence devait montrer que la grande propriété était avec nous, un docteur en droit (je tais son nom, ainsi que beaucoup d'autres, par prudence), et moi, nous fûmes honorés de cette mission. Nous devions porter nos justes réclamations et nos plaintes droit à l'empereur et au ministre Pillersdorf.

L'aspect de Vienne nous remplit de joie et de tristesse en même temps. Cette ivresse de la liberté reconquise, ce rajeunissement, ce printemps dans tous les cœurs, cette joie grave sur tous les visages, combien tout cela différait de l'agitation de la Bohême, sombre, pleine de défiance et de soupçon ! Onze ans plus tard, j'ai éprouvé quelque chose de semblable en passant de Bologne encore asservie, dans Florence joyeuse et libre.

L'empereur Ferdinand était malade, et, son frère, l'archiduc François-Charles, devait nous recevoir à sa place. A peine avions-nous mis le pied dans la salle d'attente, qu'un chambellan de l'archiduc, le comte Isolan, se précipita au-devant de nous les bras ouverts, et nous reçut avec un enthousiasme tout fraternel. Le comte Isolan est, comme le sait quiconque à lu le *Wallenstein* de Schiller, un Croate et par conséquent un Slave. Il avait entendu parler d'une députation de la Bohême, et s'attendait à voir des frères slaves. Je n'oublierai jamais l'expression de son visage quand nous le priâmes d'annoncer une députation allemande. Quel désenchantement ! quel embarras ! Il se remit très-vite, en homme de cour exercé, et courut nous annoncer, avec une obligeance dont nous dûmes lui savoir gré.

On nous introduisit dans une pièce dont les murs étaient décorés de tableaux représentant les guerres de 1809 et de 1813. L'archiduc sortit d'un salon voisin, et, s'arrêtant à deux pas de la porte qu'il venait de

franchir, il nous invita à entrer. Il se montrait très-agité et très-froid. Alors commença une audience des plus singulières. Pendant que nous lui exposions la situation compliquée de la Bohème, l'archiduc garda le silence, et nous prêta l'oreille avec la plus grande attention, comme s'il apprenait des choses qui lui fussent tout à fait nouvelles. Nous en vînmes au détail; chacun de nous exposa ce qu'il avait à dire, et ce fut alors seulement que l'archiduc, qui commençait à s'orienter, risqua un mot de temps en temps, presque toujours en répétant les expressions de celui qui venait de parler. Le bourgeois de Prague assura que les Allemands de Bohême étaient les plus fidèles sujets du monde. — « Ah! oui, reprend l'archiduc en parlant toujours le patois viennois, ah! oui, ce sont de si bons sujets. Voyez-vous! je suis allé à Reichenberg, et j'ai bien vu que ce sont de bien bons sujets, si bons, si fidèles! » — Je lui parlai à mon tour du principe allemand; à peine eus-je fini qu'il s'écria : « Oui, sans doute, là-bas, à Reichenberg, partout est le principe allemand : je l'ai vu de mes yeux quand j'ai été à Reichenberg; j'y ai vu partout le principe allemand. » — Un de nous assura que les Allemands de Bohême ne se laisseraient pas terroriser par les Tchèques, et que, plutôt que d'être absorbés par les Slaves, ils seraient prêts, au besoin, du moins ceux des frontières, à se rattacher à la Saxe et à la Bavière; et l'archiduc épouvanté de s'exclamer en joignant les mains : « Dieu nous en garde! ce serait affreux! » — Je rappelai à l'archiduc, en finissant, qu'après tout, les Habsbourg étaient, eux aussi, une maison allemande; et lui, de l'air d'un homme qui se souvient tout à coup d'une chose longtemps oubliée, de me couper la parole, et de me dire en souriant : « Sans doute, nous sommes Allemands; sans doute, nous sommes Allemands. »

Il nous demanda nos noms au moment de nous quitter; et, chose admirable, il connaissait ces noms pour être des plus honorables. Bref, sans nous répondre rien d'explicite, sans nous exprimer une seule idée quelle qu'elle fût, il finit par nous dire du ton le plus charmant du monde : « Maintenant, soyez assez bons pour aller trouver Pillersdorf, et dites-lui exactement toutes les belles choses que vous m'avez dites; vous verrez, nous marcherons d'accord. »

Notre conférence avec le ministre fut beaucoup plus longue. Il se montra bienveillant, prévenant même; mais il était facile de voir que l'idée de nous faire représenter au parlement de Francfort ne lui était guère moins désagréable qu'aux Tchèques eux-mêmes, et qu'il n'avait nulle envie de se brouiller avec eux pour favoriser la formation d'une

diète allemande. Grâce à leur fidélité, ils avaient à peu près obtenu le résultat qu'ils désiraient : le gouvernement les craignait, et il se félicitait en même temps d'avoir en eux un allié. Quand nous eûmes pris congé du ministre, nous apprîmes, en traversant l'antichambre, qu'une députation tchèque nous avait devancés d'une demi-heure. Nous reconnûmes que nous n'avions rien à espérer du monde officiel, et nous résolûmes de ne nous appuyer que sur l'opinion publique et de ne compter que sur nos propres forces.

Après avoir noué des relations avec l'Union allemande de Vienne, composée en très-grande partie d'Allemands-Bohêmes, mes deux collègues retournèrent à Prague, pour porter notre rapport au comité, et pour faire tout préparer en vue des élections. Je restai à Vienne, afin d'y agir dans le sens de nos idées, et de gagner à notre cause ceux qui pouvaient le plus pour son succès. Dans le tumulte universel qui régnait alors, chaque ville et surtout Vienne ne s'occupant que d'elle-même et de ses propres affaires, les événements de Prague étaient, pour ainsi dire, restés un mystère à la capitale. On voyait Prague s'agiter, et on voyait cette agitation avec plaisir ; on prenait alors chaque mouvement pour un mouvement révolutionnaire, on le regardait comme un secours, comme une aide, sans en rechercher d'ailleurs la tendance. Or, le mouvement de Prague était, dès lors, précisément celui qui devait, sept mois plus tard, amener la chute de Vienne. J'eus plusieurs conférences avec l'Union allemande, qui commença aussitôt à agir dans notre sens sur les cercles allemands de Bohême, et qui se prononça également devant les étudiants et devant la Société Littéraire, convoqués expressément à cet effet. L'*Aula*, la société des étudiants, était de la plus grande importance ; ils étaient alors tout-puissants. Mais j'y éprouvai une surprise qui ne fut pas petite. A peine eus-je fini de parler qu'un étudiant s'élança à la tribune et se mit à déclamer contre moi dans le sens tchèque, de la façon la plus brutale et la plus grossière ; il fut remplacé par un autre orateur un peu moins impoli, mais qui parla dans le même esprit ; les acclamations qui, de divers côtés de l'assemblée, accueillirent ces sorties, m'apprirent que l'*Aula* de Vienne était infectée de l'esprit tchèque, ou, pour m'expliquer autrement, que l'esprit tchèque était représenté jusque dans l'*Aula*, et qu'il n'y manquait pas d'avocats. Les prétentions des Tchèques étaient représentées comme les prétentions même de la liberté, et l'*Aula* croyait, avec une magnanimité tout allemande, devoir les seconder, sans s'informer d'ailleurs si des prétentions telles que celles-là étaient compatibles avec la liberté des Allemands. Par bonheur, la grossièreté de mon premier adversaire m'avait aussitôt

fait un parti et avait signalé en même temps les points à éclaircir. J'eus la satisfaction de créer dans l'*Aula* un parti d'allemand converti à notre cause.

Mais il s'agissait surtout de faire connaître notre véritable situation, et de fixer sur nous l'attention de l'Allemagne. C'est à quoi devait m'aider l'Union littéraire. Là encore je trouvai force gens assez disposés à défendre les Tchèques contre ce qu'ils appelaient l'usurpation et l'oppression des Allemands. Saphir fut le premier qui vint à mon aide; il le fit chaleureusement, et à la fin je reçus l'assurance à peu près unanime qu'on ne négligerait pas les affaires de Bohême. Je ne sache pas toutefois que les gazettes allemandes se soient alors fort occupées de nous. Je me rappelle seulement quelques articles d'Auguste de Rochow, que je rencontrai à Vienne, insérés dans la *Gazette d'Augsbourg*, sur la fâcheuse situation des Allemands en Bohême.

Trois jours après, j'allai retrouver, comme nous en étions convenus, nos collègues à Prague. Au débarcadère, je trouvai quelques étudiants qui lièrent conversation avec moi; ils me parlèrent en bons Allemands et m'accompagnèrent à mon hôtel. Ils me racontèrent, chemin faisant, que les Tchèques étaient fort agités et décidés à tout faire pour empêcher les élections au parlement de Francfort. La seule idée de Francfort mettait la Swornost en fureur. Du reste, les Tchèques étaient déjà au courant de tout ce que j'avais fait, de tout ce que j'avais dit à Vienne, et il ne faisait pas bon leur parler de moi. Une grande réunion d'Allemands était annoncée pour le soir; je devais y faire mon rapport. J'entrai chez moi pour changer de vêtements. En remettant le pied dans la rue pour me rendre à la réunion, je trouvai les mêmes étudiants devant la porte. Ils m'entourèrent, et nous nous rendîmes à l'assemblée. Je m'aperçus dès ce moment que j'avais une garde du corps.

La réunion avait lieu dans la *Salle Convict;* elle était très-nombreuse. Quand je montai sur l'estrade pour faire mon rapport, quelqu'un me dit à l'oreille qu'on voyait errer dans la cour des membres de la Swornost avec des armes; j'en avais effectivement entrevu quelques-uns dans l'ombre, et d'autres, profitant de ce que nos séances étaient publiques, étaient assis, coiffés de leurs bonnets slaves, parmi les Allemands dans la salle. J'en fus étonné; je ne le fus pas moins d'entendre un orateur qui parla avant moi (c'était un membre de notre comité, avec lequel je n'avais pu échanger un seul mot), de l'entendre, dis-je, insinuer à l'assemblée que nous ferions bien de renoncer à toutes nos tendances germaniques, et de ne témoigner de nos sentiments allemands qu'en donnant de l'argent pour armer les Tyroliens contre les Italiens. Je

pris le parti de ne pas perdre de temps, d'arriver par le chemin le plus court à la question du parlement, d'engager l'assemblée à ne pas attendre les démarches et les décrets du gouvernement, et à proclamer elle-même les élections pour Francfort. Tout cela fut dit en quelques phrases, et je m'écriai : « Nous ferons des élections ! » A ces mots, un tapage effroyable éclata dans la salle, et au même instant des gens armés y pénétrèrent de tous côtés, criant, jurant, faisant les menaces les plus atroces. Les Allemands étaient sans armes. Cette invasion amena une grande confusion; beaucoup d'Allemands se précipitèrent vers la porte par où les Tchèques étaient entrés en brandissant des épées et des fusils. En un clin d'œil, ceux-ci furent maîtres de la salle, et, avant qu'on s'en aperçût, Hawliczek, armé comme les autres et portant le costume de la Swornost, était à la tribune et criait, au milieu du tumulte, des paroles de haine contre les Allemands. Il ne restait plus d'Allemands que quelques membres du comité.

Nous étions convenus de nous retrouver à l'hôtel, après la réunion; un membre du comité y était déjà : c'était celui-là même qui avait conseillé de manifester nos sentiments pour l'Allemagne par des souscriptions contre les Italiens. Il était tout en larmes, déclarait que tout était perdu et nous conjurait d'abandonner nos projets, qui n'aboutiraient qu'à faire verser du sang. Ne pouvant vaincre nos refus, il donna sa démission et se retira en pleurant. Le reste du comité demeura réuni, et écrivit aux différents cercles électoraux de la Bohême allemande, pour les inviter tous à ne pas attendre le décret impérial, à préparer les élections pour Francfort, et à en fixer définitivement le jour au 10 mai, quand bien même le gouvernement ne leur aurait pas encore adressé d'autorisation à cette date. On nous répondit sans tarder, et nous reçûmes de toutes parts des témoignages encourageants de l'énergie avec laquelle le pays entrait dans notre plan. Quelques-uns de nous partirent pour tâcher d'attiser de toutes leurs forces le feu du patriotisme dans les contrées qui se montraient tièdes.

De leur côté, les Tchèques n'avaient pas été oisifs. Des émissaires de tout âge parcouraient en foule le pays, et se hasardaient jusque dans les régions allemandes pour s'y déchaîner contre l'intérêt allemand. Mais ils travaillaient surtout les cercles tchèques, afin d'exciter les préventions contre les élections, si le gouvernement de Vienne venait à les décréter, et de les rendre ainsi impossibles. Dans les cantons mixtes, on se livra à toutes sortes de manœuvres brutales. La fureur de l'esprit de parti passa toutes les bornes, et l'on alla, si j'en crois ce qu'on m'a raconté plus tard, jusqu'à donner un charivari à une pauvre vieille

tante à moi, qui vivait pauvre et perdue dans une petite ville tchèque, et qui savait autant de politique que de la langue basque.

A Prague, la situation s'assombrissait. Cette vieille capitale, dont le peuple a fait preuve, à différentes époques, de qualités remarquables, recèle aujourd'hui une populace telle que peu de villes en renferment sur le continent. Cette populace ne peut être comparée pour la brutalité qu'au *mob* de Londres ; mais elle n'en a pas le courage, bien qu'elle se laisse facilement entraîner à tous les excès. La bière, l'eau-de-vie, la misère, la barbarie, entretenue par le système autrichien et par le gouvernement des prêtres, l'ont faite ce qu'elle est, — du moins ce qu'elle était encore en 1848. Elle était menée par la Swornost ; quelques Cléons improvisés et ridicules, entre autres le charretier Faster, qui tenait le cabaret de l'*Oie d'or*, en étaient les moteurs, les chefs et les guides. Au mois d'avril, elle était en pleine ébullition. On disait alors partout que tous les mouvements de cette populace avaient lieu dans le sens du parti tchèque; on assurait que celui-ci y maintenait l'agitation pour s'en servir au besoin, qu'il l'exerçait ainsi à agir, et qu'il voulait en même temps faire montre de sa puissance. Je ne sais jusqu'à quel point ces accusations étaient fondées. Toujours est-il que cette masse n'a servi que le parti tchèque, et que la Swornost, dont l'influence sur le *mob* était la plus grande, s'est très-faiblement opposée à tous ses excès, ou plutôt qu'elle a tout laissé faire. Il est téméraire toutefois d'élever des accusations pareilles. En de tels temps, une masse de cette nature n'a pas besoin d'une impulsion étrangère pour s'agiter, et si la Swornost n'a rien fait pour la réprimer, peut-être n'a-t-elle commis ce péché d'omission que pour ne pas tourner contre elle une force dont elle pouvait avoir besoin. Sa faute n'aurait été alors que négative. Mais on pourrait citer à la charge de la Swornost plus d'un fait qui en ferait une faute positive. Ainsi j'ai entendu ce Faster, dont j'ai parlé plus haut, exciter contre les Allemands la canaille qui remplissait son cabaret ; et un soir que je rôdais par la ville, afin d'examiner de près les dispositions publiques, je rencontrai un certain Arnold, toujours reconnu par le parti tchèque pour un des siens, pérorant au milieu d'un rassemblement, et disant qu'il fallait en finir, sans forme de procès et de la façon la plus courte, avec ces Allemands.

Je ne veux pas parcourir toutes les phases du mouvement de Prague; je ne veux pas rappeler ce que la révolution, qui fit éclater partout tant de sentiments généreux et tant de magnanimité, ce que cette même révolution a dévoilé à Prague de petitesses rebutantes et de passions pitoyables.

L'héroïsme du peuple de Prague, ses hautes aspirations, se déployèrent contre des boulangeries, et s'épuisèrent, quand il eut remporté ces beaux triomphes, contre les Juifs. Peut-être n'était-ce là qu'une réminiscence des beaux temps du roi Wenzel le Lâche ; peut-être aurait-il fallu, pour qu'on retrouvât dans ce peuple les vrais hussites et les vrais Bohêmes d'autrefois, qu'il renouvelât jusque dans leurs détails les scènes du commencement du XVe siècle.

Le bruit courait depuis plusieurs jours qu'il se méditait un massacre des Juifs ; les autorités prirent des mesures pour le prévenir, mais elles étaient impuissantes aussi bien que la garde nationale. La Swornost, qui aurait pu faire quelque chose, ne faisait rien. Les Juifs, attaqués plusieurs fois au marché et dans les rues, fermèrent leurs boutiques et se retirèrent dans la Juiverie. Un jour, nous promenant, deux de nos amis et moi, aux alentours du théâtre, nous entendîmes du côté du marché un vacarme affreux, des cris, un bruit de planches et de poutres qui tombaient les unes sur les autres. Nous allâmes en toute hâte voir ce qui se passait : une troupe de furieux abattait les boutiques vides des Juifs. Cela fait, ils s'écrièrent : « Sus aux Juifs ! A la rue des Juifs ! » Je courus chez moi chercher des armes, puis je me rendis au *Carolinum*, qui est l'université de Prague. J'y trouvai un certain nombre d'étudiants, parmi lesquels plusieurs étaient prêts à venir en aide aux pauvres Juifs. Nous formâmes un petit bataillon, et le brave Schiller, lieutenant des étudiants, se mit à notre tête. A côté de moi marchait le docteur Jean Spielmann, sous-directeur de la maison des aliénés. Arrivés aux abords de la vieille Ville, nous trouvâmes tout le côté de la grande Place, qui touche à la Juiverie, occupé par une foule énorme. Ces gens criaient, juraient, vomissaient mille accusations contre les Juifs, pour s'encourager les uns les autres à commencer l'attaque. Schiller nous cria : « En avant ! » et nous avançâmes, serrés l'un contre l'autre, à travers la multitude furieuse. Toute leur rage se tourna contre nous, quand ils virent que nous venions au secours des Juifs, mais ils n'osèrent pas nous attaquer. Si un seul eût eu le cœur de porter la main sur quelqu'un de nous, nous étions perdus. Ils se contentèrent de se déchaîner contre nous en paroles et de nous menacer du geste. Je n'oublierai jamais un tailleur de pierre, l'un des chefs de cette multitude ; il était pâle de colère, il reniflait, il écumait presque, et il ne cessait de s'approcher de nous en répétant : « Moi aussi, je suis un honnête homme ; mais qu'on défende des Juifs, voilà ce que je ne comprends pas. » — Nous passâmes sans encombre devant la fontaine de marbre, près de la vieille église de Saint-Nicolas, et nous

enfilâmes la petite rue qui conduit dans la rue des Juifs, près de la place des *Trois-Fontaines*. Cela n'avait pas été sans peine.

Nous trouvâmes encore là quelques étudiants, et, parmi eux, plusieurs qui appartenaient au parti tchèque. Nous nous mîmes en ligne, nous croisâmes la baïonnette, et nous fermâmes la rue qui conduit dans la Juiverie. Le peuple, avec force cris et injures, nous serrait de si près, qu'il nous fallut enlever nos baïonnettes pour ne pas percer ceux qui étaient devant nous. Nous restâmes là plusieurs heures.

On s'étonnera que le peuple ne fût pas encore maître de la Juiverie, et qu'il n'eût pas déjà commencé l'attaque. Mais en voici la raison. La multitude avait déjà été repoussée dans la matinée, et de la manière la plus singulière, d'une manière vraiment biblique. Elle avait pénétré en poussant des cris furieux et avec l'espérance d'une proie assurée jusqu'à la place des Trois-Fontaines; la plus grande partie des Juifs avait pris la fuite, les femmes et les enfants s'étaient cachés. Tout semblait leur promettre la satisfaction de leurs viles passions à bon marché. Un seul homme anéantit leurs espérances, et sauva les Juifs menacés. C'était un ancien écuyer de cirque, qui, après de longues pérégrinations, était revenu dans la Juiverie où il était né; il se précipita seul et sans armes au-devant de la foule qui arrivait, à l'endroit où était autrefois la porte de la Juiverie et où il n'y a encore aujourd'hui qu'un passage resserré. Dans cette rue étroite, profonde et obscure, il saisit devant la boutique d'un marchand de vieux meubles, une grande armoire, et, l'élevant au-dessus de sa tête, il se jeta devant la foule, comme Samson avec les portes de Gaza au-devant des Philistins. Les assaillants furent pris d'une peur panique, quand ils virent cet homme énorme, avec une arme encore plus énorme que lui, s'avancer sur eux à grands pas, comme une montagne qui s'écroule. Ils crurent voir une apparition miraculeuse; les premiers tombèrent à genoux en criant : « Jésus! Marie! Joseph! »; les autres prirent la fuite.

C'est probablement le souvenir de l'incident du matin qui empêcha cette multitude, aussi lâche que superstitieuse, d'opérer une attaque décisive, et qui vint en aide à notre petit nombre. Peu à peu notre troupe se grossit d'étudiants et de gardes nationaux, qui réussirent à nous joindre par d'autres issues. Parmi les étudiants, qui restèrent bravement avec nous, se trouvait le jeune prince de Rohan, qui était alors un enfant de 16 ou 17 ans. Après une longue attente, nous vîmes arriver enfin quelques compagnies de grenadiers, commandées par le général Serbeloni, un vieux soldat de la figure la plus ouverte, qui tra-

versait en souriant ces masses soulevées. Nous nous joignîmes aux grenadiers pour balayer la place. La foule se dispersa dans les rues attenantes à la Juiverie, où demeurent aussi quelques Juifs, dont elle assaillit les fenêtres à coups de pierres. Le danger n'était pas encore conjuré; nous parcourûmes les rues en patrouilles pendant toute la nuit, et nous fîmes bien ; car, vers minuit, nous arrêtâmes un bateau qui devait mettre à terre des saccageurs derrière la Juiverie, dans le voisinage de la *Berge*. N'ayant pas réussi, ce jour-là ni le jour suivant, à prendre la Juiverie, on essaya de mettre en pratique un nouveau genre de persécution contre les Juifs. Pâques arrivait ; aussitôt reparut la vieille histoire d'un enfant chrétien enlevé, enlevé par les Juifs, évidemment, qui l'avaient égorgé comme agneau pascal. Les Juifs tremblaient, mais on était maintenant sur ses gardes, et l'orage passa sans effusion de sang.

N'a-t-on pas le droit de dire maintenant que la révolution eut à Prague un caractère ignoble? Mais elle ne fut pas seulement ignoble : elle eut quelque chose de plus triste encore pour les Allemands. Les Allemands n'étaient pas plus aimés que les Juifs, et les meneurs du parti tchèque s'exprimaient aussi clairement et manifestaient une haine aussi profonde contre eux que la populace contre les Juifs. Vers le temps où j'entendis pérorer Faster, Arnold et autres *stump-orators*, Mme Jenny Lutzer-Dingelstedt, qui était de Prague, vint y donner des représentations. Elle devait chanter les *Huguenots*, et profiter de l'occasion pour flatter la mode du jour en intercalant dans l'opéra quelques chansons tchèques. On s'attendait à une démonstration tchèque ; j'allai au théâtre pour la voir, quoique j'eusse assez peu de goût pour le spectacle. La démonstration se borna à des applaudissements frénétiques, qui accueillirent les chansons tchèques. J'éprouvai, moi, une impression d'un autre genre. Je fus frappé, pendant la représentation, de l'analogie de notre situation avec celle des Huguenots. Les Allemands de Bohême étaient, comme eux, entourés d'ennemis fanatiques. Une tristesse indicible s'empara de moi ; j'étais près de pleurer, quand un écrivain tchèque, fort connu, qui, du reste, écrit aussi en allemand, passa près de moi ; me frappant sur l'épaule comme s'il eût deviné mes pensées, il me montra la scène d'un air demi-plaisant, demi-sérieux, et me dit : « Il pourrait bien vous en arriver autant. » Je ne pus que sourire pour toute réponse.

Je ne tardai pas à me rendre aux élections, et je fus élu. Les élections pour Francfort étaient faites dans les districts allemands ; les Slaves se bornèrent à les empêcher à Prague et dans les cercles

tchèques, et ils n'eurent pas grande peine. Il semble que cela ait produit sur eux l'effet ordinaire du fait accompli, et les ait apaisés. Je dis — il semble — car, depuis le jour où je partis pour Francfort comme député, je ne puis plus parler en témoin oculaire. Mon élection eut lieu sans que le décret du gouvernement eût été publié. Mais dans mon district, comme dans beaucoup d'autres, le gouvernement accepta le fait accompli.

Quelques passagers du bateau à vapeur ayant appris qu'il y avait à bord un député au parlement allemand, demandèrent au capitaine d'arborer le pavillon noir, rouge et or. Il s'y refusa. Il ne voulait pas, dit-il, mettre la vie de ses passagers en danger; s'il s'avisait de hisser le pavillon tricolore, on ne manquerait pas de tirer de la rive sur le bateau. Il avait été élève de l'École polytechnique, et il se savait observé. Ce ne fut que quand nous eûmes dépassé Raudnitz qu'il mit dehors, et dans l'endroit le moins visible du bateau, le pavillon de l'unité allemande.

Telles furent les dernières impressions que j'emportai de mon pays natal; je ne devais plus le revoir.

Pendant que j'écris ces lignes, on parle de nouveaux mouvements en Bohême; on publie des programmes tchèques; de vieux noms, qu'on a rencontrés dans ces pages, reparaissent, et je me félicite d'avoir écrit ces souvenirs. Un jour peut venir, et bientôt peut-être, où ce passé nous servira de leçon.

II

LES JOURNÉES DE SEPTEMBRE A FRANCFORT

On connaît les causes qui ont amené les malheureux événements du mois de septembre à Francfort. En rétablissant les faits défigurés par la réaction, en répondant à ses calomnies, on a dit dans le temps la vérité sur tout cela, et je n'ai nulle envie de raconter encore une fois au public une histoire qu'il a tant de fois entendue. Dans ces fragments de mémoires, je ne veux que me représenter à moi-même les scènes dont j'ai été personnellement témoin ou acteur.

A la grande réunion populaire du pré Bornheim, j'étais simple auditeur; mais je vis tant de milliers d'hommes prêts à agir que, le soir, à la *Cour allemande*, quand Blum, Vogt et la majorité de la gauche congé-

dièrent le peuple et se prononcèrent contre l'insurrection, j'en fus fâché, presque aussi fâché que le peuple lui-même, dont la foule énorme, remplissant la cour et les rues avoisinantes, attendait une réponse. Plus tard, dans la nuit du 17 au 18, passant vers deux heures sur la promenade autour de la ville, je rencontrai à chaque pas des bandes nombreuses d'hommes qui, déçus dans leur attente, abandonnaient Francfort et retournaient chez eux. Ils étaient venus, des villes et des villages à plusieurs milles à la ronde, apporter leur contingent à la révolution qui se préparait. De tous côtés, des coups de fusil retentissaient dans le silence de la nuit; en partant, ils déchargeaient leurs armes devenues inutiles. Dans la ville tout était tranquille.

A la séance du 18, l'occupation soudaine de l'église Saint-Paul, l'agilité que mit cette fois le gros Gfrœrer à grimper aux murailles comme une araignée-monstre, surprirent et réjouirent les partis de la gauche aussi bien que la droite; et après cette courte séance, ce furent eux qui s'étonnèrent du déploiement de forces militaires qu'ils virent dans les rues. Ils le croyaient superflu ; ils savaient bien qu'il ne devait pas y avoir de soulèvement, que l'immense majorité de ceux qui désiraient la lutte, étaient partis. Une compagnie prussienne était sur le Marché-Neuf, et regardait, l'arme au pied, une demi-douzaine d'hommes élever, à moins de quinze pas de distance des soldats, une pauvre barricade. Une dame, à qui je donnais le bras, exprima le désir de voir, une fois en sa vie, une barricade; au premier mot qu'on lui en dit, le capitaine qui commandait la compagnie, fit ouvrir les rangs, invita galamment la dame à avancer et lui fit les honneurs de la barricade. Deux hommes auraient suffi pour détruire cette barricade à coups de crosse. Il ne pouvait pas être question de combat.

J'étais invité à dîner chez cette dame; je l'accompagnai jusqu'à sa demeure, à quelques pas de la ville. Nous étions à table depuis un quart d'heure à peine, quand nous entendîmes éclater dans la ville un bruit étrange. Je prêtai l'oreille. Le bruit recommença; j'allai sur le balcon : plus de doutes, les décharges étaient régulières, il n'y avait pas à s'y tromper, c'étaient des feux de peloton. Je crus qu'on était devenu fou à Francfort. On voulait donc verser du sang sans intérêt, sans raison, par plaisir ou par légèreté, peut-être par perfidie? Je courus à la ville; chemin faisant, j'entendais les décharges se succéder sans interruption. Éperdu, hors de moi, j'arrivai près du capitaine; le député Dietsch d'Annaberg, pâle, désespéré, se précipita à ma rencontre : « On tire sur le peuple dans la rue Dœnniger! me cria-t-il. Où sont les députés, pour qu'on arrête cette boucherie? »

Nous courûmes de tous côtés, et nous trouvâmes bientôt plusieurs membres de la gauche, aussi émus que nous. Nous en trouvâmes d'autres réunis à la *Cour allemande*. Notre parti fut pris à l'instant : ce fut d'aller chez le régent de l'empire, et d'obtenir de lui l'ordre d'arrêter le feu. Par malheur, il n'était pas au palais Taxis, et il fallut l'aller chercher à sa maison de campagne, sur la chaussée de Bockenheim. La porte d'Eschenheim était fermée; nous perdîmes un temps précieux à nous la faire ouvrir, et un temps plus précieux encore quand nous fûmes arrivés enfin chez l'archiduc. En un pareil moment, il était à la promenade! Il ne nous fit pas longtemps attendre, il est vrai; mais il nous entretint longuement de sa politique, de l'état présent des affaires, etc., jusqu'au moment où Raveaux, lui coupant la parole, lui demanda l'ordre d'arrêter le feu, de faire cesser un combat inutile. Nous apprîmes alors que notre démarche était vaine. Le régent de l'empire ne pouvait rien faire; il le regrettait, mais il avait des ministres responsables, et il nous fit entendre par son air et par ses paroles que le principe de la responsabilité ministérielle n'est pas toujours sans inconvénient. Il nous renvoya avec un billet vague, équivoque, à l'adresse du ministre de la guerre de Peuker. Toute l'éloquence de Blum, de Vogt, de L. Simon, toutes les instances du vieux Grutzner, toutes les interpellations de Raveaux, auquel il était si difficile de résister, et pour lequel le régent de l'empire affectait une grande prédilection, n'avaient servi de rien. Le régent de l'empire était plein de regret, mais il restait inébranlable, impassible et froid.

Nous allâmes en toute hâte au ministère; nous y trouvâmes M. de Peuker et M. de Schmerling. Ils regardèrent l'un après l'autre le billet du régent, et sachant à quoi s'en tenir, ils le déposèrent sur la table. Le ministre de la guerre reçut notre prière avec plus de froideur et d'un air plus rebutant encore que le régent de l'empire. Il se retrancha derrière le point d'honneur militaire: on ne pouvait pas retirer les troupes, cela serait contraire à l'honneur. Mais les faire marcher contre une malheureuse poignée d'hommes, qui avaient pris la fuite avant d'être attaqués, et répandre du sang inutilement, cela n'était pas contraire à l'honneur. Nous vîmes bientôt qu'il s'agissait avant tout pour les ministres d'écraser bruyamment une révolution qu'on aurait pu étouffer dans son germe. Cependant nous redoublâmes d'instances, de supplications, d'arguments: mais ces messieurs avaient leurs raisons. M. de Peuker gardait sa raideur imperturbable; M. de Schmerling était pâle et inquiet. M. de Gagern entra. Il se tint à part, en silence, enveloppé dans sa majesté ordinaire. Nous nous adressâmes à lui, Grutzner

et moi, le suppliant de dire au moins une parole. M. de Gagern nous répondit de sa voix de basse et avec ce ton pathétique qui lui était particulier et qui est devenu si fameux : « Je ne me mêle pas de ce qui ne me regarde en rien. » Ainsi, qu'à quelques pas de lui toute une armée fusillât une poignée d'hommes, cela ne regardait pas le Président de l'assemblée nationale. Ces paroles me sont restées gravées dans la mémoire. Il dit quelque chose de semblable à Louis Simon, en lui jetant un regard oblique, à propos de son discours au pré Bornheim ; mais je ne me rappelle pas ses termes exprès.

Enfin, après une longue résistance, M. de Peuker nous adressa au général autrichien de Nobili, qui commandait les troupes. Il y a là peut-être une excuse de toute sa conduite. Sans doute, il savait qu'un ministre de l'empire n'avait pas la moindre autorité, la moindre action à exercer sur un général autrichien. On ne pouvait arriver à aucun résultat que par la volonté du général commandant en chef lui-même. Nous nous rendîmes presque sans espoir à l'état-major, mais le général Nobili confondit nos défiances.

Il se prêta avec beaucoup d'empressement, avec amabilité même à une partie de nos désirs, et consentit sans perdre un instant à nous accorder un armistice d'une heure et demie. Pendant ce temps, les troupes devaient se retirer à une certaine distance des barricades. Si nous pouvions amener les insurgés à cesser le feu et à observer la suspension d'armes, alors on arriverait peut-être à un arrangement.

Le major de Boddien, qui était député, se trouvait présent ; le général le pria de nous accompagner, et le chargea comme militaire d'aller dénoncer aux troupes la suspension d'armes.

Nous courûmes à toutes jambes dans la rue déserte en criant : « Paix ! » et pour expliquer ce cri nous agitions nos mouchoirs de poche en guise de pavillon blanc. Le hasard me joua dans ce moment-là un tour qui aurait pu me devenir fatal. Je tirai mon mouchoir de poche, et me mis à l'agiter ; c'était un foulard rouge, c'est-à-dire que j'arborais le pavillon de guerre, la couleur qui irritait les soldats au milieu desquels je me précipitais. Je ne m'en aperçus qu'au bout d'un instant, et je criai à une fenêtre qu'on me jetât un mouchoir blanc ; plusieurs fenêtres s'ouvrirent à la fois, et il tomba à mes pieds je ne sais combien d'étendards de paix. Au poste des Constables, où était réuni le gros des troupes et d'où partait le feu le plus vif, M. de Boddien entra pour remplir sa mission dans la salle de la garde, en nous criant ironiquement : « Maintenant, en avant, Messieurs ! » Les soldats croient que le courage est un privilége de leur état. Dans cette circonstance critique,

tous ces députés bourgeois ne laissèrent pas de faire tout aussi bien leur devoir par pure humanité qu'aurait pu le faire un soldat par point d'honneur. M. de Boddien se crut obligé le lendemain de m'adresser des compliments excessifs, et le major Deetz, député et commandant de Francfort, une droite et franche nature de soldat, voulait à ces compliments ajouter encore, du haut de la tribune, le témoignage public de ce qu'il avait vu de ses yeux. Les intentions du major Deetz étaient des plus pures; mais je savais qu'on voulait semer des soupçons contre une des sommités de la gauche qui avait fait son devoir aussi bien que les autres, et, comprenant qu'un éloge à mon adresse ne servirait à certaines gens qu'à voiler ces soupçons, je remerciai l'excellent major Deetz de l'opinion qu'il avait de moi, et je le priai de m'épargner cette démonstration.

Nous nous trouvions au milieu d'un feu croisé. Les insurgés tiraient des fenêtres de plusieurs maisons, et de deux grandes barricades élevées, l'une à l'entrée de la rue de Tous-les-Saints, l'autre au delà du poste des Constables; leur feu formait ainsi une espèce de demi-cercle et pleuvait d'en haut. Les balles venaient s'aplatir devant nous sur le pavé. Les soldats étaient par détachements isolés devant et derrière nous; ils tiraient aussi du poste des Constables qui était derrière nous. Les balles arrivaient de tous les côtés et nous sifflaient aux oreilles. Nous avions beau faire flotter nos mouchoirs, nous trouver entre les combattants, rien ne les arrêtait; nos cris, nos interpellations étaient également inutiles. Les soldats, ou, pour mieux dire, les officiers se battaient avec une colère concentrée et beaucoup de bravoure. On ne voyait guère chez les simples soldats que la préoccupation de chercher un abri, un point où les coups de l'ennemi ne les atteignissent pas. Plusieurs, après avoir tiré, se jetaient derrière le poste, afin de recharger en toute sûreté. Mais les officiers (les plus près de moi étaient des troupes de Darmstadt) s'exposaient vaillamment. Je vis un lieutenant debout comme une cible sur une barricade, indifférent aux balles qui sifflaient autour de lui, et tout cela pour mettre à bas un chiffon rouge grand comme la main, qui flottait au bout d'un bâton. Avec une opiniâtreté de valeur digne d'une meilleure cause, il coupa le chiffon avec son épée comme il eût abattu un ennemi insolent. A côté de moi, et presque dans nos bras tomba un capitaine de Darmstadt, qui n'avait cessé de rester en tête de son bataillon. Je vois encore les trous noirs bordés d'un cercle gris au haut de sa capote. Il laissa tomber la main dont il tenait son épée, s'appuya sur le bras d'un officier qui était près de lui, et lui dit d'une voix faible mais tranquille : « Je suis mortellement

blessé ; fais-moi porter chez ma sœur qui demeure à deux pas d'ici. » — C'était une triste scène.

Il fallait crier presque à chaque soldat tour à tour qu'il y avait une trêve, et les prendre un à un par la manche pour les ramener. Mais ils résistaient ; il fallait que ceux des maisons commençassent à cesser le feu. Cela nous parut l'opinion générale, et nous quittâmes les soldats pour grimper aux barricades, sur lesquelles ils continuaient à tirer tandis que les insurgés tiraient par les interstices qui nous servaient à les franchir. Quand j'arrivai au sommet, je vis le vieux Schlœffel s'évertuant déjà à retenir le peuple. Louis Simon grimpait en même temps que moi sur la barricade ; et l'immense popularité dont jouissait ce député, me fit espérer que nous parviendrions bientôt à calmer les insurgés. Je l'engageai à descendre au plus vite, tandis qu'assis au sommet de la barricade, j'agitais mon mouchoir en criant des deux côtés : « Trêve ! Paix ! » Le feu se tut peu à peu, et je descendis. Mais au même instant, les hostilités furent près de recommencer. Des gens sortirent d'une maison voisine, portant un mort, qui avait une blessure au front. Les femmes se précipitèrent en criant sur le cadavre, et les hommes, pris d'une fureur nouvelle, coururent pour continuer le feu. Nous eûmes la plus grande peine à les retenir. Le vieux Schlœffel avec sa longue barbe grisonnante et son beau visage, était touchant à voir ; il allait et venait, priant, conjurant, se plaçant, les bras en croix, devant la barricade, comme pour arrêter les combattants. Pauvre Schlœffel ! quelques mois après, la mort de son fils unique fut le prix qu'il reçut de ses efforts pacifiques !

Derrière la barricade, c'était un spectacle étrange. Il y avait une foule d'hommes du peuple ; il y en avait très-peu d'armés, si peu que nous étions étonnés qu'ils eussent pu résister si longtemps à des troupes nombreuses. Mais ceux qui avaient des armes étaient pleins d'ardeur, graves pourtant, et très-peu disposés d'abord à cesser le combat et à céder la place en faisant retraite. Ceux qui n'avaient pas d'armes étaient seuls irrités et hors d'eux-mêmes.

Une partie des députés retournèrent au palais de Thurn-Taxis, où ils espéraient mettre enfin un terme à cette triste affaire ; quelques-uns restèrent derrière la barricade pour veiller à l'observation de la trêve et pour persuader aux insurgés d'abandonner les barricades. J'étais de ce nombre. Nous nous efforçâmes de leur faire comprendre combien il était inutile de verser plus de sang, et plusieurs se décidèrent à abandonner le combat ; ils se dispersèrent par les rues voisines, ou bien, franchissant les barricades, ils passèrent avec leurs

armes à travers les troupes. Un petit nombre s'obstina à rester derrière les barricades, et nos représentations qui devaient gagner en force à mesure que le nombre des insurgés diminuait, échouèrent contre leur opiniâtreté. Le temps s'écoulait avec rapidité, la trêve touchait à sa fin, et nous avions d'autant plus lieu de craindre pour ces quelques hommes, qu'il arrivait, disait-on, plusieurs batteries d'artillerie hessoise et wurtembergeoise, qu'on faisait venir de Mayence un nouveau corps de troupes fédérales, et qu'en outre il ne nous venait pas un mot du palais qui annonçât la fin des hostilités, ni même aucune espèce de nouvelle. On me chargea d'aller aux informations. Mais à quelques pas de l'hôtel de Russie, je fus entouré dans la rue par un groupe de bourgeois de Francfort, très-irrités, qui m'assaillirent en même temps de questions et de reproches. Ils savaient qu'il venait de l'artillerie, et, dans leur effroi, ils voyaient déjà tout Francfort bombardé et leurs maisons livrées aux flammes. Tout le mal était imputé à la gauche ; c'était elle qui avait rejeté la trêve ignominieuse de Malmœ, cause première de l'émeute ; c'était elle qui avait provoqué tant de malheurs, fait verser tout ce sang, tandis qu'elle avait tout fait au contraire pour prévenir la catastrophe, qu'elle avait, à cette fin, détourné les résolutions du peuple, son seul appui, et se l'était ainsi, jusqu'à un certain point, aliéné. Il n'y avait pas moyen de répondre ; ces bonnes gens criaient trop fort et me serraient de plus en plus, à mesure que j'essayais de me débarrasser d'eux pour remplir au plus vite ma mission, si importante en ce moment. J'étais à peu près prisonnier, et il fallut me résigner à laisser aller les choses. Il n'y a rien de pire qu'un bourgeois en fureur. Ma situation n'était pas seulement fâcheuse, elle était des plus critiques. Tout à coup, un gamin d'une quinzaine d'années, en costume de salle d'armes, fendit la foule pour venir à moi, et me cria avec une redoutable naïveté : « Le prince Lichnowsky (et il ajouta un surnom que je ne répéterai pas) le prince Lichnowsky est tué ! » Si les bourgeois l'eussent entendu, dans la colère où ils étaient, j'aurais pu passer un mauvais quart d'heure. Le jeune spadassin, très-fier, à ce qu'il paraît, de la nouvelle qu'il apportait, répéta plus haut : « Le prince Lichnowsky est tué ! » Et pour preuve de la vérité de ce qu'il disait, il éleva en l'air un lambeau de drap noir, en ajoutant : « Voici un morceau de sa capote. » Mais, chose singulière ! personne ne l'entendit que moi, en dépit de la peine qu'il se donnait pour qu'on fît attention à ses paroles. J'eus le temps de lui mettre la main sur la bouche ; car je savais en quel danger il me jetait, bien que je crusse la nouvelle controuvée et que je la

tinsse pour un de ces bruits si fréquents en de pareils jours. Je ne savais pas que le prince, étant allé à cheval en reconnaissance, était tombé entre les mains de ce peuple que peu d'instants auparavant il insultait du haut de la tribune, et qui le haïssait de tout son cœur. On entendait le bruit de l'artillerie; la foule qui m'entourait se dissipa. A peine délivré, je courus au palais de Thurn-Taxis, et j'y trouvai les députés sur l'escalier. On les renvoyait, sans qu'ils eussent pu arriver à rien. Lœwe de Calbe me dit en haussant les épaules : « On se joue de nous ; toute la trêve n'a servi qu'à gagner du temps pour faire venir des canons. On va nous mitrailler à présent. »

Je retournai du côté de la barricade; mais on ne pouvait plus passer, la rue était occupée par de l'artillerie. Les canons commencèrent à tonner ; de temps en temps, un éclair partait du poste des Constables et illuminait lugubrement toute la rue. La soirée était déjà avancée. Je me rassurai en pensant qu'à l'arrivée de l'artillerie, le reste des combattants, ne pouvant rien contre elle, auraient quitté leur poste, et c'est ce qui était à peu près arrivé. Les canons tiraient vaillamment sur des pierres amoncelées et sur des charrettes renversées. Les jours suivants, on frémissait en voyant les dégâts causés par les boulets à la pharmacie de Tous-les-Saints et aux maisons voisines, et l'on en concluait (c'est précisément ce qu'on avait voulu) que la lutte avait été terrible et que le ministère de l'empire avait triomphé à cette place d'un ennemi redoutable. Mais ces boulets n'avaient pas touché aux hommes : cette belle canonnade était une comédie. M. de Schmerling avait vaincu un ennemi imaginaire. En Hongrie, il n'aura pas besoin de mettre à la torture son génie inventif ; la réalité lui fournira dans ce pays ce qu'il dut prendre à Francfort dans son imagination poétique. Sera-ce l'ennemi ou la victoire ? C'est ce que la fin nous apprendra.

Vers onze heures, Francfort, tranquille, n'était plus qu'un bivouac. On voyait partout briller les feux ; la paille couvrait le sol pour servir de litière aux défenseurs de l'ordre et de la loi, attaqués peut-être par cent ou cent cinquante imprudents. Parmi ces défenseurs de l'ordre en Allemagne et de ce qui le représentait en ce moment, la diète allemande, je découvris un grand nombre de nos compatriotes, de Tchèques, chargés de protéger Mayence, la forteresse fédérale allemande. Ils étaient à cette heure à Francfort pour y défendre le parlement, M. de Schmerling et M. de Gagern. Pauvres Tchèques ! Ils n'étaient guère à même de s'entendre d'aucune façon avec les bourgeois, dont ils venaient protéger le sommeil !

Le 19, la majorité du parlement présenta une proclamation à la

nation allemande, composée dans la nuit : cette proclamation était destinée à perdre la gauche dans l'opinion de l'Allemagne et de l'Europe. Les événements de la veille paraissaient une occasion excellente qu'on ne voulait pas négliger. Vogt monta à la tribune et démontra l'absurdité, la malveillance, l'injustice, le ridicule du projet; il le fit d'une manière si frappante et avec tant d'esprit, que la proclamation, élucubrée pendant toute une nuit par une armée de savants et d'hommes d'État patentés, devint à l'instant impossible. Personne n'eut le courage de voter un manifeste qu'on ne pouvait, après la critique de Vogt, que trouver extrêmement comique. On laissa tomber la proposition, et la campagne contre la gauche, dont on s'était flatté de faire aisément la complice du 18 septembre et de consommer la perte, cette campagne, dis-je, fut à recommencer.

Quand on parle maintenant des journées de septembre à Francfort, c'est encore le parti de la gauche qu'on regarde comme le promoteur du mouvement et à qui l'on impute toute l'affaire. Il serait plus juste de lui attribuer une faute toute contraire. Les raisons que Blum et Vogt firent valoir contre le mouvement et qui entraînèrent la majorité de la gauche, avaient à coup sûr leur valeur; on peut toutefois se demander s'il ne valait pas mieux rompre dès ce moment avec un parlement incurable, que s'obstiner dans l'espérance d'y obtenir une majorité impossible; s'il ne valait pas mieux profiter de la juste indignation du peuple et mettre en œuvre sa force encore entière. Trois semaines après, Vienne se levait.

Dans le courant de l'hiver qui suivit, un jeune poëte, Adolphe Strodtman, vint un jour m'apporter le manuscrit d'une tragédie intitulée *Robert Blum*. La pièce commençait et finissait à Vienne. Je dis au poëte que la tragédie, dont Robert Blum était le héros, devait commencer à Francfort et dans les journées de septembre; car la tragédie réclame une faute vraiment tragique : c'est dans ces jours-là que se trouve la faute tragique de Robert Blum. Il périt à Vienne par l'idée et pour l'idée qu'il laissa succomber à Francfort, faute d'une confiance assez grande dans la force populaire et pour s'être abandonné à un excès de foi dans la légalité pendant un seul moment, mais un moment décisif. Voilà la raison divine, la fatalité tragique dans la destinée de Robert Blum. Ce fut alors mon opinion : elle n'a pas changé depuis.

MAURICE HARTMANN.

(La suite à un prochain numéro.)

ÉTUDES RELIGIEUSES

LES SERMONS DU DOCTEUR SCHWARTZ

Sermons modernes (Predigten aus der Gegenwart) par le docteur Ch. SCHWARTZ, premier prédicateur du grand-duc de Saxe-Cobourg-Gotha. — Un vol. in-8, Leipzig, Brockhaus, 1862.

En dépit de la parole célèbre de Bacon, la généralité des esprits considère l'accord entre la science et la religion comme quelque chose de fort difficile et même d'essentiellement contradictoire ; et ce qui se passe dans les deux camps est bien fait pour donner raison à la généralité des esprits. La critique vulgaire, confondant tout et ne distinguant rien, noyant le fond avec la forme, le principal avec l'accessoire, voit dans la religion la source de tous les maux, de toutes les oppressions, de tous les despotismes, et la maudit comme le principal fléau du genre humain ; la critique savante et délicate l'admet comme le pis-aller des âmes simples, et se plaint de sa grandeur qui lui défend de s'en accommoder. Quant à la religion, elle montre des prétentions absolues, qui justifient ses adversaires ; elle fait consister sa gloire à se mettre en opposition avec les plus légitimes ambitions, avec les plus irrésistibles tendances de l'esprit humain ; elle veut lui marquer des limites ; elle se présente comme un joug ; elle aime mieux voir l'âme courbée qu'élevée ; elle dit à la

science : « Tu n'iras pas plus loin. » Chaque communion, chaque secte, a son palladium de textes et de formules, auquel il est défendu de toucher. Dans cet ordre d'idées, démontrer l'origine humaine d'un dogme, déplacer la date ou le lieu de la rédaction d'un document, c'est commettre une impiété, c'est se mettre hors la religion. De là un grand trouble, une grande incertitude dans la plupart des esprits qui réfléchissent, et un divorce très-douloureux chez quelques-uns des plus distingués. Pour ceux qui acceptent cette position de la question, il n'y a point de milieu entre la soumission et la révolte. Il faut choisir; et cependant nous sentons au fond de nous-mêmes quelque chose qui nous dit que le choix est mauvais, absurde; que l'âme est une et ne peut pas s'amputer; que le sentiment religieux et l'ardeur de savoir lui sont également innés; que nous vivons par tous les deux; qu'il n'est dans la nature ni de l'un ni de l'autre de se contenter de demi-satisfactions ; que l'homme enfin est un être non pas fini et imparfait, mais contradictoire et manqué, s'il est obligé de sacrifier l'un à l'autre, ou de chercher une transaction en leur imposant des concessions réciproques.

Comment ce drame intérieur peut-il arriver à un dénouement heureux? Comment se résoudra cette énigme, la plus redoutable de notre existence? Nous croyons qu'elle est au moment de se résoudre, et c'est la science elle-même, c'est la critique historique qui aura l'impérissable honneur d'avoir rétabli le sentiment religieux dans tous ses droits. La réputation de la critique allemande est établie dans le monde; elle passe pour quelque chose de très-dissolvant et de très-négatif; et, de fait, il semble à première vue qu'elle n'ait rien respecté. Toutefois, elle n'a jamais eu en vue l'attaque ni la démolition, et ce point est important, parce qu'il exclut toute idée de parti pris; elle a toujours été désintéressée; elle n'a eu d'autre mobile que le désir naturel de s'enquérir et de savoir. Mais le résultat de ses travaux n'en eût pas moins été de faire table rase de la religion en général, et du Christianisme en particulier, si les fondements de la religion et du Christianisme étaient là où on les cherche communément, dans la notion du miracle, dans l'enchaînement surnaturel des dogmes, dans l'autorité des textes écrits. En effet, elle a détruit la notion du miracle, elle a ramené les dogmes à une origine humaine et historique, elle a bouleversé toutes les notions traditionnelles sur les auteurs de la contexture des livres sacrés. Et cependant, comme nous voyons dans la nature la vie surgir de la mort, c'est du milieu de ces ruines que sortira probablement une puissante rénovation religieuse; et cette rénovation sera due

à des hommes qui ont pris part à la destruction, ou qui, du moins, en acceptent pleinement les résultats.

Rien de plus extraordinaire en apparence, mais au fond rien de plus naturel. Ce que la critique a attaqué, analysé, volatilisé, ce sont les manifestations historiques de l'idée chrétienne, les formes successives qu'elle a revêtues dans la suite des siècles, selon le temps et les circonstances : elle n'a fait périr que ce qui était transitoire ; elle a, pour ainsi dire, accompli l'œuvre inverse de celle de l'histoire, démontant pièce à pièce ce que l'histoire avait construit, et rangeant au fur et à mesure au bord du chemin, à la place où ils avaient été pris, les fragments qu'elle démontait. Elle est arrivée ainsi jusqu'aux origines, jusqu'au principe, et elle s'est trouvée en face du Christianisme primordial, antérieur au dogme, antérieur à l'Église, du Christianisme qui n'a pas demandé de profession de foi à Marie-Madeleine, et qui a envoyé sans baptême le bon larron au paradis. Et elle a d'autant mieux vu le Christianisme que plus rien ne s'interposait entre elle et lui. Ce qu'elle a rencontré, ce n'est plus une doctrine définie sur laquelle elle eût eu prise, c'est quelque chose de supérieur à toute doctrine, d'impalpable à la fois et de tout-puisssant, une grandeur morale qui s'impose, une force qui s'insinue et qui transforme, un souffle, une flamme, une sève, une vie, le grain de sénevé de la parabole, le levain qui fermente dans le monde. Voilà ce qu'elle a trouvé, et voilà le trésor qu'elle rapporte intact et brillant au sentiment religieux. Dès lors, toute contradiction disparaît, et la conciliation devient aisée, naturelle, inévitable. On peut être tout à fait chrétien et tout à fait de son temps ; on peut être chrétien, sans renier aucune des conquêtes, aucune des ambitions de l'esprit moderne, et même on ne servira que mieux, avec la ferveur chrétienne, la noble cause du progrès et de la liberté ; car le Christianisme n'est plus une doctrine bornée à ce qu'elle contient, et nécessairement hostile à ce qu'elle ne contient pas ; il est un mode de vivre, une manière générale d'être et de sentir, une épuration et non un rétrécissement de la conscience ; il admet toutes les opinions, pourvu qu'elles soient sincères ; il ne condamne aucune des activités légitimes de l'esprit humain ; mais elles lui plairont d'autant plus qu'elles seront plus désintéressées, plus généreuses, plus fraternelles.

Voilà le Christianisme qui s'est dégagé de la critique ; voilà le mouvement qui se produit aujourd'hui dans une partie des chaires chrétiennes, mouvement dont on peut saisir en France des traces assez notables, et dont le docteur Schwartz, premier prédicateur du grand-duc de Saxe-Cobourg-Gotha, est, en Allemagne, un des princi-

paux initiateurs. Ce mouvement est un des signes les plus importants de notre temps. Il veut être étudié de près; mais précisément parce qu'il s'agit ici de tout autre chose que d'un dogme nouveau, et qu'il n'y a pas, à proprement parler, de doctrine à analyser et à discuter, nous voulons d'abord montrer le docteur Schwartz à l'œuvre, c'est-à-dire traduire deux ou trois de ses sermons. Celui que nous donnons aujourd'hui nous paraît, dans sa brièveté, un des plus complets et des plus caractéristiques. Nos lecteurs découvriront aisément qu'il s'agit ici de tout autre chose que d'un morceau de rhétorique; ils auront sans doute lu des sermons plus éloquents; ils ne s'en rappelleront pas qui aient si fortement et si directement parlé au cœur et sollicité la conscience. Quelles que soient d'ailleurs leurs opinions religieuses ou philosophiques, ils seront touchés et ne seront pas froissés. On peut être positiviste, hégélien, déiste, sceptique même, on n'en sera pas moins édifié et touché. Il y a ici quelque chose qui ne heurte aucun système, mais qui parle un langage qu'il n'est donné à aucun système de parler. Telle est du moins notre impression, et nous pensons qu'elle sera partagée.

A. Nefftzer.

LE BON SAMARITAIN

LUC, X, V. 25, 37

Et voici : un docteur de la Loi se leva, l'éprouva et dit : Maître que faut-il que je fasse pour avoir en partage la vie éternelle? Et Jésus lui répondit : Comment est-il écrit dans la Loi, et que lis-tu? Il répondit et dit : Tu dois aimer ton Seigneur Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toutes tes forces, et ton prochain comme toi-même. Et Jésus lui dit : Tu as bien répondu ; fais ainsi et tu vivras. Mais il voulut se justifier lui-même et dit à Jésus : Qui donc est mon prochain? Répondit alors Jésus et dit : Il y avait un homme qui descendit de Jérusalem à Jéricho et tomba parmi les meurtriers : ils le déshabillèrent, le frappèrent et s'en allèrent, le laissant gisant à moitié mort. Et il arriva par hasard qu'un prêtre descendit par la même route; et quand il le vit, il passa. De même aussi un

lévite, et quand il vint à l'endroit et vit l'homme, il passa. Mais un Samaritain se mit en route, et vint à l'endroit, et quand il vit l'homme, il eut pitié de lui, s'approcha, banda ses blessures et y versa de l'huile et du vin; le souleva, le plaça sur sa bête, le conduisit à l'hôtellerie, et eut soin de lui. Le lendemain, en partant, il tira de sa poche deux pièces d'argent, les donna à l'hôte et lui dit: Aie soin de lui, et si tu dépenses au delà, je te le payerai à mon retour. Parmi ces trois, lequel te paraît avoir été le prochain pour celui qui était tombé parmi les meurtriers? Il répondit: Celui qui fut compatissant envers lui. Lui dit alors Jésus: Va donc et fais de même.

L'occasion de cette parabole du bon Samaritain a été, d'après notre texte, une de ces questions insidieuses, comme les ennemis de Notre-Seigneur lui en ont tant adressées, une controverse entre Lui et un docteur de la Loi. Le docteur demandait : Quel est mon prochain? Le Seigneur ne répond point par une courte et sèche définition ; il répond par un récit palpable et détaillé, à la fin duquel le questionneur est, à sa propre confusion, obligé de trouver lui-même la réponse, et cette réponse est: Celui-là fut le prochain, qui fut compatissant. Nous sommes les prochains, et les plus prochains de nos frères, quand nous nous approchons d'eux avec un compatissant amour. Et quels sont nos prochains à nous? Tous ceux qui ont besoin de cet amour et qui se trouvent dans le rayon de notre assistance, tous ceux qui gisent au bord du chemin où nous passons.

Nous allons donc, en premier lieu, approfondir cette première question : Quel est ton prochain? Et nous répondrons ensuite à cette deuxième question : Quel est le véritable amour du prochain?

Quel est ton prochain? Savez-vous bien qu'à cette question le Christianisme seul a trouvé la réponse? que le Christianisme seul nous a rapprochés de ceux qui étaient loin de nous, nous a inspiré de l'amitié pour les étrangers, nous a réconciliés avec les ennemis? que c'est le Christianisme qui a comblé les abîmes, nivelé les montagnes qui s'étaient dressées entre les hommes, aplani les inégalités qui séparaient leurs sentiers, abaissé les barrières entre les peuples, entre leurs coutumes et leurs langues, et entre toutes leurs distinctions d'origine, de couleur et de nationalité? qu'il a fait tout cela, en disant : « Vous êtes tous une seule et même chose, des enfants du Dieu unique, des frères parmi des frères. » Aimer son prochain comme soi-même, est un très-vieux commandement qu'on trouve déjà inscrit au troisième Livre de Moïse, chapitre XIX, verset 18; et cependant le Seigneur a pu

dire avec plein droit, dans l'Évangile de Jean : « Je vous apporte un nouveau commandement, à savoir que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » C'était un commandement nouveau, parce que ce n'était plus seulement un commandement, une dure obligation, une irréalisable exigence : c'était en même temps une force, une vie, une énergie, un esprit. C'était un commandement nouveau, parce qu'il ne se présentait plus parmi tant d'autres prescriptions purement extérieures, au même rang, au même titre et comme perdu parmi elles ; parce qu'il se présentait, au contraire, comme le commandement fondamental, comme le pivot de toute volonté et de toute action, comme la source vive et la mesure de toute vraie moralité, comme la condition de tout pardon des péchés. Il est écrit : « Elle a beaucoup aimé, donc il lui sera aussi beaucoup pardonné, » afin que la Loi soit accomplie, conformément à cette parole : « l'amour est l'accomplissement de la Loi. » C'était enfin un commandement nouveau, par son extension et son application à tous les hommes. Et c'est ici le point où le Seigneur a voulu conduire le docteur juif au moyen de sa parabole. Quel est mon prochain ? Cette question ne pouvait procéder que du point de vue borné d'où l'amour du prochain était considéré chez les Juifs. Le Juif n'avait d'autre prochain que son frère par l'origine et par la foi, c'est-à-dire le Juif. Les peuples étrangers, les païens d'alentour étaient censés les ennemis de Dieu, et par conséquent aussi les ennemis du peuple élu. Oui, et le cercle de cet amour du prochain se retrécissait encore davantage, et se bornait aux dévots de l'ancienne alliance, aux vrais serviteurs de Jéhovah, qui se tenaient loin de la société des impies, et appelaient sur leur tête le châtiment et la ruine. C'est ainsi qu'au temps de Jésus, cette parole avait cours parmi les Juifs : « Tu aimeras ton prochain, mais tu haïras ton ennemi, » à quoi le Christ oppose cette autre parole : « Et moi je vous le dis, aimez vos ennemis. » Et combien, chez les païens aussi, chez les Grecs, le peuple le plus noble et le plus cultivé de l'ancien monde, était restreint encore le domaine de la loi d'amour ! « Je remercie le ciel, dit un jour le plus sage d'entre eux, d'être un homme et non une bête, c'est-à-dire un Grec et non un barbare. » Comme l'incrédule au Juif, ainsi le barbare était au Grec un objet de mépris, un étranger, indigne de la plénitude des sympathies humaines.

Or, quel est maintenant le prochain d'après la doctrine de Jésus ? Divisons cette question en ces deux autres questions : Qui réclame, et qui pratique l'amour du prochain ?

Qui réclame l'amour du prochain ? Dans notre parabole, c'est l'homme

qui descendit de Jérusalem à Jéricho, et tomba parmi les meurtriers. Nous ne savons rien de plus de lui. A quel peuple appartenait-il, à quelle condition? Était-ce un homme pieux, haut placé, une intelligence cultivée? Était-il digne de l'assistance, et en fut-il reconnaissant? Nous n'en savons rien; nous ne devons pas non plus le savoir; nous ne devons pas nous en informer. C'est pourquoi le Seigneur n'ajoute rien à ces paroles : « Il y avait un homme. » Et c'est pourquoi, à toutes nos questions, il ne fait que cette seule réponse : « C'était un homme, » un homme non pas connu, mais complétement inconnu; non pas haut placé, mais gisant dans la poussière, et conservant à peine les traits de l'humanité; néanmoins un homme, et portant néanmoins sur le front le sceau divin et la marque de la fraternité; un homme tombé parmi les meurtriers, c'est-à-dire surpris, pillé, dépouillé, blessé par des hommes, ses frères! Il allait de Jérusalem à Jéricho, à travers cette contrée sauvage et inhospitalière, pleine de gorges sombres, de cavernes et d'embûches, le théâtre habituel d'actes sanglants, et que le peuple appelait le désert du sang. N'est-ce point là le désert du monde? Ne sont-ce point là les dangers auxquels tant de nos frères sont exposés, et auxquels succombent tant d'entre eux? Ne sont-ce point les hommes qui s'attaquent et se pillent entre eux, laissant ensuite les victimes à moitié mortes au bord du chemin? Et combien meurent ainsi dans la poussière, par la perte de tout leur sang? Parce que nul homme ne s'approche d'eux, ou parce que celui qui s'approche passe avec indifférence; parce que nul homme ne guérit sur eux, par l'amour compatissant, les coups portés par la haine humaine; parce que l'œil assombri de l'infortuné ne peut plus découvrir le sauveur, parce que sa faible voix ne peut plus l'appeler; parce qu'il est couvert de la poussière et des souillures du chemin, et que l'allègre voyageur se détourne de son aspect; parce qu'il apparaît déjà comme un mourant à ceux qui vivent et se réjouissent de la vie; parce que le passant bien intentionné même se sent assailli de tant d'objections et de doutes, au sujet de l'utilité et de l'efficacité du secours, dans une situation tellement désespérée, dans ce lieu sauvage et hasardeux... Et cependant, c'est ton prochain, qui est là gisant au bord du chemin; tu passes tout près de lui, et c'est un homme, un homme qui a besoin de secours.

Demandons-nous maintenant : Qui donc pratique l'amour du prochain? La réponse est : Celui qui accomplit l'œuvre de pitié. Ce n'est point le prêtre, et ce n'est point le lévite; c'est le Samaritain méprisé. Ce n'est point le prêtre ni le lévite, qui s'en vont de Jéricho, la ville des

prêtres, au temple de Jérusalem, dans le devoir de leur office, pour le culte sacré de leur Dieu. Leur culte, il est circonscrit dans un espace étroit et borné, dans le sanctuaire du temple de Jérusalem ; il consiste en prières et en sacrifices, qui sont, en cet endroit, offerts au Très-Haut. Leur culte n'est qu'une cérémonie ; leur sacrifice n'est point un sacrifice du cœur ; leur prière n'élève point leur âme vers le Dieu de l'amour, et ne la ramène point emplie d'amour ; leur dévotion n'a rien de commun avec la vie et l'action, avec l'assistance efficace et fraternelle. Leur Saint des saints est bien loin en dehors du monde moral. Telle est la religion du prêtre et du lévite, qu'il ne faut point chercher seulement parmi les Juifs ni dans la caste sacerdotale, mais qui a survécu jusqu'à nos jours parmi des hommes innombrables, parmi tous ceux qui, pleins de superbe dans leur piété, se rendent au temple du Seigneur, en passant avec des mines dévotes et sévères, devant les malheureux étendus à leurs pieds ; parmi tous ceux dont la piété n'est qu'une cérémonie d'église, une habitude creuse de chanter et de prier, d'entendre et de lire des sermons, et non un sentiment, une force qui pénètrent, purifient et consacrent la vie tout entière. Or, sachez-le, à ceux-là dit le seigneur Dieu : « Retire de ma face les grimaces de tes lèvres, et tes prières et tes formules ; je ne les veux point entendre, ni voir ton visage dans mon sanctuaire, et tes larmes coulent en vain ; je veux un cœur fort et ferme, une foi qui se vérifie dans l'amour et la fraternité. » Et n'est-ce donc pas cette foi qu'exigeait notre Sauveur ? n'est-ce pas à cette foi qu'il promettait le royaume de Dieu, quand il disait : « Approchez, vous qui êtes bénis ; car j'avais faim, et vous m'avez rassasié ; j'avais soif, et vous m'avez désaltéré ; j'étais un hôte, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez donné des vêtements ; j'étais malade, et vous êtes venus me voir ; j'étais prisonnier, et vous êtes venus vers moi ; car ce que vous avez fait à l'un de ceux-ci mes moindres frères, c'est à moi que vous l'avez fait » ? N'est-ce point l'image du bon Samaritain ? Et pourquoi le Seigneur a-t-il justement choisi cette figure ? Parce qu'elle est en plein contraste avec celle du prêtre et du lévite ; parce que les Samaritains étaient méprisés des Juifs orthodoxes et orgueilleux de la pureté de leur sang et de leur race ; méprisés comme une peuplade bâtarde, née du mélange des débris d'Israël avec les payens immigrés ; méprisés pour leurs usages qui s'écartaient du strict judaïsme, et pour leur culte sur le mont Garizim. Plusieurs fois et avec intention, le Seigneur propose les Samaritains comme type : songez seulement à la Samaritaine au puits, l'image de l'âme qui aspire au salut, et au Samaritain parmi les

dix lépreux, le seul des dix qui éprouve de la reconnaissance et qui revienne. Et que veut dire le Seigneur avec notre bon Samaritain? A la sainteté rigide, à l'orthodoxie sans cœur du prêtre, il oppose la compatissance humaine du bon Samaritain, et il juge que le Samaritain est le prochain, c'est-à-dire celui qui a accompli l'amour du prochain. Il juge ensuite que le Samaritain seul entrera dans le royaume de Dieu. N'est-ce point là une grande parole? C'est l'amour actif qui importe, et non la foi prétendue pure et orthodoxe, mais stérile et vide d'amour. C'est le sentiment humain de la pitié qui importe, et non les révélations et dogmes surnaturels, non la fréquentation régulière de l'église, non la participation à telle ou telle communauté ecclésiastique. Les bons Samaritains de tous les temps et de tous les peuples, voilà les vrais disciples du Christ, bien éloignés peut-être du Christianisme officiel et public, ou qui, du moins, n'en font pas grand étalage, ne parlent pas beaucoup de leur foi, ne vont point peut-être tous les dimanches à l'église avec des mines confites, comme le prêtre de la parabole, mais qui vont, au contraire, tranquillement leur chemin dans la vie, sans morgue et sans prétention. Mais faites-les passer devant un malheureux : ils ne peuvent pas faire autrement, ils prennent pitié de lui, ils le font venir avec eux et le conduisent à l'hôtellerie. Oui, tel est sur eux l'attrait du malheur, qu'ils ne pourraient pas passer leur chemin, même s'ils le voulaient.

Et maintenant, mes amis, descendez en vous-mêmes. Êtes-vous de ces bons Samaritains qui ne peuvent pas passer? Ou bien, passez-vous? Ou bien, avez-vous amorti votre sentiment, tranquillisé votre conscience, par la pensée qu'il y a trop de malheurs dans le monde, que vous avez à remplir vos devoirs envers vos plus proches, et qu'il ne vous reste ni force, ni temps pour le surplus? Ou bien, avez-vous réglé vos comptes avec la charité? Les avez-vous réglés par les miettes que l'on jette aux mendiants devant votre porte, par vos contributions régulières aux associations de bienfaisance? Et pensez-vous qu'un tel tribut, peut-être même acquitté parfois à contre-cœur, et seulement par déférence pour les convenances et les usages, pensez-vous qu'une telle bienfaisance mécanique soit de la pitié, soit de la charité? Oh! tout cela peut être bon, louable, nécessaire, mais cela ne doit pas être tout. La pitié n'assiste pas seulement de la bourse, mais aussi du cœur; elle ne veut pas agir à distance en des contrées inconnues; elle veut voir de ses yeux et sentir de son cœur le malheur dont elle approche pour le guérir; elle veut se manifester au « prochain, » et non pas seulement à la pauvreté, à la nécessité extérieures, qui cèdent à l'argent, mais aussi au

mal moral, à la détresse de l'âme, à tout désespoir qu'elle trouve à portée ; à tous les infortunés qui gisent autour de nous dans la poussière, violemment jetés hors de leur chemin et qui ne peuvent se redresser par leurs propres forces; qui, par la faute, peut-être, de leur frivolité, ont succombé dans la lutte de la vie, et qui maintenant nous crient d'une voix suppliante : Aidez-nous ! Tendez-nous la main ! Relevez-nous ! Conduisez-nous du grand chemin à l'hôtellerie ! Répondez de nous parmi les hommes ! Peut-être nous est-il encore possible de redevenir des hommes sains, forts et utiles; mais bientôt il sera trop tard ! » Ah ! certes, nous avons tous entendu ces cris d'assistance. Mais n'avons-nous pas passé sans nous arrêter ? N'avons-nous pas passé avec l'attendrissement d'un moment, avec une larme à l'œil, et avec un haussement d'épaules ? Peut-être ne pouvions-nous pas aider ; mais peut-être aussi le pouvions-nous, si nous avions sérieusement voulu, et si nous avions su nous maîtriser nous-mêmes. Oh ! la chose est vraie, ce n'est point un devoir aisé que celui du bon Samaritain, et ce n'est pas toujours la dureté de cœur qui nous détourne ; ce ne sont pas seulement les riches et leur froide âpreté qui passent sans s'arrêter. Non, nous aussi, nous aussi ! C'est avant tout la commodité, c'est le désir du repos et du calme qui nous font passer, la conscience haute et le visage détourné. La misère est toujours si triste, elle paraît souvent si laide et si répugnante, et puis, elle nous excite les nerfs, elle irrite notre sensibilité. Et nous passons vite, pour échapper à cette laideur, à cette irritation, à ce trouble. Nous ne reculerons pas devant de gros sacrifices d'argent, en faveur des nécessiteux ; mais nous reculons devant le sacrifice de notre repos; nous ne voulons pas être troublés dans notre calme intime, dans notre paix joyeuse, dans le cours large et tranquille de notre vie.

Or donc, apprenons par l'exemple du bon Samaritain, le véritable amour du prochain. Quel est-il ? Tout d'abord, il est spontané, et n'attend aucune mise en demeure ; il court à celui qui gît privé de connaissance, qui ne peut plus faire entendre ni prière ni plainte, en qui la douleur a perdu la voix. Il fait comme le bon Samaritain, qui peut-être n'avait plus entendu qu'un soupir, n'avait plus rencontré que l'éloquence muette d'un œil vitreux, d'un regard expirant. — Ensuite, il ne questionne pas. Voit-on que le Samaritain ait d'abord fait subir un examen approfondi au malheureux, lui ait demandé ce qu'il était et comment il s'était attiré ce malheur, et si peut-être il n'y était pas tombé par sa propre légèreté ? Non; il est écrit : « Et quand il le vit, il eut pitié de lui, s'approcha et banda ses blessures. » Le véritable

amour du prochain ne demande pas si celui qui gît au bord du chemin, est digne d'assistance et quelle est sa part de faute. Oh! et qui donc est digne, et qui donc est sans faute? — Non, il demande seulement : A-t-il besoin de moi? Il s'approche et bande les blessures saignantes. — L'amour du prochain n'hésite pas non plus : non; dans un tel moment, s'évanouissent toutes les objections, telles que le poids des affaires journalières, le manque de temps, la grandeur de la peine, l'apparente impossibilité du succès, le bavardage et le mauvais vouloir des hommes. Une seule pensée domine et pousse l'âme : il faut aider, et sans retard; il s'agit de la vie d'un homme. — Ensuite, l'amour du prochain ne connaît pas la peur : la solitude, l'éloignement de toute assistance humaine, la longueur et les embarras du chemin avec le poids inerte du blessé, le danger d'une nouvelle attaque de brigands, rien ne l'effraie. — Ensuite, il assiste par l'action, par l'effort, par l'abnégation, et non simplement par de belles paroles, des politesses, des espérances, des condoléances. Je ne nie pas qu'une parole généreuse, dite à propos, ne soit souvent elle-même une action. Le conseil et l'action ne doivent-ils pas toujours marcher ensemble? Oui, souvent la parole qui élève et vivifie, et dont la force morale descend sur l'âme affaissée, comme la rosée rafraîchissante sur le champ desséché, souvent une telle parole est elle-même un acte, un héroïsme de l'esprit, et c'est là l'huile de la consolation, le vin du courage, doucement versé goutte à goutte sur les plaies saignantes; c'est le suprême bien que l'homme puisse donner à l'homme. Mais il ne faut pas reculer non plus devant les longs efforts et les durs sacrifices. Qui sait ainsi panser les blessures, sait aussi se baisser vers celui qui gît dans la poussière, et le placer sur la bête de somme, le conduire à l'hôtellerie et avoir soin de lui. — Enfin, le véritable amour du prochain persiste à fond et jusqu'à la fin, et ne laisse point son œuvre inachevée. C'est là un trait particulièrement beau dans ce récit, qui retrace avec tant de relief et d'expression toutes les phases de l'assistance! Quand le bon Samaritain s'apprête à partir le lendemain matin, il parle encore une fois à l'hôte, lui donne de l'argent et lui dit : « Aie soin de lui, et s'il faut davantage, je te le paierai à mon retour. » Il ne lui suffit pas d'avoir amené le pauvre dans la bonne hôtellerie; sa sollicitude va au-delà, et ne quittera point le blessé qu'il ne soit complétement guéri, et en état de continuer le voyage avec ses propres forces. Voilà le véritable amour du prochain : il n'a point de repos que l'œuvre entamée ne soit accomplie et parfaite; il n'a point de cesse; il accompagne le faible d'un regard sûr et vigilant, et l'assiste encore à distance et sans lui faire con-

naître la main secourable qui s'est ouverte, car ce qu'il fait, il aime à le faire en secret et sans bruit ; il n'attend point de reconnaissance ; il se dérobe même aux adieux, comme le Samaritain, qui part tranquillement comme il était venu. Et si, cheminant, il rencontre encore un blessé, il en prend pitié de nouveau.

O mes amis, et savez-vous bien quel a été, dans la plus pleine et la plus haute acception du mot, ce bon Samaritain? Christ lui-même. Il a été le bon Samaritain pour l'humanité tout entière, pour l'humanité dépouillée par le péché, blessée et saignante. Il s'est abaissé vers ses frères et a pansé leurs blessures. Il a répandu sur les plaies l'huile de la paix rédemptrice, et le vin ardent du Saint-Esprit. De la poussière du chemin il nous a conduits dans l'hôtellerie de la paix; il a déposé dans son Église les mérites impérissables, les vertus de son Esprit, qui doivent nous accompagner et nous garder tous.

Mais que lisons-nous à la fin du récit : « Va donc et fais de même. » Cette parole s'adresse à nous comme à tout le monde : agissez de même, et ne dites pas que l'occasion est rare d'assister des hommes surpris par les meurtriers. Elle ne se rencontre que trop souvent pour chacun de nous. Seulement, ne vous détournez pas de la vue douloureuse, ne passez pas votre chemin. Ne vous tranquillisez pas par la pensée que vous n'avez pas le temps, ou pas la force, ou pas le devoir d'assister ; que vous avez des devoirs plus proches, votre famille, vos parents, vos amis. Celui-là est votre prochain, et plus proche que tous vos amis et tous vos parents, dont l'œil suppliant vous dit : Sauve-moi! Oh ! nous savons que nos œuvres ne nous procurent aucun mérite devant Dieu, et que nous ne pouvons en aucune façon acquérir de mérite devant lui. Mais ce que nous savons aussi très-bien, c'est qu'il n'est pas de sentiment plus rempli de béatitude que celui d'avoir sauvé un homme. Oui, il nous est permis de l'espérer, quand sonnera la dernière heure, quand nous serons arrivés aux portes sombres de l'éternité, quand un seul et suprême coup d'œil résumera tout entière notre vie temporelle avec ses erreurs et ses taches, alors, comme les étoiles dans la nuit, luiront dans notre souvenir les âmes de ceux que nous aurons sauvés, et alors nous serons consolés par la foi dans le Dieu charitable qui tient compte de la pitié ! Amen.

NOUVELLES LETTRES

DE LA PRINCESSE PALATINE

DEUXIÈME PARTIE[1]

I

Du mariage d'Élisabeth-Charlotte avec le frère de Louis XIV, naquirent trois enfants : le duc de Valois, qui mourut en bas âge, comme on l'a vu ci-dessus ; Philippe, duc de Chartres, plus tard duc d'Orléans et Régent de France, né en 1674, et une fille, Élisabeth-Charlotte, née en 1676, et mariée au duc de Lorraine. Mais il n'y avait plus à espérer d'autres enfants. Monsieur dit un beau jour à Madame que leur amour avait duré assez longtemps et que toute chose a son terme. Il promit à Madame son amitié. « Oui, de bon cœur, Monsieur, dit-elle, j'en serai très contente, pourvu que vous continuiez à avoir un peu de bonté pour moi. » Il lui promit donc tout ce qu'elle voulut, ne tint pas sa parole, suivant son habitude, et ils vécurent séparés, non pas en amis, mais en étrangers et quelquefois en ennemis. Madame déclare qu'elle fut charmée de cet aveu ; elle raconte pourquoi, et elle entre dans des détails qui auraient scandalisé une petite maîtresse de Versailles ou bien une précieuse de l'hôtel de Rambouillet. Mais la princesse Palatine n'est pas une femme à sentiments ; jamais elle n'a mis le pied dans le petit salon bleu d'Arthénice ; elle appelle les choses par leur

[1] Voir la *Revue germanique* du 16 mai 1862.

nom : un chat, *un chat*, et l'abbé, depuis cardinal Dubois, un fripon.

Il était donc heureux que Philippe, duc de Chartres, fût né ; car après la singulière scène d'explications qui eut lieu entre les deux époux, dans la cinquième année de leur mariage, il est possible qu'il n'eût pas vu le jour. Il n'y aurait pas eu de Régence, ou du moins la Régence se serait passée d'une autre façon, avec le duc du Maine à la tête des affaires ; Dieu sait ce que serait devenue la royauté de Louis XV, et surtout quel eût été le sort de Madame, au milieu du triomphe de ses ennemis ; elle n'aurait eu d'autre ressource que la fuite en Allemagne ou la retraite en un couvent. Mais le duc de Chartres vivait ; son éducation était en bon train, et même il avait usé déjà trois gouverneurs, morts précipitamment tous les trois, ce qui faisait dire à Benserade ce mot répété par Mme de Sévigné, « qu'on ne pourrait jamais *élever* un gouverneur pour ce jeune prince. » Le maréchal de Navailles avait commencé la série (1683), et il est curieux de lire dans ses *Mémoires* [1] comment, ayant été mandé par le roi qui lui avait offert la charge de gouverneur, et ayant décliné cette offre, parce qu'il était déjà vieux et qu'il désirait se retirer de la cour, il était ensuite revenu sur sa résolution. « Quand, dit-il, j'eus vu et observé le jeune prince qu'on me confiait, je lui trouvai l'esprit si avancé et un si beau naturel, que je fus consolé de tout, et je ne songeai plus qu'à donner tous mes soins à son éducation », tant le fils de Madame annonçait d'heureuses dispositions, qui furent ensuite gâtées par les préceptes de l'abbé Dubois.

Mais le maréchal de Navailles était mort (1684) ; le maréchal d'Estrades aussi (1686) ; le duc de la Vieuville venait d'en faire autant, en 1689, et il s'agissait de nommer un autre gouverneur. Monsieur avait jeté les yeux sur un de ses favoris, le marquis d'Effiat, qui, de concert avec le chevalier de Lorraine et Mme de Grancey, maîtresse de celui-ci, gouvernait la maison de Monsieur. Antoine Ruzé, marquis d'Effiat, vicomte d'Ennezat, baron de Massy et autres endroits, seigneur de Gannat, de Vichy, de Montrichard et de vingt autres seigneuries était son grand-écuyer et premier veneur pour le cerf. Il était en outre gouverneur des ville et château de Montargis, grand bailli de cette résidence ; enfin, n'oublions pas son importante fonction de : *capitaine des chasses de plaisir du roi ès-plaines de Longboyau et de Longjumeau.*

[1] *Mémoires du duc de Navailles et de La Valette, pair et maréchal de France.* — Paris, Barbin, 1701, in-18, pages 348-49.

On l'accusait de la mort d'Henriette d'Angleterre; c'est à lui que le chevalier de Lorraine, exilé par l'influence de cette dernière, avait expédié d'Italie un poison violent, dont le marquis d'Effiat avait frotté les bords du vase où la princesse avait coutume de boire. Le crime était resté impuni. Louis XIV avait continué de faire bon accueil au marquis d'Effiat, et lui avait même donné l'ordre du Saint-Esprit, dans la fameuse promotion de 1688; il le recevait avec une sorte de distinction, pendant ses courtes et rares apparitions à la cour, car ce digne gentilhomme vivait enterré au Palais-Royal, au milieu de gens obscurs, ne se trouvant bien, dit Saint-Simon, « qu'avec ses grisettes et ses complaisants. »

Qu'on juge de l'indignation de la princesse Palatine dès qu'elle apprend le projet de Monsieur. « Quoi! ce libertin (Madame se sert d'autres expressions qu'il est impossible de reproduire) placé auprès d'un jeune prince de quinze ans! » Il y a là un beau mouvement. Monsieur lui objecte que d'Effiat s'est corrigé de tous ses vices; mais elle, qui ne croit guère à ces conversions et à ces métamorphoses, de lui citer des exemples de ses débauches récentes : un jeune Allemand, qui était venu se plaindre à Madame des poursuites de d'Effiat; — une des filles de Madame, enceinte de d'Effiat, et accouchant au Palais-Royal même, « tant ce d'Effiat a peu de respect pour Monsieur et pour moi »; — son appartement, dans cette résidence, toujours rempli de femmes de mauvaise vie et de jeunes garçons. (*Huren und Buben*).

« J'ai ajouté, dit-elle, que j'avais encore bien d'autres raisons de prier Monsieur de ne pas le nommer gouverneur de mon fils; — que c'était le plus cruel ennemi que j'eusse en France; — que Monsieur devait encore se rappeler tous les mensonges qu'il avait débités contre moi, et dont je lui avais, en présence même de d'Effiat, démontré la fausseté; — que ce même d'Effiat s'était alors jeté à mes genoux pour implorer son pardon, — et que ce serait me causer le plus grand chagrin que de voir, pour ma récompense, mon fils entre les mains d'un homme qui m'avait fait tant de mal, — qui, par ses calomnies, avait voulu m'enlever jusqu'à l'honneur, et qui avait réussi à m'attirer la haine éternelle de Monsieur; — que de même il me ferait haïr de mon fils; — au reste, que Monsieur était le maître de remettre mon fils entre les mains de qui bon lui semblerait; mais que ce d'Effiat, tant qu'il vivrait, n'aurait jamais ni mon approbation, ni mon consentement; et si mon malheur voulait qu'on donnât ce gouverneur à mon fils, on ne devait pas trouver mauvais que je m'en excusasse auprès du monde, et que je fisse savoir que la chose avait lieu sans mon consentement... » — « Mais, poursuit Monsieur, ce choix plaît à Mme de Maintenon. »

Madame s'efforce de lui ouvrir les yeux.

« Si Mme de Maintenon approuve ce choix, c'est justement pour cela qu'il m'est suspect, car la tendresse qu'elle porte au duc du Maine, qu'elle a élevé et qu'elle regarde comme son enfant, est de nature à lui faire désirer qu'il surpasse mon fils en vertus; aussi consentira-t-elle volontiers à ce que ce dernier ait un d'Effiat pour gouverneur... »

Madame triomphe, ou du moins croit triompher. En effet, devant l'opposition et les scrupules de la Duchesse, le marquis d'Effiat déclare qu'il refuse le poste qui lui est offert. Le duc d'Orléans mande à sa femme que le projet n'aura pas de suite; mais qu'elle ne doit pas trop se réjouir, parce que si d'Effiat n'est pas gouverneur du duc de Chartres, c'est parce qu'il ne veut pas l'être, et non parce que ce choix eût déplu à Madame.

« J'ai fait dire, non sans quelque chagrin, à Monsieur, écrit-elle toujours dans la même lettre[1] (qui est plus qu'une lettre, qui est un volume), que, par ce compliment, il m'épargnait la peine de le remercier; mais que je ressentais une telle joie de savoir mon fils hors des mains d'un homme si couvert d'infamie, que je ne pourrais m'empêcher de lui adresser mes remerciements, et non seulement à lui, mais encore à d'Effiat. Ce soir-là, j'étais heureuse, et je croyais l'affaire terminée, quand Monsieur m'envoya son confesseur, et, au moment de partir à Paris, la comtesse de Beuvron me dit que Monsieur lui avait dépêché son chancelier... »

Que signifiaient ces messages ? C'est que le marquis d'Effiat avait changé d'avis, et Monsieur aussi, par conséquent. Comme toutes les natures faibles, le duc d'Orléans n'avait pas su résister aux obsessions dont il avait été l'objet. Les deux émissaires étaient porteurs d'un *ultimatum*, d'où il résultait que Monsieur était fermement résolu à faire d'Effiat gouverneur, que Madame y donnât ou non son consentement; — qu'elle ferait donc bien de se conformer au désir de Monsieur; car si elle y consentait de bonne grâce, Monsieur lui donnerait une *carte blanche* où elle pourrait inscrire tout ce qu'elle désirerait; — que Monsieur consentait à revoir la comtesse de Beuvron, à la bien traiter, en un mot, à faire tout son possible pour plaire à sa femme; — mais que si cette dernière persistait dans son refus et allait publier partout que d'Effiat était choisi contre son gré, à elle, d'Effiat serait

[1] Lettre du 26 août 1689, datée de Versailles.

choisi tout de même ; mais alors, Madame serait malheureuse toute sa vie ; défense serait faite à la comtesse de Beuvron de jamais la revoir ; on refuserait à Madame tout ce qu'elle demanderait, on l'accablerait d'avanies et de dégoûts, on lui ferait des scènes, parce qu'on savait bien qu'elle ne les aimait pas, etc. etc., et le monde verrait ainsi que Monsieur était maître chez lui.

Le révérend père jésuite avait adouci la chose pour Madame ; mais, à la comtesse de Beuvron, les instructions de Monsieur avaient été communiquées dans toute leur rigueur.

Ici, Madame, qui, dans cette lettre, s'était servie jusqu'alors de sa langue maternelle, s'impatiente des obstacles que l'allemand lui présente, pour exprimer nettement et couramment sa pensée, et elle écrit sa réponse en français :

« J'ai donc répondu que je ne savais pas pourquoi Monsieur voulait se servir d'offre et de menace ; qu'il savait bien que quand il s'agissait de quelque chose qui pouvait lui plaire, j'allais au-devant de tout sans attendre ni demander aucune récompense ; qu'il devait savoir de longue main que je n'étais ni intéressée ni timide ; que quand je savais que quelque chose pouvait lui plaire, je m'y soumettais, quoique ce ne fût pas de mon goût ; que, dans l'affaire présente et dont il est question, si je n'avais qu'à regarder les justes sujets de plainte que j'ai contre d'Effiat, je sacrifierais de bon cœur tout mon ressentiment à Monsieur, si d'Effiat avait d'abord des qualités propres pour être avec mon fils, pour lui marquer à quel point je lui suis soumise ; mais comme les raisons que j'avais (outre mon ressentiment) étaient fondées sur ma conscience et sur la gloire de mon fils, je ne pouvais sacrifier ni l'une ni l'autre. Ainsi, il fallait que Monsieur trouvât bon que je ne donne jamais mon consentement à une chose que je voyais être la perte entière de mon fils, et que je ne voulais pas que mon fils me pût un jour reprocher que j'eusse sacrifié son bien pour des intérêts. Et voilà ce que j'avais à répondre à l'égard des belles promesses qu'on me faisait, et auxquelles je puis avoir d'autant moins de regrets qu'on a souvent, en me raccommodant avec mes ennemis, promis des merveilles, et jamais rien tenu.

» Pour ce qui regardait toutes les terribles menaces que Monsieur me faisait faire, — que, depuis dix-huit années, il m'avait tant accoutumée à souffrir sans l'avoir mérité, et avoir des dégoûts de toute manière, et des éclats de toute sorte, qu'il y avait longtemps que j'avais préparé mon esprit à cela, et que rien sur cela ne pouvait me surprendre ; mais qu'au milieu de mes peines, je trouvais une grande consolation, et qui était : que comme toute la terre verrait bien que mes maux et malheurs ne viennent que de d'Effiat et ses amis, cela me servirait de justification pour le passé, le présent et l'avenir ; que tous les honnêtes gens seraient pour moi et plaindraient mon sort ; qu'on ne m'a que trop appris à supporter les malheurs, mais qu'on ne m'apprendra jamis à être lache, et à

sacrifier mon fils pour mes plaisirs; que si, comme on me le mande, on empêche encore Mme de Beuvron à me voir, que cela marquera à tout le monde que le caprice seul et la méchanceté de d'Effiat l'avaient chassée la première fois comme celle-ci, et ainsi ils montreront eux-mêmes que toutes les suppositions qu'ils avaient faites en ce temps-là contre moi et elle étaient fausses; et ainsi, au lieu d'un mal, on me fera un bien.

» Pour ce qui est que Monsieur fait sonner si haut qu'il veut être le maître chez lui, il peut se souvenir que ce n'est pas moi qui l'en empêche, et cela est si véritable, qu'on sait bien qu'il fait passer toutes les grâces de sa maison par les mains de M. le chevalier de Lorraine, Mme de Grancey et M. d'Effiat; qu'ils sont plus craints, plus honorés et plus respectés que moi; que tous les domestiques qui entourent Monsieur sont leurs créatures; que leur tyrannie va jusqu'à mes domestiques, et qu'on n'en fait pas entrer un seul chez moi sans qu'il soit obligé de donner deux et trois mille pistoles à ces messieurs-là; qu'ainsi on voyait bien que je n'avais ni crédit ni autorité; par conséquent fort éloignée d'être maîtresse, et que je ne croirais jamais que c'était faire la maîtresse que de remontrer à Monsieur, avec le respect que je lui dois, les véritables intérêts de mon fils, et tâcher d'empêcher qu'il ne devienne un malhonnête homme; mais qu'il paraissait bien plus que ceux que j'avais nommés étaient ses maîtres, en ce qu'ils font que Monsieur promette de vivre bien ou mal avec sa femme, selon qu'il leur plait et leur est utile; qu'ils veulent le rendre maître encore de l'esprit de son fils par quelle voie que ce peut être, et qu'ainsi c'est d'eux qu'il devait se garder et non pas de moi, qui, en tout, ai toujours eu une complaisance aveugle pour Monsieur, et que je le marquais bien en ne m'étant pas encore plainte de ce qu'il préférait l'intérêt d'un de ses domestiques, très-malhonnête homme, à mon repos et à mon contentement; que je suppliais Monsieur de s'épargner la peine de me faire faire tant de messages, puisque je ne pouvais que répéter ce que j'avais déjà dit. »

Le lendemain, Monsieur envoie son chancelier et garde-des-sceaux, pour voir si l'on ne pourrait vaincre enfin la résistance obstinée de la princesse. M. Térat, seigneur de Chantôme, était un homme très-entendu en affaires et pourvu d'une grande douceur.

« Madame, commença-t-il, permettez-vous qu'on vous parle d'une chose qui fait grand bruit; et comme on ne peut être votre véritable serviteur et ne pas souhaiter votre repos, trouveriez-vous bon qu'on vous parlât : » — « Tant qu'il vous plaira, dit-elle; mais si vous ne me donnez de meilleures raisons que celles qu'on m'a déjà données, j'aurai de quoi vous répondre. »

Il fit un long préambule, et enfin, il dit : « Allez, madame, donnez votre consentement; car Monsieur l'a fort en tête. » — « En vérité, monsieur Térat, répond-elle (la réponse est encore en français dans la lettre), je ne comprends pas que vous vouliez me conseiller de mettre mon fils entre les mains du plus vicieux de

tous les hommes. Voulez-vous le rendre libéral, en lui donnant pour gouverneur le plus avaricieux et le plus intéressé de tous les hommes, à ce que Monsieur m'a dit autrefois lui-même, et qu'il ne saurait me nier? voulez-vous que mon fils soit attaché à ses devoirs, en ayant par d'Effiat l'exemple chez lui du plus débauché de tous les humains? voulez-vous le rendre véritable, en lui donnant un menteur et un menteur méchant, qui, par ses suppositions, m'a voulu perdre moi-même? et voulez-vous que pour récompense de tous les maux que j'en souffre, mon fils en soit la victime? »

A la force de ce raisonnement, le chancelier avoue qu'il n'y a rien à répondre, mais la prie de considérer qu'on peut bien enseigner la vertu sans la pratiquer soi-même, et que d'ailleurs on sait mieux éviter le mal, quand on l'a vu de près. « Et ne voyez-vous pas souvent les mères les plus débauchées élever leurs filles à merveille? » L'exemple, certes, était plaisant, et Madame en reste un moment confondue; mais elle se remet pour répondre avec beaucoup de sens: « Une vieille mère débauchée, qui veut ensuite faire la prude, ne saurait rien faire de sa fille; mais un méchant et débauché gouverneur saura toujours faire quelque chose de son pupille; et je ne désire pas que mon fils mette la vertu si vantée de M. d'Effiat à l'épreuve; et si Monsieur m'en voulait croire, il laisserait ce soin à d'autres. Elle ne voulait pas qu'on pût croire que son fils était *la maîtresse de d'Effiat*. Le mot est de Madame. Voilà les mœurs de l'époque!

« Et c'est ainsi, ajoute-t-elle, que j'ai expédié le chancelier de Monsieur. Depuis lors, le Roi a choisi, pour M. le duc de Bourgogne, un gouverneur qui est un des hommes les plus vertueux du monde. Aussi ai-je écrit à Sa Majesté, en la priant de faire un choix semblable pour mon fils. Mais elle ne m'a répondu ni de vive voix, ni par écrit...

» Pendant ce temps, je fais comme si de rien n'était, et je tâche d'être envers Monsieur aussi polie que possible. Tous les jours on m'envoie de nouvelles personnes pour vaincre ma résolution. Je m'étonne que Monsieur ne vous ait pas encore écrit pour réclamer votre assistance; mais sans doute il n'osera pas, car vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des accusations portées contre ce d'Effiat, qui aurait donné, dit-on, à feue Madame un poison que le chevalier de Lorraine envoya de Rome par Morel. Que cette accusation soit réelle ou fausse, c'est en tout cas un singulier titre de recommandation pour lui confier mon fils..... »

Saint-Cloud, 21 septembre 1689.

« Pour vous conter la suite de cette histoire, j'ai parlé au Roi; Sa Majesté dit que tous les bruits répandus sur le projet qu'on lui prêtait de vouloir choisir

d'Effiat pour gouverneur de son neveu, étaient de purs mensonges, et que, loin de là, il avait, depuis un an, détourné Monsieur de ce dessein; j'ai répondu que je priais très-humblement Sa Majesté de me faire la grâce de chercher un honnête homme et de le proposer à Monsieur, ce que le Roi m'a promis de faire...

» Depuis ce temps, tout est tranquille; mais j'ai appris sous main que le Roi tient sa promesse. Il faut espérer que mon fils aura un gouverneur autre que celui-là. Plaise à Dieu qu'on nous donne un honnête homme! Le Roi a besoin de Béthune; ce ne sera donc pas lui, ce qui me chagrine fort; car je suis persuadée, dans ce cas, qu'il ne travaillerait pas, comme ce d'Effiat, à me rendre odieuse à mon fils. »

Les vœux de Madame furent exaucés. Le *capitaine des chasses de plaisir du roi ès-plaine de Longboyau* n'eut pas cette charge de gouverneur du duc de Chartres; ce fut le marquis d'Arcy qui l'obtint.

II

Au milieu de ses chagrins domestiques, c'est une consolation pour elle de penser à l'Allemagne et de savoir que, là aussi, on pense à elle.

Saint-Cloud, 30 octobre 1689.

« Hier, on m'a appris une nouvelle qui m'a fort attendrie et que je n'ai pu écouter sans verser des larmes. Ces pauvres gens de Mannheim se sont tous, de nouveau, retirés dans leurs caves; ils y demeurent comme dans les maisons, et ils y tiennent marché tous les jours, absolument comme si la ville existait encore; et à Heidelberg, quand un Français arrive, les malheureux habitants accourent en troupe vers lui et lui demandent de mes nouvelles; et aussitôt ils commencent à parler de feu mon père, S. A. l'Électeur, et aussi de feu mon frère, et ils pleurent des larmes amères; car ils n'aiment pas l'Électeur actuel... »

Les souvenirs qu'elle rappelait dans cette lettre lui revinrent encore en mémoire l'année suivante, à l'occasion d'une triste cérémonie.

Versailles, 12 juin 1690.

« ...Je n'ai pu répondre de Saint-Cloud à votre seconde lettre, parce qu'à l'enterrement de cette pauvre Mme la Dauphine, j'avais tant pleuré six heures de suite, que ma vue en a été troublée pendant deux jours; j'étais déjà très-peinée de sa mort, car je l'aimais beaucoup; mais, ce qui a encore augmenté mon chagrin, c'est que j'ai vu partout, dans l'église, nos armoiries sur le cercueil et sur les draperies funèbres; cela m'a rappelé si vivement la mort de mon père, de ma mère,

de mon frère, que j'ai pensé en crever de douleur (bærsten vor weinen); tous ceux que j'ai perdus, que j'ai aimés, me sont alors revenus en mémoire. Le bon prince Carl, qui nous avait fait rire si souvent, Mme la Dauphine et moi, n'a pas été oublié dans mes souvenirs; joint à cela que l'évêque qui prononçait l'oraison funèbre, a cité la pauvre reine d'Espagne [1], ce qui m'a rappelé aussi cette perte. Oui, je crois que si ce *spectacle* avait duré encore longtemps, je n'aurais pu le supporter; je n'en suis pas encore remise, et mon cœur est malade depuis ce jour.

» Mercredi, après cette triste cérémonie, nous partîmes pour Marly, où l'on resta jusqu'à samedi. Là, j'aurais pu oublier mon chagrin; car la vie s'y passait comme à l'ordinaire: les appartements remplis de joueurs; dans l'après-midi, la chasse; le soir, musique; mais, pour vous dire la vérité, ces plaisirs m'ont rendue plus triste encore, car je ne trouvais là personne qui s'inquiétât de moi; je voyais combien les morts sont vite oubliés ici, et j'ai pleuré de nouveau sur Mme la Dauphine, en la regrettant amèrement... »

Cette indifférence à l'égard de la Dauphine, si vite oubliée, avait également frappé le comte de Bussy-Rabutin, qui écrivait à Mme de Sévigné: « Si je voulais être longtemps regretté par quelqu'un, je ne » voudrais pas que ce *quelqu'un-là* eût toutes les affaires de l'Europe » sur les bras. » Et il citait l'exemple d'Alexandre, à qui volontiers on comparait Louis XIV, — Alexandre, dont les courtisans se gardaient bien de parler quand leur maître n'était pas triste. La pauvre Dauphine avait pu vérifier, de son vivant même, que si Louis XIV ne rappelait pas tout à fait Alexandre, leurs courtisans du moins se ressemblaient. On se moquait d'elle, quand elle se plaignait de sa santé altérée par des couches douloureuses; elle disait tristement: « Il faudra que je meure pour prouver que je suis malade. »

Madame perdait en la Dauphine une amie et une compatriote. La conformité d'origine, de langage, de sentiments, de destinée et de destinée malheureuse, avaient rapproché ces deux princesses allemandes, dépaysées à la cour de France. La Dauphine avait eu, comme Madame, son moment de faveur; mais on s'était éloigné d'elle; car elle connaissait aussi peu que Madame cet art de plaire qui est tout chez les Français. La Dauphine, princesse de Bavière, faisait ses confidences à la princesse Palatine: « Nous sommes toutes les deux malheureuses, lui disait-elle; mais la différence entre nous, c'est que vous vous êtes

[1] Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur, du premier lit, morte le 12 février 1689. — Il ne s'agit pas ici de l'oraison funèbre de Fléchier, prononcée à Notre-Dame, quelques jours après, le 15 juin. Une oraison funèbre fut aussi prononcée, le 27, à l'abbaye de Maubuisson; Madame, sans doute, y assista.

défendue autant que vous avez pu; tandis que moi, j'ai voulu à toute force venir ici. J'ai donc mérité mon malheur plus que vous. » Elle menait une vie assez retirée, à laquelle des habitudes d'enfance l'avaient accoutumée; car, à la cour de Bavière, en ce temps-là, la vie était aussi sévèrement réglée que dans les couvents. On s'y levait à six heures; à neuf, la messe; à dix, le dîner; dans l'après-midi, tous les jours, on assistait aux vêpres; à six heures, on soupait, et à dix, au plus tard, tout le monde était couché dans le palais [1].

La Dauphine avait la distraction de chasser avec Madame. « La chasse réunira peut-être ces deux branches de Bavière, si naturellement mal ensemble, » avait dit Mme de Sévigné, lors de l'arrivée de la Dauphine en France. C'était, en outre, une joie pour ces deux princesses de recevoir quelque compatriote d'Allemagne, et on pense bien qu'elles firent un excellent accueil au jeune prince Carl, un des fils de l'Électrice de Hanovre et cousin de Madame, quand il vint en France, en 1686, pour se former aux belles manières de la cour de Versailles. Mais la mort avait tranché prématurément sa destinée; il périt à l'âge de vingt et un ans, dans un combat contre les Hongrois (1690). Madame fut affligée de sa perte, comme on l'a vu dans la lettre des funérailles de la Dauphine, d'autant plus que ce prince ne ressemblait pas aux jeunes gens qu'elle avait tous les jours sous les yeux; ce qu'elle exprimait dans les lignes suivantes, à l'époque du départ de son jeune cousin:

« ...Voici l'état actuel de la cour. Tous les ministres flattent la Maintenon, et cherchent, par cent bassesses, à gagner ses bonnes grâces; les hommes d'âge et de réflexion sont dans la tristesse: ils n'ont pas d'argent; ils redoutent les espions qui sont innombrables; ils sont mécontents de tout ce qui se passe, et ils ne peuvent rien contre cet état de choses. Tous les jeunes gens, en général, sont horriblement débauchés et adonnés à tous les vices; le mensonge et la fourberie ne les arrêtent pas; ils croiraient se déshonorer s'ils se *piquaient* d'être des gens honnêtes; ils ne font que s'enivrer et se livrer à de sales débauches; celui qui est le plus inepte jouit, parmi eux, de la plus grande estime. Vous jugez quel plaisir les âmes honnêtes éprouvent au milieu d'une pareille cour; mais je crains que, si je continuais longtemps ce récit de la cour, Votre Altesse ne finisse par sentir autant d'ennui que j'en ressens moi-même lorsque j'y suis, et la maladie deviendrait ainsi contagieuse. Je cesse donc. Vous demanderez sans doute de plus amples détails au cher prince Carl. Je suis sûre que vous trouverez sa *taille* plus belle et plus élancée que lors de son départ. Votre Altesse a bien *réussi* avec cet enfant; beaucoup de personnes ont été étonnées de tant d'intelligence et de tant d'aplomb dans une

[1] Journal manuscrit d'un voyage en Allemagne (1657), par l'abbé de Coulanges.

si grande jeunesse; il est certain que le prince ne ressemble aucunement aux jeunes gens d'ici; il a plus d'intelligence dans son petit doigt qu'une douzaine de ceux-ci dans toute leur personne. Mme la Dauphine a été bien fâchée de ne pouvoir prendre congé de lui... » (Lettre du 11 août 1686.)

Ce qui lui plaisait surtout dans la visite de son cousin, c'est qu'elle avait ainsi un témoin et un juge de sa propre conduite, un témoin comme elle en désirait, c'est-à-dire un Allemand grave malgré sa jeunesse, et non un de ces Français légers et trompeurs, se jouant de l'honneur et de la vertu des femmes : « Pour ma part, disait-elle dans la même lettre, — qui est une revue générale de la cour, — je vis sur la défensive; tous les jours on me cherche de nouvelles querelles, que je tâche d'éviter par ma conduite. Le prince Carl m'a vue à toutes les heures de la vie; il pourra vous dire comment je passe mon temps, et s'il y a rien à reprendre à ma conduite. » Avec quel soin jaloux la princesse veillait sur sa réputation! Avec quel scrupule elle évitait jusqu'au moindre soupçon de galanterie, dans une cour dont la galanterie était l'âme! Et quand je dis la princesse, je devrais dire les deux princesses allemandes; car la Dauphine avait aussi gardé la pureté des mœurs germaniques du bon temps, et quand elle eut un soupirant, (le premier et le seul qu'elle ait jamais eu), le prince de la Trémouille, ce fut à Madame qu'elle s'adressa pour qu'elle mît en fuite cet amoureux, coupable seulement de *regarder trop souvent* l'objet de sa flamme. Madame explique comment elle s'acquitta de la commission et ce qui en résulta, dans une lettre du 24 juillet 1689, utile à consulter, et qui complète le passage des *Mémoires de Mme de la Fayette*, sur cet amour platonique.

Mais une fois, Madame eut à parler pour son propre compte, et ce jour-là, ces jeunes écervelés, dont Madame se plaignait tout à l'heure, reçurent une terrible leçon. La scène est des plus divertissantes; pour y assister dans tout son développement, on eût payé cher, comme disait Saint-Simon en je ne sais plus quelle circonstance, *une cache derrière la tapisserie :*

Versailles, 3 janvier 1696.

« ... Étant venue à Paris ces jours derniers, j'ai été abordée par deux personnes, et chacune m'a demandé à part si je savais le bruit qui courait sur moi : le chevalier de Bouillon aurait dit publiquement, à la Comédie et à l'Opéra, que j'étais amoureuse de lui, et cela avec des paroles insolentes qu'on ne voulait pas me redire. Je répondis que les paroles du chevalier ne pouvaient faire de tort à per-

sonne, — qu'il était tellement ivrogne et menteur, que personne ne le croirait; et que, d'ailleurs, s'il continuait cette gentillesse, je lui infligerais un ridicule dont il se souviendrait toute sa vie.

» Depuis ce jour, je n'ai pas revu le chevalier de Bouillon, et je ne pensais plus à lui, quand, lundi dernier, en entrant à la Comédie, j'aperçois quelques jeunes gens qui me regardent, et avec un sourire moqueur font un signe des yeux au chevalier; — cela me pique au vif; on parlait justement d'*apostropher*. Je dis tout haut devant M. le Dauphin : « Voilà un homme, là-haut, que j'apostropherai tantôt. — Et qui? demanda M. le Dauphin. » Je répondis : « M. le chevalier de Bouillon. Il me revient de tous côtés qu'il se vante que j'ai une si grande passion pour lui. Comme je ne m'en suis point aperçue, je veux lui demander au moins quelles sont les grandes et belles qualités qui m'ont tant charmée; et si, par ses discours, il continue à être si aimable, il me portera de prier le Roi de m'éloigner ce flambeau qui réduit mon cœur si fort en cendre, » dis-je en riant. M. le Dauphin ordonna sur-le-champ à mon fils de faire avertir le chevalier de Bouillon de ne plus se trouver là où je serais. Le soir, M. de Bouillon son père vint me trouver, et me fit un grand *compliment* sur la peine qu'il éprouvait d'apprendre les faux rapports qu'on m'avait faits relativement au chevalier; il me pria d'en nommer les auteurs; si c'étaient des hommes, son fils se battrait avec eux; si c'étaient des femmes, il leur couperait le nez. Je souris et dis : « Le Roi a défendu toutes les querelles, et votre fils aurait fort à faire s'il se battait contre tous ceux qui ont entendu ses impertinences à l'Opéra et à la Comédie. — Mais, dit M. de Bouillon, qui est-ce qui peut vous avoir fait croire que mon fils ait pu faire une telle impertinence? — Deux raisons, répondis-je. La première est l'insolence dont il en use avec ma cousine, la duchesse de Hanovre[1]. — Ah! madame, dit-il, la différence est bien grande. — Elle n'est pas si grande que vous pensez, dis-je, et si vous l'aviez corrigé alors, ceci ne lui serait pas arrivé. La seconde raison, qui m'a fait croire ce qu'on a dit de votre fils, est que c'est un ivrogne que j'ai vu si ivre à Fontainebleau, qu'il vous a, devant moi, à la chasse, appelé *vieux fou*; et qui est capable de ces deux folies, peut être capable de tout. — Ah! si je l'avais entendu, dit M. de Bouillon, je lui aurais passé mon épée au travers du corps. — Il ne tenait qu'à vous, car vous étiez encore plus près de lui que moi qui l'ai ouï. — Eh bien! madame, puisque vous êtes convaincue du tort de mon fils, que voulez-vous que j'en fasse? L'enverrai-je à la Bastille? le mettrai-je dans un cul de basse-fosse? voulez-vous que je l'assomme de coups? — C'est à vous à voir comme vous pourrez corriger votre fils; ce n'est pas mon affaire. Tout ce qu'il a dit de moi est au-dessous de moi; mais, pour arrêter ses insolences, j'ai voulu le traiter selon ses mérites et le tourner publiquement en ridicule, afin de désaccoutumer les ivrognes à parler de moi dans leur vin. Cependant je vous suis obligée d'avoir pris cette affaire avec tant de chaleur. — Je prierai le Roi de vous faire dire qui vous l'a

[1] Cette duchesse de Hanovre était une fille d'Anne de Gonzague, princesse Palatine. Elle avait épousé Jean-Frédéric, duc de Hanovre, frère de l'Électeur. Son père était ce prince Palatin dont nous avons déjà parlé, Edouard, frère de l'Électrice Sophie.

dit. — Le Roi a trop de bonté pour moi pour me faire dire ce que je ne veux pas, et d'ailleurs, je ne vous conseille pas d'en parler au Roi, qui peut aisément approfondir l'affaire et punirait plus sévèrement votre fils que vous-même; croyez-moi, corrigez-le vous-même et qu'il n'en soit plus parlé. »

» Ainsi finit notre discours. Peu après arriva Monsieur, à qui je racontai ce qui s'était passé le soir et le jour suivant. Monsieur approuva fort ce que j'avais dit et fait. Mais, hier, je le trouvai d'opinion différente; il me dit que j'avais eu tort de faire un affront public au chevalier. Je dis : « Monsieur, aimeriez-vous mieux que le bruit continuât qu'il a répandu que je l'aime et le lorgne? » Monsieur dit : « Non; mais il n'y a que la moitié de la cour qui approuve ce que vous avez fait. » Je dis : « Tant mieux! il faut que ceux qui le désapprouvent soient la jeunesse, amie du chevalier de Bouillon; et je l'ai fait exprès, car je sais que ces *espèces* ne craignent rien plus au monde que d'être apostrophées; et c'est une terreur que j'ai voulu leur donner, afin de ne plus parler de moi, car je ne désire ni être affichée, ni chantée comme les princesses; et c'est pourquoi je marque que je ne me tairai pas si on se joue à moi, afin de me sauver de leurs insolences. » Monsieur dit : « Voilà qui est bien; n'en parlons plus. »

» Aujourd'hui, le cardinal de Bouillon s'est présenté chez moi et m'a fait mille compliments, auxquels j'ai répondu poliment. Cela fait de terribles querelles à la cour. Les uns disent que, dans les circonstances actuelles, j'ai eu raison d'inspirer à la jeunesse une terreur salutaire et de me faire respecter; les autres, que j'ai eu tort de donner ce spectacle en public. Je m'en remets à votre jugement et à celui des *oncles*, et je ne me tiendrai pour condamnée que quand vous m'aurez écrit que j'ai mal fait... »

Madame n'avait pas aussi bon marché de ses ennemis intérieurs. D'Effiat, malgré son échec, ou plutôt à cause de son échec, n'avait pas cessé ses persécutions contre la princesse, qui écrivait, à la fin de l'année 1689 : « Tout ce que je puis dire de mon état, c'est que d'Effiat continue ses méchancetés ordinaires contre moi, et cherche à me faire tout le tort possible. » Le favori de Monsieur se sentait soutenu par le Roi; et il le fut en effet, parce qu'il contribua, de même que le chevalier de Lorraine et Dubois, à faire consentir Monsieur au mariage du duc de Chartres avec Mlle de Blois, fille naturelle de Louis XIV. On a vu, dans le premier article, comment ce mariage avait été préparé de longue date. Madame eut beau se récrier, protester, pleurer et infliger à son fils un soufflet, dont les galeries de Versailles ont gardé l'écho, il fallut avoir pour bru Mlle de Blois, et même lui céder le pas en fait de droits et de prérogatives.

Versailles, 21 février 1692.

« Pour ce qui est de ma bru, je n'aurai pas de peine à m'habituer à elle, car nous

ne serons jamais assez longtemps ensemble pour être à charge l'une à l'autre. D'ordinaire, elle est des *particuliers* du Roi qui sont un *sanctum sanctorum* où de simples mortelles comme moi n'entrent pas. Nos âges sont trop disproportionnés; aussi laisserai-je à ma fille le soin de divertir Son Altesse. Dire, matin et soir : *bonjour*, *bonsoir*, est bientôt fait. — Quant à l'*avantage* de mon fils, je désire qu'il soit aussi magnifique qu'on vous l'a dit; mais, comme il n'y a presque encore que des promesses et des espérances, je n'en suis pas aveuglée, et j'avoue que je n'ai jamais pu comprendre comment Monsieur, qui est si parfaitement bien avec le Roi, en toute *soumission* et obéissance devant lui, n'a pu obtenir de Sa Majesté que son fils, à lui Monsieur, eût de quoi vivre selon son rang, sans avoir recours à un mariage si inégal. Aussi n'ai-je jamais compris ni appréhendé la pauvreté de mon fils, et je ne puis goûter la joie de le voir hors de la misère... »

Madame fut presque en même temps délivrée de la crainte d'avoir pour gendre ce bâtard boiteux qu'elle redoutait si fort, ce favori de Mme de Maintenon, le duc du Maine, qui épousa une fille de M. le Prince, en 1692. La princesse était petite, moins petite pourtant que son aînée de la longueur d'une ligne, ce qui lui avait valu la préférence et ce qui la faisait appeler, avec ses sœurs, non pas les *Princesses*, mais les *Poupées du sang*.

Paris, 5 mars 1692.

« ...Dieu merci! le mariage de M. du Maine est conclu. C'est une épine qu'on me retire du pied. Je crois qu'on aura répété à la vieille ce que disait la populace de Paris, et qu'elle aura eu peur. Ils disaient tout haut que c'était une honte que le Roi donnât sa fille bâtarde à un vrai prince du sang; mais qu'ils laisseraient faire, quoique à regret, attendu que mon fils donnait son rang à son épouse; mais que, si la vieille avait l'audace de donner ma fille à M. du Maine, ils étrangleraient celui-ci avant la célébration du mariage, et la vieille elle-même, qu'ils appellent toujours sa gouvernante, ne serait pas en sûreté. Dès que ces cris ont retenti, on a appris l'autre mariage avec la fille de M. le Prince, ce qui a causé une grande joie dans Paris. J'aime beaucoup ces bons Parisiens, pour s'être ainsi intéressés à moi... »

On voit, par les lettres de Madame, que Louis XIV avait cherché, avant le mariage du duc de Chartres, à gagner la princesse et à la rendre moins farouche; nul doute que les étrennes de 2,000 pistoles qu'il lui donna, le jour de l'an de 1691, présent qui fut reçu par elle avec joie (car il était non moins nécessaire qu'agréable), ne tendissent à ce but. Elle mande le fait à sa tante, en disant qu'elle est enchantée du cadeau, bien que ce soit *pain mangé d'avance* et qui ne lui profitera

guère, parce que cela prouve qu'elle n'est pas en disgrâce, comme l'année d'auparavant, et surtout parce que son crédit auprès de ses fournisseurs en sera relevé, quand on verra qu'elle paie ses dettes. Elle met donc à part 1,500 pistoles pour éteindre sur-le-champ une partie de ses dettes criardes. (Lettre du 7 janvier 1691). On a, par cette confidence, une idée des embarras financiers de Madame. Monsieur, si prodigue envers ses favoris, était d'une parcimonie honteuse quand il s'agissait de sa femme et de ses enfants. Dans cette année 1692, où il ne manquait de rien, (car le Roi, pour lui arracher son consentement au mariage, lui avait sans doute donné tout l'argent qu'il désirait,) Monsieur, qui était de plus en jouissance de la dot de Madame et de certaines dépouilles du Palatinat, avait fait restaurer splendidement son appartement à Versailles.

Versailles, 7 décembre 1692.

« Il est certain que les nouveaux appartements de Monsieur sont très-beaux. Dans le dernier cabinet, Monsieur a placé trois tableaux, qui ne sont pas inconnus à Votre Altesse ; tous les trois proviennent de la galerie d'Heidelberg ; ce sont : *la Mort de la vierge Marie entourée des Apôtres*, — *Samson tuant les Philistins*, — *Prométhée dévoré par un vautour*. Les bordures sont dorées, et partout, autour des peintures, tout est en glace ; entre les fenêtres, ce sont aussi des glaces, de l'or et des tableaux. C'est d'un très joli effet. Il y a trois grands lustres de cristal suspendus dans ce cabinet, qui, le soir, quand les lumières brûlent, répandent beaucoup d'éclat et de clarté. C'est là que Monsieur joue le soir ; si Dieu permettait que vous vinssiez le voir, je n'aurais plus aussi grande hâte de rentrer dans mon propre cabinet ; mais je resterais volontiers dans celui de Monsieur... »

Tel était le brillant théâtre où Monsieur se livrait à toutes ses fantaisies et à des goûts singuliers, tandis que Madame et ses enfants manquaient du nécessaire et souvent même des objets les plus indispensables. On aurait peine à le croire, si on n'en avait la preuve écrite dans une lettre fort curieuse, d'une date postérieure, il est vrai (1696), mais contenant, je crois, des vérités rétrospectives en même temps que des faits actuels ; car Madame (et c'est une observation qu'on a pu faire en étudiant sa correspondance précédente) mêle volontiers le présent et le passé. Ceux qui la lisent ne perdent ainsi aucun moment de son existence.

« Monsieur n'aime rien au monde que ses jeunes drôles ; il passe les nuits à manger, à s'enivrer avec eux ; il leur donne des sommes inouies ; rien ne lui coute, rien n'est trop cher pour eux. Pendant ce temps, ses enfants et moi

n'avons pas le nécessaire. Quand j'ai besoin de chemises et de draps [1], il faut que je les mendie pendant des éternités, et dans le même temps Monsieur donne 10,000 thalers *à la Carte* (*sic*) pour qu'on lui achète son linge en Hollande. Et comme il sait que je ne puis ignorer où passe tout cet argent, il se méfie de moi, et craint que je ne raconte les choses au Roi qui chasserait les coquins. J'ai beau dire et beau faire, afin de prouver que je ne me plains pas de ce genre de vie, il ne s'en fie pas plus à moi, et me cherche tous les jours de nouvelles querelles auprès du Roi. Il dit que je hais Sa Majesté; quand on a mal parlé du Roi, c'est moi qu'il en accuse, et encore, il s'en vante, et vient m'avouer à moi-même ce qu'il a fait. De cette façon, il m'aliène l'esprit du Roi...

» Mes propres enfants, il les excite journellement contre moi; pour que mon fils ne remarque pas combien peu l'on s'occupe de lui, il lui permet toutes les débauches et l'entretient dans le désordre, bien que cette conduite rende le jeune homme odieux au Roi. Si je veux conseiller à mon fils de s'arranger autrement pour plaire au Roi, et de s'abstenir de ces vices, tous deux se moquent de moi, et s'en vont mener à Paris une vie telle que c'est une honte. Les inclinations de mon fils sont bonnes: on pourrait en faire quelque chose, si Monsieur ne le gâtait pas.

» Dieu merci, il ne lance ma fille dans aucune débauche; je dois dire, au reste, qu'elle n'a aucun penchant pour la galanterie; mais Monsieur ne me laisse aucune autorité sur elle : — il la conduit toujours là où je ne suis pas, et l'entoure de créatures si méprisables que c'est un miracle si elle n'est pas corrompue. En outre, il lui prêche une telle haine pour les Allemands, qu'elle peut à peine me sentir; ce qui me fait craindre qu'il n'en soit d'elle comme de mon fils, et qu'elle ne finisse aussi par prendre un bâtard.

» Devant le monde, Monsieur me fait bonne mine; — mais il ne peut me sentir. Dès qu'il voit qu'un de mes domestiques, homme ou femme, m'est attaché, — il lui en veut pour cela, et cherche à lui faire toutes les misères possibles; ceux qui me bravent sont au mieux près de lui; — il en est de même du Roi, de M. le Dauphin, et de tous les autres; car il fait tout pour me rendre odieuse, et sans se gêner, même en ma présence. Quand je lui dis : « Pourquoi me voulez-vous faire haïr, Monsieur? » — il ne répond rien; mais secoue la tête et rit. Toutefois, je tâche de vivre poliment et respectueusement avec lui. Je fais tout ce qu'il veut. Vous pensez que cela ne me rend la vie ni heureuse ni agréable.

» Pour ce qui est de Mme de Maintenon, elle est si jalouse de son autorité, que Monsieur lui fait un véritable plaisir en me dénigrant auprès du Roi; quelquefois même, elle a voulu m'exciter contre Monsieur, car elle m'a fait dire souvent que Monsieur me noircissait auprès du Roi; mais j'ai répondu que le Roi était assez juste pour examiner ce qui en était. — Votre Altesse ne peut s'imaginer combien cette vieille femme est un méchant diable, et comme elle cherche à exciter les gens les uns contre les autres. Bien qu'elle vive plus poliment avec moi que par

[1] *Leintücher*, qui signifie aussi *mouchoirs de poche*.

le passé, il n'y a pas d'apparence qu'elle me rende jamais service; car dans le fait, elle me déteste, et le Roi fait aveuglément ce qu'elle veut.

» L'épouse de mon fils est un vilain être, qui s'enivre trois ou quatre fois par semaine, qui n'a aucune inclination pour moi; quand je suis quelque part, on ne peut lui arracher une parole. C'est la Maintenon qui lui a inspiré ces soupçons. Au reste, le Roi me préfère ses bâtardes : c'est en leur nom que tout se fait; elles sont de tous les *particuliers*, et il me faut avaler tous les soirs cette mortification de voir Mme de Chartres entrer dans le cabinet du roi, tandis qu'on me ferme la porte au nez. Je n'ai pas caché à Monsieur ma façon de penser sur ce point; mais il en est au contraire enchanté, et comme Sa Majesté voit que, moins elle fait cas de moi, plus Monsieur est content, je dois être maltraitée.

» Quand le Roi et Monsieur sont mal ensemble, et qu'ils se racommodent, ce raccommodement se fait toujours à mon détriment, et au profit des favoris. Toute l'argenterie qui vient du Palatinat, Monsieur l'a fait fondre, l'a vendue, et en a donné l'argent à ses drôles; ses joyaux, il les vend ou les engage, afin d'en faire de l'argent; si Monsieur (ce dont Dieu nous préserve!) venait à mourir aujourd'hui, je ne trouverais pas mon pain demain, et il me faudrait vivre de la charité du Roi...

» Ici, tout est pur intérêt et mensonge, ce qui rend la vie très-désagréable; si l'on ne se mêle pas d'intrigues, ni de galanteries, il faut vivre à part, ce qui est assez ennuyeux, et m'inspire de tristes réflexions; aussi, je chasse tant que je peux, mais je ne pourrai pas continuer longtemps, car mes pauvres chevaux sont sur les dents; — Monsieur ne m'en a jamais acheté de nouveaux et ne m'en achètera pas; — c'est le Roi qui, jusqu'à présent, m'en a toujours pourvu; mais maintenant, les temps sont durs; pourtant, je ne veux pas me plaindre des temps.

» On ne peut avoir ici aucun plaisir; car si on parle librement, on a tous les jours de nouvelles querelles sur le dos; si on se contraint, il y a encore moins de plaisir.

» La jeunesse est si brutale qu'elle inspire de la crainte et qu'on ne peut ni parler ni entretenir de relations avec elle; les vieux s'occupent de politique, et ne courtisent que ceux qui plaisent au Roi; ainsi, nulle part d'*honnête commerce*. Vous voyez, d'après tous ces détails, comme les choses marchent ici. Je me tiens aussi honorablement et aussi bien que je puis. Quand j'apprends quelque chose, je me tais, et ne laisse rien remarquer; je vis dans l'isolement, car, ainsi que je vous l'ai dit, tout ici est désagréable pour moi. »

On ne s'étonne plus si, du temps de la Régence, d'Effiat légua en mourant au duc d'Orléans une maison valant cent mille livres; il ne faisait qu'opérer une restitution. Que ne faisait-il aussi quelque legs à Madame? Il lui devait certes un dédommagement pour toutes les privations qu'elle avait endurées à cause de lui. Quand il mourut, on trouva dans son appartement des caisses pleines d'or et d'argent, et le feu ayant pris chez lui, six hommes ne purent les emporter, tant

elles étaient lourdes. Madame mandait ainsi la nouvelle de sa fin : « Hier est mort à Paris, âgé de quatre-vingts ans, un homme qui, durant les trente années que j'ai passées avec mon mari, m'a fait bien du mal. Dieu veuille lui pardonner ! » Pour la princesse, elle lui avait pardonné depuis longtemps, car, sous la régence de son fils, il n'eut tenu qu'à elle de faire exiler ce d'Effiat, et de lui rendre tout le mal qu'elle en avait reçu ; mais comme le marquis, après la mort de Monsieur et celle du roi, vécut sans être inquiété et qu'il mourut avec toutes ses charges et ses honneurs, il faut en conclure que Madame n'était ni méchante, ni vindicative, ni politique, et que le duc d'Orléans était insensible et faible à l'excès. Ce n'est pas l'Électrice de Hanovre qui aurait ainsi ménagé ses ennemis. Et puis, Madame, comme elle l'avoue en vingt endroits de ses lettres, n'aimait pas à se mêler d'affaires ; elle laissait gouverner les autres et ne leur demandait que la paix et le repos.

Au reste, dans les privations dont nous venons de parler, ce qui l'affectait le plus, ce n'était pas, je crois, le manque de chemises et de chevaux ; la mortification la plus sensible pour son amour-propre, c'était de ne pouvoir entrer dans les cabinets, d'être exclue des *particuliers* du Roi. Les *particuliers* (le mot se rencontre souvent dans Saint-Simon), étaient des cercles intimes du soir, dans l'intervalle du souper et du coucher du Roi. Ils se tenaient dans les *cabinets*, c'est-à-dire dans cette suite d'appartements réservés, particuliers, où Louis XIV se retirait volontiers, et où Mme de Maintenon le tint de plus en plus séquestré quand elle eut pris de l'empire sur son esprit, et qu'elle lui eut inspiré le goût de la dévotion et de la retraite. Dans le principe, les *grandes entrées* eurent le droit d'y pénétrer ; mais ensuite, on n'y fut admis que par une faveur spéciale. Mme de Maintenon trouva la retraite encore trop accessible, et en écarta des personnes qui avaient servi le Roi et qui lui étaient attachées de longue date ; pour entrer dans ce *sanctum sanctorum*, ainsi que l'appelle Madame, le bon plaisir de Mme de Maintenon fut la seule loi. On regarda comme un événement extraordinaire que le maréchal de Villeroy y eût assisté à un concert que le Roi donnait à sa famille.

Madame n'était pas admise dans ces *particuliers*. Sa belle-fille avait le privilége d'y entrer ; mais elle, on lui fermait la porte au nez, comme elle le dit avec quelque aigreur. On voit, par certains passages de ses lettres, que cette exclusion était pour elle une vive douleur. Elle raconte que, vers la fin du règne, elle n'entendait plus parler le Roi, qui passait toute l'après-dinée chez Mme de Maintenon, et que, si

elle avait voulu converser avec lui, elle aurait dû demander audience. Être à la porte de l'Empirée, — ne plus paraître devant le dieu que si le dieu vous fait quérir, ou vous accorde une audience, — être bannie des *particuliers* où les bâtards de Jupiter avaient de droit leurs entrées, — ne pouvoir s'adresser à lui que par l'intermédiaire de Mme de Maintenon, j'allais dire de Junon, c'était une situation intolérable pour Madame, et qui, dans une princesse aussi fière de son rang et de sa naissance, aussi *rogue*, dirait Saint-Simon, a dû soulever des tempêtes et accumuler des rancunes. Ne serait-ce pas là le secret de sa jalousie contre les bâtards ? de sa haine aveugle, opiniâtre et souvent ridicule contre Mme de Maintenon ?

Ce n'est qu'à la mort des Dauphins que l'interdit fut levé, et que Madame eut permission d'entrer dans les cabinets. Pourquoi en avait-elle été écartée ? N'était-ce pas qu'on redoutait les vivacités de sa langue et les indiscrétions de sa plume ?

Le duc de Chartres ne paraissait pas, on le pense bien, dans ces réunions intimes. Sa vie libre et dissipée ne s'accommodait pas d'un tel joug. Ce fut le mariage qui développa ses instincts et ses goûts de libertinage. Sa mère lui faisait continuellement sentir qu'il n'aurait que la honte et point de profit d'avoir épousé la fille naturelle de Louis XIV. Il le vit bien lui-même. Le dépit de n'être rien, de ne jouer aucun rôle, de ne pouvoir faire montre de cette valeur militaire qui était passée dans le sang, d'être sacrifié à d'autres princes et surtout au duc du Maine, le jeta dans la débauche, les conseils de Dubois aidant, et quand il en eut pris l'habitude, il continua par goût ce qu'il avait commencé par désœuvrement.

Madame dit, au sujet de son genre de vie :

Versailles, 2 février 1698.

« Je crois que mon fils ne vivra pas longtemps, à cause de la vie folle qu'il mène : passer des nuits entières en orgies et se coucher seulement à huit heures du matin. Il a quelquefois l'air d'un déterré. On le mène certainement à la mort. Son père ne veut faire aucune observation, et comme tout ce que je puis dire ne sert à rien, je n'en soufflerai plus un mot. Je dois dire pourtant qu'il est vraiment fâcheux de l'avoir engagé dans un genre de vie si dissipé ; car si on l'eût habitué à se conduire plus sagement et plus honnêtement, il serait devenu un autre homme. Il ne manque pas d'intelligence, n'est pas ignorant, et a eu, dès sa jeunesse, de l'inclination pour tout ce qui est bon et digne d'éloge, et ce qui convient à son rang ; mais depuis qu'il est devenu son maître, depuis que deux mauvais drôles se sont attachés à lui et l'ont lancé dans la compagnie de filles de bas étage, il n'est plus reconnaissable ni de figure, ni d'humeur, ni

de langage. Avec une vie pareille, il n'a plus de goût pour rien; la musique, qui était une passion pour lui, ne lui fait plus aucun plaisir. Bref, on l'a rendu insupportable, et je crains même qu'il ne finisse par perdre la vie. »

Versailles, 27 avril 1698.

« On ne peut dire positivement qui est ou n'est pas dans les bonnes grâces de mon fils; car il voltige toujours et ne peut se fixer à rien. Il sait que le Roi ne hait rien tant au monde que ses courses, la nuit, à Paris, devinant bien qu'il s'agit uniquement de débauches; d'ici, mon fils peut s'échapper sans que le Roi le remarque; mais, en d'autres endroits, il ne se gêne pas davantage, et il s'échappe de même de Marly, ce dont le Roi s'aperçoit bien, puisqu'il ne le voit pas à table.

» Et il recommence toujours; c'est à lasser la patience, car, par sa vie dissipée, il se rend odieux à tout le monde. »

Le duc de Chartres n'avait pas répondu à la sollicitude maternelle. Il ne manquait pas de qualités brillantes; mais on eût dit qu'il prenait plaisir à les refouler et à les étouffer en lui; c'était bien le *fanfaron de vices*, tel que le Roi son oncle l'avait surnommé. Madame écrivait à l'Électrice, qui, sans doute, lui avait dit que son fils Georges (plus tard Georges Ier d'Angleterre), prenait un caractère grave et sérieux au-dessus de son âge:

« Je n'ai pas à me plaindre comme vous que mon fils soit un Caton trop sérieux pour son âge. Son caractère serait bien, en effet, d'être ainsi; car il n'a aucune grâce dans ses excès; il ne s'y livre que pour singer les autres, et c'est surtout ce qui me chagrine, car si c'était son naturel, je n'aurais pas la moitié autant de reproches à lui adresser; mais qu'il se fasse violence pour être méchant et débauché, et qu'il s'applique à cacher ce qu'il y a de bon en lui, c'est ce que je ne puis souffrir[1]. » Et ailleurs: « Mon fils n'est pas tout à fait de l'avis de M. Leibnitz au sujet de l'unité de Dieu; il a voulu me faire comprendre ce mystère; mais j'avoue mon ignorance, je n'y entends pas un seul mot. Mon fils en sait là-dessus un peu plus que n'en savent ordinairement les gens de son espèce, et il lui sied dix fois mieux de parler sérieusement que de vouloir dire des fariboles; car le *sérieux* lui est très-naturel; mais par malheur il ne veut pas le croire...[2] »

Et dans une autre occasion, comparant son fils à l'un de ceux du Dauphin, elle disait:

« ... Mon fils est d'une nature bien différente. Il aime la guerre et la comprend.

[1] Lettre de Versailles, du 13 mars 1695.
[2] Lettre de Versailles, 14 février 1706.

Il n'a de goût ni pour la chasse ni pour le jeu ; mais pour tous les arts libéraux, et, par-dessus tout, pour la peinture ; il est très-bon connaisseur en tableaux, selon le dire des artistes. Il aime la chimie ; il aime la conversation, et ne parle pas mal ; il a beaucoup étudié et sait beaucoup, car il a une bonne mémoire ; il aime la musique ; mais il aime aussi les femmes, et je voudrais que ce goût fût un peu moins violent, car il se ruine...[1] »

La mère s'abusait volontiers jusqu'à croire à une destinée qu'on ne peut conjurer. Elle se servait ordinairement d'une comparaison que Saint-Simon a rapportée dans ses Mémoires et qu'il avait sans doute recueillie de sa bouche. Nous en avons ici l'original :

« ... Les sciences conviennent parfaitement à mon fils ; il est là sur son terrain et dans son naturel ; mais il ne lui sied pas de faire le *drôle*, car ce genre ne lui va pas le moins du monde ; les jeunes gens, et même sa fille, se moquent de lui, mais cela ne sert de rien. Mon fils est comme ce personnage des contes de fées, à la naissance de qui les fées sont invitées. L'une souhaite qu'il devienne honnête homme ; la deuxième, qu'il soit éloquent ; la troisième, qu'il possède tous les arts ; la quatrième, qu'il excelle dans tous les exercices du corps : l'escrime, l'équitation, la danse ; la cinquième, qu'il brille dans la guerre ; la sixième, qu'il ait plus de cœur que tous les autres ; mais la septième, qui n'a pas été invitée, arrive et dit : « Je ne puis ôter à l'enfant ce que mes sœurs lui ont accordé ; mais je veux lutter contre durant sa vie entière, et je souhaite que ce qu'on lui a octroyé de bon ne serve à rien... Je l'accablerai d'un ennui qui le désenchantera de tous les arts : de la musique, de la peinture, etc. ; je lui donnerai le goût de l'isolement et le dégoût des gens honnêtes...[2] »

La duchesse de Chartres ne faisait rien pour attirer et retenir son mari. Elle croyait l'avoir fort honoré en l'épousant. Son orgueil était extrême ; Saint-Simon prétend qu'elle se souvenait de son rang de « *petite-fille de France jusque sur sa chaise percée.* » Madame avait pour sa part une bonne dose de fierté ; de sorte qu'il n'y avait pas d'intimité possible entre la belle-mère et la bru.

« L'épouse de mon fils est un être désagréable et méchant ; elle ne s'inquiète pas de mon fils, et méprise Monsieur comme si elle était quelque chose de propre. A moi, elle ne fait rien, mais elle vit dans une complète indifférence à mon égard ; de sa vie, elle ne veut m'adresser la parole et est quelquefois quinze jours sans venir chez moi. Je la laisse faire et feins de ne pas le remarquer ; mais

[1] Lettre de Marly, 15 février 1709.
[2] Lettre de Marly, 21 février 1712.

sa vanité et sa mauvaise humeur sont insupportables; sa figure est parfaitement désagréable, et ressemble, sauf votre respect, à...[1] comme deux gouttes d'eau; elle est niaise et a une affreuse prononciation, comme si sa bouche était pleine de bouillie; sa tête tremble toujours; voilà le beau présent que la vieille nous a fait.

» Mais sa naissance lui tient lieu de toutes les qualités qui lui manquent. Elle tourmente son mari, et le pauvre garçon se repent aujourd'hui d'avoir eu la folie de l'épouser et de n'avoir pas suivi mes conseils. Elle veut en agir de même à l'égard de ma fille et le prendre de haut avec elle, et s'en faire servir comme une domestique; mais ma fille n'entend pas cela et se moque d'elle, ce qui amène bien des disputes...[2] »

La conduite de la duchesse de Chartres, n'avait donné lieu à aucun soupçon; elle ne suivait pas l'exemple de sa sœur, Mme la duchesse de Bourbon-Condé, autre fille naturelle de Louis XIV; mais, à en croire Madame, dont la plume impitoyable ne laisse rien passer, sa conduite même n'aurait pas été sans reproche :

« La duchesse, avec toute sa *gravité*, n'est pas sans *affaires*; mais, pour dire la vérité, elle sait se conduire et ne fera jamais d'éclat. Tout Paris la croit une vestale; mais moi, qui vois les choses de plus près, je sais ce qui en est. »

III

Cependant, Monsieur vieillissait, toujours dominé par ses favoris. Sentant peut-être sa fin prochaine, il annonçait hautement qu'il voulait ne prendre désormais aucun souci, mais couler la vie aussi agréablement que possible, en véritable égoïste :

« ... Monsieur dit tout haut, même devant sa fille et devant moi, que voilà qu'il devient vieux et qu'il n'a pas de temps à perdre, et que, désormais, il n'épargnera rien pour s'amuser jusqu'à la fin. Il veut, dit-il, que ceux qui vivront plus longtemps que lui apprennent comment on peut passer le temps. Il ajoute qu'il aime mieux sa petite personne que sa femme et ses enfants, et qu'il ne veut, tant qu'il vivra, avoir soin que de lui-même. Et, en effet, il pratique ce qu'il dit... »

[1] *Einem ärschen.*
[2] Lettre de Fontainebleau, 10 octobre 1693.

Par malheur, cette perspective idéale d'une fin sans trouble et sans nuage, était constamment dérangée par les événements. Les querelles se renouvelaient alors fréquemment entre Louis XIV et son frère.

Une scène de ce genre fut particulièrement orageuse, et précipita, si elle ne causa pas entièrement la mort de Monsieur.

Le prince avait en ce moment un confesseur qui ne le ménageait point et qui l'avait vivement exhorté à changer son genre de vie, disant qu'il ne voulait pas se damner pour lui, tout fils de France qu'était Monsieur. Aussi le duc d'Orléans avait commencé à faire de sérieux retours sur lui-même ; il était devenu plus grave, presque triste, car il ne parlait plus, c'est-à-dire qu'il bavardait encore dit Saint-Simon, autant que trois ou quatre femmes. Cette abstinence de parole était l'annonce en lui d'un grand changement. A cette date (1700-1701), Monsieur était en outre très-irrité contre le Roi, parce que depuis six semaines que Madame avait la fièvre tierce, Louis XIV n'était pas, une seule fois, venu savoir de ses nouvelles, tandis qu'ordinairement « lui et Madame n'avaient pas mal au bout du doigt que le Roi n'y allât dans l'instant et souvent après pour peu que cela durât. » Mais le Roi était indisposé contre eux, à cause de la conduite du duc de Chartres, qui aimait alors une des filles d'honneur de Madame, Mlle de Séry, sous les yeux mêmes de sa femme, dont les plaintes étaient continuelles auprès de Louis XIV.

C'est dans ces dispositions d'esprit que Monsieur vint dîner à Marly, le 8 juin 1701, et entra dans le cabinet du roi, qui finissait de tenir le conseil. Louis XIV mit sur-le-champ la conversation sur le duc de Chartres et sur ses procédés à l'égard de sa femme, et Monsieur, qui avait la tête montée, de répliquer que « les pères qui avaient mené de certaines vies, avaient peu de grâce et d'autorité à reprendre leurs enfants. » La dispute s'échauffa ; Monsieur osa même rappeler au Roi la façon dont celui-ci en usait autrefois avec la reine, qu'il faisait monter dans le même carrosse que ses maîtresses.

L'annonce que la *viande était prête,* suspendit l'entretien qui avait été entendu de tout le monde, des courtisans et des valets, parce qu'à Marly (ce qui n'avait lieu dans aucune résidence royale), la porte du cabinet du roi restait toujours ouverte ; il n'y avait qu'une portière qui se tirait. A dîner, Monsieur mangea gloutonnement, selon son usage ; et le soir, de retour à Saint-Cloud, soupa de même, sans compter les friandises dans l'intervalle ; car ses poches en étaient toujours pleines, et les tiroirs de ses cabinets, où il puisait abondamment, garnis de sucreries, de fruits et de pâtisserie. Aussi, pendant le souper,

eut-il une attaque d'apoplexie. Mais laissons Madame raconter elle-même l'événement en termes d'ailleurs assez brefs :

Versailles, 12 juin 1701.

« Maintenant que je suis un peu revenue de mon premier effroi, je ne puis, dans mon malheur, chercher de meilleure consolation qu'auprès de vous, qui êtes ce que j'ai de plus cher au monde. A ma chère tante, je raconterai tout.

» Mercredi dernier, Monsieur était encore frais et bien portant. Il partit pour Marly, dîna parfaitement avec le roi, et, après le repas, Son Altesse se rendit à Saint-Germain, revint vers six heures, très-gai, et me conta combien il y avait vu de *tabourets* chez la reine d'Angleterre. A neuf heures, je devais souper, mais je ne pus rien prendre, car j'avais encore eu quatre heures de fièvre. Monsieur me dit : « Je m'en vais souper, et je ne ferai pas comme vous, car j'ai grand appétit. » Il se mit donc à table. Une demi-heure après, j'entends un grand bruit. Je vois Mme de Ventadour, pâle comme la mort, entrer dans ma chambre en disant : « Monsieur se trouve mal. » Je cours aussitôt dans la chambre de Son Altesse. Il reconnaissait encore les assistants; mais il ne parlait plus distinctement. Tout ce que je pus entendre, ce fut : « Vous êtes malade, allez-vous-en chez vous. » On a saigné trois fois Son Altesse ; on lui a donné onze onces d'émétique, de l'eau de Schaffouse, des gouttes d'Angleterre, deux bouteilles pleines : aucun remède n'a agi. A six heures, il était près de sa fin ; on m'a entraînée hors de la chambre et on m'a mise au lit... »

Mais à peine Madame est-elle au lit qu'elle se relève. Est-ce pour assister Monsieur ? Non pas ; c'est pour écrire. Et écrire à qui ?... Ne le devinez-vous pas ? A sa tante de Hanovre. « Comme je pense toujours à vous dans la peine et dans la joie, ma première pensée fut de vous écrire; mais je ne sais plus ce que je vous ai dit. » N'avions-nous pas sujet de dire que Madame écrivait en dormant ? Nous ne savons pas non plus ce qu'elle y disait, puisque cette lettre n'est pas parvenue jusqu'à nous ; mais ce que nous savons par elle, c'est ce qui suivit cette mort, et la fameuse entrevue qu'elle eut avec son ennemie, Mme de Maintenon.

Louis XIV avait été informé de l'accident dès le premier moment ; mais, au lieu de se rendre sur-le-champ près de Monsieur, ce qu'il n'eût pas manqué de faire en toute autre circonstance, il était passé chez Mme de Maintenon et là, sans doute, s'était concerté avec elle. Il croyait peut-être que cette aventure n'était qu'une ruse de Monsieur pour l'attirer à Saint-Cloud et le forcer à un raccommodement. Il ne jugea pas à propos de se déranger ; mais il ordonna de tenir prêts les carrosses pour la nuit. La gravité de l'état de Monsieur se confirmant, il

était parti, et la cour, derrière lui, en désordre, pêle-mêle, sans égards pour l'étiquette. « A peine finissais-je la lettre qui vous était destinée (celle dont Madame parlait tout-à-l'heure), le Roi est arrivé. J'ai été très-*touchée;* il s'est appliqué à me dire des paroles consolantes, et m'a témoigné beaucoup de bonté. Mme de Maintenon m'a parlé gracieusement. Puis, le Roi est remonté en voiture. A midi, Monsieur a rendu le dernier soupir, et je suis venue aussitôt ici. »

La Cour, en effet, était rentrée à Versailles, et c'est là qu'eut lieu entre les deux *belles-sœurs*, Madame et Mme de Maintenon, cette fameuse scène d'explications, dont Saint-Simon a tracé un si admirable tableau. C'est un événement capital dans la vie de Madame; tous ses biographes et ses éditeurs n'ont eu garde de négliger une pareille bonne fortune. C'est une scène pathétique de drame, où se trouve réuni tout ce qui peut exciter l'intérêt du spectateur : la haine, l'étonnement, l'émotion, les larmes, la vengeance, l'abaissement d'une femme, le triomphe de sa rivale; et cet ensemble de passions a été mis en œuvre par Saint-Simon avec un art infini. Mais comment le duc et pair avait-il pu connaître le résultat de cet entretien? « Tout se sait dans les cours, dit-il solennellement à la fin de son récit, — et si je me suis peut-être un peu étendu sur ces anecdotes, c'est que *je les ai sues d'original*, et qu'elles m'ont paru curieuses. » Oui, tout se sait dans les cours, mais se sait mal, incomplétement, parce que la vérité a autant de peine à en sortir qu'elle a de difficulté pour y pénétrer.

Saint-Simon représente Madame comme sollicitant la première une explication de Mme de Maintenon, qui demande que Mme de Ventadour dame d'honneur de Madame, assiste en tiers à l'entretien. Là, Madame commence par se plaindre de la froideur du Roi; Mme de Maintenon la laisse parler, et lui répond que le Roi a des motifs bien graves d'en agir ainsi avec elle. Madame se récrie, proteste, et « enfile des plaintes et des justifications. » Là-dessus, Mme de Maintenon tire une lettre de sa poche et la lui montre, en lui demandant si elle en connaissait l'écriture. « C'était une lettre de sa main à sa tante, la duchesse de Hanovre, à qui elle écrivait tous les ordinaires, où, après des nouvelles de cour, elle lui disait en propres termes qu'on ne savait plus que dire du commerce du Roi et de Mme de Maintenon, si c'était mariage ou concubinage, et de là, tombait sur les affaires du dehors et sur celles du dedans, et s'étendait sur la misère du royaume, qu'elle disait ne s'en pouvoir relever. La poste l'avait ouverte, comme elle les ouvrait et les ouvre encore presque toutes, l'avait trouvée trop forte pour se contenter comme à l'ordinaire d'en donner un extrait, et l'avait envoyée au Roi

en original. On peut penser si à cet aspect et à cette lecture, Madame pensa mourir sur l'heure. La voilà à pleurer, et Mme de Maintenon à lui représenter modestement l'énormité de toutes les parties de cette lettre et en pays étrangers ; enfin, Mme de Ventadour à verbiager pour laisser à Madame le temps de respirer et de se remettre assez pour dire quelque chose. Sa meilleure excuse fut l'aveu de ce qu'elle ne pouvait nier, des pardons, des repentirs, des prières, des promesses. »

C'est la première partie de la scène. On voit combien cet incident touche de près au sujet qui nous occupe, puisque la froideur du Roi et de Mme de Maintenon pour Madame, provenait des indiscrétions contenues dans la correspondance que nous publions.

Quand Madame s'est un peu remise, Mme de Maintenon reprend, et cette fois ne parle plus au nom du Roi, mais expose ses propres griefs. Nouvel étonnement de Madame ; même jeu de la part de Mme de Maintenon, qui la laisse dire, et finit par la confondre en lui citant des propos qu'elle avait tenus à feue Mme la Dauphine contre elle, Mme de Maintenon, et que la Dauphine avait redites mot pour mot.

« A ce second coup de foudre, Madame demeura comme une statue. Il y eut quelques moments de silence. Mme de Ventadour fit son même personnage pour laisser reprendre les esprits à Madame, qui ne sut faire que comme l'autre fois, c'est-à-dire qu'elle pleura, cria, et pour fin demanda pardon, avoua, puis repentirs et supplications. Mme de Maintenon triompha froidement d'elle assez longtemps, la laissant s'engouer de parler, de pleurer et lui prendre les mains. C'était une terrible humiliation pour une si rogue et si fière Allemande. A la fin, Mme de Maintenon se laissa toucher comme elle l'avait bien résolu, après avoir pris toute sa vengeance. Elles s'embrassèrent, elles se promirent oubli parfait et amitié nouvelle. — Le Roi, qui n'ignorait ni la visite de Madame, ni ce qui s'y devait traiter, donna quelque temps à cette dernière de se remettre ; puis alla le même jour chez elle… »

Tel est le récit de Saint-Simon, qui a fait autorité jusqu'à ce jour et qui a servi d'arme contre Madame. Voici maintenant la relation de la princesse elle-même ; elle venait, comme nous avons dit, d'arriver à Versailles.

» Le Roi m'envoya aussitôt Monsieur le Premier pour me demander comment je me portais; la frayeur avait chassé la fièvre. Mme de Maintenon me fit dire par mon fils qu'il était temps de me réconcilier avec le Roi. Là dessus, j'ai fait mes réflexions : je me suis rappelé les avis fréquents que vous m'avez donnés de me réconcilier avec cette dame; aussi ai-je prié le duc de Noailles de lui dire

de ma part que j'étais très-touchée de l'amitié qu'elle me témoignait dans mon malheur; que je la priais de prendre la peine de venir me trouver, attendu que je ne pouvais sortir. C'est ce qu'elle a fait hier, à six heures. Je lui ai sur-le-champ répété combien j'étais contente d'elle, et que je demandais son amitié. Je lui ai avoué que j'avais été indisposée contre elle parce que je m'imaginais qu'elle m'avait enlevé les bonnes grâces du Roi et qu'elle m'avait détestée; — que j'avais aussi entendu dire cela à Mme la Dauphine; mais que je consentais à tout oublier, si elle voulait bien être mon amie. Là dessus, elle m'a dit une foule de choses belles et éloquentes, m'a promis son amitié, et nous nous sommes embrassées. J'ai dit ensuite que ce n'était pas assez, et que puisqu'elle m'avait appris que le Roi avait de l'humeur contre moi, elle devait aussi m'indiquer le moyen de rentrer en grâce. Alors, elle m'a conseillé de parler ouvertement au Roi, et de lui avouer moi-même le motif de ma haine contre elle, à savoir que je m'imaginais qu'elle m'avait rendu de mauvais offices auprès du Roi, et que c'était aussi pour cela que j'avais été fâchée contre le Roi. J'ai suivi ce conseil, et comme Monsieur m'avait dit que le Roi était fâché contre moi, parce que je vous écrivais avec trop de franchise, j'ai aussi traité *cet article*, et dit que Sa Majesté ne devait pas s'en étonner, que vous étiez la personne au monde à qui j'étais le plus attachée, tant par reconnaissance que par inclination; que je vous avais dans tous les temps ouvert mon cœur; que tant que Sa Majesté m'avait témoigné ses bonnes grâces, je vous avais fait son éloge; mais quand Sa Majesté m'avait traitée mal, je m'en étais plaint près de vous, et qu'il n'en pouvait être autrement.

» Le Roi m'a dit qu'il ne savait rien au sujet de mes lettres, qu'il n'en avait vu aucune; et que ce ne pouvait être qu'une idée de Monsieur; — qu'il ne trouvait pas mauvais que je vous respectasse et aimasse comme une mère; mais, d'un autre côté, que vous le haïssiez. J'ai dit que vous aviez admiré dans tous les temps les grandes qualités du Roi; mais que de plus vous l'aimeriez dorénavant, si tel était son bon plaisir.

» Quand j'eus tout exposé à Sa Majesté, quand je lui eus prouvé clairement qu'il m'avait traitée durement, moi qui l'avais toujours respecté et aimé, moi qui avais toujours ressenti une grande joie chaque fois qu'il avait bien voulu seulement me souffrir auprès de lui, le Roi m'a embrassée, m'a priée d'oublier le passé, m'a promis ses bonnes grâces, et s'est mis à rire, quand je lui ai dit tout naturellement: « *Si je ne vous avais pas tant aimé, je n'aurais pas tant haï Mme de Maintenon, croyant qu'elle m'ôtait vos bonnes grâces.* » — C'est ainsi que tout s'est heureusement terminé... »

Nous voilà bien loin du récit de Saint-Simon. Ici, c'est Mme de Maintenon qui fait la première démarche; personne en tiers dans l'entrevue; enfin, point de lettre compromettante, tirée de la poche au moment critique, en guise de coup de foudre. Il est question, il est vrai, de la correspondance avec l'Électrice de Hanovre, mais ce n'est pas devant Mme de Maintenon, c'est dans le tête-à-tête avec le Roi,

pendant une entrevue qui a suivi, et dont Saint-Simon ne parle pas. Il paraît même que le point important était l'entrevue et la réconciliation avec Louis XIV, tandis que la visite de Mme de Maintenon n'était qu'un préliminaire et un acheminement vers ce but. Au reste, était-il croyable que, dans une scène de ce genre, un tiers eût été admis? Était-il croyable que Louis XIV se fût prêté à une pareille comédie? que Mme de Maintenon eût, dans une circonstance aussi importante, oublié le tact et l'habileté qui faisaient le fond de son caractère? Ainsi tombe, devant ce document, l'un des plus beaux récits de Saint-Simon, à moins qu'on ne veuille supposer que Madame a, par extraordinaire, altéré la vérité, et que sa fierté blessée l'a, cette fois, emporté sur son horreur bien connue pour le mensonge. Un scrupule peut venir à l'esprit. Mme de Maintenon, dans cette entrevue, lui a dit une foule de *choses belles et éloquentes*; quelles étaient ces choses, et pourquoi Madame, ordinairement si prodigue de détails, ne les répète-t-elle pas?

Qui regretta Monsieur? Ce ne fut pas le Roi, qui, le lendemain, chantait des prologues d'opéra, et ordonnait que le jeu reprît, à Marly, son train accoutumé. Ce ne fut pas Mme de Maintenon, qui le détestait, parce que Monsieur ne pouvait supporter l'idée d'être beau-frère de la veuve Scarron. Ce ne fut pas non plus Madame, et certes on ne pouvait exiger d'elle cet héroïque effort. Elle avait, il est vrai, rempli de ses cris le palais de Saint-Cloud; mais, dans sa douleur, elle disait : « Point de couvent! Qu'on ne me parle point de couvent! Je ne veux point de couvent! « La bonne princesse n'avait point perdu le jugement, rapporte Saint-Simon; elle savait que, par son contrat de mariage, elle devait opter, devenant veuve, entre un couvent, ou l'habitation du château de Montargis. » Elle aimait peu son mari, mais elle aimait encore moins le couvent, et je doute fort que même l'abbaye de Maubuisson eût trouvé grâce devant elle, alors qu'elle était délivrée de la tyrannie de Monsieur. Toutefois, elle se conduisit généreusement envers la mémoire du défunt, témoin le billet suivant à sa tante :

Versailles, 30 juin 1701.

« Si, dans l'autre monde, on peut savoir ce qui se passe dans celui-ci, feu Monsieur sera content de moi, car j'ai recherché dans ses cassettes toutes les lettres que lui écrivaient ses favoris, et les ai brûlées sans les lire, afin qu'elles ne tombassent pas en d'autres mains. »

Celui qui eut le plus lieu de regretter Monsieur, ce fut le duc de Chartres, qui prit dès lors le titre de duc d'Orléans. Son père lui ser-

vait de barrière et de bouclier contre le ressentiment du Roi. Il se croyait donc perdu sans ressource ; mais l'honneur que lui avait fait une bâtarde du Roi de s'unir à lui le sauva de l'abîme et lui ouvrit les cieux. Le nouveau duc d'Orléans eut les distinctions et les pensions dont avait joui Monsieur, et même fort augmentées ; il eut de plus ce commandement des armées tant sollicité par lui : dans l'année 1706, il fit la campagne d'Italie, et, l'année suivante, celle d'Espagne, où il put déployer sa valeur et ses talents militaires. Il soumit les royaumes de Valence et d'Aragon, se distingua de la manière la plus brillante au siége de Lérida, en Catalogne, et ses succès valurent à Madame les félicitations et la visite de toute la cour. « Le Roi, M. le Dauphin, le duc et la duchesse de Bourgogne, le duc de Berry et toute la cour sont venus chez moi, écrit-elle le 2 juin 1707, après la reddition de Saragosse et de tout l'Aragon ; la vieille dame seule n'a pas paru, et ne m'a pas fait dire un mot. » Le raccommodement avec Mme de Maintenon n'avait donc pas été sincère. Au reste, Madame ne devait pas s'étonner de cette indifférence de Mme de Maintenon à l'endroit du duc d'Orléans, qui avait à triompher non-seulement des ennemis, mais surtout de Mme de Maintenon et de sa cabale, du défaut d'approvisionnement et de ressources, où, par haine de sa faveur présente, on laissait son armée. Il s'en plaint à sa mère dans quelques lettres de l'année 1707, publiées pour la première fois, car elles se trouvaient comprises dans la correspondance de Madame, qui en envoyait des copies à l'Électrice de Hanovre ; une fois même, le duc d'Orléans reproche à Madame cette indiscrétion. « Je vous supplie de m'avertir, écrit-il de son camp, le 12 juin, quand vous me voudrez faire le tour de montrer mes lettres, pour que je sois un peu plus sur mes gardes que je ne le suis, dans la confiance que votre bonté pour moi vous fera excuser bien des fariboles. Ce n'est pas que la façon obligeante dont Mme l'Électrice vous parle sur moi et la part qu'elle y veut bien prendre, ne me doivent rassurer; mais les louanges sont tellement excessives, qu'elles m'effraient d'autant qu'il ne peut y avoir de bon dans mes lettres que ce qui part uniquement du cœur, c'est-à-dire les sentiments que j'ai pour vous. » Il se plaint surtout de l'opposition qu'il rencontre dans un certain milord, qu'il appelle « le grand mulet anglais, » et qui pourrait bien n'être autre que le duc de Berwick ; tantôt, c'est l'artillerie qui vient tout doucement ou plutôt qui ne vient pas, — tantôt c'est le pain qui manque aux soldats, — d'autres fois, c'est la poudre, — d'autres fois encore, il manque de ce qu'il faut pour établir des ponts et passer les rivières ; et quand il a pourvu à tout, on lui retire douze bons bataillons

et quelques escadrons pour les envoyer en Provence. Mais il ne se rebute pas ; la plaisanterie et l'enjouement percent à travers la mauvaise humeur provoquée par les embarras que lui suscite la « bonne dame » (sans doute Mme de Maintenon) : il s'égaie avec sa mère, et comme elle lui a écrit une lettre remplie de proverbes, en souvenir de Sancho-Pança, il lui répond sur le même ton. « Si cela tourne bien, j'aurai foi aux miracles, et vous croirai prophétesse, et c'est un acheminement à devenir un saint ; en attendant, je tire, comme on dit, le diable par la queue ; mais, à brebis tondue, Dieu lui mesure le vent ; car ce qui rebuterait un autre, ne fait que m'obstiner à travailler davantage. Me voilà aux proverbes comme Sancho, quoiqu'il y ait longtemps que j'aie quitté son pays ; mais il faut bien chercher à se consoler de quelque façon ; tout au moins, se chatouiller pour se faire rire... » Et il annonçait que l'armée allait rentrer dans ses quartiers, « et moi dans ma trente-quatrième année, ajoutait-il plaisamment. Dieu veuille qu'elle soit différente de l'autre ! elle ne le sera certainement pas du moins sur les sentiments de respect et de tendresse qui seront toute ma vie gravés pour vous dans mon cœur. »

Madame espérait bien aussi que l'année 1707 ne ressemblerait pas à la précédente, et elle se fondait sur les prédictions d'un devin qu'elle avait consulté lors du départ du duc de Chartres. La princesse Palatine aimait le merveilleux et les sortilèges ; elle croyait aux esprits ; son fils, en dépit de son scepticisme, professait les mêmes goûts et la même superstition. Il ne croyait pas à Dieu ; mais il avait confiance dans le diable, qu'il allait quelquefois évoquer, au milieu des carrières de Vanves et de Vaugirard. Sa mère, pour soutenir son courage, lui mandait que le 2 août approchait, et que, selon la prédiction, les choses changeraient pour lui à partir de ce moment ; mais il n'avait qu'une foi médiocre en cet horoscope. « Mon année finit comme elle a commencé, et je trouve ici, dans mon grand mulet anglais, toute la lenteur et l'opposition possible à tout ce que je pense de bon. Il n'y a pourtant qu'un mois d'ici au 2 d'août ; et il est bien difficile, si Dieu ne s'en mêle, ou le diable, que ce qui se passe à l'heure qu'il est n'influe sur ce temps-là. »

Cependant la prédiction s'accomplit. Il fut débarrassé de son mylord, et le 27 août 1707, il envoyait à sa mère le récit d'une affaire où il avait mis en fuite les ennemis supérieurs en nombre ; il se comparait à Gédéon, et, fidèle à son caractère, oubliait aussitôt les injures de ceux qui « à présent que je suis seul, font les chiens couchants. Pourvu que mon affaire aille, je me moque du passé. »

Je ne sais si le diable le favorisa, car la campagne de 1708 fut plus heureuse encore ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que deux femmes le perdirent, Mme de Maintenon et Mme des Ursins, qu'il avait offensées par de grossières plaisanteries. Le coup de cette disgrâce fut amorti par un nouveau mariage, qui resserra les liens de parenté existant déjà entre Madame et Louis XIV. Au commencement de juillet 1710, un matin, après avoir pris médecine, le Roi lui dit : « Vous me paraissiez bien gaie, hier, Madame. » — Monsieur, j'avais bien raison de l'être, car mon fils venait de me parler de la part de Votre Majesté. » — « Je suis ravi, continua le Roi, d'avoir fait quelque chose qui vous soit agréable, Madame, et j'espère que ce mariage nous unira encore davantage. — « Rien ne peut plus m'attacher, ni mon fils à Votre Majesté, que nous le sommes de tout temps ; mais, assurément, s'il pouvait être possible qu'il y eût de l'augmentation, ce mariage le ferait ; il nous comble d'honneur et de joie. »

IV

Il s'agissait, en effet, du mariage de M. le duc de Berry, petit-fils du Roi, avec Mademoiselle, petite-fille de Madame. Cette union était l'œuvre et le triomphe de Saint-Simon, qui voulait, à toute force, empêcher le mariage avec la fille d'une autre bâtarde de Louis XIV, parce que cette bâtarde, ennemie du duc et de la duchesse d'Orléans, dont Saint-Simon était le partisan, avait grand crédit auprès du Dauphin, et que, sous un nouveau règne, prévu déjà des courtisans, elle serait devenue toute-puissante. Il a raconté, dans plusieurs chapitres, qui sont un chef-d'œuvre de style et de narration, l'histoire de ce mariage, qui est le chef-d'œuvre des intrigues de palais. Le Roi, Mme de Maintenon, la duchesse de Bourgogne, le Dauphin et Mlle Chouin, sa maîtresse, le duc de Beauvilliers et le parti des jésuites furent habilement circonvenus et gagnés. Qu'on ne s'attende pas à trouver dans les lettres de Madame le souvenir de cette diplomatie savante et de ces menées souterraines ; la princesse ignore ce qui se passe, et ne se mêle ni d'affaires ni d'intrigues. Dans ce mariage, où le parti du duc d'Orléans voyait la sécurité de l'avenir, elle ne voit que *son Berry*, qu'elle affectionnait particulièrement, car la Dauphine le lui avait recommandé à son lit de mort. Le prince l'embrasse et lui demande la continuation de son amitié et de ses bons avis, comme par le passé. Écoutons la réponse de Madame :

« Je crois qu'il vaut mieux que je vous demande pardon de vous avoir été si » souvent importune; mais je ne l'ai pas fait pour mon plaisir, et si Mme la Dau- » phine ne me l'avait ordonné en mourant, je m'en serais bien gardée. Vous êtes » trop grand pour qu'on vous donne des avis ; aussi, je ne vous en importunerai » point ; je me contenterai de faire mille vœux pour vous et Mme la duchesse de » Berry ; je vous aurai dans mon cœur. Je vous aimerai tendrement; mais je suis » trop vieille pour vous voir souvent, car je ne vous puis être bonne à rien; soyez » heureux, gais, contents, et je jouirai de votre contentement. »

Mais ce n'était pas le duc de Berry qui avait besoin des conseils et de la direction de Madame; c'était plutôt la nouvelle duchesse, qui, mal élevée et gâtée par son père, se livra, dès que le mariage eut été accompli, à toute la fougue de son naturel. Les mines qu'on avait fait jouer pour parvenir au but, n'étaient rien auprès de la dissimulation que cette jeune princesse avait montrée pendant tout le cours des négociations, rien auprès de la contrainte qu'elle avait su jusqu'alors imposer à ses instincts vicieux. Elle tâcha de s'insinuer dans la confiance du Dauphin, afin de dominer, par lui, la cour, quand son règne viendrait. Elle paya de la plus noire ingratitude la duchesse de Bourgogne, qui la regardait comme son élève, et qui avait contribué à son mariage; elle espérait bien la supplanter. Elle méprisa la duchesse, sa mère, à cause de la bâtardise, et fut encore plus fière à son égard que la duchesse ne l'était à l'égard des autres. Il y avait ainsi dans cette famille des ricochets d'orgueil qui n'excitent aujourd'hui que le ridicule. Elle n'aimait pas son mari, qui l'aimait trop. Bref, son ton et ses manières indisposèrent tout le monde, et le Roi n'eut d'autre ressource que de la mettre sous la tutelle de Madame. « Il la mit un temps sous sa direction; elle s'en lassa bientôt, comme le Roi avait fait, » dit Saint-Simon. Dans les lettres de Madame, nous voyons le Mentor à l'œuvre :

Marly, 14 octobre 1711.

« Mardi dernier, j'allai chez la toute-puissante *dame* (Mme de Maintenon) pour lui rendre visite. Elle me dit d'éloigner mes dames et de les envoyer dans l'autre pièce. Le début était si solennel que j'en fus effrayée, et le cœur me battit : je crus que j'allais être grondée. Je fis un court *examen* de conscience, mais je ne trouvai rien qui donnât matière à des reproches. Elle me dit que le Roi avait recommandé à mon fils et à son épouse la *conduite* de leur fille et pas à moi, Sa Majesté étant persuadée que je la surveillerais de moi-même, sans qu'il fût besoin d'ordre pour cela; mais le Roi, voyant que, depuis que cette *commission* avait été donnée au père et à la mère, je ne disais plus rien à la duchesse de Berry

et ne la reprenais plus, il lui avait ordonné, à elle, Mme de Maintenon, de me dire qu'il me chargeait de sermonner la jeune femme. — Elle m'a ensuite expliqué tous les points sur lesquels je devais appuyer. Je lui répondis que bien que cette *commission* fut désagréable, je l'acceptais pourtant, afin de prouver jusqu'où allait mon désir d'obéir aux ordres du Roi, mais que je priais Sa Majesté de vouloir bien faire annoncer à la duchesse de Berry la *commission* dont j'étais chargée, afin que l'*impression* en fût encore plus forte sur elle, ce qui eut lieu. Le soir donc, le père, la mère et la fille sont venus chez moi. J'ai commencé aussitôt: « Ma chère enfant, vous savez bien que, depuis votre mariage, je ne vous ai sermonnée qu'une seule fois. Mon *intention* a été de ne plus le faire; mais j'ai aujourd'hui reçu un *ordre* du Roi, auquel, comme bien vous pensez, je ne puis résister. Si, lundi dernier, le Roi ne vous a pas menée avec lui à la chasse dans son carrosse, c'est que toute votre conduite déplait à Sa Majesté. » Alors je lui ai tout raconté point par point, ajoutant que si elle voulait se rendre parfaitement malheureuse, elle n'avait qu'à continuer son train de vie; mais que si elle désirait être heureuse, elle devait commencer par se faire aimer de tous « autant que jusqu'ici vous vous êtes fait haïr; car si le Roi apprend par autrui que vous vous corrigez de vos défauts, il vous rendra certainement ses bonnes grâces. Prenez donc une sérieuse résolution; examinez ce qui peut tourner à votre avantage et conformez-y votre conduite; vous serez heureuse, et nous aussi. »

» J'ai dit encore bien d'autres choses qu'il serait trop long de rapporter. Elle a pleuré amèrement, et promis de changer de conduite. »

Versailles, 25 novembre 1711.

« Je suis mieux traitée qu'auparavant, c'est incontestable; mais on ne m'admet encore dans aucun *particulier;* ce qui me fait supposer que ma compagnie ne semble pas très-agréable.

» La *pupille* dont j'ai été chargée se conduit mieux, Dieu soit loué! et profite de mes sermons. Dieu veuille qu'elle persévère! Le père et la mère n'ont rien dit; ils étaient très-attendris de mes observations. La fille pleurait à chaudes larmes. Je ne lui ai dit pourtant aucun mot désagréable; au contraire, je lui ai dit que je regrettais de la voir si mal élevée, et avec toute son intelligence, ignorant les premières notions de son devoir et les obligations que Dieu nous a imposées pour faire notre bonheur en ce monde-ci et dans l'autre; — que c'était chose pénible pour moi d'avoir reçu la *commission* de la réprimander; mais que je la croyais *raisonnable,* et ne doutais pas que, si on lui montrait ce qui convient à une grande princesse comme elle, ce qu'elle devait éviter ou suivre, ce qu'elle devait au Roi, à son mari, ainsi qu'à son père, à sa mère, au Dauphin et à la Dauphine, et à elle-même, je ne doutais pas, disais-je, qu'elle ne changeât entièrement de conduite et ne cherchât à se faire aimer de tous, d'où dépendait son bonheur; que je ne lui disais rien de Dieu Notre-Seigneur, parce que c'était une matière trop élevée pour moi, que je n'étais pas assez digne d'en parler, et que j'en laissais le soin à son confesseur; mais je lui dis qu'à son âge

rien n'était plus honteux que de ne pas croire en Dieu et de s'en faire gloire; qu'elle s'attirerait par là le courroux et le châtiment du ciel, ainsi que le mépris des hommes; car il nous est ordonné, à nous chrétiens, d'aimer Dieu de toute notre âme et notre prochain comme nous-mêmes; — que ceux qui l'entretenaient dans ces maximes funestes étaient ses plus grands ennemis, puisqu'ils contribuaient à faire son malheur dans ce monde-ci et dans l'autre; — que je la regardais comme mon enfant et ma petite-fille, et que je ne désirais rien tant que de la voir heureuse ici-bas; — que j'avais fondé sur elle la consolation de ma vieillesse, et que, par conséquent, elle ne devait pas se figurer que ce que je lui disais pour son bien, vint de *mauvaise humeur* et de taquinerie; — que c'était l'ordre du Roi, — et que d'ailleurs son père était trop faible (ici je me mis à rire) et sa mère trop paresseuse pour la reprendre et lui dire quand elle commet une sottise, telle, par exemple, que boire outre mesure, s'opiniâtrer et résister au Roi, maltraiter son mari et lui faire jouer un vilain *personnage*, vivre mal avec Mme la Dauphine, scandaliser tout le monde par ses malhonnêtetés; — cela changera, dis-je, il faut espérer.

» Ma harangue fut encore plus longue; mais je crains de vous avoir déjà assez ennuyée. Je termine. Mais mon fils vient gâter ce que j'ai tâché, avec de longs efforts, de faire de bien. »

Madame, en effet, était loin d'approuver la tendresse équivoque du duc d'Orléans pour sa fille. La princesse Palatine reprochait à son fils la mauvaise éducation qu'il avait donnée à la duchesse, et sentait bien que celle-ci ne remplacerait jamais la duchesse de Bourgogne, qui venait de mourir : « Je ne crois pas que la cour suive jamais ses manières; elle n'est pas du tout en faveur. » La grand'mère prévoyait l'avenir, quand elle écrivait : « Je crains qu'elle ne devienne *coquette*; la pente est trop forte pour cela; et bon chien chasse de race. » La duchesse de Berry n'avait pas encore connu La Haye et Riom, qui deviendront bientôt ses amants. Elle se contentait pour lors de tyranniser sa mère et de gouverner son père et son mari, qui se soumettaient à toutes ses volontés; témoin, l'affaire du collier de diamants, qui provoqua, dans l'intérieur de la famille, les scènes les plus violentes. Ce magnifique collier, provenant de la reine-mère, était la propriété de la duchesse d'Orléans, qui aimait à le porter. La duchesse de Berry le désira vivement, moins pour le posséder que pour l'ôter à sa mère. Elle le demanda, essuya un refus, ne se tint pas pour battue, et cajola son père, qui eut la faiblesse de lui donner le collier. Elle s'en para devant le public, avec ostentation, pour mortifier sa mère. Plainte fut portée au Roi, qui avait fort à faire, ce nous semble, de diriger l'État, et de conduire une famille aussi indisciplinée que la sienne. Il fallut

céder, rendre la parure et demander pardon à la mère. De là, des cris et des rages. Il fallut, en outre, chasser une femme de chambre favorite, qui était mêlée dans cette affaire, La Vienne, fille de la nourrice du duc d'Orléans; on juge si Madame, en cette occasion, épargna les remontrances. Voici, d'après ses lettres, comment se termina l'aventure, dont les détails sont empruntés à Saint-Simon :

Versailles, 14 janvier 1712.

« Mon Dieu, que les enfants opiniâtres sont contrariants et désagréables !

» J'avais passé toute la matinée de mardi dernier à chapitrer la duchesse de Berry et à lui faire la leçon sur la manière dont elle devait demander pardon au Roi, et enfin elle m'avait dit : « Il faudrait que j'eusse bien peu de mémoire, si » je ne pouvais retenir ce que vous me dites, Madame. » Mon fils aussi, contre son ordinaire, lui parla fortement; il y avait donc lieu de croire que tout irait bien et que le Roi serait content d'elle.

» Il faut savoir que, lundi, sa mère avait déjà prié le Roi de vouloir bien permettre qu'elle revît Sa Majesté; mais le Roi lui avait fait ordonner par moi de ne pas paraître devant lui jusqu'à nouvel ordre. Mon fils revint à la charge auprès du Roi, qui répondit qu'il ne ferait rien avant de m'avoir consultée.

» Le soir, je suivis Sa Majesté dans son cabinet; mais je vis qu'elle était embarrassée. Je dis en riant : « Que Votre Majesté ne s'embarrasse pas de me voir dans ce cabinet malgré vous; j'en sortirai dès que j'aurai eu l'honneur de vous parler, et ce que j'ai à dire sera court; mais je vous prie, Monsieur, de ne vous jamais embarrasser de moi; je n'entreprendrai rien qui vous puisse être désagréable. La raison qui m'amène ici, sans que Votre Majesté m'ait ordonné de la suivre dans son cabinet, c'est que mon fils et Mme d'Orléans m'ont dit tous deux que vous ne voulez pas permettre à Mme la duchesse de Berry de paraître devant vous, Monsieur, et de demander pardon à Votre Majesté de lui avoir déplu, que je joigne ma prière à la leur, et voilà seulement ce que je viens faire. » Le Roi ne répondit rien sur le premier point; mais, pour le second, il dit : « Quoi! Madame, vous me conseillez de revoir déjà Mme de Berry? » Je dis en riant : « De conseil, il ne m'appartient jamais de vous en donner, mais bien de supplier Votre Majesté de donner cette consolation à Mme la duchesse de Berry; car je vous assure qu'elle est très-mortifiée; la *tape* qu'on lui a donnée est bonne et rude, car elle avait une grande passion pour cette fille. » Il dit avec une grande politesse : « Vos conseils sont bons, ayant bon esprit comme vous avez, et je reverrai demain au soir Mme de Berry : vous le lui pouvez dire ou mander. »

» Je fis une grande révérence, et, prenant la porte, je dis : « Je ne réponds pas » comme je devrais, afin de ne pas retenir plus longtemps Votre Majesté de la » compagnie qui l'attend. » Et je me retirai.

» Mardi soir, la duchesse de Berry vint chez Mme de Maintenon, mais ne proféra pas une parole, bien que je lui eusse expressément recommandé de commen-

cer par cette dame et de dire qu'elle avait désiré surtout voir le Roi dans la chambre de Mme de Maintenon, parce qu'elle espérait bien que celle-ci aurait la bonté de l'aider à apaiser le Roi; au lieu de cela, elle ne prononça pas un mot, devant le Roi non plus; seulement, à la fin, elle se mit à pleurer. Le Roi dit: « Je vois bien qu'il faut que ce soit moi qui rompe les glaces. »

» Les choses se passèrent, ainsi que le Roi me l'avait dit lui-même, très-froidement, comme vous pouvez imaginer... »

Cependant la position de la duchesse de Berry avait changé. La mort venait de frapper à coups redoublés dans la famille royale; le vide se faisait autour de Louis XIV. Le fils aîné du roi, le Dauphin, avait succombé le 14 avril 1711; bien des espérances étaient anéanties :

« Combien d'intrigues et de projets n'a-t-on pas faits pour le temps où M. le Dauphin serait roi! Mme la Duchesse doit se repentir d'avoir voulu empêcher le mariage de ma petite-fille, la duchesse de Berry; maintenant, le règne de Mme la Duchesse est passé, et, sauf son droit d'entrer le soir dans le cabinet du roi, elle n'a dorénavant pas plus d'avantage que moi qui ne me suis jamais mêlée dans aucune cabale. Cela m'apprend plus que jamais à laisser Dieu gouverner le monde et à ne m'inquiéter de rien, à fuir les intrigues et les cabales comme j'ai toujours fait. »

Les bruits d'empoisonnement commencèrent à circuler :

« Paris et les provinces sont désespérés, écrit-elle dans la même lettre. C'est un affreux poison qui a causé la mort du pauvre prince. On m'a conté hier qu'à son dernier moment on avait vu sortir de sa bouche une vapeur noire, et que son visage était aussitôt devenu noir comme de la poix et avait conservé cette couleur. »

On n'accusait pas encore le duc d'Orléans, mais on le regardait d'un mauvais œil :

« Votre Altesse a grandement raison, » écrit-elle de Marly, le 9 mai 1711, « de dire que le Roi doit regretter M. le Dauphin. Il était parfait pour Sa Majesté ; aucun fils n'avait pour son père plus de respect, d'obéissance et d'amour filial; on doit le répéter, car c'est son plus grand éloge. Si j'avais occasion de parler au Roi, je ne manquerais pas de m'acquitter de votre commission et de lui témoigner combien vous prenez part à son chagrin; mais, à table, il est difficile de dire un mot au Roi : personne ne parle haut, et je ne vois Sa Majesté en aucun autre endroit.

On m'en ôte les occasions plus que jamais; mais je ne suis pas la seule à qui l'on rende de mauvais offices auprès du Roi. Ma fille et son mari sont traités de même; car hier Sa Majesté s'en plaignit fort. Je lui dis que leurs sentiments m'étaient connus; qu'on les calomniait comme beaucoup d'autres, et que je priais Sa Majesté d'en juger par elle-même et non par autrui. Mais ici l'on croit tout ce qui se rapporte des gens, et on ne leur donne pas l'occasion de se justifier... »

Mais, quand la duchesse de Bourgogne, la joie et l'âme de la cour, eut été enlevée (12 février 1712), quand le duc de Bourgogne, sur qui se fondait l'espoir de la France, l'eut accompagnée dans la tombe (18 février), les soupçons se changèrent en accusations formelles, et la rumeur publique désigna le fils de Madame comme le coupable; à la cour, la douleur était extrême. On en jugera par ces lignes, écrites à la hâte, et où l'on remarque le désordre des idées :

Marly, 18 février 1712.

« Je pensais n'avoir à vous mander d'autres nouvelles que la triste cérémonie à laquelle nous avons dû assister hier à Versailles; mais le malheur nous poursuit et nous accable. Notre bon Dauphin (le duc de Bourgogne) a suivi son épouse, et est mort ce matin à huit heures et demie. Votre Altesse peut se figurer dans quelle affreuse douleur nous sommes plongés. Celle du Roi est si forte qu'elle me fait trembler pour sa santé. C'est une perte horrible pour tout le royaume; car ce prince était vertueux, juste et sensé. La France ne pouvait faire une plus grande perte. Tout le monde ici y perd. J'en suis touchée au fond de l'âme. Après Dieu, je n'ai de consolation qu'en vous. Comme le Roi était enrhumé, on ne l'a pas éveillé; mais il a bientôt appris cette affreuse nouvelle. Nous avons tous été auprès de lui, quand nous avons su qu'il en était informé : rien de plus lamentable à voir. Le Roi perd beaucoup par la mort de ce prince, qui, depuis qu'il était entré au conseil et qu'il travaillait avec les ministres, soulageait Sa Majesté autant qu'il pouvait. Il était charitable et faisait beaucoup d'aumônes. Il avait vendu tous les diamants de sa mère et en avait donné l'argent à de pauvres officiers. Il a fait tout le bien qu'il a pu et jamais de mal à personne. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu le spectacle qu'on va voir, c'est-à-dire le mari et la femme conduits dans la même voiture à Saint-Denis. Je suis encore si épouvantée que je ne puis reprendre mes sens. Je ne sais presque plus ce que je dis. Votre Altesse, qui a si bon cœur, partagera certainement notre affliction. Car ici la douleur est indescriptible. Je serais tentée de croire que, tous tant que nous sommes ici, nous allons mourir l'un après l'autre... »

Le parti contraire au duc d'Orléans exploita cette situation. La cabale, composée de Mme de Maintenon, ennemie du fils de Madame, et qui, sur ses ruines, espérait élever le bâtard, — du duc du Maine, qui comp-

tait bien sur la réalisation de ces espérances, — de Mme la Duchesse, jalouse du mariage de Mademoiselle avec le duc de Berry, qu'elle avait rêvé pour gendre, et d'autant plus acharnée, que la mort du Grand-Dauphin avait renversé tous ses projets, — du duc d'Antin, frère utérin de Mme la Duchesse et du duc du Maine, et de moitié dans leur haine; — cette cabale, dis-je, répandit contre le duc d'Orléans ces bruits odieux, qui, de la cour, gagnèrent la ville, la province et l'étranger. L'irritation et l'exaspération furent au comble. Lorsque le duc d'Orléans se présenta pour jeter de l'eau bénite sur le corps du Dauphin et de la Dauphine, les murmures éclatèrent sur son passage, et lorsque le convoi passa sous les fenêtres du Palais-Royal, ce furent des cris d'indignation et les injures « les plus énormes » vomies contre « le monstre » accusé d'avoir causé ces morts précipitées. Le duc de Bretagne, fils du duc et de la duchesse de Bourgogne, vint à mourir sur ces entrefaites ; il ne restait plus que leur troisième fils, le duc d'Anjou, plus tard Louis XV, qui tomba malade à son tour. On craignit pour sa vie ; s'il eût succombé, c'en était fait sans doute du fils de Madame. Mais la nature, en dépit des médecins, sauva l'enfant et préserva du même coup le duc d'Orléans des vengeances populaires. Ce prince, comme on sait, s'occupait de chimie; il offrit d'envoyer à la Bastille son chimiste, Homberg ou Humbert, pour qu'on lui fît son procès. Le Roi, disent les mémoires du temps, consentit, puis refusa. Le fils de Madame voulut alors se constituer lui-même prisonnier à la Bastille. On rejeta sa proposition. Voyons comment la princesse raconte tous ces événements :

Marly, 20 février 1712.

« ... Il y a quelque chose qui m'est encore plus pénible et qui me déchire l'âme : c'est le bruit répandu par de méchants esprits que mon fils a empoisonné le Dauphin et la Dauphine. Moi qui me jetterais au feu dans la certitude de son innocence, j'ai cru d'abord que ce n'était qu'une folie (*naredey*), et je ne pensais pas qu'on pût raconter cela sérieusement. Mais on en a informé le Roi comme d'une chose réelle ; il en a parlé sur-le-champ à mon fils avec beaucoup de bonté, et lui a dit qu'il n'ajoutait point foi à ces bruits ; cependant il a conseillé à mon fils d'envoyer de lui-même à la Bastille son chimiste, le brave et savant Humberg, afin qu'il lui servît de justification. Vous pensez bien comme tout cela m'affecte ; je suis hors de moi. Quelques-uns disent que ces méchancetés ont été apportées d'Espagne. Si c'était vrai, la princesse des Ursins serait un diable dont la vengeance s'acharnerait contre mon pauvre fils. Les taquineries de mon fils avec cette dame lui coûteraient cher. Il me semble que je suis un peu soulagée depuis que je vous ai conté mes chagrins. »

Dimanche, 21, dix heures du matin.

« Il faut que je vous conte la suite de l'affaire d'hier. Mon fils avait envoyé Humberg à la Bastille pour qu'il y subît un interrogatoire. Mais il y avait à la Bastille défense de le recevoir, d'abord parce que Sa Majesté ne veut pas croire aux bruits répandus contre mon fils, ensuite parce que tous les médecins qui ont assisté à l'autopsie ont attesté qu'il n'y avait aucune apparence de poison. Ils ont déclaré que Mme la Dauphine était morte de la rougeole (rœthlen), et M. le Dauphin du mauvais air ainsi que de chagrin. C'est une preuve évidente que personne, et encore moins mon fils, n'est cause de leur mort. J'espère donc que ces méchancetés auront une fin; mais, cette nuit, comme je ne savais pas que Humberg n'avait pas été reçu à la Bastille, je n'ai pas fermé l'œil un seul instant.

» On ne peut pas connaître Humberg sans *l'estimer*, à cause de la netteté de son esprit; il n'est pas *embrouillé*, comme sont d'ordinaire les savants; il n'est pas *grave*, mais toujours gai; les sciences les plus difficiles sont un jeu pour lui. Je suis sûre qu'il vous plairait. Il a une voix douce et lente, mais il *explique* fort bien. »

Versailles, 10 mars 1712.

« Je ne doute pas que vous ne soyez effrayée aussi, en voyant comme le malheur continue à nous poursuivre. Les médecins ont commis la même faute que pour Mme la Dauphine. Le petit Dauphin (le duc de Bretagne) était tout rouge de la rougeole et transpirait, ce qui ne les a pas empêchés de le saigner et de lui donner ensuite de l'émétique. Pendant l'opération, le pauvre enfant a trépassé. Et ce qui prouve bien que les docteurs ont aussi tué ce Dauphin, c'est que son jeune frère (le duc d'Anjou) avait la même maladie; mais comme les neuf médecins étaient occupés de l'aîné, la nourrice de l'autre s'est enfermée seule avec lui, et a donné à son petit prince du vin et du biscuit. Hier, comme le duc d'Anjou avait une fièvre violente, ils ont voulu aussi le saigner; mais Mme de Ventadour et la sous-gouvernante, Mme de Villeroy, s'y sont opposées de toutes leurs forces et l'ont tenu chaudement, et l'enfant a été sauvé, à la honte de la médecine. Si on les eût laissé faire, le prince serait mort comme ses parents.

» Il faut que je me plaigne encore à vous de l'horrible méchanceté des gens d'ici. Bien que mon fils, ni aucune des personnes de sa maison, n'ait jamais eu, de près ou de loin, de relations avec ce jeune prince, on dit publiquement qu'il l'a épargné, ne voulant pas attenter à ses jours dans la crainte que le roi d'Espagne ne vînt régner ici, parce que Philippe V déteste mon fils. Hier, des gens dignes de foi ont entendu ces paroles : « Ah! qu'on laisse mourir aussi le petit duc d'Anjou, afin que le royaume ne demeure pas après le Roi en minorité! » On n'entend de telles *insolences* qu'en ce pays-ci... »

Molière n'avait-il pas raison de ridiculiser les médecins de son temps?

A quoi bon tant d'Esculapes autour du berceau d'un enfant? Que vouliez-vous qu'il fît contre neuf? Qu'il mourût; et il n'avait pas, en effet, tardé à suivre son père, dont la mort, il faut bien le reconnaître, provenait autant de son chagrin et de la violence du mal, que de l'ignorance de la Faculté.

» Je suis persuadée qu'on a canonisé bien des saints qui le méritaient moins que feu notre deuxième Dauphin; (car, dans l'espace de onze mois, nous avons perdu trois Dauphins de 49, 26 et 5 ans); c'est quelque chose d'affreux. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire un autre exemple d'une pareille calamité. M. le Dauphin est très-certainement mort de chagrin; il aimait extraordinairement son épouse La fièvre lui est venue de sa tristesse. — Hier, le petit chien de M. le Dauphin m'a fait bien pleurer. La pauvre bête est venue dans la tribune de la chapelle, pour chercher son maître à l'endroit où il l'avait vu s'agenouiller la dernière fois; il a regardé tout le monde d'un air attristé, comme s'il eût voulu nous demander ce qu'était devenu son maître; ce qui m'a navré le cœur. » (Lettres des 13 et 17 Mars 1712).

A ces calomnies se mêlaient d'autres bruits, qui parvenaient aussi jusqu'aux oreilles de Madame.

Versailles, jour de Pâques, 27 mars 1712, dix heures du matin.

« Les médecins avouent qu'ils n'ont pas traité comme il fallait le Dauphin et la Dauphine; ils avouent n'avoir pas connu le caractère de la maladie. — Autrefois, mon fils était aimé de tout le monde; mais depuis les affaires d'Espagne, tout Paris le hait, et on n'est jamais plus heureux que quand on peut répandre des calomnies sur son compte. La chose (en Espagne) ne s'est point passée comme on l'a dit; mais quand la relation serait exacte, je ne vois pas en quoi cela regarde les Parisiens. Mais voilà comme les gens sont faits ici. Vous pensez qu'il n'est pas agréable pour moi de savoir qu'on a placardé, contre le Palais-Royal, des affiches avec ces mots : « *Voici où se font les loteries, et où on trouve le plus fin poison.* » Les *loteries* sont là pour dire que mon fils se conduit avec sa fille comme Loth avec les siennes; on ne demande pas que mon fils soit bigot; mais on ne trouve pas bien qu'ils blasphème comme s'il n'y avait pas de Dieu; et, en cela, on n'a pas tort. Je le lui ait dit cent fois; mais il ne me croit pas. — La mort de Seignelay, on l'a aussi attribuée à mon fils, parce qu'un mois auparavant ils avaient soupé ensemble au sortir d'un bal. »

L'innocence du duc d'Orléans, en ce qui est du fait d'empoisonnement, fut enfin reconnue. Madame le mande à sa tante, dans une lettre

curieuse qui prouve la part que Mme de Maintenon avait prise aux calomnies répandues contre ce prince :

Marly, 8 avril 1712.

« M. Hassemberg devant vous remettre ma lettre en mains propres, je vais vous dire par lui d'où vient le malheur de mon fils. M. du Maine, Mme la Duchesse et M. le duc d'Antin, les plus ambitieuses créatures du monde, voyant l'inclination du Roi pour mon fils, cherchent tous les moyens possibles de le perdre. Tant que Monseigneur (le Dauphin) a vécu, ils n'ont agi que sur lui et sur le duc de Bourgogne; ce qui a réussi auprès du premier mais non pas du second, qui était plus équitable que son père. Depuis un an, et après la mort de Monseigneur, ils ont commencé à attirer dans leur cabale la vieille Maintenon, qui a dénoncé mon fils près du Roi, disant qu'il avait empoisonné le premier Dauphin, l'autre Dauphin et la Dauphine. Ils pensaient par là effrayer si fort le Roi que, sans rien vérifier, il chasserait incontinent mon fils de la cour; mais je sais que les docteurs, après avoir tout examiné, ont assuré qu'il n'y avait aucune trace de poison, et que le Roi, se tournant vers Mme de Maintenon, s'est écrié : « Eh bien ! Madame, eh bien! ne vous avais-je pas dit que ce que vous m'avez dit de mon neveu était faux? » On a vu, à Paris, des gens du duc d'Antin répandre ces bruits dans le peuple. Ainsi, nous avions deviné juste : la vieille voudrait voir sur le trône ceux qu'elle a élevés; elle nous hait... »

C'est à cette époque que Madame fut admise aux *particuliers* du Roi. Nous avons dit plus haut en quoi consistaient ces réunions, et combien la princesse Palatine souffrait d'en être écartée. Il fallait que ce fût une grande distinction ; car Dangeau et Saint-Simon ont noté le fait comme un événement digne de remarque : « Ce même jour (20 février 1712), dit Saint-Simon, le Roi fit entrer Madame dans son cabinet, après son souper, avec les princes et princesses qui avaient coutume d'y entrer jusqu'au coucher du roi, et elle y est entrée depuis tous les soirs. » Louis XIV voyait les rangs s'éclaircir autour de lui ; la société d'une princesse qui riait et plaisantait volontiers devait lui être alors particulièrement agréable.

« Je me réjouis pour deux raisons de pouvoir pénétrer dans le *saint des saints*, écrit-elle le 13 mars 1712 : d'abord, parce que c'est là seulement qu'on entend le Roi causer, et moi qui aime et respecte Sa Majesté, je n'avais plus d'autre perspective que les audiences pour pouvoir lui parler, ce qui était bien triste pour moi; car, être seule de la famille royale à subir une pareille exclusion, semblait une véritable disgrâce; sauf ces deux raisons, je n'en ai aucune autre qui puisse me faire souhaiter d'avoir mes entrées dans le *cabinet*... »

« Si je n'avais pas obtenu la permission d'entrer dans les *cabinets*, dit-elle encore le 19 mars, je n'aurais plus de ma vie entendu parler le Roi qu'en audience particulière; car, lorsqu'il ne chasse pas ou ne va pas à Marly, il passe toute l'après-dinée chez Mme de Maintenon; il y travaille avec les ministres tous les soirs; moi, j'y cause et j'y plaisante, et ma conversation fait quelquefois bien rire le Roi. » Et le 24 du même mois: « Dans ce sanctuaire, on ne parle que des choses passées, mais pas un mot des affaires présentes, ni de la guerre, ni de la paix, non plus que des trois Dauphins, ni de la Dauphine, afin de ne pas réveiller ce souvenir chez le Roi; s'il en parle le premier, je détourne aussitôt la conversation, et je fais comme si je n'avais pas entendu. »

Mais on sentait bien que la jeunesse et la gaieté manquaient dans ces réunions intimes du soir. La duchesse de Bourgogne, hélas! n'était plus là pour les égayer. La duchesse de Berry ne convenait pas à ce rôle. Cette princesse montait, par degrés, au premier rang. « Je n'ai plus que vous, » avait dit Louis XIV à son mari. En public, elle paraissait triste; mais, au fond, sa joie était extrême d'être délivrée d'une rivale si dangereuse pour elle par le contraste, et d'être de plus en plus rapprochée du trône. Mais ce rang exigeait un maintien et une tenue dont la duchesse de Berry n'avait aucune idée.

Versailles, 1er octobre 1712.

« Notre duchesse de Berry est plus folle et plus mal élevée que jamais.

» Mais je ne lui ai pas caché ma façon de penser. Elle était venue magnifiquement parée, *en grand habit*, avec plus de quatorze poinçons en diamants, les plus beaux du monde; elle avait sur la figure douze mouches qui lui allaient fort mal. Quand elle vint à moi, je lui dis: « Madame, vous voilà à merveille, mais il me semble que vous avez trop de mouches, cela n'a pas l'air de vous aller; vous êtes la première personne de ce pays ci, cela demande un peu plus de gravité que d'être mouchetée comme les comédiens sur le théâtre. » Elle fit la moue, et dit: « Je sais que vous n'aimez pas les mouches, et que vous les trouvez mal; mais je les trouve fort bien et je ne veux plaire qu'à moi. » J'ai dit: « C'est une erreur de votre grande jeunesse, car plutôt que de plaire à vous-même, vous devez songer à plaire au Roi. — Oh! dit-elle: le Roi s'accoutume à tout, et moi j'ai pris mon parti; je ne me mettrai en peine de rien et ne me soucie de rien. » Je me mis à rire; « Avec ces sentiments on va loin. Écoutez, quand je vous dis mon sentiment, c'est pour votre bien, parce que j'y suis obligée comme votre grand'mère et parce que le Roi me l'a ordonné; sans cela, je n'en dirais mot; se taire est un bon parti. — Cela ne sert de rien et on ne m'empêchera pas de faire ce que je veux. » Je dis: « Tant pis pour vous! mais comme tout ce que je vous entends dire là sont des abus, des erreurs de jeunesse, j'espère que cela changera. Ne vous souvenez-vous pas avoir ouï dire à Mme la Dauphine qu'on

ne pensait pas toujours de même, et qu'elle était fâchée de n'avoir pas été plutôt raisonnable? — Pour moi, dit-elle, je me trouve bien et ne changerai pas. » — Je dis : « Cela ne suffit pas que vous soyez contente de vous; il faut que tout le monde le puisse être. » Là-dessus elle se leva. Je dis : « Voilà une petite tête qui vous donnera bien de la peine. — Qu'est-ce que cela veut dire? » — Je dis : « Vous m'entendez, cela suffit. Mais si vous ne m'entendiez pas, l'expérience vous rendra bientôt savante sur cela... »

» Puis elle s'éloigna. Vous voyez quel détestable caractère elle a. J'ai dit hier à son père tout ce qui s'était passé, ajoutant qu'il ferait bien d'enseigner à sa fille la manière dont elle devait me parler; que, cette fois, j'avais eu de la patience, mais que je ne répondais pas d'en avoir toujours autant, et que je finirais par me plaindre au Roi de la manière dont elle recevait mes observations. Mon fils s'est ému, m'a priée de n'en rien dire, et s'est chargé de la chapitrer sévèrement. »

Son père n'en obtint pas davantage, et se brouilla même, pendant quelque temps, avec elle.

Marly, 24 novembre 1718.

« ...Mon fils et sa fille, qui, comme vous savez, ont eu tant d'amour l'un pour l'autre, ce dont le monde, comme vous le savez aussi, a si mal parlé, commencent maintenant à se haïr; ils se querellent tous les jours comme des diables; et, ce qu'il y a de pire, c'est que la fille brouille son père avec son mari; le père s'en retourne désespéré à Paris; il me cache ce qui se passe; mais je sais tout par sa femme. »

Le duc de Berry finit aussi par se lasser de sa femme, et, quand il fut à ses derniers moments, il refusa de la voir. Cette mort, venant après tant d'autres deuils, assombrit encore la vieillesse de Louis XIV et remplit Madame de chagrin. Elle assista le prince à son lit de mort. Telle était la puissance de l'étiquette, que le duc de Berry, voyant entrer sa belle-mère, la Duchesse d'Orléans, et Madame, eut la présence d'esprit de dire : « Donnez une chaise à Madame, et un siége à Mme d'Orléans. » Supposez une méprise, le siége donné à Madame et la chaise à la Duchesse d'Orléans : c'en était assez pour troubler à jamais le repos de ses mânes !

Les historiens n'ont pas précisé la cause de sa mort; à ce titre, la lettre où Madame apprend la nouvelle à sa tante, a de l'importance.

Le prince, par lui-même, n'a pas marqué dans l'histoire; mais les scandaleuses folies de sa femme, ont préservé son nom de l'oubli; sans cette circonstance, sa biographie se résumerait en quelques phrases : « Il était petit-fils de Louis XIV; il était dénué d'intelligence; il mangeait

au-delà de son appétit », et sa mort ne mériterait pas de fixer l'attention. C'est un accident à la chasse qui termina ses jours :

Marly, 6 mars 1714.

« Le pauvre duc de Berry a avoué, un peu avant sa fin, qu'il était lui-même cause de sa mort. Jeudi dernier, comme il était à la chasse (il faisait glissant, car il avait plu), son cheval tomba sur les jambes de devant ; le prince le tira avec tant de force que le cheval se redressa de toute sa hauteur, et le pommeau de la selle vint frapper le duc de Berry entre la poitrine et l'estomac. Il en ressentit aussitôt une grande douleur, mais ne dit rien. La nuit, il eut des vomissements ; mais il défendit à son valet-de-chambre d'en parler ; il pensait que c'était la dyssenterie et ne voulut rien dire, de crainte des médicaments ; il s'imagina que cela passerait tout seul. Vendredi, il se sentit mal à l'aise ; il dit que c'était un dérangement. Samedi, il alla à la chasse. Le même jour, un paysan, témoin de l'accident, dit à un des gens du Roi : « Comment se porte M. le duc de Berry ? » L'autre répondit : « Fort bien ; car il court le cerf aujourd'hui. » Le paysan dit : « Si cela est qu'il se porte bien, il faut que les princes aient les os plus durs que nous autres, paysans ; car je lui vis recevoir un coup, jeudi, à la chasse, en relevant son cheval, dont trois paysans en seraient crevés. » S'il avait dit quelque chose, on ne lui aurait pas donné d'émétique... »

Cette lettre est l'avant-dernière de celles qui ont été communiquées à M. Ranke par le roi de Hanovre. Nous avons essayé de peindre, à l'aide de ces renseignements, l'intérieur de famille de Madame; dans cette vue, nous avons négligé beaucoup de lettres curieuses se rapportant à Louis XIV, à Mme de Maintenon, aux fils du Dauphin, à la duchesse de Bourgogne, à la cour, et, avant tout, à Madame, qui exprime librement ses idées, ses maximes, ses opinions sur la religion et les affaires. Nous les réservons pour un troisième et dernier article.

GUILLAUME DEPPING.

LA CAMPAGNE DE 1860

SOUVENIRS DE L'ITALIE MÉRIDIONALE[1]

XVIII

Le 30 septembre, dans l'après-midi, toutes les troupes disponibles à Caserte prirent les armes. Des espions sûrs avaient rapporté que tout se préparait du côté des Napolitains pour frapper un coup décisif, de Capoue à la ligne du Volturne.

Déjà les troupes royales avaient pris l'offensive dans la matinée, et engagé le combat vers San-Angelo, avec une partie de la division Medici.

Notre première ligne était bien ébranlée.

Elle était formée d'une brigade de la 16e division, commandée par Milbitz, et d'autres détachements de divers corps stationnés à San-Tammaro et Santa-Maria ; de la division Medici, de la brigade Spangaro, et de la 15e division.

Notre flanc droit était couvert par Sacchi, à San-Leucio, et en arrière se trouvait Bixio, à Maddaloni, avec sa faible division, et une brigade de la division Medici (la brigade Eberhard, l'ancienne 1re brigade de la division de Terranova).

La réserve devait rester concentrée à Caserte, et fut placée sous le commandement de Türr, qui était revenu de Naples.

[1] Voir la *Revue germanique* des 1er et 16 mai et 1er juin 1862.

Je pris les fonctions de chef d'état-major général de la réserve, qui se déploya partie sur la grande route de Caserte à Santa-Maria, partie sur l'esplanade du château de Caserte.

Comme nous ne savions pas au juste quelles étaient les troupes disponibles pour former la réserve, Türr m'envoya vers Sirtori lui demander des éclaircissements.

Voici les troupes dont nous disposions :

La brigade Éber, de la 15ᵉ division, forte environ de	1,500 hom.
La brigade de Georgis (Milano) de la même division (15ᵉ) forte seulement de	800
La brigade Assanti, de la 16ᵉ division, de	1,100
Le bataillon Paterniti, de.	250
La brigade Pace, de	2,100
Total.	5,750 hom.

Nous avions, en outre, 13 pièces de canon, provenant de trois batteries différentes, et sur lesquelles il n'y avait que 4 pièces d'artillerie de campagne. Les autres étaient des pièces de montagne.

L'ensemble de nos forces présentait donc un total de 5,800 hommes.

Mais il n'y avait dans la brigade Pace que 200 hommes pourvus d'armes en bon état (ou du moins d'armes considérées comme telles par nous); 500 hommes étaient armés d'une façon médiocre; le reste de la brigade, soit 1,400 hommes, était pour le moment incapable d'aucun service effectif en campagne.

La réserve ne comprenait donc en réalité que 4,400 combattants.

J'acquis la certitude, en causant avec Sirtori, à son quartier-général, qu'il n'avait pas lu une ligne de mon rapport du 25 septembre, sur l'organisation du service à Caserte avant son arrivée.

Tandis que j'étais chez lui, plusieurs officiers arrivèrent se plaindre du manque de munitions. Ils en paraissaient fort en peine, ainsi que Sirtori, et je leur répondis :

— Les choses ne me semblent pas aussi désespérées, car, enfin, nous avons encore notre magasin de réserve, ici même, à Caserte.

— Et combien s'y trouve-t-il de cartouches ? demanda Sirtori.

— Je ne puis vous le dire d'une manière précise, car on en a délivré beaucoup ce matin ; mais il doit bien en rester 150,000 de disponibles.

— 150,000 cartouches ! s'écria Sirtori, et l'on n'en savait rien !

— 150,000 cartouches ! quel cri de joie !

En effet, c'était beaucoup pour nous ; ce chiffre était étourdissant, incompréhensible et suffisait largement à l'approvisionnement de 10,000 hommes.

Mais la seconde partie de la phrase, ce *et l'on n'en savait rien !* qui m'était jeté en face comme un reproche, en vérité, c'était trop curieux.

Des reproches à moi, qui, par mes peines et mon travail, avais mérité les plus justes louanges, c'en était trop à la fin.

Je répondis d'une manière très-brève que ce n'était pas ma faute si l'on n'avait pas pris connaissance des rapports que j'avais adressés ; que j'avais demandé de la manière la plus instante qu'on me retirât le service des munitions, et que, du reste, j'allais envoyer à l'instant le capitaine Redova avec un rapport sur l'état actuel de nos munitions.

Nous nous trouvâmes encore plus riches que je ne l'avais espéré, puisqu'il nous restait 200,000 cartouches.

Quelle immense fortune !

Sitôt que je fus débarrassé de Sirtori, je voulus rejoindre Türr ; mais il s'était rendu à cheval sur les hauteurs de Santa-Maria, ne pouvant modérer son impatience, et allant lui-même aux nouvelles.

Ne pouvant m'éloigner de Caserte, j'envoyai à Türr les renseignements que je m'étais procurés près de Sirtori, par un de mes officiers, qui revint peu après et me rapporta l'ordre de faire rentrer nos troupes dans leurs casernes. Türr arriva presqu'au même moment, me confirma l'ordre donné et nous retombâmes dans nos incertitudes.

Je me rendis chez la contessa ; elle était sortie, et en l'attendant, je pris quelque repos sur un divan, et je ne tardai pas à m'endormir.

La contessa rentra bien après minuit ; elle revenait de l'hôpital : elle m'apprit qu'il n'y avait rien de nouveau, et m'engagea à me retirer et à prendre quelques heures de repos, en attendant les événements.

Le premier ordre qui nous arriva, même avant l'aube du jour, fut : Toutes les troupes de Caserte consignées dans leurs casernes.

Cet ordre était si habituel, qu'il était donné en permanence aux brigades.

Nous apprîmes, dans la matinée du 1er octobre, que plusieurs corps de troupes affectés à la réserve avaient été dirigés sur Santa-Maria, par l'ordre direct de Sirtori, sans qu'il eût jugé à propos, comme c'est l'usage, de le transmettre au commandant de la réserve.

A neuf heures du matin, arriva l'ordre que toutes les troupes disponibles à Caserte fussent réunies sur l'Esplanade et se tinssent prêtes à partir.

Cette fois-ci, c'était sérieux.

Tout ce qui restait à Türr de la réserve, c'est-à-dire, la brigade Éber et la brigade Georgis, comprenait au plus 2,300 hommes. Toutes les autres troupes étaient déjà parties ; nous n'avions plus une pièce de canon, et, de plus, Sirtori nous avait pris presque tous nos hussards, plus de 100 hommes.

Nous étions attaqués par les troupes royales sur deux points différents en avant de Capoue et sur la ligne de Ducenta, par des forces très-supérieures aux nôtres.

Nos troupes de réserve s'étaient mises à l'abri du soleil, sous les arbres de l'Esplanade, ainsi que l'état-major, lorsque parvint l'ordre de marcher en avant. On envoya des patrouilles en reconnaissance dans plusieurs directions, afin de prévenir toute surprise de la part des troupes royales.

La canonnade qu'on entendait vers San-Angelo et Santa-Maria, semblait d'heure en heure se rapprocher de nous. Nous étions sans nouvelles de la ligne de Maddaloni ; mais avec nos longues-vues, nous voyions les hauteurs de Caserta-Vecchia couvertes de troupes, et, selon toute apparence, c'étaient des Napolitains.

Ainsi l'ennemi, dans la matinée même, se trouvait déjà à cinq milles à peine de l'Esplanade de Caserte. L'ordre de faire avancer toutes les troupes disponibles prouvait que nous avions affaire à des forces considérables, et le combat, en se rapprochant, démontrait clairement que à Santa-Maria, tout au moins, nous avions le dessous.

Un premier ordre de nous porter en avant fut contremandé tout aussitôt, et nous en profitâmes pour déjeûner. La contessa della Torre nous envoya des provisions ; nos ordonnances y avaient également pourvu, et nos soldats n'avaient pas été oubliés.

Enfin, à deux heures de l'après-midi, arriva l'ordre de porter la réserve en avant, vers Santa-Maria. Türr m'ordonna ainsi qu'à mon état-major et aux douze hussards qui nous restaient, de prendre par la grande route. La brigade Éber devait me suivre. Türr, avec les officiers de sa suite et la brigade Milano (de Georgis) devait se rendre par le chemin de fer à Santa-Maria.

Les wagons étaient prêts, et la locomotive disponible depuis le matin.

Les ordres furent donnés en conséquence. Je partis avee mes officiers, précédant la colonne Éber. Mes chevaux étaient enfin arrivés, et je montais un magnifique cheval normand, impassible au feu.

Nous arrivâmes en une demi-heure à Sainte-Marie, laissant la

colonne loin derrière nous ; je plaçai l'un de mes officiers au débarcadère du chemin de fer, l'autre pour l'arrivée de notre brigade, le troisième en vedette sur la place circulaire de Sainte-Marie, et je me rendis à la porte de Capoue, pour voir où en était le combat.

En traversant la ville, j'aperçus bon nombre de soldats, le visage bouleversé ; je les rassurai, en leur disant que j'amenais les troupes de réserve, 5,000 ou 10,000 hommes ; je ne marchandais pas sur le chiffre.

Je trouvai à la porte de Capoue (il pouvait être deux heures trois quarts environ), le général Milbitz couché sur une botte de paille, dans la pose du héros mourant (l'*eroe moriente*).

Le général Milbitz, qui voulait absolument être Polonais, bien que son nom fût allemand et lui Allemand, puisqu'il se nommait Milbitz von Isenschmidt, ne me répondit que par un soupir et un gémissement, lorsque je lui dis que la réserve arrivait, le priant de m'indiquer où se trouvait Garibaldi, et vers quel point il fallait nous porter.

Je me convainquis peu après que la blessure du général se bornait à une simple contusion ; car il se releva et fit quelques pas, appuyé sur deux de ses officiers.

Mais la pose était bien réussie.

Voyant que je ne pouvais rien obtenir de ce côté, je retournai sur la place circulaire de Santa-Maria, et j'y arrivai au même moment que Garibaldi.

Il était baigné de sueur, et la route de San-Angelo étant encore occupée par les troupes royales, il avait dû gagner Santa-Maria par des sentiers détournés.

Je lui annonçai l'arrivée de la réserve. Il me demanda le chiffre de notre effectif, et, sur ma réponse, il s'écria : « Bon ! la victoire est à nous. Je vais frapper le dernier coup.

» Faites reposer vos hommes dès qu'ils arriveront ; j'ai besoin de troupes fraîches. »

Il s'éloigna à ces paroles, et, montant à cheval, se dirigea lentement vers la barricade de San-Angelo.

Au même moment, débouchait sur la place la tête de colonne de Georgis, qui était arrivée par le chemin de fer, et à l'instant où, pour me conformer aux ordres du Dictateur, j'allais lui assigner quelques moments de repos sous les arbres, à la gauche de la place, nous parvint l'ordre de la diriger immédiatement sur la route de San-Angelo. Je me plaçai à la tête de la brigade et je partis avec elle.

Sirtori et le grand état-major général se trouvaient au même moment

sur la place circulaire de Santa-Maria. Le grand état-major général était si nombreux qu'il remplissait toute la place. Que faisait-il là ? c'était pour moi une énigme, et quelque nombreux qu'il fût, il était encore insuffisant, puisqu'on me prit mes deux officiers d'ordonnance pendant le reste de la journée pour le service du Dictateur et de Sirtori.

Lorsque je fus arrivé au delà de la barricade de la porte San-Angelo, j'aperçus Garibaldi dans un bouquet d'arbres, sur la droite de la route.

Je me rendis près de lui, et laissai la brigade nous suivre par la route.

A peine avions-nous galoppé pendant une centaine de pas, moi à la gauche du Dictateur, que les balles napolitaines sifflèrent à nos oreilles.

L'aile gauche de la division des troupes royales, qui s'était portée le matin vers Santa-Maria et San-Tammaro, se trouvait en ce moment dans l'angle formé par les deux routes de Santa-Maria à Capoue, et à San-Angelo, à la hauteur de la Tuilerie, à 700 pas à peine de la barricade de la porte San-Angelo, à Santa-Maria.

Une balle morte arriva entre Garibaldi et moi, et atteignit le Dictateur à la jambe gauche, mais sans le blesser. Il essuya immédiatement la trace de poussière laissée sur son pantalon.

Une petite division de Calabrais, de la brigade Pace, que nous rencontrâmes au même moment, reçut l'ordre de déblayer le terrain sur la gauche de San-Angelo.

Les bersaglieri de Milan étaient arrivés sur ces entrefaites, et Garibaldi leur ordonna de se déployer des deux côtés de la route.

— La victoire est assurée, leur dit le Dictateur ; c'est à vous que reviendra l'honneur d'avoir rejeté les Napolitains dans Capoue.

Garibaldi avait le talent d'électriser les troupes par quelques paroles, et je priai de Georgis de les transmettre au reste de la brigade.

Les bersaglieri se déployèrent. Une violente canonnade, sur notre gauche, nous prouva que le combat devenait plus vif sur la grande route de Capoue, vers la porte de Capoue, à Santa-Maria.

J'apercevais, par une clairière, une batterie napolitaine et plusieurs bataillons de troupes royales à la hauteur de la Tuilerie ; le bois, à notre gauche, fourmillait de tirailleurs napolitains ; mais devant moi, personne.

Je résolus dès lors de porter la brigade Milano droit devant nous, dans la direction de la Taverne de Virilasci, à peu près.

Ce mouvement donnait tout d'abord un peu de repos aux défenseurs

fatigués de Santa-Maria, et à nous l'espérance de nous emparer de la batterie napolitaine.

Ce mouvement devait être décisif; car nous coupions aux troupes royales leur retraite vers Capoue, ou nous les obligions tout au moins à abandonner de suite le combat, par la crainte de se voir privés des moyens de rentrer à Capoue.

J'ordonnai à mes lignes de tirailleurs de se replier, et je me rendis moi-même au milieu d'eux, pour accélérer leur mouvement.

Des officiers qui arrivaient au même moment de Santa-Maria sur la route de San-Angelo, m'assurèrent plus tard que ce « diable rouge » se démenant au milieu des tirailleurs, lui et son grand cheval, faisait un singulier effet[1].

Ainsi que je l'avais prévu, la batterie napolitaine s'enfuit à toute bride, abandonnant deux pièces de canon, dont s'emparèrent nos hussards, qui, au même moment, faisaient une sortie de Santa-Maria par la porte de Capoue.

Tandis que les bersaglieri se reformaient sur un terrain un peu découvert, plusieurs escadrons de cavalerie napolitaine, débouchant par la route de Capoue, vinrent charger les bersaglieri.

Ils s'étaient formés par petits groupes, dont le plus compact était à peine de 20 hommes.

Je défendis de faire feu avant mon commandement, et une mêlée me semblait si inévitable que je tirai mon épée, ce que je ne fais jamais d'ordinaire.

Nos jeunes tirailleurs attendirent, immobiles, le doigt sur la détente, et lorsque les carabiniers royaux ne furent plus qu'à 30 ou 40 pas, je criai : — Feu ! — de toutes mes forces.

Accueillie par une décharge générale, la cavalerie napolitaine s'en retourna bride abattue.

A peine avions-nous repoussé la charge de la cavalerie que les tirailleurs napolitains reparurent et commencèrent un feu très-vif.

Il n'est pas facile de reformer une ligne de tirailleurs; or, tous les nôtres s'étaient repliés, et nous avions maintenant devant nous un espace découvert de 250 pas à franchir avant de trouver quelques arbres pour les abriter.

Au moment où je cherchais le meilleur moyen de résoudre cette difficulté, mon beau et bon cheval reçut une balle dans la jambe, et il me fallut abandonner cette vaillante bête.

[1] M. Rüstow parle de lui. — (*Note du traducteur*.)

Cattenacci me céda son cheval, et je remarquai au même moment que l'avant-garde de la brigade Éber, la légion hongroise et la compagnie étrangère (*compagnia estera*), le tout comprenant 250 hommes environ, s'engageaient précisément du côté où j'aurais souhaité avoir mes tirailleurs milanais.

Il était indifférent que ce fussent les bersaglieri de Milan ou la légion hongroise, et je criai aux Milanais :

— Qui sera le premier arrivé, de vous ou des Hongrois ?

Puis, donnant de l'éperon à mon cheval, je courus à ceux-ci pour les stimuler par les mêmes paroles.

Les troupes royales furent repoussées par les seuls tirailleurs, sans que la réserve fût obligée de donner.

J'avais si bien pris l'habitude de parler italien que je me servais de cette langue, même en m'adressant aux Hongrois. Catenacci m'en fit l'observation, en me demandant pourquoi je ne leur parlais pas allemand, puisque pour la plupart ils ne comprenaient pas l'italien. J'ignore si Catenacci savait que la langue maggyare n'est pas l'allemand ; mais, comme la légion hongroise, à l'exception des officiers, renfermait à peine 10 pour cent de Maggyares, que tout le reste était Allemand, et surtout Prussien, Catenacci avait parfaitement raison.

Même chose était vraie pour les hussards hongrois qui avaient la couronne de Saint-Étienne brodée sur leur dolman. Ils appartenaient à toutes les nations possibles, et il y avait même parmi eux beaucoup d'Italiens.

Quelle folie ! quel vertige !

Le commandant de la légion hongroise, porteur d'un nom hongrois très-sonore, Megyorody, haranguait ses troupes dans le plus beau patois de Vienne, et un grand nombre de ses officiers, qui étaient Allemands, avaient *maggyarisé* leurs noms.

Nous étions arrivés à l'endroit même où avait eu lieu l'engagement du 19, et nos lecteurs se souviendront sans peine de la description topographique du terrain.

La ligne des tirailleurs, soi-disant hongrois, se déployait des deux côtés du chemin creux ; nous nous trouvions à deux cents pas environ de la ferme Ambrosio, le terrain était découvert, lorsque soudain arriva sur nous la cavalerie royale, forte de 1,000 à 1,200 chevaux.

La ferme Ambrosio, entourée d'un mur peu élevé, était pour nous une défense excellente contre une charge de cavalerie.

Je criai à nos hommes de gagner la maison qui se trouvait devant

nous, et, prenant les devants, puisque j'étais à cheval, je m'y rendis tout aussitôt.

Catenacci, qui était à pied, arriva avec les douze premiers tirailleurs jusqu'à un gros arbre, à cinquante pas environ de la ferme. Voyant qu'ils ne pouvaient plus arriver jusqu'à moi, ils se groupèrent autour de l'arbre. Au même moment, arrivait sur eux un escadron de cavalerie. Je vis qu'ils étaient perdus; Catenacci avait fait tout ce qu'il était possible de faire comme résistance. Je ne pouvais venir d'aucune manière à leur secours, et je regardais en vain du côté par lequel devait déboucher la réserve. Une vingtaine d'hommes, que j'avais trouvés dans la cour, et qui appartenaient probablement à la division Médici, se sauvèrent dès qu'ils virent venir la cavalerie.

Voici donc l'ensemble de notre position : moi seul dans la cour de la ferme; Catenacci, à cinquante pas de moi, avec une poignée d'hommes; un peu plus loin, un autre petit groupe, et enfin le reste de nos tirailleurs, que je ne pouvais voir, s'étaient abrités dans le chemin creux.

Les Napolitains étaient arrivés à vingt pas du petit groupe formé par Catenacci et ses hommes; aucune détonation ne s'était fait entendre, lorsqu'un miracle se passa sous nos yeux.

Une grêle de mitraille, envoyée de la forteresse, vint tomber au milieu des carabiniers royaux, en épargnant Catenacci et ses hommes.

Les carabiniers firent volte-face et se retirèrent.

Catenacci profita du moment pour s'abriter près le chemin creux, et se rallier, s'il était possible, à la réserve.

Les carabiniers jouaient du sabre au sud du chemin.

Nous avions vingt-six blessés, dont le brave lieutenant Flügel, qui mourut peu de jours après, à l'hôpital de Santa-Maria.

Ma position ne s'était pas améliorée, malgré tous ces incidents. Les alentours de la ferme fourmillaient de carabiniers. Je ne pouvais sortir de la cour sans être poursuivi, et mon cheval n'était pas assez bon pour que je pusse me fier à lui.

J'eus un moment la pensée de le faire entrer dans la maison, de le cacher dans l'écurie, et de me rendre à l'étage supérieur, afin d'attendre l'arrivée de la réserve, ou de vendre chèrement ma vie, si j'étais découvert.

Mais je ne pouvais y songer, n'ayant pas de revolver.

Au surplus, j'avais déjà été signalé.

Cinq cavaliers m'avaient vu, et me fermaient les issues de la cour. Il y en avait trois à la porte nord, deux à celle sud.

La pensée de me rendre ne m'occupa pas un instant.

Mais je ne pouvais me dissimuler que ma fin était proche.

Je recommandai au Dieu des armées ceux que j'aimais et moi-même, tandis que je tirais mon épée; puis, donnant de l'éperon à mon cheval, je piquai droit sur les deux carabiniers qui gardaient la porte sud en leur criant d'une voix formidable :

— « *Via, birbanti!* (arrière, brigands!)

Ils obéirent au commandement, et s'écartèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, et moi passant entre eux.

Mon cheval allait comme le vent, et semblait excité par une puissance supérieure.

Quelques coups de pistolet retentirent derrière moi; puis, à six cents pas environ de la ferme d'Ambrosio, j'aperçus les premiers képis rouges de notre réserve, qui débouchaient par un chemin creux à la hauteur de la maison Avallo.

Je ne pus alors m'empêcher de me retourner. Les cinq Napolitains s'étaient arrêtés à quelque distance en arrière de moi. Sans doute, ils avaient aperçu avant moi les képis rouges de nos hommes et avaient jugé prudent de ne pas continuer. Je leur envoyai un sourire de mépris, et je remerciai Dieu de tout mon cœur de m'avoir tiré de ce danger.

La réserve venait soutenir notre ligne de tirailleurs; je me rendis immédiatement sur la grande route de Capoue pour y chercher la brigade Milano.

Les avant-postes de bersaglieri étaient à la ferme de Saullo; le gros de la brigade en arrière de la taverne Virilasci. Je la fis avancer un peu; nous ne rencontrâmes plus personne; une quantité de havre-sacs, de schakos, avaient été abandonnés sur le terrain par les troupes royales.

Bientôt après, je reçus l'ordre de suspendre tout mouvement.

Le jour était tombé, lorsque la brigade Milano établit ses bivouac en arrière de la taverne Virilasci; de temps à autre, un coup de canon tiré de Capoue, troublait seul le silence solennel du champ de bataille.

Les bersaglieri et le régiment Banini, de la brigade Éber, occupaient le couvent des Capucins.

Sur la route de San-Angelo, il n'y avait que la légion hongroise, la compagnie étrangère et le régiment Cossowich.

Depuis quelque temps déjà, Türr ne parvenait que difficilement à me rendre la justice qui m'était due. Il voulut encore, à cette occasion, me dénier le mérite du mouvement que j'avais dirigé par mon attaque de flanc sur les troupes napolitaines.

Il prétendit que c'était à lui que revenait tout l'honneur de la retraite des Napolitains par sa marche sur le couvent des Capucins.

Il sera facile à mes lecteurs de voir de quel côté était la vérité.

L'ordre du jour de Garibaldi, après la bataille du Volturne, s'exprimait ainsi au sujet des troupes de la réserve.

« Les troupes de réserve arrivèrent en ce moment de Caserte. Je fis former une colonne d'attaque sur la grande route de San-Angelo.

» La brigade Milano était la première ; puis la brigade Éber. La brigade Assenti formait la réserve.

» Les Calabrais de la brigade Pace se distinguèrent par leur bravoure.

» A peine la tête de la colonne avait-elle gagné un terrain découvert, que l'ennemi dirigea sur elle un feu très-vif, ce qui *occasionna quelque désordre lors du déploiement des jeunes bersaglieri de Milan*, qui marchaient les premiers.

» Néanmoins, ces braves soldats se précipitèrent sur l'ennemi, tandis que leurs clairons sonnaient la charge, et les Napolitains furent obligés de se replier sur Capoue.

» Les lignes des tirailleurs des bersaglieri de Milan furent soutenues peu après par *un* bataillon de la même brigade, qui supporta le choc de l'ennemi, sans tirer un coup de fusil.

» La grande route qui conduit de Santa-Maria à San-Angelo, forme, avec la route de Capoue, un angle de 40 degrés environ ; ce qui obligea la colonne à se diriger d'abord vers la gauche, pour se déployer ensuite droit devant elle.

» Lorsque la brigade Milano et les Calabrais eurent engagé le combat, je les fis appuyer par la *brigade Eber*.

» Ce fut un beau spectacle que de voir les *vétérans hongrois* marcher au combat aussi calmes et en aussi bon ordre que sur leur terrain de manœuvres. »

On voit que l'ordre du jour faisait la part belle à la réserve.

Je dois avouer que c'eût été pour moi une grande joie de voir mon nom mis à l'ordre de l'armée, à l'occasion des hauts faits de la réserve.

Personne plus que moi n'avait mérité cette distinction.

Qu'on me permette quelques réflexions qui trouvent ici leur place.

Partout où je commandais, Türr se plaisait à parler de *désordre*. Il en trouvait même dans mes rapports. Il est certain que, quelques précautions qu'on puisse prendre pour tout voir et tout connaître, on peut encore être mis en défaut.

Richelieu ne demandait que trois lignes de l'écriture de quelqu'un pour le faire pendre.

Il est bon de mentionner de telles petitesses, quand, dans tous les ordres du jour, on voit revenir sans cesse ces deux noms accolés l'un à l'autre :

« Türr et Éber ;

» Éber et Türr. »

Alors que mon nom, à moi, n'est pas cité, lorsqu'il devrait l'être le premier.

Les bersaglieri milanais furent soutenus par *deux* bataillons de la brigade Milano, au lieu d'*un*.

Pour la brigade Éber, les seules troupes qui s'avancèrent sur la route de San-Angelo, furent la légion hongroise, la compagnie étrangère et le régiment Cassowich ; encore n'y eut-il que les deux premiers corps qui prirent une part *effective* au combat.

La bravoure de la légion hongroise est louée à juste titre, mais ce n'étaient ni des « *Hongrois,* » ni des « *vétérans.* »

Toutes les louanges données reviennent aux seuls tirailleurs que j'avais conduits, et parce que je les avais conduits. On pourrait, au contraire, blâmer avec raison la lenteur que le reste de la réserve a mise pour se rendre sur le lieu du combat.

Pourquoi toujours louer les « Hongrois » ?

Ceci n'est un mystère pour personne.

CHARLES DE ROBERTSAU.

(*Traduit de l'allemand.*) (*La suite à un prochain numéro.*)

SPENCER FREELING[1]

VII

Nous avons laissé Paolo évanoui. Lawless et Strange le transportèrent dans une salle voisine de celle où avait eu lieu le banquet, le déposèrent sur un lit et firent tous leurs efforts pour le rappeler à la vie. Il ne sortit que difficilement de cette sorte de sommeil léthargique, causé par l'excès d'émotions si diverses.

Les jeunes gens restés à l'hôtel du *Falcone*, assiégeaient Minacuccia de mille questions sur cette étrange histoire, dont elle connaissait tous les détails; elle se débarrassa d'eux en leur promettant de tout leur expliquer le lendemain matin, à l'atelier del signor Federico, où elle devait poser, et elle rejoignit Freeling. Dès que Paolo eut repris ses sens, on le porta dans une voiture, et, un quart d'heure après, il se trouvait de nouveau chez son ami, qui lui avait cédé son lit. Épuisé par les événements de cette journée, Freeling se jeta sur un mauvais matelas placé sur deux chaises, et ne tarda pas à s'endormir profondément.

Tous ceux qui ont eu quelques rapports avec la classe ouvrière en Italie, sont restés frappés de son talent inné pour la narration, et la fidèle Minacuccia ne faisait pas exception à la règle. Son récit, qui n'omettait aucun détail des étranges événements qui préoccupaient si fort ses auditeurs, satisfit complétement leur avide curiosité. Au courant de toute cette affaire qui lui avait été, comme nos lecteurs se le rappellent sans doute, confiée par Freeling lui-même, elle avait remarqué l'impression fâcheuse à son égard, qui faisait chaque jour de tristes

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er juin 1862.

progrès dans l'esprit de ses camarades. Surmontant son aversion pour Crawford, elle avait appris, dans une séance qu'elle consentit à lui donner, qu'il partageait l'opinion générale sur le déshonneur de Freeling, et, à l'aide d'un peu d'adresse, elle parvint à surprendre l'existence d'un complot ténébreux contre Freeling, qui devait, disait-on, présider le banquet projeté. Comprenant aussitôt quelles pouvaient être les suites de cette affaire, elle s'était concertée avec Bianca et avait tout révélé à Paolo, dont l'imagination, encore excitée, avait conçu en un instant le plan qu'il avait non moins rapidement mis à exécution, pour disculper Freeling et confondre ses ennemis. Minacuccia avait même eu la plus grande peine à retenir Paolo jusqu'à la fin du *speech* de Crawford, qui prouvait d'une manière si évidente pour Paolo la scélératesse de Crawford et l'innocence de Freeling. L'émotion extrême qu'il éprouva en entendant ce perfide discours, jointe au violent effort qu'il avait dû faire pour s'arracher à son lit de malade, où il avait passé plusieurs semaines, excéda ses forces; c'est à peine s'il avait pu accomplir sa mission au *Falcone*.

Il ne restait plus aux compagnons de Freeling qu'à s'entendre sur la manière dont ils pourraient lui témoigner leurs regrets de l'injure qu'ils lui avaient faite en doutant de lui. Freeling, qui savait par Paolo tout ce qui s'était passé au *Greco*, les tira d'embarras avec sa générosité habituelle, en les engageant à faire tous ensemble à *Ariccia* une excursion, dont il avait déjà été question, et qu'on fixa au lundi suivant. Un de ses compagnons accepta au nom de tous les autres, et exprima à Freeling, dans une lettre aussi franche que cordiale, leur profonde estime pour lui, et leurs regrets d'avoir eu la faiblesse de se laisser entraîner aussi facilement à le mal juger.

Il nous répugne de revenir à Crawford. Sa lâcheté était devenue trop évidente pour qu'il lui fût permis de conserver la moindre influence, influence dont il avait fait jusqu'alors l'usage le plus coupable et le plus vil. Pendant quelques jours, il tenta un effort désespéré pour paraître indifférent au mépris écrasant qu'il rencontrait de toutes parts; puis il était parti à la hâte de Rome pour Florence. Son départ soulagea les jeunes artistes comme si on eût déchargé leur cœur d'un poids qui l'oppressait, et, une fois délivrés de l'étrange fascination que cet homme leur faisait éprouver, ils se rendirent compte de ce qu'était réellement Crawford, et ils comprirent le but de ses manœuvres. Ils découvrirent bientôt aussi qu'il avait arraché de l'argent à presque tous ses camarades, sous différents prétextes; on se souvint qu'on ne gagnait jamais aux jeux de hasard qui se jouaient chez lui, et qu'il payait

rarement le vin qui servait à exciter les joueurs outre mesure.

On se demandera peut-être ce qui avait pu pousser Crawford, quelque dépravé qu'il fût, à agir d'une manière si odieuse envers quelqu'un d'aussi doux et d'aussi bon que Freeling. Voici les motifs de sa haine : indépendamment de la répugnance instinctive qu'éprouve pour toute supériorité un esprit faible et vicieux, Crawford avait senti, dès l'arrivée de Freeling, que sa position allait changer, et le sentiment de son infériorité le remplit de rage. Il ne lui était resté d'admirateurs que ceux qui lui avaient quelque obligation ou qui s'étaient laissés séduire par ses manœuvres artificieuses. L'honorable franchise de Freeling lui avait bientôt gagné tous les cœurs, et, comme ceux qui étaient les plus propres à ressentir l'influence de ses qualités avaient semblé jadis à Crawford les plus susceptibles de servir ses desseins en devenant ses dupes, il ne put pardonner à Freeling de lui avoir fait perdre presque entièrement son pouvoir fatal, qui ne s'exerçait plus que sur un petit nombre de jeunes gens qu'il avait dominés et bien vite dépouillés. L'indifférence d'abord, puis le dédain qu'il avait rencontrés chez Freeling, avaient augmenté sa haine, que porta au dernier degré l'amitié sincère et vive qui s'établit entre Freeling et Paolo. Le démon de la vengeance lui souffla alors l'infernal projet du complot qu'il avait exécuté sans hésitation et sans remords.

Freeling était d'une nature trop délicate pour se remettre promptement du choc qu'il avait reçu; il pouvait pardonner, mais oublier était plus difficile! Sa mélancolie habituelle s'accrut considérablement depuis ce jour si rempli d'anxiété et d'amère humiliation, bien qu'il fût enfin sorti à son honneur de cette rude épreuve. Il avait vu tomber tant de douces illusions, que sa confiance dans les hommes s'était affaiblie et qu'il avait dit adieu à tout ce qui jusqu'alors avait soutenu son cœur ardent et enthousiaste; et, quoiqu'on ne pût remarquer aucun changement extérieur dans sa manière d'être, il ressentait au fond de son âme une secrète et profonde amertume, en songeant combien peu l'amitié elle-même est capable de soutenir une épreuve difficile. Lawless, Strange et quelques autres amis, qui lui étaient restés fidèles, faisaient pourtant exception à la sévérité de son jugement. Quant à Paolo, son explication avait été si franche, si complète, son repentir si sincère, son affection pour Freeling si évidente, et la lâcheté de Crawford si palpable, qu'il avait bientôt reconquis la place qu'il occupait autrefois dans le cœur de son ami; et ils étaient redevenus inséparables.

Dans l'après-midi du dimanche qui suivit les événements que nous

venons de raconter, Freeling laissa Silvani chez la signora Santini, pour errer à loisir par la ville, du côté de la porte San-Paolo. Il sortit du *campo Vaccino*, longea le mont Aventin et atteignit les bords du Tibre. L'eau était basse et si tranquille qu'on ne s'apercevait de son cours que lorsqu'elle frappait les monceaux de pierres, restes d'anciennes démolitions. Mû par un sentiment indéfinissable, Freeling contempla tour à tour la cité déserte et le fleuve paisible. Il se plut à comparer les illusions qui avaient rempli son cœur et qui s'étaient évanouies si brusquement, aux édifices magnifiques dont il ne voyait plus que les ruines. Il entrevit dans le fleuve immobile un emblème du vide que la chute de ses espérances avait laissé dans son cœur. Il sentit son courage faiblir en songeant aux causes de son chagrin, et il s'écria avec tristesse : « Sont-ils donc tous des chimères ces beaux rêves de mon cœur? toutes mes illusions doivent-elles donc s'effacer à jamais?... » Il reprit son chemin; à sa droite, au milieu d'une herbe haute, jadis verte, maintenant flétrie et brûlée, il vit de grandes masses de marbre de Carrare. Quelles nobles créations ne pouvait-on pas tirer de ces blocs grossiers et informes! Quels types immortels la main du génie n'en ferait-elle pas jaillir! — Agité par ces pensées qui le ranimaient et le consolaient, Freeling continua lentement son chemin, et il se trouva aux portes du cimetière anglais, avant même de s'être aperçu qu'il en approchait; il tressaillit en apercevant, à travers les grilles, les tombes blanches. Elles aussi avaient été tirées du marbre blanc, et elles rappelaient les illusions de l'espérance, les chimères des rêves et le vide de la renommée. Son esprit, déjà malade, suivit la pente de cette douloureuse méditation, et il pressa son front contre la grille de fer de la porte: son regard s'attacha, comme fasciné par une attraction involontaire, sur un coin de gazon vert qu'il choisit, en lui-même, pour sa dernière demeure. Il se sentit si malheureux, si brisé par le désespoir, que de grosses larmes coulèrent lentement sur ses joues, et, pour la première fois de sa vie, il ne put se résoudre à entrer au cimetière. Les joyeux refrains et les éclats de rire d'une troupe de paysans qui venaient de s'égayer dans les caves de Monte-Testaccio, rappelèrent Freeling à lui-même; il se redressa brusquement en essuyant ses larmes, et rentra rapidement chez lui. Le lendemain, il se réveilla tard et se trouva entouré de plusieurs de ses amis, qui le plaisantèrent sur sa paresse. Complétement remis de ses tristes pensées de la veille par un sommeil paisible, il répondit gaiement à ses amis, et, après avoir déjeuné à la hâte, il se mit en devoir de charger sa palette, de préparer ses pinceaux et le reste; peu à peu, ses compa-

gnons le quittèrent, et Strange, Lawless, Paolo et Freeling se trouvèrent seuls. « Mais, Freeling, s'écria Lawless, vous êtes bien l'homme le plus insouciant et le plus léger que je connaisse; tout est en désordre chez vous, et je renonce à y trouver ce que vous me dites de chercher! — Il faut cependant que vous me trouviez mon album d'esquisses, dit Freeling; j'en ai absolument besoin, car je veux dessiner au crayon d'après nature, à Ariccia... — Mais, mon cher, reprit Lawless, si nous restons ici à bavarder, la voiture qui est en bas à nous attendre va se fondre au soleil, pour peu que nous tardions encore... — Serait-il onze heures? — Impossible!... dit Freeling. — Mon cher Paolo, cours au *Greco* et vois s'il y a des lettres pour moi. » Paolo partit au galop, et Freeling se mit tranquillement à chercher son album. Tout à coup, sa gaieté sembla l'abandonner; quelques instants après, on entendit monter Paolo, et Freeling dit alors à Lawless: « Je ne sais pourquoi je suis en proie à un triste pressentiment; je voudrais qu'il n'y eût pas de lettres pour moi; je serais bien heureux d'avoir à rougir de ma faiblesse... tout ce qui s'est passé m'a rendu nerveux comme une femme. — *Che gioja!* voilà des lettres! » s'écria Paolo, en en remettant deux à son ami. — Freeling les prit, en ouvrit une précipitamment, lut quelques mots, brisa le cachet de l'autre et la parcourut avec empressement; puis, il baissa la tête, cacha son visage dans ses mains, et parut un instant comme anéanti. Enfin, il releva la tête : « Lawless, dit-il, il faut que je parte à l'instant pour l'Angleterre. Mon père est malade, il se meurt, il est mort peut-être!... — Prends mes clefs; tu trouveras mon passe-port dans mon secrétaire; va le faire viser, et commande une chaise de poste. Je serai prêt. — Strange, voulez-vous porter ceci chez Torlonia, et me rapporter de l'argent? Vingt livres me suffiront... Non, il faut que j'aille moi-même. Allons! Paolo, mon ami, viens avec moi. Je te dirai ce que tu devras faire pour moi. » — Et il descendit l'escalier d'un pas rapide.

VIII

Bien que notre récit soit inévitablement triste, nous passerons rapidement sur les pénibles détails du voyage de Freeling, laissant à l'imagination du lecteur le soin d'apprécier la douleur du pauvre jeune homme qui, déjà épuisé par l'excès des émotions et le manque absolu de repos, apprit à son arrivée la fatale nouvelle de la mort de son père. Pendant plusieurs jours, il s'enferma chez lui, et lorsqu'il reparut enfin

dans le cercle de sa famille, il avait vieilli de dix ans. Il s'acquitta pourtant de ses tristes devoirs avec une exactitude scrupuleuse, et ce n'était que la nuit qu'il cédait à sa détresse et laissait s'échapper des plaintes déchirantes. Chacun, hélas ! a pu se trouver dans des circonstances analogues, et nous n'avons, pour bien faire comprendre la position de Freeling, qu'à en appeler aux souvenirs de ceux qui ont passé par ces cruelles épreuves. Nous continuerons donc notre récit.

Le lecteur se rappelle peut-être l'allusion que Crawford avait faite dans son *speech* à un attachement qu'il supposait à Freeling. Nous ne saurions dire comment il avait pu surprendre ce secret; toujours est-il qu'il avait touché juste. Compagnon d'enfance d'Agnès Morton, plus tard ami de ses jeunes années, ce n'était qu'en atteignant l'âge d'homme que Freeling avait compris la nature de ses sentiments pour sa cousine. Il ne sentait que trop combien ces sentiments différaient de ceux de simple amitié que lui attribuait sa famille; d'autre part, ses goûts d'artiste, la crainte d'enchaîner son indépendance, l'empêchaient de faire une démarche définitive, et de pénibles combats agitaient son âme : sa nature loyale triompha de cette lutte, et sans chercher à se faire aimer d'Agnès contre l'aveu peut-être de ses parents, il s'ouvrit d'abord à ceux-ci. La mère d'Agnès l'écouta avec bonté et indulgence; mais le père, d'un caractère irascible et fier, en proie à une foule de préventions, refusa son consentement, de manière à ne laisser aucune espérance à Freeling, et il lui aurait même aussitôt défendu l'entrée de sa maison, sans les sages conseils de sa femme, qui lui persuada que cette décision ne manquerait pas d'amener le résultat qu'elle redoutait le plus, c'est-à-dire, d'ouvrir les yeux de sa fille sur les sentiments de son cousin. Il fut donc permis à Freeling de reparaître chez son oncle, mais avec certaines restrictions qui lui parurent insupportables ; et comme sa droiture se révoltait à l'idée d'avoir désormais à jouer l'indifférent alors que l'amour le dévorait, il saisit avec empressement l'occasion de s'éloigner; et déjà porté vers la peinture, il résolut de s'y consacrer entièrement. Il quitta donc la petite ville où il demeurait depuis son enfance, au milieu des siens, et se rendit à Londres pour tâcher d'étouffer, dans le mouvement d'une grande ville et l'excitation d'une nouvelle carrière, la douleur d'un amour sans espoir. Au bout de deux ans d'études, il avait obtenu, non sans peine, de ses parents, la permission d'aller à Rome. Son séjour dans cette ville, qui, comme nous l'avons vu, ne lui avait guère causé que du chagrin, venait de se terminer brusquement par la mort de son père ; celle de son oncle, qui avait eu lieu quelques mois auparavant, avait réveillé

dans le cœur de Freeling des sentiments que ni le temps, ni les voyages, ni l'absence, n'avaient pu complétement effacer. Ne se dissimulant pas toutefois les obstacles qui entravaient encore son espoir, il essaya de nouveau de triompher de son cœur.

Il ne faut donc pas s'étonner si, ramené par de tristes circonstances en présence d'Agnès, ses sentiments étouffés, mais non éteints, éclatèrent avec une nouvelle force, et si les accents de l'amour, s'échappant en paroles brûlantes des lèvres du jeune artiste inspiré, finirent par toucher une jeune fille aimante. Avant que trois mois se fussent écoulés, Agnès combla de joie le jeune homme en lui promettant sa main. Le père de Freeling lui avait laissé en mourant de quoi vivre dans l'aisance, et son talent d'artiste lui promettait un brillant avenir. Freeling insista donc pour la prompte célébration de leur mariage avec l'ardeur naturelle à un jeune homme; mais comme le père d'Agnès lui avait défendu dans son testament de se marier avant vingt ans, et qu'elle n'atteindrait cet âge que dans quelques mois, il fut résolu, après bien des discussions, que Freeling partirait pour Rome immédiatement, et qu'Agnès et sa mère l'y rejoindraient sous peu. Comme les nouveaux projets de Freeling nécessitaient ce départ, il consentit d'assez bonne grâce à cet arrangement, consolant sa fiancée et se consolant lui-même de cette séparation momentanée, en lui peignant de la façon la plus vive le bonheur qu'ils auraient à errer ensemble parmi les sites ravissants qu'il lui avait si souvent décrits, et à vivre dans ce délicieux climat pendant plusieurs années, le changement de position de Freeling le faisant aspirer plus que jamais à obtenir un nom illustre dans les arts, et la santé délicate d'Agnès rendant l'Italie le séjour le plus salutaire pour elle.

IX

Le 15 octobre, Freeling rentrait dans la cité éternelle. Il était midi, et le soleil versait des flots de lumière sur la *piazza del Popolo*, dont les églises et le superbe obélisque se détachaient en relief sur le ciel, d'un bleu pur et profond, qu'un Anglais ne saurait se représenter avant d'avoir vu l'azur d'un ciel d'Italie. Comme tous les hommes d'imagination, Freeling était on ne peut plus sensible à l'influence des objets extérieurs, et son cœur battait bien vite quand il descendit du véhicule dans lequel il avait fait route depuis Sette-Vene, aveuglé par la poussière et suffoqué par le voisinage de trois gros moines. Il contem-

pla avec admiration le spectacle grandiose qui s'offrait à ses yeux; mais il fut bientôt tiré de sa rêverie par la voix rauque d'un homme qui lui demanda, à la dérobée, la clef de sa malle. Freeling mit la main à sa poche et en tira une clef d'une forme singulière, c'est-à-dire, une pièce de monnaie qui ne manqua pas son effet habituel sur un douanier de Rome; puis, dès qu'on lui eut dit que tout était prêt, il remonta en voiture et s'arrêta au *Frantz hôtel*. Le livre d'adresses de Monaldini lui ayant appris que quelques-uns de ses amis étaient de retour, il se rendit chez la signora Santini, certain que là où était Bianca, il ne pouvait manquer de trouver Paolo. — Paolo, surpris et charmé de revoir Freeling, exprima sa joie d'une manière presque insensée. Il rit, pleura, lui saisit la main, et le couvrit de baisers et de larmes. Freeling était profondément ému. Mais, hélas! les émotions de la joie sont bien plus passagères que celles de la douleur, et, quelques instants après l'arrivée du jeune Anglais, les deux amis s'entretenaient aussi sérieusement que s'ils ne s'étaient jamais quittés, si ce n'est que de temps à autre Paolo se levait, plaçait ses mains sur l'épaule de Freeling, et s'écriait: « C'est bien lui! et plus beau que jamais!... » puis se rasseyait, comme ne se rendant pas compte de ses exclamations et de ses gestes involontaires.

Après avoir mis ordre à ses affaires pécuniaires, le premier soin de Freeling fut de chercher un atelier en rapport avec sa nouvelle position et ses nouveaux projets. Plusieurs jours se passèrent en recherches stériles; mais au moment où il désespérait de rien trouver de convenable, le hasard le conduisit au *vicolo dei Greci* (petite rue des Grecs), où il eut le bonheur de rencontrer un atelier à peine achevé, qui lui convenait sous tous les rapports. Il l'arrêta sans hésiter, bravant les conseils de Paolo, qui lui répéta à plusieurs reprises combien il était dangereux à Rome de demeurer dans une maison nouvellement bâtie. Meubler cet atelier d'après son goût fort difficile, n'était pas une petite affaire, et cette occupation remplit tous les instants qu'il put dérober à sa correspondance avec sa belle cousine, partageant, peut-être moins impartialement qu'elle ne l'eût désiré, ses pensées entre Agnès et l'atelier. — Le cœur du fiancé guida le goût de l'artiste dans les plus petits détails des arrangements qu'il ordonnait et surveillait avec une impatience presque enfantine, et il obtint ainsi l'atelier le plus spacieux, le mieux éclairé, le plus beau de tous ceux de Rome, et qui fut bientôt l'objet de l'envie et de l'admiration de tous ses camarades.

X

Par une belle matinée des premiers jours de novembre, Freeling, rayonnant de joie, monta d'un pas léger un étroit escalier et entra dans son nouvel appartement; là, il s'arrêta, jetant des regards ravis autour de lui, et, pressant la main de Paolo qui l'accompagnait, il s'écria gaiement : « Dieu soit loué ! mon cher ami. Enfin, tout cela m'appartient ! tout est fini, tout est parfait ! et je n'ai plus à craindre de voir mes projets contrariés; car je viens de payer le dernier paul (monnaie romaine) à ce coquin de muratore. Tenez ! n'est-ce pas bien choisi? continua-t-il en montrant à son ami une boîte à couleurs du dernier goût. Mais je me demande combien de temps tout cela restera en ordre. Dio mio ! je me sens si gai et si heureux que je crois que cela me porterait bonheur de commencer un tableau aujourd'hui. Allons ! c'est décidé. Voilà une belle pile de toiles ! Brave madame Hasard ! Je crois que je vais exécuter mon dernier sujet de fantaisie, avant de me lancer dans le sublime pour plaire à Agnès ! » Et l'heureux jeune homme continuait sur ce ton sans faire attention à son camarade, qui était appuyé contre la cheminée, un grand carton sous le bras. « Quel diable te possède, mon cher ? Tu es un affreux rabat-joie. Ne vois-tu pas que je suis aussi gai que... » Freeling s'arrêta brusquement, car les grands yeux noirs de Paolo étaient noyés de larmes, et sa main tremblait quand il ouvrit le carton pour y prendre une superbe palette, d'une forme et d'un travail parfaits, qu'il offrit à Freeling, en lui disant d'une voix étouffée et émue : « Que ton bonheur se prolonge longtemps, cher Freeling ! pense à moi quand tu te serviras de cette palette pour peindre des tableaux qui feront ta gloire, et sois sûr que personne au monde ne s'enorgueillira de tes succès et de ton triomphe plus que celui qui autrefois... — Paolo, cher Paolo, reprit Freeling en l'interrompant, et en lui prenant la main, j'accepte de tout cœur ton magnifique cadeau, et quand je serai devenu célèbre, comme tu t'obstines à me le prédire, tu seras pour moi ce que tu es aujourd'hui, mon plus aimable, mon plus cher et mon meilleur ami ! Mais ne rappelle pas le passé... je n'y pense jamais, et peut-être, après tout, les événements qui ont eu lieu ont-ils servi à augmenter encore notre amitié ! — Quelle palette ! comme elle sera belle, chargée ! Je veux l'essayer à l'instant même ! » Et il se mit à arranger avec le plaisir et le goût d'un artiste les couleurs sur la surface polie. Paolo le contemplait avec une joie extrême et sans mélange

d'aucune jalousie; car bien qu'il fût lui-même un peintre distingué, il était un de ces rares artistes qui se défient de leur talent, tandis qu'il était pénétré du mérite de Freeling. Mais sa satisfaction se mêlait, cependant, au fond, d'une inquiétude qu'il finit par exprimer; car en ouvrant la porte de la chambre voisine il dit : « J'espère bien que tu n'as pas l'intention de coucher de sitôt ici? — Pardonne-moi; — n'est-ce pas joli et confortable? J'y coucherai, et j'y ferai de beaux rêves; — peut-être même me lèverai-je pour peindre dans mon sommeil, comme un somnambule! Ne pas coucher ici! mais pourquoi donc, mon ami? Penses-tu que ce lit, cette toilette, ces meubles de si bon goût soient pour mon mannequin! Je coucherai certainement ici. — Fort bien! dit Paolo avec anxiété. Réellement, tu es fou! Demande à d'autres, si tu ne veux pas me croire, et on te dira si j'ai raison! Ne sais-tu pas que notre plâtre est le poison même? — Je l'ai déjà entendu dire, mais je n'ai pas la moindre foi dans cette histoire, et d'ailleurs je me sens invulnérable. Ainsi ne te tourmente pas à mon sujet. Je ne coucherai pas ici de quelques jours, car j'ai loué un petit appartement chez Frantz jusqu'à mercredi prochain; mais ce jour-là, je braverai mon sort! » — Et tout en parlant, il prit du fusain, et avec la sûreté et la rapidité de main d'un maître, il esquissa un tableau.

XI

Quelques jours après son installation dans son nouvel appartement, Freeling était à son chevalet, à demi-vêtu, absorbé dans sa peinture et laissant refroidir son modeste déjeuner qu'il avait complétement oublié, quand Paolo entra en s'écriant : « Oh! Freeling, quelle journée ravissante! c'est vraiment un péché que de la passer renfermé! Je t'en prie, viens faire un tour. Oh! comme ton tableau marche bien! mais, je t'en supplie, quitte-le un moment pour venir avec moi! Ce temps admirable est fait pour inspirer un peintre, et ta promenade même ne sera pas perdue! — Mais, fait-il réellement si beau? — C'est quelque chose de divin, je t'assure. Allons, viens! — *Andiamo dunque*, dit Freeling en se levant. Mais, n'est-ce pas que mon tableau vient bien? j'espère qu'il fera de l'effet. — Au nom du diable! quand et comment travailles-tu? Ce tableau est presque fini. — Oh! il s'en faut de beaucoup. Je suis bien aise au fond de sortir pour quelques heures; car je ne me sens pas très-bien, et quoique je ne croie pas que ma chambre soit humide, j'ai éprouvé à mon réveil une sensation étrange... »

Paolo était tout oreilles, et son visage, qui reflétait toujours sa pensée, perdit tout à coup son animation. « Allons, Freeling, ne sois pas imprudent; si tu ne te sens pas bien, nous ne sortirons pas, et j'appellerai un médecin... — Bah ! quelle folie ! on peut n'être pas tout à fait bien, sans qu'on soit réellement malade; d'ailleurs, l'exercice me remettra. » Mais ce n'était pas chose facile que de convaincre son ami. Une fois son attention portée sur ce sujet, il commença à s'apercevoir de la mauvaise mine de Freeling, et il sut si bien plaider sa cause qu'il lui persuada de voir le lendemain matin le docteur D***, s'il ne se trouvait pas mieux.

« Et maintenant, dit Freeling, laissons là le chapitre de ma santé. Je serai bientôt remis; ne pensons donc qu'à jouir de cette belle journée. Où irons-nous? Oh ! j'aimerais tant aller au *ponte Lamentano!* Cela m'aiderait à terminer mon tableau, dont je ne puis sortir, faute de couleur locale. — *E bene ! va per il ponte !* » Et, se munissant chacun d'un léger album, de crayons, de *panetti* et d'un flacon de vin, ils se mirent en route. La journée était réellement magnifique, et telle qu'on en voit peu, même dans les régions méridionales : tout semblait réfléchir la lumière; les choses les plus vulgaires prenaient un aspect attrayant, et les plus belles se révélaient plus parfaites, plus merveilleuses encore; les regards étaient de toutes parts charmés et éblouis. Comme les deux amis avançaient rapidement vers la porte Pia, le pas élastique de Freeling et l'accent de sa voix prouvèrent combien il était sensible à toutes ces influences, et Paolo, en le voyant ainsi, oublia bientôt ses craintes. Arrivés au delà de l'église Sainte-Agnès, les jeunes gens s'arrêtèrent sur un monticule pour choisir un but à leur promenade. La Campagne s'étendait à leurs pieds dans toute sa grandeur et sa beauté, avec toute la diversité et la richesse de ses aspects et de ses souvenirs. L'ombre des nuages se répandait sur la vaste étendue, comme sur une mer à la surface unie. Le fleuve riant suivait gaiement son cours, tantôt se perdant entre les collines, tantôt animant les vallées encore parsemées de touffes de gazon vert. Ça et là, des montagnes fleuries se couronnant de hameaux en ruines, ou de vieux castels auxquels le jeu de la lumière et de l'ombre prêtaient un charme presque fantastique. Le pont crénelé, les tours ruinées, les tombeaux antiques transformés en cabanes, les longues et nombreuses lignes d'aqueducs, les montagnes lointaines, et le ciel — le ciel d'Italie! — tout racontait les siècles écoulés en un solennel murmure. Le cœur le moins exalté vibre aux accents sonores du passé, qui semblent tinter à travers la Campagne romaine. Quels souvenirs ne rappelle-t-elle pas à l'esprit ! quels rêves

n'inspire-t-elle pas à l'imagination d'un artiste ! — Elle semble s'allier à ces deux grandes pensées qui agitent et confondent l'intelligence humaine : l'infini ! l'éternité ! — Elle offre une source d'enchantements que tous peuvent goûter, mais que nul ne sait décrire ! — Freeling et Paolo contemplèrent en silence la scène qui se déroulait à leurs regards, et, comme poussés par la même impulsion, ils continuèrent leur marche et arrivèrent à l'ancien pont sans avoir échangé une parole. « Vois-tu, s'écria alors Paolo, vois-tu le monte Genaro? » Et ils gravirent les hauteurs du mont Sacré, d'où ils pouvaient découvrir toute la chaîne des montagnes qui s'élèvent depuis le mont Sacré jusqu'à Albano et la mer. — « Que c'est beau ! Vois-tu Tivoli? — C'est admirable ! répondit Freeling. Et comme tout autour de nous l'atmosphère est pure et lumineuse ! Mais quel est le point de vue que tu choisis? — Le voici. — Eh bien! commence vite, mon cher, et tandis que tu prépares tes couleurs, je dessinerai rapidement quelques détails du premier plan, qui te serviront. — Vraiment! tu es un charmant garçon, répondit gaiement Freeling. » Les deux amis passèrent une heureuse journée, travaillant et causant peinture et critique. — Comme tous ceux qui aiment ardemment leur art et qui y voient un but plus noble que de faire fortune, Freeling avait des convictions profondes sur ce sujet, et il parlait avec amertume de la critique telle qu'elle est exercée à l'égard de la peinture. « N'est-il pas étrange, disait-il, que dans un pays tel que le nôtre, où chaque profession est représentée dignement dans la littérature du jour, le jugement porté sur les nobles arts de la peinture et de la sculpture soit laissé à la merci de gens dont l'ignorance n'est égalée que par l'effronterie avec laquelle ils outragent à la fois les règles du goût et les convenances de la société! Quoi de plus triste et de plus fréquent que de voir un jeune artiste luttant, dans la solitude de son atelier, contre les malheurs de la pauvreté, et n'ayant pour soutien que l'espérance qui, le jour, plane au-dessus de son chevalet, et qui, la nuit, vient charmer ses rêves! Quoi de plus fréquent que de voir l'œuvre où il a mis toute son âme, devenir le but de quelque trait méchant, décoché par un misérable critique, qui lui prodigue l'outrage sous la forme d'une grossière plaisanterie ! Que de nobles intelligences, que de véritables talents, que de cœurs brûlant d'un saint amour pour leur art ont été flétris par ces esprits sataniques, qui ne voient que les défauts et les taches dans les créations les plus belles des artistes vraiment inspirés par le ciel!... — Mais, interrompit son ami, le vrai talent doit savoir se mettre au-dessus de ces perfides attaques, et je me demande d'ailleurs si une flatterie continuelle ne serait pas plus dan-

gereuse pour un artiste que l'inimitié dont tu parles. — A cela je n'ai rien à dire ; il peut se faire qu'un mauvais système soit encore dépassé par un autre ; mais je ne puis partager ton espoir de voir les artistes se mettre au-dessus de la critique malveillante. Le génie, pour acquérir tout son développement, exige un esprit impressionnable et délicat. C'est à la fois sa punition et son privilége de donner à toutes choses une importance qui, bien qu'elle ne soit pas absolument vraie, l'est relativement quand il s'agit d'êtres doués de cette sensibilité excessive qui appartient aux artistes. La vie ordinaire n'existe pas pour eux; ils en exagèrent tous les incidents, et dans les circonstances réellement extraordinaires, ils éprouvent ce qu'eux seuls peuvent éprouver. Je ne veux pas abolir la critique, au contraire, mais je la voudrais saine et impartiale. Les hommes versés dans la science médicale ou dans la jurisprudence font de la critique sur la médecine ou sur les lois ; les écrivains jugent les poëtes, et les ministres de la religion donnent leur opinion sur les théologiens. Pourquoi donc le pauvre peintre et le sculpteur sont-ils livrés au caprice de quelque littérateur qui cherche un succès en abîmant une réputation, ou à l'impertinence babillarde d'un soi-disant connaisseur, ou aux paradoxes extravagants de quelque aspirant au barreau?... Ces choses-là me rendent fou. »

Paolo, tout à son travail, ne répondit pas, et bientôt Freeling retomba dans sa mélancolie habituelle. Peut-être la beauté enivrante de cette journée oppressait-elle son cœur, peut-être son corps, affaibli par une influence maladive, souffrait-il du changement qui se faisait tout à coup dans l'atmosphère. Les deux amis avaient travaillé assidûment depuis quelques heures, lorsque, distrait par une volée d'oiseaux, Freeling leva les yeux vers le ciel; l'azur avait complétement disparu; un brouillard épais entourait les montagnes d'Albano; des nuages sombres s'avançaient en masses compactes. Les troupeaux, qui, peu de temps auparavant, étaient dispersés dans les champs, se pressaient en désordre les uns contre les autres, et, terrifiés par l'aspect du ciel, cherchaient l'asile le plus proche. « Nous ne pouvons pas échapper à l'orage, dit Paolo; il faut pourtant essayer de rentrer chez nous. — Oui, certes, répondit Freeling en pliant son petit bagage d'artiste; mais je suis bien vivement contrarié, car je suis loin d'avoir fini mon ébauche. — Au diable ton ébauche! mon cher, dépêche-toi! ne vois-tu pas qu'il commence déjà à pleuvoir? » Et les deux amis descendirent en toute hâte le mont Sacré. — Sautant par dessus la haie, ils atteignirent le chemin et précipitèrent de plus en plus leurs pas pour arriver au plus vite à la ville. Un silence de mort régnait dans l'air; puis, une à

une, et avec un son sinistre, les premières gouttes d'eau commencèrent à tomber lourdement sur la terre. Le jour baissait avec une rapidité effrayante; au tournant du chemin qu'ils venaient de prendre, les deux amis se trouvèrent soudain en face d'un jeune garçon, qui jeta un cri d'angoisse si perçant qu'ils tressaillirent et sentirent leur sang se glacer dans leurs veines. Cet enfant avait treize ou quatorze ans : sa taille était svelte, grande et bien prise; sa figure, sans doute fort belle, était baignée de larmes et contractée par la douleur. Freeling s'arrêta à l'instant, et demanda au pauvre enfant, dans le dialecte du pays, la cause de son désespoir. Le jeune garçon tomba à genoux et supplia Freeling d'aller voir sa mère qui se mourait. « C'est près d'ici, dit-il, et Votre Excellence a l'air si bonne que je ne crains pas de lui demander ce grand service. Je vais courir jusque chez la prophétesse; mais j'ai bien peur qu'elle ne veuille pas affronter un tel orage! » Et sans vouloir écouter Freeling, qui affirmait n'être pas médecin et se déclarait incapable de donner aucun conseil en pareille occasion, il désigna avec des gestes suppliants une petite cabane de briques; puis, sans attendre de réponse, il sauta par-dessus une palissade et disparut en courant. Freeling n'était pas de nature à fuir devant un devoir qui se présentait à lui d'une manière aussi inattendue; quant à Paolo, il eût suivi son ami jusqu'au bout du monde. Ils partirent donc sans le moindre délai, et arrivèrent bientôt à la cabane. Freeling frappa doucement à la porte, et attendit qu'on l'engageât à entrer. Un gémissement plaintif, prolongé, rompit seul le silence : la porte était entr'ouverte; Freeling la poussa avec précaution, et un spectacle navrant s'offrit à ses regards... La pièce dans laquelle il entra était grossièrement construite en briques, basse, voûtée, et ne recevant de jour que par une étroite ouverture placée obliquement sous le toit. Près d'un poêle, dans un coin, un être, qu'on ose à peine appeler humain, était accroupi, marmottant ces mots inintelligibles qui sortent des lèvres des idiots. A ses côtés reposait un de ces nobles animaux, courageux, intelligents, qui sont à la fois la terreur et la défense de la Campagne. A l'entrée de Freeling, le chien se dressa, poussa un long grognement, le regarda avec attention, et se recoucha, le nez entre ses deux pattes de devant, son œil brillant fixé sur l'étranger. Paolo était resté dehors, à l'abri du mur massif, regardant l'orage s'approcher. — Du côté opposé à la porte, une femme était couchée sur quelques peaux de mouton, et semblait près de rendre le dernier soupir. Sa maigreur faisait mal à voir, et sa figure livide portait l'empreinte d'une angoisse qui glaça le cœur du jeune peintre. Freeling s'approcha du grabat au

moment où un rayon de lumière tombant sur la mourante, révélait cé que l'obscurité avait caché jusqu'alors. Un enfant, qui paraissait n'avoir que trois ou quatre jours, était collé au sein tari de la pauvre mère, dont les longs bras décharnés entouraient le petit être avec une expression de tendresse et de dévouement impossible à décrire. La malheureuse paraissait s'affaisser dans la lutte entre son amour maternel, qui ne lui permettait de pensée et de regard que pour son enfant, et son pieux désir de contempler un petit crucifix vers lequel elle essayait de lever les yeux, et qui était suspendu au-dessus de sa tête. Freeling, profondément ému, lui présenta le crucifix; agenouillé près de sa couche, il pria pour elle. La pauvre femme ne put lui témoigner sa reconnaissance que par un faible sourire. Elle pressa son enfant sur son cœur et sembla prier en elle-même; ses lèvres remuaient, mais sa voix éteinte ne pouvait parvenir à faire entendre ses paroles. Elle s'affaiblit de plus en plus. Au bout de quelques instants, elle fit un grand effort pour se soulever, et murmura avec un accent plein d'inquiétude et d'émotion : « Voulez-vous soigner mon enfant? — Je vous le promets, répondit Freeling. » Un sourire radieux comme celui d'un ange illumina le visage de la mourante, et Freeling fut frappé de l'expression de calme et de bonheur complet, qui donnait à ce visage quelque chose qui n'était pas de ce monde terrestre. — Freeling sentit sur sa joue un contact chaud et humide : c'était le grand chien qui, sans être remarqué, l'avait suivi et qui se pressait contre l'étranger, comme si, lui aussi, comprenait et partageait la reconnaissance qui avait fait naître le sourire heureux sur les lèvres de la mourante. Par une attraction naturelle, Freeling passa amicalement la main sur la tête du pauvre animal qui, par ses caresses, semblait lui rendre son affection.

Freeling se retourna vers la pauvre femme, dont les lèvres minces et pâles s'agitèrent rapidement; en vain il essaya de comprendre les paroles inarticulées de la mourante, dont l'œil brilla tout à coup d'un éclat momentané ; elle serra son enfant sur son sein et rendit le dernier soupir. Freeling plaça sa main sur le cœur de la pauvre mère pour se convaincre de la triste réalité. — Il se levait au moment où la porte s'ouvrit, et le jeune garçon qui lui avait désigné la cabane, entra de ce pas doux et léger avec lequel on s'approche de malades aimés. Il était suivi par un être étrange et hideux, une femme qui aurait pu servir de modèle à la Parque de Michel-Ange. Sans dire un seul mot, sans même regarder Freeling ou Paolo, qui était entré et avait été témoin de la triste et touchante scène que nous venons de décrire, elle s'approcha du lit d'un pas rapide et ferme. « *E morta, sciorio!* » (Elle est

morte, imbécile!) s'écria-t-elle en se tournant avec un geste menaçant vers le pauvre garçon. « *E il bimbo pure!* (Et le petit aussi!) continua-t-elle en détachant avec peine le petit cadavre des bras entrelacés de sa mère. — Malheur à toi! pour m'avoir fait sortir par un temps pareil! et pour rien encore! » Et jetant brutalement sur le grabat le corps de l'enfant mort, la sorcière se dirigea vers la porte. Freeling s'avança, et se plaçant soudain devant elle: il tira sa bourse. A l'instant, la vieille s'arrêta et lui tendit sa main décharnée. « Non! non! dit Freeling, pas encore; je veux vous parler. » Il persuada alors à la vieille femme, avec la promesse d'une récompense plus large encore et le don d'un écu pour le moment, de rester cette nuit dans la cabane pour veiller les morts, et pour consoler le malheureux jeune garçon qui, dans le paroxysme du désespoir, s'était jeté à terre, s'arrachant les cheveux, se frappant la poitrine, et s'abandonnant à cet excès d'émotions par lequel les habitants du Sud expriment la douleur. Freeling, le cœur brisé, jeta un triste et dernier regard autour de lui, et, tout en cherchant le meilleur moyen de secourir le jeune garçon, il céda aux sollicitations de Paolo, promit de revenir le lendemain matin, et reprit le chemin de la ville. — La terre était inondée par la pluie qui tombait toujours. Le tonnerre grondait sans cesse, et le vent d'orage jetait contre leurs visages l'eau glacée. Il commençait à faire nuit; le ciel était couvert d'épais nuages; à peine les jeunes gens pouvaient-ils voir leur chemin. Ils marchèrent pendant quelque temps en silence, chacun d'eux se laissant aller à ses propres pensées, lorsque Paolo s'arrêta subitement et s'écria: « Je suis sûr que nous nous trompons de chemin; nous aurions dû depuis longtemps gagner la grande route. — « Oui, je le crois aussi. Ah! mon Dieu, quel temps affreux! La pluie me fouette le visage et je puis à peine voir devant moi! » Au moment où parlait Freeling, un éclair fourchu, livide, éblouissant, vint frapper la terre à ses pieds, et un horrible roulement de tonnerre retentit. Les deux amis hâtèrent encore le pas. — Un grognement sourd et prolongé les fit s'arrêter brusquement; ils regardèrent autour d'eux, et ne virent rien: ils continuèrent leur marche; à peine eurent-ils fait quelques pas, que le grognement se fit entendre de nouveau, plus farouche qu'auparavant. Il fut suivi d'un aboiement court et rapide, qui se répéta à diverses reprises, mais qui, chaque fois, était plus faible et semblait plus éloigné. « Dieu! les chiens de la Campagne! » s'écria Freeling, et tandis qu'ils parlait, six ou sept de ces animaux sauvages s'avancèrent lentement vers eux, les entourant de toutes parts, de façon à ce qu'il fût impossible de leur échapper. Les deux amis s'interrogèrent du

regard, convaincus que le seul moyen de sauver leur vie était de ne faire aucun mouvement. Mais cette immobilité lassa bientôt le fougueux Paolo. « Si nous courions ! s'écria-t-il. — Pour être déchirés en morceaux ! merci ! répondit Freeling. Mais, d'un autre côté, si nous restons ici, nous mourrons de faim et de froid. Crie, Paolo ! ta voix italienne est plus sonore que la mienne, et on l'entendra au loin. » Paolo poussa un cri prolongé, strident, sauvage... Encore un cri semblable, dit Freeling en voyant bondir toute la meute, et ils sont sur nous ! Écoute, Paolo, nous courons le plus grand danger : chacun de ces animaux est maître de notre vie ; un miracle seul peut nous sauver. Mais, au moins, ne hâtons pas notre perte par une folle imprudence. Vois comme ils nous regardent ! C'est terrible de mourir ainsi ! — Je suis encore d'avis d'essayer de partir ; en tout cas, je te sauverai. » Et Paolo jeta à terre son album, serra son bâton, et s'élança au milieu de la meute sauvage. D'un seul bond, celui des chiens qui se trouvait en avant l'atteignit à la gorge, mais il retomba au même instant la tête fendue par un coup du pliant de Freeling. La bête sauvage poussa un hurlement horrible, grinça des dents et tomba morte sur l'herbe. « En avant ! » s'écria Freeling ; et les deux jeunes gens gagnèrent la plaine avant qu'un autre chien eût pu les atteindre. « Quel chemin ? s'écria Paolo.— Tout droit, et songe qu'il y va de la vie ! répondit Freeling en s'élançant en avant. — Je ne pourrai pas sauter ce mur ! — Mais si ! suis-moi ! » dit Freeling qui franchit comme un daim un petit mur et un large fossé, que la pluie avait rempli d'eau. Il se retourna ; son compagnon fit un vain effort, et retomba en arrière. — « Sauve-toi ! » cria Paolo d'une voix désespérée, car il se sentait presque atteint par les chiens. Revenant sur ses pas, Freeling sauta de nouveau par-dessus le fossé, rejoignit son ami, et, s'appuyant contre le mur, armés de leurs bâtons, excités au plus haut degré par l'imminence du péril, le couple intrépide attendit l'attaque. Les chiens secouèrent violemment leurs têtes et bondirent en avant, en poussant des hurlements féroces. « Nous sommes perdus, Paolo ; mais tentons un dernier effort ! » A cet instant, un aboiement aigu se fit entendre, partant du chemin opposé, et un énorme chien de la même race que les autres franchit le fossé à la nage, et se jetant au milieu d'eux, saisit à la gorge le chien qui se trouvait le plus rapproché de Freeling, le renversa et le mit en pièces. La meute entière, poussée par cet instinct naturel qui dirige la brute, baissa la tête, et se sauva, saisie de terreur. Le vent, qui s'était un peu calmé, commença de nouveau à s'élever avec une violence épouvantable, jetant la pluie en nappes horizontales, puis la faisant remonter au ciel comme des tourbillons :

Les éclairs étincelaient autour des deux promeneurs égarés ; la terre semblait trembler sous leurs pas, et le tonnerre grondait sans cesse. Un silence de mort régna de nouveau pendant quelques minutes ; puis, comme si durant ce temps d'arrêt l'orage eût rassemblé toutes ses forces, il éclata sur eux. Freeling et Paolo furent enveloppés dans un brouillard épais, impénétrable et sulfureux ; enfin l'orage s'enfuit sur les ailes du vent aussi rapidement qu'il était arrivé, et à l'exception du chien qui était venu si à propos pour les défendre, les deux amis se trouvèrent seuls. Le noble animal se coucha, tout haletant, aux pieds de Freeling, et ne fit aucun mouvement jusqu'à ce qu'il entendit sa voix, à laquelle il répondit par ses caresses muettes. Ce fut avec une douce surprise que le jeune Anglais reconnut dans le sauveur de sa vie le fidèle gardien de l'idiot de la cabane. Ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens ne parla de quelques minutes, tant ils étaient impressionnés par les événements extraordinaires dans lesquels ils venaient de jouer un rôle si important. Enfin, Freeling, saisi d'un frémissement involontaire qu'il ne pouvait réussir à dominer, et qui était le signe fatal d'un grand choc reçu par le système nerveux, dit d'une voix basse et faible : « Paolo, je me sens malade. Tâchons de nous rendre chez nous au plus vite. Je ne viendrai pas ici demain, ajouta-t-il tristement, en tirant son porte-monnaie de sa poche, et en l'attachant solidement au collier du chien dont il caressa la tête, en lui disant : *Va, via !* (va-t-en là-bas !) et en désignant de son mieux la direction de la cabane. Donne-moi ton bras, Paolo, tâche de trouver quelque débouché. — Je n'en sortirai pas seul maintenant, continua-t-il en regardant l'espace qu'il avait déjà franchi deux fois. Viens ! » Et d'un pas lent et faible, il reprit sa marche. — Le pauvre chien poussa un cri plaintif, regarda longtemps les jeunes gens s'éloigner, et lorsqu'il les eut vus disparaître dans le lointain, il prit son élan et bondit à travers la *Campagna*.

XII

La nuit tombait lorsque Freeling et Paolo rentrèrent par la porte Pia. L'énergie indomptable d'un esprit accoutumé à dominer les faiblesses du corps avait seule donné au jeune Anglais le pouvoir d'accomplir ce qu'il venait de faire. Expliquant brièvement à la sentinelle l'état de son ami, Paolo ne tarda pas à obtenir la permission d'entrer dans la petite chambre où, près d'un bon feu, les officiers de la Douane,

manquant à leurs devoirs, se livraient aux douceurs du repos, et, priant Freeling de l'attendre quelques instants, il courut chercher un médecin et une voiture. La pluie avait cessé; çà et là quelques étoiles, perçant les nuages sombres, brillaient au ciel et jetaient sur la terre leurs froides lueurs. Les plaintes du vent, qui soupirait à travers les créneaux de la vieille porte, déchirèrent le cœur de Paolo qui, tout en remplissant sa mission, se sentit oppressé par un sinistre pressentiment. Les rues étaient désertes; on n'entendait d'autre bruit que les gouttes d'eau qui retombaient des toits sur le pavé. Paolo se hâta, et arriva, tout haletant à la *piazza di Spagna*. Le médecin, heureusement, était chez lui, et cet excellent homme renvoya aussitôt Paolo chercher Freeling, tandis qu'il se rendait à la demeure de l'artiste pour préparer la chambre du malade. Une chambre de malade!... Ceux qui jugeraient de l'appartement dans lequel nous voulons les conduire, par une chambre de malade dans une famille anglaise, se tromperaient étrangement! En Angleterre, dans la classe moyenne de la société, tout le confort de la vie, et même une recherche élégante dans tous les détails de l'intérieur, une propreté exquise, des soins rendus avec ce calme et cette tendresse intelligente, qui vont au-devant de tous les désirs; la lumière à demi voilée, répandue dans cette pièce, asile de la souffrance; un charme qui lui ôte une partie de sa tristesse: quelle différence entre ce tableau et celui qu'offrait la chambre où nous retrouvons Spencer Freeling languissant, consumé par la fièvre! Dans ses jours de santé et de bonheur, dans sa jeune indifférence pour le bien-être matériel, il se vantait du confort de sa demeure. Voyons en quoi ce luxe consistait: Au fond d'une petite chambre, dont les murs froids et blancs éblouissaient les yeux du malade, ou offraient à son imagination surexcitée un large canevas sur lequel ses pensées maladives pouvaient se réaliser dans des proportions fantastiques, se trouvait un lit sans rideaux; sur une chaise de paille, des fioles et des tasses se heurtaient pêle-mêle, formant tous les angles possibles. Les rayons du soleil dardaient à travers un store écarlate qui augmentait encore leur éclat et venaient illuminer un portrait placé en face de la fenêtre; la figure ainsi éclairée semblait celle d'un martyr sur un *auto-da-fé*. Au pied du lit où reposait Freeling, Paolo Silvani était debout, les cheveux en désordre, les yeux creusés par la fatigue et l'inquiétude; sans oser changer d'attitude, il surveillait le sommeil de son ami, qui, après une agitation extrême, avait enfin trouvé un peu de calme. Sa respiration était plus égale, et l'excès même de la souffrance avait fini par amener le repos. Tout à coup Freeling s'éveilla en poussant un profond soupir,

et tournant ses yeux affaiblis vers son ami, il lui dit d'une voix éteinte : « Paolo, je me sens mieux; quelle heure est-il? » Paolo le lui dit. « J'ai donc dormi trois heures. Oh! quels beaux rêves j'ai faits! Tiens, Paolo, je crois que je me rétablirai! » Oubliant la nécessité de se contraindre, Paolo se jeta à genoux près du lit, serra la main de son ami avec émotion, et s'écria : « Oh! que Dieu t'entende, Freeling! oui, tu te rétabliras; tu as si bien dormi! A présent, je voudrais bien que le médecin arrivât. » Freeling tourna lentement la tête et porta un long et vague regard sur son ami; puis, frappé soudain des traces visibles que l'anxiété et de longues veilles avaient laissées sur son visage, il dit : « Que je suis égoïste! mon pauvre Paolo, comme tu es pâle! Et tu ne m'as pas quitté? Combien de jours ai-je été malade? — C'est le septième aujourd'hui, répondit Paolo. — Et tu ne m'as pas quitté! » répéta Freeling, dont les grands yeux se remplirent de larmes, qui leur prêtèrent pour un moment leur ancien éclat. Ce qu'il venait de dire n'était que trop vrai. Paolo, malgré les instances de la fidèle Minacuccia et du médecin, avait veillé sans relâche, montrant un dévouement qui égalait celui d'une femme. « Oh! ne pense pas à moi, s'écria-t-il; j'attends seulement avec impatience le bulletin du docteur, et s'il confirme mes espérances, tu verras que je dormirai comme dans le palais de la *Belle au bois dormant.* » Peu après cette conversation, le docteur entra chez Freeling, et quelle que fût au fond sa véritable opinion, il trouva salutaire d'encourager l'espoir des deux amis. Paolo se laissa enfin persuader de prendre le repos dont il avait si grand besoin, et Freeling jouit aussi d'un calme heureux qui semblait du plus favorable augure pour son rétablissement. Mais le bon docteur s'en retourna encore fort inquiet et attristé, et les instructions précises et minutieuses qu'il donna à Minacuccia, avant de partir, semblaient démentir les paroles encourageantes qu'il venait de prononcer. Freeling, resté seul pendant quelques heures, se laissa aller aux souvenirs qui se présentaient en foule à son esprit. Il tira de dessous son oreiller la miniature de sa bien-aimée, et tandis qu'il la contemplait, des larmes involontaires coulèrent lentement sur sa joue creusée. Tremblant encore de fièvre, mais résolu à dominer sa faiblesse, il rejeta sa couverture, et souriant tristement à la vue de sa maigreur, il commença à s'habiller. Quand il eut terminé sa toilette, il ouvrit la porte et se présenta aux yeux étonnés de la garde-malade. Sa figure, d'une excessive pâleur, avait une expression si grave, ses traits une telle rigidité, sa main qu'il levait, comme pour imposer silence, était si transparente, que la pauvre femme le prit pour un spectre, et, pous-

sant un cri d'effroi, elle s'élança hors de la chambre. Freeling était si préoccupé d'une seule pensée, qu'il remarqua à peine sa fuite. Il marcha avec précaution, et d'un pas chancelant qui formait un triste contraste avec l'expression énergique de son visage, il s'approcha de sa table de travail, prit sa belle palette, qui était suspendue à la muraille comme un miroir brillant, choisit ses pinceaux préférés, et se plaça devant son portrait qu'il avait commencé pour Agnès ; un sourire d'une inexprimable beauté semblait sur son visage le reflet de l'espérance et de l'amour qui habitaient son cœur ! Après avoir regardé son œuvre avec l'attention profonde d'un véritable artiste, il essaya, par un héroïque effort, de donner quelques touches ; — le pinceau s'échappa de sa main. Freeling s'affaissa sur son fauteuil, et quand son médecin, qui accourait avec Minacuccia, entra dans la chambre, ils trouvèrent le jeune artiste mort à son chevalet.

XIII

Sans qu'il en portât des traces extérieures, Spencer Freeling avait toujours gardé au fond du cœur une secrète mélancolie et un amer et ineffaçable souvenir de la trahison de Crawford, ainsi que de l'abandon trop facile de ses amis au moment où l'atteignait la calomnie. Un sentiment de confiance dans l'humanité était nécessaire à cette âme ardente et enthousiaste ; et la conviction que la vertu peut succomber aussi aisément aux attaques du vice, et que le plus digne des hommes peut être à la merci du plus misérable et du plus vil des scélérats, avait été pour lui aussi funeste que douloureuse. Malgré l'excitation momentanée que lui causa la joie de se voir aimé et accepté pour époux par Agnès Morton, son cœur avait reçu de trop rudes atteintes de la méchanceté de ses ennemis, de la douleur ressentie à la mort de son père, de la fatigue et des cruelles émotions de ce voyage précipité, pour n'avoir pas gardé un germe de souffrance, qui devait se développer rapidement. Et quand la fièvre, qui, sous l'une ou l'autre de ses formes fatales, continue toujours son œuvre de destruction dans cette ville, sur laquelle elle règne comme une malédiction, qui contrebalance tous ses charmes, quand la fièvre jeta son poison dans les veines du jeune peintre, ce poison fut mortel.

Le soleil, non pas le pâle soleil de nos climats, où il ne luit que d'un éclat obscurci, mais ce soleil radieux, qui, à Rome, se voit aussi pur en hiver qu'en été, brillait joyeusement sur les maisons en face de celle

de Freeling; il éclairait une chambre dont la forme particulière annonçait au premier coup d'œil un *studio*. Celui-ci différait beaucoup de ces ateliers hauts, tristes et sales, qui ont été adaptés à cet usage au moyen d'une grande fenêtre, d'un fourneau malsain et d'une couche de stuc sur les murailles : il était aéré; une belle couleur rouge recouvrait les murs, faisant ressortir de la façon la plus vigoureuse les oppositions de lumière et d'ombre; le jour entrait librement par une seule grande fenêtre composée de quatre glaces. Le sol était en stuc vénitien, d'un travail parfait, et la petite cheminée d'un goût classique, en marbre blanc; au-dessus se voyait un ancien tableau de saints, dont les auréoles et les robes dorées rappelaient l'époque primitive de l'art. Dans les bords du cadre étaient placés des billets, des cartes de visite, et, à l'entour de ce cadre admirablement ouvragé, figurait une collection assez curieuse de mandolines de toutes formes et de toutes dimensions, aux cordes détendues, des gourdes, des gobelets, des rangs de perles et de graines rouges comme le corail, des fleurets, des armes de diverses nations et de diverses époques; une grande ardoise avec des adresses de modèles et des dates tracées d'une main hardie, était suspendue à côté d'une planche où gisaient pêle-mêle un crâne et des ossements humains, des livres d'anatomie, quelques volumes de poésie et des pipes d'écume de mer chaudement colorées par la fumée. Autour de l'atelier étaient placées, sans suivre en rien les règles de la symétrie, des ébauches à l'huile, à l'aquarelle, des copies d'un fini parfait, et des études d'après les anciens maîtres. Dans un angle de la chambre, un buste magnifique de la Vénus de Médicis, et sur le plancher un nombre infini de mains, de pieds, de chérubins, préparés évidemment pour l'étude la plus consciencieuse, témoignaient des travaux sérieux de l'artiste. Sur une table, encombrée des outils de sa profession, se heurtaient en désordre des tubes à moitié usés, des vessies brisées, des bouteilles de verre et d'étain. Le portrait de Freeling, d'une beauté remarquable et d'une exécution de maître, était placé sur un chevalet; il y manquait encore quelques touches; sur un tabouret, à côté de cette œuvre inspirée par l'amour, une palette chargée de couleurs encore fraîches, semblait attendre l'artiste. Mais l'artiste n'était plus!

Dans le centre de la chambre se trouvait un cercueil, celui de Spencer Freeling.

XIV

Il était près de minuit; mille sons différents interrompaient le silence qui devrait régner à cette heure, et retentissaient douloureusement à l'oreille d'un jeune homme, absorbé dans la profonde et lugubre tristesse d'une veillée funèbre. Paolo Silvani était à genoux près du cercueil de son ami. Le bruit discordant des cloches, le roulement des voitures, les cris aigres d'une populace qui, malgré la police, jouait au coin des rues au jeu *Mora*, les plaintes d'enfants malades, les voix élevées de femmes en colère, les aboiements des chiens errants, tout cela se faisait entendre alternativement, ou s'accordait pour produire un vacarme infernal. Par degrés, les voix s'éteignirent, et à l'exception du chant lointain de quelque passant attardé, rentrant en toute hâte à son logis, aucun bruit ne se fit plus dans les rues, devenues calmes et désertes.

Le malheureux Silvani n'avait voulu céder à personne sa place près des dépouilles de celui qu'il avait tant aimé. En effet, le sentiment d'affection et de dévouement qui remplissait son âme, devait être bien profond, car parmi les divers préjugés qui distinguent le caractère italien, celui qui semble le plus développé est l'horreur extrême de la mort. Après avoir longuement prié, Paolo s'était laissé tomber dans un fauteuil, et contemplait avec une sorte de fascination la marche à peine perceptible des rayons de la lune, à mesure qu'ils se reposaient sur chacun de ces objets qui parlaient si vivement à son imagination de l'ami qui gisait maintenant immobile et froid. Ces rayons cheminèrent paisiblement jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le centre du mur, et au moment où la lune se couchait, quelques faibles lueurs vinrent silencieusement éclairer le portrait de Freeling; le visage, transfiguré par les charmes mystérieux de cette douce lumière, prit une telle ressemblance avec le mort, qu'il sembla fixer ses grands yeux noirs et profonds sur celui qui veillait. Paolo ne put maîtriser un frisson, et une sueur froide couvrit son front. A ce moment, le tableau glissa du chevalet et tomba avec fracas sur la terre. Paolo tressaillit, et quoique d'une nature intrépide, il sentit son cœur s'arrêter, lorsqu'en tournant les yeux vers la fenêtre, il vit un beau météore traverser le ciel et se perdre dans la voûte azurée. Qui pourrait décrire la douleur violente qui suffoquait ce jeune homme, dont le cœur était réellement brisé de

désespoir ! Son âme, abandonnée à l'excès de ses émotions, semblait s'affaisser comme un roseau. Il s'approcha du cercueil. — Le visage du mort était visible à la faible lueur de la lune, qui tombait sur lui. Paolo fixa ses regards sur cette forme immobile. — Soudain, son oreille fut frappée par les sons vibrants d'une douce mélodie. Si un séraphin fût descendu du ciel pour veiller le mort, il eût seul reconnu ce chant qui avait quelque chose de céleste. La mélodie s'élevait par moments avec une force passionnée, puis s'affaiblissait dans un murmure qu'on pouvait à peine saisir. — Enfin elle éclatait de nouveau dans toute sa vigueur, et mourait doucement comme elle avait commencé. Le cœur rempli d'une pieuse et tendre émotion, Paolo s'agenouilla, et lorsqu'il se releva, la pâle et froide lueur d'une matinée de décembre se montrait à l'Orient. Comme un esprit bienfaisant, le chant du rossignol resta à jamais gravé dans son cœur.

HENRY COOK.

On a lu sans doute avec intérêt la substantielle et fidèle analyse que notre collaborateur, M. Hédouin, a faite, dans la *Revue*, du livre anglais de M. Lewes, sur la *Vie et les Œuvres de Gœthe*. — M. Lewes, généralement bien informé, a cependant donné accès trop aisément, dans la dernière partie de son excellent ouvrage, à une erreur que nous avons à cœur de relever explicitement, bien qu'elle se réfute, pour ainsi dire, d'elle-même. Il s'agit de la visite que Charlotte Kestner (Lotte) fit à Gœthe, en 1816, à Weimar. D'après M. Lewes, Charlotte, alors âgée de soixante ans et mère de douze enfants, se serait habillée de blanc pour aller voir l'auteur de *Werther;* elle se serait même montrée coquette et sentimentale dans cette entrevue[1].

Il est vrai que la robe blanche fut, pendant de longues années, la toilette invariable de Mme Kestner. Elle s'habillait constamment de noir en hiver et de blanc en été. Ceux qui l'ont encore connue se rappellent parfaitement combien cette toilette sévère s'harmonisait avec son attitude à la fois noble et gracieuse. Rien de plus contraire à la coquetterie sentimentale que toute la personne de Charlotte Kestner, telle que Gœthe lui-même nous l'a dépeinte.

Comment croire, dès lors, comment admettre qu'un tel sentiment, qui fut si étranger à la jeune fille, à l'épouse, ait pu faire oublier à une femme âgée, à une veuve, à une mère, et cela en face de Gœthe vieillard, la dignité souriante, qui fut l'un des charmes de cette franche, de cette loyale et paisible nature !

Nous tenions à signaler, en la repoussant bien loin, cette assertion bizarre, que d'ailleurs le seul nom et la seule image de Lotte suffirait à dissiper dans un rayon de lumière et de pureté.

CHARLES DOLLFUS.

[1] Voir la livraison du 1er juin, page 354.

UN HISTORIEN DE LA RÉVOLUTION DE 1848

Histoire de la Révolution de février 1848, par DANIEL STERN, 2 vol. in-18, Charpentier éditeur, 2me édition.

I

Les histoires politiques et contemporaines sont-elles aussi difficiles à écrire que certains critiques le disent? nous ne le pensons pas. Le sort malheureux dont est frappée la grande majorité de celles auxquelles le public et la postérité refusent la gloire et le succès, est sans doute la cause occasionnelle de ce préjugé généralement répandu. En voyant tant d'écrivains distingués produire des œuvres qui, après avoir jeté un certain éclat, disparaissent à jamais dans l'éternelle nuit, nos aristarques bienveillants aiment mieux s'en prendre à la difficulté de l'entreprise qu'aux défaillances des auteurs. Leur sensibilité bien connue s'alarme à l'idée de proclamer l'insuffisance, sur ce point, d'hommes, qui ont déjà donné ailleurs des preuves éclatantes de talent; elle s'attriste de ne plus trouver chez les poëtes de génie les publicistes éloquents et les financiers considérables, les qualités maîtresses de l'historien.

Certes, nos aristarques, en s'en prenant à la difficulté de l'entreprise, n'ont pas tout à fait tort. Toute œuvre littéraire offre des difficultés; elle en offre, dirait Panurge, de générales et de particulières. D'abord, il faut être doué de la vocation que le genre de l'œuvre suppose, et il serait fort difficile au plus intelligent esprit de faire une belle tragédie s'il n'avait pas le génie dramatique. Il en est de même de l'histoire : il faut, pour l'élever jusqu'à l'art, qui seul fait la durée et la solidité des œuvres, un talent inné, un don original, un ensemble de facultés appropriées à la nature du

genre. M. Thiers, voulant définir le génie de l'historien, déclare que la première qualité, sa qualité essentielle, doit être l'*intelligence!* Cette définition est, sans contredit, d'une vérité saisissante, au point que l'honorable M. Thiers aurait pu se dispenser de la formuler. A coup sûr, pour retracer et juger les actes des hommes, il est nécessaire de les comprendre, et cela ne se peut sans intelligence; mais l'intelligence ne donne pas l'éloquence, la gravité, la concentration, l'art de la composition, la couleur; elle ne donne pas le sens moral et l'esprit d'impartialité ou de justice; elle ne suffit pas à dégager l'historien de toute passion, de toute prévention et de tout intérêt.

Voilà pour les difficultés générales purement morales et littéraires. Quant aux difficultés particulières, elles dépendent des circonstances, des personnes et des caractères, et ne sont pas insurmontables. Ainsi, en ce qui regarde les événements politiques et contemporains, l'histoire littéraire nous prouve que l'écrivain peut s'élever assez au-dessus des passions de son temps, et des siennes, à lui, pour peindre ces événements avec cette équité artistique, calme et sérieuse, sans laquelle il n'y a point de chef-d'œuvre historique. Les historiens de l'antiquité grecque et romaine et ceux de la renaissance italienne, pourraient nous en fournir de nombreux exemples, parmi lesquels le Grec Thucydide et le Florentin Guichardin serviraient de types. Ces deux grands hommes nous ont, en effet, laissé des récits écrits avec tant de mesure et de gravité, tant d'exactitude et de modération, que le lecteur n'a aucune peine à conclure contrairement à l'esprit qui animait leurs auteurs. Aristocrates par nature et par réflexion, ils n'en ont pas moins laissé des œuvres plus favorables à la démocratie qu'à l'aristocratie, et ce Guichardin qui servit si bien la tyrannie, est en somme un historien libéral. Était-ce qu'ils obéissaient à un sentiment de justice volontaire et réfléchi? Il se peut; mais nous pensons aussi qu'ils obéissaient aux lois et aux règles de leur art. Les historiens de la renaissance se préoccupaient de la gloire et de la postérité, et faisaient, par imitation des auteurs classiques, ce que ceux-ci avaient fait naturellement. Ils cherchaient avant tout la beauté et l'harmonie de l'œuvre, et savaient qu'ils ne la trouveraient qu'en s'élevant au-dessus des vues particulières qui les avaient agités eux-mêmes; ils peignaient les choses sous leur côté le plus général, soucieux de faire de beaux récits, amples, majestueux, bien ordonnés, qui rappelassent les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome.

Voilà pourquoi nous trouvons dans l'historien de notre dernière révolution, les qualités de la grande histoire, pourquoi nous la lisons comme une histoire des temps passés, non-seulement comme une œuvre de politique, mais surtout comme une œuvre de littérature et d'art. En vain, Daniel Stern s'accuse-t-elle de l'avoir écrite sous l'impression vive des événements, au milieu des angoisses de la guerre civile et des troubles de l'émeute, et d'y avoir laissé trop de place aux passions évanouies d'un temps qui n'est plus. Ces scrupules sont hors de saison, et aucun critique impartial ne les acceptera. La passion qui y circule, l'anime et la vivifie, sans devenir jamais ni despotique ni déclamatoire; on sent qu'elle est dirigée par un esprit ferme, maître de lui-

même, qui sait gouverner ses sentiments les plus profonds et leur imposer dans l'expression la mesure et la justice. De toutes les histoires relatives à la révolution de 48, celle de Daniel Stern a seule cette réunion de qualités littéraires qui assurent un succès durable, ainsi que l'événement l'a prouvé. Aucune autre que la sienne n'a eu, que nous sachions, une seconde édition ; et certes, ce n'est pas un modeste succès, ainsi que semble le dire l'éminent historien, quand on songe qu'il s'est produit en dépit de la réaction, qui dure encore contre les événements et les idées que le livre retrace. En dehors de tous les partis, elle a fait son chemin, sans être appuyée par aucune coterie. Elle a été, au contraire, critiquée, dénigrée, indirectement et obscurément, par les partis et les coteries qui ne s'y sentaient ni assez flattés, ni assez ménagés. Sans doute, cet esprit d'impartialité si rare dans une histoire révolutionnaire, a contribué à son succès ; on a été saisi, ému et comme étonné de voir apprécier avec une moralité si ferme des mouvements si désordonnés, avec une justice si sérieuse et si calme des passions si troublées et si violentes ; mais, nous le répétons, cette appréciation purement morale n'aurait pas produit tout son effet, si elle n'avait pas été soutenue par les ressources de l'art historique, par l'éloquence unie à la clarté dans l'exposition des idées, par la gravité et la rapidité du récit, par la vivacité et l'originalité des portraits, par toutes ces ressources employées avec ordre et méthode, sans confusion, ni exagération, ni rien qui rappelle par le style les convulsions de l'époque.

Dans la préface de la seconde édition, Daniel Stern se demande si la réimpression de son œuvre n'est pas un acte inutile; elle avoue avoir hésité un instant et penché du côté des conseillers qui s'efforçaient de l'en détourner. « Qu'allez-vous faire, m'a-t-on dit, et quelle erreur est la vôtre, si vous croyez nous intéresser en nous rappelant des souvenirs importuns, des sentiments hors de mode, des choses et des gens qui n'ont pas réussi ! A quoi bon venir parler encore d'une révolution avortée? Ne voyez-vous donc pas comme ceux qui l'ont faite en sont embarrassés, et comme ils s'entr'accusent en des apologies, où chacun rejette sur autrui la part qui lui revient à lui-même dans la commune disgrâce ? Laissez plutôt dans l'ombre un livre inutile et qui ne viendrait point à son heure ; trop éloigné et trop proche des événements, il portera la peine de ce double défaut. Passionné pour des idées qui ne passionnent plus personne, desintéressé entre des idées rétrospectives qui cherchent des panégyristes et non des juges, il ravivra des piqûres d'amour-propre et des colères mal éteintes; mais il ne saurait ressusciter des convictions mortes, ni soulever le poids de l'indifférence publique. » Grâce à Dieu, ces conseils, inspirés plus par un égoïsme pessimiste et sceptique que par un vrai sentiment de patriotisme et de bienveillance envers les individus, ne pouvaient faire hésiter qu'un instant l'écrivain qui a déjà prouvé tant de fois qu'il ne reculait pas devant la responsabilité. Quand on a eu le courage d'entreprendre l'histoire d'une révolution, dans le sein pour ainsi dire de cette révolution même, au milieu de l'effervescence des partis et des personnes, qui rend la recherche de la vé-

rité, si pénible, si laborieuse, si difficile; quand on a eu la force d'accomplir cette tâche sans y être poussé par un sentiment d'ambition personnelle, sans autre volonté que celle d'être impartial au moment où personne ne l'est, on se met facilement au-dessus des considérations secondaires des conseillers prudents et timides.

En soumettant son livre à une seconde épreuve, Daniel Stern obéissait à des vues d'un ordre plus élevé. Son premier succès lui dictait son devoir; après avoir obtenu les suffrages d'une société éparse, composée d'individualités sans lien, trop isolées les unes des autres pour recevoir des impressions communes, l'*Histoire de la révolution de* 1848 avait à pénétrer dans une société plus compacte, plus nombreuse, vivant dans une communauté plus grande de sentiments, soumise plus facilement à une même action, susceptible par conséquent d'émotions plus rapides : osons le dire, au risque de donner un argument commercial, il fallait abandonner l'aristocratique in-8°, ami des bourses d'élite, pour l'humble in-18, propice aux bourses populaires et aux convictions démocratiques. Lancée désormais sur le hardi *format Charpentier,* notre histoire sillonnera d'une voile légère des mers nouvelles, où le majestueux in-8° ne circulait que lentement; c'est le cas de lui adresser le vœu du prophète : « Vents, portez-la sur vos ailes! »

Il eut été d'autant plus fâcheux que les conseillers eussent été écoutés, que de toutes les histoires de la révolution de Février, celle de Daniel Stern est la seule qui ait été composée dans des circonstances aussi propices à l'indépendance complète des vues et des jugements. Dire cela, ce n'est pas faire injure à ceux qui ont traité ce sujet, ni mettre en doute leur bonne foi ou leur clairvoyance. Pour la plupart, ils avaient été trop mêlés aux événements, soit comme acteurs, soit comme amis des acteurs, pour soumettre à une analyse rigoureuse et impartiale leurs faits et gestes ou ceux de leurs amis. Quant aux personnes, sans le vouloir, ils ont dû obéir à des préventions, à des antipathies et à des sympathies; quant aux événements, ils ont dû les peindre du point de vue où ils les avaient aperçus eux-mêmes; et ce point de vue n'était pas toujours le plus exact. Il y a, proclamons-le franchement, dans l'homme qui parle de lui et de ses actes, deux craintes persévérantes : la première est de se donner tort, la seconde est de donner raison à ses adversaires et à ses rivaux [1]. Daniel Stern n'était pas dans cette fausse situation par ses travaux antérieurs; elle ne s'était engagée avec aucun parti, et elle peut dire avec justesse : « Je ne fus influencée, en retraçant la suite des événements, par des préjugés d'aucune sorte; je n'avais à me disculper ni à me venger d'aucun tort. »

Quant à l'inopportunité de la réimpression, Daniel Stern y a répondu par des raisons d'une haute valeur morale. Elle se fait un argument de la langueur même des esprits et de l'affaissement des opinions qu'on lui avait présentés comme des objections. Elle pense que c'est un devoir plus impérieux à

[1] Un satirique prétend que ces deux craintes sont contre-balancées par deux désirs : le premier serait de donner tort à son rival, le désir de se donner raison ne viendrait qu'en second.

mesure qu'il devient plus difficile de solliciter l'attention publique sur les questions et les principes dont elle se détourne; elle pense qu'il faut protester contre l'indifférence en matière politique, aux moments où cette indifférence est plus apparente, et dire ce que l'on croit juste à ceux-là précisément qui font profession de n'estimer que l'utile. D'ailleurs, dans la pensée de l'auteur, ce n'est pas à la génération d'il y a douze ans que son livre s'adresse: cette génération, à de rares exceptions près, est fatiguée; l'inviter à étudier ses malheurs et ses fautes passées en vue d'un meilleur avenir, ce serait l'agiter et la troubler sans raison; ce qui lui convient, c'est le repos, le renoncement et la mélancolie; opinion trop rigoureuse si elle s'adresse à un parti, trop bienveillante si elle s'applique à ceux qui ont subi la révolution, et non à ceux qui l'ont faite. Nous aurions désiré que Daniel Stern insistât davantage sur cette distinction; ceux qui ont voulu la République et en ont accepté la responsabilité, ont le droit de se dire fatigués et déçus, sans qu'on le leur reproche; ceux qui l'ont subie sans la vouloir, ne sont, eux, ni fatigués ni déçus, ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier: ce serait une chimère que de s'intéresser à leur mélancolie politique et de garder le silence pour ne pas la troubler : on ne leur doit pas tant d'égards.

D'ailleurs, à part la réserve que nous venons de faire, le sacrifice de la génération que Daniel Stern condamne à l'inaction, ne nous attriste guère. Nous croyons, nous aussi, que ce serait perdre son temps que d'écrire pour elle. Il y a, en effet, une autre génération plus digne d'intérêt, une jeunesse dont Daniel Stern décrit admirablement, en quelques pages, la situation d'esprit. C'est à cette jeunesse, étonnée par nos contradictions et nos variations politiques, cherchant ce qu'il faut croire et penser aujourd'hui du droit et de la liberté, le cherchant avec maturité et plus de sangfroid que les générations qui l'ont précédée, que l'histoire peut apporter un enseignement pratique. Sans opinions préconçues ni préjugés, elle est apte à interroger les hommes et les événements, à écouter avec fruit les leçons de l'histoire. On l'accuse de scepticisme, d'indifférence, et de se complaire dans le bien-être matériel et le malaise moral où la génération précédente aime à vivre. Telle n'est pas l'opinion de Daniel Stern. « La jeunesse, que l'on accuse d'indifférence, souffre de ce malaise beaucoup plus qu'on ne le sait. Elle le supporte d'autant plus impatiemment qu'il est plus contraire à ses instincts. Isolée, refoulée dans l'âge de l'expansion, saisie, avant toute expérience, d'un désabusement prématuré, elle s'attriste, beaucoup plus que nous le croyons, de cet esprit de critique qui la possède, et c'est très-injustement qu'on le lui reproche, puisqu'il n'est, après tout, qu'une peine subie pour des fautes qu'elle n'a pas commises. Quant à moi, si je dois dire toute ma pensée, loin de considérer comme un mal les dispositions présentes de la jeunesse, je serais tentée plutôt d'y applaudir. Loin de m'inquiéter, ce doute sérieux et sincère qu'elle porte sur toutes choses me rassure. Il m'apparaît, non comme un ennemi, mais comme un auxiliaire de la révolution. J'y trouve plus sûrement que dans certains enthousiasmes, une garantie contre la durée de ces réactions extrêmes, qui suivent d'ordinaire nos

grands élans politiques. Il me semble y voir l'impossibilité d'un retour vers l'ordre ancien, vers ces droits de mystérieuse origine qu'invoquent encore tout bas les prétendus croyants, au mépris du progrès de la raison humaine. L'esprit de critique et d'examen, qu'est-ce autre chose que la nécessité révolutionnaire qui, de Descartes à Condorcet, de Calvin à Voltaire, n'a cessé depuis trois siècles d'agiter et de pousser en avant la pensée française ! » Nobles paroles et d'un grand sens politique, après lesquelles Daniel Stern peut dédier sans contradiction un livre plein de foi à de jeunes esprits sceptiques ! Le libre examen est, en effet, aussi nécessaire pour élucider les principes de la révolution, que les vérités de la philosophie; ce qui les a dénaturés, exagérés, c'est l'habitude prise par une certaine école de les considérer comme des actes de foi, comme les dogmes d'une religion. Ils ont été encensés, célébrés, promulgués, mais rarement analysés. Aussi ont-ils parlé à l'imagination plus qu'à la raison. Ils n'éveillent encore chez un grand nombre d'esprits que des idées confuses, absolues et chimériques qu'il serait bien utile de soumettre au *criterium* du scepticisme voltairien et calviniste, et, en ce sens, nous serions heureux de voir s'élever une jeunesse aussi sceptique que Daniel Stern le souhaite.

II

La révolution de Février a-t-elle été un mouvement national ? La République n'a-t-elle été qu'un moment de surprise ? On admet généralement que la France ne tendait pas alors à une révolution et surtout à une révolution suivie d'une république. Il y a quelque chose de spécieux dans cette opinion : la France interrogée, sans doute, n'eût pas déclaré librement, volontairement, avec réflexion, le renversement définitif de la monarchie constitutionnelle et l'avénement de la république démocratique ; seulement, il faut remarquer que les choses ne se sont jamais passées si régulièrement et avec tant de méthode, du moins chez nous. On a vu en Amérique, en Angleterre, en Hollande des révolutions préparées, dont le but était bien défini, bien indiqué et auquel la nation tout entière tendait avec une volonté énergique, basée sur des convictions raisonnées et des principes très-arrêtés. Pareille chose n'a pas été vue en France : 89 n'a pas commencé avec l'intention d'aboutir à 93. Les hommes qui ont contribué à la révolution de 1830, et surtout ceux qui en ont profité, en rejettent la responsabilité ; dans leur pensée, ils ne voulaient pas aller si loin, osent-ils dire ; aussi ne l'appellent-ils pas une révolution, mais seulement un établissement. La France alors n'était pas orléaniste, ainsi que l'a démontré l'avénement du roi Louis-Philippe. Elle était surtout anti-bourbonnienne, parce qu'elle établissait une solidarité entre la dynastie et la caste nobiliaire contre laquelle elle avait à combattre. Toutefois, rien ne prouve qu'elle n'eût pas pactisé avec la royauté si elle avait pu lutter constitutionnellement contre les partis du trône et de l'autel. On sait que le ministre

Martignac, dont la chûte amena celle de la dynastie, ne tomba que par une coalition due à des ambitions personnelles. De même en 48, il est certain que la nation dans son ensemble n'avait aucune haine pour la dynastie et qu'elle s'en serait accommodée volontiers si elle eût consenti à changer de politique. Comme en 1830, elle dépassa le but : pour se débarrasser des partis rétrogrades, elle avait chassé Charles X ; pour en finir avec le pays légal, elle laissa tomber Louis-Philippe.

Mais de ce que les choses ne s'accomplissent pas délibérément, après discussion, il ne faut pas conclure qu'elles ne tiennent pas à des causes profondes. On tombe du côté où l'on penche, affirme le proverbe, ce qui, en politique, veut dire que les gouvernements se perdent par l'exagération de leurs principes. Ainsi, il y avait dans l'établissement de 1830 deux causes qui en devaient dénaturer le principe. La première, purement morale, dépendait de la composition même du pays légal. Il est dans la nature humaine de vouloir conserver, et d'augmenter ce que l'on a acquis. Le pays légal tout naturellement chercha à se constituer, à se consolider, à s'emparer solidement et à l'exclusion d'autrui des positions qu'il tenait du hasard d'une révolution. Il voulut, et que l'on gouvernât à son profit en vue de son influence et de ses intérêts, et que la loi politique, industrielle et financière fût dirigée dans ce sens ; il voulut dire, lui aussi : « L'État, c'est moi. » Sa politique ne s'appuyait ni sur un certain ensemble de doctrines et d'opinions générales, ni sur des ambitions traditionnelles ; ses aspirations n'avaient rien de vaste ni de noble ; il désirait le bien-être plus que la grandeur. Conserver, acquérir et jouir en paix de la considération que donnent les places et la fortune, tel était l'idéal qu'il se faisait de l'état parfait, et qui satisfaisait l'égoïsme du bourgeois et la vanité du parvenu.

En résumé, l'égoïsme et la vanité étaient le fonds du pays légal ; ils en étaient la substance, comme ils le sont de toutes les castes ; seulement, le pays légal ne les ennoblissait pas par des apparences de grandeur et de haute ambition, ainsi que savent le faire ordinairement les classes aristocratiques. Il ne sut que se replier sur lui-même sans rien tenter pour détourner l'attention populaire, pour préoccuper, distraire et intéresser l'opinion publique. Il en résulta que son vice, le vice qui est la conséquence de l'égoïsme uni à la vanité, la corruption politique apparut dans tout son éclat ; et, dans l'absence d'autre politique, on peut dire que le vrai pays n'eut plus d'autre spectacle. Ce spectacle permanent et unique ne compromit pas seulement le pays légal et les ministres aux yeux de la nation ; il compromit en même temps la majesté royale. Car cette seconde cause qui devait dès l'origine dénaturer le régime constitutionnel, l'idée bien connue du roi sur le gouvernement personnel, avait porté aussi ses fruits amers. On était habitué à voir la volonté royale dans tous les actes du gouvernement et de la majorité, et la même impopularité les enveloppait, à quelques nuances près. On haïssait les ministres, on méprisait le pays légal, on n'honorait plus le roi.

Quand un pays en est venu à un tel détachement de ceux qui le gouvernent, il n'est pas loin d'une révolution. Daniel Stern, dans les chapitres qui précèdent

l'histoire des journées révolutionnaires, fait brillamment ressortir cette situation des esprits aux derniers jours du règne de Louis-Philippe. Elle joint à la gravité de l'historien, la sévérité du moraliste et les vues exactes de la politique. Elle peint, dans des tableaux tracés à grands traits, la division ou plutôt l'isolement des classes. Elle a sur ce point une vue originale ; il est très-vrai que les classes étaient plus isolées que divisées. Quand elles se trouvèrent en face les unes des autres, si elles se haïrent si vite, c'est faute de se connaître, ou de ne se connaître que par l'esprit de parti. Elle signale surtout, avec beaucoup d'élévation et de vigueur, l'état de dégoût et d'indignation, de haine et de découragement, de stupeur et de colère dans lequel avaient jeté le public les scandales répétés que venait de donner le monde officiel, sentiments qui ne prirent une telle énergie que parce que ces scandales ne parurent être que la conséquence fatale, que le dénouement logique de la politique de corruption. Ils se seraient produits ailleurs, avec un concours analogue de circonstances, qu'ils n'auraient pas produit la même impression, si on n'avait pas pris l'habitude d'attribuer au gouvernement une théorie conforme à l'action. Aujourd'hui, nous sommes portés à trouver que l'esprit public s'est laissé entraîner à des exagérations et que dans ces scandales le hasard a joué son rôle ; alors cet argument n'eût pas été entendu. Les actions isolées paraissaient être, à des esprits solides, non pas seulement le résultat d'une volonté individuelle, mais un signe des temps ; on donnait volontiers aux crimes et aux actes de folie un caractère mystique. Elle est sous ce rapport bien curieuse, la lettre que le prince de Joinville écrit à l'occasion du suicide de l'ambassadeur Bresson. « Il était, dit-il, ulcéré contre le père ; le roi est inflexible, il n'écoute plus aucun avis, il faut que sa volonté l'emporte sur tout. » Il va jusqu'à craindre que l'opinion rende le roi responsable de cette mort, et que l'on dise qu'il exerce sur tout « une action si inflexible que lorsqu'un homme d'État ne peut la vaincre il n'a plus d'autre ressource que le suicide. » On le voit, les diatribes des journaux du temps, qui nous semblent déclamatoires, n'étaient pas purement arbitraires ; elles avaient sans doute une raison d'être, puisque de tels sentiments pouvaient s'agiter dans l'âme d'un fils.

Cette lettre nous rappelle que la division n'était pas seulement dans les classes de la nation, mais dans le sein de la famille royale même ; là aussi, dans cette famille si noble et si digne par ses mœurs, couvaient de secrètes discordes et de sourdes défiances. Le bruit en avait pénétré l'opinion, qui signalait des antipathies et des préférences. On disait que le roi surveillait ses enfants avec une suspicion extrême, craignait de les voir devenir populaires, et les retenait dans une dépendance détestée. On savait qu'il se défiait de la duchesse d'Orléans qu'il trouvait trop intelligente ; il traitait ses idées de rêverie germanique, et la duchesse disait, quelques jours avant le 24 février : « On me traite de jacobine », et ses appréhensions redoublaient avec sa sollicitude « pour cet enfant débile, pâle et frêle sous lequel elle sentait le sol trembler. » Les deux princes les plus populaires, en raison des idées libérales qu'on leur attribuait, étaient le duc d'Aumale et le prince de Joinville ; celui-ci surtout,

sans doute parce qu'il était marin et qu'il était allé chercher les cendres de Napoléon. On allait jusqu'à dire qu'il était en disgrâce et comme en exil. Depuis la révolution de 48, on a prétendu que, s'ils avaient été à Paris, ils auraient pu ou arrêter la révolution, ou, par leurs conseils, faire renoncer leur père à sa politique de résistance. Quant à arrêter la révolution, une fois la bataille commencée, leur popularité aurait peut-être jeté quelque division dans la garde nationale et l'armée. Quant à faire changer par leurs conseils la politique du roi, il n'est pas probable qu'ils y eussent réussi. Comme tous les vieillards qui s'obstinent, le roi eût tenu jusqu'à la dernière extrémité. Le prince de Joinville semble en avoir été d'avance convaincu, à en juger par la lettre qu'il écrivait en 1847 même au duc de Nemours, et où il apprécie si sévèrement et avec tant d'anxiété la politique de son père. Après avoir noté le fâcheux état de la situation à l'intérieur et à l'extérieur, il ajoute : « Tout cela est l'œuvre du roi seul, le résultat de la vieillesse d'un roi qui veut gouverner, mais à qui *les forces manquent pour prendre une résolution virile*. Le pis est que je ne vois pas de remède. Au dehors, que faire pour relever notre situation et suivre une ligne de conduite qui soit du goût de notre pays? Ce n'est certes pas en faisant en Suisse une intervention *austro-française qui serait pour nous ce que la campagne de* 1823 *a été pour la Restauration*. J'avais espéré que l'Italie pourrait nous fournir ce dérivatif, ce résultat dont nous avons tant besoin. Mais il est trop tard. La bataille est perdue ici. Je me résume. En France, les finances délabrées ; au dehors, placés entre une amende honorable à Palmerston, au sujet de l'Espagne, ou une *cause commune avec l'Autriche pour faire le gendarme en Suisse et lutter en Italie contre nos principes et nos alliés naturels*, tout cela rapporté au roi, au roi seul, qui a faussé nos institutions constitutionnelles. Je trouve tout cela très-sérieux, parce que je crains que les questions de ministres et de portefeuilles soient laissées de côté, et c'est un grave danger si une assemblée populaire se met à discuter des questions de principes. Si encore on pouvait trouver quelque événement, quelque affaire à conduire vivement et qui pût, par son succès, rallier un peu notre monde, il y aurait encore des chances de gagner la bataille ; mais je ne vois rien. »

Ainsi, de l'aveu même du prince de Joinville, il fallait quelque chose pour rallier ce monde divisé. Rien ne vint. Ceux qui pouvaient donner des conseils, manquaient d'autorité et de courage ; ceux qui dirigeaient étaient remplis d'une extrême confiance en eux-mêmes et se félicitaient de leur triomphe. Car on a dit à tort que le parti conservateur s'était trompé par faiblesse envers le roi, et que son chef ne l'avait si docilement servi et n'avait si orgueilleusement résisté que par amour du pouvoir. Nous pensons qu'il y eut dans le parti et chez le ministre une certaine sincérité, qui tenait à la joie, à la vanité, à l'orgueil, dont la longue possession du pouvoir avait fini par pénétrer leur âme satisfaite. Ils se croyaient légitimement et pour jamais les maîtres ; l'opposition leur paraissait une faction, et ils s'indignaient sérieusement qu'on osât leur résister. En adoptant une politique conservatrice à outrance, ils étaient d'accord

avec le roi, qui avait le dessein secret de s'éloigner de plus en plus de la révolution. Ils avaient eux-mêmes oublié qu'ils en étaient issus, et ils tendaient à se constituer, sinon en une aristocratie avouée, du moins en quelque chose qui y ressemblât. Tout le monde sait que l'on pensait en haut lieu, et dans les cercles politiques, au rétablissement des grandes existences, et c'est dans ce but que l'on créait coup sur coup des ducs militaires, des ducs civils et des grands-maréchaux. C'était au moment où ils se berçaient de ces rêves d'ambition et de vanité dans lesquels se plaît tant l'imagination impatiente et avide des parvenus, qu'on demandait une extension de suffrage, qui certainement eût ajourné un avenir qu'ils croyaient prochain, qui menaçait à la fois leurs espérances et les biens solides et présents dont ils jouissaient. Sans diminuer leur confiance, ce mouvement de l'opinion les irrita, et ils y répondirent plus par la violence que par la discussion. Il y a une chose qui est très à remarquer : c'est l'analogie de l'éloquence gouvernementale pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe, avec l'éloquence des orateurs ministériels sous la Restauration. Sous les deux régimes, les orateurs font intervenir le même fantôme, la révolution : ils font appel aux mêmes frayeurs, invoquent les mêmes terreurs, se servent avec abondance des mots révolutionnaires et factieux, maudissent les mauvaises doctrines, flétrissent les *passions aveugles et ennemies;* les uns les autres se transforment avec la même aisance en représentants de la morale, de la vraie justice, de la vraie liberté, et de toutes les véritables lois qui régissent les empires; les uns et les autres transforment, avec la même facilité, leurs adversaires en rebelles ou en hommes égarés, et leur parlent comme des professeurs à des ignorants, comme des accusateurs publics à des accusés. L'analogie des deux éloquences n'a rien d'arbitraire; elle a sa source dans une loi de la nature humaine. De tout temps on a pu voir que rien, dans les assemblées délibérantes, ne pousse plus aux paroles amères que le désir d'être maître et la crainte de ne l'être plus. Les partis aristocratiques et réactionnaires, oligarchiques et conservateurs, ont presque toujours donné le signal de la violence, et pour cela il n'est pas nécessaire qu'ils soient au pouvoir; ils portent la même vivacité de passions dans l'opposition.

Mais en voilà peut-être trop sur ce point. Nous ne pouvons ici entrer dans assez de détails ni dans des raisonnements assez suivis pour analyser exactement cette chute de la monarchie, objet de tant de controverses. Nous renvoyons à Daniel Stern ceux qui voudront bien se pénétrer des causes morales de la révolution et connaître les incidents et les péripéties qui la précédèrent et la facilitèrent; ils n'y trouveront pas seulement des renseignements exacts, des faits nombreux encore inconnus aujourd'hui, des vérités rétablies et des calomnies détruites par le simple exposé des événements, ils assisteront à un drame plein de variété, où les scènes les plus disparates se succèdent et se confondent avec une rapidité qui tient du vertige. Nous ne dirons pas que le récit qui commence le jour du banquet pour finir à la fuite de la famille royale et au triomphe de la république, a l'intérêt d'un roman : ce serait rabaisser la

gravité et la dignité de l'histoire qui, d'ailleurs, souvent dépasse, sous le rapport du pittoresque et de l'originalité des caractères, les plus dramatiques romans. Ainsi, au point de vue de la composition littéraire et de l'art historique, s'il est permis d'aborder cette question dans une affaire si sérieuse, la révolution de Février est très-favorable à l'historien, beaucoup plus, selon nous, que la révolution de 1830. Une famille nombreuse composée d'un roi habile que l'on ne respecte plus, mais que l'on ne hait pas, parce que lui-même il s'est montré exempt de haine et de rancune ; d'une reine noble et majestueuse qu'on respecte pour sa vertu, mais qu'on aime peu pour sa rigidité ; d'une princesse mère et veuve qui a conquis l'estime et la sympathie par la dignité de son veuvage et le libéralisme de ses sentiments ; de jeunes princes brillants, populaires à des degrés divers ; au-dessus, deux chambres composées d'hommes qui ont joué un rôle politique depuis plusieurs générations, qui contiennent toutes les illustrations et toutes les notoriétés ; des fonctionnaires dévoués, une magistrature bien pensante, une armée fidèle ; au-dessous, une haute bourgeoisie conservatrice ; au-dessous encore, une moyenne bourgeoisie, la garde nationale, patriotique, libérale, frondeuse, sans politique arrêtée, sans principe de conduite qu'un mot d'ordre : *la réforme ;* et au-dessous enfin, le peuple et les partis démocratiques animés d'une ardeur révolutionnaire et guerrière, tels sont les éléments en présence. Ceux de 1830 étaient plus simples ; aussi ne donnèrent-ils pas lieu à des péripéties si nombreuses, si complexes et si caractéristiques. 1830 a la simplicité d'une tragédie antique : le coup d'État, la bataille, la victoire et la défaite, voilà les trois actes. 1848 est un drame romantique à la Shakspeare, où toutes les passions se heurtent. Des discussions parlementaires qui se mêlent à l'émeute, des intrigues de cabinet et d'ambition, la tentative courageuse d'une mère qui veut sauver l'héritage de son fils, les discussions dramatiques et pathétiques des Tuileries, la faiblesse des chambres, l'hésitation, la mollesse et l'incapacité des hommes d'État, l'étonnement de la bourgeoisie, la complicité involontaire de la garde nationale, tout cela donne lieu à des scènes simultanées, dans la confusion desquelles nous nous perdrions, si nous n'avions pour guide la clairvoyance de l'historien, dont l'esprit ferme met toute chose à sa place. Nous ajouterons, tant il est vrai que rien ne se fait sans l'observation des règles de l'art, que l'historien, n'aurait pas maintenu un si grand ordre à travers une si grande confusion, s'il n'avait pas rattaché son récit si compliqué au principe de l'unité d'action. L'historien suit pas à pas une volonté qui se produit avec prudence d'abord, avec audace ensuite, mais toujours avec persistance, toujours la même, quand en face d'elle toutes les résolutions hésitent et vacillent. Cette volonté qui rappelle tout à elle, qui relie tous les événements, c'est la volonté républicaine, démocratique, révolutionnaire, conspiratrice. La politique lui donne tous les noms ; nous, humble critique d'histoire, nous l'appelons simplement l'unité d'action.

III

Parlant de la première révolution et du premier établissement de la République, Daniel Stern s'exprime ainsi : « La République française est fondée, mais par violence et dans le sang français. Dès ses premiers pas elle est hors de ses voies ; fille de l'Evangile et de la philosophie, c'est sa grandeur et ce sera sa perte d'être incompatible avec la tyrannie des instincts. Elle ne saurait régner par la terreur. Il ne lui sied pas, comme à ces empereurs romains, de placer sur sa poitrine la tête de Méduse. L'esprit même de son institution, qui exalte la dignité de la personne humaine, et rend la vie de l'homme plus sacrée pour l'homme, la condamne à périr. En abattant des têtes, elle paraît plus criminelle que les monarchies, par cela seul qu'elle agit contrairement à son principe. Pendant trois ans elle a beau accomplir des prodiges et tenter, avec une audace inouïe, de fixer dans les lois les plus sublimes aspirations de l'âme humaine, rien ne peut la soustraire à la fatalité de son origine. Tout ce qu'elle déploie de génie et d'héroïsme reste vain. Il faut qu'elle meure parce qu'elle a forfait à sa nature, et que l'impassible nature des choses l'emporte toujours à la longue sur la passion humaine ; de convulsion en convulsion, elle tombe bientôt épuisée, laissant au monde frappé de stupeur, et qui la méconnaît parce qu'elle s'est méconnue elle-même, un nom glorieux et maudit, un testament mystérieux, inachevé, tracé en caractères de sang. Ce testament, est-ce une promesse, est-ce une menace ? Est-ce une bénédiction ? est-ce un anathème ? est-ce un sophisme inhumain, est-ce une vérité déchue ? Est-ce le testament de la Gironde, celui de la Montagne, celui de la Commune ? Est-ce le testament de Condorcet, de Danton, de Robespierre, de Marat, de Babeuf ? Quand Paris vit soudain reparaître, sur ses murailles, les trois paroles sacramentelles du testament républicain : *Liberté, Egalité, Fraternité !* chacun se fit à soi-même ces terribles questions ; mais, vaincus ou vainqueurs, bourgeois ou prolétaires, républicains ou royalistes, tous étaient hors d'état d'y répondre. Dans la déroute complète des forces matérielles et morales de la société constituée, tout semblait à la fois probable et impossible. C'est pourquoi, la raison se taisant, l'imagination, qui se joue de tout, promenait ses fantômes et ses chimères sur la place publique. »

Nous avons cité cette page entière parce qu'elle résume éloquemment et avec précision les sentiments qui s'agitèrent, dès le lendemain de la révolution, parmi les différentes classes de la population. Ces classes, ainsi que Daniel Stern l'a dit ailleurs, étaient divisées et encore plus isolées que divisées. Quand elles se trouvèrent en face les unes des autres, elles cherchèrent à savoir mutuellement ce qu'elles voulaient. Mais, comme elles n'avaient pas le temps de s'étudier, elles se jugèrent sur des préventions, des préjugés, des rancunes, sur des opinions préconçues. Les classes démocratiques apparurent

aux classes bourgeoises avec le caractère qu'on s'était habitué à donner aux partis révolutionnaires. Tout ce que celles-ci avaient appris sur la Terreur, sur les excès de la démagogie, envahit leur imagination, et elles n'eurent plus, peut-être malgré elles, qu'une préoccupation : celle de voir le terrorisme sortir naturellement de la République. Cependant, cette préoccupation les remplit d'une inquiétude qu'on a exagérée et que la polémique contre-révolutionnaire voulut changer en frayeur sans pouvoir y parvenir. Car il est digne de remarque que la population de Paris, malgré les manifestations des clubs, malgré le 16 mars, le 17 avril et les mouvements si souvent répétés de l'Hôtel-de-Ville, ne se laissa pas aller à un esprit de trop violente réaction, ainsi qu'elle en donna les preuves par les élections suffisamment républicaines et libérales de la Constituante. Elle montra en cela plus de sagesse que les partis politiques. Elle sut voir que, somme toute, ces manifestations des clubistes avaient été combattues avec avantage par le gouvernement provisoire, aidé en plus d'un cas des chefs de clubs eux-mêmes, par exemple par M. Blanqui, dont le discours prononcé au Prado, devant une assemblée de meneurs et de combattants des barricades, décida les chefs les plus audacieux du peuple à arrêter la manifestation dite du drapeau rouge. Elle en conclut que le terrorisme était une réminiscence, une habitude d'imagination chez le peuple comme chez elle, qu'il n'y avait pas de racines profondes, et que, livré à lui seul, il ne pouvait servir de base à une politique. Même après le 15 mai, odieuse et folle journée, ce n'est pas contre le terrorisme que s'éleva son indignation. De même qu'elle avait au 16 avril crié d'instinct, sans qu'on ait jamais trop su pourquoi, *à bas le communisme !* après le 15 mai, elle se souleva contre l'idée nouvelle qui l'effrayait de plus en plus et autrement que le terrorisme, contre le socialisme. Caussidière, accusé d'avoir trempé dans le 15 mai, ayant donné sa démission de député, fut renvoyé à l'Assemblée constituante le premier, sur une liste où M. Thiers n'était que le cinquième, par cette bourgeoisie et cette garde nationale qui avaient voulu faire un si mauvais parti à M. Louis Blanc, représentant, selon elle, du socialisme. On comprit que là était le péril et le problème, l'espérance, la passion présente. « Le peuple voulait, dit Daniel Stern, plus ou moins que la République. » Il avait la République ; la bourgeoisie se dit : Il voudra le socialisme, et c'est de ce côté qu'elle porta toutes ses frayeurs, sans se soucier du système terroriste, désormais antique et caduc.

Le mouvement socialiste sera, on ne peut le nier, au point de vue de l'histoire, l'originalité de la révolution de Février. C'est par ce mouvement que l'avenir la distinguera des révolutions purement politiques ; les générations futures se préoccuperont beaucoup moins des péripéties et des manœuvres plus ou moins intéressantes et dramatiques, qui abondent en Février comme en toutes les révolutions, que de cette idée, qui fit explosion avec tant de fracas, qui s'imposa comme un progrès et un problème nouveau, et qui, en disparaissant comme elle était venue, reste encore un objet de terreurs cachées, et un sujet de muettes espérances ; car il ne faut pas regarder l'évanouissement du socialisme et le silence qui se fait autour de lui comme un

dénouement définitif. Le silence n'est pas une solution ; avant 48, on parlait un peu plus du socialisme que de nos jours ; mais on n'en parlait pas assez, et c'est de l'ignorance relative des classes bourgeoises et populaires, sur les questions qu'il soulevait, que naquirent ici les terreurs exagérées, là les espérances insensées, et la rapidité, la facilité avec lesquelles les deux classes se regardèrent mutuellement comme ennemies et à l'état de guerre sociale.

Avant Février, au point de vue économique, Daniel Stern le constate avec tristesse, il y avait séparation absolue entre le pays légal et les classes prolétaires. Le pays légal ne se préoccupait d'aucune manière des doctrines et des théories qui travaillaient les ateliers et se répandaient parmi les ouvriers; il les ignorait et ne soupçonnait pas à quelles profondeurs elles pénétraient. Quand, parfois, dans les assemblées, on faisait une allusion à quelque question de ce genre, le pays légal protestait par le dédain et l'ironie, et se serait bien gardé d'une discussion ou d'une réfutation sérieuse. Le pays officiel lui-même, le gouvernement, n'était pas assez inquiet pour avertir le pays légal sur un mouvement que cependant il entrevoyait, mais dont le danger ne lui paraissait pas prochain. On a du dernier préfet de police de la monarchie, de M. Delessert, des rapports appelant l'attention du ministère sur la tendance des classes ouvrières à s'occuper d'idées sociales, de systèmes économiques, et à lire les livres qui penchaient de ce côté. Les rapports du préfet de police sont vagues, peu caractéristiques, ne donnent aucun détail significatif sur les sectes diverses qui ne manquaient pas dans Paris, et les livres qu'il cite montrent qu'il ne se faisait pas une idée bien nette du caractère positif et pratique de la propagande socialiste. Quand il signalait les *Evangiles* de Lamennais, l'*Essai sur la liberté* de Daniel Stern, les *Contraditions économiques* de Proudhon, il faisait fausse route, il s'exagérait l'effet que pouvaient produire les deux premiers ouvrages, dont l'un est une suite d'homélies éloquentes et morales, et l'autre un traité dogmatique de philosophie; et quant aux fameuses *Contradictions* de Proudhon, comment pouvait-il croire qu'elles pussent être accessibles aux classes démocratiques? Les rapports du préfet n'éveillèrent donc qu'à demi le gouvernement, et celui-ci laissa dormir le pays légal. Il en résulta que le socialisme fit son chemin, et que les sectes que plus tard on accusa à tort de s'être avancées par des voies souterraines, continuèrent leur propagande sans résistance, sans être réfutées, sans que les journaux du gouvernement discutassent leurs doctrines, et répondissent à leurs journaux et à leurs brochures qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils auraient dédaignés s'ils les avaient connus. Aussi, qu'arriva-t-il le jour de l'explosion ? Les classes bourgeoises, conservatrices et libérales, à la vue de ces sectes inconnues, à l'audition de ces mots nouveaux, à l'exposition de ces idées chimériques, à la violente expansion de ces sentiments d'égalité, crurent se trouver devant une vaste conspiration, et que la société était menacée par une multitude de sociétés secrètes. Elles passèrent subitement de l'excès de l'indifférence et de l'optimisme à l'excès de la frayeur et de la colère. Sans doute, il y avait dans la manière dont se présentaient les

nouvelles doctrines, dans la violence des paroles et des passions, dans le fanatisme des sectateurs, quelque chose qui pouvait justifier leurs craintes, mais rien qui pût justifier leurs colères. Qu'avaient-elles dit pour arrêter cette propagande, qui n'avait été secrète que par leur insouciance? Qu'avaient-elles fait pour arracher à l'utopie ces prolétaires que leurs souffrances et leur misère rendent si faciles à l'espérance? Quelles notions saines avaient-elles répandues parmi eux ? Ceux-ci, livrés à la propagande de leurs chefs et à eux-mêmes, sans trouver d'objections à leurs rêveries, s'y absorbèrent, s'en nourrirent, en remplirent leur imagination, et aux jours de la réalité se trouvèrent sectaires, et, comme tels, incapables de rien entendre. Il est vrai qu'on chercha plutôt à les vaincre qu'à les convaincre.

Mais nous nous arrêtons. La question est trop vaste pour être traitée incidemment ; elle ne saurait l'être avec plus d'autorité, d'impartialité que ne l'a fait Daniel Stern. Pour l'aborder et l'éclaircir dans une histoire, cette question si délicate et si complexe, et dont bien des personnes, tant l'ignorance est longue à se dissiper, ne soupçonnent ni l'importance ni la difficulté, il fallait un esprit rompu à différents travaux. Dans toute cette partie de l'histoire de Daniel Stern, le philosophe soutient l'historien ; l'exposition et la critique des doctrines se mêlent au récit des événements et au bruit de l'émeute, sans que la discussion nuise à l'intérêt de la narration. Loin de là, elle relève celle-ci et lui donne un caractère de dignité philosophique, qui ajoute par le contraste à l'effet des événements si terribles et si dramatiques. Tout le récit de l'insurrection de Juin nous rappelle, par un mélange de fermeté et d'éloquence, de sévérité et de tolérance, et surtout par le style hautement pathétique, l'admirable épisode de *la guerre du Péloponèse*, où Thucydide, après avoir dépeint les horreurs de la guerre civile qui se répand comme un orage dans toutes les îles de l'Archipel, nous montre les massacres et les proscriptions s'abattant sur toutes les cités, selon que triomphe la démocratie d'Athènes ou l'aristocratie de Sparte, et conclut en disant : « Ainsi s'accomplirent d'innombrables malheurs, où de chaque côté le droit fut invoqué et violé ! »

EUGÈNE MARON.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE D'ALLEMAGNE

Brochures : **MM. de Sybel, Ficker, de Wydenbrugk et Schweizer.**

En novembre 1859, M. de Sybel, alors professeur d'histoire à Munich, fut chargé de présenter à l'Académie des sciences de cette ville, un rapport sur les publications historiques de l'année. Il s'acquitta de cette tâche avec son talent ordinaire ; mais ce ne fut pas sans éveiller plus d'une susceptibilité dans le sein de la docte assemblée. Ayant à examiner l'ouvrage de Giesebrecht, dont le premier volume venait de paraître, il commença par déclarer que les études historiques, malgré les grands progrès qu'elles ont faits dans ces derniers temps au point de vue de la critique et de la forme littéraire, laissent encore beaucoup à désirer sous le rapport politique et moral. Puis il cita, à l'appui de ce sévère jugement, l'erreur où l'on est encore de dépeindre l'Empire du moyen âge comme le véritable représentant des intérêts nationaux de l'Allemagne, tandis que, dans le fond, il a toujours poursuivi une domination théocratique, et a, par conséquent, nui aux intérêts du pays et à sa propre conservation. Par contre, le savant professeur essayait de prouver que la politique prudente et pratique du roi Henri Ier, du duc Ludolphe et de Henri le Lion, avait beaucoup mieux répondu au besoin national. L'histoire de Giesebrecht, partant du point de vue opposé et défendant avec non moins de talent la thèse contraire, se trouvait ainsi sous le poids d'une condamnation absolue. Mais l'arrêt sévère de M. de Sybel avait une plus grande portée encore : après avoir frappé un brillant passé, il s'imposait de lui-même au présent pour trancher la dispute qui venait de s'élever pendant la guerre d'Italie entre l'Autriche et la Prusse, et donner gain de cause aux prétentions de cette dernière. C'est à cette conclusion toute pratique qu'on pourrait en tirer qu'il faut attribuer l'immense sensation qu'il produisit en Allemagne. Les uns y voyaient la justification historique de leurs désirs ; les autres y trouvaient, au contraire, l'injuste condamnation de leurs principes, et Prussiens et Autrichiens, examinant ce discours à travers leurs passions politiques, l'ap-

prouvaient ou l'attaquaient avec la même ardeur ou le même emportement. Au milieu des articles de journaux passionnés qu'il provoquait, on vit surgir une réfutation sérieuse et solide, due à la plume d'un écrivain autrichien. M. Ficker (l'auteur en question), pour mieux atteindre son but, avait eu l'air d'ignorer tout à fait les conclusions du discours de M. de Sybel, et avait simplement choisi la thèse contraire comme sujet des conférences qu'il ouvrit à Inspruck dans le courant de l'hiver suivant. Il la publia bientôt après, sous le titre de : *l'Empire allemand dans ses rapports universels et nationaux*, et c'est sans doute la meilleure réponse historique qu'on puisse faire à M. de Sybel. M. Ficker cherchait à prouver, en s'appuyant sur l'histoire, que la politique poursuivie par plusieurs empereurs et prétendant à une domination théocratique, n'aurait jamais pu répondre, même en cas de succès, aux besoins de la nation allemande et des autres pays. Mais, en revanche, il prétendait établir, avec non moins de certitude, que cette concession n'autorisait pas à condamner le but que la politique impériale a poursuivi pendant des siècles et qu'elle a véritablement atteint ; car rien ne prouve qu'une politique bornée aux limites nationales de l'État, eût été exécutable et profitable au pays. L'auteur démontrait, au contraire, que la position puissante que les empereurs prenaient à l'étranger, soit comme souverains politiques, soit comme chefs de la religion chrétienne, ne faisait aucun tort au dévoloppement national, qui ne se trouva compromis qu'au moment où cette puissance extérieure fut ébranlée. Si, malgré cet ébranlement et cette destruction, la nation allemande se trouve encore vis-à-vis de ses voisins dans une situation favorable, il faut en chercher la raison, selon M. Ficker, dans l'appui que lui offre encore la puissance impériale. Enfin, le savant professeur concluait de ces prémisses qu'il était impossible à un État de se constituer à lui seul dans l'enceinte de ses frontières nationales, et qu'il ne pourrait le faire avec succès que sous la protection d'une puissance extérieure, s'étendant au delà des limites naturelles et semblable à celle de l'ancien Empire.

Cet opuscule, savamment composé, mais assez mal écrit, obtint à son tour un légitime succès. M. de Sybel crut devoir y répondre. Il venait alors d'être nommé professeur à Bonn, et avait cédé sa chaire de Munich à M. Giesebrecht, dont l'ouvrage avait occasionné cette intéressante et vive discussion. La réponse à M. Ficker parut sous forme de brochure et rétablit bientôt l'avantage du combat en faveur de la Prusse [1]. Il aurait été difficile, en effet, dans le premier moment, de résister au charme de son style et à l'entraînement de sa narration. Jamais brochure allemande ne fut mieux faite pour captiver et subjuguer le lecteur ; ce n'est qu'à la seconde et peut-être même à la troisième lecture qu'on redevient maître de son jugement. Il va sans dire que si l'on est Prussien, on ne recommence cette épreuve que pour se procurer le plaisir de voir ses jugements et ses sentiments exprimés par un grand écrivain. Nous, qui ne sommes ni Prussien ni Autrichien, mais qui aimons l'Allemagne comme une seconde patrie et qui la voulons unie, forte et grande, il nous serait peut-être moins difficile de démêler

[1] *La Nation allemande et l'Empire*. Dusseldorf, 1862, chez Buddeus.

la vérité de l'erreur et de la passion. Dans tous les cas, nous croyons pouvoir juger la brochure en question avec une impartialité qui n'exclut ni l'intérêt ni la sympathie.

Elle développe deux thèses : l'une historique, l'autre politique. La première, qui n'est que la reproduction de l'idée principale du discours de Munich, présente l'Empire allemand comme opposé au besoin national, et empêchant par sa politique conquérante le déploiement des forces vives du pays. Les cinq premiers chapitres sont consacrés à cette thèse et ont pour titres : *Charlemagne*, *Puissance de la nation allemande*, *Empire germanique*, *Ruine de l'Empire par l'Église*, et *Résurrection de l'Empire*. Il n'est pas nécessaire d'être Autrichien pour découvrir le côté faible d'une telle doctrine historique qui applique au passé la mesure du présent, et le condamne ou l'absout, suivant qu'il est conforme ou non à nos préoccupations mesquines et à nos préjugés passagers. On sait bien que l'histoire du passé est plus ou moins l'histoire du présent ; mais encore faut-il avoir soin, dans un tel travail, de ne s'attacher qu'aux idées les plus générales, sans quoi les deux époques sont séparées par un abîme infranchissable. M. de Sybel a donc eu tort, ce nous semble, de condamner d'une manière irrévocable l'ancien Empire allemand au nom du principe des nationalités. Il s'agissait bien alors d'un tel principe ! Ce que l'on voulait, c'était l'union aussi étroite que possible du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, ainsi que l'établissement d'une monarchie universelle. Qu'on blâme ces aspirations, on en a le droit, comme nos petits-neveux auront le droit de se moquer de notre principe des nationalités ; mais on n'est pas autorisé par la raison ni par l'histoire à condamner la forme de gouvernement qui était le plus propre à satisfaire ces désirs.

On comprend dès lors que M. de Sybel, se plaçant à un tel point de vue, force les faits et les présente sous un faux jour. Il n'est pas jusqu'aux détails de son brillant tableau qui ne reçoivent des couleurs qui ne sont pas précisément les leurs. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, son Charlemagne rappelle à chaque trait certain conquérant plus moderne. « Sans doute, dit-il, tout sujet de l'empereur avait le plaisir de savoir que son souverain était le premier de la chrétienté; mais il devait payer cher ce sentiment d'orgueil. » L'historien ne s'exprimerait pas autrement s'il avait à parler des Français du commencement du siècle, ou même de nos jours. Ce procédé donne une singulière saveur au récit ; mais il ne répond pas à la dignité de l'histoire, et ne semble destiné qu'à justifier, par l'exemple du passé, une théorie politique du présent. M. de Sybel se défend vivement dans sa préface d'avoir été dominé par cette préoccupation en composant le discours qu'il a prononcé à Munich, ainsi que la brochure dont nous nous occupons. C'est peine inutile : le lecteur indépendant remarque tout de suite que la thèse historique n'est là que pour étayer la thèse politique.

Celle-ci occupe le sixième et dernier chapitre de la brochure, sous le tire de : *la Monarchie autrichienne*. Elle peut se résumer ainsi : l'Autriche, qui a hérité de l'Empire (triste héritage ! selon l'auteur), a toujours défendu ses intérêts monarchiques plutôt que ceux de la nation. La conclusion est facile à tirer : elle ne doit plus être chargée de ce précieux dépôt, qui serait beaucoup mieux dans

les mains de la Prusse. M. de Sybel, du reste, le déclare ouvertement : « Je préfère, dit-il, la petite Allemagne de 35 millions à la grande Allemagne de 70 millions. » Le sixième chapitre, ainsi que toute la brochure d'ailleurs, n'est donc que la justification de cette préférence. Si une analyse détaillée de la première partie nous a paru inutile, attendu que l'originalité en est bien moins dans l'exposition des faits que dans le point de vue adopté par l'auteur, nous croyons intéressant et nécessaire de donner un rapide résumé de la dernière partie. Le lecteur verra comment M. de Sybel exécute l'Autriche.

Le véritable fondateur de la monarchie autrichienne fut Léopold I[er]. Avant lui, la maison d'Autriche le cédait en puissance et en autorité à la maison d'Espagne. Il réduisit sous son sceptre l'Autriche et ses dépendances, y compris le Tyrol et la Hongrie. Toutefois, l'élément allemand ne régnait pas dans ce puissant empire. A la cour, on parlait italien ou espagnol; les deux personnages influents étaient le nonce du pape et l'ambassadeur d'Espagne. Cette puissance de l'Autriche, il est vrai, fut favorable à la nation allemande, en ce qu'elle put se mesurer avec celle de Louis XIV, qui menaçait les frontières de l'empire. Mais il est vrai aussi que Léopold eut toujours en vue les intérêts de sa dynastie, et jamais ceux de l'Allemagne. Ainsi, lorsque Louis attaque la Hollande et menace l'indépendance du nord de l'Allemagne, l'électeur de Brandebourg, qui comprend le danger, court au secours de la petite république ; mais Léopold se contente d'envoyer une armée, chargée d'observer l'Électeur plutôt que de l'appuyer. Il s'inquiétait bien de la Hollande ! Trois ans auparavant, il s'était entendu avec Louis XIV pour le partage de la monarchie espagnole, et devait recevoir l'Espagne, les Indes et le Milanais, tandis qu'il cédait à la France la Belgique, Naples et le Hanovre. Cependant la guerre éclata entre les deux monarques, et dura cinq ans. Léopold, inquiété en Hongrie, y mit fin par le traité de Nimègue (1679), qui cédait à la France la Hollande et l'Espagne, et rendait aux Suédois la Poméranie, que leur avait enlevée l'électeur de Brandebourg. Ce dernier était furieux et déclarait que l'Autriche était incapable de diriger l'Empire. La guerre recommença alors sur le Rhin : cette fois, le Brandebourg refusa de porter secours à l'empereur, qui, attaqué en même temps par les Turcs, dut signer la paix de Rysnick (1697). Vint ensuite la guerre de *Succession*, dans laquelle toutes les forces de l'Empire s'unirent à celles de l'Angleterre et de la Hollande pour résister aux prétentions de la France. Les armées alliées triomphèrent en Italie et en Belgique, et auraient recouvré l'Alsace, la Belgique, le Milanais et Naples, si l'empereur Charles VI, plus Espagnol qu'Allemand, n'avait voulu reprendre aussi l'Espagne. Il continua la guerre et fut obligé de signer la paix d'Utrecht, en 1714, qui fit perdre l'Alsace à l'Allemagne. Ainsi, ses préoccupations dynastiques et ses projets sur Madrid et sur Mexico, coûtèrent à la nation un des remparts les plus importants de la ligne du Rhin.

L'empire allemand tourna de nouveau ses regards vers l'Italie, qu'il avait perdue de vue depuis quatre siècles. Charles VI était un prince instruit, bien élevé et plein de goût ; mais il n'en négligeait pas moins les intérêts de l'Allemagne.

Il avait déjà remporté des avantages signalés sur les Turcs, et il aurait pu étendre son empire jusqu'à la mer Noire. Mais au lieu d'écouter les conseils du prince Eugène, qui était le meilleur Allemand de son entourage, il préféra prêter l'oreille aux suggestions de ses amis d'Espagne et faire la guerre en Italie. Il y fut battu par les Français, qui reprirent Naples, et il leur donna la Lorraine en échange de la Toscane.

Sous Marie-Thérèse, la guerre éclata entre l'Autriche, d'une part, et l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse, d'autre part. Les deux partis appelèrent l'étranger sur le sol allemand : l'empereur Charles VI fit venir les Français et Marie-Thérèse les Russes, auxquels elle offrit le duché de Prusse.

L'auteur passe sur la guerre de Sept ans (et pour cause), et, après avoir montré l'Autriche s'isolant du mouvement littéraire et philosophique de la fin du XVIII[e] siècle, il arrive aux guerres de la République et de l'Empire. Ici encore il réserve le beau rôle à la Prusse. Quoique la République française n'ait déclaré la guerre, en 1792, qu'au roi de Hongrie et de Bohême, et non à l'Allemagne, la Prusse va bravement se placer à côté de l'Autriche. Ils combattent ensemble après avoir décidé que l'empereur s'emparera de la Bavière, et la Prusse d'une province polonaise; mais, l'année suivante, Frédéric-Guillaume, ayant profité d'une révolte des Polonais pour étendre sa conquête et s'emparer de Cracovie, l'Autriche effrayée conclut une convention avec la Russie. Ainsi, sur le Rhin, Autrichiens et Prussiens combattaient ensemble, et, sur la Vistule, ils étaient prêts à en venir aux mains. Cette situation ne pouvait durer, et le roi de Prusse retira ses troupes, tout en déclarant de la manière la plus formelle aux Français qu'il ne céderait jamais la rive gauche du Rhin, et en ordonnant à son ambassadeur à Paris de faire reconnaître l'intégrité de l'Empire. L'Autriche agissait dans un sens tout opposé : elle faisait offrir la cession de la rive gauche du Rhin en échange de la Bavière. Dix-huit mois après, l'échange eut lieu, et l'Autriche reçut encore la Vénétie. Ainsi la cour impériale avait autrefois cédé Strasbourg pour Naples, et la Lorraine pour la Toscane; maintenant elle abandonnait la rive gauche du Rhin pour la Vénétie.

La fin des guerres de la Révolution et de l'Empire révéla les mêmes rapports. Au printemps de 1813, la Prusse souleva les autres États et les entraîna à la guerre de l'indépendance. Quant à l'Autriche, elle voulait simplement infliger une légère correction à l'orgueil de Napoléon, et repoussait avec horreur la proclamation d'une nation allemande. Son *ultimatum* était que la France se contentât de la possession de l'Italie, des provinces du Rhin, de la Westphalie et de la Belgique. Heureusement pour l'Allemagne, Napoléon refusa ces conditions. L'empereur François et Metternich, forcés ainsi de prendre part à la guerre, engageaient encore Napoléon à faire la paix, retardaient les opérations militaires et résolurent même de se retirer du territoire français. Sans Alexandre, Stein et Blücher, qui poursuivirent le cours de leurs succès, Napoléon réussissait à remporter la victoire.

Ainsi, depuis la paix de Westphalie jusqu'au congrès de Vienne, ce sont toujours les mêmes événements qui reparaissent. Aucune guerre importante n'a

lieu sans que l'Autriche et l'Allemagne n'y prennent part ensemble; mais la paix est toujours conclue aux dépens de la seconde et au profit de la première. Tel fut le résultat des guerres de 1675 à 1679, de 1714 à 1737 et de 1797 à 1813. Qu'en faut-il conclure? Il y a un parti qui voit la cause du mal actuel dans le relâchement du lien qui unit l'Autriche à l'Allemagne. Il voudrait alors le resserrer et replacer l'Empire sous la direction de l'Autriche. Mais l'histoire condamne ce projet : depuis quatre siècles, l'Autriche est hors de l'Empire; depuis deux, elle s'est élevée au rang de grande puissance. Croit-on que son gouvernement, rompant toutes ses traditions, ira transporter le centre de son activité de Vienne à Francfort? Ou espère-t-on que l'Allemagne accepte ce changement et consente à devenir une province autrichienne? A Vienne, on peut le rêver; en Allemagne, personne ne le désire. Et l'on a raison; ce ne serait qu'une mauvaise copie de l'ancien Empire.

Un autre parti désire la rupture de la monarchie autrichienne, dans l'espérance de voir en résulter l'union de tous les États allemands. Mais ce désir n'est pas mieux fondé historiquement que celui des partisans de l'Empire de 70 millions. L'Autriche a sa raison d'être; elle l'a prouvé en triomphant de toutes les crises qui l'ont frappée : guerres de religion, invasions turques, attaques prusso-bavaroises, révolution, etc. Si jamais cette monarchie s'écroulait, elle soulèverait une tempête : il n'y aurait plus qu'à s'armer et à se battre.

Il reste cependant une troisième issue : c'est celle d'une Allemagne restreinte, groupée autour de la Prusse et unie à l'Autriche par l'amitié et par les traités. Pour y arriver, il faut commencer par rompre le pacte fédéral de 1815. L'entreprise rencontrera des difficultés et des dangers. Mais, dès le début, il sera nécessaire de montrer au gouvernement autrichien du sérieux et de la résolution. Il faudra, à tout prix, convaincre le cabinet de Vienne que la Confédération restreinte a pour but l'amitié fédérale la plus étroite, mais en même temps qu'elle ne reculera devant aucun moyen, pas même devant la guerre, pour arriver à ses fins. « Il est certain, dit en terminant l'auteur, que nous atteindrons notre but; car nous poursuivons une idée qui nous est arrivée à travers le cours des siècles et qui termine dignement un développement de dix générations. Celui qui a l'histoire pour soi est assuré de l'avenir; il contribue à développer la vie de son peuple, et la chose du peuple est la chose de Dieu. »

Nous allons laisser aux écrivains allemands le soin de relever les erreurs ou les faiblesses de cette brillante composition. C'est d'abord M. Ficker, qui, dans une seconde brochure intitulée : *Royaume et Empire allemands* [1], s'attache plutôt à combattre les principes que les faits émis par M. de Sybel. Son attaque est exécutée avec une très-grande vigueur de dialectique; il harcèle et presse son adversaire sans lui laisser un moment de relâche, et, s'il portait ses coups avec autant de grâce que d'énergie, ce serait un assaillant redoutable. Malheureusement, ainsi que nous l'avons déjà dit, il manque tout à fait de talent littéraire : sa phrase

[1] Réponse à la brochure de M. de Sybel sur *la Nation allemande et l'Empire*. — Inspruck. Wagner, 1862.

plantureuse ne forme pas un faisceau; c'est un épais buisson qui blesse presque autant ses amis que ses adversaires.

M. de Sybel avait dit que la tâche de l'historien était *de saisir et de préparer la matière d'après des principes politiques et moraux*, *de grouper et de réunir les faits d'après des points de vue organiques et saisissants.*

M. Ficker pense autrement; il croit, lui, que l'historien doit observer, classer et juger les faits sans aucun parti pris, sans aucune prévention populaire ou philosophique. Ces deux théories ont chacune leurs bons et leurs mauvais côtés; cependant, la dernière offre moins de dangers, surtout si celui qui l'applique ne se soumet pas aveuglément à l'affreux principe du *fait accompli.*

M. Ficker passe ensuite à l'examen du système politique de son adversaire. Après avoir blâmé les efforts conquérants de l'Empire, M. de Sybel approuve cependant les conquêtes et les annexions. « C'est un signe de faiblesse, dit-il, lorsqu'un grand peuple n'a aucun penchant à s'étendre et aucune diposition à annexer. Dès qu'il peut s'assimiler les vaincus en leur imposant sa langue, ses mœurs et ses lois, il est autorisé à étendre ses frontières. » « En un mot, dit-il, on peut conquérir des pays voisins, si on est assez fort et assez prudent pour qu'avec le temps les peuples deviennent de véritables frères (*volksgenosse*). Il n'est pas nécessaire qu'à chaque instant tous les citoyens appartiennent à la même origine et parlent la même langue; mais l'ensemble de l'Empire et les rapports de ces éléments doivent être disposés de telle sorte qu'ils laissent la possibilité et le désir de la fusion et de l'unité. » « D'après ce principe, ajoute M. Ficker, la domination prussienne en Pologne est justifiée, et celle de l'Autriche en Italie condamnée. » Il ne faudrait pas croire, cependant, que M. Ficker repousse absolument la théorie politique de son adversaire; il la trouve seulement trop étroite et trop restreinte. Lui aussi admet la conquête et les annexions, mais sans les limiter par le principe des nationalités. Il ne reconnaît aucune forme générale d'après laquelle on puisse fixer d'avance les frontières d'un État. Ces deux manières de voir répondent tout à fait aux sympathies politiques des deux auteurs : l'un est Prussien et permet l'assimilation forcée afin d'excuser l'annexion de la Pologne; l'autre est Autrichien et autorise la conquête, afin de justifier la possession de l'Italie, de la Hongrie, etc. Mais est-ce là une véritable philosophie de l'histoire, et, tout en respectant les faits et les traités, ne reste-t-il pas à condamner, au nom de la justice, l'annexion, l'assimilation et la conquête? La loi morale est toujours à la disposition de l'historien; M. de Sybel prétend même qu'il ne doit chercher partout qu'à en faire une rigoureuse application. « Celui qui est convaincu d'un ordre moral, dit-il, et sans cette conviction je ne comprends aucune science historique, celui-là sait aussi que les empires et les nations sont détruits par leur faute. Au point de vue historique, c'est précisément le besoin le plus pressant de découvrir partout cette loi; car il serait insupportable et contraire à l'ordre moral des choses de penser que la pureté et la grandeur pussent être détruites par le caprice et la bassesse. » M. Ficker ne va pas aussi loin. Il pense que cette recherche est la tâche de l'écrivain dramatique et non celle de l'historien. Selon lui, ce dernier doit simplement s'assurer si cette loi est justifiée par les faits. Du reste, sa réserve, ainsi qu'il le prouve,

est pleinement autorisée par l'histoire. Ainsi, pour des milliers d'exemples où l'on voit l'injustice d'abord triomphante, ensuite écrasée, combien en est-il d'autres qui ne nous offrent pas cette rémunération vengeresse? Sans remonter si haut, où est le châtiment infligé à la Prusse pour la conquête de la Silésie et le partage de la Pologne? Il semble, en effet, que M. de Sybel hésitera un peu devant l'application de la loi morale à ces deux grands faits.

Telle est, en résumé, la réfutation philosophique et politique de M. Ficker, qui occupe la première partie de sa brochure. La dernière partie est consacrée à la discussion historique. L'auteur se renferme strictement dans l'époque du moyen âge. Il reprend la thèse qu'il avait développée déjà dans sa première brochure, et dont nous avons donné l'analyse. Il assure au lecteur qu'en traitant ce sujet dans les discours qu'il a prononcés à Inspruck, il était dégagé de toute préoccupation actuelle, et avait le droit de reprocher à M. de Sybel de n'avoir fait aucun effort pour s'y soustraire. Cependant il est difficile d'admettre une telle indépendance, et l'on est bien plus disposé à croire que les deux auteurs ont écrit sous l'empire des préoccupations du moment, l'un en faveur de la Prusse, l'autre en faveur de l'Autriche.

Une seconde réponse à la brochure de M. de Sybel a pour titre : *la Nation allemande et l'Empire*, et est signée par M. de Wydenbrugk[1]. L'auteur n'est pas un professeur d'histoire comme les deux précédents; c'est un homme d'État, conseiller intime du grand-duc de Weimar et ancien ministre de 49. Il examine ainsi la question moins en savant qu'en homme pratique rompu aux affaires, et ce point de vue donne un véritable intérêt à sa volumineuse brochure. C'est presque une bonne fortune de rencontrer en Allemagne un traité d'histoire qui ne soit pas rédigé par un professeur. L'Université semble avoir seule le privilége de tels écrits. M. Wydenbrugk aurait pu cependant être encore plus simple et plus populaire. Il ne s'est pas assez défié de ses connaissances historiques et de son expérience personnelle. La moitié de ce qu'il en a employé eût suffi pour accabler son adversaire et convaincre son lecteur. Il a divisé sa brochure en six parties. Les quatre premières sont consacrées à l'examen de l'histoire de l'Empire pendant le moyen âge, et représentent cette institution comme répondant de tous points aux idées et aux sentiments de l'époque. C'est précisément la contre-partie de ce qu'avait avancé M. de Sybel. La cinquième, intitulée : *de la Monarchie prussienne et de la Monarchie autrichienne*, est un éloquent plaidoyer en faveur de l'Autriche contre les prétentions de la Prusse, formulées par M. de Sybel. Ce dernier avait dit : « Depuis trois siècles entiers, l'Autriche n'était que de nom une partie de l'empire allemand, et se trouvait, en réalité, tout à fait en dehors de la constitution et des lois de l'Empire. Au point de vue du droit d'État, continue-t-il, l'Autriche était unie aux autres territoires allemands par une alliance qui, en lui assurant la couronne impériale, lui réservait tous les avantages de la situation, et en laissait toutes les charges à l'Allemagne. L'Autriche jouissait de la protection extérieure et des secours de l'Empire, et exerçait

[1] Munich, 1862, chez Fleischmam.

à l'intérieur une très-grande influence sur l'Allemagne; mais elle était expressément dispensée de la direction extérieure et de l'exécution des lois de l'Empire. » M. de Wydenbrugk prouve, au contraire, ou du moins essaie de prouver, que l'Autriche ne s'est jamais isolée de la constitution politique de l'Allemagne, et que, pendant les guerres du commencement du siècle, elle a défendu les intérêts de l'Empire avec autant d'énergie et d'abnégation que la Prusse. Il répond dans le même chapitre à un autre reproche de son adversaire, qui avait prétendu que l'Autriche ne prenait aucune part au mouvement littéraire et artistique de l'Allemagne moderne. Il lui suffit de citer les noms de Grillparzer, de Lenau, de Halm dans la poésie, et de Haydn, de Mozart et de Beethowen dans la musique. Personne ne disconviendra que, dans cette dernière question, M. de Wydenbrugk n'ait parfaitement raison. Est-ce que les grands musiciens dont nous venons de citer les noms ne valent pas, au point de vue de la nationalité et du talent, les Kant et les Humboldt? Ne représentent-ils pas, à l'intérieur comme à l'étranger, l'un des traits les plus caractéristiques du génie allemand?

Enfin, dans la sixième et dernière partie de sa brochure, l'auteur expose dix-sept conclusions tirées de ce qui précède et appliquées à l'état actuel de l'Allemagne. Le résumé en est que l'Allemagne est un État fédéral dont il faut réformer la constitution, et la placer sous la sauvegarde de l'Autriche et de la Prusse. C'est encore une réponse prolixe à l'arrêt sévère que M. de Sybel avait porté sur ceux qui désirent une réforme fédérale. « Ceux qui conseillent une réforme fédérale, avait-il dit, sont les amis de notre diversité politique et les partisans de nos dynasties princières. » Quoi! pour être bon patriote allemand, faudrait-il donc être partisan déclaré de la centralisation prussienne, et ennemi acharné des petites dynasties de l'Allemagne? M. de Sybel peut le rêver à présent dans la chaire de Bonn; mais il laissera aux autres le droit de penser différemment. M. Onno-Klopp, entre autres, a publié aussi une brochure pour combattre cette prétention, et arriver aux mêmes conclusions que MM. Ficker et Wydenbrugk. L'*Histoire d'Allemagne au point de vue du parti de Gotha et du Nationalverein* [1], tel est le titre d'un écrit dont l'analyse devient inutile après celui des deux brochures précédentes. Un autre publiciste, M. Schweizer, de Francfort, dirige contre M. de Sybel la même attaque au nom des intérêts et des principes démocratiques [2]. Selon lui, la Prusse n'a aucun droit à se mettre à la tête de l'Allemagne; c'est elle qui a comprimé la révolution en 49, bombardé Dresde et mitraillé les Badois; c'est elle qui proclame encore le principe du droit divin et qui conserve avec le plus de ténacité les institutions féodales. Pourquoi l'Allemagne se mettrait-elle donc à sa remorque? Ce qu'elle a de mieux à faire, c'est d'arriver à se donner une représentation nationale. « Et après, dira-t-on, que résultera-t-il de ce nouveau parlement? Si un parlement allemand est réuni, et qu'il ne sache pas aller en avant, alors rien ne peut nous sauver, et nous sommes une grande nation d'immortels imbéciles. » — Le reste de la brochure est rédigé sur ce ton. Elle renferme

[1] Hanovre, chez Klindworth, 1862.

[2] *De la question allemande*, par Schweizer. Francfort, 1862.

cependant de judicieuses observations, et mériterait d'être traduite pour instruire l'étranger des véritables dispositions du parti démocratique. On se figure en France que les libéraux allemands sont tous pour la Prusse ; c'est une étrange erreur, et les brochures de M. Wydenbrugk, ancien ministre de l'Empire, et de M. Schweizer, président de la Société de tir de Francfort, prouvent suffisamment le contraire.

A. MAILLARD.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

LITTÉRATURE

Aventures et espiègleries de Lazarille de Tormès, traduites de l'espagnol par HORACE PELLETIER, avocat à la cour impériale de Paris.

Ce volume, d'apparence modeste, renferme la traduction d'un chef-d'œuvre de style et d'esprit : *la Vie de Lazarille de Tormès*, le plus ancien modèle qu'on possède de ce genre *picaresque*, devenu depuis si cher à l'Espagne, approprié au génie français par Scarron, ce maître en bouffonnerie, et porté au plus haut point de perfection par notre Lesage. *Lazarille de Tormès* est le prototype de *Gil Blas*; l'un procède de l'autre en droite ligne. C'est toujours la même confession, plus ou moins développée; c'est toujours le tableau des ridicules, des vices et des misères de la société, plutôt que l'histoire d'un aventurier.

Il faut laisser aux Espagnols le soin de vanter le style et la langue originale de *Hurtado de Mendoza*, auteur présumé des *Aventures de Lazarille de Tormès*; quant à l'esprit hardi, frondeur, plein d'ironie et de bon sens qui éclate à chaque page de cette étrange odyssée, on en peut juger par la traduction nouvelle de M. Horace Pelletier, publiée sous le titre de *Aventures et espiègleries de Lazarille de Tormès*.

De quelle année est la première édition de ce roman? On ne sait. L'édition de 1554 : *Vida de Lazarillo de Tormès, y de sus fortunas y adversidades, Burgos*, ou même l'édition in-16 de 1553, *Anvers*, que M. Brunet[1] indique d'après ses notes, mais sans l'avoir vue, est-elle bien la plus vieille édition du livre dont il s'agit? S'il est vrai que Hurtado de Mendoza ait écrit cet ouvrage satirique dans sa jeunesse, au temps des guerres d'Italie sous Charles-Quint, vers 1535, il aurait joué en Espagne, à cette époque, au moyen des *Aventures de Lazarille de Tormès*,

[1] *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, article *Hurtado de Mendoza*.

le même rôle (toutes proportions gardées) que jouait Rabelais en France, au moyen du *Gargantua* et du *Pantagruel*.

Quelques critiques ont attribué au moine hiéronymite *Jean de Ortega* le mérite d'avoir fait ce livre ; mais l'opinion la plus accréditée est celle qui considère *don Diego de Hurtado de Mendoza* comme le véritable père de *Lazarille de Tormès* et le créateur de la littérature picaresque. On ne laisse pas d'être étonné que Hurtado de Mendoza ait tracé une peinture si énergique et si libre des mœurs du temps ; l'homme qui, plus tard, gouverna si durement la Toscane au nom de Charles-Quint, le futur conseiller de Philippe II, faisant œuvre d'opposition, même au temps de sa jeunesse, avec une vigueur et une verve moqueuse qui alarmèrent l'Inquisition et provoquèrent la condamnation du livre, cela ne se comprend guère. M. Pelletier, qu'il faut louer d'avoir mis à la portée de tout le monde un ouvrage si peu répandu aujourd'hui et si digne de l'être, ne fût-ce qu'à titre d'excellente narration comique, aurait bien dû, sous forme d'*Introduction*, nous donner, avec l'appréciation de l'œuvre et de l'époque où elle parut, un examen des preuves qui permettent d'attribuer *la Vie de Lazarille* à Hurtado de Mendoza ; il aurait pu nous dire ce qu'était cet homme extraordinaire, qui fut en relation avec la plupart des savants de son temps, qui envoyait chercher jusqu'en Thessalie des manuscrits grecs, et qui s'adressa, dit-on, au sultan pour en obtenir toute une collection, en échange d'un prisonnier turc d'importance. Il nous eût montré dans le même homme plusieurs personnages et tous remarquables : le guerrier, le négociateur, l'historien, le poëte, et enfin le romancier ou plutôt le pamphlétaire. *La Vie de Lazarille de Tormès* est, en effet, un des pamphlets les plus mordants du XVI[e] siècle contre les gens de race, les gens de guerre et les gens d'église.

La littérature espagnole, si populaire autrefois en France, est si mal connue à présent, qu'il n'y a pas lieu de craindre l'abus des développements biographiques et critiques réclamés par le lecteur. Pour donner quelque idée de cette littérature aux esprits légers ou prévenus qui ne se doutent pas des trésors qu'elle renferme, et qui la réduiraient volontiers à un seul livre, il ne suffit pas de leur mettre un chef-d'œuvre entre les mains, il faut encore leur en signaler les beautés et les entretenir de l'auteur, en sorte qu'il leur devienne familier.

La traduction de M. Pelletier est écrite dans le style qui convient au genre : on voit qu'il s'est efforcé d'attraper le tour de l'original, et qu'il se souvient de Lesage. Mais si la tentative de M. Pelletier mérite d'être accueillie favorablement, il lui reste à profiter de l'avis contenu dans ces lignes[1] :

« Une bonne traduction de *Lazarille*, avec *des notes courtes et judicieuses*, avec *une introduction littéraire et bibliographique*, serait un vrai service rendu à la cause des lettres. »

C'est aussi le vœu que j'exprimais tout à l'heure.

FÉLIX FRANK.

[1] *Nouv. biogr. générale*, de Firmin Didot, art. *Mendoza*. — Note signée *G. B.* (*Brunet*.)

La Griffe Rose, par ARMAND RENAUD ; in-8, Paris, 1862.

Voici un livre qui mérite de faire sensation. S'il n'est point parfait, il a du moins des qualités et des défauts particulièrement chers au public, car ils se résument en un mot : la jeunesse. L'auteur n'avait publié auparavant que les *Poëmes de l'Amour*, un volume de vers justement remarqué pour l'ardeur et l'élégance de la forme. Aujourd'hui, pour son *maidenspeech* en prose, il donne un roman psychologique.

Nous n'essayerons pas de le raconter : il est assez court pour qu'on ne craigne pas de le lire, et assez vif pour que l'ennui ne vous prenne pas en suivant l'analyse des sentiments. En deux mots : c'est l'histoire d'un jeune homme à l'esprit faible et dépourvu de volonté, subjugué par une coquette sans cœur, qui l'attire à elle pour le bafouer, par une cruauté féline de belle désœuvrée. Après mille tortures morales, il finit par se venger d'elle à la manière japonaise, en se tuant sous ses yeux. La passion entêtée d'un cœur qu'éclaire peu d'intelligence est bien comprise et suivie avec talent. On rencontre, chemin faisant, quelques paradoxes plus ou moins acceptables, entre autres un essai de réhabilitation de la courtisane au point de vue de l'art, hors d'œuvre théorique que l'auteur a sans doute mis là dans l'espoir de faire jeter quelques hauts cris. Cette question morale des voluptés permises et défendues est bien grosse pour un si petit livre, et je n'aime guère que les romans oublient leur objet, qui est d'amuser et de délecter, pour poser des thèses et tenter des démonstrations, n'eussent-elles que vingt lignes. Mais la jeunesse est encline à soulever plus de problèmes qu'elle n'en peut résoudre, et M. Renaud, qui s'inspire visiblement, en vers et en prose, de Théophile Gautier, a sans doute voulu écrire aussi sa *Demoiselle de Maupin*.

Un défaut plus sérieux, mais qui tient à la même juvénilité et se corrigera tout seul, c'est que le livre n'est pas fait, on le sent bien, d'après l'observation réelle de la vie, mais d'après la conception *à priori* d'un caractère posé d'avance. De là résulte un certain vague et l'absence de ces circonstances concrètes qui donnent aux récits de Balzac, par exemple, l'illusion de la vérité. L'idéal de l'art, à l'heure qu'il est, c'est la quintessence de la réalité, et l'on n'y peut atteindre qu'à force d'avoir vu et d'avoir retenu. M. Renaud, qui ne peut prétendre encore à l'expérience, a bien fait, en attendant, de soigner le style, et ce qu'on appellerait volontiers l'exécution. Sans être encore un exécutant parfait, c'est déjà un virtuose, et, comme on dit maintenant, son livre est « écrit. » A présent qu'il sait manier son instrument, bientôt sans doute il songera à jouer la musique des maîtres.

F. B.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Revue archéologique. — Mai.

Deuxième lettre de M. *Mariette* à M. de Rougé sur les fouilles de Tanis. On sait que les fouilles entreprises par M. Mariette sur le site de l'ancienne Tanis, dont le

nom est resté au village de Sân, ont amené, l'an dernier, la découverte de très-beaux sphinx, remarquables par le type de leur physionomie, très-différent du type purement égyptien des autres sphinx connus en Égypte, et dans lequel M. Mariette croit reconnaître le type des pasteurs sémitiques qui, sous le nom d'Hyksos, ont régné pendant cinq cents ans sur l'Égypte qu'ils avaient conquise. Les sphinx portaient en effet des inscriptions de rois hyksos encore reconnaissables, quoiqu'elles aient été martelées après l'expulsion des rois Pasteurs, et qu'on y ait substitué les cartouches des rois égyptiens postérieurs. M. de Rougé a d'ailleurs démontré, par des textes de papyrus, que Tanis était à la même place qu'Avaris, la capitale des rois Pasteurs. La continuation des fouilles a mis au jour cinq statues colossales, dont quatre représentent des rois de deux dynasties antérieures à la conquête des Pasteurs (la 12e et la 13e); on a aussi trouvé un groupe de figures dans lesquelles M. Mariette croit reconnaître le type caractéristique des Hyksos. De judicieuses remarques de M. de Rougé accompagnent cette communication. — *Penguilly l'Haridon*, notice sur les armes romaines. — *F. Prévost*, note relative à l'interprétation d'un dispositif employé par les défenseurs de l'Oppidum des Aduatuques. — *A. Bernard*, notice relative à l'emplacement du temple d'Auguste, érigé au confluent du Rhône et de la Saône. — *C. Alexandre*, inscriptions trouvées à Nice et en Provence. Ces inscriptions sont toutes funéraires et d'un caractère privé. — *J. de Witte*, un vase du musée Campana. Mesure grecque. Le vase dont il s'agit a été trouvé dans les fouilles de Cervetri, l'ancienne Agylla d'Étrurie; il porte une inscription grecque qui le désigne comme hémichoné. M. de Witte pense que le *chone* ne différait pas du *chous*, dont les métrologues fixent la capacité à 1 litre 62 centilitres. La capacité du vase Campana, mesurée à l'aide de sciure de bois, a été trouvée de 1 litre 46 centilitres; mais on a des raisons de croire que cette mesure est un peu faible. L'assimilation de M. de Witte n'en reste pas moins jusqu'à présent conjecturale. — Mission de Phénicie. Troisième rapport de M. *Renan* à l'Empereur (suite). — Lettre de M. de *Vogüé* à M. Renan, écrite de Chypre. M. de Vogüé a commencé des fouilles sur le site de l'antique Golgos, au village d'Atimo, non loin de Dali. Il s'en promet de bons résultats. — Lettre de M. *Pictet* à M. le général Creuly sur les inscriptions gauloises trouvées en Gaule. Le savant celticiste félicite le général Creuly des importants monuments épigraphiques qu'il a récemment publiés; il annonce la suite de ses anciennes études. — Lettre de M. *Vivien de Saint-Martin* relative au Mémoire de M. Henry Martin, de Rennes, sur les 1903 ans d'observations chaldéennes envoyées par Callisthène à Aristote. M. Vivien de Saint-Martin apporte ici de nouvelles raisons, et s'appuie de l'autorité très-explicite du Dr Lepsius et de M. Ideler, pour défendre le chiffre 1903 attaqué par M. Henry Martin. — L'abbé *Cochet*, antiquités franques découvertes à Blangy (Seine-Inférieure). — Lettre de M. *Félix Baudot* sur la découverte d'une sépulture mérovingienne (ou peut-être burgunde) faite à Pagny-la-Ville (Côte-d'Or).

V. S. M.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

PÉRIODIQUES ALLEMANDS

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. **Berlin, N° 105. Mars.**

Meinicke. Le deuxième voyage de J. Macdouall Stuart dans l'Australie centrale, en 1861. M. Macdouall Stuart, qui, dans son premier voyage de 1860, avait presque atteint le but qu'il s'était proposé, de traverser complétement le continent australien d'une côte à l'autre, a entrepris, dans un second voyage, de compléter ce qu'il avait été contraint de laisser inachevé. Les préparatifs ont été faits sur une plus grande échelle que pour la première expédition. Parti d'Adélaïde le 29 novembre 1860 (époque qui, pour l'hémisphère austral, répond à notre fin de mai), le voyageur y était heureusement de retour en septembre 1861. Le voyage a ainsi duré près de dix mois. M. Stuart n'a pas encore cette fois complétement réussi dans son entreprise, bien qu'il se soit avancé de 150 milles plus loin au nord, et que l'endroit où de nouveau il lui a fallu s'arrêter touche, pour ainsi dire, d'un côté au golfe de Carpentarie, de l'autre à la rivière Victoria. Il ne faut, du reste, chercher dans ce second voyage aucune des études spéciales d'une exploration scientifique. La pensée constamment tendue vers son but final, atteindre la côte du nord afin d'ouvrir au sud soit une route commerciale, soit une ligne télégraphique vers les mers de l'Inde, le voyageur ne s'arrête guère aux recherches intermédiaires. Il avait repris précisément la même ligne de route que dans son voyage précédent; et c'est du point même où l'hostilité des Aborigènes l'avait contraint de revenir sur ses pas (à un ruisseau auquel il a donné pour cette raison le nom d'Attack-Creek) qu'il est parti pour toucher à la côte, en se portant soit à l'est, soit à l'ouest, selon les circonstances. Comme la nouvelle relation publiée dans un journal de Melbourne (l'*Argus* du 19 et du 23 octobre), ne commence qu'au départ d'Attack-Creek, le 24 avril, où elle le ramène le 11 juillet, la traduction analytique de M. Meinicke est également renfermée entre ces deux dates. Après s'être avancé d'environ deux degrés directement au nord, M. Stuart se dirige à l'est pour gagner le golfe de Carpentarie. Bientôt il se voit arrêté par des plaines arides, où il est impossible de se procurer une goutte d'eau. Il se tourne alors à l'ouest, vers le territoire qu'arrose la rivière Victoria; des obstacles de même nature ne tardent pas à se présenter. Le voyageur lutte avec des efforts désespérés contre ces difficultés si peu attendues au moment de toucher au port; il est au milieu d'un isthme de quatre cents milles de large, que le golfe de Carpentarie baigne d'un côté, de l'autre le golfe de Cambridge (où débouche la rivière Victoria), et il se sent environné d'un cercle de fer qu'il lui est impossible de franchir. Vaincu, épuisé de corps et d'esprit, n'ayant plus que pour trois semaines de vivres pour lui et ses compagnons, il se résout enfin à reprendre encore une

fois la route du sud. Le point le plus avancé qu'il ait atteint est par 17° 7' de latitude S., sous le 133e degré 40' de longitude E. (de Greenwich). Jamais la nature désolée de cet affreux continent ne s'est montrée sous un aspect plus frappant. Ces difficultés inouïes n'ont pas cependant rebuté l'indomptable résolution du voyageur. Au départ de la malle qui a apporté en Europe ces nouvelles sommaires (en novembre 1861), une troisième expédition, plus nombreuse encore que les précédentes, venait de repartir pour le Nord, emmenant cette fois un géologue et les appareils nécessaires pour percer le sol et chercher l'eau souterraine. — Extrait du journal de M. *Werner Munzinger*, commencé le 13 juillet 1861 au départ de Mocoullou (Om-Koullou), et conduisant jusqu'au 15 octobre à Kérèn (avec une carte). Ce journal est un des chapitres déjà nombreux de la grande expédition allemande au Soudan oriental, dont la conduite était au départ confiée à M. de Heuglin, avant sa révocation provoquée par les circonstances que nous avons rapportées dans un des derniers cahiers de la *Revue*. Le morceau actuel renferme une « esquisse géographique de Halhal et du Marea. » Il a d'autant plus de prix, que M. Munzinger, qui réside à Massàoua depuis plusieurs années, connaît mieux que personne ces territoires limitrophes du N.-E. de l'Abyssinie, qu'il a visités à plusieurs reprises. — Esquisse d'une carte de la route des caravanes entre Dabbéh et Khartoûm, par *A. Bon. de Barnim*, avec une description de la steppe occidentale de Beioûdah, par le docteur Rob. Hartmann (carte). Après un aperçu général des steppes de Beioûdah (dont le nom est habituellement écrit Baioudah par les voyageurs), et de la route qu'y suivent les caravanes de Khartoûm, M. de Barnim décrit la nature du sol, le climat, la flore et la faune de cette partie de la haute Nubie, et il donne un très-intéressant aperçu des tribus qui l'habitent. On les désigne sous la commune appellation d'Arabes (au pluriel Ourbân); mais le voyageur fait remarquer que cette dénomination ne doit pas se prendre à la lettre, attendu qu'elle s'applique au genre de vie, non à l'extraction des tribus. C'est ainsi que les Bedjarin et les Ababdèh, sur l'origine (non-arabe) desquels personne ne peut avoir de doute, sont aussi qualifiés d'Ourbân.— Lettre du Dr *Steudner* à MM. Barth. Le Dr Steudner est attaché comme naturaliste à l'expédition allemande au Soudan oriental. La lettre actuelle embrasse un espace de vingt-trois jours, du 10 septembre au 2 octobre 1861; elle rend compte de deux excursions faites avec M. de Heuglin : la première, au Debra-Sina (mont Sinaï), montagne célèbre de l'extrémité N.-E. de l'Abyssinie, qui est un lieu de pèlerinage pour tout le pays dans un rayon considérable; l'autre au Sad'Amba, autre montagne de la même région qui renferme aussi plusieurs ermitages abyssins. — Sur la propagation géographique de l'huître et sur son degré de réussite, toujours en rapport avec le degré de salure de la mer. — Population de l'île de Cuba. Le recensement de 1860 a donné pour chiffre total 1,179,713 âmes, dont 604,610 blancs, 367,368 esclaves et 207,735 hommes de couleur. — Sur l'exhaussement de la côte du Firth de Forth dans les temps historiques, par M. *Archibald Geikie* (note traduite de l'*Edinburgh New Philosophical journal*).

V. S. M.

BIBLIOGRAPHIE ITALIENNE

PÉRIODIQUES ITALIENS

***Rivista contemporanea*, revue mensuelle.— *Rivista italiana*, revue hebdomadaire. — *Il Mediatore*, revue hebdomadaire.**

Les événements politiques d'Italie ont réagi naturellement sur la littérature. On comprend que la production littéraire s'y soit ralentie depuis la guerre. Les esprits sont dirigés d'un autre côté; cependant, si la littérature d'imagination est quelque peu abandonnée, la littérature sérieuse est loin d'être négligée. Les études historiques qui, depuis quelques années, avaient pris un grand développement, ne se ralentissent pas. La statistique, l'économie politique et les questions politiques et sociales sont l'objet de travaux nombreux. Ce mouvement est politique, et, il faut le dire, presque exclusivement national. Les études historiques ont presque toujours pour sujet l'Italie et l'intérêt de l'Italie; chaque ville publie ses chroniques, et les historiens qui sortent des frontières n'en sortent que pour chercher des enseignements profitables à l'Italie. Il en est de même dans les autres branches de la production littéraire: c'est l'Italie qui est le centre du monde. Nous sommes loin de blâmer cette préoccupation; elle part d'un sentiment honorable, et ce n'est pas en ce moment qu'il faut chercher à l'affaiblir. Toutefois, il faut bien dire que pour l'étranger moins passionné, il en résulte quelque monotonie. Ainsi la *Rivista contemporanea* est un excellent recueil où écrivent des hommes distingués ou célèbres, Tomaseo, Cantu, Giudici, Guerrazzi; et cependant, malgré la variété de leurs talents, il nous semble parfois, à force de les voir revenir à une même idée, qu'ils traitent le même sujet. Politiquement ce n'est pas un mal, nous le répétons; mais au point de vue historique et critique, cela a des inconvénients. Que M. Tomaseo fasse de très-beaux articles pour prouver que l'Illyrie, la Dalmatie [1], sont et doivent redevenir provinces italiennes, rien de mieux; que M. Vegezzi Ruscalla fasse ressortir l'importance militaire et maritime de l'île de Pantallaria [2] et invite l'Italie à s'en emparer, afin de préparer sa domination future en Orient et dans la Méditerranée, nous trouvons cela tout simple. Les auteurs obéissent à des sentiments patriotiques peut-être exagérés, mais légitimes. Seulement, ces sentiments, appliqués à d'autres questions, courent risque d'altérer la vérité. Quel intérêt, par exemple, a l'Italie moderne à ce que M. Cantu, par amour-propre national, se refuse à reconnaître que l'administration de Léopold [3] a été supérieure en

[1] N° de juillet 1861.
[2] N° de février 1862.
[3] N° de juin 1861.

Toscane à celle des derniers Médecis? Est-il aussi bien nécessaire que M. Tullio Dandolo préfère, comme philosophe, Galilée à Descartes; jette un anathème aux philosophes français, et se réjouisse de ce que Calvin et Luther n'ont pas entamé l'Italie catholique[1]? Il est fort beau de défendre les gloires nationales; mais il faut bien se garder de leur sacrifier la liberté et la raison: l'amour national trop exclusif, conduit d'ailleurs à juger les autres nations avec trop de sévérité et aussi avec quelque légèreté. La *Rivista contemporanea* penche quelquefois de ce côté. Nous le regrettons d'autant plus que ce défaut nuit à l'autorité d'un recueil sérieux et jette comme une sorte de défaveur sur les travaux remarquables de critique et d'érudition qui s'y publient.

La *Rivista italiana*, sans cesser d'être patriote, s'adonne plus exclusivement à la critique et à la littérature. A l'instar de l'*Athæneum* anglais, elle a été fondée en vue de rendre compte des livres sérieux, et elle s'acquitte de sa tâche avec succès; nous y avons remarqué un grand nombre d'articles qui prouvent combien l'esprit italien est propre à la critique, quand il n'est pas dominé par le despotisme des sensations méridionales. La *Rivista italiana* aborde les questions philosophiques avec une hardiesse très-libérale, et qui sait s'affranchir de ces ménagements que beaucoup d'écrivains, au delà des monts, croient devoir prodiguer à la tradition catholique. Nous en avons trouvé une preuve éclatante dans une belle discussion de M. le professeur Vera contre M. G. C., professeur de physique à Turin. M. Vera y a soutenu en quelques pages, avec autant d'autorité que d'éloquence, la cause de l'idéalisme absolu. Hégel et la philosophie allemande ont trouvé en lui un défenseur aussi distingué que courageux[2]. La *Rivista italinana*[3] appelle, par plusieurs articles de M. Lattes, notre attention sur un livre de pure érudition, qui fait sensation en Italie, *Il Tucidide*, du commandeur Amedeo Peyron, célèbre par ses travaux sur la philologie. L'analyse qu'en donne M. Lattes est de nature à éveiller l'intérêt de la critique française, et nous espérons bien qu'elle ne passera pas sous silence un ouvrage digne d'être mis à côté des travaux de l'Anglais Grote sur la Grèce.

Nous annonçons, pour y revenir plus tard, l'apparition d'un nouveau journal hebdomadaire, *Il Mediatore*, dirigé par le professeur Passaglia. Ce journal traite principalement la question de l'Église et de l'État; il aura pour but de résoudre celle de la séparation du spirituel et du temporel, dans le sens national et au profit du catholicisme. Comment les thélogiens et les ecclésiastiques qui doivent le rédiger s'y prendront-ils pour trouver la solution de ce difficile problème? Voilà, nous ne le cachons pas, ce qui excite notre curiosité.

E. MARON.

[1] N° de février 1862.
[2] N° du 17 février 1862.
[3] N° des 3 et 10 mars 1862.

CHRONIQUE POLITIQUE

Au moment où nous écrivons ces lignes, la Chambre est à la veille de commencer la discussion du budget. Nous avons lu les trois rapports qui résument les longs travaux de la commission, et nous voyons que les propositions de M. Fould n'en sont pas sorties tout à fait intactes. La commission n'a pas admis la surtaxe du sel, et le gouvernement a consenti à y renoncer; mais elle a admis celle du sucre, en se déclarant dominée à cet égard par les nécessités financières, soit du budget de 1862, soit de celui de 1863. Elle a obtenu l'abandon ou tout au moins l'ajournement de l'impôt sur les timbres et factures; mais elle a dû proposer, en échange, le rétablissement temporaire du deuxième décime de l'enregistrement. Ce dont il faut peut-être savoir le plus de gré à la commission, après le rejet de la surtaxe du sel, c'est de s'être opposée avec succès à l'exonération des cinq mille moindres contribuables. Ce projet procédait sans aucun doute d'intentions excellentes; mais, ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire ici et ailleurs, il était contraire au principe fondamental de notre société démocratique: il tendait à persuader à une classe de citoyens qu'il pouvait y avoir des droits civiques sans devoirs correspondants; il arrivait, contre l'intention de ses auteurs, nous n'en doutons pas, à constituer une aristocratie de l'indigence, plus redoutable peut-être que l'aristocratie de la richesse; il franchissait enfin la limite qui sépare la bonne démocratie de la mauvaise ou de l'ochlocratie. Nous félicitons la commission de l'avoir écarté, mais nous regrettons qu'au lieu d'invoquer des principes évidents, elle n'ait puisé ses objections que dans la situation financière du moment.

Au point de vue de l'économie, les efforts de la commission, secondés par la bonne volonté du gouvernement, ont produit des résultats qui ne sont pas à dédaigner. Le budget ordinaire de 1863 présentait sur le budget voté de 1862 une augmentation de soixante et onze millions. Par les modifications qu'elle a fait accepter, la commission a réduit ce chiffre de dix millions environ. Le budget extraordinaire a, de son côté, subi une réduction de dix-sept millions et demi. Pour faire, du reste, une juste comparaison des deux exercices, il faut opposer aux deux budgets (ordinaire et extraordinaire) de 1863, non seulement le budget

primitif de 1862, mais aussi le budget rectifié, comprenant les dépenses non prévues au budget primitif. Cette comparaison fait ressortir, au profit de 1863, une diminution de cent vingt-six millions. C'est là un résultat notable, et dont les finances publiques ont lieu de se féliciter, à la condition toutefois que les deux budgets de 1863 suffisent à toutes les prévisions, ainsi qu'il est actuellement entendu entre le gouvernement et le Corps législatif. Mais est-il possible de répondre entièrement de l'avenir, et de rayer l'imprévu de la politique? A ce point de vue, nous ne pouvons voir sans appréhension cette intervention au Mexique, dont le résultat immédiat ne semble pas douteux, mais dont les conséquences peuvent nous engager plus avant que nous ne le voudrions. Le difficile ne sera point d'assister à la proclamation d'un gouvernement à Mexico; la chose ingrate et difficile sera de maintenir ce gouvernement, dont notre intervention nous aura rendus solidaires, contre l'anarchie intérieure du Mexique; sans compter les chances d'un conflit avec les États-Unis, conflit qui ne doit point nous effrayer sans doute, mais que rien ne nous conseille de provoquer, et que nous avons d'autant moins besoin de chercher que notre succès profiterait à l'Angleterre seule.

Nous ne pouvons quitter le rapport de la commission du budget sans noter des considérations qui ont de la valeur et qui expriment le sentiment général. « Nous ne voulons plus de découvert, dit la commission; nous voulons le contrôle exact et l'équilibre sérieux; nous voulons enfin sortir des expédients et entrer dans un véritable système financier. Après la gloire, après la splendeur pacifique, nous allons fonder ce qui fait la solidité et la durée. » Ce sont là de bonnes et fermes paroles qui expriment sans doute des intentions non moins fermes; l'action du Corps législatif, toutefois, se borne ici à la manifestation d'un vœu, et, pour que ce vœu se réalise, il faut le plus complet accord du gouvernement et des députés; il faut que les résolutions du gouvernement soient encore plus fermement arrêtées que celles de la Chambre. Le Corps législatif est, comme on sait, privé du droit d'initiative, et il aurait beau compter dans son sein la fleur des économistes et des financiers, qu'il n'aurait pas la puissance d'imposer un système financier au gouvernement. L'expression de système financier est, du reste, quelque peu élastique, et nous ne savons pas au juste ce que la commission a entendu par là. Les réformes opérées en dernier lieu, si louables qu'elles puissent être, telles que la suppression des crédits extraordinaires, et la division du budget en deux parties, ne suffisent pas encore à constituer un système. La base du système financier des États n'est autre que l'assiette des impôts, et, en cette matière, nous avons, comme les autres nations, encore quelques études à faire avant d'arriver à quelque chose de complétement régulier et normal. Entre l'état politique d'un pays et son système d'impôts, il doit y avoir la corrélation la plus intime. L'impôt avait un tout autre sens sous l'ancien régime que dans les sociétés modernes: les manants taillables et corvéables des sociétés féodales, ne l'acquittaient pas au même titre et pour le même objet que les citoyens des sociétés émancipées et démocratiques. Anciennement, il s'agissait uniquement d'emplir les coffres du roi, qui faisait des revenus de l'État à peu près

ce qu'il voulait. Peu importait que l'impôt fût lourd ou léger, juste ou injuste, inégal ou proportionnel : il suffisait qu'il rendit tout ce qu'il pouvait rendre, et le grand talent des intendants des finances, contrôleurs-généraux, etc., était de trouver de la matière imposable. Dans ce système, l'impôt indirect, que le contribuable est censé payer et paie en effet le plus souvent sans s'en apercevoir, devait être en grande faveur; et comme il est dans la nature du despotisme de vivre au jour le jour, de ne viser qu'aux résultats et d'abattre l'arbre pour avoir les fruits, on s'occupait peu de savoir si l'impôt indirect grevait la production, entravait le commerce et empêchait, en définitive, le développement de la richesse nationale. Quand une source était tarie, on s'ingéniait à en trouver une autre. L'histoire fiscale des États féodaux ne nous fournirait que trop d'exemples. Aujourd'hui, la conception de l'impôt est toute différente; elle implique des idées de liberté, de proportionnalité, de justice, de réciprocité et de saine économie politique, dont l'État féodal n'avait aucun soupçon. Le citoyen sait ou est censé savoir ce qu'il paye et pourquoi il le paye; et, de plus, il tombe sous le sens, et il est généralement admis que l'impôt ne doit point affecter les sources et le développement de la richesse publique. L'État moderne, toutefois, ne s'est point formé tout d'une pièce, et, malgré tous les changements accomplis, il reste encore partout bien des vestiges de l'ancien État féodal. L'un de ces vestiges est la faveur exagérée dont continue à jouir l'impôt indirect. Il ne faut sans doute pas forcer la valeur des formules; mais nous croyons néanmoins qu'on peut dire d'une manière générale que l'impôt indirect est l'impôt despotique par excellence, et que le véritable impôt démocratique est l'impôt direct. Dans l'ordre économique, l'évolution démocratique des sociétés consiste donc à s'élever du premier au second. C'est là le principe qui devrait, non pas révolutionner d'un coup notre système financier, mais le dominer et le modifier progressivement.

Lorsque, dans quinze jours, nous reprendrons la plume à cette place, la discussion du budget sera terminée. Le conseil d'État et la commission législative ont largement pris leur temps, et, nous reconnaissons qu'ils ne l'ont point perdu. Mais celui de la Chambre est étroitement mesuré, et nos mandataires devront se résigner à voter en moyenne à peu près cent cinquante millions par jour. En résumé, la session aura été fort longue, sans que la chambre ait eu l'occasion de se fatiguer beaucoup et de faire parler d'elle depuis la discussion de l'adresse. Il n'y a de la faute de personne; mais on ne peut nier que le Corps législatif n'ait perdu un temps considérable, et peut-être y aurait-il lieu d'examiner s'il n'y aurait pas, à ce point de vue, quelque chose à rectifier dans le jeu de notre mécanisme politique. Les sessions ont une tendance manifeste à se prolonger autant que sous le régime parlementaire; il faudrait dès-lors aviser à mieux garnir leur ordre du jour. Si l'on retranche quelques discussions clair semées et d'un médiocre intérêt, la session de 1862 n'aura eu que deux actes, l'adresse et le budget, séparés par un immense entr'acte.

Du reste, il faut rendre au parlement anglais, qui est maître de son ordre du jour et fait ce qu'il veut, la justice que lui aussi est cette année d'une discrétion tout à fait exceptionnelle. N'était l'éternelle question de l'armement national, il

n'aurait guère fait parler de lui. Les interpellations, qui donnent habituellement tant de vie à ses discussions, ont été jusqu'à présent d'une rareté tout à fait extraordinaire. Les sujets pourtant ne manquaient pas : les affaires d'Italie, des États-Unis, celles du Mexique surtout, fournissaient autant de thèmes que la Chambre des Communes en a jamais eus ; mais la Chambre les a dédaignés, et jamais le gouvernement de lord Palmerston n'a moins été troublé par la curiosité du Parlement.

Une autre assemblée, celle des représentants attitrés du catholicisme à Rome, attire en ce moment l'attention de l'Europe. Il paraît que le zèle des prélats français y brille au premier rang. Le véritable objet de cette réunion, préparée de longue main, est aujourd'hui patent à tous les yeux. Les martyrs japonais ne se doutaient certes pas que leur béatification fournirait un jour au pouvoir temporel le prétexte dont il avait besoin pour passer la revue de ses forces. Quel sera l'effet de ces manifestations, de ces exhortations réciproques à la constance et à la résistance, de cette adresse signée de tant de cardinaux et d'évêques ? Nous pensons qu'il ne répondra pas à l'effort, et qu'après comme avant, la garnison française restera l'unique et dernière gardienne du pouvoir temporel. Le gouvernement italien a défendu aux prélats italiens de se joindre à cette grande et vaine démonstration, et il a eu tort. En les empêchant de se rendre à Rome, il montre qu'il connaît leurs sentiments, mais il donne aussi à entendre qu'il en a peur ; en les y laissant aller, il montrait qu'il n'en avait pas peur, ce qui était plus raisonnable et valait mieux.

A. Nefftzer.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME VINGT ET UNIÈME

Première livraison.

1er MAI 1862.

Deuxième livraison.

16 MAI 1862.

Troisième livraison.

1er JUIN 1862.

Quatrième livraison.

16 JUIN 1862.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. DE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

55